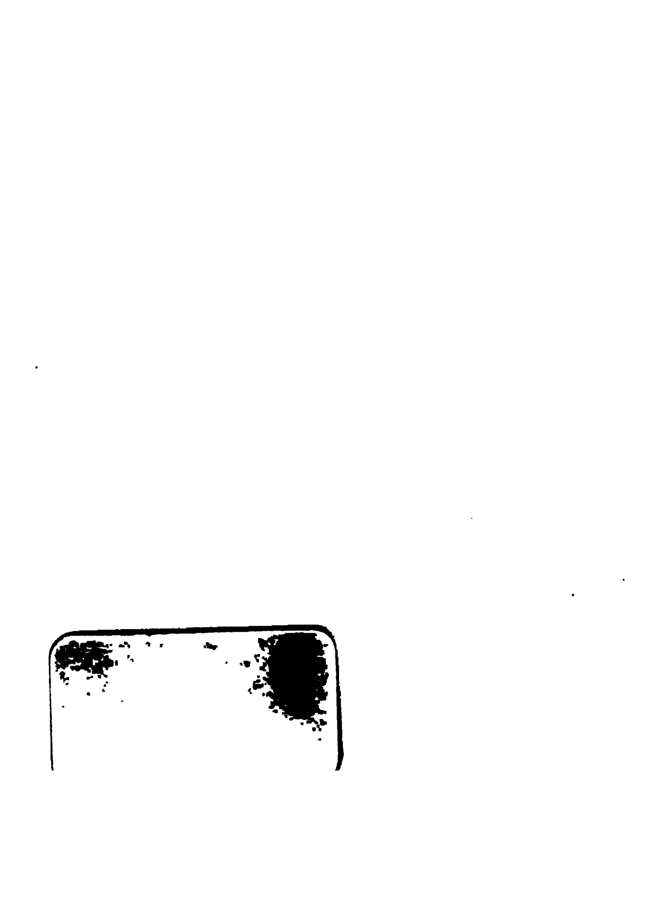




ŒUVRES

DU CARDINAL

P. GIRAUD

I.

ŒUVRES

DU CARDINAL

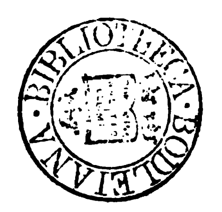
P. GIRAUD

I.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Œuvres complètes de Bossuet, augmentées de l'histoire de Bossuet, par le Cardinal de Bausset, édition *renfermant les 47 volumes de l'édition de Versailles*, imprimé sur beau papier Jésus, orné d'un magnifique portrait de Bossuet, et enrichi d'une table générale des matières, 12 beaux vol. grand in-8° . . . 80 »

Œuvres complètes de Fénelon, augmentées de l'histoire de Fénelon, par le Cardinal de Bausset, et précédées de l'Histoire littéraire, ou revue historique et analytique de ses Œuvres, pour servir de complément à son histoire, par M***, directeur au Séminaire de Saint-Sulpice; édition *renfermant les 39 volumes de l'édition de Versailles*, et ornée du portrait de Fénelon. 10 beaux vol. grand in-8° 70 »


BIBLIOTHECA BODLEIANA



Le Cardinal Giraud

Archevêque de Cambrai

ŒUVRES

DU CARDINAL

P. GIRAUD.

INSTRUCTIONS, LETTRES PASTORALES ET DISCOURS

PUBLIÉS A RODEZ

SUR LES PRINCIPAUX OBJETS DE LA SOLLICITUDE PASTORALE.

TROISIÈME ÉDITION,

Revue, augmentée d'un Discours sur la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, et d'une notice biographique par l'abbé Capelle.

TOME PREMIER.

LILLE

L. LEFORT, LIBRAIRE,

IMPRIMEUR DE MGR. L'ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.

MDCCCL.



PROPRIÉTÉ.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LE CARDINAL GIRAUD,

EXTRAITE

DE L'HISTOIRE INÉDITE DE SA VIE,

Par l'abbé CAPELLE.

En plaçant cette notice en tête des Œuvres du Cardinal Giraud, notre intention n'est pas de chercher à faire apprécier ses saints écrits; ils ont déjà parcouru le monde catholique tout entier; ils ont été lus par tous les amis de la bonne littérature comme par tous les chrétiens; ils assignent à leur auteur un rang distingué parmi nos meilleurs écrivains, et la postérité, qui ratifiera le jugement de notre siècle, les placera entre les *Sermons* de Massillon et le *Génie du Christianisme* de Chateaubriand. Ils renferment l'histoire de l'épiscopat du pieux et savant Cardinal. En en parcourant les pages, on voit toutes les œuvres que lui a suggérées sa foi et qu'a entreprises son zèle, comme on apprécie la profondeur de son esprit et les nobles qualités de son cœur. Nous voulons seulement satisfaire une curiosité bien légitime du lecteur.

Un homme qui savoure les douceurs de la conversation d'un ami, ne se contente pas d'admirer en celui-ci la beauté de l'âme, la hauteur des sentiments, de connaître quelques circonstances de sa vie : il désire connaître son existence dans ses principaux détails, dans les diverses

phases qu'elle eut à subir. Un livre qu'on lit avec plaisir est un ami que l'on écoute; le lecteur de cet ouvrage pourrait donc nous demander quelle a été la naissance, la jeunesse, en un mot quels ont été les commencements du prélat dont la carrière a été si brillante. Nous répondons en racontant l'abrégé de son histoire.

Le Cardinal Pierre Giraud naquit à Montferrand, le 11 août 1791, de parents peu favorisés de la fortune, mais qui, par leurs vertus, tenaient le premier rang dans la société de cette petite ville d'Auvergne. Quelques années après sa naissance, dans ces jours où tous les Français étaient soldats, son père, qui avait exercé les fonctions de juge de paix, partit pour le service militaire, laissant son épouse qui lui avait donné quatre enfants, dont Pierre était l'aîné. Bientôt après, il fut privé de sa mère, et il passa, après la mort de celle-ci, entre les mains d'une tante paternelle, qui habitait Riom, et sous la tutelle de laquelle il puisa les principes de la plus solide piété. Il commençait ses études, à l'âge où beaucoup d'enfants ont à peine l'usage de la raison; il les terminait quand ordinairement les autres les commencent. Après avoir doublé, avec les plus beaux succès, ses classes de seconde et de rhétorique au lycée de Clermont, qu'il fréquentait en qualité d'externe, à quinze ans, il entrait au séminaire épiscopal de cette ville, pour y suivre le cours de philosophie.

Son père, qui, à cette époque, occupait à Montferrand la place de commissaire de police, aurait désiré qu'il tournât ses vues d'un autre côté que vers le sacerdoce; il l'engageait à aller étudier le droit pour entrer dans le barreau; mais les goûts du jeune séminariste étaient fixés. Cependant comme son âge semblait lui défendre de se lancer dans les graves études de la théologie, il se rendit à la maîtrise de

la cathédrale d'Amiens, où l'appelait, pour donner des leçons de grec et de latin aux élèves les plus avancés, M. l'abbé de Sambuci, ancien père de la Foi, qui en était le directeur. C'est dans cette maison qu'il reçut la tonsure cléricale. Bientôt l'abbé de Sambuci, soupçonné par la politique impériale d'être un conspirateur, est saisi par les gendarmes et emmené à la Force; les jeunes professeurs sont obligés de se disperser, et l'abbé Giraud entre au séminaire de Saint-Sulpice, à l'âge de vingt-un ans.

Sa piété, son affabilité, sa douceur, sa gaieté, son esprit lui acquirent l'estime de ses maîtres et l'amitié de ses condisciples. Sa société était recherchée de tous ceux qui, comme lui, aimaient à se former à l'art de bien dire; entr'eux ils avaient établi une sorte d'académie scientifique où l'on discutait le mérite littéraire des auteurs les plus renommés; l'abbé Giraud était comme l'âme de ces petites réunions. Chargé des catéchismes que dirigent les séminaristes dans la paroisse Saint-Sulpice, il s'acquitta de cette tâche avec talent et avec succès; il faisait les délices des enfants confiés à ses soins.

Ordonné prêtre, vers la fin de 1815, il se disposait à entrer dans la congrégation des missionnaires de France; mais l'évêque de Clermont le réclama, et le nomma professeur de seconde à son petit séminaire. Dans cette maison, à laquelle, avec l'agrément de l'évêque, il donna un nouveau règlement, il montra tant de sagesse et de talents, que ses collègues le prièrent de diriger lui-même leurs études ecclésiastiques et oratoires. Quoique le jeune professeur, aux leçons qu'il donnait aux élèves du séminaire, ajoutât encore des conférences et des instructions religieuses, là ne pouvait se borner son zèle apostolique. Les curés de Clermont connaissaient les succès

qu'il avait obtenus dans les conférences du séminaire Saint-Sulpice et dans la chaire de la cathédrale d'Amiens, où il avait prêché n'étant encore que diacre ; ils l'engagèrent à prêcher dans leur église, et un an ne s'était pas encore écoulé que tous se disputaient la satisfaction de le voir rompre le pain de la parole de Dieu à leurs paroissiens avides de l'entendre. Bientôt Mgr de Dampierre comprit que laisser l'abbé Giraud à la tête d'une classe de seconde, c'était cacher la lumière sous le boisseau ; il lui permit de suivre l'élan de son zèle et de s'appliquer exclusivement à la prédication.

Au mois d'octobre 1817, il se retira dans un ancien couvent de Carmes, situé entre Clermont et Montferrand ; de cette solitude, qui devint ainsi le berceau des missions diocésaines de Clermont, l'abbé Giraud, auquel ne tardèrent pas à se joindre des collaborateurs, allait prêcher par les villes et les campagnes, opérant sur son passage les fruits les plus extraordinaires de conversion et de salut. Sa renommée, qui grandissait tous les jours, s'étendit bientôt au-delà des limites du diocèse ; les évêques voisins le demandaient pour prêcher les stations de l'Avent et du Carême dans leur ville épiscopale, et cherchaient à l'attacher à leur clergé en lui offrant soit une place de vicaire-général, soit un canonicat titulaire ; mais l'abbé Giraud, dont l'âme se tenait en garde contre les atteintes de l'orgueil, et qui ne cherchait que sa sanctification en travaillant à celle des autres, déclinait toujours les honneurs auxquels on voulait l'élever, pour rester l'enfant soumis de son évêque, jusqu'à ce qu'enfin celui-ci, craignant qu'à force de sollicitations on ne lui enlevât le brillant sujet dont il était tout fier, le nommá, dans le courant de janvier 1823, curé de la cathédrale et vicaire-général de Clermont.

Dans sa nouvelle position, qu'il n'accepta qu'après bien

des irrésolutions et pour se rendre à l'ordre de son évêque, aux sollicitations du clergé et au vœu de la ville entière, l'abbé Giraud ne perdit rien de sa modestie et de sa piété. Son zèle, stimulé par la pensée du compte qu'un jour il devait rendre à Dieu du troupeau soumis à sa charge, devint encore plus vif et plus ardent. Tout entier à son ministère, il partageait entre le confessionnal et le travail du cabinet le temps que lui laissaient l'administration temporelle de sa paroisse, le conseil épiscopal et la visite des malades. Les pauvres, pour lesquels il faisait revivre son charitable prédécesseur, exaltaient sa charité; les riches voyaient avec admiration son affabilité et ses manières polies. Ses vicaires, dont il était plutôt le frère que le supérieur, vivaient avec lui dans la plus cordiale correspondance de bons services et d'aimables procédés. La ville entière ressentait les effets de son zèle, et lorsqu'on savait que son tour de monter en chaire était venu, la foule accourait entendre sa parole, à la fois douce et forte, qui ne cessait d'être toujours aussi pure que dans les temps où il semblait avoir plus de loisir pour polir le style de ses sermons; ses prônes furent quelquefois envoyés comme Instructions pastorales au clergé et aux fidèles du diocèse par Mgr de Dampierre, qui le chargea même aussi de composer plusieurs de ses Mandements.

Appelé à prêcher à la cour du roi de France la station du Carême en 1825, et celle de l'Avent en 1827, il reçoit cette charge insigne, moins comme un honneur que comme une affliction. Après avoir recueilli la première fois les éloges les plus flatteurs, il ne parle de son retour probable dans la chaire de la chapelle royale que comme d'un châtiment qu'il appréhende, il ne cède aux plus honorables invitations qu'après une résistance de deux mois, et ce

n'est que le cœur déchiré qu'il marche à de nouveaux triomphes. Le roi, en lui témoignant toute sa satisfaction, veut lui faire prendre engagement pour une station très-prochaine; mais il prie Sa Majesté de ne point l'arracher de nouveau aux devoirs que lui impose sa charge pastorale; il promet enfin, mais à condition que sa promesse ne devra s'effectuer qu'après un laps d'une dizaine d'années....

M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis, heureux du choix qu'il avait suggéré au roi, du curé de Clermont pour prédicateur, avait été jusqu'à dire après l'avoir entendu : « Il deviendra un Fénelon ! » Il pensait à le présenter pour l'épiscopat; mais, désireux de doter d'un prélat éminent le diocèse auquel il appartenait par sa naissance, il lui réservait le siége de Rodez, qu'il lui obtint en effet, lorsque, à la fin de 1829, Mgr de Lalande fut transféré à l'archevêché de Sens. Dans cette circonstance, le roi dit à son ministre : « Je ne m'étonne plus que vous ne m'ayez jamais » parlé du curé de Clermont pour un évêché, vous le » réserviez pour votre pays! » L'abbé Giraud fut donc nommé évêque de Rodez dans le mois de janvier 1830, et sa préconisation eut lieu à Rome, dans le consistoire tenu le 5 juillet suivant.

Loin de le réjouir, la nouvelle de sa promotion à l'épiscopat consterna l'abbé Giraud : les lettres qu'à cette occasion il écrivit à ses amis sont pleines de larmes; il parle des vives réclamations qu'il a fait entendre et des espérances qu'il nourrit de ses voir agréer. Mais il est obligé d'obéir. Cependant les journées de juillet arrivent, il se présente pour recevoir ses bulles arrivées de Rome depuis quelques jours; refusées d'abord, elles lui sont remises enfin après maintes démarches qu'il entreprend malgré lui, mais auxquelles le condamne sa conscience.

Après avoir prêté, entre les mains du chef de l'Etat, le serment ordinaire qu'a autorisé le Saint-Siège, il reçoit la consécration épiscopale des mains du nonce Mgr Lambruschini, devenu depuis cardinal, dans la chapelle du palais de l'évêché de Versailles, le 30 novembre 1830; et le 22 décembre suivant il fut installé dans sa cathédrale.

Le premier soin de Mgr Giraud sur son siège épiscopal fut de s'occuper de la visite de son diocèse. Chaque année, il en parcourait une grande partie, sans s'épargner les peines et les fatigues, malgré la neige, la pluie, et le changement de température, auquel il était exposé même plusieurs fois par jour; le plus souvent à cheval depuis le matin jusqu'au soir, il gravissait les montagnes, traversait les torrents, bravait les précipices; il voulait voir chaque portion de son troupeau, et faire entendre la voix du premier pasteur aux peuplades au milieu desquelles, de mémoire d'homme, un évêque n'avait jamais pénétré. Aucune église, quelque perdue qu'elle fût sur le sommet d'une montagne ou au fond d'une vallée, n'a échappé à sa sollicitude. Dans toutes, il annonça la parole de Dieu, interrogea les enfants, voulut voir par lui-même si tout était en bon ordre, si la sacristie était pourvue d'ornements propres et en nombre suffisant pour la célébration des saints mystères. Grace à sa vigilance, les temples du Seigneur prirent un aspect inusité jusque-là, et si tous, dans ces contrées où la richesse n'est pas grande, ne purent étaler un luxe brillant, tous au moins furent tenus dans la plus grande décence. Sa cathédrale, qu'il fit restaurer, doit à sa munificence la belle chaire en marbre qui la décore; et la splendide sonnerie, dont les voix retentissent dans la tour, est le prix de sa poétique Instruction pastorale sur les Cloches. Ayant obtenu de Rome le corps du martyr saint Artémon, il fit la

translation de ces reliques dans une magnifique cérémonie, à l'occasion de laquelle il composa son Mandement sur le culte des reliques. Une nouvelle organisation donnée au petit séminaire de Belmont, la création à Rodez d'un établissement semblable, et qui bientôt réunit plus de deux cents élèves, l'acquisition d'une maison de campagne pour ses séminaristes, l'institution d'une société de missionnaires diocésains qu'il installa dans le palais des anciens évêques de Vabres, la fondation des bibliothèques paroissiales, sont encore le fruit de son zèle. Sa sollicitude ne s'arrêta pas aux simples fidèles, qu'il désirait rendre meilleurs par ses visites pastorales et ses admirables Mandements, ni à ses séminaristes, qu'il cherchait à former à la science et à la vertu, en leur donnant des maîtres pieux et éclairés, et en voulant constater lui-même, dans des examens, leur force et leurs progrès : chaque année, il réunissait autour de lui, dans une retraite, environ quatre cents prêtres, qui venaient successivement se renouveler dans l'esprit de leur vocation, et auxquels il adressait de vive voix tous les avis dont ils avaient besoin pour l'administration de leur paroisse et la direction de leurs ouailles. Il rédigea des statuts empreints d'une haute sagesse et régla les conférences ecclésiastiques de manière à ce que le clergé, se formant à une science plus profonde, fût capable de discuter les hautes questions qui, dans ce siècle, intéressent directement ou indirectement la foi. Aimé et connu de tous ses diocésains, qu'il visita plus d'une fois et qui tous avaient entendu sa parole onctueuse, chéri de ses prêtres, qu'il connaissait tous par leur nom, il commençait à goûter le fruit de ses travaux, lorsqu'il reçut l'ordre de quitter son diocèse.

Déjà il avait été sur le point d'être transféré à un archevêché. Le vénérable Mgr Dubourg, archevêque de

Besançon, l'avait demandé en mourant pour successeur; il refusa Besançon. Enfin, le 4 décembre 1841, il fut nommé à Cambrai, dont le siège venait d'être érigé de nouveau en archevêché; mais il n'accepta que sur l'injonction formelle du Pape, qui le préconisa le 24 janvier 1842.

Le clergé de ce diocèse, où il arriva le 26 février, l'accueillit avec bonheur, comme un ange qui venait lui apporter l'union et la paix. La visite du prélat, qui allait recommencer dans le Nord tout ce qu'il avait fait dans l'Aveyron, fut une véritable marche triomphale. En dehors de tous les partis, entouré d'hommes honorés de l'estime générale, il se fit bientôt admirer par la sagesse de son administration et l'élan qu'il donna au bien.

La même année de son arrivée à Cambrai, les retraites ecclésiastiques, que tous attendaient, furent établies; les conférences, qui étaient presqu'inconnues, furent réglées sur les plus larges bases; une caisse diocésaine pour le soulagement des prêtres âgés ou infirmes fut fondée, un corps de missionnaires diocésains formé, un missionnaire fut appelé pour prêcher dans la ville archiépiscopale le jubilé donné à l'occasion des périls de l'Eglise d'Espagne; la dévotion au mois de Marie fut encouragée et prêchée publiquement.

On ne peut énumérer les sages réformes qu'il opéra et les œuvres auxquelles il donna naissance. Dans les deux séminaires, qu'il soumit à de nouveaux règlements, les études prennent sous sa haute direction un développement considérable : au grand, il institue des cours d'histoire ecclésiastique, de droit canon, d'hébreu, de physique, de chimie, d'archéologie; au petit, il ordonne l'enseignement des sciences naturelles, des langues anglaise et italienne,

et il complète le cours d'études, en ajoutant aux classes déjà existantes celles de cinquième, sixième et septième. Plusieurs fois dans l'année, il fait lui-même subir des examens aux élèves, et afin de répandre plus de douceurs sur les pénibles travaux qu'exigent leurs études, il acquiert un vaste terrain aux portes de Cambrai, et fait construire pour eux une magnifique maison de campagne. Quelques dames de Lille travaillaient à confectionner des ornements pour les pauvres églises de village; il érige leur société en confrérie, sous le titre de Sainte-Elisabeth, qu'il étend à toutes les villes du diocèse, où elle obtient les plus beaux résultats. Les associations de charité se propagent; des maisons d'éducation religieuse pour les enfants des deux sexes et de toute condition s'établissent en plus grand nombre ; la dévotion au Chemin de la Croix s'introduit dans presque toutes les paroisses ; l'œuvre de la Propagation de la Foi prend le plus bel essor; plus de vingt églises sont construites ; les pères de la Compagnie de Jésus établissent une résidence à Lille, et donnent, ainsi que les missionnaires diocésains, des retraites dans les campagnes ; Cambrai voit dans ses murs un couvent de religieuses Augustines destinées à soigner les malades à domicile et dans les hôpitaux ; le palais archiépiscopal renferme une galerie historique des portraits des évêques et archevêques du diocèse ; les fidèles ont entre les mains un nouveau Catéchisme ; le clergé célèbre l'office de tous les Saints du pays ; le propre du Bréviaire, augmenté des fêtes principales de la Passion et de la sainte Vierge, a reçu la sanction du Saint-Père ; enfin, sous les auspices du prélat, on imprime la Biographie des prêtres les plus célèbres du diocèse morts depuis 1802 ; une partie de la *Gallia Christiana* est complétée, sous le titre de *Cameracum Christianum*.

Il manquait une gloire à l'archevêque de Cambrai : c'était la pourpre romaine. Pie IX la lui conféra, en faisant le plus bel éloge de ses talents et de ses vertus, dans le consistoire du 14 juin 1847.

Mgr Giraud reçut à Paris la barette des mains du roi. Le 17 juillet, il partit pour Rome, en passant par Clermont et Rodez, où il fut accueilli au milieu des témoignages les plus vifs de vénération et d'amour. Il choisit pour titre cardinalice celui de Sainte-Marie de la Paix. Rentré à Cambrai le 3 novembre, il reprit quinze mois plus tard la route de l'Italie, et s'en alla porter des consolations au souverain Pontife, exilé à Gaëte.

Parvenu au faite des honneurs auxquels puisse arriver un prêtre, regardé comme une des grandes gloires du clergé de France, comme une lumière de l'Eglise, admiré de la chrétienté tout entière, appelé par l'immortel Pie IX le premier évêque de France, le cardinal Giraud ne se laissa jamais éblouir par l'éclat brillant dont il était revêtu et qui jaillissait de sa personne : il joignait à l'amour de tout ce qui était beau et grand un admirable esprit de simplicité. Plein de grace et de noblesse dans la pompe des cérémonies et dans l'appareil des réceptions, rien dans son intérieur ne ressentait le faste ; sa table était celle d'un modeste bourgeois ; il recevait, avec bonté et prévenance, tous ceux qui voulaient lui parler, de quelque rang qu'ils fussent ; bien souvent, il traversait à pied les rues de la ville ; et, à l'époque de la nouvelle année, il s'astreignait à rendre une visite à tous ceux qui lui avaient fait la leur. Chaque soir, il réunissait ses domestiques autour de lui, et il leur fesait la prière et une lecture spirituelle.

Cherchant à faire faire de bonnes œuvres, il voulait être à la tête de toutes celles qui s'opéraient dans son diocèse,

et il y contribuait souvent au-delà de ses moyens ; seulement il voulait, dans ses aumônes, mettre du discernement et éviter tout éclat ; maintes fois, il se trouva épuisé dans ses ressources pécuniaires. A sa mort, ses héritiers n'eurent à recueillir que ce qu'il avait recueilli lui-même de la succession de ses parents.

Atteint depuis longtemps d'une affection douloureuse au cœur, il ne cessait pas cependant de s'occuper de l'administration de son diocèse, et de donner chaque jour quelques heures à l'étude. Vers la fin de 1849, le mal se déclara avec plus de rigueur, il fit d'affreux progrès, et bientôt la maladie fut jugée sans remède. Pour lui, acceptant la mort non pas seulement avec résignation, mais avec une volonté déterminée, il supporta ses longues douleurs dans les sentiments du chrétien le plus parfait ; enfin il succomba, plein de mérites et de bonnes œuvres, le 17 avril 1850, pleuré de tout son diocèse, regretté même du Souverain Pontife, qui daigna, à cette occasion, envoyer une lettre de condoléance aux vicaires capitulaires. Son corps repose dans le caveau de la cathédrale, destiné à la sépulture des archevêques de Cambrai.

Le Cardinal Giraud a laissé, outre ses Mandements, quelques pièces de poésie dont plusieurs sont imprimées dans divers recueils de Cantiques, des sermons, et un grand nombre de prônes que nous espérons voir un jour imprimés.

Au Clergé de Rodez

En vous dédiant, nos très-chers et bien-aimés coopérateurs, cette nouvelle édition de nos INSTRUCTIONS PASTORALES, nous vous faisons hommage d'un travail qui vous appartient plus qu'à nous-même. Ces instructions, en effet, sont moins notre ouvrage que le vôtre, puisque c'est à votre zèle, à votre piété et votre intelligence des besoins des églises

et de la conduite des paroisses que nous en devons la première idée, et que nous les avons écrites sous l'inspiration, et, pour ainsi dire, sous la dictée de vos sollicitudes et de vos exemples. Nous aimons à reconnaître que le seul mérite de nos exhortations est de s'être transformées, par votre concours, en œuvres d'édification et de charité, et la pensée que la bénédiction de Dieu peut leur faire porter ailleurs les mêmes fruits, est le seul motif qui nous engage à leur donner une plus grande publicité.

Agréez, nos très-chers et respectables coopérateurs, les sentiments de religieuse et tendre affection avec lesquels nous sommes en N. S. J. C.

VOTRE TRÈS-HUMBLE ET DÉVOUÉ SERVITEUR,

✠ PIERRE, ÉVÊQUE DE RODEZ.



INSTRUCTIONS,

LETTRES PASTORALES, ETC.

LETTRE PASTORALE

DE M.GR P. GIRAUD, ÉVÊQUE DE RODEZ,

A L'OCCASION DE SON ENTRÉE DANS CE DIOCÈSE.

ENFIN, NOS TRÈS-CHERS FRÈRES, après une attente qui aurait paru longue à notre impatience, si les terreurs d'un ministère redoutable aux anges mêmes n'eussent comprimé en nous tout empressement de volonté, toute précipitation de désirs; enfin, il nous est donné de vous faire entendre notre voix, et de vous manifester les sentiments de notre cœur.

Empreint de l'onction du Saint-Esprit, de cette *huile de joie qui nous distingue de nos frères* [1], en nous conférant la plénitude du sacerdoce ; les mains pleines de bénédictions que nous n'avons pas reçues pour nous seul, et devenu l'*évêque de vos âmes* par l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ, le souverain Pasteur, nous pouvons vous saluer comme nos disciples bien-aimés, nous pouvons vous témoigner avec l'Apôtre, *combien nous vous désirons et vous chérissons tous dans les entrailles de J.-C.* [2].

Mais en prenant possession de cette illustre et antique Eglise, qui nous est donnée pour épouse, en touchant ce sol que nous sommes appelé à féconder de nos sueurs, où nous devons jeter la semence du salut et de la vie éternelle, pardonnez, N. T. C. F., si nous éprouvons le besoin de porter un dernier regard vers *la terre de notre naissance* [3], que le Seigneur, comme autrefois à Abraham, nous ordonne d'abandonner; vers cette autre Eglise, non moins illustre, dont une portion si précieuse fut longtemps confiée à notre vigilance. Ah! puissent ces derniers adieux, les seuls que la crainte d'une émotion trop vive, d'une sensibilité trop abondante nous ait permis de leur adresser, apporter quelque consolation à tous ceux

[1] PS. XLIV. 9. [2] PHILIP. I. 8. [3] GEN. XII. 1 et 2.

qui veulent bien partager avec nous les amertumes d'une séparation douloureuse! Puisse ce tribut de nos regrets et de nos larmes être accueilli avec bonté par le vénérable Pontife, couronné de mérites et de jours, qui nous a constamment encouragé de ses regards, prévenu de sa tendresse, honoré de sa confiance, et sous qui nous aurions pu faire l'apprentissage de l'épiscopat le plus saint et le plus glorieux, si nous avions mieux su profiter des grands exemples de foi, de piété, de sagesse, d'incomparable charité, qui le rendent, depuis tant d'années, un objet d'amour, d'admiration, et presque de culte à son clergé et à son peuple! Puisse-t-il être agréable à ce clergé si justement recommandé par ses vertus et ses lumières, avec lequel nous aimions à entretenir des relations si honorables et si consolantes pour nous, et dans lequel nous étions heureux de compter un si grand nombre d'amis! Puisse-t-il être accepté comme un gage d'éternel et tendre souvenir, par ce troupeau chéri, à qui nous étions uni d'esprit et de cœur par des nœuds si doux et si saints, dont la confiance, la docilité, l'attachement véritable, nous ont rendu légers les travaux d'un ministère rempli de sollicitudes, et que nous serions inconsolable de quitter, si le choix du Pasteur chargé

de le conduire, ne nous donnait l'heureuse assurance que nous ne le laissons pas orphelin! Ne vous offensez pas, N. T. C. F., de ces souvenirs qui nous attendrissent, de ces larmes qui coulent d'elles-mêmes de nos yeux, ou plutôt de notre cœur : loin de vous contrister, ces témoignages doivent vous réjouir, si vous mettez quelque prix à notre affection, ils vous sont un garant de l'attachement que nous vous porterons à vous-mêmes; ils vous prouveront que dans l'absence des vertus qui nous manquent, et à défaut des talents que nous n'avons pas, le Ciel du moins nous a fait la grace d'avoir un cœur de pasteur qui sait aimer les âmes, et chérir ses brebis.

Oui, N. T. C. F., c'est Dieu qui forme le cœur des pasteurs, et comme *il est amour*[1], la première grace qu'il y verse est une effusion de sa tendresse et de sa charité. Un cœur de prêtre, un cœur de pasteur, un cœur d'évêque, quelle admirable création! Quel est donc ce sentiment plus élevé, plus étendu, plus généreux que tous les autres; ce sentiment plus fort que l'amour d'un père, plus tendre encore que l'amour d'une mère? *C'est la charité de Dieu même qui est répandue dans nos âmes par le Saint-Esprit*[2]. Nous vous

[1] I. JOAN. IV. 16. [2] ROM. V. 5.

connaissons à peine, N. T. C. F., nous n'avons pu pressentir que sur des rapports étrangers toutes les consolations que vous promettez à notre ministère, et déjà *la charité de J.-C. nous presse* [1], déjà nous nous sentons inspiré de nous écrier avec l'Apôtre : *Notre bouche s'ouvre vers vous, ô nos chers diocésains ! notre cœur s'est dilaté* [2] par l'étendue de l'affection qu'il vous porte : *que le vôtre se dilate aussi* pour nous recevoir, afin que notre joie soit pleine. *Dilatamini et vos.*

Tels étaient bien les sentiments et le langage de notre saint et illustre prédécesseur, qui, dans ses adieux pleins de tendresse, vous assurait que ses nouveaux devoirs ne resserreraient point la place qu'il vous réservait dans ses affections, et que son cœur serait assez vaste pour embrasser deux diocèses; mais quelle plaie vais-je rouvrir? N'était-ce pas assez de le pleurer une fois, de l'envier aux heureuses contrées où il allait étendre le royaume de Dieu, qu'il avait avancé parmi vous, et après avoir donné des regrets à son départ, deviez-vous sitôt donner des larmes à sa cendre? devions-nous perdre si promptement, vous un père qui, *absent de corps, mais présent d'esprit* [3], *aurait fait mémoire de vous dans ses prières* et ses sacrifices [4];

[1] 2 COR. V. 14. [2] 2 COR. VI. 11. [3] 1 COR. V. 3. [4] ÉPH. I. 16.

nous un conducteur, qui s'était offert de diriger nos pas incertains dans la voie difficile où nous entrons? Faut-il voir ici un jugement de justice qui nous punit de nos infidélités, ou une disposition de miséricorde qui se hâte de couronner un *dispensateur fidèle?* O Dieu! souvenez-vous de votre Eglise; conservez-lui ces chefs éprouvés, accoutumés à conduire votre peuple, et que *les forts ne cessent point en Israël*[1].

Mais s'il faut renoncer à l'espoir de l'avoir pour guide, nous l'aurons toujours pour modèle; si nous n'avons pu écouter sa sagesse et consulter son expérience, il nous reste son souvenir; nous étudierons ses voies, nous interrogerons sa trace, nous prendrons la suite de ses œuvres; nous nous pénétrerons de sa pensée, nous nous inspirerons, pour ainsi dire, de son esprit, dans des lieux tout remplis des monuments de son zèle; et, en jouissant du bien qu'il a fait, nous achèverons, avec l'aide du Seigneur, celui qui n'a pu être que dans ses intentions et dans ses désirs.

Vous nous seconderez dans cette grande et sainte entreprise, vous, les coopérateurs de sa charité, les auxiliaires de son épiscopat, qui avez payé un si juste tribut d'éloges et de regrets à sa pieuse

[1] JUG. V. 7.

mémoire ! Vous nous transmettrez les traditions de ses exemples, de ses conseils, de son administration paternelle : comme il vous donna sa confiance, nous vous donnons la nôtre ; et à quelles mains plus sûres et plus dignes pourrions-nous remettre le surcroît de notre charge pastorale, qu'à ces anciens du sanctuaire, vieillis dans l'exercice des vertus sacerdotales, consommés en doctrine et en sagesse, chéris comme des pères, et vénérés comme des modèles par un clergé qui a donné tant de pontifes à l'Eglise, de si habiles maîtres à la jeunesse lévitique, à la chaire évangélique d'éloquents interprètes de la vérité, et à la foi de J.-C. tant de courageux confesseurs ?

Nous réclamons aussi votre utile coopération, vous que les saints canons nomment le *sénat de l'évêque* [1], vénérables frères, qui, après avoir parcouru avec distinction les diverses carrières ouvertes au zèle sacerdotal, savez encore trouver dans votre saint et honorable repos, acquis par de longs services, les moyens de contribuer à la gloire du divin Maître, par la dignité de votre vie, la gravité de vos mœurs, le mérite de vos suffrages, par cette observance plus étroite de la discipline ecclésiastique, et cette régularité plus exemplaire d'où se

[1] Ex concil. Burdig. anno 1624. cap. 9.

tire votre nom respectable [1] : comme nous aimerons à nous voir entouré de votre foi et de votre ferveur dans nos religieuses solennités, et avec quel empressement nous nous montrerons disposé à vous aider de notre autorité dans ce qui touche à l'ordre, à la décence des cérémonies dont vous êtes les gardiens, à cette sainte majesté des pompes chrétiennes, qui fit, dans tous les temps, la gloire du culte catholique, et dont chaque église particulière doit chercher la règle et l'exemple dans l'église principale !

Et vous tous, Nos très-chers Coopérateurs, *qui portez le poids de la chaleur et du jour* [2], ouvriers de toutes les heures, que le père de famille trouve toujours employés à sa vigne chérie ; ah ! nous connaissons tous les mérites, tous les dévouements d'une mission qui ne nous fut point étrangère, nous savons tout ce qui est dû d'égards et d'encouragements à vos travaux, le plus souvent ignorés de la terre, mais connus du ciel, à vos œuvres moins apparentes selon le monde, mais riches et précieuses en la présence de Dieu ; et c'est avec une tendre effusion de cœur que nous nous tournons vers vous. Nous n'avons pas besoin d'encourager votre bonne volonté ; continuez, en

[1] Ex concil. Rothom. anno 1581. n° 15. [2] Matth. XX. 12.

union avec votre évêque, à instruire les peuples, à catéchiser les enfants, à secourir la veuve et l'orphelin, à rapprocher les cœurs divisés, à *prêcher aux pauvres l'Evangile de la paix* [1], à entourer le chevet des mourants d'espérances immortelles [2]; *travaillez comme de courageux soldats de J.-C.; réprimandez les esprits inquiets, soutenez les timides, supportez les faibles, soyez patients envers tous* [3]; venez avec confiance verser dans notre sein les secrets de vos tribulations et de vos pieuses sollicitudes, et comptez que, dans les accidents variés d'un ministère où les épreuves se mêlent sans cesse aux consolations, votre cœur n'éprouvera pas une joie ou une amertume qui ne soit sentie et partagée par le nôtre.

Tandis que nous combattons dans la plaine à la tête des milices sacrées, élevez vos mains sur la montagne, pour assurer le succès de nos efforts, nouveaux Samuels, qui croissez en grace et en sagesse à l'ombre du tabernacle, en attendant que vous deveniez les juges et les conducteurs du peuple de Dieu; *vous, notre espérance, notre joie*, et un jour *notre couronne de gloire devant le Seigneur* [4]; jeune et précieuse tribu, aussi nombreuse que dévouée, et non moins sensible à

[1] LUC. IV. 18. [2] 2 TIMOTH. II. 3. [3] 1 THES. V. 14. [4] 1 THES. II. 19.

l'émulation de la piété qu'à celle de la science, destinée à remplir les rangs éclaircis des phalanges saintes, et qui, cultivée par des mains fidèles, promettez à l'Eglise *une mesúre de consolations égale à la mesure de ses douleurs* [1]. Priez aussi dans vos bienheureuses retraites, anges de la terre, saintes épouses de J.-C., également chères à la religion, et non moins utiles à la société, soit que vous étonniez l'égoïsme du siècle par des miracles de charité, soit que vous confondiez sa mollesse par des prodiges de renoncement et de pénitence; soit que, providence du pauvre et servantes de toutes nos douleurs, vous employiez vos mains charitables et innocentes à guérir les infirmités corporelles de l'humanité, soit que, fleurs du désert, filles de la solitude et du Carmel, vous appliquiez des remèdes célestes à ses plaies et à ses souffrances morales, par le parfum de vos oraisons et la bonne odeur de vos austérités expiatoires. Maisons religieuses, maisons de la prière et des divins cantiques, où *la louange du Créateur ne tarit point dans la bouche de ses créatures* [2], nous verrons avec joie se multiplier vos familles saintes, et nous vous porterons toujours l'intérêt d'un père tendre et d'un sincère admirateur de vos sacrifices. Le

[1] PS. XCXIII. 19. [2] JUDITH. XIII. 28.

monde vous dédaigne, le *monde qui n'est pas digne de vous* [1], et nous vous considérons comme des forteresses gardées par les sentinelles vigilantes d'Israël, comme *cette tour de David, d'où pendent mille boucliers, armure des forts* [2], pour les victoires de la foi et les combats de la vertu.

Mais nous ne sommes pas seulement redevable aux ministres de J.-C. et à ses ferventes épouses, *nous sommes débiteur de vous tous* [3], N. T. C. F., prêtres ou fidèles, pasteurs ou brebis, âmes affranchies de la servitude du monde, ou engagées dans les inquiétudes et dans les agitations du siècle; oui, de tous, sans acception de personnes, sans distinction même de croyances, puisque la charité n'en admet pas; *des enfants de la maison comme de l'étranger, des sages* qui sont demeurés fermes dans la vérité, comme *des imprudents* qui se seraient égarés dans les voies de l'erreur [4]. Nous savons qu'à l'exemple du divin Maître, *nous ne venons point pour être servi, mais pour servir; et que pour être grand*, à la manière de l'Evangile, *nous devons être les serviteurs de tous* [5]. Car, *tout pontife*, dit l'Apôtre, *est pris d'entre les hommes, et c'est pour*

[1] HEB. XI. 38. [2] CANT. IV. 4. [3] ROM. I. 14. [4] MARC. X. 45.
[5] MATH. XX. 25.

les hommes, et non pas seulement pour lui-même, *qu'il est établi juge en ce qui regarde les choses de Dieu*[1]. Recevez donc aussi nos salutations affectueuses et nos sincères protestations de dévouement à tous les services que réclament vos besoins spirituels, ô vous tous, habitants du vaste diocèse qui nous est échu en partage, peuple bon et religieux, cher et bien-aimé troupeau que le *Seigneur Jésus, le grand pasteur des brebis*, a remis à notre garde[2]; nous serons sans peine naturalisé au milieu de vous; nous venons à vous d'une province voisine et amie, que dès les siècles les plus reculés l'histoire nous représente comme liée et mêlée à la vôtre par une généreuse confraternité de périls et de gloire, dans les derniers efforts de la Gaule contre l'ascendant qui achevait de la réduire; alliance politique et toute guerrière, que notre ministère de paix ne nous permettrait pas de rappeler ici, si la religion ne l'eût cimentée et consacrée elle-même, quand elle donna pour premier pasteur à l'église d'Auvergne un pontife saint[3], qui avait été le vôtre. Venez donc, renouvelons cette antique et mutuelle alliance de nos pères, et quelque désavantage qu'il y ait pour vous

[1] HEB. V. 1. [2] HEB. XIII. 20.
[3] S. Quintien, d'abord évêq. de Rodez, puis de Clermont, mort en 527.

dans cet échange de pasteurs, qui ne vous rend pas ce que vous avez donné, recevez-nous pourtant comme l'un de vous; nous ne croirons point avoir changé de patrie, quand nous retrouverons parmi vous, avec la même nature et le même ciel, avec les mêmes accidents de sol, de température, et presque de langage, cette même simplicité de mœurs, ce même respect des anciennes traditions, qui honorent plus un peuple et lui procurent plus de bonheur, que ces nouveautés audacieuses et tous ces perfectionnements si vantés, qui lui coûtent le plus souvent la perte de sa foi sincère et de ses naïves vertus.

Oui, N. T. C. F., nous savons que si vous connaissez moins les jouissances que donne le luxe, vous ne connaissez pas non plus les besoins qu'il fait naître et les vices qu'il enfante; que si vous êtes plus étrangers au mouvement du siècle, dont on s'inquiète peu quelle route il suit, ni sur quel écueil il peut se briser, pourvu qu'il marche, vous avez pour règle et pour guide la lumière de tous les siècles et la sagesse des ancêtres, qui n'a pas besoin d'avancer, puisqu'elle est complète dès le commencement; et que pour être plus en arrière de cette perfection des arts et de ces progrès de l'industrie, qui trop souvent amollissent et corrompent,

vous n'en êtes que mieux affermis dans les principes conservateurs, qui font les âmes fortes, les cœurs droits et les grands caractères. Heureux dans vos montagnes et dans vos paisibles vallées, que le vieil arbre de la foi chrétienne couvre de son ombre tutélaire, préservés par votre isolement de la contagion des fausses doctrines, soumis aux enseignements et à l'autorité de vos pasteurs, dévoués aux pratiques saintes de cette religion d'amour qui bénit votre berceau, vous assiste et vous suit comme une fidèle compagne, dans tous les jours mauvais ou prospères de votre pélerinage, et ne vous quitte enfin qu'après avoir jeté sur votre tombe des paroles de résurrection et des promesses d'immortalité. Attachés de cœur et de conviction au centre de l'unité catholique, à cette Eglise romaine, mère et maîtresse de toutes les autres, d'où vous est venu le rayon de l'Evangile, on peut dire de vous ce que l'apôtre saint Paul écrivait des fidèles de Thessalonique, *que la réputation de votre foi et de votre docilité est si bien établie par toute la terre, qu'il peut même paraître superflu de vous en rendre le témoignage*[1].

Aussi, N. T. C. F., avec quelle édification nous jouirons du spectacle de votre religion et de votre

[1] THESS. I. 8.

piété! avec quel empressement nous irons *reconnaître l'état de notre troupeau, étudier les besoins de nos brebis* [1], leur dispenser les dons de l'Esprit-Saint, leur souhaiter la paix et la grace de J.-C.! Et combien nous désirerions apporter nous-même à chacun de vous les paroles que nous vous adressons à tous en ce moment! Mais si nous ne pouvons suivre ce mouvement de notre cœur par une saison déjà trop avancée pour entreprendre un cours de visites pastorales, et dans les commencements toujours plus occupés d'une administration aussi étendue, nous hâterons de tous nos vœux le jour où cette consolation nous sera donnée. Ni la difficulté des routes, ni la fatigue des marches ne découragera notre zèle; le bon Pasteur qui ne se repose point qu'il n'ait trouvé la brebis perdue, nous donnera des forces pour vous suivre dans vos retraites les plus reculées; il nous donnera, s'il le faût, des ailes pour vous atteindre jusque sur ces hauteurs *où l'aigle a placé son aire* [2], et où des populations fidèles, comme *des aigles spirituels, se sont assemblées autour du corps* du Sauveur [3]; partout où le signe du salut, dominant vos habitations modestes, nous annoncera la présence de l'Hostie de propitiation, nous nous ferons, autant

[1] PROV. XXVII. 23. [2] ABD. IV. [3] MATTH. XXIV. 28.

qu'il sera possible, un devoir de porter nos pas; aimant mieux prolonger la durée de nos courses évangéliques, que de priver par notre faute une église de la visite de son évêque, et nous priver nous-même de la joie de bénir toutes les portions de notre troupeau. Nous applaudirons à votre pieuse émulation pour l'ornement des temples et la décoration des autels, la tenue des écoles, l'entretien des établissements de charité; nous vous exhorterons, avec l'Apôtre, à *bannir d'entre vous toute malice, toute colère et toute amertume* [1], *et à faire triompher dans vos cœurs la sainte paix de J.-C.* [2]. Nous vous recommanderons l'amour de Dieu, *son royaume et sa justice, qu'il faut chercher avant tout le reste* [3]; l'amour de l'ordre, le respect des lois, *qui rend*, dit le Sage, *les nations heureuses et florissantes, et les élève au plus haut degré de gloire et de prospérité, tandis que l'injustice et le péché les précipitent dans un abîme de honte et de misère* [4]; l'obéissance à vos magistrats, dont le caractère honorable et les dispositions bienveillantes pour le culte saint nous remplissent de confiance, et avec lesquels il nous sera doux et facile de nous concerter et de nous entendre dans les intérêts du service de Dieu, du service de

[1] EPH. IV. 31. [2] COLOSS. III. 15. [3] MATTH. VI. 33. [4] PROV. XIV.

l'Etat, et du bonheur des peuples; réalisant ainsi le vœu du grand Apôtre, que par notre soumission aux puissances ordonnées de Dieu, et *par les prières que nous faisons pour elles, nous méritions de mener une vie paisible et tranquille, en toute sorte de piété et d'honnêteté* [1].

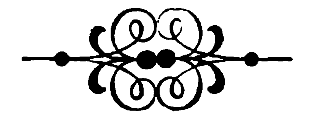
Et maintenant que nous reste-t-il, qu'à appeler sur les prémices de notre épiscopat les bénédictions du Dieu tout-puissant, *de qui vient toute grace excellente et tout don parfait* [2]; qu'à ouvrir notre carrière pastorale sous les auspices de la glorieuse Vierge, à qui notre église cathédrale est dédiée, et du bienheureux Amans, patron de notre diocèse, et de tous les saints pontifes qui, après l'avoir gouverné par leur sagesse, le protègent encore du sein de la gloire? Et que pouvons-nous faire de mieux que d'adresser à Dieu, en l'appliquant à nos besoins, l'humble et fervente prière de Salomon devenu roi d'Israël à la place de David, son père : Seigneur, vous avez usé d'une grande miséricorde envers mes prédécesseurs, qui ont marché en votre présence dans la vérité, dans la justice et dans la droiture de leur cœur. Voici que vous m'avez fait asseoir sur leur siége vénérable, moi, dont la médiocrité ne peut être en rien comparée à leur piété

[1] TIMOTH. II. 2. [2] ZAC. I. 17.

et à leur doctrine, et qui connais à peine le commencement et la fin d'un si grand ministère. Donnez donc à votre serviteur un cœur docile aux inspirations de votre sagesse, afin qu'il puisse rendre la justice à votre peuple, et prononcer avec discernement sur ces questions difficiles, où le bien et le mal paraissent se confondre dans les limites douteuses. Et qui pourrait sans vous, Seigneur, conduire ce peuple de votre choix, qui ne se peut compter à cause de sa multitude?

Dabis ergo servo tuo cor docile, ut populum tuum judicare possit, et discernere inter bonum et malum; quis enim poterit judicare populum istum, populum tuum, qui supputari non potest præ multitudine [1] ?

[1] 3 REG. III. 6, 7, 8, 9.



DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M.GR L'ÉVÊQUE DE RODEZ,

DANS L'ÉGLISE CATHÉDRALE

Lors de son installation, le 22 Décembre 1830.

Pax vobis : Que la paix soit avec vous. [1]

C'EST le premier vœu qu'exprima J.-C. lorsqu'il apparut après sa résurrection au milieu de ses disciples ; et telles sont aussi les premières paroles qui doivent se trouver sur les lèvres d'un évêque, quand il a le bonheur de se voir pour la première fois entouré de son troupeau. Si le Sauveur avait connu un don plus parfait, une grace plus excellente, sans doute il en aurait fait part à ses fidèles apôtres ; et nous-même, N. T. C. F., si nous connaissions un bien plus désirable, nous nous hâterions d'en faire l'objet des vœux que nous aimons à vous

[1] JOAN. XX. 19.

adresser ; mais le juste appréciateur de toutes choses, le Dieu dont la puissance égale la bonté, et qui n'a qu'à ouvrir la main pour remplir toute créature de bénédiction, après avoir interrogé son amour en présence de ses disciples assemblés, se contente de leur souhaiter la paix ; et comme sa parole est efficace, et opère au même instant ce qu'elle exprime, en leur souhaitant la paix, il la leur donne : *pax vobis*.

N'est-ce pas nous faire entendre, N. T. C. F., qu'il n'y a rien de meilleur que la paix ? N'est-ce pas nous indiquer le vœu qu'un bon pasteur doit former avant tout pour ses brebis ? Et, en effet, tous les rapports spirituels que la religion va établir entre nous, ces relations de déférence et d'autorité, ces liens si doux de confiance et d'attachement qui vont nous unir, tous ces devoirs si saints et si redoutables qui m'enchaînent désormais au service de vos âmes, ne se terminent-ils pas à la paix, comme à leur principale, à leur unique fin ? Le ministère que nous venons remplir auprès de vous est un ministère de conciliation et de paix ; le Dieu que nous vous annonçons veut être appelé le *Dieu, le prince de la paix* [1] ; l'Evangile que nous vous prêchons, c'est l'*Évangile de la paix ;* un des fruits

[1] Vocabitur nomen ejus., Deus... princeps pacis. ISAI. IX. 6.

les plus précieux de la présence de l'Esprit-Saint que nous répandons sur vous par l'imposition des mains, c'est encore la paix; toute l'économie de notre rédemption, après la gloire qu'elle rend au Très-Haut, n'a d'autre but que le rétablissement et le règne de la paix; de la paix avec Dieu par l'abolition du péché, de la paix avec nos frères par l'oubli des offenses et l'union des cœurs, de la paix avec nous-mêmes par le témoignage que nous rend une conscience pure; et le ciel lui-même, avec toutes ses gloires et toutes ses merveilles, n'est le séjour du bonheur suprême que parce qu'il est le siége d'une paix éternelle.

Que la paix soit donc avec vous: *pax vobis;* et par quel vœu puis-je mieux répondre à tous les vœux dont vous venez d'accueillir mon arrivée au milieu de vous? Comment puis-je mieux reconnaître les empressements de votre zèle et de votre piété, ces témoignages de votre affection qui pénètrent mon cœur, ce mouvement religieux et spontané qui vous a portés, avec un concours unanime, au-devant de celui que le ciel vous envoie? Les longs discours, les expressions étudiées ne vont pas à une émotion profonde; c'est avec des larmes d'attendrissement, et non avec de faibles paroles, que je devrais répondre aux touchantes manifestations de votre joie

pieuse ; et je suis heureux de trouver dans l'Evangile une parole simple, mais expressive, qui vient au secours de mon impuissance à rendre toute l'abondance de mes sentiments. Chers et bien-aimés diocésains, qui avez voulu honorer dans la faiblesse et l'infirmité de ma personne la personne adorable de J.-C., qui m'a fait son *ambassadeur auprès de vous et le dispensateur de ses mystères* [1]*;* vous qui avez fait de mon entrée dans vos murs une solennité de religion et une fête de famille, je puis vous le dire avec le prince des Apôtres : *Je ne viens point à vous avec de l'or et de l'argent;* je ne distribue point les faveurs de la fortune; je n'ai pas même d'expression pour vous témoigner ma vive sensibilité; mais *ce que j'ai, je vous le donne* [2], la paix que j'ai reçue de mon Maître pour la répandre sur ses enfants : *pax vobis*.

Oui, que la paix soit avec vous, ministres de J.-C., pasteurs des âmes, qui en dispensez les trésors aux fidèles dans la communication des mystères saints, qui l'entretenez dans le cœur du juste par la charité de vos conseils et le zèle de vos exhortations, et la rétablissez dans les consciences troublées par l'inquiétude ou le remords ! Puissiez-vous

[1] Pro Christo legatione fungimur. 2. COR. V. 20.

[2] Argentum et aurum non est mihi. Quod autem habeo, hoc tibi do. ACT. III. 6.

trouver dans ses douceurs célestes la récompense de vos soins assidus et le dédommagement de tous vos sacrifices pour le salut de vos brebis! Continuez d'édifier les peuples par les exemples de votre union fraternelle, de votre mutuelle charité; *d'habiter la maison du Seigneur dans une parfaite unanimité de sentiments* [1]; n'ayant tous ensemble que les mêmes pensées, les mêmes affections, un même cœur et une même âme, vous souvenant que l'union fera notre force, ou plutôt l'unité plus forte encore que l'union; et ne laissez régner entre vous d'autre émulation que celle des vertus, d'autre rivalité que celle du zèle à étendre le royaume de Dieu : *pax vobis*.

Que la paix de J.-C. soit avec vous, en échange de celle dont vous faites jouir vos heureux subordonnés, par la douceur et la sagesse de votre administration, magistrats, que cette province et cette cité voient avec joie chargés de la défense de leurs intérêts, et placés à la tête de leurs affaires; jouissez de ces plaisirs de l'âme, de cette satisfaction secrète et délicieuse d'avoir bien fait, qui est le premier fruit de l'accomplissement des devoirs, et le gage des couronnes que réserve le juste Rémunérateur aux hommes en place, qui ont fait asseoir à

[1] Unanimes idipsum sentientes. PHILIP.

leurs côtés sa bonté et sa justice, et ne se sont servi du pouvoir et de l'élévation que pour l'honneur de Dieu, la gloire de l'État, et la félicité des peuples. Vous nous verrez toujours, et ce n'est point une assurance vaine, et notre bouche parle ici de l'abondance de notre cœur, vous nous verrez toujours disposé à vous donner tous les témoignages d'honneur et de confiance dus à vos fonctions et à votre caractère; à joindre notre main droite à la vôtre pour nous aider mutuellement dans la poursuite du bien, objet commun de nos désirs; et nos actions comme nos paroles ne tendront jamais qu'à entretenir cette harmonie, à conserver cette paix et cette intelligence qui doivent régner entre des hommes dont le seul but, quoique par des routes différentes, est de rendre leurs frères plus heureux en les rendant meilleurs.

Et vous, milice généreuse, armée pour pacifier et non pour combattre, pour protéger et non pour vaincre, qui placez vos triomphes dans le maintien de l'ordre public, et votre gloire dans le repos que vous assurez à tous; vous de qui les mains, faites pour cueillir des lauriers, aiment mieux cultiver l'olivier à l'ombre duquel il est temps enfin que tous les dissentiments expirent, que toutes les différences d'opinion se confondent et s'effacent ;

puis-je mieux sympathiser avec les sentiments et les idées qu'éveille votre noble mission, qu'en invoquant sur vous, au nom du Dieu dont je suis l'envoyé, cette paix d'en haut, cette paix du ciel, la plus sûre garantie et la meilleure inspiratrice de celle que peut désirer la terre : *pax vobis*.

Que la paix soit avec vous, familles chrétiennes, où se transmettent, des pères aux enfants et de génération en génération, des traditions héréditaires de foi, d'honneur et de piété : liez les temps anciens aux temps nouveaux, en prolongeant cette chaîne glorieuse de vertus domestiques, d'habitudes graves et religieuses, de mœurs patriarcales qui fleurirent sous le toit de vos ancêtres; qu'une soumission de dévouement et d'amour y réponde à une autorité pleine de fermeté et de douceur; qu'une confiance mutuelle y unisse les époux; qu'un père chéri et respecté y soit comme un prêtre qui offre, au nom de tous, le matin et le soir, le sacrifice de louanges; qu'une mère tendre, une épouse fidèle, en soit comme l'évangéliste et l'apôtre, et ressemble, comme parle le Prophète, à cette vigne féconde qui embrasse de nombreux rejetons de ses branches tutélaires; que des enfants, pleins de candeur et d'innocence, y croissent sous les yeux de Dieu et sous les vôtres, en âge, en grace et en sagesse, et

entourent avec joie vos foyers et vos tables; que des serviteurs, inspirés *par la conscience et non par la crainte* [1], y apprennent de leurs maîtres de la terre à honorer le maître du ciel; et qu'ainsi descendent et reposent à jamais sur vous et sur les enfants de vos enfants les miséricordes promises, les bénédictions accordées à Abraham, à Isaac, à Jacob, à tous les justes dont vous aurez imité la foi : *pax vobis*.

Que la paix soit avec vous, pauvres de J.-C., famille souffrante des infortunés, portion du troupeau toujours la plus nombreuse et la plus digne aussi de nos égards et même de nos respects ! Ah ! c'est à vous surtout que l'Evangile promet des consolations; c'est à vous que notre ministère réserve des bénédictions privilégiées. Avant qu'une religion d'amour eût été annoncée aux hommes, le monde n'avait pour vous que de l'indifférence ou du mépris : les sages n'écrivant que pour les sages ou pour les heureux, vous oubliaient dans leurs projets de perfectionnement, dans leurs plans d'amélioration sociale; mais une voix s'est fait entendre qui a dit : *Heureux les pauvres*, et les pauvres sont devenus dans l'Eglise de Dieu des objets vénérables et sacrés comme les vases qui servent à ses sacrifices, que

[1] Non solùm propter iram, sed etiam propter conscientiam. ROM. XIII. 5.

dis-je? comme les vivantes images d'un Dieu pauvre et humilié; et vos haillons ont paru, aux yeux de la foi, plus riches que la pourpre; et vos larmes qui tombaient, sans l'amollir, sur une terre ingrate, sont recueillies par les anges, pour être échangées au ciel en ces perles précieuses dont se composera votre couronne. Ah! combien nous souhaiterions qu'il nous fût donné d'égaler les secours aux besoins, de fermer toutes vos plaies, d'adoucir toutes vos amertumes! Mais si la disproportion des ressources aux nécessités ne nous permet pas toujours de les soulager, nous compatirons du moins à vos peines; nous vous exhorterons à porter votre croix à la suite de J.-C.; nous vous dirons que le sort du juste qui souffre est préférable mille fois à celui du méchant qui prospère; *que la joie est fausse, le rire trompeur;* que les richesses craignent la rouille et les voleurs, mais qu'il est un trésor qu'aucune puissance ne peut nous ravir, et dont notre volonté seule peut nous dépouiller, la paix d'une conscience pure : *pax vobis.*

Que la paix de J.-C. soit avec vous tous, habitants de cette antique et noble cité, renommée dans tous les temps pour la pureté de sa foi, pour son attachement à tous les principes conservateurs des sociétés humaines; je dis la paix de J.-C., non cette

paix grossière et funeste *que l'homme opulent place dans son abondance*, et sur laquelle l'Esprit-Saint a prononcé l'anathème ; non cette paix trompeuse que prèchent les prophètes de mensonge, *quand il n'y a point de paix et qu'il ne peut y en avoir*, cette honteuse transaction entre le bien et le mal, entre la vérité et l'erreur ; la paix, sans doute, mais la vérité ; la charité, mais sous la réserve des droits imprescriptibles de la conscience et de la foi : non cette paix que promet le monde et qu'il cherche dans les jouissances des sens, et la satisfaction de ses passions insensées ; paix stupide, repos de l'ivresse, sommeil de la conscience dont le réveil sera terrible, mais *la paix de Dieu qui surpasse en douceur tous les autres sentiments ;* la paix, santé de l'âme, source jaillissante de plaisirs purs, qui coule comme un fleuve à travers le cœur inondé de l'abondance de ses joies ! Vous l'attirerez, vous l'entretiendrez en vous, cette paix délicieuse, par votre vigilance à fuir le péché qui nous la ravit, à conserver la grace qui nous la donne toujours plus pleine et plus abondante à mesure que nous sommes plus fidèles : si quelques-uns d'entre vous, dans un moment d'erreur, emportés par l'ardeur des passions, avaient perdu ce trésor, ah ! nous aimons à penser qu'ils s'en

affligent, qu'ils en ressentent un déplaisir amer, qu'ils ont déjà conçu des idées de pénitence et de retour, et qu'ils se hâteront de se réconcilier avec leur propre cœur, en se réconciliant avec le Dieu bon qu'ils ont offensé : et s'il était parmi vous des cœurs aigris, des esprits divisés par les opinions ou les intérêts, car la charité du prochain n'importe pas moins à la paix que la charité de Dieu même ; si ce mot qui ne devrait pas même être nommé parmi les chrétiens, le mot d'ennemis pouvait avoir ici quelqu'application..., ah ! je vous le demande, M. T. C. F., donnez cette joie à votre évêque, accordez cette consolation et ce succès aux premiers efforts de mon ministère ; je fais plus que de vous le demander, je vous le commande ; laissez-moi user pour cette fois de l'autorité du commandement qui m'a été remise par le Seigneur ; oui, je veux que tous les cœurs se rapprochent, je veux qu'ils se mêlent et s'embrassent dans la paix et la charité de J.-C., que toutes les injures soient lavées dans les larmes d'une réconciliation généreuse, et qu'on puisse dire que, dans un jour qui donne un pasteur au troupeau, il ne s'est trouvé que des frères dans la société des enfants de Dieu : *pax vobis*.

Pour nous, N. T. C. F., nous n'ambitionnons

pas d'autre bien que celui que nous vous souhaitons à vous-mêmes, et vous nous donnerez votre paix, comme nous vous donnons la nôtre : vous nous la donnerez par votre confiance qui sera notre force, par votre attachement qui fera notre joie; vous nous rendrez facile l'accomplissement de nos devoirs par votre exactitude à remplir les vôtres; vous couvrirez nos imperfections de votre charité; vous nous aiderez de vos pieuses supplications auprès du souverain Dispensateur de toutes les graces; vous adoucirez nos regrets, en nous faisant retrouver au milieu de vous toutes les consolations que nous avons quittées pour vous servir; vous m'accorderez ce secours, parce que mon cœur en a besoin, parce qu'il est nécessaire à mon encouragement et à mon bonheur, et que sans lui je ne pourrais envisager qu'avec effroi une charge dont le poids accablerait ma faiblesse.

O Dieu! qui m'avez envoyé pour bénir votre peuple, bénissez vous-même, du haut des cieux, et ce peuple chéri, et le chef à qui vous avez remis le soin de le conduire. Eh! qu'aurait de vertu ma bénédiction, si vous n'y joigniez la vôtre, si vous ne purifiiez de votre feu ma main, mon cœur et mes lèvres, pour les rendre dignes de servir d'instruments à vos miséricordes? Bénissez donc et le

pasteur et le troupeau; *faites par votre grace que je conserve en votre nom tous ceux que vous m'avez donnés, et que pas un d'eux ne périsse*[1]; bénissez-nous, Sauveur adorable, du secret de ce tabernacle où votre amour vous tient toujours immolé, et *toujours vivant pour intercéder en notre faveur*[2]; bénissez-nous, Vierge sainte, à cause de cette église que vous aimez, et qui se glorifie de vous avoir pour patronne; bénissez-nous, saints pontifes, qui remplissez encore ce temple auguste des grands souvenirs de vos vertus, et de l'agréable odeur de vos sacrifices; continuez aux enfants cet intérêt de religion et de tendresse que vous portiez à leurs pères, et si la voix qui vous implore n'est pas trop indigne d'être entendue de vous, jetez sur votre successeur un regard de compassion et de bienveillance, couvrez son dénument de la surabondance de vos mérites, afin qu'animé par vos exemples et soutenu par vos suffrages, il suive de loin vos traces glorieuses, et puisse un jour avec son troupeau être présenté par vos mains au Prince des Pasteurs! Ainsi soit-il.

[1] Serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi. JOAN. XVII. 11.
[2] Semper vivens ad interpellandum pro nobis. HEB. VII. 25.

MANDEMENT

Qui ordonne des prières pour le repos de l'âme du Souverain Pontife PIE VIII, et pour la tenue du Conclave.

31 DÉCEMBRE 1830.

Nous venions à vous, N. T. C. F., avec la pensée consolante que le Pasteur allait enfin être réuni au troupeau, quand nous apprîmes la triste nouvelle de la perte douloureuse du chef des Pasteurs, qui laisse dans le veuvage et plonge dans le deuil l'Eglise de Rome, la mère et la maîtresse de toutes les Eglises. Hélas! lorsque récemment encore nous protestions de notre attachement et de notre fidélité à la chaire de saint Pierre et à la personne de son successeur, entre les mains du Nonce apostolique, de qui nous avons eu l'honneur et la joie de recevoir l'onction sainte; lorsque nous parlions avec effusion à notre illustre consécrateur de votre soumission et de votre piété filiale envers le Saint-Siége et le Vicaire de J.-C., pou-

vions-nous prévoir qu'un des premiers soins qui nous attendaient sur le seuil même de notre nouveau ministère, serait de vous convoquer dans nos temples pour rendre des devoirs funèbres à celui que nous voyions avec tant d'espérances assis sur le trône élevé du Prince des Apôtres?

Ces espérances, N. T. C. F., qu'avait fait naître dans tous les cœurs catholiques l'avènement d'un Pontife aussi éminent en vertu qu'en doctrine, sont maintenant la mesure de nos regrets. Dieu n'a fait, pour ainsi dire, que le montrer à son Eglise; mais le souvenir de ses mérites vivra dans la mémoire du monde chrétien qu'il a édifié, durant son trop court pontificat, par la sagesse de son gouvernement et la bonne odeur de ses vertus apostoliques. Rome, qui l'a vu de plus près, se rappelle avec attendrissement la piété solide, la charité exemplaire, ce tempérament si difficile et si rare de la justice et de la bonté, et la patience inaltérable qui ont sanctifié une vie, dont les dernières années ne furent qu'une longue souffrance.

Prions donc, N. T. C. F., le *Dieu des miséricordes*, de recevoir *dans sa paix et dans sa lumière* l'âme de son serviteur qui s'est endormi du sommeil des justes; prions le *Prince des Pasteurs* d'accorder à son vicaire *la couronne incor-*

ruptible de gloire [1], en échange de ce triple diadème, lequel, tout radieux qu'il est, n'en est pas moins fragile et périssable comme tous les autres; profitons de cette circonstance douloureuse pour donner un éclatant témoignage de notre attachement au centre de l'unité, en assistant avec empressement aux solennités propitiatoires où nous appellent la foi, la piété, la reconnaissance, tous les devoirs des membres envers leurs chefs, tous les sentiments des enfants envers un père. Pleurons avec l'Eglise le Pontife qu'elle a perdu; mais *que notre cœur ne se trouble point* [2], et que notre foi demeure ferme au milieu de ces vicissitudes qui l'éprouvent et la contristent; nous entendrions mal la Religion, et nous ne *saurions pas de quel esprit nous sommes* [3], si, parce que les événements changent, ou parce que les hommes disparaissent, nous nous laissions préoccuper de prévoyances inquiètes sur le sort de l'Eglise elle-même; ses destinées sont indépendantes et des évènements et des hommes. N'oublions pas que, si, dans l'ordre même purement humain, tout ce qui croit à sa force est invincible, tout ce qui croit à sa durée a de l'avenir, cette haute confiance, cette imperturbable sécurité appartient surtout à l'Epouse

[1] I. EP. PET. V. 4. [2] JOAN. XIV. 27. [3] LUC. IX. 55.

de J. C., qui a reçu *les promesses de la vie présente et de la vie future* [1].

A nos pieuses supplications pour le repos de l'âme de l'illustre défunt, joignons, N. T. C. F., des prières ferventes pour obtenir du Seigneur qu'il se hâte d'accorder à son Eglise un Chef qui la console de la perte de celui qui est aujourd'hui l'objet de notre deuil et de nos regrets. Les membres du sacré Collége sont en ce moment réunis en conclave pour l'élection du nouveau Pontife; nous ne doutons pas que l'esprit de Dieu, qui préside aux délibérations de l'auguste Assemblée, ne dirige le choix sur le plus digne; nous ne craignons pas que cette urne où seront déposés les suffrages du Ciel, et d'où doit sortir le nom de l'Elu du Seigneur, cette urne, pleine d'avenir, qui porte les destinées du monde chrétien, nous ne craignons pas, dis-je, qu'elle ressemble à ces scrutins trompeurs à qui le Roi-Prophète reproche qu'*une coupable défection en a perverti les résultats; defecerunt scrutantes scrutinio* [2]; et quand nous vous demandons vos prières, c'est moins un secours que nous sollicitons pour l'Eglise, qu'un tribut que nous réclamons de votre piété, et un mérite que nous vous invitons à recueillir.

[1] I. TIMOTH. IV-VIII. [2] PS. LXIII. 7.

INSTRUCTION PASTORALE

POUR LE CARÊME DE 1831.

.SUR LE JEUNE.

Nous venons encore une fois la proclamer, N. T. C. F., et vous l'intimer au nom de l'Eglise, après tant d'autres promulgations, la grande loi de la pénitence quadragésimale, loi sainte et vénérable, consacrée par l'exemple de J.-C., la tradition apostolique et la pratique des premiers siècles; loi qui, par son antiquité, remonte au berceau de l'Eglise, et, dans un sens plus étendu, au berceau même du monde, puisqu'on peut dire qu'elle a pris naissance avec le péché, ainsi que le comprirent les patriarches, les prophètes, tous les justes du vieux Testament, qui furent des hommes de mortification et de pénitence, non moins que *de prière et de désirs* [1], et plus spécialement encore Élie et Moïse qui, sans doute, par une inspiration divine, se

[1] Vir desiderium es. DAN. IX. 23.

plûrent à nous tracer une image de notre Carême catholique, en renfermant dans le cercle de quarante jours le jeûne dont ils se croyaient redevables à la justice du Seigneur; loi universelle et invariable, que l'Eglise, dans ses voyages sur la terre, a transportée avec elle de l'orient à l'occident, du midi au septentrion, sans avoir plus d'égard à la différence des temps qu'à la diversité des climats; loi inviolable, que nous ne pourrions enfreindre sans nous détourner de la voie où nos pères ont marché, sans nous montrer indignes du beau nom de chrétiens; loi non-seulement ecclésiastique, mais loi de J.-C. même, puisque si, d'un côté, l'Eglise nous détermine le temps de la pénitence; de l'autre, J.-C. nous en intime l'obligation : en sorte que manquer à cette loi, c'est transgresser à la fois deux préceptes, le précepte de J.-C. et celui de l'Eglise.

Mais, hélas! N. T. C. F., à combien d'excuses, d'artifices, de subtilités ne recourt-on pas pour éluder cette loi sainte! On apporte mille prétextes, fruits de l'ignorance, de la vanité, de la mollesse, de l'avarice; prétextes pris de la révolution des temps, du changement des mœurs; prétextes tirés de l'état et de la condition; que sais-je? prétextes de santé et d'économie. Ecoutons d'abord les sages du siècle, les esprits raisonneurs, les hommes à

progrès et à réforme, qui prétendent faire marcher la Religion comme la société vers un perfectionnement indéfini. Ils nous diront à l'occasion du jeûne, comme de la plupart de nos pratiques saintes, que les temps sont changés, et que notre Carême commence à vieillir; que chaque siècle a ses usages, ses mœurs, son esprit, son caractère; qu'autrefois, il est vrai, la ferveur religieuse emportait nos pères vers les exagérations de la pénitence; mais que le temps de ces pieux excès est passé; que le cours des idées a pris une direction nouvelle, qu'il faut suivre ce mouvement, sous peine de passer pour des esprits singuliers, des demeurants d'un autre âge qui veulent heurter de front l'opinion, et faire reculer le genre humain en ressuscitant des institutions surannées.

Les temps sont changés! N. T. C. F. : et que fait aux lois de l'Eglise le changement des temps et la révolution des siècles? Ils peuvent changer et changent sans doute, *puisqu'il n'est rien de stable sous le soleil* [1]; mais l'Eglise est immuable comme Dieu même. Les temps sont changés! Comme si nos mœurs étaient la règle des lois de l'Eglise, et non les lois de l'Eglise, la règle de nos mœurs! Les temps sont changés! Ah! nos goûts, nos opi-

[1] Vidi nihil permanere sub sole. ECCLES. II. 11.

nions, nos modes, nos systèmes peuvent changer, et il ne faut pas un siècle pour cela; une année, un jour suffit pour les voir naître et mourir. Tout se renouvelle, en effet, sur ce sol changeant et mobile; les divers modes de gouvernement se succèdent, les institutions vieillissent, les lois remplacent les lois, les usages se modifient, les traditions s'altèrent et s'effacent; des procédés plus récents remplacent les anciennes méthodes, pour disparaître à leur tour et se retirer devant de nouveaux perfectionnements; tout ce qui est de l'homme s'use vite comme l'homme lui-même; mais au milieu de ce mouvement des siècles et de cette perpétuelle révolution des mœurs, l'Eglise, du centre de son immutabilité, du haut de son trône éternel, l'Eglise, qui n'est pas des temps, mais qui les ramasse en passant pour les emporter avec elle dans l'éternité; l'Eglise a dit aux siècles passés, elle dit au siècle présent, elle dira aux siècles à venir : *Quatre-temps, vigiles, jeûneras, et le Carême entièrement.*

Vient ensuite le prétexte du rang et de la condition. Si l'on n'ose pas toujours alléguer expressément ce motif, parce qu'on est retenu par une sorte de pudeur, on donne assez à entendre que, placé, comme l'on est, dans une position libre et

élevée, on ne saurait descendre à des pratiques communes, et se plier à des observances gênantes qui s'accordent mal avec l'indépendance que donnent la richesse et la grandeur. On renvoie au peuple ces menus détails du christianisme; ne pas jeûner, dans un certain monde, s'exempter de la loi de l'abstinence, ce n'est pas toujours sensualité ou irréligion : c'est air, c'est bon ton, c'est élégance et facilité de mœurs; c'est trancher du grand, c'est se donner des manières de supériorité et d'opulence. On est assez riche pour racheter la pénitence par l'aumône; ce n'est pas, du reste, qu'on soit animé de l'esprit de charité plus que de l'esprit de mortification; mais faire l'aumône, se libérer de la loi avec de l'or, paraît magnifique; jeûner, garder l'abstinence a quelque chose de commun et de vulgaire, et l'orgueil se nourrit aux dépens de l'avarice. Ah ! si la condition pouvait exempter de la pénitence, c'est la médiocrité, c'est la pauvreté qui aurait des droits à ce privilége; ce sont ces hommes de labeur qui *portent tout le poids de la chaleur du jour*[1]; ce sont ces ouvriers infatigables qui travaillent sans relâche pour satisfaire aux exigences du luxe, et procurer aux heureux du siècle les douceurs et les agréments de la vie; c'est la classe moyenne de la

[1] Portavimus pondus diei et æstûs. MATTH. XX. 12.

société qui n'a pas, comme les riches, les moyens de tempérer par mille adoucissements les rigueurs de la pénitence. Mais pourquoi distinguer quand la loi ne distingue pas? L'Eglise a-t-elle dans son sein deux espèces de peuples, ou bien parce que les uns sont plus favorisés de la fortune, ne sont-ils plus du nombre des chrétiens? L'Eglise n'aurait donc porté cette loi que pour la portion du troupeau qui offense le moins son Dieu? Et ceux dont la pénitence devrait être d'autant plus longue que leurs devoirs sont plus multipliés, et, par suite, leurs péchés plus nombreux; ceux dont la pénitence devrait être d'autant plus austère que leurs devoirs sont plus grands, et, par suite, leurs péchés plus énormes, seraient exempts du tribut d'expiation que réclame la justice de Dieu? Ils ne seraient point soumis à la loi, eux à qui la loi est plus utile, eux à qui la loi est surtout nécessaire, eux pour qui la loi n'est pas même suffisante. Prétexte du rang et de la condition, prétexte vain que fournit l'orgueil; prétexte d'autant plus méprisable, qu'il a été confondu dans tous les temps par les plus illustres exemples, et dans les rangs les plus élevés de la société, et dans les cours et dans les palais, et même jusque sur le trône; et qu'aujourd'hui même, malgré l'affaiblissement de la foi, et le relâchement de la disci-

pline, car il faut être juste envers le monde, et lui rendre les exemples qu'il nous donne, nous avons la consolation de voir tant d'âmes fidèles, aussi mortifiées dans le lin et dans la soie qu'elles pourraient l'être dans des vêtements grossiers, ne retirer de leur abondance que le mérite et la gloire de leurs privations; et tant de familles aussi distinguées par leur rang que respectables par leur foi, où la loi du Carême est observée avec autant de régularité que dans les cloîtres.

Quand nous avons dit, N. T. C. F., que la mollesse apportait aussi son excuse, nous n'avons pas prétendu qu'une santé plus faible, une complexion plus délicate ne fussent un motif légitime de relâcher quelque chose de l'austérité de la pénitence; et il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque l'Eglise, toujours indulgente dans sa sévérité même, et toujours sage dans son indulgence, est dans l'usage d'accorder pour cette cause des adoucissements et des dispenses; mais nous disons qu'un cas d'exception particulier à quelques-uns ne saurait être applicable au grand nombre; nous disons que, pour une personne qui présente de bonne foi l'excuse de la santé, il y en a cent qui en abusent; nous disons enfin qu'il n'est aucun point de la loi sur lequel la plupart des chrétiens se fassent une conscience

plus fausse et des illusions plus déplorables. Jugeons-en par ce qui arrive chaque année aux approches du Carême. Jusque-là les tempéraments sont forts, et les complexions florissantes; loin de se plaindre de sa santé, on se fait à soi-même et l'on reçoit à cet égard les félicitations les plus rassurantes. Voit-on venir l'époque fatale? par la révolution la plus subite et la plus étrange, un état de souffrance, un malaise universel se fait sentir dans toutes les existences. On croit voir s'accomplir à la lettre la parole d'Isaïe : *du sommet de la tête à la plante des pieds*, depuis les grands jusqu'aux petits, depuis les chefs jusqu'aux serviteurs, tout le corps de la société chrétienne est en souffrance; *toutes les têtes sont languissantes, et tous les cœurs sont abattus*[1]. Je ne puis jeûner, je ne puis faire maigre, ma santé m'en dispense : voilà ce que l'on dit et ce que l'on entend sans cesse dans le monde et dans l'Eglise.

Votre santé vous dispense! Avez-vous bien pesé cette excuse au poids de la conscience? Vous sentez-vous bien le courage de la présenter au tribunal de Dieu avec autant d'assurance qu'au tribunal du confesseur? S'il en est ainsi, il n'y a rien à objecter,

[1] A plantâ pedis usquè ad verticem, non est in eo sanitas; omne caput languidum, et omne cor mœrens. IS. I. 5, 6.

et l'on doit se borner à gémir avec vous de la triste nécessité qui vous prive de la consolation de faire pénitence en communion avec vos frères ; mais s'il en était autrement, écoutez ce que dirait la Religion : Vous parlez de votre santé ? Et quel prix attachez-vous donc à votre santé pour la ménager si fort au préjudice des lois les plus anciennes et les plus respectables ? Votre santé ! Ah ! vous en avez assez, vous en avez de reste pour supporter des veilles, des jeux, des divertissements tellement prolongés qu'après que vous y avez donné la nuit, le jour vient encore vous y surprendre ; faut-il que vous ne songiez à la conserver, à la ménager que lorsqu'il est question de remplir un devoir saint et salutaire ? Votre santé est forte pour les *plaisirs qui font plus de victimes que le glaive*, elle est faible pour la pénitence qui donne de la vigueur au corps et à l'âme.

Votre santé ! Est-ce de bonne foi que vous alléguez ce prétexte ? Et qui vous a dit que le jeûne et l'abstinence fussent propres à la détruire ? L'Eglise ne chante-t-elle pas dans ses prières que le jeûne *a été sagement institué pour la guérison des corps aussi bien que des âmes* [1] ? Les médecins les plus

[1] Corporibus animabusque curandis salubriter institutum est. *Orat. Eccles. sab. post Cineres.*

doctes lui ont reconnu cet avantage, et quelques-uns même se sont prévenus de cette idée au point de ne voir dans l'institution du Carême qu'une loi purement sanitaire : opinion absurde, s'il en fut jamais, mais qui prouve du moins qu'au jugement des hommes de l'art, les privations du Carême ne sont point, de leur nature, nuisibles à la santé. Votre santé ! Ah ! s'il faut vous le dire, ce sont les passions qui la détruisent, et non l'abstinence et le jeûne ; ce sont les fureurs du jeu, les tourments de l'ambition, les déchirements de l'envie, les raffinements de la délicatesse, les excès de la volupté, l'intempérance des viandes, l'abus des mets et des vins recherchés, véritables poisons qui, sous des apparences attrayantes, recèlent un principe de maladie et un germe de mort. Non, non, N. T. C. F., ce n'est pas la santé qui nous manque, c'est le zèle, c'est la crainte de Dieu, c'est la foi.

Votre santé ! Et vos pieux ancêtres, ces fervents chrétiens, ces modèles de pénitence, étaient bien de grands jeûneurs, et cependant leur santé n'en était pas altérée : ils jeûnaient aussi, et l'on sait avec quelle rigueur ces anciens solitaires, qui vivaient aussi longtemps que des chênes, et dont les efforts d'un siècle entier avaient de la peine à abattre la constitution vigoureuse, fortifiée et comme durcie

par tous les genres de privations. — Mais ils étaient plus forts que nous. — Non, depuis l'établissement de l'Eglise, la mesure des forces humaines est restée la même, et la durée de la vie n'a point changé; on a vu des païens affaiblis par leurs désordres, pratiquer, après leur conversion, cette loi sainte, sans que leur vie en ait été abrégée, et l'on voit tous les jours des gens nourris avec délicatesse mourir à la fleur de l'âge, tandis que des hommes pénitents et austères, beaucoup plus faibles même de complexion, parviennent à une vieillesse avancée. Nos pères étaient plus forts que nous! Qu'entendez-vous par vos pères? Voulez-vous remonter au temps des patriarches? Ne remontez pas plus haut qu'un siècle. Il n'y a guères plus d'un siècle que la loi du Carême était généralement observée. Non, nos pères étaient ce que nous sommes, et s'il y a quelque différence entr'eux et nous, ce n'est pas dans la loi du jeûne qu'ils observaient, et que nous n'observons pas, ou que nous observons mal, ce n'est pas dans l'inclémence du ciel et le changement des saisons, c'est dans la décadence des mœurs et le refroidissement de la piété qu'il faut en chercher la cause.

La santé! Voilà l'éternel prétexte des âmes tièdes et pusillanimes; voilà pourquoi on consulte son mé-

decin, son confesseur. Changez, leur dit-on, à peu près comme le tentateur à J.-C. dans le désert, changez ces mets défendus en mets légitimes, ces dures austérités en jouissances : *dic ut lapides isti panes fiant*[1]. On arrache cette permission à force d'importunités; mais le miracle ne se fait pas, et l'obligation reste la même. Le jeûne, dites-vous, vous est pénible : qu'en savez-vous? Avez-vous seulement essayé vos forces, et si vous ne les avez pas essayées, ou que vous vous soyez laissé rebuter par l'incommodité légère d'un premier essai, comment pouvez-vous vous plaindre de la pesanteur d'un joug que vous n'avez pas même touché du bout du doigt? Le jeûne vous est pénible? Je le crois bien : au lieu qu'autrefois on anticipait l'âge prescrit, pour s'exercer et s'aguerrir de bonne heure aux travaux de la pénitence, non-seulement aujourd'hui on attend que l'âge arrive, mais quand l'âge est arrivé, le premier soin des pères complaisants, des mères trop faibles, est d'imaginer des excuses pour placer leurs enfants dans le cas de la dispense. Le tempérament se forme d'après les habitudes de la vie, et surtout de la jeunesse; lorsqu'on est parvenu à un âge plus avancé, il n'est pas étonnant qu'on ait de la peine à se plier à un régime inac-

[1] MATTH. IV. 5.

coutumé; mais l'omission du précepte n'en est pas moins volontaire dans sa cause et coupable dans son principe. Le jeûne est pénible, le maigre incommode! Mais s'il n'en coûtait rien à la nature, où seraient le sacrifice et le mérite? Le Carême n'est pas institué pour flatter les sens, mais pour les crucifier; et à moins d'une souffrance extraordinaire, le jeûne n'est bon et méritoire, qu'autant qu'il mortifie. La santé, sans doute, est un bien précieux et même le plus précieux de la vie présente; il est permis de la conserver, de la ménager; mais la santé est-elle donc tout pour l'homme et surtout pour le chrétien? Si l'on doit à son corps des soins raisonnables, ne doit-on rien à son âme, à sa foi, à son salut, à son avenir éternel?

Le jeûne vous est pénible? Eh bien! admettons, si vous le voulez, que vous ne puissiez, sans de graves inconvénients, embrasser la pénitence du Carême dans toute son étendue et dans toute sa rigueur : mais parce que vous ne pourrez jeûner tous les jours, est-ce une raison de ne jeûner aucun jour? Parce que vous ne pouvez accomplir toute la loi, est-ce une raison d'enfreindre toute la loi? Donnez du moins à Dieu selon la mesure de vos forces; jeûnez quand vous le pouvez; et, quand vous ne le pouvez pas, suppléez le jeûne par la prière

et par l'aumône; affligez-vous de la nécessité où vous êtes de recourir à la dispense; portez dans un corps faible une âme forte, grande, généreuse, qui rende mille fois au Seigneur en prières, en actions de graces, en dévouement, en sacrifices, en œuvres de miséricorde, le tribut qu'elle ne peut lui payer en mortifications corporelles.

Et ne dites pas, N. T. C. F., que, d'après ces principes, il faut donner dans les excès; que presque personne ne sera exempt de la pénitence; que si l'on doit craindre le relâchement, on doit craindre aussi les indiscrétions du zèle. Mais savez-vous bien ce que c'est qu'indiscrétion et sagesse? Et comment pouvez-vous voir des indiscrétions dans la simple observance des lois de l'Eglise? Nous sommes autant et plus que vous ennemis des indiscrétions! Mais est-ce bien dans notre siècle qu'il faut craindre les exagérations du zèle? Coupable comme il l'est, indifférent comme il l'est, on lui porte un défi public de commettre des indiscrétions en matière de pénitence. S'il s'agissait pour vous, comme pour les premiers chrétiens, d'observer plusieurs Carêmes, de vous contenter d'un seul repas à la chute du jour, et de joindre à ces privations une multitude d'autres œuvres de piété et de pénitence, on concevrait vos alarmes; mais de quoi s'agit-il? De quarante jours

de jeûnes, et de jeûnes adoucis par le privilége d'une collation qui n'était dans le principe qu'une conférence édifiante, propre à nourrir la piété, et qui est devenue depuis, avec la permission tacite de l'Eglise, une espèce de second repas. De bonne foi, y a-t-il dans tout cela quelque chose qui ressemble le moins du monde à des indiscrétions? La pénitence n'est-elle pas assez réduite, et pourrait-on la réduire davantage, sans effacer toute différence, toute distinction entre le temps du Carême et les temps ordinaires?

Nous ne nous arrèterons pas, N. T. C. F., à réfuter un dernier prétexte qui a pour objet l'abstinence des viandes, et qui est moins au fond un prétexte d'économie que d'avarice ou de sensualité; mais nous dirons que si le maigre est trop cher, il est plus cher encore de se ruiner en profusions et en folles dépenses, pour entretenir le faste des ameublements et le luxe des parures; nous dirons que si le maigre est trop cher, il est encore plus cher de couvrir les tables de gras et de maigre, comme il n'arrive que trop souvent dans le saint temps du Carême, au grand scandale des témoins et même des complices de ces indignes transgressions; nous distinguerons enfin avec saint François de Sales, deux sortes de maigre : le maigre recherché et

apprêté à grands frais, et qui est plus cher, à la vérité; et le maigre ordinaire, qui diminue plutôt qu'il n'accroît la dépense; et après avoir proclamé la loi, après avoir fait justice de tous les prétextes qui tendent à l'éluder ou à l'anéantir, nous vous disons à tous, N. T. C. F. : *Faites pénitence, parce que le royaume de Dieu approche*[1]; nous vous le disons, pécheurs, c'est pour vous principalement qu'elle est faite; si vous la négligez, vous vous privez du dernier moyen de salut qui vous reste encore, vous vous fermez à jamais la porte de la réconciliation; nous vous le disons, âmes justes et fidèles, qui voulez être *conformes à l'image du Fils de Dieu*, la pénitence n'est pas seulement une loi d'expiation, elle est encore la gardienne de l'innocence, et un préservatif contre la rechute dans le péché.

Mais à la pénitence extérieure joignons, N. T. C. F., la pénitence intérieure, la pénitence du cœur et de l'esprit, sans laquelle le jeûne et l'abstinence sont insuffisants et même inutiles. La mortification des sens est à la mortification spirituelle ce qu'étaient les sacrifices des taureaux et des génisses par rapport au sacrifice d'un cœur contrit et humilié; elle n'a de mérite et de vertu que par son union au sacri-

[1] Pœnitentiam agite, appropinquat enim regnum cœlorum. MATTH. IV. 17.

fice intérieur. Le Sage a dit *que celui qui dompte son cœur vaut mieux que le conquérant qui emporte les villes d'assaut* [1] ; et moi je dis ce que vous avez mille fois entendu dire et répéter dans les chaires évangéliques, ce que vous avez pu lire mille fois dans les meilleurs livres spirituels, qu'un seul vice corrigé vaut mieux que plusieurs mois d'un jeûne austère ; qu'une seule passion surmontée vaut mieux que mille bonnes œuvres extérieures. Mortifions-nous donc, N. T. C. F., par le jeûne et l'abstinence ; mais jeûnons aussi en esprit et en vérité ; jeûnons selon la lettre, et jeûnons selon l'esprit, et pour nous animer à fournir courageusement cette sainte carrière, jetons les yeux sur la récompense promise à nos efforts, la communion pascale, la rémission des péchés et des peines temporelles qui en sont la suite, une mesure plus abondante de graces et un droit assuré à la couronne de gloire.

[1] Melior est qui dominatur animo suo, expugnatore cordium. PROV. XVI. 32.



INSTRUCTION PASTORALE

POUR

LA PREMIÈRE VISITE PASTORALE DE SON DIOCÈSE.

Le moment approche, N. T. C. F., où nous pourrons réaliser le vœu que nous n'avons cessé de former depuis le jour qui nous a fait le pasteur et le *surveillant de vos âmes;* vœu d'autant plus cher à notre cœur, que nous avons la confiance que vous le partagez, de même que saint Paul en rendait le témoignage aux fidèles de Thessalonique : *desiderantes nos videre, sicut nos quoque vos*[1]. Oui, N. T. C. F., vous désirez nous voir, et nous désirons vous voir aussi; nous le désirons comme l'accomplissement d'un des devoirs les plus saints et les plus doux de notre charge pastorale; nous le désirons pour votre consolation et pour la nôtre; nous le dé-

[1] THES. III. 6.

sirons, comme parle l'Apôtre, *pour remplir ce qui peut encore manquer à votre foi*[1], *pour confirmer vos cœurs dans la sainteté*[2], *pour distribuer à chacun de vous sa part des graces spirituelles qui doivent vous fortifier dans les épreuves du salut*[3], et que le Seigneur a attachées à l'imposition de nos mains.

Nous connaissons déjà, N. T. C. F., cette portion du troupeau que la divine miséricorde a placée plus immédiatement sous nos yeux et à la portée de notre houlette, et au milieu de laquelle est fixée notre résidence habituelle; et les preuves de confiance et d'attachement qu'elle nous donne, remplissent notre âme d'espérance et de joie; et chaque jour nous révèle tout ce que nous pouvons recueillir pour le présent et nous promettre pour l'avenir de fruits de salut des dispositions d'un peuple aussi dévoué à Dieu, aussi prévenant à l'égard de ses pasteurs; mais nous savons *que nous avons d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie* particulière[4], que comme nous ne pouvons les amener à

[1] Ut compleamus ea quæ desunt fidei vestræ. I THES. III. 10.

[2] Ad confirmanda corda vestra in sanctitate. *Ibid.* XIII.

[3] Ut aliquid impertiar vobis gratiæ spiritualis ad confirmandum vos. ROM. I. 11.

[4] Alias oves habeo quæ non sunt ex hoc ovili : et illas oportet me adducere, et vocem meam audient, et fiet unum ovile et unus pastor. JOAN. X. 16.

nous, c'est à nous d'aller à elles, *afin qu'elles entendent notre voix*, et que ces Eglises dispersées soient ainsi maintenues et affermies dans l'unité d'un même bercail par la présence et la conduite d'un même chef spirituel.

Nous viendrons donc à vous bientôt, N. T. C. F., *si le Seigneur le permet*[1]; nous voudrions pouvoir dire, à vous tous, dès cette année même, si l'étendue de ce diocèse permettait à nos pas de le parcourir comme nous le parcourons sans cesse de nos sollicitudes et de nos pensées; si d'ailleurs toutes les saisons étaient également favorables au succès de nos visites, et qu'en vous apportant les trésors de la grace et *la rosée du Ciel*, nous n'eussions le désir de ne mettre aucun obstacle aux soins qu'exigent de vous la culture de la terre et la récolte de ses fruits. Forcé de nous restreindre quand nous voudrions tout embrasser, de distinguer, là où notre cœur ne distingue pas, et de diviser ainsi notre bonheur; nous adopterons l'ordre établi par notre saint prédécesseur, visitant d'abord les lieux où il se proposait de reparaître quand il fut enlevé à votre amour, et successivement, d'année en année, chacune des grandes divisions territoriales, jusqu'à ce qu'enfin nous ayons achevé de recueillir cette moisson évan-

[1] Veniam citò ad vos, si Deus permiserit. PHILIP. II. 24.

gélique à laquelle le Père de famille nous a envoyé.

Et toutefois, N. T. C. F., quoique cette première visite ne regarde qu'une partie de notre diocèse, nous vous écrivons à tous, pour adoucir les peines de l'absence par la communication de nos sentiments, et abréger, *par la consolation des Écritures*, les délais d'une trop longue attente [1]; nous vous écrivons à tous, parce que vous ne formez tous ensemble, sous notre autorité, qu'une grande famille, et que de même que le corps entier se ressent de la souffrance ou du bien-être de chacun de ses membres, vous ne pouvez rester étrangers à ce qui touche le salut et la perfection de vos frères, parce qu'enfin, dans une circonstance qui intéresse à un si haut point la gloire de Dieu, le bien de l'Eglise et le bon gouvernement des paroisses, nous avons besoin de vos prières, pour qu'il plaise au Seigneur d'accorder à notre œuvre le succès qui ne peut venir que de lui, et qu'il ne refusera pas aux instances de votre foi et aux supplications de votre piété, devenues toutes-puissantes par leur concours et leur union.

Priez surtout, vous qui allez être plus prochainement l'objet de nos sollicitudes, ou plutôt des

[1] Ut per patientiam et consolationem Scripturarum spem habeamus. ROM. XV. 4.

sollicitudes de votre Dieu ; car nous ne sommes ici que les instruments de ses miséricordes, et c'est lui qui, par notre ministère, veut vous visiter dans sa charité et dans *l'esprit de sa douceur*. Demandez *à ce Dieu, notre Père, et à J.-C. notre Seigneur, qu'il nous ouvre la voie jusqu'à vous;* non-seulement en conduisant et protégeant nos pas, en nous assistant dans notre itinéraire, en nous facilitant l'accès des lieux que vous habitez. Ah! les montagnes s'aplaniront, et les vallées seront comblées devant l'ardeur du zèle et de la charité qui nous porte vers vous; mais en nous ouvrant les avenues de votre cœur, en ôtant tous les obstacles qui pourraient empêcher la divine semence d'y pénétrer, en donnant à toutes nos paroles, à tous nos conseils, à toutes nos démarches, cette grace de persuasion qui peut seule vous les faire goûter et vous les rendre profitables. *Ipse autem Deus et Pater noster, et Dominus noster Jesus-Christus dirigat viam nostram ad vos* [1].

Et vous, nos très-chers Coopérateurs, laissez-nous vous dire, à l'occasion de notre première visite, que de tous les avantages qu'elle nous promet, celui que nous apprécions davantage, c'est le bonheur de nous rapprocher de vous. Quelle joie pour

[1] I. THESS. III. 11.

votre Evêque, de s'assurer par ses yeux du bon emploi que vous faites des talents qui vous sont confiés, de rendre témoignage devant tout le peuple à la pureté de votre doctrine et aux mérites de vos œuvres, de recevoir les épanchements de votre confiance, d'encourager les utiles projets de réforme et d'amélioration que vous inspire votre zèle, de vous trouver enfin *tels qu'il vous désire* et tels que vous êtes en effet : des hommes de prière et d'exemple, occupés sans cesse à porter en la présence de Dieu les besoins de vos peuples, et à vos peuples les oracles et les bénédictions de Dieu; vraiment pasteurs et par la vigilance et par le désintéressement, et surtout par votre tendresse pour vos brebis, car c'est le cœur qui fait le pasteur; il est père, il est mère, que dis-je? il doit *revêtir les entrailles de la miséricorde de Dieu même*[1]; unis avec vos frères dans le sacerdoce et le sacré ministère par une sainte communauté de vœux et d'intentions, *rompant aux petits le pain de l'instruction*, et trouvant encore dans le trésor de votre pauvreté de quoi subvenir aux besoins de l'indigence; rendant à tous des témoignages d'honneur, sans aucune de ces exceptions que les passions ou des idées terrestres conseillent, mais que la charité

[1] Induite vos, sicut electi Dei, viscera misericordiæ. COLOSS. III. 12.

n'admet pas, et plus spécialement à ceux qui sont constitués dans le pouvoir, et dont le concours vous est nécessaire pour le plus grand succès de vos fonctions; semblables en tout, autant du moins que notre faiblesse peut le permettre, au divin Exemplaire qui vous est montré dans l'Evangile dont il est écrit qu'il *passait en faisant le bien* [1], *et qu'on entendait à peine le bruit de sa voix et de ses pas* [2], tant il allait avec douceur! Quelle consolation pour notre cœur, que de voir, grace à vos soins, les églises, sinon magnifiques, du moins parées de décence et toutes remplies d'une impression de recueillement et de piété; le culte saint célébré avec cette dignité qui relève aux yeux des peuples la majesté du Dieu qui en est l'objet; les écoles dirigées avec cet intérêt que l'enfance a toujours inspiré à la Religion et à ses ministres, depuis que J.-C. a marqué pour cet âge d'innocence une tendresse de prédilection; le champ du père de famille heureusement cultivé et abondant en toute sorte de fruits; les affligés consolés, les pauvres évangélisés, les ménages unis, les tribunaux de la pénitence fréquentés, la table sainte entourée d'une couronne de justes; que vous dirai-je encore?

[1] Pertransiit benefaciendo. ACT. X. 3.
[2] Non clamabit neque audietur vox ejus foràs. IS. XLII. 2.

vos modestes presbytères décorés par la simplicité de vos vertus, honorés par l'hospitalité et la frugalité de vos tables; vos personnes chéries et respectées, et vos noms bénis par la reconnaissance des peuples!

Nous profiterons, nos très-chers Coopérateurs, de cette circonstance, pour vous faire connaître les différentes graces ou facultés spirituelles qui nous ont été accordées par notre Saint-Père le Pape Pie VIII, de glorieuse mémoire, dans l'intérêt des fidèles de notre diocèse. 1° Faculté de donner la bénédiction papale, avec indulgence plénière, le saint jour de Pâques, et le jour d'une autre solennité à notre choix, et que nous avons fixé à la Toussaint; 2° Indulgence plénière pour le jour de la première visite dans chacune des églises de notre diocèse; 3° Indulgence plénière pour tous les fidèles qui assisteront à la première messe célébrée par nous pontificalement dans notre église cathédrale et dans les églises principales de notre diocèse; 4° Faculté d'ériger un autel privilégié dans chacune des églises paroissiales, avec indulgence plénière pour une âme du Purgatoire, toutes les fois qu'un prêtre y célèbrera la messe des morts à cette fin. Cette dernière faculté est accordée pour sept ans à compter du 6 juillet 1830, date des bulles de

notre institution canonique; et par cette érection sont révoqués tous les titres des autres autels privilégiés de la même église.

Nous n'avons pas encore reçu la faculté d'ériger les Confréries, mais nous sommes en instance pour l'obtenir.



INSTRUCTION PASTORALE

POUR LE CARÊME DE 1832.

SUR LES TROIS TÉMOIGNAGES.

Nous vous annonçâmes l'an dernier, N. T. C. F., l'ouverture des solennités de la pénitence, par une exhortation toute spéciale sur la grande loi de l'abstinence et du jeûne quadragésimal ; nous vous en fîmes sentir l'obligation ; nous nous attachâmes surtout à vous montrer la vanité des excuses, la frivolité des prétextes qu'allèguent l'ignorance ou l'orgueil, la mollesse ou l'avarice, pour éluder le précepte. Nous ne reviendrons pas aujourd'hui sur un sujet dont nous vous croyons suffisamment pénétrés ; mais après avoir établi ce point capital de la discipline de l'Eglise, qui importe si fort à l'amendement de la vie et à la règle des mœurs, redevable à notre troupeau de toutes les prévoyances et de tous les

secours que réclament ses besoins et ses dangers, selon les temps et les circonstances, nous avons jugé convenable de consacrer cette instruction pastorale à l'affermissement de votre foi, toujours plus exposée *dans ces jours mauvais*[1], où l'esprit de mensonge et d'erreur multiplie les piéges pour les simples, et les tentations pour les faibles. C'est donc tout l'ensemble des preuves et des divins caractères de notre sainte Religion, c'est le résumé succinct de tous ses droits à votre fidélité, à votre respect, à votre amour, que nous nous sommes proposé de mettre sous vos yeux, nous reposant, sur le zèle et l'intelligence de vos pasteurs, du soin d'étendre, de développer, de mettre à la portée de tous, dans des instructions particulières, chacun des points que les bornes d'une instruction générale ne nous permettent que d'indiquer ou d'effleurer à peine.

J.-C. n'a point fondé, N. T. C. F., la vérité de sa mission sur l'autorité du raisonnement humain, autorité presque toujours sans force, soit qu'elle s'adresse aux sages qui la contredisent, soit qu'elle s'adresse à la multitude qui n'est pas en état de la comprendre. Il l'a fondée sur un principe plus sûr, plus sensible, qui ferme la porte à toutes les disputes, comme il s'ouvre un facile accès dans tous les esprits,

[1] Dies mali sunt. EPH. V. 16.

l'autorité du témoignage. Il ne veut pas cependant se le rendre à lui-même : *si je me rends témoignage à moi-même*, nous dit-il, *mon témoignage n'est rien;* il l'attend de son Père, de l'esprit de vérité, de ses Apôtres qui doivent porter son nom par toute la terre. *Cùm venerit Paracletus, ille testimonium perhibebit de me*[1].

Certes, N. T. C. F., cette attente n'a pas été trompée ; les faits qui déposent en faveur de J.-C. et de sa religion se présentent en foule, et St Grégoire le Grand a exprimé une pensée aussi juste et aussi vraie, qu'elle est grande et élevée, quand il a dit que tous les éléments et la nature entière avaient rendu témoignage à leur Auteur dans la personne de l'Homme-Dieu ; *car, pour en parler*, ajoute-t-il, *selon le génie de notre langage humain, les cieux l'ont proclamé Dieu par cette étoile miraculeuse qu'ils firent briller sur son berceau; la mer l'a reconnu pour son maître, en s'affermissant sous ses pieds. La terre l'a reconnu, puisqu'à sa mort elle a tremblé. Le soleil l'a reconnu, en voilant sa lumière, après que le véritable soleil eut été enseveli dans les ombres du tombeau. Les rochers l'ont reconnu, et se sont brisés au moment de son sacrifice. La mort et l'enfer même l'ont reconnu, en rendant à*

[1] JOAN. V. 31.

sa voix leurs victimes. Et en présence de tant de témoignages, le saint docteur s'étonne de l'infidélité des Juifs qui ne veulent point reconnaître pour leur Dieu celui que les éléments insensibles reconnaissent pour leur maître, et dont le cœur plus dur que les rochers ne peut s'amollir à la componction, et se briser à la pénitence [1].

Nous éprouvons, N. T. C. F., un étonnement bien plus douloureux, quand nous voyons au sein même du christianisme, dans la pleine et vive lumière de l'Evangile, des hommes assez aveugles ou assez corrompus pour refuser leurs adorations à J.-C. Touché de leur aveuglement, nous voudrions les éclairer; affligé de leur insensibilité, nous voudrions les émouvoir; attachons-nous donc à la pensée de St Grégoire, et dans l'impossibilité d'énumérer avec quelque détail tous les faits qui attestent la divinité de la religion et de son auteur, réduisons toutes nos preuves à trois grands témoignages auxquels tous les autres

[1] Omnia quippè elementa auctorem suum venisse testata sunt : ut enim de iis quiddam usu humano loquar : Deum hunc cœli esse cognoverunt, quia protinùs stellam miserunt. Mare cognovit, quia sub plantis ejus se calcabile præbuit. Terra cognovit, quia, eo moriente, contremuit. Sol cognovit, quia lucis suæ radios abscondit. Saxa et parietes cognoverunt, quia tempore mortis ejus scissa sunt; infernus agnovit, quia hos quos tenebat mortuos reddidit; et tamen, hunc quem Dominum omnia insensibilia elementa senserunt, adhuc infidelium Judæorum corda Deum esse minimè cognoscunt, et duriora saxis scindi ad pœnitentiam nolunt. HOMIL. X. IN EVANG.

peuvent se rapporter, le témoignage du ciel, le témoignage de la terre, et le témoignage de l'enfer lui-même.

Témoignage du ciel, N. T. C. F., dans les prophéties qui ont annoncé les mystères de J.-C., puisqu'il n'y a que le ciel qui puisse connaître les secrets de l'avenir, prophéties authentiques et qui ont véritablement pour auteurs les personnages inspirés auxquels on les attribue; et s'il pouvait s'élever quelque doute à cet égard, outre le caractère et l'empreinte inimitable de vérité qu'elles portent avec elles, nous trouverions la garantie de leur authenticité dans le témoignage constant et unanime du peuple juif qui les révère, bien qu'elles le condamnent; chez qui elles se conservent sans altération depuis leur origine, fidèlement transmises de main en main, de génération en génération, ce qui a donné lieu à St Augustin de dire ingénieusement, en parlant des Juifs, qu'ils sont nos *garde-livres* : *capsarii nostri*. Eh! quelle autorité plus imposante, N. T. C. F. , en fait d'écritures et de traditions, que celle de tout un peuple qui se lève pour déposer en faveur des monuments de son histoire, lors même qu'il a le plus grand intérêt de les contredire et de les désavouer? Prophéties d'ailleurs si claires et si transparentes, que les premiers adversaires du chris-

tianisme, pressés d'un côté par la précision de ces prédictions divines, et de l'autre par l'opposition qu'ils nourrissaient dans leurs cœurs contre la vérité, n'ont pu se tirer de ce pas difficile, qu'en les supposant, contre toute vraisemblance, postérieures aux évènements qu'elles annoncent; prophéties d'autant plus frappantes qu'elles n'appartiennent pas au même auteur, et qu'elles sont écrites par des hommes de mœurs et de conditions différentes, et qui ont fleuri dans des temps et des lieux fort éloignés les uns des autres; lesquels n'ont pu par conséquent s'entendre, se concerter pour assembler et arranger des évènements, qu'après il n'eût pas été en leur pouvoir de réaliser, et qui cependant s'accordent si bien et sur l'ensemble et sur les détails de cet admirable ouvrage, que, selon la belle expression d'un saint Père, *ils paraissent moins avoir écrit l'avenir que raconté le passé*[1]; prédictions enfin accomplies à la lettre, je ne dis pas seulement dans les faits généraux qui se distinguent par quelque éclat et quelque solennité; tels que les grands traits de la vie et de la mort de J.-C., la ruine de Jérusalem, la dispersion des Juifs, la vocation des Gentils, l'établissement de l'Eglise par toute la terre; mais encore dans les incidents les

[1] Minùs videntur prædicàsse ventura quàm narràsse præterita. S. HIERON.

plus légers et les détails les plus scrupuleux, le Juste vendu trente deniers, la robe sans couture qui n'est point partagée, mais jetée au sort, le breuvage de vinaigre offert pour étancher la soif du divin Crucifié, et une multitude d'autres circonstances, en apparence indifférentes, qui auraient échappé à la fidélité de l'historien, et qui n'ont pu se dérober à l'œil perçant du prophète.

Témoignage du ciel dans les miracles qui ont autorisé la prédication de J.-C. et de ses Apôtres. Le Sauveur du monde ne veut point qu'on l'en croie sur sa parole, il en appelle à ses œuvres : *operibus credite*[1]. *Allez dire à Jean que les aveugles voient, que les sourds entendent, que les boiteux sont redressés, les lépreux guéris, que les morts ressuscitent*, et pour dernier et principal caractère d'une mission divine, qu'une loi de miséricorde et d'amour est annoncée aux pauvres! c'est-à-dire à la grande majorité du genre humain, jusque-là ignorée et méprisée des sages et des heureux du siècle[2]. Ces dons miraculeux sont communiqués avec profusion aux disciples qui signalent leurs prédications par des prodiges plus grands encore que ceux de leur maître. Sans études et sans lettres, ils parlent toutes les langues; d'un mot ils donnent la mort ou ramènent

[1] JOAN. X. 38. [2] MATTH. XI. 5.

à la vie ; leur ombre même a la vertu de guérir. Ces prodiges n'ont jamais été sérieusement contestés par les Juifs qui étaient les plus intéressés à les démentir. Julien l'apostat, en les attribuant à la magie, montre assez l'impossibilité où il était d'en ébranler la certitude. Nos incrédules, plus hardis, ont affecté de mépriser ces témoignages ; mais on peut s'en rapporter au jugement d'un de leurs chefs les plus passionnés, mais qui cédait quelquefois à l'entraînement de la vérité : « Quels sont ces hommes qui » marchent accompagnés du pouvoir du ciel ! Dieu » sans doute est avec eux ; la nature n'obéit point » aux imposteurs. »

Et remarquez, N. T. C. F., que même en rejetant ces miracles, les ennemis de la religion ne sortent d'une difficulté que pour retomber dans une autre ; il restera toujours à expliquer comment le monde s'est soumis à la parole de l'Evangile, à une doctrine qui subjugue l'esprit par les mystères les plus incompréhensibles, qui crucifie les sens par la morale la plus réprimante ; comment, dis-je, le monde s'est soumis à cette doctrine, sans y être contraint par la force et l'éclat des miracles, ce qui serait, au jugement de St Augustin, de tous les miracles le plus étonnant et le plus inconcevable ; en sorte que, tel parti qu'adopte l'incrédule, il sera toujours forcé

d'admettre l'intervention divine dans l'établissement du christianisme, et que c'est ainsi que le témoignage de la terre vient fortifier le témoignage du ciel.

Oui, N. T. C. F., la terre a rendu témoignage à la Religion de J.-C., par sa prompte soumission aux vérités de la foi, malgré les réclamations des préjugés les plus enracinés, des intérêts les plus chers et les plus puissants, des passions les plus violentes; en peu d'années le Dieu inconnu est annoncé et se fait des adorateurs dans tout l'univers; comment ces *nations qui frémissent, ces rois qui se lèvent et se liguent contre le Seigneur et contre son Christ*[1]? comment ces hommes, qui jusqu'alors n'avaient connu d'autres divinités que la fortune et le plaisir, sont-ils enfin tombés au pied d'une croix sauvage qui ne leur prêche que pénitence, dépouillement, abnégation d'eux-mêmes? Quel autre attrait que l'impression irrésistible de la vérité a pu persuader la chasteté aux voluptueux, l'humilité aux philosophes, aux riches et aux puissants de la terre le détachement des grandeurs et des biens de la vie? Quelle autre puissance que celle de la vérité a pu plier au joug de la foi cette fière raison, cette raison indomptée, qui n'avait su que s'adorer elle-même et se complaire dans ses rêves et ses systèmes insensés?

[1] Ps. II. 1 et 2.

Elle a rendu témoignage, N. T. C. F., par le sang des martyrs qui a coulé durant trois siècles pour le triomphe de la cause de l'Evangile; méritent-ils d'être entendus, sont-ils dignes de notre croyance, *des témoins qui se font égorger*[1]? des témoins qui ne discutent pas, mais qui souffrent; qui ne raisonnent pas, mais qui meurent; qui ne disent pas, comme parle Bossuet : nous avons pensé, nous avons médité, nous avons conclu; leurs pensées pourraient être fausses, leurs méditations vaines, leurs conséquences défectueuses; mais qui disent : nous avons vu, nous avons ouï ce que notre bouche vous annonce, et qui donnent avec joie tout ce qu'ils ont de sang dans leurs veines en preuve de la vérité? des témoins, par conséquent, qui ne meurent pas pour de simples opinions, comme il peut arriver à des hommes prévenus qui se passionnent et s'exaltent pour des idées, et les soutiennent jusqu'à la mort; mais qui meurent pour des faits qu'ils disent s'être passés sous leurs yeux, ce qui ne laisse plus de soupçon sur leur caractère, et par suite plus de prétextes à l'incrédulité?

Elle a rendu témoignage par les fruits de vertu qu'elle a portés, depuis le jour où elle a été fécondée par la grace de l'Evangile. Ingrats, qui méconnaissez

[1] Pensées de Pascal.

cette religion de grandeur et d'amour, qui voudriez en étouffer le sentiment dans le cœur des peuples, comptez, si vous le pouvez, cette multitude d'âmes justes qu'elle a fait fleurir dans tous les âges et dans toutes les conditions de la vie ; ces vierges qui furent ici-bas par leur vertu ce que les anges sont dans le ciel par leur nature ; ces pauvres volontaires qui se sont dépouillés de tout, pour vêtir et nourrir leur Maître dans la personne des indigents ; ces fervents solitaires qui font tant d'honneur à la nature humaine, en montrant à quelle hauteur de perfection elle peut s'élever ; remettez-vous sous les yeux tous ces dévouements, tous ces exemples de patience et de douceur, tous ces prodiges de zèle, tous ces miracles de charité, auprès desquels pâlissent et se décolorent les plus beaux traits de la vie si vantée des sages de la Grèce et de Rome ; dites si ce que la philosophie avait seulement imaginé pour amuser ses loisirs, le christianisme ne l'a pas réalisé en le perfectionnant encore ; si cette république de Platon qu'il n'a pu fonder que dans son livre, n'a pas été surpassée par la société des premiers chrétiens, où la communauté des biens avait son principe dans la communauté des cœurs ; société sans doute la mieux ordonnée et la plus heureuse que l'esprit humain puisse concevoir, mais qu'il n'ap-

partenait qu'à l'Evangile de montrer à la terre.

Elle a rendu témoignage par cette foule de grands hommes qui ont abaissé la hauteur de leur génie devant les hauteurs de la foi chrétienne ; la religion, en traversant les siècles, a recueilli les suffrages de toutes les bouches éloquentes, de toutes les plumes disertes, de tous les esprits véritablement élevés qui ont eu le bonheur d'être éclairés de sa lumière ; ne parlons pas, si vous le voulez, de cette chaîne admirable des Pères et des Docteurs de l'Eglise, des Cyrille, des Chrysostôme, des Augustin, des Ambroise, qui, par le caractère de leurs écrits, et la nature de leur inspiration, semblent moins appartenir à la terre qu'au ciel dont ils étaient les interprètes : interrogeons tous les hommes de génie qui, depuis l'ère chrétienne, ont enrichi par leurs productions le trésor des lettres, ou agrandi par leurs découvertes le domaine des sciences ; tous ces grands noms de Descartes, de Leibnitz, de Newton, de Mallebranche, de Racine, de Pascal, de Bossuet, de Fénelon ; demandons-leur ce qu'ils pensent de J.-C. et de sa religion? A ce nom du Sauveur des hommes et du grand ouvrage qu'il a fondé, vous les verrez d'abord se prosterner ; puis, les mains et les yeux levés au ciel, vous les entendrez vous répondre par des acclamations d'amour, d'admiration et de

reconnaissance ! Quels témoignages l'incrédulité peut-elle opposer à ces témoignages ? Au milieu de ce concert unanime d'hommages et de louanges, que nous importe la voix discordante de quelques prétendus esprits forts, qui n'ont de la philosophie que la mauvaise humeur, le ton dogmatique et tranchant, l'esprit de dénigrement, la prétention de tout réformer pour tout confondre, de tout régénérer pour tout détruire, et qui sont à la religion, dans cette multitude de beaux génies qui l'ont honorée, ce que sont, dans la nature, parmi les merveilles de la création qui proclament une providence, ces exceptions rares et monstrueuses qui semblent la calomnier ou la combattre ? Je me trompe, N. T. C. F., cette opposition importe singulièrement à la vérité de la Religion, puisqu'au témoignage du ciel et de la terre, doit se joindre ici le témoignage de l'enfer lui-même.

Il l'a rendu sans doute ce témoignage, quand, perdant son empire sur les mortels trop longtemps aveuglés par une superstition grossière, il a vu ses autels renversés, ses oracles réduits au silence, ses sacrifices interrompus, et ses dieux ébranlés tomber en présence de la croix victorieuse; mais ce n'était point assez qu'il confessât la vérité par cette première défaite et cette grande ruine, il lui devait encore de la combattre pour compléter son triomphe. Chassé

de son Olympe, dépossédé de ses temples, il a donc soufflé de toutes parts un esprit de révolte et de haine contre l'Evangile et son auteur; cet esprit s'est signalé d'abord par des persécutions sanglantes; mais lorsqu'il a vu que le sang chrétien, répandu par torrents, fécondait l'Eglise, au lieu de l'appauvrir, il s'est avisé d'échanger le tranchant de l'épée pour la plume acérée de l'impie, et *pour cette langue trompeuse qui recèle*, dit le prophète, *le venin de l'aspic, et d'où découlent les flots empoisonnés du mensonge et de la malice*[1]. Il espérait ainsi, à force de semer des doutes, et d'amonceler des nuages, il espérait obscurcir l'éclat de la vérité, et souiller sa pureté inaltérable : vains efforts, aussi vains que la rage insensée de ces noirs habitants de l'Afrique, lesquels, importunés des feux du jour, lancent des flèches inutiles contre le soleil qui n'en poursuit pas avec moins de majesté sa course glorieuse; mais efforts néanmoins qui servent les intérêts de la religion, car il est dans l'ordre que les ténèbres repoussent la lumière, et il manquerait une gloire à la vérité, si elle n'était en butte aux attaques du mensonge, comme il manquerait un suffrage à la vertu, si elle ne subissait l'épreuve des calomnies du méchant!

[1] Ps. CXXXIX. 4.

Et en effet, N. T. C. F., pourquoi cette préférence de colère, ce privilège de haine pour la foi chrétienne, et surtout pour la foi catholique, de la part des prétendus éclaireurs de l'humanité ? Que lui veulent-ils pour la poursuivre avec cet acharnement ? Que leur a-t-elle fait qui justifie des attaques si passionnées ? Si elle est vraie, que ne l'embrassent-ils avec ces transports que fait naître la vérité connue ? S'ils la jugent fausse, que ne la laissent-ils en paix, comme tant d'autres erreurs qu'ils ne songent point à redresser ? N'y aurait-il donc pas d'autre erreur dans le monde, ou bien ne verraient-ils de dangers que dans une doctrine qui a fait la gloire, le bonheur et le salut du monde ? Remarquez-vous qu'ils s'emportent avec tant de véhémence contre les superstitions des peuples idolâtres, ou contre les préjugés des sectes chrétiennes ? Il y aurait là pourtant une belle matière à leur zèle, à cet amour de l'humanité dont ils se disent épris; mais ces violents adversaires du culte le plus saint se montrent assez indulgents pour les cultes les plus insensés et les plus barbares, ou s'ils croient leur devoir quelqu'attention, pour une expression de blâme ou de pitié qu'ils leur adressent, ils ont mille outrages à verser sur la foi de J.-C. Idolâtrie, superstition, hérésie, athéisme même, tout leur est bon, hors

la foi catholique, la foi de tous les lieux et de tous les siècles, la foi du monde civilisé : qui nous expliquera toutes ces contradictions? Qui nous dira pourquoi tantôt ils supposent cette Religion morte et éteinte, pour se donner le plaisir de mener sa pompe funèbre, et de chanter sur son tombeau une hymne de joie infernale; et tantôt ils nous la représentent pleine de puissance et de vie, pour avoir le droit de lui porter des coups plus audacieux? Ne touchons-nous pas ici aux plus honteux mystères de la conscience, aux plus tristes secrets des passions? Et pouvons-nous ne pas reconnaître que la vérité, supplice ou ravissement de l'homme, selon la droiture ou la perversité de son cœur, doit être l'objet de sa haine la plus violente, quand elle n'est pas l'objet de ses adorations les plus tendres?

Il ne nous reste donc rien à désirer pour le triomphe de notre Religion sainte; elle réunit donc tous les titres comme elle a reçu tous les témoignages; ainsi donc se trouvent expliquées ces paroles de l'Apôtre, qu'*au nom de J.-C., tout genou fléchit, au ciel, sur la terre et dans les enfers*[1]. Et qui de nous, N. T. C. F., ne se sent pressé de lui rendre aussi témoignage, de s'écrier avec les vieillards de l'Apocalypse : *A l'Agneau qui s'est immolé, et qui*

[1] PHILIP. II. 10.

est resté vainqueur, *gloire*, *louange*, *bénédiction*, *amour*, *action de graces*[1]? Mais ce témoignage, nous devons surtout le rendre par nos œuvres. Honorons la vérité de notre foi par un attachement inviolable à ses divins enseignements : conservons-la telle que Dieu nous l'a donnée, telle que nous l'avons reçue de nos pères et qu'elle doit être transmise aux dernières générations, dans son admirable unité, dans sa parfaite intégrité, dans sa simple et imposante majesté, sans nous permettre d'y ajouter ou d'en retrancher un seul trait, fût-ce même sous le prétexte de l'embellir et de l'accommoder davantage aux fantaisies et aux caprices du siècle, persuadés que notre politique mondaine, nos idées mobiles et changeantes ne pourraient se mêler, sans l'altérer et la corrompre, à l'éternelle pensée et à la politique céleste qui a conçu et réalisé ce grand ouvrage. Tenons-nous également dans une sage défiance et de ceux qui auraient la prétention de retremper et de rajeunir l'Eglise, comme si elle pouvait vieillir, ou que sa force et sa gloire, et le principe de son immortelle jeunesse ne fussent pas dans son antiquité même ; et de ceux qui chercheraient à substituer à l'ancienne foi de nouvelles conceptions, comme si, après cette grande lumière,

[1] APOC. V. 12.

le monde pouvait espérer une autre lumière. Croyons que l'Evangile a tout dit; qu'après lui il ne reste rien à dire, rien à imaginer de bon et d'utile en fait de morale, de religion, de vertus domestiques, civiles et sociales; qu'en dehors de lui tout ce qu'on nomme perfectionnement ne serait que décadence, tout ce qu'on appelle progrès, ne serait qu'un retour à de vieilles erreurs, et qu'enfin tous les efforts de l'esprit humain, en travail d'une régénération religieuse, ne réussiraient tout au plus qu'à nous donner du nouveau, mais non du meilleur.

Mais honorons, avant tout, N. T. C. F., la sainteté de notre foi, par les exemples d'une vie sainte et sans tache : qu'on dise, en voyant notre patience, notre douceur, notre piété simple et résignée, notre charité sincère : Il n'y a qu'une Religion divine qui puisse nourrir dans le cœur de ses enfants des vertus aussi dévouées et aussi pures, et c'est ainsi, N. T. C. F., que nous lui assurerons la plus belle des victoires et la plus douce des consolations; celle qui lui donnera de voir ses ennemis eux-mêmes, gagnés par la persuasion de nos exemples, se ranger sous sa bannière, et marcher avec nous à la conquête de l'éternité bienheureuse.

—

INSTRUCTION PASTORALE

POUR

LA DEUXIEME VISITE PASTORALE DE SON DIOCÈSE.

C'est avec une bien douce satisfaction, N. T. C. F., que nous vous annonçons la reprise et la continuation de la visite générale que nous avons commencée, nous pouvons le dire, à la louange du Seigneur et de sa grace, avec autant de fruit pour le troupeau que de consolations pour le pasteur, et dont nous nous proposons, chaque année, de poursuivre le cours dans chacune des grandes divisions de notre diocèse, jusqu'à ce qu'enfin nous ayons pu reconnaître par nous-même toutes les églises confiées à notre sollicitude. Comme le bon Pasteur dont nous devons représenter auprès de vous le zèle et la charité, nous voudrions *connaître toutes nos brebis et être connu d'elles; faire entendre à toutes*

notre voix et les appeler chacune par leur nom [1]. Nous devons, du moins, selon la recommandation du Sage, *considérer l'état du troupeau, nous assurer de ses dispositions et de ses besoins; car nous n'aurons pas toujours cette puissance spirituelle* qui nous a été conférée pour votre avantage; *mais viendra le jour de la couronne* [2], et nous savons qu'elle n'est promise qu'à notre vigilance.

Oui, N. T. C. F., la seule idée de nous transporter au milieu de vous, de parcourir vos cités et vos campagnes dans une simplicité apostolique, de nous voir entouré de vos multitudes empressées et religieuses, de recevoir les témoignages de votre respect et de votre attachement pour la Religion sainte dont nous sommes les ministres, et de vous prodiguer ceux de notre tendresse et de notre zèle, cette seule idée remplit notre cœur de la plus douce émotion.

Les peuples que nous avons déjà visités peuvent vous dire quelle tendre sollicitude nous avons pour vous tous; ils peuvent vous *raconter de quelle sorte nous avons vécu parmi eux; quelle a été notre entrée dans leurs murs, et que cette entrée,*

[1] Oves vocem ejus audiunt, et proprias oves vocat nominatim, et oves illum sequuntur quia sciunt vocem ejus. JOAN. X. 3 et 4.

[2] Agnosce vultum pecoris tui, tuosque greges considera; non enim habebis jugiter potestatem, sed corona tribuetur. PROV. XXVII. 13.

grace au ciel, *n'a pas été stérile* en fruits de salut; mais *que notre exhortation a été vraie, pure, et sans fraude; que nous avons parlé, selon que nous avons été approuvé de Dieu, pour le ministère de l'Évangile; ne cherchant point la gloire des hommes*, ni un vain éclat de représentation, *et ne voulant pas leur être une charge et une occasion de gêne; mais conversant au milieu d'eux comme un père au milieu de ses enfants bien-aimés, et désirant leur livrer non-seulement l'Évangile de Dieu, mais notre vie elle-même, tant nous vous chérissons dans le Seigneur*[1] *!*

Nous leur devons aussi, N. T. C. F., un témoignage de leurs œuvres et de leur foi, témoignage qu'il nous est si doux de leur rendre, et que nous avons jugé digne d'être publié dans les saintes assemblées. Toujours inspiré par cette pensée qui nous fait envisager les fidèles de ce diocèse comme les membres d'une même famille, unis sous un même chef dans une communauté d'intérêts et de senti-

[1] Scitis quales fuerimus in vobis propter vos... Scitis introitum nostrum ad vos, quia non inanis fuit... Exhortatio enim nostra non de errore, neque in dolo; sed sicut probati sumus à Deo, ut crederetur nobis Evangelium, ità loquimur; nec quærentes ab hominibus gloriam.... Cùm possemus vobis oneri esse, facti sumus parvuli in medio vestrûm.... Cupidè volebamus tradere vobis, non solùm Evangelium Dei, sed etiam animas nostras, quoniàm charissimi nobis facti estis. 1. THESS. I et II.

ments, nous éprouvons le besoin, et nous regardons comme un devoir de vous faire partager toutes les consolations que nous avons recueillies dans notre visite pastorale. Comme le grand Apôtre aimait à exciter une sainte émulation de vertus entre les églises dont il avait la sollicitude, en leur racontant dans ses divines Epîtres, les succès et les bénédictions qui avaient accompagné son ministère, qu'il nous soit donc permis de redire aussi, pour votre édification et pour votre exemple, tout ce que nous avons remarqué de consolant et de louable dans notre passage au milieu de vos frères.

Ah! elles sont encore présentes à notre mémoire toutes les circonstances de notre course apostolique, parmi ces populations fidèles qui en ont fait, par leur concours et leurs empressements, un véritable triomphe pour la religion. Nous pourrions citer dans leur ordre tous les lieux où se sont arrêtés nos pas, et reproduire dans leur suite tous les souvenirs que nous en avons emportés. Nous sommes forcé de mettre une garde de réserve et de discrétion à nos lèvres, prêtes à proclamer tant de saints pasteurs, de dispensateurs fidèles, au milieu desquels nous sentions nos forces s'accroître, et notre confiance s'animer; tant d'honorables magistrats et d'hommes recommandables à qui nous ne pouvons reprocher

que l'excès de leurs soins et de leurs attentions pour notre personne. Dans l'impossibilité de rappeler ici tous les noms qui nous sont chers, recevez, pour toutes vos sœurs, le tribut de notre gratitude et le témoignage de notre satisfaction, église de Saint-Affrique, où nous avons pu croire un moment, à leur touchante et fraternelle unanimité, que tous les esprits étaient unis dans une même foi, comme nous avons un même cœur pour les réunir dans nos affections; église de Vabres, autrefois illustre par votre siége, et encore aujourd'hui si vénérable par les restes de votre ancienne dignité, et si intéressante pour ce diocèse, par les espérances que lui donne la pépinière lévitique que nous y avons transplantée; église de Belmont, encore en deuil de l'excellent pasteur que nous avons pleuré avec vous, et où nos regards aiment à retrouver cette autre école de jeunes aspirants au sacerdoce, qui *porteront des fruits dans leur temps*[1]; église d'Orient, heureusement rendue au culte saint, et de nouveau consacrée et sanctifiée par les prières et les soupirs des filles de Benoît, gémissantes colombes toujours prosternées en adoration devant l'Agneau immolé; et vous, modeste chapelle du monastère de Tournemire, où nous avons eu la joie de bénir une communauté

[1] Fructum suum dabit in tempore suo. PS. I. 3.

aussi nombreuse que fervente, où nous avons prié pour que les murs de l'église principale se relèvent de leurs ruines.

Recevez la même expression de notre sensibilité pour l'accueil que vous avez fait à votre premier Pasteur, paroisses de Sainte-Eulalie, de Coupiac, de Cornus, de Saint-Félix, de Sylvanès, de Saint-Sernin; je ne me lasse point de vous nommer, paroisses de Broquiés, de Pousthomy, de Gozon, de Brusque, de Camarès, de Murasson, de Saint-Séver, de Saint-Rome-de-Tarn et de Sernon, qui nous avez retracé l'image de la foi et de la piété des premiers siècles! Combien de fois, au milieu de vos populations empressées, de vos acclamations, de vos cantiques de joie, en parcourant sous des berceaux de verdure vos rues jonchées de feuillages, nous nous sommes dit au-dedans de nous-même, dans l'abondance de nos sentiments, dans notre excès d'émotion : Que ne sont-ils témoins de ces scènes ravissantes, ceux qui osent prétendre que la vieille foi chrétienne n'a plus de racines dans les cœurs français! Qu'ils viennent, qu'ils contemplent ce spectacle de tout un peuple qui se lève, de toute une contrée qui s'émeut à la nouvelle du salut qu'on lui annonce, et que leurs fronts soient couverts d'une confusion salutaire; ou plutôt qu'ils admirent

avec nous ces triomphes de la foi, qu'ils se laissent attendrir par des démonstrations si touchantes, et qu'ils acceptent le pardon de cette Religion d'amour qu'ils n'auraient dû jamais abandonner. Non, ce n'est pas pour nous, faibles ministres, inutiles serviteurs, que se disposent ces apprêts et ces fêtes : et qui sommes-nous pour mériter de tels honneurs? C'est à notre Dieu, c'est au grand Roi dont nous sommes les ambassadeurs, que s'adressent ces pieux hommages; c'est une conviction puissante qui remue et électrise ces âmes, aux approches de la grace que le ciel leur envoie. Ah! cette noble terre de France est encore une terre chrétienne; l'impiété peut ajourner ses espérances; elle peut périr mille fois elle-même, avant de voir ses vœux exaucés, ou si, par un sévère jugement de Dieu, l'antique foi devait être exilée du reste de la patrie, elle trouverait un asile inviolable sur ce sol généreux qu'elle a pénétré de germes si vivaces, dans ces cœurs fidèles sur lesquels, malgré les révolutions des temps et les révolutions des hommes, elle a conservé tant d'empire!

Et qu'on se garde bien, N. T. C. F., d'attribuer à l'ignorance, à l'absence des lumières, cette vivacité de foi, cette candeur de piété. Est-ce que les vraies lumières seraient ennemies de la Religion?

Est-ce que l'Eglise pourrait redouter les lumières, elle qui les a religieusement conservées quand elles menaçaient de s'éteindre, qui les a répandues sur le monde quand le monde n'y voyait plus; elle à qui nous devons à peu près tout ce que nous savons en littérature, en antiquités, en philosophie, et même ces petites objections, ces sophismes usés et ces vains systèmes qu'elle a prévus et réfutés mille ans avant que nous ayons pu nous en faire des armes pour la combattre? Nous devons dire que, grace aux soins des pasteurs et aux enseignements transmis des pères aux enfants autour du foyer domestique, nous avons trouvé l'instruction religieuse généralement répandue et quelquefois dans un degré qui ferait honneur à plus d'un sage du siècle, les enfants initiés de bonne heure à la connaissance de la doctrine sainte, les adultes éclairés autant qu'ils doivent l'être pour se conduire avec la conscience de l'honnête homme et du chrétien; et si après cette étude de la vraie sagesse, si après cette science de la religion, la première des sciences et la meilleure des philosophies, il est permis de parler des études humaines, de la science des livres, nous ajouterons que les éléments n'en sont point négligés, que même dans les campagnes l'exercice de la lecture est familier au plus grand nombre, ce que nous avons remarqué

avec d'autant plus de satisfaction qu'ils ne se servent de cet avantage que pour mieux étudier leurs devoirs, et chanter avec plus de goût et d'intelligence les cantiques de Dieu, et qu'enfin pour une culture plus perfectionnée de l'esprit, tous les secours désirables sont offerts à la jeunesse des deux sexes, dans des écoles justement recommandées, dont nous avons pu admirer l'ordre, la discipline et les succès.

Sans doute, N. T. C. F., à tant de motifs de consolation, se sont mêlés quelques sujets d'affliction et d'amertume : nous n'avons pu voir sans une profonde douleur l'état déplorable de plusieurs églises; il en est dont les pierres tristement séparées et renversées sur la place publique, comme autrefois celles de Sion, attendent une main réparatrice qui les rapproche et les relève; d'autres sont menacées d'une ruine inévitable, si l'on ne se hâte de la prévenir par de prompts secours; quelques-unes étalent aux regards un luxe de pauvreté et de dénûment qui attriste profondément une âme chrétienne; nous ne demandons pas la magnificence pour nos temples, quoiqu'elle ne puisse être plus convenablement placée que dans ces édifices augustes où la Majesté sainte daigne habiter; mais nous demandons la propreté, la décence, la salubrité, toutes choses d'un entretien peu dispendieux, et qui réclament plus de

soins que de sacrifices; un plus grand nombre encore sont devenues insuffisantes pour recevoir la multitude des fidèles, et à voir la foule confusément pressée dans le lieu saint, et souvent forcée, durant les divins offices, de se tenir en dehors de l'enceinte sacrée, on croit entendre le Seigneur se plaindre, comme autrefois par la bouche du Prophète, de *l'exiguité de son sanctuaire*, et *demander de l'espace* [1] pour les besoins de son peuple et la libre célébration de ses mystères. Mais que ne devons-nous pas espérer du zèle des pasteurs et des dispositions généreuses des fidèles, quand nous avons vu à Saint-Exupère, à Notre-Dame de Bétirac, à Saint-Crépin, ce que peuvent, pour la restauration des temples et la décoration des autels, des prêtres pleins de foi secondés par des populations dévouées; quand nous avons vu particulièrement à Fayet de véritables prodiges de cette émulation pour la maison du Seigneur, une de nos belles églises fondée, élevée, terminée et décorée en quarante jours, et après un terme si court, déjà retentissante des louanges de Dieu et des actions de graces des peuples? Ils savent, ces bons peuples des campagnes, et ils nous le disaient dans leur naïf langage, quand nous les félicitions sur la tenue de leurs églises, ils savent que la maison de

[1] Angustus est locus, fac spatium mihi ut habitem. ISAIE. XLIX. 20.

Dieu est aussi la leur, que toute leur vie de chrétien se rattache à ce saint asile depuis leur naissance spirituelle jusqu'à leur passage à un monde meilleur; que c'est là qu'ils ont répandu avec leurs cœurs des prières qui n'ont jamais été repoussées; là qu'ils ont pleuré et qu'ils ont été consolés; là encore qu'un saint repos leur est donné après leurs fatigues, et qu'ils trouvent même des joies et des fêtes dignes de leur innocence et de la simplicité de leurs mœurs, eux pour qui la terre a oublié d'ordonner des fêtes, et n'a préparé que des labeurs!

Tels sont, N. T. C. F., les sentiments avec lesquels nous venons à vous; c'est le cœur tout rempli de ces heureux souvenirs et des légitimes espérances qu'ils nous donnent pour le succès de notre nouvelle visite, que nous vous apporterons les dons du Saint-Esprit, fidèles de l'arrondissement de Villefranche. Nous ne doutons point que vous ne répondiez à notre attente, que vous ne vous montriez les dignes émules de vos frères, que vous ne justifiiez les idées favorables que nous ont fait concevoir de votre religion les témoignages de vos pasteurs, et les rapports que nous avous eus nous-même avec vous. *Nous vous exhortons*, avec l'Apôtre, *à ne pas recevoir en vain la grace* [1] excellente qui doit

[1] Exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis. I. COR. VI. 1.

vous être conférée par l'imposition de nos mains; préparez-vous, comme les premiers disciples, à la venue de l'Esprit d'amour et de vérité, par la retraite, la prière et une épreuve consciencieuse des dispositions de votre cœur. Retirez-vous du mal, rompez avec le péché, séparez-vous du siècle, entrez dans le cénacle de votre âme, et demeurez-y saintement recueillis dans une religieuse attente de l'Esprit qui doit venir la purifier de son souffle, l'éclairer de sa lumière, la toucher de son feu, la féconder de sa grace. Voici que toutes les âmes ferventes, les saintes épouses du Seigneur, les ministres de l'Eglise, toute la communauté des fidèles, vont se mettre en prières pour appeler sur vous toutes les effusions des divines miséricordes. Joignez vos humbles supplications à tant de vœux qui s'élèvent pour vous vers le ciel, et l'Esprit descendra, *il visitera la terre, il la fertilisera par sa rosée céleste, et l'enrichira de l'abondance de tous les biens* [1].

1. Visitasti terram, et inebriasti eam, multiplicasti locupletare eam. Ps. LXIV. 10.

INSTRUCTION PASTORALE

A L'OCCASION

DU CHOLÉRA-MORBUS.

A la première nouvelle de l'invasion du fléau qui désole la capitale, et qui a commencé de s'étendre de proche en proche dans les provinces, nous eûmes la pensée, N. T. C. F., d'ordonner des prières expiatoires pour intéresser le Ciel en faveur de nos frères, déjà atteints de cette grande plaie, et nous préserver nous-mêmes de ses mortelles influences. Ce vœu de notre foi, ce sentiment de notre confiance dans les divines miséricordes devenait chaque jour d'autant plus vif, que nous recevions des preuves non équivoques de votre propre désir de voir la Religion prendre cette initiative qui lui appartient toujours, quand il s'agit d'apporter des remèdes aux maux de l'humanité, et des consolations à ses dou-

leurs; mais d'une part, nous craignions d'alarmer les populations en jetant trop précipitamment le cri de détresse; de l'autre, persuadé que dans les calamités publiques, quand une grande nation est frappée au cœur, c'est à la nation tout entière à *s'humilier sous la main puissante de Dieu*[1] *qui blesse et qui guérit, qui perd et qui ressuscite*[2], nous attendions qu'une inspiration religieuse, venue des sommités du pouvoir, mît la France à genoux au pied des autels; maintenant que vous êtes accoutumés à envisager non sans effroi, mais avec une émotion plus calme, l'action du fléau destructeur, et que les chefs de l'autorité publique viennent d'inviter les chefs de la prière et du Sacrifice à convoquer les fidèles dans les temples pour satisfaire à cet attrait de religion, à cette soif de consolations et d'espérances divines, à ce besoin de Dieu qui peut s'affaiblir, mais ne s'éteint jamais entièrement dans le cœur de l'homme, moins encore dans le cœur d'un peuple, et qui se réveille surtout au jour de l'affliction; maintenant, disons-nous, dans cette commune disposition des esprits et des cœurs, nous nous sentons plus de confiance à vous prescrire des supplications dont

[1] Humiliamini sub potenti manu Dei. 1. PETR. 5. 6.
[2] Deus qui mortificat et vivificat. 2. REG. 2. 6.

l'union fera la force, dont l'ensemble assurera le succès.

Quel est donc, N. T. C. F., ce fléau inconnu dont on ne sait guère d'où il vient, ni où il va, ni comment il arrive; qui dérobe aux plus habiles les secrets de sa nature, et trompe les plus vigilants par les capricieuses irrégularités de sa marche, et les surprises de son action dévorante; dont on ne saurait dire s'il est dans l'air, s'il vient de la terre ou des eaux, ni quel élément lui sert de guide; si les vents nous l'apportent sur leurs ailes, ou si le germe n'en est pas déposé dans notre sein; et qui, nous laissant raisonner, conjecturer et nous contredire sur ses causes et sur ses remèdes, sur ses caractères et ses effets, saisit tout d'un coup la vie dans sa force, dans sa fleur, dans toute sa volonté et sa conscience d'avenir, pour la jeter toute palpitante dans les ombres glacées du trépas? *Comment la cité, pleine de peuple, est-elle devenue solitaire? Comment s'assied-elle silencieuse*[1] au milieu du deuil et des funérailles? Qui pourrait rendre raison de ces mystères, N. T. C. F., s'il plaît à l'éternelle sagesse de nous les cacher? Ce que nous savons tous, et ce qui ne peut être l'objet d'aucun doute sérieux pour un chrétien, ni même pour un

[1] Quomodò sedet sola civitas, plena populo? THREN. I. 1.

homme raisonnable, c'est que tout effet a une cause, que le hasard n'est qu'un vain mot inventé par notre orgueil pour couvrir notre ignorance; c'est qu'il est au Ciel un Dieu qui fait les prodiges; c'est qu'une Providence, paternelle même dans ses rigueurs, préside à tous les évènements et les conduit vers des fins dignes d'elle; c'est que, dans tous les siècles et sur tous les points de la terre, tous les peuples du monde ont reconnu et adoré sa main, dans ces calamités extraordinaires qui jettent l'épouvante au cœur des nations; c'est qu'enfin toute peine, sous l'empire d'un Dieu juste et bon, est une épreuve ou un châtiment, et souvent l'une et l'autre à la fois.

C'est la pensée qu'exprimait saint Jérôme quand il écrivait à cette illustre Romaine plongée dans une amère affliction : Interrogez votre conscience pour connaître si l'infortune vous visite en punition de quelque péché, ou si c'est votre justice et votre vertu que le Ciel veut éprouver par de salutaires rigueurs : *Si peccatrix emendaris, si justa probaris.* Question importante, qu'en présence du fléau qui nous menace, chacun de nous doit se faire à soi-même, en entrant dans une sévère discussion avec son propre cœur; question d'autant plus redoutable qu'il s'agit moins ici de trouver des justes...;

Où sont-ils les justes, qu'ils se lèvent, qu'ils viennent dire : Je suis innocent des maux qui nous affligent...; qu'il s'agit moins, disons-nous, de trouver des justes que de vrais pénitents, la multitude des pécheurs couvrant aujourd'hui toute la terre : voilà, N. T. C. F., les vérités qu'il faut reconnaître, à moins qu'on n'aime mieux admettre pour unique arbitre de nos destinées, je ne sais quelle aveugle fatalité qui nous verse les biens et les maux sans dessein et sans règle; à moins qu'on aime mieux dire que tout cet univers, dont le bel ordre pourtant annonce une intelligence qui l'entretient et le gouverne, est abandonné à lui-même comme un vaisseau sans pilote et sans gouvernail; à moins qu'on aime mieux s'aveugler, s'endurcir, faire les braves contre le Tout-Puissant, et insulter à sa foudre au moment où elle va nous écraser.

Non, N. T. C. F., ce n'est pas avec l'orgueil qui envenime et désespère nos plaies, que nous pouvons espérer de les guérir; et parce que de prétendus esprits-forts, qui *ont pris une résolution fixe, une détermination arrêtée de ne regarder que la terre* [1], s'obstinent à écarter l'idée de Dieu, des avertissements qu'il nous envoie, nous n'en proclamerons qu'avec plus de force les vérités éternelles, les doc-

[1] Oculos suos statuerunt declinare in terram. PS. XVI. 11.

trines avouées par la conscience du genre humain, et même par la philosophie la plus élevée et la plus pure ; nous n'en reproduirons qu'avec une conviction plus intime les enseignements de l'Ecriture, où nous voyons, presque à toutes les pages, *le châtiment répondre au péché, comme un écho terrible*[1], et la prière désarmer le châtiment : *Ils ont crié vers le Seigneur, et le Seigneur les a entendus, et il les a délivrés de toutes leurs tribulations*[2]; nous n'en rattacherons qu'avec plus d'amour cette chaîne de dépendance, de crainte, de confiance, qui suspend la terre au trône de l'Eternel; nous n'en croirions pas moins avec les génies les plus éclairés de l'antiquité et des temps modernes, qu'il existe plus de rapports et de correspondance qu'on ne le suppose entre le monde matériel et le monde des intelligences, que les désordres de celui-ci peuvent réagir sur celui-là, et que toute grande perturbation dans les pensées et les volontés des hommes peut avoir du retentissement dans la nature, et porter le trouble dans l'action régulière des éléments.

En voulons-nous conclure, N. T. C. F., comme la mauvaise foi nous en accuse, que tel fléau est la

[1] Peccata nostra responderunt nobis. ISAI. LIX. 12.

[2] Et clamaverunt ad Dominum, cùm tribularentur, et eripuit eos de interitionibus eorum. PS. CVI. 20.

peine de telle action ou une vengeance de tel ou tel évènement politique? A Dieu ne plaise que nous prétendions scruter ses jugements, et interpréter les secrets de sa justice! Périssent toutes les pensées qui feraient descendre la Religion de ses hauteurs divines pour la transporter dans la misérable lice où s'agitent les passions humaines! Périssent en même temps toutes les insinuations qui supposeraient à nos paroles des intentions, ou leur prêteraient des allusions qu'elles n'ont point, qu'elles ne peuvent avoir! Nous voulons vous instruire, vous toucher, et, s'il se peut, vous convertir, et non fournir une pâture à de vaines curiosités, et un aliment à d'interminables disputes; nous cherchons vos âmes, nous désirons votre amendement; *que le monde s'arrange du reste : qu'il prenne sa part, et nous laisse la nôtre* [1] : elle est assez honorable et assez belle. Mais quelles susceptibilités si farouches pourrions-nous donc blesser, en disant, d'après les convictions de notre raison et la persuasion de notre foi, qu'il est telle disposition générale des esprits, tel état des sociétés publiques, où il devient nécessaire que Dieu intervienne visiblement? Quand il ne peut plus se faire entendre aux cœurs endurcis par la voix de ses ministres, par la voix de sa grace, par la voix de ses merveilles,

[1] Da mihi animas, cætera tolle tibi. GENES. XIV. 21.

faut-il s'étonner qu'il nous parle par la révolte et le désordre des éléments? Quand il est oublié par l'athéisme pratique, nié par l'athéisme raisonneur, est-il étonnant qu'il se réveille et qu'il se fasse reconnaître aux éclats de son tonnerre? Quand les peuples vieillis et usés, par l'excès même de leur civilisation, se corrompent dans la lumière, rejettent en même temps et les révélations de la foi et les inspirations d'une raison éclairée, et rétrogradent vers l'enfance des nations en devenant tout matériels et tout sensibles, est-il étonnant que ce grand Dieu se manifeste avec les attributs que lui donnent les prophètes : *Ici, ébranlant la terre qui chancelle sur sa base*[1], et engloutit les cités toutes vivantes; *là, perçant les hommes de flèches invisibles qui portent la mort*[2], *faisant des vents ses messagers, et prenant pour ministre un feu qui dévore*[3]?

Veut-il donc notre mort, N. T. C. F., ce Dieu irrité, quand il nous envoie le mal de la *colère?* Non, *il veut que nous vivions*, mais que nous vivions pour lui, *que nous nous convertissions à lui de tout notre cœur;* que nous abjurions une indif-

[1] Commota est et contremuit terra. PS. XVII. 8.

[2] Misit sagittas suas et dissipavit eos. PS. XVII. 15.

[3] Qui facis angelos tuos spiritus, et ministros tuos ignem urentem. PS. CIII. 4.

férence coupable, une impiété funeste : entendez-le lui-même qui vous crie par la bouche de son Prophète : *Détournez-vous de vos mauvaises voies, et pourquoi mourriez-vous, Maison d'Israël*[1]*?* Il veut que nous répandions en sa présence notre cœur avec nos larmes, que nous lui disions dans l'amertume de nos regrets : *Seigneur, nous avons péché, nous avons fait le mal, nous nous sommes écartés de votre loi sainte*[2]*... Ne vous souvenez plus de nos iniquités premières; que vos miséricordes se hâtent de nous prévenir, dans l'extrémité de notre affliction et de notre misère; secourez-nous, ô Dieu, notre Sauveur; délivrez-nous, pour la gloire de votre nom*[3] que nous invoquons avec amour et confiance. *Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple, et ne livrez pas votre héritage à la dérision et à l'opprobre des nations, de peur qu'elles ne triomphent de nos malheurs, et qu'elles ne disent que nous n'avons point de Dieu*[4]*!*

[1] Nolo mortem impii, sed ut convertatur impius à viâ suâ, et vivat. Convertimini, convertimini à viis vestris pessimis, et quarè moriemini Domus Israël? EZECH. XXXIII. 11.

[2] Peccavimus, iniquitatem fecimus, et declinavimus à mandatis tuis. DAN. IX. 5.

[3] Ne memineris iniquitatum nostrarum antiquarum; citò anticipent nos misericordiæ tuæ, quia pauperes facti sumus nimis; adjuva nos, Deus salutaris noster, et propter gloriam nominis tui, Domine, libera nos. PS. LXXVIII. 8 et 9.

[4] Parce, Domine, parce populo tuo, et ne des hæreditatem tuam

Mais le Seigneur nous entendra-t-il? nos prières feront-elles des miracles? changeront-elles l'ordre de la nature? et si les lois physiques veulent que le fléau voyage, qu'il étende ses ravages jusqu'à nous, nos supplications pourront-elles le refouler au delà de nos frontières, arrêter ses développements, et empêcher son foyer de se dilater dans les rayons que lui assignent certaines conditions auxquelles il obéit nécessairement? Pourquoi non, chrétiens de peu de foi, philosophes de peu de sagesse? Que parlez-vous d'ordre de la nature, de règles invariables, de lois générales, devant le Dieu qui a fait l'ordre, la règle et les lois, qui est lui-même l'ordre, la règle et la loi suprême? Si l'ordre physique a ses lois, l'ordre moral n'a-t-il pas aussi les siennes, et craignez-vous que Dieu manque de sagesse ou de puissance, de prévoyance ou de force, pour les harmonier, et régler leur action sans qu'elles se heurtent et se combattent? Si la nature a des prescriptions immuables, la prière n'a-t-elle pas ses priviléges inviolables? Quand le ciel envoie un fléau à la terre, le fléau doit marcher, c'est la loi de sa nature; mais si, en lui donnant la mission de nous éprouver ou de nous punir, le Maître lui a dit : Tu

in opprobrium, ut dominentur eis nationes, quarè dicunt in populis : Ubi est Deus eorum? JOEL. II. 17.

t'arrêteras devant les gémissements des cœurs contrits et humiliés..., le fléau doit s'arrêter, c'est la prérogative de la prière. Or, N. T. C. F., le même Dieu qui a réglé les éléments et déterminé les lois par qui subsiste cet univers, n'a-t-il pas dit aussi : *Tout ce que vous demanderez en mon nom à mon Père, je vous l'accorderai*[1] ? N'a-t-il pas mis lui-même *la prière dans le cœur de l'homme*[2] comme un secours, comme une force, comme une puissance? L'aurait-il cruellement trompé en lui inspirant cette confiance dans une arme inutile dont les traits ne portent pas? Et pourquoi l'homme, en présence d'un danger, prierait-il naturellement et comme par instinct, s'il n'y avait une loi, générale aussi, primitive, éternelle, qui surbordonne les autres lois à la prière?

Ne négligeons donc pas, N. T. C. F., l'emploi des moyens préservatifs qui nous sont conseillés par les hommes de la science et dont nous vous avons nous-même recommandé l'usage; mais songeons que la prière est le plus infaillible des préservatifs, et de tous les remèdes le plus efficace; la prière est le cordon sanitaire qu'il nous faut établir autour de

[1] Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam. JOAN. XIV. 13.

[2] Apud me oratio Deo vitæ meæ. PS. LI. 9.

nos villes, de nos campagnes et de nos foyers; la prière nous protégera mieux contre les attaques du fléau que ne pourrait le faire cette ceinture de monts qui nous environne; elle purifiera vos maisons, elle désinfectera l'air chargé des vapeurs pestilentielles de nos crimes et des tempêtes de la colère de Dieu, mieux encore que tous les spécifiques inventés et combinés par l'art des hommes; elle assainira vos âmes, et c'est là, encore une fois, que résident les principes et le germe du mal, bien plus encore que dans les dispositions des organes ou les influences des éléments. Criez à Dieu comme vos pères dans de semblables calamités, ô vous tous, nos bien-aimés diocésains, et vous particulièrement, habitants de Rodez; souvenez-vous de leur piété dont ils vous ont laissé des monuments si touchants; en considération de leurs mérites et de la foi de leurs enfants, *qui sait si le Seigneur ne se laissera pas fléchir* [1], s'il ne voudra pas nous épargner, et renouveler en notre faveur ses anciennes bontés? *La prière humble et fervente pénètre les Cieux* [2], et elle en redescend avec la miséricorde.

Cependant, N. T. C. F., profitons des grandes leçons que nous donnent ces graves circonstances,

[1] Quis scit si convertatur Dominus et ignoscat? JOEL. II. 14.
[2] Oratio humiliantis se, nubes penetrabit. ECCL. XXXV. 21.

et sachons en tirer les instructions qui peuvent nous être salutaires. Puisse cet invisible ennemi dont la surprise est si prompte, les traits si subtils, l'attaque si meurtrière et presque toujours si décisive, nous apprendre le peu de fond que nous devons faire sur une vie qu'un atome d'air peut dissoudre; reporter nos pensées vers ce redoutable tribunal du souverain Juge, où quelques heures d'une agonie déchirante peuvent nous conduire; toucher les mauvaises consciences d'un désir sincère et efficace de régler leurs comptes avec la miséricorde divine, pour n'avoir pas à les régler avec sa justice, et nous persuader enfin de veiller sans cesse pour n'être pas surpris par une ruine imprévue et inopinée!

Puisse ce mal mystérieux, qui garde si obstinément son secret devant les études les plus dévouées et les investigations les plus opiniâtres de la science, faire comprendre à ceux qui se croient et se disent sages, parce qu'ils ne veulent admettre pour certain que ce qui est visible, palpable, sensible, qu'il est un ordre de vérités plus élevé que celui qui peut être appréhendé par les sens ou saisi par la seule raison, et que si toute la nature est pleine de mystères, s'il s'en trouve même dans ce que nous avons, hélas! de plus réel, de plus sensible et de plus intime, à savoir dans nos misères et nos douleurs, il ne faut

pas trop s'étonner, ni se plaindre qu'il s'en présente dans la Religion !

Puisse enfin cette épidémie cruelle, dont les premiers ravages se font sentir dans la foule plus nombreuse de nos frères indigents, disposer les cœurs à la commisération et ouvrir les mains à la miséricorde; nous inspirer de donner, de donner encore, de donner toujours, non avec mesure, mais avec abondance, non selon les calculs de la prudence humaine, mais selon l'étendue des besoins et les inspirations de la foi; de livrer d'abord notre superflu, et de prendre ensuite, s'il le faut, sur notre nécessaire. L'aumône a toujours porté bonheur aux hommes miséricordieux; elle rachète les péchés, elle peut aussi racheter la vie ! Et comme la mort, dans cette grande moisson que lui prépare le fléau destructeur, rétablit bien vite sur toutes les têtes ce terrible niveau qu'elle semblait d'abord n'avoir étendu que sur le pauvre; comme elle ne tarde pas à envelopper et à rassembler confusément dans son vaste filet le riche et l'indigent, les heureux et les malheureux, les puissants et les faibles de la terre; puisse, dans cette effrayante communauté de périls et de fortune, dans cette triste égalité de partage, la charité, la divine charité rapprocher aussi les cœurs des hommes, les lier et les mêler ensemble

dans une douce correspondance de sentiments, et ne faire de nous tous qu'une famille de frères! Hélas! aurions-nous le courage de nous haïr, pourrions-nous ne pas nous aimer et nous pardonner mutuellement nos injures, en marchant du même pas vers un même abîme? Si près de l'écueil où tous peuvent se briser, voudrions-nous refuser aux compagnons de notre naufrage un témoignage d'intérêt et d'affection, une volonté de service, un adieu de tendresse, ou du moins ce salut de mort que rendaient, quoique dans un esprit différent, aux maîtres du monde, ces infortunés gladiateurs qui allaient bientôt expirer sur une arène sanglante : César, ceux qui vont mourir vous saluent [1].

Et vous, nos chers Coopérateurs, quoique nous espérions toujours que le fléau *n'approchera point de vos églises et de vos humbles tentes* [2] protégées par la religion de vos peuples et la simplicité de leurs mœurs, si cette espérance venait à être trompée, vous vous montrerez les dignes imitateurs des prêtres généreux qui, à toutes nos époques de calamités, ont honoré leur caractère et illustré l'Eglise par l'héroïsme de leurs dévouements. Le monde a besoin de nouveaux miracles pour se réconcilier avec

[1] Cæsar, morituri te salutant. SUÉTONE. *Vie de Claude.*

[2] Flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo. PS. XC. 10.

une Religion qu'il ne peut tout-à-fait abandonner, parce qu'il n'y en a point d'autre après elle, et qu'il ne veut pas encore franchement embrasser, parce qu'il n'est pas entièrement guéri des préventions qu'on lui a inspirées contre elle; vous lui prouverez que vous êtes de *la race des Saints* [1], des héros de la foi, des bienfaiteurs de l'humanité; que vous avez dans vos veines ce même sang évangélique qui sut couler, dans les premiers siècles, pour la cause de la vérité, et qui anima dans les derniers temps les grandes âmes des Vincent de Paul, des Belzunce, des Charles-Borromée. Le siècle admire encore les prodiges de leur charité et de leur zèle; il se plaît même à en tracer de brillantes peintures; mais ces magnifiques éloges sont moins, sous sa plume, un hommage sincère à la puissance toujours vivante de la foi, qu'un texte à de belles improvisations ou à des plaintes injustes sur la différence des temps anciens et des temps nouveaux; il renvoie aux âges héroïques de l'Eglise ces chefs-d'œuvre de vertu chrétienne, et ne pense pas qu'ils puissent se renouveler dans ce qu'il appelle notre phase de dépérissement et de décadence. Parce que vos jours se consument, toujours utiles, quoiqu'ignorés, et que vos forces s'épuisent dans des travaux obscurs, dans

[1] Filii Sanctorum sumus. TOB. II. 18.

une immolation de toutes les heures, dont les esprits frivoles ne savent pas apprécier les mérites et les sacrifices, on se persuade que la mission du sacerdoce est finie, qu'il n'est plus qu'une ruine de lui-même; mais vienne le temps des épreuves, et l'on verra que le même esprit peut enfanter les mêmes prodiges, que la même sève qui circule toujours dans les rameaux de l'Eglise peut couronner ce grand arbre des mêmes fruits qui honorèrent sa tige naissante, et que des hommes accoutumés à mourir tous les jours, par l'habitude de l'abnégation et la pratique des renoncements, sauront bien mourir une fois, si leur vie peut être utile à leurs frères!

Oui, nos très-chers Coopérateurs, à l'exemple de l'Apôtre, le grand modèle de la milice active de J.-C., *vous n'estimerez pas votre vie plus précieuse que vous-mêmes* [1], c'est-à-dire plus que votre âme, plus que l'accomplissement de vos devoirs, d'où dépend votre couronne éternelle; vous vous souviendrez que cette vie, plus encore que celle des simples fidèles, appartient à Dieu et à son Eglise; qu'elle ne nous est bonne à quelque chose que parce que nous pouvons l'employer au service des âmes, et que le meilleur usage que nous en puissions faire,

[1] Nec facio animam meam pretiosiorem quàm me. ACT. XX. 24.

c'est de la donner, s'il le faut, pour leur salut, comme le Sauveur s'est livré lui-même pour nous. Vous prierez, vous exhorterez, vous consolerez, vous vous multiplierez pour égaler les secours aux besoins; vous distribuerez d'une main les trésors du Ciel, de l'autre vous remuerez la couche des malades. Les marches de l'autel et le chevet des mourants, voilà le poste d'honneur du prêtre dans ces temps de crise que Fénelon appelait *nos jours de bataille*. Vous prouverez enfin que si la charité appartient à tous, elle est plus particulièrement le propre héritage du ministre de J.-C.; que c'est lui surtout qui en possède l'esprit, qui en connaît les secrets et les merveilleuses inventions; et, si pour animer et encourager notre faiblesse, nous avons besoin d'exemples plus récents, nous contemplerons ceux qui viennent des lieux mêmes où le mal exerce le plus son empire; et nous nous efforcerons de suivre, quoique de loin, les traces de l'admirable clergé de Paris, inspiré par son admirable Archevêque, dont *la charité se montre chaque jour plus forte que la mort*[1], après que sa patience s'est montrée plus forte que la tribulation.

[1] Fortis est ut mors dilectio. CANTIC. VIII. 6.

INSTRUCTION PASTORALE

POUR LE CARÊME DE 1833.

HOMÉLIE DES DIX LÉPREUX.

C'ÉTAIT la méthode, N. T. C. F., des plus anciens Pères de l'Eglise et des Evêques des premiers siècles, quand venaient les temps plus spécialement consacrés à l'instruction du peuple fidèle, de s'attacher à l'explication de quelques passages des Ecritures, de quelques traits de l'Evangile qu'ils interprétaient selon la lettre et selon l'esprit, et dont ils savaient tirer avec une grace merveilleuse les applications les plus appropriées aux besoins spirituels de leur troupeau. Méthode admirable qui nous a valu ces touchantes homélies, ces éloquentes paraphrases du texte sacré que nous ne pouvons lire sans nous sentir portés à devenir meilleurs, et qui sont encore empreintes, après tant de siècles, de cette onction de

piété qui les rendait si persuasives ! Nous essayerons aujourd'hui, N. T. C. F., d'employer cette forme de discours à laquelle l'Esprit saint semble avoir attaché une bénédiction particulière, et pour vous en faire une application plus profitable, nous choisirons l'un des sujets de l'Evangile les plus propres à vous instruire, à vous toucher, à vous faire produire de dignes fruits de pénitence dans la sainte carrière où nous allons entrer.

Le Sauveur des hommes, N. T. C. F., aux jours de sa vie publique, sans cesse préoccupé de l'idée de sa mission et de la pensée de notre salut, *allait faisant le bien*, sur tous les points de la Judée et jusque sur les terres des infidèles, cherchant des malades à guérir, des affligés à consoler, des pauvres à évangéliser, des brebis dispersées à recueillir. Un mystère est caché dans chacune de ses démarches; un enseignement profond sort de ses actions aussi bien que de ses discours. Là c'est l'aveugle-né dont il ouvre les yeux à la lumière de ce monde visible, en éclairant les yeux de son âme d'une lumière mille fois plus belle et plus pure ; ici c'est le puits de Jacob où il demande à étancher sa soif, pour en prendre occasion d'annoncer à la Samaritaine *ces eaux de la grace qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle*[1];

[1] Fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam. JOAN. IV. 14.

plus loin il trace sur le sable des caractères fugitifs, pour nous montrer la vanité de tout ce qu'écrivent les hommes, quand ils prétendent fonder des institutions durables, non sur le roc inébranlable de la foi, mais sur le terrain mobile des opinions humaines; ailleurs ce sont des infortunés qu'il guérit d'une lèpre hideuse, mais avec des circonstances pleines de mystère, dont aucune ne doit être perdue pour notre instruction. Rendons-nous attentifs, N. T. C. F., à toute la suite de cette histoire évangélique, une des plus riches en sens allégoriques et spirituels, et sous ces symboles dont la divine Sagesse a daigné revêtir ses enseignements, cherchons avec foi et avec amour *la manne cachée* qui doit nourrir les enfants de Dieu.

Comme Jésus entrait dans un village, il rencontra dix lépreux, qui, du plus loin qu'ils l'aperçurent, s'arrêtèrent et se mirent à le prier. La crainte de la contagion forçait les lépreux à se tenir séparés du commerce des hommes; la loi se montrait sévère à leur égard; il leur était défendu de se mêler aux mouvements de la multitude; tout ce qu'ils avaient touché était profane, et devait être soumis à des purifications légales; ils ne pouvaient avoir d'habitation qu'à une distance déterminée de l'enceinte des villes, et dans cet isolement de toute société

humaine, ils demeuraient comme frappés d'une sorte d'interdiction et d'excommunication civile.

Les lépreux, N. T. C. F., sont ici la figure des pécheurs, retranchés aussi sinon du corps de l'Eglise, du moins de son unité intérieure qui se forme par la charité; privés du droit de s'asseoir au banquet fraternel, et de s'abreuver aux fontaines de Jérusalem où les enfants de la cité puisent la grace et la vie; tristement relégués dans le désert de leur conscience et la solitude de leurs remords, et condamnés à errer dans des sentiers détournés et difficiles, loin des routes fréquentées par les passagers qui voyagent vers la patrie; lépreux spirituels, dont il nous est encore plus expressément recommandé de fuir le contact et les approches, qu'il ne l'était aux Juifs d'éviter la rencontre de ceux de leurs frères que la loi avait frappés d'un arrêt d'interdiction.

Les livres saints sont remplis des maximes les plus sages sur le danger de ces communications : « *Mon fils*, dit le Sage, *si les pécheurs vous at-* » *tirent, s'ils vous disent : Venez à nos jeux, pre-* » *nez part à nos fêtes, gardez-vous de leur prêter* » *l'oreille, ne marchez point avec eux, et tenez* » *vos pieds éloignés de leurs sentiers*[1]. » Le Pro-

[1] Fili mi, si te lactaverint peccatores, ne acquiescas eis. PROV. I. 10.

phète royal en donne la raison : *C'est*, dit-il, *que la vérité n'est point sur les lèvres du pécheur; son cœur est un abîme, sa bouche un sépulcre ouvert; sa langue est pleine d'artifices; son souffle corrompt tout ce qui l'approche; ses paroles sont des flèches empoisonnées, et ses yeux lancent des traits qui donnent la mort*[1]. *Et, en effet*, poursuit l'Ecclésiastique, *pouvez-vous toucher un objet immonde, sans en être souillé? Pouvez-vous communiquer avec le superbe, sans tomber vous-même dans la tentation de l'orgueil*[2]*?* Et ainsi de tous les autres vices qui s'étendent de proche en proche, et *se communiquent*, dit l'Apôtre saint Paul, *comme une gangrène*[3]. Consultez vos souvenirs, N. T. C. F.; interrogez vos consciences; pour peu que vous veuilliez rechercher la cause de vos premières chutes, vous la trouverez dans la conversation des méchants. *Ce sont les entretiens pervers*, dit encore le même Apôtre, *qui corrompent les mœurs les plus innocentes*[4]. Ce sont eux qui ont porté la première atteinte à l'ingénuité et à la candeur de ce jeune enfant qui fleurissait pour la

[1] Non est in ore eorum veritas... Sepulcrum patens est guttur eorum : linguis suis dolosè agebant. PS. V. 10 et 11.

[2] Qui tetigerit picem inquinabitur ab eâ, et qui communicaverit superbo, induet superbiam. ECCL. XIII. 7.

[3] Sermo eorum ut cancer serpit. 2. TIMOTH. II. 17.

[4] Corrumpunt mores bonos eloquia prava. 1. COR. XV. 33.

gloire de la vertu et la joie de sa famille, et que l'on a vu bientôt dépérir et sécher, comme si un ver destructeur l'eût attaqué dans sa racine. Et combien d'exemples de cette nature viennent chaque jour affliger nos regards et contrister notre cœur! Je ne crains pas de dire que le grand nombre des âmes qui périssent, se sont perdues sur cet écueil. Je le signale aux parents qui attachent quelque prix à la vertu et au bonheur de leurs enfants. Veillez, pères et mères; écartez de ces chers objets de votre tendresse l'ennemi qui veille aussi pour les surprendre, et qui peut vous ravir en un moment le fruit de tant d'années de soins et de sacrifices : Je le signale à tous, parce que tous y peuvent faire un misérable naufrage. Ne vous excusez pas sur ce prétexte présomptueux, que vous ne fréquentez les méchants que pour les rendre bons; à moins que vous n'y soyez contraints par les devoirs d'état, ou que vous ne soyez soutenus par la grace du ministère, leur commerce vous serait plus funeste, que le vôtre ne pourrait leur être utile; fuyez donc la société des pécheurs, de ces pécheurs surtout, aujourd'hui si nombreux, prédicateurs d'irréligion, apôtres du néant, missionnaires d'athéisme, blasphémateurs de notre vieille et sainte foi au profit de je ne sais quelle foi nouvelle donnée à l'entreprise, sur sou-

missions préalables, et mise au concours de toutes les imaginations malades et de tous les esprits évanouis dans la souffrance et le vague de leurs pensées. N'ayez avec eux d'autres rapports que ceux que la charité ou la nécessité commande. Du reste, mettez entr'eux et vous une barrière de circonspection, et que votre seule présence leur imprime une crainte et un respect qui leur ôte la pensée de s'approcher seulement de vous.

Aussi, N. T. C. F., les dix lépreux de l'Evangile n'osent approcher de Jésus; ils s'arrêtent loin de lui, à une distance respectueuse; mais ils élèvent la voix, et s'écrient : *Jésus, notre maître, ayez pitié de nous* [1]*!* Elevez aussi la voix, pécheurs, si vous voulez que Dieu vous entende : *criez et ne cessez point de crier* [2]. Ce n'est pas que Dieu soit sourd; ses oreilles sont toujours ouvertes et attentives à nos prières; mais c'est que vous êtes bien loin de lui. Voyez dans quel abîme le péché vous a fait descendre, dans quelle région inférieure et lointaine vous avez égaré vos pas; comment voulez-vous que dans ce prodigieux éloignement Dieu vous exauce, si vous ne criez de toutes les forces de votre âme? Comment reviendrez-vous de si loin, si vous ne vous donnez

[1] Jesu, præceptor, miserere nostri. LUC. XVII. 13.
[2] Clama ne cesses. IS. LVIII. 1.

de grands mouvements, si vous ne faites des efforts généreux pour briser vos chaînes et sortir de votre captivité? Non, non, ce n'est point avec une volonté faible, incertaine, hésitante, que vous romprez avec le péché, et que vous renaîtrez à la justice; ce ne sont point des prières tièdes qui toucheront le cœur de Dieu, de faibles soupirs qui consommeront l'œuvre de votre conversion; ce sont des gémissements comme ceux de David, qui ressemblaient au *rugissement du lion* [1]; ce n'est pas le vain bruit des lèvres, le cri de la bouche que vous devez faire entendre; c'est le cri du cœur, d'un cœur brisé par la douleur, d'un cœur inconsolable tant qu'il n'aura pas recouvré le bien qu'il a perdu; criez donc vers Dieu, N. T. C. F., vous tous qui avez eu le malheur de vous faire ses ennemis par le péché; criez-lui, comme ces lépreux : *Jésus, notre maître*, qui enseignez les voies de la vie; Jésus, médecin céleste, qui guérissez les plaies de l'âme, *ayez pitié de nous!* Criez jusqu'à ce qu'il vous entende, et qu'il vous dise : *Allez et montrez-vous aux prêtres : Ite, ostendite vos sacerdotibus.*

Qu'elle est donc grande, qu'elle est éminente la prérogative des Ministres du Seigneur! Quoi! le Dieu tout-puissant ne peut-il guérir la lèpre du pé-

[1] Rugiebam à gemitu cordis mei. Ps. XXXVII. 9.

ché, ne peut-il sauver les âmes repentantes sans le recours à ses prêtres et l'intervention de leur ministère? Il le pourrait sans aucun doute, N. T. C. F., mais il ne l'a pas voulu, et tel est l'ordre qu'il a établi dans la dispensation de ses graces. Dans l'ancienne loi, l'homme atteint de la lèpre devait se montrer aux prêtres, non pour en être guéri, le sacerdoce d'Aaron n'avait pas cette vertu, mais pour faire constater la nature de cette lèpre, et déclarer si elle emportait l'exclusion de la société des enfants d'Israël. Jésus-Christ, qui n'était pas *venu abolir la loi, mais l'accomplir*[1], se conforme à cette règle : *Allez*, dit-il aux lépreux, *vous montrer aux prêtres : Ite, ostendite vos sacerdotibus.* C'est ce qu'il nous dit à tous, mais dans un sens plus élevé, plus étendu, et avec des circonstances notables qu'il nous importe de bien caractériser; ce n'est plus ici une pure formalité, une simple cérémonie, dénuée de grace et dépourvue d'efficacité. Les prêtres du Nouveau Testament ne sont pas seulement investis du pouvoir de reconnaître le mal, de le discerner, de le qualifier et de le frapper d'un arrêt de réprobation ; ils ont encore celui de le guérir; tandis que nous voyageons dans cette vie, pèlerins du Ciel, et candidats de l'Éternité, ce n'est que par

[1] Non veni solvere legem, sed adimplere. MATTH. V. 17.

leur ministère que nous pouvons obtenir la rémission de nos péchés! Dieu peut nous les remettre immédiatement et par lui-même, et il les remet en effet à la perfection de la contrition et de la charité; mais l'obligation de se montrer aux prêtres subsiste toujours dans toute sa force, et la charité parfaite elle-même, dans son degré le plus élevé, ne justifie le pécheur qu'autant qu'elle renferme et suppose la volonté de recourir au sacrement de la Pénitence. *Montrez-vous donc aux prêtres*, pécheurs qui détestez vos égarements, qui concevez des désirs de justice, des intentions de retour, qui commencez à marcher dans une meilleure voie; il est possible que Dieu, touché de vos prières, de vos aumônes, de la vivacité de votre repentir et de l'abondance de vos larmes, vous ait déjà pardonné, et que le fleuve de la grace ait recommencé à couler dans cette âme où le péché en avait interrompu le cours; mais accomplissez la loi, et soumettez-vous sans différer à la condition de pénitence et d'humiliation qu'une justice miséricordieuse vous impose.

Pécheurs fiers et hautins, qui vous proclamez justes et qui prouvez assez par cette suffisance de langage que *la vérité n'est point en vous* [1], ne dites

[1] Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est. I. Ep. JOAN. I. 8.

pas dans ces jours de réconciliation où l'Église vous convie au baptême de la pénitence : Qu'irai-je faire aux pieds d'un prêtre? Quel mal ai-je fait pour avoir besoin de son ministère! *Je ne vous juge point*[1]; je ne vous demande pas le mal que vous avez fait; il est au dedans de vous un témoin qui vous le rappellerait, si vous pouviez l'oublier; des pensées et des souvenirs qui vous accusent, une conscience qui vous juge, vous condamne, et se charge encore elle-même d'exécuter la sentence en vous faisant sentir la pointe du remords; mais fussiez-vous aussi irréprochables que vous le prétendez, votre âme fût-elle aussi blanche que la neige, comme il ne vous appartient pas de vous rendre témoignage, vous devez répondre comme les autres à l'assignation de l'Église qui vous cite à son tribunal. Ou bien, si vous êtes si purs, si vous n'avez pas besoin de pénitence, levez-vous donc dans l'assemblée des fidèles, et, sans passer par la porte de la réconciliation, allez droit à l'autel vous asseoir au banquet de l'Agneau pascal. Vous frémissez à cette proposition; renoncez donc à une vaine affectation de confiance dans votre justice, et *allez vous présenter aux prêtres* : *Ite, ostendite vos sacerdotibus.*

[1] Ego non judico quemquam. JOAN. VIII. 15. — Habet qui judicet eum. JOAN. XII. 48.

Justes, vous vous croyez appelés à des voies élevées, extraordinaires; vous avancez par des routes mystérieuses pour atteindre le sommet de la perfection, je ne veux pas dire que ce ne soit Dieu lui-même qui vous y conduise; mais comme l'on doit se défier de ses propres inspirations, même les plus louables, que les illusions sont à craindre dans cette voie où vous marchez, et que la tête peut vous tourner sur ces hauteurs, que d'ailleurs vous avez dans l'Eglise des guides que Dieu vous a donnés pour vous conduire; *montrez-vous au prêtre*. Découvrez-lui avec simplicité le fond de votre cœur; recevez avec docilité ses conseils et ses décisions comme des oracles sortis de la bouche de Dieu même; vous souvenant que l'humilité ne trompe pas, et que, de même que tout est péril dans la propre volonté, il y a toujours sûreté dans l'obéissance. Il discernera ce qui est de Dieu et ce qui est de l'homme; il jugera si, pour mieux vous séduire, l'*Ange des ténèbres*, comme il arrive trop souvent, *ne se serait pas transformé en Ange de lumière* [1]; *il éprouvera les esprits*, c'est-à-dire les pensées, les attraits, les inspirations les plus secrètes, pour savoir *si elles viennent de Dieu* [2]; *Ite, ostendite vos sacerdotibus.*

[1] Ipse enim Satanas transfigurat se in Angelum lucis. 2. COR. XI. 14.
[2] Probate spiritus, si ex Deo sint. 1. EP. JOAN. IV. 1.

Tel est, N. T. C. F., le sens spirituel de cette parole que J.-C. adresse aux lépreux ; à peine s'étaient-ils mis en devoir d'obéir à l'injonction du Sauveur, que déjà leur lèpre avait disparu. *La parole de Dieu est vive et efficace*[1]; sa volonté opère sans avoir besoin d'instruments : *Il dit, et tout est fait; il commande, et tout obéit*[2]. Il n'y a que le cœur de l'homme qui soit libre de lui résister, et de là la différence que l'Evangile fait remarquer dans les dispositions des lépreux qui, redevables à J.-C. du même bienfait, lui devaient payer le tribut d'une égale reconnaissance. De ces dix suppliants dont il exauce la prière, qu'il rend à la santé, aux douceurs de la société de leurs semblables, un seul revient sur ses pas, glorifie Dieu à haute voix, et se jette aux pieds de Jésus pour lui rendre graces. *Unus regressus est cum magnâ voce magnificans Deum.* La reconnaissance est si conforme à la lumière naturelle; elle est si bien dans la raison, ou plutôt dans le cœur et les entrailles de l'homme, qu'on peut dire avec vérité qu'elle est moins une vertu divine qu'une vertu tout-à-fait humaine; il est rare aussi qu'elle soit l'objet de nos exhortations dans la chaire évangélique. Le monde la recommande assez

[1] Vivus est enim sermo Dei et efficax. HEB. IV. 12.
[2] Ipse dixit, et facta sunt; ipse mandavit, et creata sunt. PS. CXLVIII. 5.

par les éloges qu'il en fait et le prix qu'il y attache; c'est une de ces vertus qu'il a adoptées, et pour ainsi dire amnistiées, pour ne pas avoir l'air de les abandonner toutes, et mériter le reproche de ne diviniser que les vices. Chez toutes les nations, même les plus barbares, l'ingrat est flétri et voué à l'opprobre; le cœur reconnaissant reçoit les bénédictions de toutes les langues. Mais ce sentiment qu'on vous demande pour les hommes, cette vertu dont le monde lui-même vous fait une obligation si étroite, serait-ce trop exiger que de vous la demander pour votre Dieu? Vous regardez comme un monstre un obligé oublieux du bienfait et du bienfaiteur; de quel nom voulez-vous donc qu'on vous appelle, vous qui, nourris des dons de Dieu, ne prenez pas garde seulement à la main qui les dispense? Voyez que de biens cette main généreuse a répandus sur vous. Dans l'ordre de la nature, c'est une âme intelligente, un corps organisé avec une admirable perfection, des sens sûrs et prompts à exécuter les ordres de la volonté : ici c'est la force et la santé, les premiers biens de la vie présente; là c'est l'aisance et même la fortune; ailleurs ce sont des talents, des succès, ou bien c'est la réunion de tous les avantages qui composent le bonheur domestique. Songez-vous seulement à le remercier de toutes ces

graces? Dans l'ordre du salut, que n'a-t-il pas fait, que n'a-t-il pas souffert, que n'a-t-il pas donné pour racheter vos âmes? Ses exemples, ses mérites, ses larmes, sa vie et son sang; ses sacrements qui nous appliquent les fruits de sa Passion, qui renouvellent ou entretiennent en nous la vie de la grace; ce mystère d'amour où il se reproduit sans cesse, pour nous donner avec sa chair divine un gage de résurrection et une promesse d'immortalité. Eh quoi! N. T. C. F., tous n'ont-ils pas été rachetés? Où sont donc les âmes reconnaissantes? *Nonnè decem mundati sunt, et novem ubi sunt?*

Outre ces bienfaits généraux et communs à tous les hommes, quel est celui d'entre vous qui n'a pas reçu quelque don particulier de sa bonté, quelque protection singulière de sa Providence? Ah! N. T. C. F., nous voulons bien croire que vous le priez dans vos besoins, dans vos dangers, dans vos infortunes; grace au Ciel, la prière n'est pas encore éteinte dans le cœur de l'homme, surtout de l'homme souffrant et malheureux; mais quand Dieu vous a exaucés, vous a consolés; après qu'il vous a rendu ce fils dont vous pleuriez déjà la fin prochaine, après qu'il vous a aidés à relever les débris de votre fortune, où est l'action de graces? Je vous le demande encore une fois, de tous ceux qui ont prié et qui ont

obtenu, combien en est-il qui remercient le Seigneur? Ah! disons-le avec honte et avec douleur, il ne s'en trouve point qui rende gloire à Dieu. *Non est inventus qui rediret et daret gloriam Deo.* Si ce Dieu bon, mais juste, punit des ingrats; s'il nous envoie l'affliction, l'adversité, s'il vient à étendre sur nous les fléaux de sa gauche, quand nous n'avons pas su reconnaître les merveilles de sa droite, devons-nous nous en plaindre ou nous en étonner?

Je me trompe, N. T. C. F., l'Evangile en cite un sur dix, et il fait la remarque que celui-là était un étranger et un Samaritain. *Et hic erat Samaritanus.* Cette remarque mérite d'être méditée, parce qu'elle n'est pas faite sans intention. Serait-il donc vrai que l'assiduité des bienfaits affaiblit en nous la reconnaissance, et finit par nous devenir une accoutumance, et nous paraître comme une sorte de droit acquis, qui nous dispense d'en être touchés? Serait-il vrai que c'est celui qui a le plus reçu et de qui naturellement l'on devrait attendre davantage, qui rend le moins; que les enfants du père de famille sont moins fidèles que les serviteurs; que les familiers, et pour parler le langage de l'Apôtre, *les domestiques de Dieu*, se montrent plus indifférents que les étrangers qu'il semble avoir oubliés

dans la distribution de ses faveurs ? Le cœur se révolte à cette pensée, et l'on ne peut toutefois se défendre de le croire, en voyant que le seul des dix lépreux qui témoigne à J.-C. quelque gratitude est un Samaritain. Oui, N. T. C. F., ce sont ceux à qui la Providence a le plus donné, plus de richesses, plus de talents, plus de succès et de prospérités, qui s'en vont les mains pleines des bontés de Dieu, sans revenir sur leurs pas et se tourner vers lui pour lui rendre grace. Il est sans doute des heureux, des riches reconnaissants, des grands qui savent accorder la piété sincère avec la grandeur ; mais si vous voulez trouver d'illustres ingrats, des blasphémateurs impies, d'insolents contempteurs de la Divinité, cherchez-les parmi les heureux du siècle, les favoris de la fortune, dans ces rangs élevés où se classent l'opulence, l'esprit, les talents, et ce qu'on est convenu d'appeler les spécialités transcendantes et les hautes supériorités intellectuelles. Le pauvre, l'orphelin, l'infortuné, qui auraient plutôt à se plaindre de l'inégalité de leur partage, se montrent sensibles aux moindres bienfaits de Dieu. Ce pain noir qu'ils détrempent de leurs larmes, ils s'en croient redevables à leur Père céleste qu'ils bénissent du fond de leur cœur. Mais l'homme à qui tout rit et tout prospère, *dont les trésors sont pleins*, *dont*

les celliers regorgent de fruits[1], *qui ne porte ni les travaux, ni les douleurs des autres hommes*[2], celui qu'on pourrait nommer le privilégié, et pour me servir d'une expression vulgaire, mais énergique, l'enfant gâté de la Providence, celui-là se fait un rempart de son orgueil et s'endurcit par sa prospérité même; *son iniquité sort de son abondance*[3]. Il semble dire avec ce roi d'Egypte : *Je suis, il n'y a que moi; c'est moi qui me suis fait moi-même*[4]*;* et quel est donc le Seigneur pour que j'aille lui porter les vœux de ma reconnaissance ?

Encore, si cette insensibilité et cette ingratitude s'arrêtaient aux vains avantages de ce monde, elle serait moins injuste et moins odieuse! mais elle s'étend aux biens spirituels et aux préférences les plus généreuses de la grace. Nous sommes, N. T. C. F., et sans aucun mérite de notre part, et par la pure miséricorde de notre Dieu, les enfants bien-aimés du Seigneur; *d'étrangers que nous étions, il nous a fait entrer dans sa maison*[5]; nous sommes

[1] Promptuaria eorum plena,... eructantia ex hoc in illud. PS. CXLIII 15.

[2] In labore hominum non sunt et cum hominibus non flagellabuntur.... Ideò tenuit eos superbia... PS. LXXII. 5 et 6.

[3] Prodiit ex adipe iniquitas eorum. PS. LXXII. 7.

[4] Et ego feci memetipsum. EZECH. XXIX. 3.

[5] Jàm non estis hospites et advenæ, sed estis cives sanctorum et domestici Dei. EPH. II. 19.

devenus les citoyens de son Eglise; nous pouvons chaque jour nous asseoir à sa table, entendre sa parole, nous unir à ses sacrifices; *il n'en a pas usé de la sorte envers tous les peuples, et il ne leur a pas ouvert comme à nous tous les trésors de sa lumière et de sa grace*[1]. Que de nations encore ensevelies dans les ténèbres de l'erreur! que *d'enfants qui demandent du pain*, le pain de la parole de Dieu, *et il ne se trouve personne pour le leur rompre*[2]! Que faisons-nous cependant, N. T. C. F., au milieu de notre abondance, et de quel côté voyons-nous éclater une reconnaissance plus tendre et plus vive? Est-ce dans nos contrées, heureuses encore malgré nos pertes, où tous les secours spirituels nous sont prodigués, ou bien dans ces terres moins favorisées où n'apparaissent que de loin en loin de rares prédicateurs de l'Evangile? Vous lisez quelquefois peut-être ces touchantes et admirables relations qui nous font connaître les progrès de la foi, et l'état de ces pauvres églises dispersées dans les deux Indes. Vous y avez vu que les Missionnaires pouvaient à peine visiter une fois l'année chacune de ces Chrétientés sans pasteurs; que leur petit

[1] Non fecit taliter omni nationi, et judicia sua non manifestavit eis. PS. CXLVII. 9.

[2] Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis. THREN. IV. 4.

nombre ne pouvait suffire, malgré les efforts d'un zèle infatigable, à la multitude des besoins; qu'il n'était pas rare de voir des sauvages de bonne volonté attendre une grande partie de leur vie l'homme de Dieu qui doit les baptiser et les instruire, et de fervents chrétiens rendre le dernier soupir dans leurs cabanes avec le regret d'avoir en vain demandé un ministre du *grand Esprit* qui leur parlât du Ciel, et les aidât à mourir. Mais avez-vous pris garde à la joie qui se manifeste dans toute la tribu, quand on annonce l'arrivée d'une *robe noire*, car c'est ainsi qu'ils nomment leurs Missionnaires; à l'empressement que mettent à les recevoir les infidèles eux-mêmes; aux transports de reconnaissance que toutes ces peuplades émues font monter vers l'auteur de tout bien? Ces récits nous émeuvent, les larmes en viennent aux yeux d'attendrissement. Je ne sais pourtant d'où vient que je m'attriste en les lisant, et que je me sens saisi d'un frémissement involontaire. Ah! c'est que dans ces scènes naïves où se peignent si bien les sentiments et les émotions d'un peuple neuf qui n'a point abusé de la grace, je crois voir le jugement des vieux peuples chrétiens, endurcis aux bienfaits par l'habitude d'en jouir, et familiarisés avec les miracles d'amour, les graces de choix et les témoignages de prédilection,

dont le Seigneur s'est plu à les favoriser! *Non est qui rediret et daret gloriam Deo, nisi hic alienigena.*

Mais voici, N. T. C. F., ce qui doit singulièrement vous encourager à la reconnaissance et vous rendre fidèles au devoir de l'action de graces. Ce Samaritain, qui revient sur ses pas pour glorifier Dieu, n'avait demandé à J.-C. comme ses compagnons d'infortune, que la guérison de sa lèpre; mais dans le sentiment qui le ramène aux pieds de son bienfaiteur, le Sauveur a remarqué un mérite de fidélité qu'il ne laissera pas sans récompense; il a daigné déjà accorder à sa prière le miracle qui l'a guéri, et il donne de plus à sa reconnaissance la foi qui justifie, la grace qui sanctifie, et le salut qui glorifie. *Levez-vous*, lui dit-il, *allez, votre foi vous a sauvé. Surge et vade, fides tua te salvum fecit.* Ainsi, N. T. C. F., de même *qu'un abîme appelle un abîme* [1], et qu'un péché tire à sa suite un autre péché, une grace appelle une nouvelle grace, si nous sommes fidèles à la première. Priez donc, N. T. C. F., et quand vous aurez obtenu, venez au pied des saints autels remercier le Dieu bon qui vous a exaucés selon les désirs de votre cœur. Vous ne lui aurez demandé peut-être qu'un avantage temporel,

[1] Abyssus abyssum invocat. PS. XLI. 8.

un soulagement dans vos maux, un adoucissement à vos peines; mais quand il vous verra sensibles et reconnaissants, il vous accordera par surcroît les biens spirituels, la foi qui est encore en vous faible et mal assurée, la grace qui vous fera triompher de cette passion plus impérieuse que jusqu'ici vous n'avez pu maîtriser, et la persévérance dans la justice qui couronne tous les autres dons : *Vade, fides tua te salvum fecit*. Priez, et quand vous aurez prié avec succès, priez encore; car votre Dieu n'est pas un bienfaiteur ordinaire, et c'est le payer de toutes ses graces que de lui en demander de nouvelles. Priez dans les larmes comme dans la joie; rendez graces de l'affliction qui vous éprouve, de l'adversité qui vous épure, comme de l'espérance qui vous soutient et de la grace qui vous console; priez et joignez à la prière la pénitence, la componction, l'aumône, la pratique de toutes les œuvres saintes qui nous sont recommandées dans ces jours d'expiation : alors vous verrez venir le salut de Dieu, et votre cœur se réjouira; et, saluant le retour des solennités de la Pâque, vous chanterez avec transport le cantique de la résurrection et l'hymne de la délivrance.

—

INSTRUCTION PASTORALE

A L'OCCASION

DU JUBILÉ UNIVERSEL

POUR L'EXALTATION DE NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE GRÉGOIRE XVI.

C'EST avec un sentiment bien doux de reconnaissance envers la divine miséricorde, N. T. C. F., que nous vous annonçons la grace qu'elle vient de tirer de ses trésors par le ministère de celui à qui ont été remises les clefs du royaume des Cieux. A l'exemple de ses glorieux prédécesseurs, notre Saint-Père le Pape Grégoire XVI a voulu marquer son exaltation sur la Chaire apostolique, par l'exercice le plus étendu de la puissance qui lui a été donnée de remettre les péchés et de bénir les hommes. Depuis le jour où nous le vîmes, avec tant de joie, *établi par l'Esprit saint pour le gouvernement de*

l'Eglise de Dieu[1], le monde chrétien attendait avec impatience que cet *Ange du Seigneur descendît*, qu'il ouvrît les fontaines où se guérissent les infirmités des âmes, qu'il en *agitât les eaux*[2] pour les faire couler jusqu'à nous, et que ce *fleuve* de bénédiction, *qui réjouit la cité de Dieu*[3], vît tomber la barrière qui retenait *l'impétuosité* de ses flots.

Vous n'ignorez pas, N. T. C. F., les tristes circonstances qui ont retardé jusqu'ici la dispensation du don céleste. Tout ce qui porte un tendre attachement, un dévouement filial au Siége éminent et révéré d'où nous est venue la lumière, et où les yeux fidèles iront toujours la chercher; tous les cœurs où s'est conservé le sentiment de la foi et de la piété catholique, ont partagé les amertumes qui ont rempli l'âme du Prince des pasteurs dès son avènement au souverain Pontificat. Ils n'ont pu voir sans une affliction profonde, la barque de Pierre assaillie par la tempête au moment même où il en prenait le gouvernail, et la dure nécessité où l'ont réduit des enfants rebelles de saisir le glaive de cette main qui ne demandait qu'à *s'ouvrir pour*

[1] Spiritus sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei. ACT. XX. 28.

[2] Angelus descendebat secundùm tempus in piscinam et movebatur aqua. JOAN. V. 4.

[3] Fluminis impetus lætificat civitatem Dei. PS. XLV. 4.

répandre des bénédictions sur toute créature[1].

Enfin le chef de l'Eglise a pu suivre les inspirations de sa tendresse, et écouter le vœu de son cœur de pontife et de père; ce n'est pas que l'orage toujours menaçant, bien qu'il ait perdu de sa violence, ne lui laisse craindre encore de nouvelles agitations; mais il espère que notre cri de détresse avertira le Dieu qui semble dormir pour éprouver notre foi, mais qui veille sans cesse aux destinées de son Eglise; il espère que, touché de l'unanimité de nos prières, de la ferveur de nos supplications, et de la sainte conjuration de nos larmes, ce grand Dieu qui commande aux tempêtes s'éveillera, qu'il se lèvera, qu'il enchaînera les vents de sa main puissante, qu'il dira à la mer furieuse : *Tais-toi*, et qu'aussitôt il se *fera un grand calme*[2]; et pour que ces prières montent plus sûrement au trône de la miséricorde, en sortant de cœurs réconciliés, en passant par des lèvres purifiées, il a voulu qu'une grande indulgence, à l'instar du Jubilé universel, *couvrît les péchés, effaçât les prévarications, et ramenât sur toute la terre l'innocence et la justice.*

Aurons-nous besoin, N. T. C. F., de vous exhorter

[1] Aperis tu manum tuam, et imples omne animal benedictione. PS. CXLIV. 16.

[2] Imperavit ventis et mari, et facta est tranquillitas magna. MATTH. VIII. 26.

à ne pas recevoir en vain ces Lettres de grace qui vous sont adressées par le suprême dispensateur des justices et des miséricordes de Dieu? Et comment ne nous empresserions-nous pas de recueillir avec une sainte avidité, avec tous les transports d'une joie pieuse, ces inestimables richesses qui nous viennent des sources mêmes de la foi; *eaux vives, puisées dans les plaies sacrées du Sauveur* [1], célestes parfums exhalés de la tombe des bienheureux Apôtres, rosée sanctifiante que nous ont méritée le sang des martyrs et les larmes des anachorètes, reste précieux de la justice surabondante des élus de Dieu, à commencer par sa très-sainte Mère, la glorieuse Marie? Qui de nous, N. T. C. F., est assez riche pour refuser une grace? Qui de nous est assez pur pour ne pas accepter l'indulgence? Vous vous plaignez quelquefois que nous mettons le salut à un trop haut prix; vous vous récriez contre les rigueurs de la loi et la sévérité de nos discours, vous prétendez que la Religion vous impose un joug que vous ne pouvez porter. Ah! N. T. C. F., apprenez à la mieux connaître cette Religion toute de miséricorde, qui ne voudrait verser sur vos plaies que l'huile de la douceur et de la charité, et qui souffre elle-même quand vous la forcez d'y appliquer le fer et le feu,

[1] Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris. IS. XII. 3.

reconnaissez votre mère à ses entrailles, aux divines effusions de sa tendresse, à la munificence de ses dons; avouez que dans les jours de votre pélerinage vous ne pouvez choisir une amie meilleure, une compagne plus douce; que vous ne pouvez servir une reine plus généreuse. Admirez comme elle se montre envers vous bonne, compatissante, magnifique! Que vous demande-t-elle pour effacer toute une vie de péchés, pour acquitter tant de dettes anciennes et nouvelles qui se sont accumulées sur votre tête comme un trésor de colère, sans cesse grossi par des iniquités ajoutées à des iniquités?

Vous demande-t-elle de vous réduire à la pauvreté de J.-C., de vous dépouiller de ces biens dont l'amour désordonné fut si souvent pour vous une occasion de tentation et de chute? Vous prescrit-elle de passer vos jours et vos nuits dans de longues veilles, dans une continuelle méditation de la loi de Dieu et de ses jugements, pour réparer tant d'omissions et de négligences que vous avez à vous reprocher à l'égard du grand devoir de l'adoration et de la prière? Vous impose-t-elle des pratiques austères, de rudes macérations, que n'auraient que trop méritées tant de sensualités, de recherches, de raffinements, de délicatesse, pour ne pas dire tant de grossières intempérances et de honteuses voluptés?

Vous ordonne-t-elle d'aller dans les déserts et les solitudes pleurer votre âme perdue, votre Dieu offensé, votre éternité livrée et vendue à la première passion qui l'a marchandée; dans ces antres et ces rochers de la Thébaïde qu'effrayaient, tout affreux et sauvages qu'ils sont eux-mêmes, les austérités des Pacôme et des Hilarion, qui n'avaient pourtant, comme vous, que le même ciel à conquérir, et qui avaient de moins que vous à expier les péchés qui en interdisent l'accès?

Ah! N. T. C. F., quand la Religion vous demanderait tous ces sacrifices, vous devriez les lui faire avec joie, pour retrouver votre âme misérablement engagée dans les voies de la perdition éternelle! Mais non, elle ne met pas votre volonté à cette épreuve; elle vous dit : Faites quelque aumône, une aumône à votre choix, à la discrétion de votre cœur, *et voici que tout va devenir pur en vous*[1]. Elle vous dit : Faites quelques visites à J.-C. dans son temple, adressez-lui quelques prières, et *votre prière pénétrera les cieux*[2] et en redescendera avec la grace, et J.-C. visitera votre âme; il la purifiera de ses souillures et l'embellira de vertus. Elle vous dit : Imposez-vous pour quelques jours un jeûne

[1] Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis. LUC. XI. 41.
[2] Oratio humiliantis se, nubes penetrabit. ECCL. XXXV. 21.

facile, une abstinence légère, et non-seulement la peine éternelle vous est remise, mais la grace de la peine temporelle elle-même vous est octroyée par surcroît. Elle vous dit : Confessez vos péchés, repentez-vous du mal que vous avez fait; enfant prodigue, revenez dans la maison de votre père, jetez-vous à ses pieds; il vous recevra dans ses bras, il vous fera asseoir à sa table; il ne veut tirer d'autre vengeance de votre infidélité que de vous traiter avec plus d'amour et de distinction que le fils demeuré fidèle.

Oui, N. T. C. F., c'est pour ce faible retour qu'on vous offre la grace et la vie : on ne vous demande que ces légers sacrifices pour oublier vos crimes, vous remettre vos dettes, et vous faire goûter les douceurs d'une seconde innocence ! Mais que parlé-je de sacrifice? Peut-on donner ce nom aux conditions qu'on vous impose? Vous inviter à vous repentir, vous exhorter à être bons, à rentrer en grace avec votre propre cœur, à échanger vos tristes remords pour la paix d'une conscience pure, n'est-ce pas vous exhorter à faire votre bonheur? Tel est donc l'excès de votre miséricorde, ô mon Dieu! vous nous promettez le ciel pour le bien que nous nous serons fait; vous nous récompensez pour n'avoir pas voulu mourir, pour avoir désiré de vivre et de nous sauver !

Accourez donc, N. T. C. F., à ces solennités de la pénitence ; tout vous y invite : la voix du Chef de l'Eglise, du successeur de Pierre, du Vicaire de J.-C., voix si puissante sur les cœurs fidèles, et qui tire encore un accent plus solennel et plus persuasif de ses paternelles douleurs ; le saint temps de Carême où se renouvelle, par une pieuse commémoration, le sacrifice de la grande victime immolée dès le commencement pour le salut du monde ; le retour plus fréquent de ces faveurs signalées qui se sont multipliées dans les derniers temps, comme si le Ciel voulait à force de bienfaits triompher de votre insensibilité. Nos pères avaient à peine un souvenir éloigné de ces graces séculaires, qui n'apparaissaient que de loin en loin, semblables à ces constellations célestes qui ne se montrent qu'à de longs intervalles ; et voilà trois Jubilés qui se succèdent et se pressent dans le cercle d'un petit nombre d'années ! Seriez-vous excusables, si vous résistiez à ces aimables poursuites de votre Dieu, à cette touchante persécution de ses bienfaits ? Que de regrets dans la suite de votre vie, que de regrets surtout à l'heure de votre mort, de n'avoir pas su profiter de *ce temps favorable, de ces jours de salut* [1], et ces regrets amers nous voudrions vous les épargner ! Vous diriez :

[1] Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis. COR. VI. 2.

Le pardon m'était offert, et je l'ai refusé; qui sait maintenant que je le demande, *si le Seigneur me l'accordera*[1]? Ah! N. T. C. F., est-ce la peine d'acheter de nouveaux remords par la perte, irréparable peut-être, de la grace du Jubilé? N'en avez-vous point assez de ces serpents pour déchirer votre cœur, pour empoisonner votre vie, et ne devez-vous pas être heureux de trouver un remède qui vous épargne leurs morsures, et vous délivre de leur venin.

[1] Quis scit si convertatur, et ignoscat Deus? JONAS. III. 9.



INSTRUCTION PASTORALE

POUR

LA TROISIÈME VISITE PASTORALE DE SON DIOCÈSE.

SUR LA

PRÉPARATION AU SAINT-ESPRIT.

Béni soit, N. T. C. F., *le Seigneur Dieu d'Israël, qui a visité son peuple*, et qui a placé dans ces visites aimables l'économie de son salut, et le bienfait de *sa rédemption*[1] ! Il l'a visité par ses Anges, au temps des Patriarches, alors que s'établissait entre les vertus de la terre et les vertus des cieux un saint commerce de familiarités et de divines communications. Il l'a visité par ses Prophètes qu'il remplissait de son esprit, et qu'il envoyait porter aux villes et aux nations les avertissements de sa colère, ou les invitations de son amour. Il l'a visité

[1] Benedictus Dominus Deus Israël, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ. 1. LUC. I. 48.

enfin, *et lui a parlé par son Fils*[1], *qui a été vu sur la terre, et qui a conversé parmi les hommes*[2]. Bienheureuse visite du Messie attendu *qui s'est levé à l'Orient* comme un bel astre, et nous est apparu *d'en haut*, par *les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, pour dissiper nos ténèbres, et diriger nos pas dans le chemin de la paix*[3]!

Il nous visite encore chaque jour par sa grace; grace de son sacrifice qui nous applique les mérites de sa Passion, dont il perpétue les fruits et renouvelle la mémoire; grace de ses sacrements qui nous sanctifient, qui nous guérissent, qui nous perfectionnent; grace de sa parole qui nous éclaire, nous ébranle et nous corrige; grace des afflictions qui nous instruisent et nous épurent; grace des consolations qui nous affermissent et nous encouragent; grace d'inspirations intérieures qui détournent notre cœur de l'attrait des choses sensibles, en même temps qu'elles l'inclinent par un tendre et secret mouvement vers les beautés ravissantes de la vertu et les douces espérances du ciel.

Béni soit le même Dieu, N. T. C. F., qui a voulu

[1] Locutus est nobis in filio. HEB. I. 2.

[2] In terris visus est, et cum hominibus conversatus est. BARUC. III. 38.

[3] Per viscera misericordiæ Dei nostri in quibus visitavit nos Oriens ex alto; illuminare his qui in tenebris... sedent : ad dirigendos pedes nostros in viam pacis. LUC. I. 78 et 79.

continuer par le ministère des Apôtres et des Evêques, leurs successeurs, ces démarches miséricordieuses d'un amour qui le porte sans cesse à se rapprocher des hommes! Car ce n'est point en notre nom, mais *comme ses ambassadeurs*, que nous nous disposons à vous visiter, *et c'est lui-même qui vous exhortera par notre bouche*[1]; *bénissez-nous donc*, N. T. C. F., comme nous vous bénissons, *puisque nous venons à vous au nom du Seigneur*[2]. Pouvait-il nous confier une mission plus glorieuse, nous prescrire un devoir plus doux que de nous associer à ses tendres sollicitudes, à ses prévenances amoureuses pour le salut de vos âmes? Nous personnellement, N. T. C. F., combien n'avons-nous pas d'actions de graces à lui rendre pour les douceurs qu'il a attachées à l'accomplissement de cette partie si importante de notre tâche pastorale! Si trop souvent, dans l'exercice journalier de notre pénible administration, nous éprouvons des résistances, des contradictions de la part de certaines portions du troupeau, qui ne comprennent pas assez qu'à nous seul appartient le choix de leurs pasteurs, et la sollicitude des paroisses; que celui qui *résiste* à nos

[1] Pro Christo legatione fungimur, tanquàm Deo exhortante per nos. 2. COR. V. 20.

[2] Benedictus qui venit in nomine Domini. MARC. XI. 9.

dispositions *dans l'ordre légitime de nos pouvoirs, résiste à Dieu même*[1], et que les révolutions des temps, pas plus que celles des hommes, ne peuvent changer la divine constitution que J.-C. a donnée à son Eglise; si quelquefois même, nous sommes forcé, contre l'inclination de notre cœur, de nous armer de sévérité pour faire plier des volontés rebelles, quelles abondantes compensations à ces tribulations passagères la divine Providence ne nous ménage-t-elle pas dans ces visites heureuses où, plus rapproché de nos enfants, confondu au milieu de vos rangs pressés, entouré de vos empressements comme d'une couronne de joie, nous n'avons à nous défendre que de l'excès de notre attendrissement, en vous voyant tels que vous êtes dans la *sincérité de votre foi*, et l'abandon de votre confiance, livrés aux inspirations spontanées de vos cœurs, à l'élan religieux de vos *âmes naturellement chrétiennes*[2] ? Il nous semble, à chacune de nos stations évangéliques, que la manifestation des sentiments dont nous sommes les témoins ne peut être surpassée ni égalée par aucune autre, et nous avançons toujours avec une consolation nouvelle dans ce vaste champ dont le Père de famille nous a confié la culture! C'est la

[1] Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit. ROM. XIII. 2.
[2] Testimonium animæ naturaliter christianæ. TERTULLIEN

louange que nous nous sommes plu à donner aux premières églises que nous avons visitées; c'est la justice que nous devons rendre à Villefranche, où la piété est un honneur, et qui met sa gloire dans la profession publique de sa foi; à Najac, à Saint-Salvadou, à Prévinquières, à tant d'autres églises de ces districts ecclésiastiques, qu'il serait trop long de citer, mais dont le souvenir est toujours présent à notre cœur; terres favorisées, où le génie du mal semble n'avoir laissé aucune trace de son passage! Eh! que ne nous est-il permis de nommer une paroisse qui nous a fait goûter une des plus douces joies que puisse ressentir l'âme d'un pasteur; une paroisse dont on nous a rendu le témoignage que tous les fidèles qui la composent ont été vus, à la dernière Pâque, passer du tribunal de la Pénitence au banquet eucharistique, sans qu'un seul *appelé* manquât à ce festin *des élus!* Ah! que son nom reste ignoré, il suffit qu'il soit connu du Ciel; qu'il reste ignoré, par respect pour le mystère dont le Seigneur aime à couvrir les opérations de sa grace, et par égard pour la modestie d'âmes simples, qui s'étonneraient d'être louées pour avoir rempli un devoir; mais que cette église soit bénie pour les larmes délicieuses qu'elle a fait couler de nos yeux; et puisse son exemple exciter parmi toutes ses sœurs

une généreuse émulation de fidélité aux saintes traditions dont elle a continué la chaîne !

Nous n'attendons pas de vous des dispositions moins chrétiennes, fidèles de Millau, de Saint-Geniez, de Nant, de Saint-Jean-du-Bruel, et de toutes les églises comprises dans notre itinéraire apostolique, vous dont on nous a *raconté des choses si glorieuses* pour votre foi, et si précieuses pour notre édification ! Que de motifs se réunissent pour nous faire espérer que cette visite sera couronnée de fruits abondants ! Nous venons, après les jours de la pénitence, *recueillir dans la joie ce que vos pasteurs ont semé dans les larmes ;* nous venons fortifier en vous les résolutions de la Pâque, et cette vie nouvelle à laquelle vous êtes ressuscités avec J.-C.; nous venons vous confirmer dans la grace du Jubilé, qui a dû laisser dans vos âmes des impressions si douces et si profondes; nous venons enfin vous apporter les dons du Saint-Esprit dans le temps même où l'Eglise se dispose à célébrer l'anniversaire de sa descente visible sur les Apôtres. Bien que nous n'ayons à les distribuer qu'à une portion du troupeau, toute la communauté des fidèles doit se préparer à les recevoir, les uns par le sacrement, les autres par les désirs et les aspirations de la foi; car il n'en est pas, N. T. C. F., de la com-

mémoration de nos mystères évangéliques, comme de l'anniversaire de ces évènements mémorables, mais purement humains, qui ont apporté quelque gloire dans l'histoire des hommes, ou amené quelque changement dans la destinée des nations : ainsi qu'une cité consacre, par une fête annuelle, l'époque de sa fondation; qu'un peuple célèbre, chaque année, le jour qui lui donna la victoire, ou lui rendit sa prospérité, je vois dans ces souvenirs un monument plus ou moins glorieux, mais qui ne renouvelle en rien les faits accomplis dont il perpétue la mémoire; les mystères chrétiens, au contraire, que le cercle de l'année ramène successivement sous nos yeux, ne se bornent point à une simple réminiscence des bienfaits qu'ils apportèrent au monde; mystères toujours vivants, toujours pleins d'une efficacité et d'une vertu divine, ils peuvent encore reproduire en nous tous les effets qui leur sont propres, si nous savons les célébrer avec cette puissance de foi qui rapproche la distance des lieux et l'intervalle des temps.

Sur ce principe, N. T. C. F., quand les mystères de douleur ont été offerts à nos religieuses méditations, à notre pieuse compatissance, nous avons pu recueillir les mêmes graces que si nous eussions assisté aux scènes déchirantes du Jardin, du Pré-

toire et du Calvaire. Quand nous avons célébré la Résurrection du Sauveur, nous avons pu, nous avons dû ressusciter avec lui *dans la nouveauté de nos mœurs* [1]. Quand nous solennisons son Ascension triomphante, nous pouvons le suivre, non pas de nos yeux, mais de nos vœux et de nos cœurs, dans les joies de son éternité.

Maintenant donc qu'il va, selon sa promesse, envoyer son Esprit à ses Apôtres, c'est ce même Esprit qu'il nous faut recevoir dans les nouvelles solennités qui s'apprêtent; mais pour le recevoir comme les Disciples, nous devons nous y préparer comme eux. S'il ne s'agissait que d'honorer la mémoire de cet évènement miraculeux qui a changé les Apôtres, et par eux l'univers, nos cantiques de joie, nos hymnes d'actions de graces suffiraient à cet anniversaire de triomphe et de gloire; mais comme il s'agit de réaliser en nous toutes les circonstances de ce grand mystère, nous ne pouvons y réussir qu'en nous disposant comme les Apôtres à la venue du consolateur promis : or, nous lisons dans le récit de leurs actes, qu'ils s'y préparèrent par la retraite, par la prière et par de saints désirs.

Par la retraite : avant de quitter la terre, Jésus

[1] In novitate sensûs vestri. ROM. XII. 2.

leur avait dit : *Demeurez en repos dans la ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut*[1]. Dociles à cet ordre, ils redescendent paisiblement de la montagne d'où ils avaient vu le Sauveur s'élever avec majesté vers le Ciel, et se retirent avec les soixante et douze Disciples dans le Cénacle, qui leur rappelait tant de miracles de puissance et de bonté. Certes, s'ils eussent écouté les conseils de l'empressement humain, éblouis qu'ils étaient encore du grand spectacle dont ils venaient d'être les heureux témoins, ils eussent parcouru la ville de Jérusalem en proclamant à haute voix la divinité de leur Maître, et leur zèle impatient se fût partagé la terre pour la gagner à J.-C. Non, ils savent que l'heure n'est pas encore venue; ils savent de plus que l'Esprit de Dieu ne se *communique point à l'homme dans le trouble*[2], mais dans la paix.

Ils entrent donc dans une profonde retraite : entrons-y comme eux, N. T. C. F., si nous voulons recevoir le Saint-Esprit dans nos cœurs; que chacun de nous s'applique, durant ces jours préparatoires, à faire de sa maison comme un sanctuaire et un autre cénacle d'où soient sévèrement bannis le bruit du monde, le mouvement des affaires,

[1] Sedete in civitate donec induamini virtute ex alto. LUC. XXIV. 49.
[2] Non in commotione Dominus. 3. REG. XIX. 11.

et toutes ces agitations tumultueuses qui *tourmentent si vainement notre vie*[1]. Que si d'impérieux devoirs, le soin d'une famille, les intérêts d'un commerce, ne vous permettent pas de vous donner tout entiers aux saints exercices de la retraite, retranchez du moins ces visites oiseuses, ces conversations inutiles, ces lectures frivoles, cette curiosité si vaine et si creuse de nouvelles et de nouveautés; du moins comprimez ces mouvements trop impétueux de l'âme, cet empressement trop vif pour des soins d'ailleurs légitimes; prêtez-vous au monde et aux affaires, mais sans vous y livrer; rappelez ces sens égarés, recueillez ces esprits dissipés qui vont sans cesse, se répandant et se divisant dans la multitude des objets extérieurs, demander aux créatures des satisfactions que les créatures ne peuvent leur donner.

Il est, en effet, N. T. C. F., deux sortes de retraites : une retraite extérieure, qui consiste dans la séparation d'avec le monde; une retraite intérieure, qui se forme au dedans de nous par la pratique du recueillement et le sentiment de la Divinité présente : la première n'est bonne et méritoire qu'autant qu'elle est unie à la seconde; la seconde peut avoir toute sa grace et sa perfection indépen-

[1] Homo frustrà conturbatur. PS. XXXVIII. 7.

damment de la première, et c'est principalement à celle-là que je vous invite à donner tous vos soins. Vous ne pouvez, je le sais, passer toutes vos heures dans le Temple saint, à l'ombre du Tabernacle, dans le secret de la face de Dieu; mais ne pouvez-vous l'appeler, le chercher, le trouver habituellement dans le sanctuaire de votre cœur? Ne pouvez-vous, avec l'aide de la grace, former dans votre âme, par la pureté d'intention, le détachement et la sainte liberté des enfans de Dieu, une heureuse solitude, inaccessible au trouble et aux inquiétudes du siècle? Ainsi le pratiquaient les Saints, nos maîtres et nos modèles; ainsi une sainte Thérèse, au milieu des sollicitudes, des voyages, des travaux sans nombre qu'exigeait la fondation ou le gouvernement de ses monastères répandus sur la surface d'un grand royaume, avait trouvé le secret de se faire un oratoire intérieur, et comme une solitude portative qui l'accompagnait dans ses marches, et où elle s'entretenait sans cesse avec Dieu. Oui, N. T. C. F., il y a dans le fond de notre cœur, bien au delà de cette région grossière où arrivent les impressions des sens, et où se fait entendre le tumulte des passions, il y a, disons-nous, un dernier asile, un lieu plus secret, plus retiré, plus impénétrable, où se fait un admirable silence. C'est

là que nous vous exhortons à vous recueillir dans l'attente du Saint-Esprit : il viendra, n'en doutez point, attiré par le charme de cette retraite, et trouvant la place libre, il y fixera le règne de sa grace et de sa paix.

Mais à la retraite joignez la prière, à l'exemple des Apôtres. *Ils persévéraient tous ensemble*, dit l'Ecrivain sacré, *dans une prière unanime*[1]. On voit assez à cette unanimité, à cette persévérance, qu'il n'est point ici question d'une prière ordinaire, mais d'une prière proportionnée à l'excellence du don qu'ils attendaient. Eh! quel don plus riche, plus excellent, plus parfait que celui de cet Esprit-Saint, égal au Père et au Fils, qui devait les consoler de l'absence de leur Maître? Si nous devons prier pour obtenir la grace, combien plus pour attirer en nous l'Esprit sanctificateur à qui sont attribuées toutes les opérations de la grace, *et par qui la charité de Dieu même est répandue dans nos cœurs*[2]? Il ne s'agit plus ici de demander à Dieu une assistance particulière dans tel besoin, dans tel danger, dans telle entreprise; il s'agit de lui demander tous les biens à la fois dans un seul bien, qui est le don de lui-même. L'Esprit que

[1] Erant omnes perseverantes unanimiter in oratione. ACT. I. 14.

[2] Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum. ROM. V. 5.

vous attendez est *un Esprit de sagesse* qui, en vous faisant goûter la vertu et les choses de Dieu, vous détachera du monde et de ses fausses joies; *un Esprit d'intelligence qui vous donnera ce sens nouveau, ce sens intérieur* [1], plus subtil et plus exquis que les autres, qui nous fait connaître et sentir les mystères de Dieu, *un Esprit de conseil* qui vous éclairera dans vos doutes, et vous dirigera dans vos voies; *un Esprit de force* qui vous affermira contre les tentations et tous les genres d'épreuves; *un Esprit de science qui, dans sa lumière, vous fera voir toute vérité* [2]; *un Esprit de piété* qui vous rendra *le joug* du Seigneur *doux et son fardeau léger; un Esprit de crainte*, mais d'une crainte filiale, qui sera *pour vous le commencement* et la perfection *de la sagesse* [3].

L'Esprit que vous attendez est accompagné des fruits les plus rares et les plus excellents : fruits divins; fruits délicieux, mûris aux rayons du Soleil de justice; la plante qui les porte a sa racine dans le Ciel, et l'eau qui les arrose *est ce fleuve jaillissant qui réjouit la cité de Dieu*. Ces fruits si doux, *c'est la charité, c'est la joie, c'est la paix, la*

[1] Dedit nobis sensum ut cognoscamus verum Deum et simus in vero filio ejus. I. JOAN. V. 20.

[2] In lumine tuo videbimus lumen. PS. XXXV. 10.

[3] Initium sapientiæ timor Domini. PS. CX. 10.

bonté, la mansuétude, la foi, la modestie, la chasteté[1]; c'est tout ce que les vertus offrent de plus délicat, de plus aimable et de plus pur. Que de motifs pour nous, N. T. C. F., de prier, non pas avec cette langueur qui paralyse si souvent nos prières, mais avec cette ardeur, cette unanimité, cette persévérance dont les Apôtres assemblés au Cénacle nous donnent un si bel exemple! Prions donc, N. T. C. F., prions dans l'attente de l'Esprit qui doit venir; prions dans le lieu saint et en union avec nos frères assemblés au nom de J.-C. Priez dans vos maisons, au milieu de vos enfants et de vos serviteurs; jamais un objet plus grand et plus digne d'envie ne fut proposé à votre religieuse émulation.

Et quand je parle de prier, j'entends surtout cette prière du cœur, cette prière de désir, ces aspirations saintes, ces élans de l'âme qui n'ont pas besoin de longues formules, ni de la multitude des paroles. On peut parler beaucoup à Dieu, dit saint Augustin, sans le prier. Parler beaucoup dans la prière, continue le même docteur, c'est embarrasser une affaire importante dans des discours superflus;

[1] Fructus autem Spiritûs est charitas, gaudium, pax, patientia, benignitas, bonitas, longanimitas, mansuetudo, fides, modestia, continentia, castitas. GAL. V. 22. 23.

prier beaucoup, c'est frapper au cœur de celui que nous prions par un pieux et continuel mouvement de notre âme; cette grande affaire se traite avec plus de succès par des gémissements que par des discours, par des larmes que par un long circuit de paroles [1] : oui, la prière, conclut ce saint docteur, consiste dans un désir continué, et c'est ainsi que nous devons et que nous pouvons remplir le précepte *de prier sans relâche, de prier toujours* [2].

C'est bien aussi de la sorte que priaient les Apôtres dans leur bienheureuse retraite. Leur historien ne nous dit rien autre chose, si ce n'est qu'ils priaient; mais ce silence même nous donne assez à entendre quelle était la nature de leur prière : c'était une prière auprès de laquelle languit toute parole humaine, qui n'a pas même d'expression dans notre faible langue, et qui ne peut être rendue que dans celle qu'on parle au Ciel. Eh! qui pourrait dire leurs saints désirs, leurs vœux embrasés, leurs oraisons toutes de feu, et avec quelle ardeur leur âme impatiente se portait au-devant de l'Esprit qui leur était annoncé? Imiterons-nous, N. T. C. F., ces admirables exemples? Ah! du moins, appelons en nous le Saint-Esprit, selon l'étendue de nos

[1] Plus gemitibus quàm sermonibus, plus fletu quàm affatu.

[2] Sine intermissione orate. 1. THESSAL. V. 17.

forces et la mesure de notre grace : adressons-lui souvent avec l'Eglise cette prière qu'elle emprunte aux Ecritures :

« Venez, Esprit-Saint, remplissez les cœurs de vos fidèles, et allumez-y le feu de votre amour; envoyez votre souffle, et tout sera recréé, et vous renouvellerez la face de la terre. » Jamais la terre peut-être n'eut un plus grand besoin de ce renouvellement. Aux premiers jours de la création, *quand les ténèbres couvraient encore la face de l'abîme, vous étiez porté sur les eaux*[1], et votre vertu toute-puissante mettait de l'ordre dans ce chaos, et déterminait les lois qui devaient régir les élémens : quand vous descendîtes sur les Apôtres, des ténèbres plus épaisses encore enveloppaient le monde perdu dans l'ignorance, dans le crime et dans le malheur; mais votre rayon céleste, perçant ces ombres affreuses, fit lever sur l'univers un jour plus beau mille fois que celui qu'il reçoit du soleil, quand ce grand astre resplendit dans sa gloire : aujourd'hui nous sommes aveugles au milieu même de la lumière; ce n'est plus dans l'ignorance, c'est dans la science elle-même que l'homme s'est corrompu; le bien et le mal sont

[1] Spiritus Domini ferebatur super aquas, et tenebræ erant super faciem abyssi. GEN. I. 2.

confondus ; par l'abus le plus criminel du raisonnement, la vérité est appelée mensonge, et le mensonge vérité ; on répudie la sagesse des siècles, et le bon sens aussi vieux que le monde, pour encenser une sagesse née d'hier, et un sens perverti dont le propre caractère et le mérite facile est dans la contradiction et l'audacieux démenti de tous les principes et de toutes les idées qui ont toujours passé pour incontestables dans l'opinion des hommes ; il ne s'agit plus d'organiser le chaos, d'établir l'harmonie entre les éléments, c'est dans l'intelligence humaine que se manifeste le désordre, et que se forme un chaos moral où toutes les idées se heurtent, se combattent, s'entre-détruisent, et où menace de s'éteindre, avec le flambeau de la foi, le flambeau même de la raison. Le cœur de l'homme n'est pas moins dépravé que son esprit; les liens d'amour et de charité dans lesquels nous resserre la Religion, ceux même de la famille s'affaiblissent; la bienveillance, la pitié, les relations les plus aimables, les plus doux sentiments de la vie se refroidissent; l'homme s'isole de l'homme, ou ne s'en rapproche que par calcul, et se concentrant dans un sec égoïsme, et dans un *moi* brutal, il élève au milieu de son cœur un trône et un autel où il se proclame lui-même son maître et son Dieu.

Venez donc, ô Esprit créateur, renouveler cette société qui va se dissoudre. Vous êtes l'Eprit de vérité : venez la faire connaître à ceux qui l'ignorent, la réconcilier avec ceux qui la combattent, la répandre plus abondamment dans le cœur de ceux qui l'aiment. Vous êtes l'Esprit d'amour : apportez-nous la concorde et la paix; adoucissez les cœurs aigris; unissez-nous tous dans une mutuelle charité, comme vous unissez le Père et le Fils dans d'éternels embrassements; mais surtout embrasez-nous de l'amour divin; en devenant meilleurs pour Dieu, nous en deviendrons meilleurs pour nos frères. Vous êtes l'Esprit de consolation, consolez les cœurs affligés, soutenez les âmes souffrantes, faites-leur trouver un doux rafraîchissement dans les eaux vives de votre grace. *Veni, Sancte Spiritus, emitte Spiritum tuum, et creabuntur, et renovabis faciem terræ* [1].

Après vous être ainsi disposés par la retraite, par la prière, et par de saints désirs, vous sentirez, N. T. C. F., se renouveler en vous les miracles qui s'opérèrent dans les Apôtres, à la venue du Saint-Esprit. Un vent impétueux ne se fera pas entendre, et n'ébranlera pas votre demeure; mais le souffle de la grace remuera doucement tout votre être, et

[1] PS. CIII. 30.

votre âme, agitée par ce souffle divin et cette inspiration céleste, éprouvera un ébranlement salutaire qui la réveillera de son assoupissement, et l'arrachera à une apathie funeste. Le Saint-Esprit ne descendra pas visiblement sur vos têtes, sous la forme de langues de feu : ces prodiges ne sont plus nécessaires à la vérité chrétienne, assez prouvée pour ceux qui veulent ouvrir les yeux à sa lumière, et toujours obscure et douteuse pour les infortunés qui s'aveuglent volontairement eux-mêmes; mais un feu véritable, allumé par Dieu même, brûlera votre cœur, épurera toutes vos affections, animera toutes vos œuvres. Comme les Apôtres, vous ne parlerez pas toutes les langues; mais vous parlerez le langage de la foi, de cette foi qui *rend éloquente la bouche des enfants*[1], et le langage de la charité, qui est entendu de toute créature. Vous ne serez point appelés à porter par toute la terre le nom de J.-C.; mais vous contribuerez à étendre son royaume par un autre genre d'apostolat, et non moins efficace et non moins méritoire; vous prêcherez J.-C. par la sainteté de votre vie, la pureté de vos mœurs, la persuasion de vos exemples; vous lui rendrez témoignage par les miracles d'une vie innocente ou saintement pénitente; vous le lui rendrez par une pro-

[1] Linguas infantium fecit disertas. SAP. X. 21.

fession ouverte et déclarée de notre sainte Religion, sans vous laisser ébranler ni par les railleries des libertins, ni par les sophismes des mécréants, ni par la défection de lâches chrétiens qui désertent la bannière de la Croix; vous lui rendriez même témoignage par votre sang, si ce sang répandu devenait nécessaire à sa gloire; mais toujours du moins par cette fidélité constante, et cette immolation spirituelle, qui n'a pas moins de mérite et de prix devant Dieu que le martyre.

20 mars 1833.



DISCOURS

SUR

LA DÉVOTION AU SACRÉ-COEUR DE JÉSUS.

1833.

Quæcumque sunt vera, quæcumque pudica, quæcumque sancta, quæcumque amabilia, quæcumque bonæ famæ, si qua virtus, si qua laus disciplinæ, hæc cogitate. Que tout ce qui est vrai, tout ce qui est chaste, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable soit l'objet de vos affections et de vos pensées; s'il est quelque exercice digne de louange, propre à répandre la bonne odeur de la vertu, empressez-vous de le cultiver [1].

C'est une des belles institutions de l'Eglise, M. F., et l'un des bienfaits le plus précieux dont l'humanité soit redevable à la Religion, que cette nom-

[1] PHILIPP. IV. 8.

breuse variété de dévotions touchantes, proposées à la piété des fidèles; dévotions si conformes à nos besoins et à nos misères, dont l'attrait se fait sentir au sage comme au vulgaire, qui consolent l'adversité, embellissent le bonheur, intéressent le cœur en le nourrissant d'espérances, rendent sensibles les plus hautes vérités intellectuelles en les mettant en action, pour ainsi dire, et leur donnant une expression par où l'esprit puisse les saisir; entretiennent enfin et font fleurir parmi les hommes l'aimable émulation de la piété, et la glorieuse rivalité des vertus. Que de jeunes innocences le culte de Marie n'a-t-il pas préservées du souffle contagieux du vice! Que de larmes amères la dévotion à la Croix n'a-t-elle pas changées dans les douces larmes d'une foi attendrie, et d'une compassion pieuse! Quelle étude si approfondie de la Religion pourrait donc égaler cette science pratique que l'on peut en puiser dans ces scènes vivantes, où nos mystères viennent se représenter comme dans un miroir qui les réfléchit à nos yeux? On n'a pas assez apprécié peut-être tout ce que de semblables institutions ont apporté de consolations au malheur, d'encouragements à la faiblesse, de lumières à l'ignorance; plusieurs même ont eu le malheur de n'y voir que des superstitions grossières mises à la

place de la Religion pure et de la raison perfectionnée. Il n'y a pas jusqu'à la dévotion au Cœur de J.-C., ce culte de sentiment, cette dévotion de l'amour, qui ait pu trouver grace aux yeux de cette sagesse étroite et de cette philosophie chagrine; c'est moins pour combattre des erreurs que pour édifier votre foi que je viens vous présenter l'apologie du culte particulier d'adoration, d'amour et de reconnaissance que l'Eglise a voué dans ces derniers temps à l'objet le plus adorable, au Cœur le plus aimant et le plus généreux; et voici tout mon dessein: Une dévotion se recommande par son principe, par son objet et par sa fin. Or, je dis qu'à la considérer dans son principe il n'est point de dévotion plus solide que celle du Sacré-Cœur de Jésus; que si vous l'envisagez dans son objet il n'en est pas de plus excellente; et qu'eu égard à sa fin, il n'en est point de plus fructueuse. Telle est la louange que je consacre à la gloire du Cœur de J.-C., dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la fête solennelle.

1er POINT. Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, dévotion la plus solide: C'est ici surtout que se font entendre les réclamations les plus animées: on se récrie sur la nouveauté de cette dévotion; on demande si la vénérable antiquité offre quelques vestiges de ces honneurs extraordinaires rendus au

Cœur de J.-C. On respecte avec un zèle affecté ces maximes, sages d'ailleurs, quand c'est la sagesse qui les interprète, qu'en matière de croyance et de pratiques religieuses, il n'y a de bon que ce qui est consacré par l'autorité des siècles, et que toute innovation est une atteinte portée au respect des anciennes traditions. Et d'où partent, je vous prie, ces reproches si graves d'innovation? Quels sont donc ces zélateurs si passionnés de l'antiquité? Ne sont-ce point ces novateurs audacieux qui ont remué les anciennes bornes de la foi, qui ont tout changé, tout renouvelé, sous le prétexte de tout réformer, à qui l'on peut dire : vous n'êtes que d'hier, et l'antiquité ne vous connaît pas; ou bien encore ces sectaires plus circonspects, mais non moins dangereux, ennemis de toute dévotion tendre et affectueuse, dont la dure théologie et la morale désespérante tendent à substituer une loi d'esclavage à la loi d'amour que l'Evangile nous a donnée.

Quoiqu'il en soit de l'injustice d'une pareille accusation dans la bouche de pareils hommes, il est bon de s'expliquer sur la nature même d'une accusation si sérieuse : Que veut-on dire lorsqu'on accuse de nouveauté la dévotion au Cœur de J.-C.? Ce reproche s'adresse-t-il au fond même de cette dévotion, ou seulement à la forme sous laquelle elle

nous est présentée? Mais d'abord, pour ce qui regarde le fond et la substance, qui oserait dire que le Cœur de Jésus n'a pas eu dans tous les temps des adorateurs; que cette adoration même ne se lie pas essentiellement à l'adoration de la personne du Sauveur? Si le culte du Cœur sacré est un culte inoui dans les premiers siècles de l'Eglise, d'où vient que l'apôtre saint Paul exhorte si souvent les fidèles par la *charité*, *par les entrailles de J.-C.;* qu'il leur recommande d'exciter dans leur cœur, les mêmes sentiments qui ont animé celui de J.-C.? *Hoc sentite in vobis*, *quod et in Christo Jesu.* D'où vient que tous les Saints ont aimé à se recueillir dans ce côté ouvert, dans ce Cœur blessé, et que pour lui rendre des devoirs pieux, nous ne pouvons mieux faire que de leur emprunter leurs sentiments et leur langage? Et ces effusions d'amour et de reconnaissance répandues dans les écrits d'un saint Augustin, d'un saint Bernard, d'un saint Bonaventure, ont-elles un autre objet que la charité de J.-C., et la charité de J.-C. peut-elle être séparée de son Cœur? Et si l'on ne veut pas faire remonter l'origine de ce culte à l'Incarnation du Verbe, qui ne voit du moins qu'il a pris sa source au Calvaire, à ce moment heureux et terrible, où, pour consommer le grand Sacrifice, la lance du soldat ouvrit le côté du Sau-

veur, et en fit sortir, avec l'eau et le sang, toutes les richesses de la charité d'un Dieu pour les hommes ! Et qui ne voit enfin qu'il n'y a ici de nouveau que la témérité sacrilège, qui ne craindrait pas de faire le procès à tous les siècles, pour se donner le droit de censurer le sien.

Le reproche de nouveauté ne peut donc tomber que sur la forme actuelle de la dévotion au Sacré-Cœur, et nous répondons ici qu'à la vérité une forme inusitée, une expression nouvelle a été donnée à cette dévotion, d'ailleurs aussi ancienne que l'Eglise; que déjà vivante dans les sentiments, elle s'est reproduite dans des formules, elle s'est manifestée dans des rites qui lui sont propres. Nous répondons qu'à la vérité la dévotion au Cœur de Jésus est nouvelle, si on la considère dans ce qu'elle a d'apparent et d'extérieur dans ses confréries, dans ses symboles, dans ses indulgences, dans la solennité de ses fêtes. Nous conviendrons encore qu'elle est nouvelle sous ce rapport, comme le culte de la vraie Croix et de la sainte Couronne, comme la dévotion aux Plaies adorables du Sauveur. Mais l'orthodoxie la plus rigide ne déverse aucun blâme sur ces pieux accessoires et ces utiles accompagnements de la piété chrétienne; elle ne condamne que les nouveautés qui altèrent le fond des croyances, et non

ces modifications innocentes qui tendent à les développer, et qui ont leur racine dans l'antiquité elle-même. C'est la règle tracée par saint Augustin : *Non nova, sed novè*. Il ne souffre point qu'on touche à la substance de la foi, qu'on introduise quelque changement dans les dogmes; mais il permet de renouveler, de rajeunir les pratiques qui les font aimer. Quand une fois il est prouvé qu'une dévotion est revêtue de ce caractère, il ne s'agit plus que de s'enquérir si elle a reçu la sanction de l'autorité compétente. Or, l'autorité s'est prononcée en ce qui touche la dévotion au Sacré-Cœur; et quelle autorité? En est-il de plus respectable et de plus décisive pour des enfants de l'Eglise? C'est une succession de souverains Pontifes, qui ne l'ont pas seulement approuvée comme pieuse et louable, mais qui ont ouvert en sa faveur tous les trésors des graces spirituelles; c'est l'élite du Clergé de France qui, vers le milieu du dernier siècle [1], réuni dans ses comices généraux, et acquiesçant à la prière d'une reine [2], plus grande encore par sa piété que par son rang suprême, a couronné, par ses suffrages, ce culte d'amour, avec l'engagement unanime d'en favoriser l'exercice et d'en seconder les progrès de tous les efforts de son zèle, et de toute l'autorité de ses exemples.

[1] En 1765. [2] Marie Leckinska.

Mais pourquoi choisir de préférence le Cœur du Sauveur pour l'objet de nos adorations? En quoi son Cœur est-il plus adorable que les autres portions de son humanité sainte? Voulons-nous diviser J.-C.? Est-ce le cœur matériel lui-même, ou seulement un symbole que nous adorons? Vous voyez, M. F., à quelles misérables subtilités peuvent conduire l'esprit de secte et la manie de la contradiction. Non, sans doute; quand nous adorons le Cœur de J.-C., nous ne prétendons pas le séparer de sa personne divine; non, ce n'est pas un cœur mort et inanimé que nous adorons; mais un Cœur vivant, un Cœur plein de divinité; c'est l'Homme-Dieu tout entier que nous adorons dans son Cœur, et vous demandez ensuite pourquoi c'est plus spécialement au Cœur que s'adresse ce culte privilégié? Demandez donc aussi pourquoi tous les hommes rapportent au Cœur de leurs semblables tous les mouvements généreux, et tous les dévouements héroïques? Pourquoi c'est au cœur de son bienfaiteur que l'obligé adresse les vœux de sa reconnaissance? Pourquoi dans toutes les langues comme dans toutes les pensées humaines le cœur a toujours été considéré comme le siége de la sensibilité, le symbole de la tendresse et la source des affections? Ce n'est pas par son esprit, par ses talents, par ses connaissances que l'homme est

quelque chose, c'est par son cœur ; c'est le cœur qui fait tout l'homme, c'est du cœur que sortent le bien et le mal, c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle, c'est dans le cœur que s'allume le feu du génie et la flamme sacrée de la vertu ; c'est du cœur que jaillissent les grandes pensées, les illuminations soudaines, les inspirations, les dévouements sublimes ; les moralistes, les littérateurs n'ont pas ici un autre langage que l'Evangile. Que si après cela, par une obstination déplorable, on conteste, on refuse au cœur ces nobles facultés pour les attribuer à d'autres organes, nous dirons que toutes les chicanes et toutes les subtilités de l'erreur ne prévaudront point contre la vérité du langage universel, qui est l'expression de la raison de tous les peuples.

Ne nous laissons donc point abuser, M. F., par les exagérations de ces rigoristes qui, sous le manteau de la Religion, cachent les stériles abstractions de la philosophie, et sous le prétexte d'écarter les dangers de la superstition, dessèchent toute la sève et toute la moëlle de la piété chrétienne ; contradicteurs impitoyables qui, tout en se faisant les champions de l'antiquité, ne demanderaient pas mieux que de nous donner du neuf en fait de religion et de morale ; censeurs chagrins et ombrageux dont on peut dire qu'ils sont les ennemis du Cœur de Jésus,

comme saint Paul disait avec larmes de ceux de son temps qu'ils étaient les ennemis de la Croix du Sauveur, et qui semblent avoir peur que Dieu ne soit trop aimé; comme si l'on pouvait mettre de l'excès dans un amour dont la mesure est de ne point avoir de mesure! Ne craignons pas de nous égarer en écoutant l'Eglise de J.-C., qui s'est expliquée sur la dévotion au Sacré-Cœur, par la bouche de son Chef visible; en écoutant cette église gallicane, que l'on cite toujours avec éloge quand on peut la supposer hostile à l'Eglise Romaine, mais dont on se garde bien d'invoquer le témoignage lorsqu'elle adopte et qu'elle appuie les décisions du Siège apostolique.

2° POINT. Mais s'il n'est pas de dévotion plus solide que celle du Cœur de Jésus, à la considérer dans son principe et dans l'autorité qui la consacre, il est vrai de dire aussi qu'il n'en est pas de plus excellente, si on l'envisage dans son objet. Je sais, M. F., que dans les principes de notre foi, toutes les dévotions se rapportent finalement à Dieu, et que sous ce rapport elles ont le même mérite et une égale excellence; mais indépendamment de cet objet final qui les termine, chacune d'elles a un objet plus immédiat qui la distingue et la caractérise, et c'est principalement par cet objet qu'elles doivent être appréciées. Ainsi le culte de la Croix est saint et

louable, parce qu'il a pour objet immédiat le signe de notre rédemption; la dévotion à Marie est éminente, parce qu'elle se rapporte immédiatement à la créature la plus parfaite et la plus glorieuse qui soit sortie des mains du Créateur ; et de même de toutes les autres dévotions qui sont plus ou moins respectables, selon que leur objet se rapproche plus ou moins de Dieu même, à qui tout honneur et toute louange viennent définitivement se rapporter.

Mais l'objet de la dévotion au Cœur de Jésus, ah! c'est ce Cœur lui-même, ce Cœur formé par l'Esprit saint du plus pur sang d'une Vierge, ce Cœur, chef-d'œuvre de la nature et de la grace, *éclat de la lumière éternelle, miroir sans tache de la majesté de Dieu, image vivante de sa bonté!* Je n'ai pas dit assez, ce n'est pas seulement le Cœur du plus saint et du plus aimable des enfants des hommes; c'est le Cœur d'un Dieu, le sanctuaire de toutes les perfections, *où sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse*, le tabernacle où repose la majesté de JÉHOVA; c'est quelque chose de plus encore : c'est le Cœur d'un Homme-Dieu, c'est l'admirable mélange de tout ce qu'on peut supposer de plus pur, de plus aimable, de plus délicat, de plus tendre dans les affections du cœur de l'homme, et de tout ce qu'il

y a de puissance, de richesses, de générosité dans les affections du Cœur d'un Dieu; c'est la compassion unie à la miséricorde; c'est le sentiment de nos misères joint à la volonté de les guérir; c'est l'amitié d'un frère mêlée à l'amour d'un père. L'objet de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, c'est l'amour de J.-C. pour les hommes, cet amour immense, inénarrable, concentré dans son Cœur comme dans son foyer; c'est cet amour dont saint Paul célèbre avec un enthousiasme qui le transporte hors de lui-même, les étonnantes dimensions, et cette hauteur qui s'élève au-dessus des cieux, et cette profondeur qui descend au-dessous des abîmes, et cette largeur qui embrasse l'immensité, et cette longueur qui s'étend d'une éternité à l'autre; cet amour riche en merveilleuses inventions, qui a conçu et réalisé tous ces prodiges d'abaissements, tous ces miracles d'anéantissement, tous ces mystères si terribles et si tendres d'un Dieu pauvre et humilié, d'un Dieu souffrant, d'un Dieu crucifié; cet amour compatissant et généreux qui a pleuré dans la Crèche, qui s'est attendri sur les douleurs de l'humanité, qui a pardonné sur le Calvaire; cet amour patient qui veut attendre, avant d'arracher l'ivraie, le temps de la moisson; cet amour indulgent et miséricordieux qui a proféré toutes ces paroles de bénédiction, toutes

ces sentences de grace et de pardon écrites dans l'Evangile de là paix; toutes ces maximes d'une morale si consolante pour le pauvre et pour l'affligé; cet amour prévoyant qui, après avoir aimé dès le commencement, voulant aimer jusqu'à la fin, nous a ouvert ces canaux des sacrements par où la grace coule incessamment jusqu'à nous.

Ah! M. F., dans le transport de son admiration pour le grand Apôtre, saint Jean-Chrysostôme aurait désiré de voir son cœur. Oui, s'écrie-t-il, je voudrais voir le cœur de Paul, ce cœur si vaste qui embrassait les villes, les provinces, les empires; ce cœur sublime comme le Ciel, plus grand que le monde, plus éclatant que le soleil, plus brûlant que le feu, plus ferme que le diamant; oui, le cœur de Paul étoit le Cœur même de J.-C. *Cor Pauli, Cor erat Christi* [1]. Qu'avez-vous dit, saint docteur, et à quels excès vous emporte votre zèle pour la gloire de votre héros? Pouvez-vous comparer le cœur du disciple au Cœur du Maître? Le cœur de Paul était grand, sans doute; mais il n'était grand, comme il l'avoue lui-même, que parce qu'il était dilaté *par la charité* de J.-C. C'est bien au Cœur de Jésus et à lui seulement que peuvent s'appliquer ces magnifiques louanges; c'est

[1] Ep. ad Rom. XVI. Hom. 32.

bien du Cœur de Jésus qu'il nous conviendrait, chrétiens, d'exprimer le vœu de le contempler à découvert. Ah! nous le verrons un jour ce soleil de l'éternité, inondant et le cœur de Paul et le cœur de tous les saints des torrents de sa gloire et de sa joie, absorbant et réfléchissant tour-à-tour toutes les ardeurs des séraphins, attirant en lui tout le Ciel, entouré de ses élus comme d'autant d'astres lumineux, heureux de lui servir de cortège et de milice, et fixant sur son disque radieux les complaisances de Dieu même; mais en attendant que nous le voyions dans son éclat, nous le voyons assez sensiblement dans son amour; il suffit d'un regard sur la Croix et sur l'Autel.

Voilà, M. F., quel est l'objet de la dévotion que je vous prêche : dites-moi, s'il en est de plus grand et de plus élevé; dites-le-moi, vous qui du haut de votre sagesse souriez avec dédain à nos dévotions les plus saintes, et traitant, comme vous le dites, la religion en grand, n'avez que du mépris ou tout au plus que de la pitié pour ces pratiques minutieuses et ces puérilités populaires; dites si tous les mouvements, et les agitations, et les tourments de votre vie ont un objet qui, pour le charme et la grandeur, approche seulement de celui-là? dites si votre ambition aspire à quelque chose de

plus solide, si vos intrigues et vos empressements ont une fin plus honnête; si vos sentiments et vos hommages s'adressent à un objet plus fait pour les mériter; si vous faites, enfin, un plus noble usage de vos facultés, en prostituant à la vanité, à l'intérêt, à l'amour profane, cet esprit que Dieu vous a donné pour le connaître et ce cœur qu'il n'a fait sensible que pour en être aimé?

3e POINT. Ceci me conduit, M. F., à vous parler de la fin que s'est proposée l'Eglise en instituant le culte du Sacré-Cœur de Jésus, et je dis qu'il n'est point de dévotion plus utile, soit qu'on l'envisage du côté de Dieu qu'elle glorifie, ou du côté de l'homme qu'elle perfectionne. Du côté de Dieu qu'elle glorifie : la gloire de Dieu, j'entends sa gloire extérieure, résulte principalement de l'amour que lui portent ses créatures. Le grand objet de la mission de J.-C. a été d'allumer cet amour. Quand il parut dans le monde, la terre était froide; il vint y mettre le feu; véritable feu sacré et le seul qui mérite d'être à jamais entretenu; feu nouveau qui ne souille point les âmes comme celui des passions, mais qui les purifie; qui ne divise point les cœurs comme celui de la discorde, mais qui les unit dans l'amour d'un commun Père. Il en jette la première étincelle dans la Judée; le vent de la grace

souffle ; la flamme s'étend des campagnes aux villes; des hommes ardents la portent au loin dans les provinces ; en peu d'années, l'Orient, l'Occident, tout l'univers est en feu. De toutes parts on voit des âmes célestes, des âmes dont le monde n'était pas digne, se consumer comme des victimes pures, dans les saintes ardeurs de l'amour divin, et la face de la terre est enfin renouvelée. Mais cette première ferveur se ralentit peu à peu; viennent les temps de refroidissement prédits par le Fils de Dieu, où la ruine de la foi doit entraîner celle de l'amour. Gardienne de ce feu descendu du Ciel, l'Eglise voit avec effroi qu'il est près de s'éteindre! Quel moyen lui reste-t-il de le rallumer? Elle a épuisé toutes les ressources de sa parole, tous les trésors de ses indulgences, toutes les richesses de ses sacrements. Ah! M. F., il lui reste le Cœur de son Époux; elle se tourne vers ce Cœur tendre et affligé, elle le saisit avec transport, elle l'expose aux yeux des ingrats. A la présence de ce Cœur de feu, les cœurs les plus durs s'amollissent, les cœurs les plus froids se réchauffent; on se dit avec douleur que l'amour n'est pas aimé, on ne se pardonne pas d'avoir pu être insensible; la charité reçoit un nouvel attrait; elle devient plus vive, plus affectueuse; et c'est ainsi que la dévotion au Sacré-Cœur

étend la gloire de Dieu, en multipliant les actes d'amour; elle fait plus que de l'étendre, elle la répare.

Non, M. F., ce n'est pas seulement ici un tendre reproche, une aimable invitation que l'Eglise vous adresse, c'est un tribut d'expiation qu'elle nous demande. Hélas! il n'est que trop vrai que le Sauveur n'est nulle part plus outragé que dans le sacrement où il nous prodigue avec plus de générosité les marques de sa tendresse; sa gloire en est blessée dans ce qu'elle a de plus délicat et de plus sensible. Irrévérences, délaissement, profanations, sacrilèges : que de traits dont la pointe acérée vient douloureusement déchirer son Cœur! Ce Cœur souffre; il se plaint, dans l'amertume de son affliction, qu'on lui rende *l'injure pour le bienfait et le mépris pour l'amour*. Or, cette gloire offensée, il faut lui satisfaire; cet amour méprisé, il faut le consoler. Et quoi de plus propre à atteindre ce noble but, que ces saintes confréries vouées à la religion de son Cœur, constamment empressées à lui rendre des devoirs pieux, à l'environner d'honneurs et de respects, à multiplier les louanges dans la proportion des offenses, et les consolations selon la mesure des douleurs? Comme un roi rejeté par son peuple croit régner encore et s'aperçoit à peine de sa

solitude et de son exil, s'il se voit entouré de quelques sujets fidèles à son adversité, qui lui présentent l'image d'une cour : ainsi le Cœur de Jésus, ce souverain des cœurs, trouve dans le dévouement de ses zélés adorateurs, une réparation des outrages de l'impiété et une compensation des mépris de l'indifférence.

Avançons, M. F., et hâtons-nous de montrer comment cette même dévotion, qui glorifie Dieu, contribue encore à la perfection et au bonheur de l'homme. Non, les pratiques consacrées par la Religion ne sont point un vain spectacle, une stérile représentation donnée à la curiosité des sens; il est impossible de les cultiver sans en devenir meilleur, sans en tirer une vertu secrète qui influe sur nos œuvres et corrige nos mœurs. Chrétiens, que vous faut-il pour appuyer, soutenir, animer vos faibles vertus ? Voulez-vous des exemples ? Venez les demander au Cœur de Jésus, il vous les offrira. Exemple de douceur et d'humilité, Jésus nous l'a dit lui-même, que son Cœur était doux et humble : *Discite à me quia mitis sum et humilis corde.* Exemple d'obéissance et de fidélité, sa nourriture a été de faire la volonté du Père céleste; il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix : *Factus obediens usque ad mortem,*

mortem autem crucis. Exemple de charité, il nous a aimés, et il s'est livré lui-même pour nous : *Dilexit me et tradidit seipsum pro me*. Exemple de pénitence et de mortification, il a préféré la croix aux joies de la vie : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem*. Voulez-vous des consolations dans vos peines et dans vos amertumes? Venez au Cœur de Jésus, il vous les donnera. Il a goûté le calice des douleurs, que dis-je? il l'a goûté, il l'a épuisé jusqu'à la lie; il a été triste jusqu'à la mort; son affliction a été grande comme une vaste mer. L'expérience de nos misères lui a appris à les plaindre et à les soulager. Désirez-vous les joies sensibles de la piété? Venez au Cœur de Jésus. Quelle douceur pensez-vous que goûte une âme qui s'unit au Cœur de Jésus par l'ouverture de son côté? Certes, je ne puis vous le dire; mais faites-en l'essai, et vous le sentirez; ou si vous doutez encore, croyez-en le témoignage des saints; croyez-en ces expressions brûlantes qui n'ont de modèle dans aucune langue, et qui n'ont pu être inspirées que par la conviction la plus vraie, ces expressions créées par le besoin de rendre des sentiments nouveaux, ces expressions inouies auprès desquelles languit le langage le plus exalté des passions humaines : « Non » je ne veux plus être séparé de Jésus-Christ. Il

» m'est bon d'être avec lui, et en lui je veux
» établir trois tabernacles : l'un dans les plaies de
» ses mains, l'autre dans la plaie de ses pieds, mais
» le plus cher et le plus durable, dans celle de son
» côté. Là je parlerai à son Cœur et j'en obtiendrai
» tout ce qu'il me plaira de lui demander. O ai-
» mable blessure de J.-C. mon sauveur! ô bles-
» sure qui blessez les cœurs et les faites fondre
» d'amour! O bienheureuse lance qui avez mérité
» d'ouvrir ce trésor de la divine sagesse, cette
» source de la grace, cette fontaine d'où coulent
» les eaux vives de l'éternelle charité! Ah! si
» j'eusse été à la place de cette lance heureuse, je
» n'aurais point voulu sortir du côté de J.-C.; mais
» j'aurais dit : Voici le lieu de mon repos pour
» les siècles des siècles; je veux l'habiter à jamais,
» parce que je l'ai choisi. »

Que désirez-vous encore, M. C. F.? Un asile contre les tentations? Venez au Cœur de Jésus; retranchez-vous dans ce fort inexpugnable, et ne craignez pas que l'enfer vienne vous y surprendre. Un abri contre les traits de la justice de Dieu? Venez au Cœur de Jésus; il y a de la place pour tous, pour les pécheurs comme pour les justes; la plaie qui conduit à ce Cœur est large autant que profonde; cachez-vous dans cette sûre retraite, la foudre n'y

tombé jamais. Un refuge contre les terreurs de la mort? Ah! l'on a dit que s'il était terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant, il était doux de tomber entre les mains d'un Dieu mourant pour notre salut; et moi je dis qu'il est plus doux encore de rendre le dernier soupir dans le Cœur de Jésus : c'est bien alors que la mort n'est qu'un sommeil, et l'on est bien sûr de se réveiller dans le Ciel, puisque le Ciel tout entier est dans le Cœur de J.-C.

Cœur adorable de mon Sauveur et de mon Dieu, j'ai essayé de justifier votre culte, de célébrer vos grandeurs et vos perfections; j'ai osé peindre vos charmes et raconter vos douceurs. J'aurais dû m'abstenir peut-être de toucher ce sujet si pur dans la crainte de le profaner; il n'appartient qu'aux âmes éprises de votre amour d'en publier les merveilles; pour vous louer avec fruit, je sens que j'aurais eu besoin de vous aimer davantage, de me recueillir plus assidûment dans le secret de votre sanctuaire : alors le zèle de votre gloire m'eût dévoré; il eût passé de mon cœur sur mes lèvres, et de mes lèvres dans l'âme de mes auditeurs. Pardonnez à ma témérité et suppléez à ma faiblesse : révélez-vous vous-même avec vos amabilités ravissantes; touchez nos âmes de ces attraits que vous savez rendre si forts

et si doux quand vous voulez plier nos volontés rebelles. Un seul rayon de votre grace, une seule étincelle de votre feu, si vous daignez la faire tomber sur nous, nous persuadera mieux que ne pourrait le faire la langue du plus brûlant des séraphins.

Et vous, Chrétiens, rendez graces à J.-C. de ce don excellent qu'il vous a fait de son Cœur; faites-vous gloire de célébrer ses fêtes, de chanter ses louanges, de révérer ses images, d'appartenir à ces associations pieuses qui s'honorent de porter son nom et de marcher sous sa bannière; multipliez vos actes d'adoration, de consécration; offrez-lui vos amendes honorables pour vos péchés et pour ceux de vos frères; priez-le pour l'Eglise de France, une des premières qui ait adopté son culte; priez-le pour ce royaume très-chrétien que lui voua le martyr couronné, au jour de ses royales infortunes; adressez-lui souvent avec effusion cette simple et dévote prière : Cœur de Jésus qui brûlez d'amour pour nous, Cœur sacré qui sur le Calvaire laissâtes échapper de votre blessure entr'ouverte les torrents de votre charité, qui de l'autel où vous vous immolez chaque jour, et du tabernacle où votre amour repose, ne cessez de répandre sur nous les bénédictions de votre douceur! ô le plus tendre et le plus généreux des cœurs, qui avez tant aimé les hommes,

qui les aimez encore, qui les aimerez toujours tout indignes qu'ils sont de vos bontés : *Cor Jesu flagrans amore nostrî!* Brûlez nos cœurs d'amour pour vous; embrasez de vos ardeurs nos cœurs durs, nos cœurs arides, nos cœurs de glace, *inflamma cor nostrum amore tuî;* ou plutôt ôtez-nous ces cœurs de pierre, donnez-nous des cœurs de chair qui sachent vous aimer, n'aimer que vous seul, ou n'aimer rien qu'en vous et pour vous, des cœurs semblables à votre Cœur et à celui de votre sainte Mère, que nous ne séparons pas du Vôtre dans nos affections comme dans nos respects, afin que consommés dans votre unité, et unis dans votre charité, nous soyons un jour couronnés dans votre gloire. Ainsi soit-il! *Amen! Amen!*



INSTRUCTION PASTORALE

POUR LE CARÊME DE 1834.

SUR LES FRUITS DU JUBILÉ.

JANVIER 1834.

En vous annonçant, N. T. C. F., l'ouverture de la carrière de la pénitence et le retour de ses solennités expiatoires, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment profond de reconnaissance au souvenir des graces que cet anniversaire nous rappelle, et nous éprouvons le besoin de vous le faire partager.

Le Prophète royal a dit que la *pensée de l'homme*, la pensée du juste, une pensée fidèle, un pieux retour de l'âme, un tendre regard du cœur vers les bienfaits de Dieu, *était une hymne à la munificence du Seigneur, et que même les derniers restes d'un souvenir reconnoissant* montaient jusqu'à

son trône comme un bruit harmonieux, *et avaient à ses yeux le mérite et le prix d'un jour de fête consacré à la louange de sa gloire*[1].

Quel bienfait, N. T. C. F., mérite mieux ce tribut de gratitude, que le bienfait par excellence, la grande indulgence du Jubilé, qui est venue terminer parmi nous les travaux du dernier Carême, et se poser, au bout de la carrière, comme une couronne offerte aux vainqueurs dans les combats de la pénitence? Aussi attendions-nous avec impatience que le cercle de l'année ramenât cette époque heureuse, pour nous conjouir avec vous des fruits abondants que le Jubilé a produits dans ce diocèse, pour en rendre au Dieu de bonté de solennelles actions de graces, et le prier *de confirmer le bien qu'il a opéré en nous*[2]. Laissons donc nos cœurs s'enchanter de ces doux ressouvenirs; reposons nos regards sur ces chères images de religion et de ferveur que nous ont offertes nos églises renouvelées; revenons sur la trace que nous avons suivie, de peur qu'elle ne s'efface, et empressons-nous d'en recueillir les inspirations de sagesse, les émanations de vertu que la grace, en passant, y a déposées. En nous reportant

[1] Cogitatio hominis confitebitur tibi, et reliquiæ cogitationis diem festum agent tibi. PS. LXXV. 11.

[2] Confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis. PS. LXVII. 29.

vers ces jours de bénédiction, nous ne nous éloignons pas de l'esprit du saint temps de Carême, lequel est aussi un temps de pardon et d'indulgence. Nous disions tout-à-l'heure qu'il y avait dans le sentiment des bienfaits reçus tout un cantique de louanges; reconnaissons encore qu'il s'en exhale un parfum d'édification, qu'il s'y trouve un goût de justice, un attrait de zèle qui nous inspire pour le bien et nous encourage à la persévérance.

Oui, N. T. C. F., nous vous devons cette louange, et nous voulons qu'elle soit entendue dans toutes les églises de notre diocèse : oui, grace aux aimables prévenances de la miséricorde de notre Dieu, qui, en nous octroyant l'insigne faveur d'un Jubilé, a disposé les cœurs à le recevoir; la rosée céleste, en visitant vos âmes, n'est pas tombée sur une terre ingrate. Nous devons dire que, lorsque la *bonne nouvelle* vous a été annoncée, *vous l'avez reçue, non comme une grace vulgaire, mais, ainsi qu'elle l'est véritablement, comme le don de Dieu* [1], et la plus riche effusion de sa bonté, *propre à opérer les plus heureux fruits dans les cœurs où s'est conservé la foi.* Nous devons dire que, *comme tous ont*

[1] Cùm accepissetis verbum auditûs Dei, accepistis illud, non ut verbum hominum, sed sicut est verè, verbum Dei, qui operatur in vobis, qui credidistis. I. THESSAL. II. 13.

été appelés, la multitude aussi est venue puiser *aux eaux de la vie*[1], et qu'enfin, non-seulement vous avez répondu à notre attente, mais que vous avez même surpassé les espérances que nous avions conçues de votre religion. Ces temps de propitiation ne sont pas encore si éloignés de nous que toutes les circonstances consolantes ne s'en représentent fidèlement à notre esprit : les tribunaux de la pénitence assiégés, et les ministres de la réconciliation se lassant à lever la main pour pardonner et bénir ; la table du Père de famille entourée d'enfants autrefois prodigues, et rentrés, pour ne plus la quitter, dans la maison paternelle ; les exercices saints suivis avec fidélité, des charités abondantes, des conversions exemplaires, des retours presqu'inespérés ; partout un sentiment de sainte allégresse, un épanouissement de cœur, un air de résurrection et de vie dans ces populations émues qui semblaient renaître au bonheur, en renouvelant leur alliance avec le Ciel. Nous ne disons rien ici que nous n'ayons vu dans les diverses stations de notre visite, ou que nous n'ayons appris de la bouche de vos pasteurs. Qu'il nous était doux de recueillir, dans nos entretiens avec nos bien-aimés Coopérateurs, les témoignages qu'ils rendaient à vos saints empressements ;

[1] Omnes sitientes, venite ad aquas. IS. LV. 1.

d'entendre les uns se féliciter de n'avoir trouvé, dans leur famille spirituelle, aucun enfant rebelle aux invitations de la grace; d'autres s'excuser avec larmes de quelques rares exceptions à l'entraînement général, comme si leur zèle eût été responsable de toutes les âmes qu'ils n'avaient pas gagnées à Dieu; un seul, sur un si grand nombre de paroisses, nous avouer avec douleur qu'il n'avait remarqué aucun changement notable dans l'état de son troupeau!

Ce grand et unanime mouvement des esprits vers la Religion nous a paru, N. T. C. F., assez digne d'attention, pour que nous ayons cru devoir en rechercher, nous ne disons pas la cause première, elle est dans la main de Dieu, qui dispose et règle, comme il lui plaît, les cœurs des hommes; mais les causes particulières, ces secrètes influences qui peuvent déterminer une action plus sensible de sa grace toute-puissante. Pouvions-nous l'attribuer à des instructions plus solennelles, à des prédications extraordinaires, ou bien encore à cet appareil de cérémonies que l'Eglise déploie en certaines occasions, et qui produit quelquefois dans les âmes de salutaires ébranlements? Ah! sans doute, N. T. C. F., vos vénérables pasteurs ont secondé de tous les efforts du zèle le succès de l'œuvre de Dieu : vous ne sauriez assez reconnaître le courage

persévérant avec lequel ils ont porté le poids de ces jours chargés de fatigues, qui se terminaient et se succédaient sans amener le repos ; mais ils nous avouaient eux-mêmes que, privés d'auxiliaires, réduits à leurs propres forces, dans un moment où *le combat du Seigneur*, engagé sur tous les points, retenait à leur poste tous les soldats de la milice sainte, accablés des soins que leur donnaient à la fois les circonstances réunies de la Pâque, du Jubilé, de la préparation à notre visite pastorale, ils n'avaient pu, malgré leurs désirs, employer au ministère de la parole un temps qui suffisait à peine au ministère de la réconciliation.

Devions-nous faire honneur de l'empressement des peuples à profiter des graces jubilaires, à cette réaction de l'esprit religieux qui a été remarquée dans ces derniers temps, et signalée comme le présage heureux d'un triomphe prochain, complet et universel du Catholicisme? Nous aimons à reconnaître qu'en effet une amélioration sensible s'est opérée dans les esprits, en ce qui touche la Religion; que bien des préjugés se sont dissipés, bien des préventions sont tombées devant un examen plus approfondi des faits, éclairés du flambeau d'une critique plus consciencieuse; qu'une tendance très-prononcée vers le culte de nos pères s'est manifestée

et se manifeste chaque jour sur tous les points de la France, par suite sans doute de l'impossibilité de rien mettre à sa place, ou du dégoût qu'inspire ce qu'on essaierait d'y substituer; que cette tendance se révèle dans les procédés des arts et des lettres, dans les études de l'histoire, dans les recherches de la science; que la philosophie elle-même, honteuse de l'abus que le dix-huitième siècle a fait de son nom, se montre résolue de rompre avec ces errements de moquerie et de mensonge, pour renouer la chaîne de ses belles traditions : ce fait, ou, si l'on veut l'appeler ainsi, ce progrès est remarquable, et il est bon de le constater; mais qu'il y a loin de ces demi-aveux, de ces hommages souvent involontaires rendus à la foi chrétienne, de ces regrets donnés aux ruines de ses institutions; qu'il y a loin, disons-nous, de ces tâtonnements autour de la vérité, de ces reconnaissances tentées sur ses rivages, à une profession ouverte et déclarée, et surtout pratique du christianisme! Or, il s'agit ici de pratique, de foi sincère et manifestée par les œuvres, et non d'un retour spéculatif; il s'agit de sacrements fréquentés, de satisfactions acceptées, d'observances embrassées, de devoirs chrétiens accomplis en toute humilité d'esprit et simplicité de cœur.

Est-ce donc au Jubilé lui-même, à la grace qui l'accompagne, à la persuasion qu'il porte avec lui, que nous devons attribuer la richesse et l'excellence de ses fruits? Nous savons, N. T. C. F., qu'une vertu puissante est attachée à ces grandes amnisties de la Religion; nous sommes loin de leur contester un pouvoir qui s'est fait sentir, dans tous les temps, aux plus rebelles, et nous croyons avec une conviction profonde que la voix du Chef de l'Eglise ne se fait jamais entendre en vain, soit qu'il instruise le monde, soit qu'il l'appelle à la pénitence, en lui ouvrant les trésors de la divine miséricorde; mais nous avons déjà célébré d'autres Jubilés, et de plus solennels, et après des délais qui semblaient devoir rendre plus vif l'empressement des fidèles, et dans des circonstances que la sagesse humaine aurait jugées plus opportunes, et bien qu'ils n'aient pas été stériles en fruits de salut, il est vrai de dire néanmoins qu'ils ont généralement produit un effet moins sensible que celui dont nous nous plaisons à remémorer les bienfaits.

Il nous a donc fallu chercher ailleurs la cause de ce succès extraordinaire. Nous nous sommes reporté aux lieux d'où nous est venue la grace, pour étudier, en remontant à leur source, le secret

de la fécondité de ses eaux ; nous nous sommes tourné vers cette Chaire éternelle, assise sur d'impérissables fondements, vers ce Siége élevé comme une haute montagne, pour qu'il puisse être reconnu de toutes les nations : là, nous avons vu le Pontife suprême, les yeux et les mains levés au ciel, offrant au Dieu très-haut, dans les besoins pressants, dans les périls imminents de l'Eglise, ses tribulations, ses angoisses, toute cette couronne d'immenses douleurs qui est venue ceindre son front en même temps que le triple diadème; nous l'avons vu, *dans cette attitude suppliante, adressant à Celui qui seul peut le sauver une prière puissante, avec un grand cri* et d'abondantes *larmes*, et il nous a paru que lui aussi, comme le Sauveur dont il est l'image, *méritait d'être toujours exaucé à cause de l'éminente dignité de sa personne*[1] ; et c'est au mérite de ses épreuves, à l'efficacité de sa prière, à la vertu de ses gémissements que nous avons attribué l'admirable changement qui s'est opéré dans les âmes ! Il a prié pour nous le successeur de celui *pour qui* J.-C. a prié, et voilà, N. T. C. F., voilà, n'en doutons pas, la cause la plus influente de la

[1] Qui... preces supplicationesque ad eum, qui possit illum salvum facere à morte, cum clamore valido et lacrymis, offerens, exauditus est pro suâ reverentiâ. HEB. V. 7.

résurrection de notre foi, et de la perfection de nos œuvres [1] !

Mais cette foi il faut la conserver; ces œuvres il faut les soutenir; et ici, N. T. C. F., nous devons nous faire tout à tous, parler à chacun un langage proportionné à ses besoins, féliciter les parfaits, encourager les faibles, exciter les timides, user envers les plus obstinés de *cette bonté, de cette patience, de cette longanimité, de cette bénignité de Dieu qui les attend à la pénitence* [2]. Sur le nombre de nos chers diocésains, les uns, et le nom du Seigneur en soit béni, c'est la grande majorité, ont participé à toutes les graces du Jubilé, comme ils en ont rempli toutes les conditions; d'autres, après avoir essayé les premières démarches, ont laissé imparfaite l'œuvre de leur réconciliation; quelques-uns, en petit nombre il est vrai, mais toujours trop nombreux, puisque la valeur d'une seule âme est égale au prix de tout le sang d'un Dieu, quelques-uns, disons-nous, n'ont manifesté aucune intention de retour.

Venez donc, nos bien-aimés Frères, *écoutez-nous; nous vous enseignerons la crainte et l'amour du*

[1] Rogavi pro te ut non deficiat fides tua. LUC. XXII. 32.

[2] Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit? ROM. II. 4.

Seigneur[1]. Vous d'abord, qui avez eu le bonheur de *gagner votre Jubilé*, comme vous le dites dans la naïveté de votre langage et avec un sens profond, car est-il un gain plus digne d'envie que la possession de la félicité du ciel, commencée dans la joie d'une âme en paix avec elle-même? vous, la portion choisie de notre troupeau, et la plus heureuse sans doute, quelle que soit la part que la Providence vous ait faite dans la dispensation des avantages de ce monde, *puisque vous portez le don de Dieu dans une conscience pure*[2], recevez les félicitations de votre premier Pasteur; mais écoutez aussi ses avertissements. Ce n'est pas pour le temps du Jubilé seulement que vous avez promis à Dieu de pratiquer sa loi. *Il est le Seigneur et ne change point*[3] : il était hier, il est aujourd'hui, il sera demain, il sera toujours! toujours votre Père, toujours votre Maître, toujours votre Roi, toujours votre Juge; vous devez être à lui pour toujours; toujours l'aimer, toujours le craindre, toujours l'écouter, toujours le servir. Qu'auriez-vous gagné à bien commencer, si vous ne persévériez jusqu'à la fin? Dites-nous, N. T. C. F., s'il n'est pas vrai que votre cœur a surabondé de

[1] Venite, filii, audite me; timorem Domini docebo vos. PS. XXXIII. 12.
[2] Habentes mysterium fidei in conscientiâ purâ. I. TIMOTH. III. 9.
[3] Ego Dominus et non mutor. MALACH. III. 6.

consolation au jour de votre Jubilé, vous principalement qui, comme la brebis infidèle, êtes rentrés au bercail, après avoir longtemps erré dans des sentiers difficiles. Regrettiez-vous alors le temps du péché, les jours des passions? Ne sentiez-vous pas au-dedans de vous-mêmes, dans le fond le plus intime de votre cœur, une satisfaction mille fois plus pleine, plus abondante, plus délicieuse que toutes celles du monde et de ses fausses douceurs? Eh bien, N. T. C. F., voudriez-vous échanger ces voluptés célestes pour ces mauvaises joies du cœur qui laissent après elles des déplaisirs pleins d'amertume? Seriez-vous déjà las de porter le joug du Seigneur, joug si léger quand on le porte avec amour? Après avoir placé votre cœur dans le Ciel, où est notre trésor à tous, voudriez-vous redescendre de ces hauteurs divines, pour ramper de nouveau dans la poussière d'un monde de péché, pour vous replonger dans la boue de ses convoitises? Le temps du Jubilé est fini, mais vos combats ne sont pas terminés; vous avez profité de ses graces, mais tous vos devoirs ne sont pas accomplis; ils sont devenus, au contraire, plus nombreux; car *il sera demandé davantage à celui qui aura plus reçu* [1]. La pénitence véritable n'est pas une trêve avec le péché, et si

[1] Cui commendaverunt multùm, plus petent ab eo. LUC. XII. 48.

l'on peut employer cette expression, un règlement de compte avec Dieu et sa conscience, après lequel on peut contracter de nouvelles dettes, en attendant une nouvelle époque d'indulgence et de rémission; la pénitence n'est pas un bain où l'âme se lave et se purifie pour contracter ensuite de nouvelles souillures; elle n'est pas un *miroir où l'homme se considère un moment avec ses défauts, pour oublier* bien vite ce que cette vue a d'humiliant pour l'orgueil [1]. Sans doute l'exemption de tout péché n'est point dans la nature de l'homme, et nous ne vous la demandons pas; ce que nous vous demandons, c'est de soutenir, de reprendre, s'il en est besoin, l'œuvre que vous avez commencée; de ne plus abandonner votre âme au hasard de ces rares occasions de graces extraordinaires sur lesquelles il serait téméraire de compter, mais de prouver que vous êtes sérieusement changés, saintement renouvelés, sincèrement convertis au Seigneur, en remplissant avec fidélité les devoirs du chrétien, et spécialement les obligations attachées au saint temps du Carême. Quel témoignage plus sensible pouvez-vous donner de la sincérité de votre retour, que de vous montrer fidèles à ces pratiques de l'abstinence et du jeûne, à

[1] Consideravit se, et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit. JACOB. I. 24.

ces salutaires observances que l'impiété méprise, que l'indifférence néglige, et qui n'en doivent être que plus chères à tous les cœurs catholiques? Et pouvez-vous célébrer plus dignement l'anniversaire du Jubilé qu'en reparaissant à ce tribunal, où beaucoup de péchés vous ont été remis, à la condition que vous les pleureriez toujours, qu'en vous asseyant à cette table, où vous avez reçu le gage de votre réconciliation avec le Ciel?

Et vous, N. T. C. F., qui, pour parler le langage de l'Evangile, *avez mis d'abord la main à la charrue et avez ensuite regardé derrière vous*, reportant sur les idoles que vous aviez quittées une pensée de regret, un cœur combattu par l'idée d'un douloureux renoncement, vous *qui avez commencé à édifier* dans votre âme le royaume de Dieu, et qui *n'avez pu*, ou plutôt qui n'avez pas voulu *achever* ce beau travail; vous à qui l'on pourrait dire comme saint Paul aux Galates : *Vous couriez si bien, qui donc a pu vous arrêter au milieu de votre course*[1]? Ah! N. T. C. F., vous méritez encore plus de compassion que de blâme; je vous plains trop pour vous faire entendre des paroles amères! Pourquoi ajouterais-je aux reproches que vous font déjà votre raison, votre foi, votre conscience? Vous avez senti,

[1] Currebatis benè, quis vos impedivit? GAL. V. 7.

comme vos frères, les rigueurs du Jubilé; vous n'en avez pas goûté, comme eux, les consolations; vous avez jeûné, prié, fait l'aumône, confessé vos péchés, et faute de persévérance, vous n'avez pas obtenu le prix de vos sacrifices, la joie d'une bonne communion, la condonation de vos offenses, l'ineffable bonheur d'appeler Dieu votre Père, avec la confiance et l'abandon d'un enfant rentré dans ses bonnes graces. Mais *que cette pensée ne vous contriste pas, ou si elle doit vous contrister, que ce soit pour votre amendement.* Telle est la grande bonté de notre Dieu, qu'il est toujours temps de recommencer avec lui, pourvu que nous ne fassions pas de sa bonté un prétexte à notre impénitence. La grace du Jubilé est perdue pour vous, il est vrai, et perdue sans retour, et vous ne sauriez trop déplorer une perte si regrettable; mais serait-ce une raison pour ne plus donner aucuns soins à votre âme? La tâche de votre conversion, pour avoir été quelque temps interrompue, ne peut-elle se reprendre? Cette trame, brisée dans vos mains impatientes de sages et salutaires délais, ne peut-elle se renouer? Parce que vous avez manqué l'occasion du Jubilé, devez-vous renoncer à tout espoir de pardon? Non, N. T. C. F., voici venir encore des jours de propitiation et de salut. Le Jubilé est une faveur

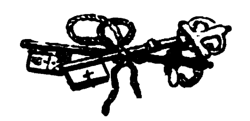
offerte au chrétien qui doit l'accepter avec actions de graces; la Pâque est un devoir qu'il ne peut négliger sans crime; vous aurez encore gagné un assez beau Jubilé, si vous obtenez la rémission de vos fautes, si vous vous approchez du Corps du Seigneur avec de saintes dispositions.

Enfin, je viens à vous, N. T. C. F., à vous qui n'avez salué par aucun hommage, qui n'avez honoré d'aucun regard cette aurore de grace qui se levait sur vous, et vous apparaissait dans le Ciel comme un signe de paix et de réconciliation; qui, tandis que la miséricorde venait au-devant de vous, avez passé près d'elle feignant de ne pas la reconnaître. Sans prétendre pénétrer le secret de votre cœur, j'ose croire que vous en éprouvez du regret, que vous vous êtes reproché plus d'une fois d'être restés froids et indifférents au milieu de la ferveur commune. Si je m'abandonne à une trop douce illusion, en préjugeant ainsi de vos sentiments, elle n'a rien que d'honorable pour vous; j'aime cette erreur et ne veux point être détrompé. Hélas! N. T. C. F., vous accusez souvent de sévérité outrée la morale des ministres de l'Evangile, et cependant vous désespérez peut-être de votre salut plus que nous n'en désespérons nous-mêmes. Ayez donc confiance dans le Seigneur; il est meilleur que nous ne sommes

méchants; il est plus indulgent, plus miséricordieux encore que nous ne sommes ingrats et rebelles. Il a des trésors de charité pour toutes les misères, des remèdes pour toutes les plaies, même les plus invétérées, un pardon pour toutes les erreurs. Ce tendre Père *n'aurait-il qu'une bénédiction à nous donner*[1], en sorte qu'il ne nous fût plus possible de réparer la perte de celle que notre imprudence aurait négligée? N'y a-t-il pas toujours un Jubilé dans l'Eglise de J.-C.? Les richesses de ses sacrements, les trésors de sa parole, les expiations de ses sacrifices, toutes ces sources de sanctification, que sont-elles autre chose qu'un Jubilé perpétuel? Le Cœur de J-C. n'est-il pas toujours ouvert au pécheur? La blessure de son côté n'est-elle pas assez large et assez profonde pour qu'il y ait de la place pour tous? Son sang a-t-il cessé de ruisseler par toutes ses plaies, et la grace de couler par les canaux de la pénitence? Le divin Sacrifice ne verse-t-il plus sa rosée pour amollir et détremper les terres arides et leur faire porter des fruits de vie éternelle? Ah! le Jubilé le plus désirable est celui qui fait la joie des Anges, *et les Anges se réjouiront dans le ciel quand ils vous verront revenir à la pénitence*[2]. Venez donc,

[1] Num unam tantùm benedictionem habes, Pater. GEN. XXVII. 38.
[2] Gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente. LUC. XV. 7.

N. T. C. F., réparer le tort d'une trop coupable négligence : l'occasion ne saurait être plus belle ; le soldat à qui le cœur a manqué dans une affaire, soupire après un nouvel engagement pour se mesurer avec l'ennemi et rétablir son honneur. Elle se présente à vous cette action glorieuse où vous pouvez venger noblement l'injure d'une première défaite. L'Eglise vous appelle, sous l'étendard de la croix, à la poursuite de l'ennemi du salut ; pour que vous le combattiez avec plus de succès, elle vous met dans les mains les armes de la pénitence. Armez-vous du jeûne, de l'abstinence, de la prière, et, au nom du Dieu des armées, du Dieu des vertus, nous vous garantissons la victoire.



LETTRE PASTORALE

POUR

LA QUATRIÈME VISITE PASTORALE DE SON DIOCÈSE.

SUR LES

DIVERS OBJETS DE LA VISITE PASTORALE.

AVRIL 1834.

A la veille de reprendre le cours de nos visites pastorales, nous venons, N. T. C. F., pour répondre aux propres sentiments de notre cœur, autant que pour nous conformer à l'usage de l'Eglise, réclamer l'assistance de vos prières dans l'intérêt de cette œuvre évangélique. Comme, dans le nombre des ministères que nous avons à exercer auprès de vous, il en est peu d'aussi importants que celui de la visite, il n'en est pas non plus qui demande de votre part un concours plus unanime de vœux et de supplications. La prière de tout un peuple,

levant en même temps les mains et les yeux vers le ciel, tombant à la fois aux pieds des saints autels pour conjurer le Seigneur de bénir les pas de son ministre, et de lui préparer les voies dans les cœurs, cette prière est puissante : elle monte comme une immense voix au trône du Très-Haut, elle perce comme un grand cri les voûtes éternelles, elle remplit des éclats de ses accents toute l'étendue des divins tabernacles, et elle en redescend triomphante, emportant avec elle les graces, les bénédictions, et, s'il en est besoin, les prodiges. Il est inoui, dans l'histoire de la Religion, que les saints gémissements d'une multitude suppliante aient été rejetés de la face de Dieu; l'efficacité de la prière commune est une de ces grandes lois de l'ordre moral à laquelle la Providence n'a jamais dérogé. Aussi, N. T. C. F., est-ce à l'union de vos suffrages que nous aimons à rapporter les consolations que le Seigneur a daigné répandre sur nos précédentes visites; et voilà pourquoi nous n'avons pas voulu en entreprendre de nouvelles sans recourir à ce puissant moyen d'intéresser le Ciel à leur succès.

Nous avons dit, N. T. C. F., que la visite pastorale était un de nos plus importants ministères; ministère non moins important pour nous que pour

vous-mêmes. Le premier devoir du pasteur est de paître le troupeau, de le nourrir de la saine doctrine, de l'abreuver aux sources pures de la foi; mais, pour le paître, il faut le connaître; et pour le connaître, comme tous ne peuvent venir à nous, il est besoin que nous allions à toutes ces églises dispersées, que nous leur fassions entendre notre voix, que nous les rassemblions dans l'unité d'un même bercail, que nous nous enquérions de leurs nécessités spirituelles, que nous leur dispensions les trésors de graces que le Prince des Pasteurs a remis dans nos mains. Sans cette inspection de chaque église, sans cette vigilance exercée sur les diverses paroisses d'un grand diocèse, comment remplir le devoir d'*évêque*, dont le nom répond à celui de *surveillant*, parce qu'en effet il est placé dans l'Eglise de J.-C. comme un œil toujours ouvert et qui veille sans cesse, pour être aussitôt averti, si quelque péril menaçait la sûreté de cette maison de Dieu, ou si quelque désordre en déshonorait la sainteté? Comment remplir les obligations du bon Pasteur, prodiguer au troupeau ces soins si tendres et si délicats que l'Esprit-Saint s'est plu à énumérer au 34e chapitre d'Ezéchiel; comment *soutenir ce qui est faible et souffrant, et guérir ce qui est malade, et appliquer un doux*

appareil à ce qui est blessé, et rappeler à la vie ce qui va mourir, et aller à la recherche de ce qui est perdu, si la sollicitude pastorale ne se multiplie et ne se rend présente et sensible partout où son action doit s'exercer?

La visite, déjà si nécessaire pour la dispensation des graces et des bénédictions attachées au ministère apostolique, ne l'est pas moins pour la direction et la conduite des affaires. On a dit de deux sciences, qui marchent sur des lignes en quelque sorte parallèles, la science des époques, et celle qui a pour objet la description de la terre, qu'elles sont comme les deux yeux de l'histoire. On peut dire avec la même justesse que la connaissance du personnel et celle des localités sont les deux yeux d'une sage administration. Privée de ces guides, qui assurent et éclairent sa marche, elle hésite, elle n'avance, pour ainsi parler, qu'en tâtonnant, comme au milieu des ténèbres, et court le risque de s'égarer à chaque pas. Aussi, à mesure que nous faisons quelques progrès dans cette double connaissance des lieux et des populations qui les habitent, et que nous prenons langue, s'il est permis de s'exprimer ainsi, sur les divers points du vaste territoire dont les intérêts spirituels nous sont confiés; si d'un côté nous voyons notre tâche s'agran-

dir, de l'autre, l'obscurité dont elle s'enveloppait se dissipe; ce tableau de notre charge pastorale, et, si l'on veut, cette carte de nos devoirs, incessamment déroulée sous nos yeux, se pénètre de lumière; à chaque visite nouvelle, les points demeurés obscurs se colorent d'un rayon qui nous permet de les distinguer avec clarté, et si l'instruction que nous acquérons par cette étude pratique et locale de notre diocèse, nous coûte la perte de quelques heureuses illusions, nous y gagnons l'avantage inestimable de traiter vos affaires, et de discuter vos intérêts en toute connaissance de cause. Appelée tour-à-tour, et quelquefois au même moment, aux extrémités les plus opposées du diocèse, notre pensée ne s'étonne plus, ne se trouble plus; elle se transporte sans effort dans tous les lieux où sa présence est réclamée; elle y retrouve le souvenir de vos personnes, la perspective de vos clochers, de vos églises, de vos presbytères, et jusqu'à l'aspect des sites qui varient et caractérisent la physionomie de chaque paroisse. Cette impression, une fois reçue dans notre esprit et dans notre cœur, y laisse une trace si profonde et si durable, qu'aucun des souvenirs de nos précédentes visites ne s'en est effacé; que l'ordre et la succession de nos stations et de nos marches n'ont pas cessé de

nous être présents, et qu'il nous serait facile d'en rappeler tous les faits, toutes les circonstances un peu notables, presque avec autant de précision que s'ils venaient de se passer sous nos yeux.

C'est vous dire que nous ne vous avons point oubliés, quoique nous nous tournions aujourd'hui vers une autre région de notre diocèse, chères et intéressantes paroisses qui avez été l'objet de notre dernière visite! Nous voudrions que les limites de cette courte allocution nous permissent de proclamer vos noms, et de vous proposer à la religieuse émulation de vos sœurs, les autres églises; il en est un grand nombre que nous aimerions à citer, s'il nous était possible de les citer toutes. Nous dirons seulement que les vallons comme les plaines nous ont offert d'abondantes consolations, que les campagnes ont rivalisé de zèle avec les cités : parmi ces dernières, il en est une surtout qui s'est acquis un droit particulier à notre estime et à notre affection, en nous offrant le touchant tableau de la charité, de l'unanimité de sentiments qui liait les premiers fidèles; en réjouissant notre cœur, dans ces temps de tristes discordes, par le spectacle d'une agrégation d'hommes et de chrétiens, la meilleure, la plus unie, la plus fraternelle, et nous pouvons ajouter la plus heureuse, le peu de bonheur permis

à la terre étant le fruit de l'esprit de douceur, de la loi d'amour de l'Evangile. Et quant à la partie des montagnes que nous avons visitée, nous n'hésiterions pas à avouer notre prédilection pour les fidèles populations qu'elles nourrissent, si la tendresse pastorale pouvait distinguer les lieux, et faire acception des personnes. On dirait que le Sauveur des hommes, en se *retirant sur la montagne pour prier* [1] son divin Père, y a laissé la bénédiction de sa prière, et qu'il y a attaché comme un privilége de religion et de vertu; et l'on croit comprendre pourquoi le même Sauveur recommandait à ses disciples *de chercher sur la montagne* [2], au jour des tribulations, un asile à leur salut et à leur foi. Soit que ces sites élevés, d'où l'œil domine au loin sur la scène agitée où luttent misérablement les passions humaines, favorisent davantage le sérieux et le recueillement de la pensée, et secondent mieux l'essor de l'âme vers ce ciel qu'ils avoisinent, qu'ils semblent toucher, et qui, vu de ces hauteurs, se montre si ouvert et si beau; soit que leur isolement préserve de toute contagion la pureté de l'air qui les environne, et l'empêche de s'altérer par le mélange de ce souffle de corruption, de ces vapeurs

[1] Ascendit in montem solus orare. MATTH. XIV. 23.
[2] Tunc qui in Judæâ sunt, fugiant ad montes. MATTH. XXIV. 16.

péstilentielles qui s'exhalent des basses régions de la terre; soit enfin que le Ciel, dans sa justice et dans sa bonté, ait voulu leur donner, comme une compensation aux biens qu'un sol moins généreux leur refuse, une part plus abondante dans les trésors et les consolations de la foi, on ne peut méconnaître que la Religion, cette *vigne que le Seigneur a plantée*[1], *dont les rejetons ont couru de la mer à l'Euphrate, et dont les rameaux ont couvert le monde,* a jeté sur les montagnes ses plus profondes racines, et que l'arbre de la foi s'y est élevé, fort et majestueux, comme y croissent les grands chênes, étendant paisiblement ses branches séculaires sur les générations ravies de respirer sous son ombrage. Là, nous avons vu des églises paroissiales réglées sur le modèle des communautés religieuses, d'aimables troupeaux de fidèles, *petits en nombre, mais en qui le Père s'est plu à établir son royaume*[2]; à qui nous disions avec vérité, quand ils se pressaient autour de nous pour nous voir et nous entendre, que nous enviions le sort de leur pasteur, et que nous serions heureux de vivre au milieu d'eux, parmi l'innocence de leurs mœurs et la simplicité

[1] PS. LXXIX.

[2] Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit patri vestro dare vobis regnum. LUC. XII. 32.

de leur bonne foi, et d'échanger notre bâton pastoral pour cette houlette plus légère qui suffit à conduire des agneaux si dociles. Encore ému de ces souvenirs, au moment où nous allons entreprendre notre course apostolique, ce n'est pas sans un secret mouvement de joie *que nous levons les yeux vers les montagnes*[1] où notre ministère nous appelle, cette année, à *évangéliser la paix, à porter les biens* du salut, et où nous attend sans doute le retour de ces scènes délicieuses, que notre plume, inspirée par notre cœur, avait besoin de retracer.

Que si nous venons maintenant, N. T. C. F., à considérer l'importance de la visite pastorale, par rapport à vous-mêmes, les avantages qu'elle vous procure sont si nombreux, que nous pouvons à peine les indiquer dans une énumération rapide. La visite console la foi des forts, elle fortifie la foi des faibles, elle en réveille le sentiment dans le cœur des indifférents; elle vous attache plus étroitement au centre de l'unité catholique, en vous montrant d'une manière sensible le lien qui vous unit à N. S. Père le Pape par l'Evêque, et à l'Evêque par votre propre Pasteur; elle vous fait produire ainsi des actes d'une foi certaine et raisonnable, en vous aidant à remonter par tous les degrés de la hiérarchie

[1] Levavi oculos meos in montes. PS. CXX.

ecclésiastique, jusqu'à celui à qui J.-C. a remis, dans la personne du Prince des Apôtres, le soin de paître les brebis et les agneaux, c'est-à-dire les ministres et les fidèles, en sorte que, par cette vue actuelle et immédiate de l'union de vos Curés avec leur Evêque, en communion lui-même avec le Saint-Siége, quand vous entendez notre parole et celle de nos chers Coopérateurs, vous êtes naturellement amenés à conclure que c'est la parole de l'Eglise que vous entendez, la parole de la vérité, la parole de J.-C. lui-même; en même temps que vous y trouvez un préservatif contre la séduction des faux docteurs que Dieu n'a point enseignés, des faux prophètes auxquels il n'a point parlé, des faux pasteurs qu'il n'a point envoyés.

La visite qui vous confirme dans la foi, a aussi pour effet de vous confirmer dans la charité; je dis dans la charité de Dieu. *L'amour divin est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit*[1]*;* or, c'est cet Esprit d'amour que nous vous apportons, N. T. C. F., avec la plénitude de ses dons et l'effusion de toutes ses graces. A la vérité, tous ne sont pas appelés à le recevoir; mais il est dans la nature du feu de s'étendre, de se dilater, de se nourrir de tout ce

[1] Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum. ROM. V. 5.

qui est à la portée de son action, et l'Esprit-Saint est un feu céleste; une fois déposée dans le cœur de vos enfants, cette flamme n'y restera pas oisive; elle s'étendra de proche en proche, se communiquera de maisons en maisons, de paroisses en paroisses, et finira, si elle ne trouve à ses progrès aucun obstacle, par embraser toute une contrée des saintes ardeurs du divin amour. Désirable embrasement, bienheureux incendie, où tous les péchés seront consumés, toutes les consciences purifiées, toutes les vertus épurées; où l'or de la charité, dégagé de tout alliage, reprendra cet éclat qui fixe les complaisances de Dieu même! J'ajoute dans la charité du prochain : si quelque chose peut faire expirer la haine dans les cœurs divisés, c'est bien sans doute la présence d'un ministre qui vient au nom du Ciel vous prêcher la paix, qui n'a reçu d'autre mission que celle de vous dire : *Mes enfants, aimez-vous les uns les autres, comme J.-C. vous a aimés.* En présentant successivement le même Pasteur à toutes les églises pour distribuer à chacune les mêmes trésors de graces spirituelles, la visite ne vous apprend-elle pas que vous êtes tous frères, que vous devez vous considérer comme les membres d'une même famille, où tout doit être mis en commun, les joies et les peines, les succès et les disgraces, et surtout

les sentiments, et que vous ne pourriez vous haïr et vous persécuter, sans haïr votre propre sang et déchirer vos propres entrailles?

Que dirons-nous encore, N. T. C. F., et où nous arrêterions-nous dans un sujet si vaste, si nous voulions le traiter dans toute son étendue? La visite pastorale n'est étrangère à aucun des intérêts qui touchent à votre bien-être. Elle a des bénédictions pour ceux de vos enfants qui fréquentent les écoles, et des encouragements pour les maîtres qui honorent par leur conduite et leur habileté leurs estimables fonctions, et fortifient leurs leçons par leurs exemples. Elle maintient toutes les églises dans l'uniformité d'une même discipline; elle entretient l'ordre et la régularité dans l'administration des biens de vos fabriques; elle provoque d'utiles réparations pour la solidité ou la salubrité de vos temples, et des embellissements non moins précieux pour la restauration de vos sanctuaires. A peine l'arrivée du premier Pasteur est-elle annoncée, dans tous les lieux où sa présence est attendue, une généreuse émulation s'empare des fidèles, jaloux de l'honneur de leurs églises; le zèle de la maison de Dieu, qui jusqu'à ce jour avait besoin d'être excité, se porte de lui-même à la décoration du lieu saint; des plans sont arrêtés pour l'agrandissement des temples, devenus trop

étroits pour une population croissante; les murailles noircies ne blessent plus le regard, grace à une intelligente restauration, des autels s'élèvent ou se restaurent, les linges, les vases, les ornements destinés au Sacrifice, sont rendus dignes de la majesté du culte saint; bientôt, grace à ce pieux élan, l'église a pris un aspect nouveau; cette Jérusalem de la terre se montre radieuse et parée comme la Jérusalem du Ciel, et la beauté de la maison du Seigneur témoigne de la religion et de la fidélité de son peuple. Ce n'est point ici un tableau d'imagination, mais le simple récit de ce que nous avons vu dans un grand nombre de paroisses. Enfin, N. T. C. F., la visite pastorale qui contribue tant à votre foi, à votre perfection, au bon ordre des églises, contribue aussi à votre bonheur. Nous vous avons dit qu'elle était une fête pour notre cœur, permettez-nous de croire qu'elle en est une aussi pour le vôtre; elle vous procure une douce et innocente distraction à vos soucis et à vos peines, et vous fait trouver plus léger, du moins pour quelques heures, le poids des sollicitudes de chaque jour; elle vous apporte de saintes joies, à vous surtout, bons habitants des campagnes, pour qui la terre a si peu de joies, et à qui la vie n'est souvent connue que par les privations, les souffrances et les larmes; et ces joies-là

sont pleines parce qu'elles sont pures; elles rassasient les âmes, et l'amertume du remords ne vient point en corrompre la douceur. Admirable Religion! qui, avec les plus simples moyens, porte le bonheur et la consolation au cœur de ses enfants, comme elle n'a besoin, dans ses mystères, que des plus faibles éléments pour opérer les plus étonnantes merveilles! Avec un *Alleluia*, elle repose tout le peuple chrétien des fatigues d'un long jeûne; avec un homme qui vient, au nom du Ciel, pour bénir ses frères, sans autre recommandation que son caractère, elle met en mouvement les multitudes, et remplit d'un doux émoi les populations accourues sur son passage!



INSTRUCTION PASTORALE

POUR LE CARÊME DE 1835.

SUR LA PÉNITENCE.

Tous les temps, N. T. C. F., sont au Seigneur : *Le jour est à lui*, dit le Prophète, *et la nuit lui appartient ; il a formé l'aurore et le soleil ; le printemps et l'été sont sortis de ses mains*[1] ; c'est lui qui a réglé la succession des mois et des jours, lui qui distribue les saisons dans leur ordre, lui qui mesure à chacun de nous, dans la durée des siècles, cette part d'heures fugitives dont se compose notre vie. Il n'existe donc point, à proprement parler, de distinction de temps et de jours, en ce qui touche la nécessité de lui en rapporter, de lui en consacrer l'usage ; et, à ne considérer que le principe qui veut

[1] Tuus est dies, et tua est nox : tu fabricatus es auroram et solem... Æstatem et ver tu plasmasti ea. PS. LXXIII. 16. 17.

que le bienfait tourne à la gloire du bienfaiteur, tous les temps méritent d'être observés avec une égale religion. Il ne peut y avoir le temps du péché, et le temps de l'expiation; le temps des fausses joies, et le temps de la sagesse; le temps de la dissipation, et le temps de la piété; l'homme n'a de temps ici-bas que pour la recherche et la poursuite du vrai bonheur par les voies de la vérité et de la vertu.

Toutefois, N. T. C. F., sans nous dispenser de l'obligation générale de lui rapporter fidèlement tous les moments de notre existence, dans la succession des temps dont le Seigneur est le maître, il en est qu'il s'est plus spécialement réservés; ce sont ceux qu'il nomme lui-même *les temps favorables*, *les jours de salut* [1]; non que dans aucun temps sa grace manque à la bonne volonté, ou que dans aucun jour le salut ne soit offert à celui qui le désire avec sincérité et le cherche avec ardeur; car, dans ce sens, il est vrai de dire que tous les jours sont des jours de grace, et tous les temps, des temps de salut et de propitiation; mais parce qu'à ces époques solennelles et privilégiées, sa miséricorde se surpasse en quelque sorte elle-même, par une plus riche et plus généreuse effusion de secours spirituels et de faveurs célestes. Or, tel est, N. T. C. F., le saint temps du Carême

[1] Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis. 1. COR. 6.

dans lequel nous allons entrer, *temps favorable* par excellence, *jours de salut* entre tous les jours, si nous savons les observer avec une religieuse fidélité, et nous bien pénétrer des fins et des intentions que s'est proposées l'Eglise dans l'institution de cette sainte quarantaine.

Maintenant, N. T. C. F., quelles sont les intentions de l'Eglise, quand elle nous ouvre la carrière quadragésimale? Elles sont nombreuses, et dignes toutes assurément de sa sagesse et de sa maternelle bonté; mais nous n'entreprendrons pas de les énumérer toutes; nous nous arrêterons à celles qui ont un rapport plus direct à notre amendement et à notre instruction.

Et d'abord, le premier motif qui nous paraît avoir dirigé l'Eglise dans l'établissement du Carême, a été de nous faire accomplir la loi de la pénitence. Prenez garde, N. T. C. F.; il y a une loi qui oblige à la pénitence tous les enfants d'Adam; loi portée contre le premier homme, au moment de sa chute, et proclamée de nouveau dans l'Evangile, au temps de sa régénération; loi qui nous lie comme pécheurs, sous peine de la vie, et de la vie éternelle; loi qui nous lie comme chrétiens, pour nous rendre conformes à notre Modèle et à notre Maître. Une grande expiation a été consommée sur le Golgotha.

Chrétiens, enfants de la Croix, fruits conçus dans les déchirements et les angoisses du Calvaire, disciples d'un Dieu mort dans les tourments, fils de Roi, mais d'un Roi couronné de douleurs, nés dans la pourpre, mais dans la pourpre de son sang, notre vie ne doit pas démentir notre origine. Le Sacrifice du Sauveur a été complet en ce qui regarde la personne et les mérites de la victime; mais il doit se continuer dans ses membres, qui ne font avec lui qu'un même corps mystique. Tout ce grand corps, dont il est le Chef auguste, et qui se forme de la multitude innombrable des fidèles de tous les lieux et de tous les temps, ne fait plus qu'une même hostie, offerte et immolée en lui et avec lui jusqu'à la fin des siècles; et son holocauste, une fois consommée dans sa personne divine, est devenu un holocauste éternel, incessamment renouvelé et perpétué par toutes les immolations qui viennent s'ajouter à ce premier Sacrifice; et sa Croix reste toujours plantée au milieu de son Eglise, pour nous rappeler l'obligation de nous y attacher et d'y mourir avec lui; et il manquerait quelque chose à sa Passion, comme saint Paul l'avait compris, si elle *ne s'accomplissait dans notre propre chair* [1]; si le sang

[1] Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne meâ. COLOSS. I. 24.

de J.-C. ne continuait, en quelque sorte, de couler par les veines de ses apôtres, de ses martyrs, de ses confesseurs, de tous ceux qui croient en lui, jusqu'à ce qu'enfin l'Eglise tout entière ait passé de l'état de souffrances et de combats dans la possession de la gloire !

Mais si à ce titre de chrétiens, qui suffit à lui seul pour nous persuader la nécessité de la pénitence, nous joignons notre triste condition de pécheurs; si en regard des maximes de cet Evangile qui prescrit la mortification et le sacrifice à l'innocence elle-même, nous plaçons la multitude et l'énormité de nos fautes, combien cette sainte loi ne nous paraîtra-t-elle pas d'une obligation plus étroite et plus rigoureuse? Je n'entrerai point ici dans le détail de toutes les transgressions qui nous rendent débiteurs de la justice divine, et débiteurs insolvables sans aucun doute, si le Seigneur ne daignait agréer nos faibles satisfactions, en considération des mérites surabondants de son Fils. Je ne veux en appeler qu'à vos consciences sur la nécessité de châtier une chair rebelle, qui a été si souvent l'occasion et l'instrument de vos chutes; puisqu'il est peu de pécheurs assez désespérés, assez abandonnés de Dieu et d'eux-mêmes, pour ne pas sentir le besoin de l'expiation, pour ne pas nourrir un secret désir de satisfaire à

leur juge avant de paraître devant son tribunal, pour ne pas frémir à l'idée d'être surpris par la mort, avant d'avoir fait de dignes fruits de pénitence.

Mais cette pénitence dont nous reconnaissons l'indispensable nécessité, soit pour nous *rendre conformes à l'image du Fils de Dieu*[1], soit pour expier nos prévarications sans nombre; cette pénitence sans laquelle nous n'espérons pas le salut, la faisons-nous, N. T. C. F., et quand la faisons-nous? Ne ressemblons-nous point ici à ces débiteurs négligents qui, pressés de s'acquitter, tout en avouant la légitimité d'une créance, ont recours à mille prétextes pour en éluder ou en ajourner le paiement, sans prendre garde que les intérêts s'accumulent par ces délais réitérés, et qu'ils finiront par être écrasés sous le poids d'une dette toujours croissante? Hélas! il faut bien le dire, *notre temps est toujours prêt*[2], comme le Sauveur le reprochait aux Juifs : je veux dire le temps de nos plaisirs, de nos affaires, le temps du péché : mais le *temps de Jésus-Christ*, le temps de la pénitence *n'est jamais prêt;* on le renvoie, on le diffère, on attend toujours que le moment arrive, et ce moment n'arrive jamais. Tantôt

[1] Conformes fieri imagini filii sui. ROM. VIII. 29.

[2] Tempus meum nondùm advenit, tempus vestrum semper est paratum. JOAN. VII. 6.

c'est une excuse, et tantôt c'est une autre. Aujourd'hui c'est la santé dont il faut profiter, tandis qu'elle est prospère, pour hâter son avancement, fonder son établissement; demain c'est la maladie qui ne permet plus d'embrasser les rigueurs de la loi; c'est la jeunesse qui se repose du soin de l'accomplir, sur les longs jours qu'elle se promet; c'est la vieillesse, qui demande grâce, au nom de ses infirmités : nous voulons et nous ne voulons pas; nous désirons même, mais de ce désir imparfait, qui ne va point à l'action, de ce *désir* dont parle l'Esprit-Saint, *qui tue le paresseux*[1], parce qu'il le flatte, au lieu de l'amender; et voilà comment, avec tous nos beaux semblants de bonne volonté, les jours, les mois, les années, notre vie entière s'écoulerait, sans que nous eussions mis la main au travail de la pénitence, si nous attendions, pour l'entreprendre, que la détermination en vînt de nous-mêmes, que l'initiative de ce beau mouvement fût prise par notre propre cœur.

Or, que fait l'Eglise, N. T. C. F., pour nous préserver d'une négligence si préjudicable à notre salut? Ce précepte de la pénitence que nos préoccupations oublient, que notre indifférence néglige, dont notre mollesse et notre lâcheté ajournent éternellement le

[1] Desideria occidunt pigrum. PROV. XXI. 25.

terme, elle nous l'intime chaque année avec une nouvelle force; elle le publie au son de la trompette avec un éclat si retentissant que les oreilles même les plus dures en sont émues. A un signal donné, de toutes les chaires qui s'élèvent au milieu des diverses églises du monde chrétien, une voix se fait entendre! Voix à l'Orient, voix à l'Occident, voix au Midi, voix au Septentrion qui crie à tous : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez*[1]. Non contente de nous intimer ce grand précepte, elle va au-devant des inconstances et de l'indécision de notre volonté mobile et changeante, en déterminant l'époque où il nous oblige avec plus de rigueur; *elle nous force*, pour ainsi dire, d'*entrer* dans cette voie de pénitence en joignant à l'autorité de Dieu sa propre autorité. Pour que nous ne puissions échapper aux poursuites de la justice de notre Dieu, elle nous enferme, s'il est permis de parler ainsi, dans un cercle de quarante jours, d'où elle ne nous laisse point sortir que nous n'ayons donné à des droits si sacrés une juste satisfaction. Cette loi générale, qui ne serait jamais ou presque jamais observée, si l'accomplissement en était laissé à notre discrétion, elle la sauve du mépris par sa vigilance, elle la rend exécutoire par une discipline réglementaire, par des

[1] Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis. LUC. XIII. 35.

ordonnances qu'on peut appeler d'application. Sans nous dispenser précisément de toute obligation de sanctifier les autres temps par la pénitence, elle prélève sur toute la suite de l'année comme une taxe de jours, au profit des œuvres satisfactoires : sorte de redevance et de tribut annuel que le Souverain du Ciel exige de ses sujets, pour constater son haut domaine sur le temps et sur l'homme, et qui n'entre dans ses trésors que pour refluer avec un accroissement de richesses sur la société chrétienne, par la communication qui se fait à chacun des membres, des mérites de la communauté des Saints.

Dans sa charité et sa prévoyance maternelles, l'Eglise fait plus encore que de nous assigner le temps de la pénitence. Elle nous indique la manière dont nous devons garder cette loi sainte, pour recueillir en plus grande abondance les fruits attachés à son observation; elle nous prescrit les pratiques que Dieu a pour agréables, et qui sont les plus propres à désarmer sa justice et à toucher sa bonté : le jeûne consacré de temps immémorial par l'exemple des plus grands personnages de la loi ancienne, observé par Jean-Baptiste, sanctifié par Jésus-Christ, et pratiqué dans l'Eglise avec tant de perfection par les Saints les plus illustres de tous les siècles, qui le regardaient *comme la nourriture la plus substan-*

tielle de la vertu[1]; l'abstinence des viandes, compagne naturelle du jeûne, dont elle est, pour ainsi parler l'assaisonnement, et qui a comme lui pour objet de dompter la chair au profit de l'esprit; et joignant à ces deux grandes observances la recommandation d'une prière plus assidue, d'une charité plus abondante, elle nous dit : Avec ces pratiques, d'ailleurs si mitigées par la dureté de vos cœurs, et les condescendances d'une discipline plus indulgente, vous n'égalerez pas vos pères qui entendaient si bien la loi de la pénitence, et l'observaient avec une si scrupuleuse rigidité; mais enfin, si vous animez ces œuvres de l'esprit de la foi, vous satisferez, selon votre mesure, au Seigneur, qui veut bien se contenter de ces faibles expiations; et si vous n'êtes pas des saints, vous serez du moins des chrétiens.

Maintenant, N. T. C. F., serions-nous excusables si, hors le cas d'une dispense légitime, nous transgressions ces règles saintes? Si, au lieu de les accepter des mains de l'Église, avec un respect et une soumission filiale, avec les sentiments de reconnaissance que méritent ses pieuses sollicitudes, ses aimables et prévoyantes attentions, nous faisions en-

[1] Semper virtuti cibus jejunium fuit. S. LEO. *Serm. de Jejunio decimi mensis.*

tendre le murmure de la plainte, le cri de la révolte? Ne serait-ce pas repousser la main d'une mère, qui, dans la crainte que ses enfants n'oublient le remède, leur apprête et leur offre elle-même, en temps convenable, le breuvage amer, mais efficace, qui peut les sauver? Ne serait-ce pas vous mettre en contradiction avec vous-mêmes, désavouer ces projets de pénitence que je vous supposais tout-à-l'heure en présumant trop favorablement peut-être de vos secrètes dispositions, et ajouter au tort de la négligence le tort plus grave de la mauvaise foi? Quoi! vous reconnaissez la nécessité des œuvres de la pénitence, et vous reculez dès que l'occasion vous est offerte de satisfaire à cette obligation? Est-ce la circonstance du temps que vous jugez moins opportune? Mais pouvez-vous raisonnablement et chrétiennement en attendre de plus favorable? Sont-ce les œuvres de la pénitence quadragésimale qui vous rebutent? En préféreriez-vous d'autres qui seraient plus de votre goût et de votre choix? Mais peut-il y en avoir de plus méritoires que celles qui vous sont proposées par l'Eglise, dirigée elle-même par l'Esprit-Saint? Dans nos satisfactions volontaires, nous pouvons craindre l'erreur, l'excès, la témérité, une recherche d'amour-propre qui n'est pas exempte de péché. Une grâce très-précieuse d'obéissance et de fidélité est

attachée à l'observation des lois de l'Eglise. Tout est mérite, tout est or pur dans la soumission, comme tout est sagesse dans l'autorité qui la commande. Mais non, avouez-le de bonne foi, il vaut mieux dire que vous renoncez à tout désir, à toute volonté sincère de pénitence, et par conséquent à tout espoir de salut; ou reconnaître que le Carême a été très-sagement institué par l'Eglise pour nous ôter tout prétexte d'éluder la loi de la mortification chrétienne.

Un second motif que s'est proposé l'Eglise dans l'institution du saint temps de Carême, est d'appeler nos méditations sur les souffrances et la Passion du Sauveur. La mortification des sens est insuffisante pour notre salut, si elle n'est accompagnée de la componction du cœur; les pratiques extérieures de pénitence sont à la pénitence véritable, ce qu'étaient les sacrifices anciens des boucs et des génisses, comparés au sacrifice d'un cœur contrit et humilié. Or, N. T. C. F., quoi de plus propre à l'exciter, à l'entretenir, cette componction du cœur, cet attendrissement de l'âme, que la méditation du mystère tendre et terrible de notre rédemption? Je ne prétends pas qu'on ne puisse absolument l'obtenir par d'autres considérations tirées de la grandeur de Dieu, de sa puissance, de sa justice, de sa perfection souveraine; mais la vraie source des larmes, de

ces larmes qui coulent du cœur plus que des yeux, de ces larmes douces dans leur amertume, qui ont la vertu de purifier l'âme, de la fortifier, de la transformer, de créer en elle l'homme nouveau, la vraie source de ces larmes est dans la Croix ; dans la Croix où éclatent aussi toutes les perfections divines, mais avec un tempérament si bien ménagé, que la bonté les domine et les absorbe, et que tous les rayons de cette grande gloire viennent se fondre et s'effacer dans l'unique rayon de l'amour. Dans l'Eglise de J.-C., *tous ne sont pas des sages* [1], tous ne sont pas des savants capables de s'élever à l'amour du beau et du vrai, sans le secours des images sensibles ; il faut au peuple fidèle un livre à la portée de tous, où les commençants comme les parfaits puissent lire : la Croix est ce livre ouvert à tous les yeux et intelligible à tous les esprits : *là ne sont point tracés des caractères, là ne sont point écrites des paroles dont le sens ne soit pas entendu* [2]. Les plus simples n'ont besoin que d'y jeter les yeux pour apprendre la vraie sagesse, et les savants eux-mêmes n'ont rien de mieux à faire que de l'étudier sans cesse, à l'exemple de l'Apôtre, et les plus habiles

[1] Non multi sapientes, etc. 1. COR. I. 26.

[2] Non sunt loquelæ neque sermones quorum non audiantur voces eorum. PS. XVIII. 3.

sans doute seraient ceux qui ne sauraient que ce seul livre, et qui le sauraient bien !

Voilà pourquoi, N. T. C. F., l'Eglise en déroule à nos regards les pages sanglantes durant les saints exercices du Carême : elle veut que ce grand mystère de notre rédemption nous soit représenté, du moins une fois chaque année, dans un appareil de tristesse et de terreur, pour nous empêcher d'oublier par quel sang nous avons été rachetés, *de quelle pierre nous avons été tirés*[1] pour entrer dans la construction de la cité de Dieu. Non-seulement elle nous rappelle le souvenir, elle le rend en quelque sorte présent et sensible, par la vivacité et la vérité des images, comme une action qui se passerait sous nos yeux; elle se couvre de cendres; elle échange ses vêtements de joie et ses habits de fête contre des voiles lugubres; elle chante encore, mais comme chante une voix pleine de larmes; elle semble craindre la solitude dans une si grande douleur, et invite plus souvent ses enfants à la prière commune, au sacrifice, aux assemblées saintes, comme une famille en deuil réunit tous ses membres *pour pleurer en commun la perte d'un fils unique et bien-aimé*[2]. Toutes ses prières, ses lectures, ses

[1] Attendite ad petram undè excisi estis. PS. LI. 1.

[2] Plangent eum planctu quasi super unigenitum. ZACH. XII. 10.

cérémonies ont pour objet les travaux de J.-C., ses jeûnes, ses tentations dans le désert, puis ses douleurs, ses tourments, sa mort. Dès que s'ouvre le temps du Carême, on sent qu'on entre dans un temps à part, et les plus indifférents en ressentent une émotion, un saisissement involontaire; on avance dans cette carrière, le cœur toujours plus serré de tristesse, comme il arrive à ces voyageurs qui visitent les sanctuaires consacrés par les souffrances et l'agonie de J.-C. A mesure qu'on approche du dénouement, la représentation devient plus vive; et l'impression de la mort de l'Homme-Dieu se fait sentir à tout le peuple chrétien, et le silence même de son tombeau semble régner dans le temple, à ces derniers jours de la sainte et grande semaine où les autels dépouillés, les tabernacles ouverts et vides, ne laissent voir à la foi désolée que la Croix toute nue, la Croix qu'elle adore seule, qu'elle salue seule dans ses chants plaintifs, comme une dernière et unique espérance!

Laissons-nous toucher, N. T. C. F., et pénétrer de ces impressions saintes, si nous voulons répondre aux intentions de l'Eglise : *sortons de la ville et suivons hors du camp* la divine Victime, *portant et partageant avec elle son humiliation* [1] et le

[1] Exeamus igitur ad eum extra castra, improperium ejus portantes. HEB. XIII. 13.

poids de ses immenses douleurs; que notre foi nous fasse assister à chacune de ces scènes tragiques dont se compose le drame terrible de notre rédemption; recueillons avec amour les gouttes de la sueur sanglante de Jésus défaillant au jardin des Oliviers; appliquons nos lèvres à chaque empreinte de ce Sang précieux dont il a rougi la route du Calvaire, à chacune de ces plaies d'où sont sorties les eaux vives de la vie éternelle : accompagnons de nos gémissements et de nos larmes, avec les filles de Jérusalem, ce nouvel Isaac jusqu'au sommet du Calvaire, et ne redescendons de cette sainte montagne, où s'est accompli le plus grand des sacrifices, qu'en nous frappant la poitrine avec le Centenier; ou plutôt, ne quittons point cette montagne, demeurons-y crucifiés avec J.-C.; clouons à cette Croix, non pas nos pieds et nos mains, mais nos vices et nos convoitises pour lesquels le Sauveur est mort; car en vain serait-il mort pour nos péchés, si nous n'y mourions nous-mêmes, pour ressusciter avec lui à une vie nouvelle.

Et voilà, N. T. C. F., la troisième fin que s'est proposée l'Eglise dans l'institution de la loi du Carême. En faisant précéder de quarante jours de pénitence la solennité de la Résurrection, elle a voulu nous préparer à la célébration de la Pâque, et nous

faire accomplir dans nos personnes tout le mystère de J.-C.; car, de même que *Jésus-Christ a dû souffrir pour entrer dans sa gloire*[1], de même qu'il a dû passer par les ombres de la mort pour renaître à une vie glorieuse et immortelle; ainsi l'Eglise n'entend nous admettre à la joie de la Résurrection, qu'autant que nous aurons été comme morts et ensevelis par la pénitence. Oui, N. T. C. F., morts à la vie du péché, à la vie des passions, à la vie du vieil homme; ensevelis dans un tombeau scellé, d'où le *corps du péché, une fois détruit*[2], ne se relève plus du coup qui l'aura frappé. Ce n'est qu'après cette épreuve qu'elle nous initiera aux félicités de la Pâque; elle nous l'indique assez par ces piscines salutaires, où elle nous invite à laisser la dépouille, à déposer les souillures de nos anciennes mœurs, et à nous revêtir de la robe nuptiale pour nous asseoir à la table du festin. C'est aussi *à la sueur de notre visage que nous devons manger*[3] ce pain eucharistique, non moins nécessaire à la vie de nos âmes, que le pain matériel l'est à la vie de nos corps. L'Apôtre l'a dit, en parlant de cet aliment céleste : *Que celui qui ne veut point travailler*

[1] Oportuit pati Christum et ità intrare in gloriam suam. LUC. XXIV. 26.
[2] Ut destruatur corpus peccati. ROM. VI. 6.
[3] In sudore vultûs tui vesceris. GEN. III. 19.

ne mange point[1]. Châtiment terrible, quand on songe que celui qui ne mange pas de ce pain vivant et vivifiant, demeure dans la mort. Non, N. T. C. F., que celui qui n'a point partagé avec ses frères les travaux et les fatigues de la pénitence, qui a passé les jours de la sainte quarantaine comme des jours communs et ordinaires, que celui-là n'approche point du banquet divin. L'hostie sainte apparaît et brille au bout de la carrière comme le prix de la course, la récompense du combat : *c'est au seul vainqueur que l'Agneau a promis de donner à goûter du fruit de l'arbre de vie*[2].

[1] Qui non vult operari non manducet. 2. THESS. III. 10.
[2] Vincenti dabo edere de ligno vitæ. APOC. II. 7.



INSTRUCTION PASTORALE

A L'OCCASION

DE LA CINQUIÈME VISITE PASTORALE DE SON DIOCÈSE.

SUR LE ZÈLE DES ÉGLISES.

AVRIL 1835.

Nous touchons enfin, N. T. C. F., à l'accomplissement d'un de nos vœux les plus chers : encore une visite pastorale, et nous aurons reconnu toutes les portions de notre nombreux troupeau ; nous aurons rempli cette tâche de vigilance et de *sollicitude sur toutes les églises*[1], que vos chrétiennes dispositions nous rendent si douce et si légère. *La parole* que Dieu a mise dans notre bouche pour vous être distribuée, *aura parcouru toute la terre* qui nous est échue en partage, et aucun point de notre diocèse, si reculé qu'il soit, *ne sera demeuré*

[1] Sollicitudo omnium Ecclesiarum. 2. COR. XI. 28.

caché au rayon bienfaisant, aux saintes influences, à *la chaleur féconde* de cet Esprit d'amour et de vérité dont nous sommes les dispensateurs[1]. La visite que nous vous annonçons va donc clore cette première série de courses apostoliques, dont le retour périodique resserrera de plus en plus les liens qui doivent unir le pasteur et le troupeau. Dans la moisson d'un champ si vaste, il était impossible qu'il ne restât à glaner; ce sont ces épis, non pas oubliés, mais échappés à la faux évangélique, que nous venons recueillir, avec la confiance que la fin d'une œuvre aussi sainte répondra à ses commencements, et que nos visites, continuées avec tant de bénédictions, trouveront, dans une conclusion non moins consolante, leur perfection et leur couronne.

Oui, vous couronnerez dignement, par les fruits de votre ferveur et de vos œuvres, cette suite de nos travaux, fidèles des districts de Conques, de Naucelle, de Lédergues, de Réquista, de Cassagnes, de Ceignac, auxquels nous allons apporter le royaume de Dieu. Pour venir après les autres, vous n'êtes pas les derniers dans nos affections. Nous aurions pu sans doute vous visiter plus tôt, et nous n'aurions eu pour cela qu'à suivre le mouvement de notre

[1] In omnem terram exivit sonus..., et non est qui se abscondat à calore ejus. Ps. xviii. 4 et 7.

cœur. Dieu nous est témoin combien nous aurions désiré d'embrasser à la fois tous nos enfants dans une même étreinte! Mais, dans l'accomplissement d'un ministère aussi considérable que l'est celui de la visite pastorale, il nous a paru qu'il importait moins de faire vite, que de procéder avec ordre, et qu'il était plus expédient de voir chaque établissement paroissial avec quelque détail, de manière à nous rendre compte de son état et de ses besoins, que de suivre une marche irrégulière et précipitée, qui n'aurait laissé qu'incertitude et confusion dans nos souvenirs. Si votre cœur a souffert de ces retards involontaires, croyez, N. T. C. F., que le nôtre a souffert aussi, et que nous vous apportons la même mesure de sentiments qu'à vos frères, sentiments rendus plus vifs encore par la longueur de l'attente et l'impatience de nos désirs.

Nous dirigerons d'abord nos pas, N. T. C. F., vers cette antique église de *Conques*, l'une des plus illustres entre les églises de notre diocèse, et si digne des premières bénédictions de notre visite par la célébrité de son ancienne abbaye, la première des abbayes de France, dès les temps les plus reculés de la monarchie, et le berceau de la foi dans nos fidèles contrées, dès les premiers siècles du christianisme. Avec quel respect nous visiterons ces lieux

peuplés par la Religion, défrichés par des anges terrestres, encore embaumés de l'odeur de ces vertus qui faisaient *fleurir le désert et tressaillir de joie la solitude*[1]! Avec quel charme d'émotion douce et triste nous pénétrerons sous ces voûtes séculaires, qui frémirent et s'animèrent si longtemps au son des instruments sacrés et des divins cantiques; nous foulerons ce sol sanctifié, sous lequel reposent, dans l'attente du jugement, tant de précieuses dépouilles; nous interrogerons ces ruines si riches de souvenirs, cette vallée choisie et, pour ainsi dire, creusée par les solitaires, dans les racines de monts élevés, comme un sanctuaire recueilli, disposé tout exprès pour la prière, fermé à tous les bruits de la terre, et ouvert seulement du côté du Ciel pour recevoir et retenir, comme dans une coupe sacrée, les rosées qui en descendent! Mais quelle joie surtout pour notre cœur, N. T. C. F., si nous voyons revivre dans vos mœurs et dans votre religion l'esprit de ces anciens âges, si le monument de votre foi, plus fort que la main du temps, plus fort que la main des hommes, est resté debout sur les débris des institutions qui l'ont fondé!

Nous quitterons à regret ces lieux bénis et aimés du Ciel, pour reconnaître les églises du *Segala*, où

[1] Exultabit solitudo et florebit quasi lilium. IS. XXXV. 1.

de nouvelles consolations nous attendent. Cette région, dont une partie nous est déjà connue, nous est devenue plus chère encore par les choses édifiantes que nous avons ouï raconter de son empressement à profiter du bienfait des retraites, et des graces attachées à ces saints exercices. Nous suivrons la trace des hommes de paix qui l'ont évangélisée, parcourant toutes les paroisses où la bonne nouvelle a été annoncée, les félicitant de leur bonheur, nous édifiant de leur piété, et priant le Seigneur de *confirmer par sa grace ce que sa grace a opéré dans les âmes* [1]. Nous terminerons enfin, N. T. C. F., le cours de nos stations évangéliques à ce sanctuaire vénéré, où, sous le nom de Notre-Dame de Ceignac, Marie reçoit depuis tant de siècles les vœux de ses serviteurs, en échange des miracles de sa protection; et déposant à ses pieds les insignes de notre charge pastorale, unissant vos cœurs et le nôtre dans une même offrande, nous lui consacrerons notre diocèse et nous-même, et nous mettrons sous la garde de sa maternelle bonté les fruits de cette première visite générale, ouverte et consommée sous ses bienheureux auspices.

Après avoir fait connaître à tous l'ordre et la suite de nos stations, pour que les uns se disposent

[1] Confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis. PS. LXVII. 26.

aux graces de l'Esprit-Saint, et que les autres nous accompagnent de leurs vœux et de leurs prières, nous toucherons en peu de mots, N. T. C. F., un des principaux objets de la visite du premier Pasteur; je veux parler du soin des églises, de leur tenue, de leur décence en tout ce qui peut contribuer à la majesté du culte divin. Le souvenir encore récent des restaurations, des embellissements, des généreuses offrandes, provoquées par nos précédentes visites, nous persuade que ce ne sera pas en vain que nous aurons cherché à exciter votre émulation, à intéresser votre religion et votre zèle en faveur d'une œuvre aussi excellente.

Nous le dirons sans déguisement, N. T. C. F., si l'on excepte un petit nombre de paroisses qui se distinguent par le zèle et la sainte jalousie de la maison de Dieu, et nous aimons à comprendre dans cette exception celles que nous allons visiter, la plupart des fidèles semblent ne pas apprécier assez le mérite de cette œuvre, que, pour rendre avec précision ma pensée, j'appellerai l'*œuvre des églises*. Cette remarque s'applique plus spécialement à certaines localités où ce genre de bonnes œuvres est à peu près ignoré, et plus d'une fois les Pasteurs ont déposé dans notre sein les peines qu'ils ressentaient de cette disposition particulière à leurs peuples. Ce n'est pas que

ceux-ci soient d'ailleurs moins généreusement disposés pour les œuvres de piété et de miséricorde; ils donnent aux pauvres, ils font prier pour les morts avec une charité digne de leur foi; mais, par je ne sais quelle fausse appréciation du mérite des œuvres, ils se montrent peu sensibles et presque indifférents au triste état d'abandon et de dénuement où gémissent leurs églises. A Dieu ne plaise, N. T. C. F., que nous voulions refroidir votre charité, soit envers les pauvres de J.-C., soit à l'égard de ces âmes chères et souffrantes, que vos suffrages vont consoler et rafraîchir dans le lieu de leurs épreuves et de leur exil. Faire l'aumône est une œuvre sainte, et l'une des plus parfaites entre toutes celles qui nous sont recommandées par l'Evangile; elle *rachète les péchés et en couvre la multitude*[1]; elle *purifie l'âme;* elle *nous fait*, dans la cité sainte, *des amis qui nous ouvrent les tabernacles éternels;* elle revêt, nourrit, visite J.-C. même, dans les pauvres dont il a voulu prendre la ressemblance. Se souvenir des morts, donner à leur soulagement une part de ces biens qu'ils nous ont laissés, faire offrir pour leur délivrance le divin sacrifice, *est une pensée sainte et salutaire*[2], au

[1] Charitas operit multitudinem peccatorum. 1. PET. VIII. 4.

[2] Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut à peccatis solvantur. 2. MACH. XII. 46.

jugement de l'Esprit-Saint ; c'est même un devoir de Religion, une dette de justice et de reconnaissance : mais toutes les prescriptions de la charité ne sont pas renfermées dans ces deux pratiques ; *il faut observer celles-là, et ne pas omettre et négliger les autres*[1], au nombre desquelles le soin des églises doit sans doute être compté. C'est une œuvre digne de toute louange, que de secourir l'indigent, de couvrir sa nudité, de recueillir l'étranger, de soulager le malade, de visiter le prisonnier ; mais, N. T. C. F., ne faut-il pas aussi assister J.-C. ? Dans cette vie eucharistique où il s'oublie lui-même et s'efface, Dieu sans éclat, soleil sans rayons, ne voyez-vous pas qu'il est pauvre, qu'il est nu, dépouillé de *cette gloire qui fait son vêtement*[2] ; et voulez-vous ne laisser à ses mystères d'autres voiles que les ténèbres qui en cachent la majesté ? Ne voyez-vous pas qu'il est étranger, qu'il est du Ciel, et non de ce monde, où il *ne passe que pour vous faire du bien*[3] ? et ne voulez-vous pas offrir *une demeure spacieuse et parée*[4] à ce visiteur auguste, qui vient à vous de si loin, et *qui descend de si haut* jusqu'à votre néant[5] ? Ne voyez-vous pas

[1] Hæc oportuit facere, et illa non omittere. LUC. XI. 42.
[2] Amictus lumine sicut vestimento. PS. CIII. 2.
[3] Pertransiit benefaciendo. ACT. X. 38.
[4] Cœnaculum grande stratum. MARC. XVI. 15.
[5] Visitavit nos oriens ex alto. LUC. I. 78.

qu'il est prisonnier dans ce tabernacle où son amour le tient enchaîné? et ne voulez-vous pas éclairer, embellir l'obscurité de sa solitude, et orner du moins de quelques fleurs les liens volontaires de cet aimable et généreux captif de vos âmes? Ne voyez-vous pas enfin qu'il vient à vous dans son infirmité, dans un état d'humiliation et de faiblesse, et que rien n'annoncera sa présence parmi les mortels, si la beauté de son temple, la décoration de son sanctuaire ne publie que, pour être abaissé, il n'en est pas moins le Dieu de puissance et de grandeur? Et le sacrifice offert pour les morts est aussi une œuvre non moins agréable à Dieu que profitable aux âmes souffrantes. Mais pour l'offrir, cet adorable sacrifice, il faut un temple, et dans le temple un autel, et pour le service de l'autel, des vases, des linges, des ornements sacrés; et comment sera-t-il offert avec bienséance et dignité, si tous ces détails du culte saint ne répondent, par leur décence et leur convenable entretien, à la grandeur de l'oblation et à l'excellence de la Victime? Et pensez-vous que Dieu ne vous tiendra pas compte de vos pieuses offrandes, et qu'il ne saura pas en appliquer les fruits aux âmes que sa justice éprouve, si vous les lui présentez dans cette religieuse intention?

Vous le voyez donc, N. T. C. F., loin d'être un mérite léger et de peu de valeur que notre piété

puisse dédaigner, l'émulation pour la beauté de la maison du Seigneur nous fait pratiquer les œuvres qui nous sont les plus chères, elle égale les plus saintes vertus, elle les surpasse même, puisqu'elle renferme en elle seule toute leur gloire et tout leur prix. Ah! si nous comprenions la grandeur de ce Dieu qui nous honore de sa présence, qui nous prévient de sa familiarité, qui se fait *Emmanuel*, Dieu avec nous et au milieu de nous; si nous étions pénétrés du sentiment de ces mystères de grace et d'amour qui s'opèrent dans nos églises et sur nos autels, les plus riches offrandes pour l'entretien et la décoration de son sanctuaire ne nous paraîtraient pas une assez magnifique expression de notre foi et de notre reconnaissance. Nous dirions avec Salomon : O Dieu! *que la terre et les cieux ne peuvent contenir*, vous, pour qui le firmament avec ses flambeaux et son pavillon d'azur, pour qui la terre avec toutes ses merveilles ne sont pas un temple assez digne, comment *oserons-nous vous offrir cette humble demeure*[1], bâtie de la main des hommes, et dont les proportions ont si peu de rapport avec votre infinie majesté? Je sais bien que Dieu n'a pas besoin de ces témoignages pour manifester sa

[1] Si cœlum et cœli cœlorum non te capiunt, quantò magis domus hæc quam ædificavi! 3. REG. VIII. 27.

grandeur. Il est grand et partout et toujours : il était grand sur la simple pierre et l'autel de gazon où le Patriarche lui offrait ses sacrifices, aussi bien que dans les splendeurs de cet auguste et immortelle cité dont l'apôtre saint Jean a décrit les magnificences : il était grand dans l'étable de Bethléem, dans l'obscurité de la crèche, aussi bien que dans le temple de Jérusalem, la gloire de la ville sainte et la merveille des nations : il était grand dans les catacombes, dans les déserts et les antres des rochers où la proscription de son culte le contraignit plus d'une fois de cacher ses mystères, aussi bien que dans nos superbes basiliques, sublime essai du génie chrétien, qui semble avoir voulu égaler à la majesté de Dieu même les monuments élevés à sa gloire, et la plus pauvre des églises n'en révèle que mieux peut-être au cœur tendre et pur, à l'âme aimante et fidèle, la présence du Dieu bon *qui s'est fait à l'image de l'homme, et s'est trouvé lui être semblable dans ses formes et ses plus indigentes apparences* [1]. Mais c'est le privilége d'un petit nombre d'âmes choisies que cette vive appréhension de la foi, qui saisit Dieu d'une vue pure, à la manière des esprits ; et pour la multitude des chré-

[1] In similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo. PHILIPP. II. 7.

tiens, la piété a besoin du secours des formes extérieures, des images sensibles pour se soutenir et s'exciter.

Aussi, N. T. C. F., est-ce bien moins pour Dieu qui peut se passer de cet appareil, enveloppé qu'il est, comme parle saint Augustin, dans sa propre grandeur; moins, disons-nous, pour Dieu que pour vous-mêmes, pour votre consolation, pour votre édification, pour votre instruction, pour la perfection de votre adoration et de vos prières, que nous sollicitons votre zèle en faveur de l'œuvre sainte des églises. N'est-il pas vrai que vous vous sentez plus recueillis, plus disposés à prier, plus rapprochés de Dieu, s'il est permis de le dire, devant un autel paré avec une noble simplicité, dans une église convenablement ornée, tenue avec une propreté décente et pourvue de tous les objets propres à inspirer la piété, que dans ces sanctuaires désolés, plus semblables à une maison abandonnée qu'à la maison de Dieu, plus faits pour contrister la foi que pour l'exciter, où les yeux ne s'arrêtent que sur des tableaux déchirés, des images mutilées, des peintures à demi effacées, des murailles noircies et dégradées, une chaire, des autels croulants de vétusté? Quand vous voyez tous les détails de l'édifice sacré entretenus avec un soin intelligent et distribués dans un bel ordre,

n'est-il pas vrai que votre religion est consolée, que votre cœur est ému, que votre espérance s'anime par cette image visible du Ciel qui n'est si beau que par l'ordre admirable que le Seigneur y fait régner? N'êtes-vous pas tentés de dire avec le prince des Apôtres, dans l'extase des joies et des gloires du Thabor : *Il fait bon d'être ici; faisons-y notre demeure*[1]*?* ou de vous écrier avec le Prophète, en contemplant la majestueuse ordonnance de toutes les parties du temple et la belle disposition des ornements qui le décorent : *Que vos tabernacles sont beaux, Dieu des vertus! que ces tentes* où vous voyagez avec nous dans notre pèlerinage vers la patrie céleste, sont dressées avec magnificence[2] !

J'ai parlé d'instruction : et une église ainsi parée de décence, ainsi entourée de soins et d'honneurs, n'est-elle pas en effet une prédication éloquente qui, en s'emparant de nos sens, touche, élève, remue notre âme, lui suggère une haute idée de Dieu, la remplit du respect de sa présence, et imprime dans notre cœur un vif sentiment de sa crainte et de son amour? J'ai parlé de consolations : ah! N. T. C. F., nous ne voulons pas vous gagner par la persuasion

[1] Bònum est nos hìc esse. LUC. IX. 33.

[2] Quàm pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israël! NUM. XXIV. 5.

de la gloire humaine; mais pourtant, quelle douce satisfaction pour de zélés paroissiens que de pouvoir se dire : « Jusqu'à nos jours, la maison de Dieu offrait l'aspect de l'indigence, de la désolation et de la ruine; nos pères nous avaient laissé des maisons commodes, spacieuses, honorables, proportionnées à nos besoins et à notre fortune, et l'*arche du Seigneur*, le tabernacle de son alliance, *reposait sous un toit plus vil* que ce misérable réduit où le berger abrite son troupeau [1]! Des frères tièdes, ou indifférents, ou cédant aux calculs d'une prudence intéressée, nous disaient, comme autrefois les politiques et les temporiseurs d'entre le peuple juif, au retour de la captivité : *Le temps n'est pas encore venu de relever, de réparer la maison du Seigneur*.... Mais nous entendions notre Dieu nous crier par la bouche de son prophète Aggée : *Est-il temps que vous ayez des habitations décentes ou somptueuses, et que cette maison sainte reste toujours déserte et abandonnée* [2]? Dociles à cette voix, nous nous sommes animés à l'œuvre; nous avons mis en commun nos sueurs et les tributs levés sur le trésor de notre pau-

[1] Ecce ego habito in domo cedrinâ, arca autem Domini sub pellibus est. I. PARALIP. XVII. 1.

[2] Nondùm venit tempus domûs Domini ædificandæ. — Numquid tempus vobis est ut habitetis in domibus laqueatis, et domus ista deserta? AGG. I. 2. 3.

vreté. Le Ciel a béni nos travaux; le voilà cet édifice que nos deniers ont fondé, que nos mains ont construit, que l'étranger admire, que nos voisins nous envient, qui fera chérir notre mémoire par nos derniers neveux appelés à jouir de génération en génération du fruit de nos sacrifices! Sans doute, ô mon Dieu! nous avons à nous faire pardonner bien des fautes, bien des erreurs; mais nous pouvons nous rendre le témoignage avec le Roi-Prophète *que nous avons aimé la beauté de votre maison, le lieu très-saint où habite votre gloire*[1]; et ce monument de notre foi, s'élevant vers le Ciel comme une prière éternelle, fera descendre sur nous la grace et la miséricorde. »

Il y a plus, N. T. C. F. : l'Eglise n'est pas seulement la maison de Dieu; elle est aussi la vôtre; oui, votre propre maison autant et plus encore que celle que vos ancêtres vous ont transmise par héritage, ou que vous auriez acquise ou construite de vos épargnes pour vos usages domestiques. Comme on voit s'élever, au milieu de chaque agrégation d'hommes, liés par des rapports de voisinage ou une communauté d'intérêts, une maison dite *commune*, parce qu'elle est ouverte à tous les enfants du village ou de la cité, qui

[1] Dilexi decorem domûs tuæ et locum habitationis gloriæ tuæ. PS. XXV. 8.

viennent y traiter de leurs affaires civiles : ainsi, pour les assemblées où se traitent les intérêts de la famille spirituelle, chaque circonscription paroissiale possède une maison, propriété commune de tous ceux qui prient le même père et le même Dieu, dans la communion d'une même mère. Et l'église de Dieu est tellement la maison du chrétien qu'il n'est point de circonstance solennelle, point d'actes importants de sa vie qui ne soient consacrés dans son enceinte ! Là vous avez pris une nouvelle naissance qui a corrigé le vice de votre première origine ; là vous avez essayé vos premiers pas dans la carrière de la vertu, et votre langue s'est formée à bégayer les premières louanges à la gloire du Créateur ; là votre enfance a été nourrie du lait de la divine sagesse ; là vous avez grandi, sous les ailes de la Religion, fortifiés du pain de la parole et du pain de l'Eucharistie ; là vos alliances ont été bénies ; là s'écoulent pour vous les heures d'un doux et saint repos, au milieu des vapeurs de l'encens et de l'harmonie des hymnes et des cantiques ; là enfin, quand vos yeux se seront fermés à la lumière, vous viendrez recevoir les derniers adieux d'une famille en pleurs et les derniers vœux d'une Religion qui fait briller le flambeau de l'espérance jusque dans les ombres du trépas ; et si vos cendres ne reposent pas, comme celles de vos pères, sous le pavé du temple,

la demeure des morts est-elle si éloignée de celle du Dieu vivant, qu'elle ne puisse en être regardée comme une annexe et une dépendance ? Ainsi donc, N. T. C. F., ce que vous faites pour l'entretien de vos églises, vous le faites pour vous : quand vous ajoutez un ornement à la maison du Seigneur, c'est votre propre demeure que vous embellissez ; plus vous multipliez vos dons pour contribuer à l'éclat de ses fêtes et à la pompe de ses solennités, plus vous multipliez vos propres jouissances, et vos plus chers intérêts se confondent ici avec vos devoirs les plus saints.

Au reste, N. T. C. F., nous ne demandons pas que vous vous imposiez des sacrifices au-dessus de vos forces : nous connaissons la modicité des ressources du plus grand nombre des paroisses, et nous n'ignorons pas que le culte divin comporte une dignité relative, proportionnée à l'importance des églises, accommodée au nombre et aux facultés des fidèles qui la fréquentent. Ce n'est pas du luxe que nous réclamons pour ces chères églises, quoique ses recherches et ses profusions ne puissent être plus légitimement excusées, plus saintement justifiées que par leur application à la décoration du sanctuaire. Que vous demandons-nous ? Que vous comptiez l'entretien et la sollicitude des églises au nombre des premières et des meilleures œuvres ; que vous leur réserviez une part dans vos li-

béralités et vos dispositions charitables; que vous observiez fidèlement nos règlements et ordonnances où nous avons tâché de ménager, avec un juste tempérament, ce qui est dû à l'honneur de Dieu et ce qu'exigent d'indulgence les difficultés des temps; que vous secondiez à cet égard le zèle de vos Pasteurs qui seraient les premiers à conseiller et à modérer votre générosité, si elle s'écartait des règles de la sagesse; que vous donniez peu, si vous avez peu; plus abondamment, si vous avez beaucoup, et toujours avec joie et empressement, comme il convient de le faire quand on donne au Seigneur. Que vous demandons-nous? Que vous retranchiez quelque parure sur la vanité pour faire servir ces dépouilles de l'Egypte à l'ornement du temple; que vous contribuiez à cette œuvre excellente du travail de vos mains, quand vous ne pouvez y contribuer de votre or; que les doigts de vos vierges et de vos épouses s'exercent à apprêter les tissus, à entretenir dans un état de propreté et de blancheur les voiles consacrés au service de l'autel; que les bras forts des pères et des jeunes hommes s'emploient au transport du bois et des pierres qui doivent entrer dans la construction du saint édifice. Que vous demandons-nous? Rien autre chose que ce que vous avez promis quand vous avez eu l'honneur de voir votre église décorée d'un titre paroissial. En

sollicitant cette faveur, n'avez-vous pas pris l'engagement de pourvoir à toutes les nécessités du culte divin, à la décente célébration des saints mystères, à la convenable administration des sacrements, à l'entretien de cette lampe qui annonce la présence du Dieu très-haut, qui fournit le feu pour le sacrifice ; de cette lampe, symbole de vos cœurs, qui luit et brûle jour et nuit devant l'autel, comme pour vous y représenter et vous y suppléer, comme pour témoigner de votre regret de ne pouvoir brûler comme elle et vous consumer sans cesse devant la face de Dieu!

Mais en recommandant, N. T. C. F., à votre zèle et à votre piété le soin de vos églises, nous n'aurions rempli qu'imparfaitement le devoir de notre ministère, si nous ne vous exhortions en même temps à ne pas négliger ce sanctuaire invisible, qui est aussi, dans un sens plus parfait et plus élevé, le temple de Dieu; j'entends parler de vos âmes dont les temples matériels tirent en partie leur sainteté. Une église décente et parée est belle sans doute; mais elle charme surtout mes yeux, parce que j'y vois la figure d'une âme ornée de toutes les vertus. Qui me donnera de vous introduire dans ce sanctuaire auguste, de vous en faire contempler les richesses et les merveilles? Là aussi s'élève un édifice, édifice spirituel, de l'aspect le plus régulier, soutenu, comme sur

autant de colonnes, par les vertus de force, de tempérance, de prudence et de justice. La foi en a posé les fondements, la sainte espérance le porte jusqu'aux Cieux; la divine charité en couronne le faîte; la pureté en revêt les murs d'une éclatante blancheur; la douceur, la résignation, la patience, en remplissent toute l'enceinte des plus suaves parfums. Là est aussi un autel où s'offrent des *hosties spirituelles* par l'immolation des désirs; un tabernacle où Dieu repose, car *son royaume est au-dedans de nous* [1]. Là brûle aussi la lampe mystérieuse sans cesse entretenue par l'huile des bonnes œuvres; là s'exhale aussi un encens pur, *les prières des Saints* [2], recueillies et portées par la main des Anges devant le trône de l'Agneau. Là se fait une prédication intérieure, je veux dire l'*onction de l'Esprit-Saint qui enseigne et persuade toute vérité* [3]. De là partent aussi les saintes pensées, les ardents désirs, traits brûlants qui vont frapper le Ciel, comme ces flèches de vos clochers élancées jusqu'aux nues. De même enfin que le temple visible, ce temple spirituel a reçu sa consécration dans l'eau du baptême qui l'a sanctifié, dans le sceau du Saint-Esprit qui l'a mar-

[1] Regnum Dei intrà vos est. LUC. XVII. 21.

[2] Quæ sunt orationes sanctorum. APOCALYP. V. 8.

[3] Unctio ejus docet vos de omnibus. 1. JOAN. II. 27.

qué de son empreinte. Ah! gardez, N. T. C. F., que rien de souillé n'en approche! Le châtiment serait terrible. *Celui qui aura profané ce temple saint, Dieu le perdra*[1] *!*

Ainsi, N. T. C. F., vous réaliserez, et dans un sens plus spirituel qu'il ne l'entendait, le vœu de l'apôtre saint Pierre, qui demandait que l'on *dressât trois tabernacles*[2] sur la montagne où Jésus fut transfiguré. En fondant le tabernacle de Dieu dans vos églises, et le tabernacle de Dieu dans vos âmes, vous aurez préparé le tabernacle de vos âmes dans l'éternité! Pensez-vous que J.-C. refusera l'entrée de son royaume céleste à ceux qui lui auront offert sur la terre une généreuse hospitalité? Et si, comme il nous l'assure, dans son Evangile, *il y a différentes demeures dans la maison de son Père*[3], ne vous est-il pas permis d'espérer qu'il réservera les places les plus brillantes aux fervents zélateurs de son temple, qui n'auront rien épargné pour le rendre moins indigne de sa suprême majesté?

[1] Si quis templum Dei violaverit, disperdet illum Deus. I. COR. III. 17.
[2] Faciamus hìc tria tabernacula. LUC. IX. 33.
[3] Mansiones multæ sunt in domo Patris mei. JOAN. XIV. 2.

INSTRUCTION PASTORALE

POUR LE CARÊME DE 1836.

SUR L'ESPRIT DE LA PÉNITENCE.

Après avoir établi, N. T. C. F., dans des considérations générales sur la loi du Carême, l'autorité de cette sainte loi, son antiquité vénérable, son universalité, sa perpétuité; après vous avoir ensuite exposé les principales fins que s'est proposées l'Eglise dans l'institution du jeûne quadragésimal, il nous paraît convenable de descendre à des applications pratiques de ces premières instructions, et de vous entretenir des dispositions avec lesquelles nous devons entrer dans cette carrière d'expiation et de pénitence.

Le temps du Carême est saint : ainsi le nomme l'Eglise. C'est un *temps favorable*, ce sont des *jours de salut* [1] : ainsi l'ont désigné les Prophètes. Mais ce temps, ne possédant aucune sainteté, aucune

[1] Tempus acceptabile.... Dies salutis. 2. COR. VI. 2.

vertu par lui-même, ne sera véritablement saint et profitable pour nous, qu'autant que nous le sanctifierons, et que nous lui ferons produire des fruits de grace et de vie. Or, dans quel esprit devons-nous l'observer pour lui donner ce caractère, pour en recueillir ces fruits de sainteté? Voilà ce que devrait d'abord se demander tout chrétien, tout catholique digne de ce beau nom, aux approches du Carême; et, comme nous avons prévenu vos questions, N. T. C. F., nous nous ferons un devoir d'y répondre, en établissant que nous devons passer le temps du Carême dans un esprit de pénitence, dans un esprit de prière, dans un esprit de charité opérant par les bonnes œuvres.

Esprit de pénitence. Prenez garde, N. T. C. F., il y a dans la pénitence chrétienne deux choses qu'il ne faut pas confondre, le corps et l'âme, la lettre du précepte, *lettre* stérile par elle-même, lettre morte, et *qui ne peut donner que la mort*, si elle est réduite à sa propre vertu; et l'*esprit* qui l'anime, la *vivifie* et la féconde [1]. Le corps de la pénitence consiste dans les jeûnes, les abstinences et autres austérités propres à mortifier la chair. Ces œuvres ont leur mérite, puisque la Religion les recommande, puisque Dieu nous déclare, dans ses Ecri-

[1] Littera occidit, Spiritus autem vivificat. 2. COR. III. 6.

tures, qu'il les a pour agréables; et nos frères séparés, qui les ont rejetées comme inutiles ou injurieuses à la bonté divine, n'ont pas compris ce mystère connu de saint Paul et de tous les sages, comme de tous les Saints, ce mystère des deux hommes que nous portons en nous-mêmes, et qui doivent être l'un et l'autre immolés au Seigneur par le sacrifice qui leur est propre, afin que notre être tout entier confesse son néant devant l'Etre des êtres. Mais ces œuvres extérieures, toutes saintes et méritoires qu'elles peuvent être, ne constituent pas à elles seules toute la pénitence. En vain se persuaderait-on qu'on a satisfait à l'obligation du Carême, parce qu'on aura jeûné quarante jours, et observé religieusement durant le même espace de temps l'abstinence des viandes : en gardant ces observances, on aura bien rempli la moitié de la loi, la partie extérieure et, pour ainsi dire, matérielle du précepte, mais on l'aura négligée dans sa partie la plus parfaite et la plus élevée; on aura offert au Seigneur ce sacrifice des taureaux et des génisses qu'il ne voulait *plus recevoir des mains d'un peuple grossier*[1]; mais on ne lui aura pas offert *ce sacrifice d'un esprit humilié*[2], ces *hosties spirituelles*

[1] Munus non suscipiam de manu vestra. MALACH. I. 10.

[2] Sacrificium Deo spiritus contribulatus. PS. L. 19.

dont parle l'Apôtre, et qui *sont agréées de Dieu en considération de leur union à l'offrande de la grande Victime* [1]. Aussi l'Eglise, toujours juste dans son indulgence, comme elle est indulgente dans sa sévérité, croit-elle pouvoir dispenser, comme elle dispense en effet pour des causes graves et légitimes, des pratiques de la pénitence corporelle; mais, toute miséricordieuse et toute puissante qu'elle est, et quoique tout pouvoir lui ait été donné au Ciel et sur la terre dans la personne adorable de son Epoux, elle ne se reconnaît pas le droit de nous dispenser de l'esprit de la pénitence.

Maintenant, N. T. C. F., que devons-nous entendre par cet esprit de pénitence, si nécessaire à la perfection de nos œuvres satisfactoires, et sans lequel nos jeûnes, nos abstinences, nos mortifications ne seraient que des sacrifices impurs, des offrandes souillées? Ah! c'est ici que nous aurions besoin d'être animé de l'inspiration des Prophètes, de l'esprit d'Elie et de Jean-Baptiste au désert, et de tous les saints pénitents des deux alliances, qui comprenaient et pratiquaient si bien ce que nous ne pouvons vous exprimer que par de faibles paroles. Nous essaierons cependant de vous en faire concevoir

[1] Offerre spirituales hostias acceptabiles Deo per Jesum Christum. 1. PETRI. II. 5.

l'idée, priant le Seigneur de vous donner le sentiment et l'intelligence pour suppléer à l'impuissance de notre langage.

J'appelle donc esprit de pénitence cette componction du cœur, à la fois triste et tendre, qui nous tient humiliés en la présence de Dieu et en la présence de notre péché ; qui nous met sans cesse notre iniquité sous les yeux, et couvre notre visage d'une salutaire confusion, en même temps qu'elle remplit notre âme d'une profonde et inconsolable douleur : componction qui s'attache à nos pas, qui nous accompagne dans toutes nos démarches, que nous portons partout avec nous-mêmes *comme un sceau appliqué sur notre cœur*[1]; qui mêle son amertume à toutes les douceurs de la vie, même les plus innocentes, nous avertissant par un instinct secret que nous ne sommes plus dignes de les goûter ; qui fait mourir en nous tout sentiment de vaine gloire, ferme notre âme à tout épanouissement de vaine joie, et nous maintient constamment dans une humble dépendance de Dieu, dans une respectueuse crainte de ses jugements. C'est de cette sainte impression qu'était touché le Roi prophète ; écoutez-le parler lui-même, et vous raconter ce deuil et ces souffrances d'une âme pénitente, qui sont écrits pour notre

[1] Pone me ut signaculum super cor tuum. CANT. VIII. 6.

instruction : il se nourrit d'un pain amer, *il mêle ses pleurs avec son breuvage, il baigne sa couche de ses larmes; son œil n'a plus de repos, ses os et sa chair ont perdu la paix; il veille nuit et jour sous un toit désert comme le pélican de la solitude; son péché comme sa douleur est toujours devant sa face; il en est affligé et humilié au delà de ce qu'il en peut dire; il se tourne et se retourne dans son angoisse; mais l'épine cruelle qui l'a blessé lui fait toujours sentir sa pointe déchirante.* Afflictus sum et humiliatus sum nimis; dolor meus in conspectu meo semper [1].

Qu'est-ce encore que l'esprit de pénitence? Ah! N. T. C. F., c'est ce regret vif et intime de ne pouvoir égaler la satisfaction à la grandeur de l'offense, de donner si peu pour se racheter, quand on est écrasé sous le poids d'une dette immense; de n'avoir à offrir que de légères privations *pour des péchés qui mériteraient des larmes éternelles* [2]*;* regret qui se fait sentir avec plus d'amertume encore, si l'on se voit contraint, pour des causes d'ailleurs légitimes, de recourir à la dispense. Donnez-moi une âme éprise de l'amour de son Dieu et de la haine du péché, pouvons-nous répéter ici, après

[1] PS. XXXVII. 8, 18.
[2] Satis est semel peccàsse ad fletus æternos. S. AMBR.

saint Augustin, *et elle comprendra ce que je dis*[1]. Oui, celui qui se trouve dans la nécessité de réclamer quelques adoucissements à la rigueur de la loi commune, mais qui s'afflige et s'humilie de cette nécessité comme d'une disgrace, qui gémit dans la sincérité de son cœur, de rester seul oisif, quand tous sont appelés aux travaux de la pénitence, d'être seul épargné dans la grande immolation de tout le corps de l'Eglise, celui-là peut se rassurer; il peut se reposer, sans crainte d'illusion, sur la foi d'un sentiment si chrétien; celui-là jeûne, celui-là garde l'abstinence; le Dieu de bonté accorde à son intention tout le mérite des mortifications de ses frères. Mais qu'elles sont rares ces âmes généreuses, pour qui la plus rigoureuse pénitence est de ne pouvoir la partager! Et combien, au contraire, ne s'étudient qu'à chercher des prétextes pour en éluder les saintes prescriptions, et dès qu'elles ont pu trouver quelques excuses qui justifient à leurs yeux la dispense, loin de s'en affliger comme d'un malheur, s'en félicitent comme d'un succès, et croient tout sauvé quand elles ont réussi à surprendre une indulgence qui consomme souvent leur perte éternelle!

L'esprit de pénitence, ah! N. T. C. F., c'est ce désir de satisfaire à la justice de Dieu, qui multiplie les ex-

[1] Da amantem, et sentit quod dico.

piations, qui nous porte, non à retrancher, mais à ajouter à la rigueur du précepte ; qui nous presse d'accomplir, par des pénitences volontaires, ce qui manque à la pénitence de l'Eglise ; qui nous fait accepter avec reconnaissance, comme de précieux suppléments de nos satisfactions imparfaites, tout ce que les inconstances de la fortune, la malice des hommes ou l'infirmité de notre nature nous apportent de souffrances et de contradictions ; c'est ce soin pieux de transformer en pénitences méritoires les maux inévitables dont nous sommes enveloppés, les maladies, les disgraces, les délaissements, les dégoûts, les afflictions du cœur et de l'esprit ; de nous faire de la nécessité même une vertu que le Dieu bon ne laissera pas sans récompense, et de tirer ainsi de l'or de ces tristes ruines ou de nos espérances trompées, ou de notre santé languissante, ou de nos félicités évanouies. Non, N. T. C. F., si nous périssons faute de pénitence, ce n'est pas la pénitence qui nous aura manqué ; elle n'attend pas que nous venions à elle ; elle nous prévient : nous la trouvons en nous et hors de nons. *Toute créature souffre et gémit*[1], depuis le monarque assis dans la pourpre, jusqu'au Lazare couvert de haillons. Quand l'humanité élève sa grande voix, si vous prêtez l'oreille, vous n'entendez qu'un

[1] Omnis creatura ingemiscit et parturit usquè adhuc. ROM. VIII. 22.

long cri de douleur. *L'homme vit peu de temps, et cette courte vie est remplie de beaucoup de misères*[1], a dit le juste qui les avait assemblées toutes sur sa tête. Quand ce n'est pas le présent qui le tourmente, c'est l'avenir qui le trouble et l'inquiète; quand ce n'est pas la pauvreté qui le visite, c'est la maladie qui vient frapper à la porte de sa demeure; quand il ne souffre pas dans son corps, il souffre dans son âme; s'il est en paix du côté de l'étranger, c'est dans ses propres foyers qu'il trouve la guerre; les chagrins, les douleurs, les tourments l'environnent; il se fatigue même du bonheur, tant il se sent voué à l'expiation! Fait à l'image du Dieu qui l'a créé, il est fait aussi à l'image du Dieu qui paya sa rançon; et si ce Roi de la création porte une couronne, cette couronne, comme celle du Roi du Calvaire, est un tissu d'épines! Ce n'est donc pas, encore une fois, la pénitence qui nous manque, c'est nous qui manquons à la pénitence, qui périssons au milieu de tous les moyens de salut, parce que nous ne savons pas ou que nous ne voulons pas nous en servir pour faire notre paix avec le Ciel.

L'esprit de pénitence, ah! N. T. C. F., c'est une sainte émulation de la Passion du Sauveur, une tendre union à ses souffrances, par laquelle nous souffrons

[1] Homo... brevi vivens tempore repletur multis miseriis. JOB. XIV. 1.

en lui, pour lui et avec lui; une amoureuse contemplation de ses plaies, fontaines sacrées d'où coulent les eaux vives de la rédemption; un pieux désir d'en porter l'empreinte gravée dans notre âme, de *recevoir en nous pécheurs les mêmes impressions qu'a ressenties cette Victime innocente*[1]; une chrétienne appréciation de la vertu de sa Croix, qui nous fait considérer comme un avantage inestimable tout ce qui nous peut rendre *plus conformes à l'image de ce divin Crucifié*[2]. Hélas! N. T. C. F., toute l'Eglise s'émut de joie, au siècle d'Hélène, à la nouvelle que la vraie Croix avait été retrouvée par les soins de cette pieuse princesse; et, depuis cette époque heureuse, la religion des peuples, la religion des fidèles, se montrent saintement curieuses de posséder quelque fragment de cet arbre du salut: la moindre parcelle de ce bois vénérable, qui a porté le corps sanglant de Jésus-Christ et a reçu ses derniers soupirs, est un trésor plus cher à la piété que l'or et les pierreries dont elle se plaît à l'enrichir, et nous aimons à reconnaître qu'en cela la piété est digne de tout éloge. Mais le Sauveur nous a laissé des reliques plus précieuses encore du bois de son sacrifice, et l'on peut dire que la vraie Croix n'a jamais été perdue dans

[1] Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu. PHILIP. II. 5.

[2] Conformes fieri imaginis filii sui. ROM. VIII. 29.

son Eglise. Les afflictions, les revers de fortune, les amertumes de la vie, les appréhensions de la mort, l'abandon des amis, les tristesses du cœur, les infirmités d'un corps de boue, la *malice de chaque jour*[1] et les peines de chaque heure, voilà autant de parcelles du bois sacré de la vraie Croix qu'il nous faut chérir, vénérer, enchâsser richement dans l'or d'une *charité patiente*, résignée, généreuse, *qui souffre tout, qui supporte tout*[2] en union avec le divin Maître, et dans la vue de satisfaire à sa justice.

Concluons de ces réflexions, N. T. C. F., , qu'il en est beaucoup qui jeûnent, qui pratiquent les abstinences de l'Eglise, et qu'il en est peu néanmoins qui remplissent tout le devoir de la pénitence. Grace à la divine miséricorde, la sainte loi du Carême est encore assez généralement observée dans le très-grand nombre des familles de notre diocèse, pour que les exceptions y soient sensibles : mais qu'il y a de vérité et de sens chrétien dans la simplicité naïve de ces bons fidèles de nos campagnes, à qui l'on demande s'ils ont jeûné, et qui répondent que Dieu le sait, et que pour eux ils n'osent se rendre ce témoignage. Mot touchant, évangélique candeur!

[1] Sufficit diei malitia sua. MATTH. VI. 34.

[2] Charitas patiens est, omnia suffert, omnia sustinet. COR. XIII. 4.

Ils ont pourtant rempli le précepte de l'Eglise, mais ils ne savent pas si ce jeûne leur sera compté, parce qu'ils n'osent se promettre de l'avoir observé dans un véritable esprit de pénitence. C'est donc cet esprit que vous devez former, ou plutôt que vous devez prier le Seigneur de former en vous ; une si sainte disposition ne pouvant être que le fruit de sa grace. Si vous le possédez, cet *esprit principal*[1] qui doit animer vos œuvres satisfactoires, vous verrez approcher les jours de la pénitence avec plus de joie que de crainte. Ces pratiques qui semblent rudes à la mollesse, vous paraîtront légères : loin de vous plaindre de la pesanteur d'un joug, tellement adouci par l'indulgence qu'il n'est plus possible de le réduire sans le retrancher tout-à-fait, vous reconnaîtrez qu'on vous fait grace ; vous chercherez moins des prétextes pour vous soustraire à la loi, que vous ne serez sévères pour peser à la balance du sanctuaire la légitimité des excuses que vous croiriez pouvoir présenter ; vous rendrez grace à la miséricorde qui veut bien accepter de si faibles réparations en échange des droits rigoureux de la justice. Oh ! si l'on était animé de cet esprit, que de santés seraient fortes, qui se prétendent impuissantes à porter le joug de votre loi, ô mon Dieu ! Que de vieillards, qui s'autorisent de leurs

[1] Spiritu principali confirma me. PS. L. 14.

cheveux blancs pour réclamer la dispense, ne trouveraient dans leur long âge, qui a multiplié leurs offenses, que de nouveaux motifs de racheter des dettes grossies avec le cours de leurs années! Que de jeunes gens, qu'effraie la discipline de l'Eglise, reconnaîtraient que ses rigueurs imposent moins de sacrifices que ne leur en coûtent les plaisirs! Mais à l'esprit de pénitence, il faut joindre l'esprit de prière.

Non, N. T. C. F., *cette espèce de démons*, pour parler le langage de l'Evangile, ou plutôt cette légion d'esprits mauvais que l'Eglise prétend conjurer par les saints exercices du Carême, *ne se peut chasser que par la prière unie au jeûne*[1]. Le jeûne nous dispose au combat, comme ces athlètes qui se préparaient par *de sévères abstinences à entrer dans la lice;* mais c'est la prière qui nous donne des armes pour vaincre : le jeûne abat le corps et *extermine la face*, la prière fortifie notre âme et relève vers le Ciel notre tête humiliée : le jeûne expie le péché, la prière attire la grace : le jeûne fait mourir en nous l'homme charnel, la prière crée en nous l'homme céleste. Dans l'esprit du christianisme et dans ses constants usages, la prière entre comme un élément nécessaire dans toutes

[1] Hoc genus dæmoniorum non ejicitur nisi in oratione et jejunio. MATTH. XVII. 20.

les œuvres de la piété : elle se mêle à nos pénitences, à nos aumônes, comme une bénédiction qui les consacre, comme un parfum qui les purifie et les rend agréables, comme un assaisonnement qui les préserve de la corruption. Séparer la prière du jeûne, c'est ôter l'encens au sacrifice. Admirable économie de notre Religion sainte ! Dans cette immolation de nous-mêmes que nous devons offrir à Dieu, la pénitence fournit la victime, comme la charité fournit la flamme qui la consume; mais c'est à la prière qu'elle doit cette odeur de suavité que le Seigneur *respire avec une divine complaisance* [1].

Et véritablement, N. T. C. F., si la foi nous commande *de prier sans cesse*, *de prier sans relâche*, sans distinction de temps et de jours, en sorte que la vie du chrétien ne soit qu'une prière commencée sur la terre pour se continuer éternellement dans les Cieux, combien plus entend-elle nous en faire un devoir dans ces jours privilégiés qu'elle a séparés de la masse des jours communs et ordinaires, pour en faire des jours de sanctification et de salut? Que cette obligation de la prière continuelle ne se puisse observer à la lettre dans la complication et le mouvement des intérêts et des affaires qui remplissent l'année, on le conçoit, on vous excuse et l'on vous

[1] Odoratusque est Dominus odorem suavitatis. GENES. VIII. 21.

dit, avec saint Augustin, pour votre encouragement et votre consolation, *que celui-là prie, qui travaille*[1], pourvu qu'il travaille pour Dieu, dans la vue de lui plaire et dans l'ordre de sa volonté. Mais quand recevra-t-elle donc son application littérale et rigoureuse, cette règle si sainte de la piété chrétienne, si ce n'est pas dans le temps du Carême? Hélas! N. T. C. F., on prie si peu aujourd'hui! Cette prière du jour et de la nuit, qui unissait autrefois le Ciel et la terre dans des liens harmonieux, et qui rendait la louange de Dieu permanente parmi les hommes, cette prière a cessé. Un siècle qui matérialise tout, jusqu'au sentiment, jusqu'à la pensée, jusqu'aux mouvements de l'âme les plus spontanés et les plus irrésistibles, éteint chaque jour l'esprit de prière, *s'obstinant à ne voir que la terre*[2], ne comprenant pas ce que peuvent avoir de puissance et de vertu des regards suppliants levés vers le Maître du monde, et bannissant du Ciel la Providence pour la placer dans la main de l'homme, dans son industrie, dans ses instruments, dans les procédés inventés par son génie. L'adoration, la louange, l'action de graces sont devenues plus rares dans l'Eglise elle-même, depuis la dispersion des en-

[1] Qui laborat, orat.

[2] Oculos suos statuerunt declinare in terram. PS. XVI. 11.

fants du cloître et la destruction des maisons de la prière, depuis que les besoins de la société, multipliés par son goût effréné pour les jouissances du luxe, demandent toutes les heures et tous les bras pour le travail. Ah! N. T. C. F., qu'il y ait du moins un temps dans l'année où la prière, cette exilée céleste, se vienne replacer dans notre cœur et sur nos lèvres, un temps où l'homme se puisse occuper de lui-même, se ressouvenir de son Dieu, de son âme, de sa fin sublime! Sauvons du moins le temps du Carême de cette usurpation des appétits grossiers et cupides de la vie animale et terrestre, sur les nobles instincts de la partie spirituelle de notre nature; sauvons-le de ces envahissements des préoccupations du siècle présent, qui ne laissent plus de place aux prévoyances du siècle à venir, et à la préparation de nos destinées immortelles!

Vous donc qui jeûnez, priez, afin que vos jeûnes, portés sur les ailes de la prière, montent jusqu'en la présence de Dieu. Priez surtout, vous qui ne jeûnez pas, soit que la faiblesse de l'âge vous dispense, soit que la faiblesse de la santé vous excuse. Une prière plus fréquente, plus assidue, plus fervente, est le jeûne de ceux qui ne jeûnent point. Vous nous exposez qu'un estomac débile, une poitrine délicate, une tête souffrante, ne vous permettent pas de sup-

porter les longues abstinences du Carême, et, confiante dans la sincérité de vos motifs, l'Eglise vous croit et vous remet cette partie de la pénitence. Nous croirez-vous aussi, N. T. C. F., quand nous vous disons que si le jeûne fatigue, la prière repose; que le silence d'une âme recueillie en Dieu ne coûte point d'efforts à la nature, et que de doux entretiens avec le Ciel, par la paix qu'ils nous donnent et les consolations qu'ils répandent dans notre cœur, ne sont pas moins favorables à la santé du corps qu'à la santé de l'âme?

Priez donc, N. T. C. F., et ne cessez point de prier tant que dureront les jours de la réconciliation et de la pénitence. Priez seuls, retirés dans le secret de votre maison et dans le secret de votre cœur; et là, saintement recueillis sous les yeux du *Dieu qui voit dans le secret*, suppliez-le pour vos propres besoins, lui découvrant vos plaies, lui exposant vos faiblesses, et le conjurant de les guérir. Priez en famille, dans ces veilles de l'hiver, que le Seigneur semble avoir voulu prolonger, afin que, rapprochés et réunis autour du foyer héréditaire, le paix du soir et le calme de la nuit vous invitent à adresser en chœur une commune louange au Père commun que nous avons dans les Cieux, et là, entourés de vos enfants, de vos serviteurs, et des pieux souvenirs de vos an-

cêtres, implorez-le pour vos besoins domestiques, lui demandant votre pain de chaque jour, sa bénédiction sur vos labeurs, sa justice surtout, sa sagesse et sa crainte, la première des richesses. Que de graces, que de faveurs le Ciel ne se plairait-il pas à verser sur une maison ainsi réglée, où toute une famille assemblée dans une communauté de sentiments et d'intentions s'exciterait à la vertu par de pieux entretiens, s'édifierait par de mutuels exemples; où un père respecté, semblable aux anciens Patriarches, offrirait au nom de tous le sacrifice de la prière, et *l'holocauste de l'expiation*, *de peur que quelqu'un de ses fils n'eût offensé Dieu dans son cœur*[1] *!*

Priez dans nos temples, en union avec vos frères, avec la grande famille des enfants de Dieu; et là, humblement prosternés devant ses autels, adressez-lui de ferventes et d'unanimes supplications pour les nécessités publiques. Demandez-lui la paix et l'exaltation de son Eglise, le triomphe de la Religion sur les aveugles qui la combattent, et les ingrats qui l'abandonnent, le bonheur et la prospérité de la patrie. Hélas! nous nous plaignons que le mal augmente sur la terre, que les malheurs se multi-

[1] Offerebat holocausta, ne fortè peccaverint filii sui, et maledixerint Deo in cordibus suis. JOB. I. 5.

plient avec les péchés, que le désordre des éléments marche de pair avec le désordre des intelligences et des volontés, que des fléaux inconnus *répondent comme un écho vengeur à des crimes* sans nom [1]. La société s'épouvante de voir sortir de ses entrailles des monstres de forfaits que ses flancs n'avaient jamais portés, et d'entendre des blasphèmes que la langue de l'enfer n'avait pas encore essayés, l'insulte directe à Jésus-Christ, la glorification du meurtre, du suicide, de l'athéisme : tous les esprits sont frappés de l'énormité de ces scandales, les plus indifférents en conçoivent comme un triste pressentiment de la ruine imminente de tout ordre social ; mais personne n'en veut voir la cause, personne n'en cherche le remède là où seulement il se peut trouver. La cause est dans la séparation de Dieu et de l'homme, dans le divorce de la société et de la Religion : le remède est dans une nouvelle consécration de l'antique alliance qui unissait le Ciel avec la terre ; il est dans la prière, qui peut seul rapprocher ce que l'impiété a désuni. Il y a dans la prière, surtout dans la prière publique et solennelle, une vertu secrète que les sages du siècle ne soupçonnent pas, une force toute-puissante pour rétablir l'ordre dans le monde moral comme dans le monde matériel. Il

[1] Peccata nostra responderunt nobis. IS. LIX. 12.

faut des prières publiques pour les besoins publics, comme des prières domestiques pour les besoins des familles, et des prières individuelles pour nos besoins intimes. Voilà pourquoi l'Eglise, dans le saint temps du Carême, appelle plus fréquemment ses enfants dans ses temples, multipliant, pour les y attirer, les prières, les bénédictions, les prédications solennelles : c'est pour cela que, dès l'entrée de cette carrière d'expiation, elle donne à sa voix l'éclat de la trompette, et qu'empruntant les accents du prophète Joël, elle nous crie : « Voulez-vous *sanctifier le jeûne*, en sorte qu'il apaise la colère de Dieu et désarme sa justice? *convoquez l'assemblée, appelez le peuple, réunissez les vieillards, faites venir les enfants et tous les habitants de la terre dans la maison de votre Dieu; que l'époux quitte sa maison, et l'épouse le lieu de son repos, et qu'un seul cri, parti de toutes les bouches et de tous les cœurs, monte vers le Seigneur pour implorer le pardon et la miséricorde; que les prêtres pleurent entre le vestibule et l'autel,* médiateurs entre le peuple et son Dieu, *et qu'ils disent* à ce Dieu juste et clément : *Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple, à ce peuple que vous avez choisi, que vous avez racheté*, que vous avez aimé d'un amour de préférence. *Ne livrez pas* notre

France, ce royaume de saint Louis, cette illustre portion de *votre héritage au mépris et à l'insulte* de l'étranger, *de peur que les nations*, humiliées de notre supériorité dans les arts de la paix comme dans ceux de la guerre, ne *triomphent* de notre dégradation religieuse et morale, et ne *disent*, en nous montrant du doigt en signe de dérision : *Voilà un peuple qui n'a point de Dieu! Parce, Domine, parce populo tuo, et ne des hæreditatem tuam in opprobrium, ut dominentur eis nationes. Quare dicant in populis : Ubi est Deus eorum*[1]*?* »

Enfin, N. T. C. F., et c'est notre dernière considération, nous devons sanctifier le Carême par un esprit de charité opérant par les bonnes œuvres. Comme *la charité est* le commencement et *la fin de la loi*[2], et *qu'elle est même*, à proprement parler, *toute la loi*[3], la Religion ne nous prescrit aucun devoir qui ne se rapporte directement ou indirectement à l'avantage et à la gloire de cette excellente et suréminente vertu; et en cela, pour le dire en passant, apparaît manifestement la divinité de cette Religion, et ses admirables proportions, soit à la majesté de Dieu qu'elle honore, soit aux besoins et aux misères de l'humanité qu'elle soulage et console.

[1] JOEL. II. 17. [2] Finis præcepti est charitas. I. TIM. I. 5.
[3] Plenitudo legis est dilectio. ROM. XIII. 10.

Quand donc l'Eglise nous impose des privations et des jeûnes, elle n'entend pas seulement nous fournir un moyen d'expier nos péchés, et nous faire reconnaître le souverain domaine de Dieu sur toute créature; elle veut encore intéresser et disposer notre cœur en faveur de nos semblables. Elle veut que *dans le temps présent* du Carême, *notre abondance supplée à l'indigence et à la disette du pauvre*[1]; que les retranchements faits au luxe et à la délicatesse de nos tables servent à apaiser la faim et à couvrir la nudité de nos frères, et que cette *prudente et religieuse épargne du superflu, qu'elle nous commande*, soit mise en réserve comme la part de la miséricorde, et *placée dans les mains de la charité, qui la fera valoir. et fructifier,* en la dispensant à ceux qui n'ont pas le nécessaire[2].

La divine Providence, qui, dans la distribution des saisons, en a réservé une pour la moisson du riche, n'a pu oublier le pauvre, et le temps assigné par elle pour la récolte du pauvre; c'est le Carême. Elle a permis, pour des fins dignes d'elle, un désordre apparent qui frappe tous les yeux, le partage inégal des biens de la fortune : il faut que

[1] In præsenti tempore vestra abundantia illorum inopiam suppleat. II. COR. VIII. 14.

[2] Prudensque demat parcitas, quod charitati fœnerat. *Hymne de l'Eglise.*

l'égalité se retrouve[1], comme parle saint Paul, et que nous rétablissions l'ordre ici-bas par la charité, si nous ne voulons que Dieu le rétablisse lui-même dans l'éternité par sa justice. Le mauvais riche prie Abraham, du fond de l'abîme, de lui envoyer, par le ministère de Lazare, une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue desséchée par une flamme dévorante, et Abraham lui répond : *Souvenez-vous, mon fils, que vous avez reçu des biens en abondance dans cette vie d'épreuve où Lazare n'a recueilli que des maux : il est maintenant consolé, et vous*, par un juste retour, *vous êtes dans les tourments*[2]. Qu'il nous soit permis de vous faire l'application de ces belles paroles, N. T. C. F., à vous surtout, riches du siècle, privilégiés de la fortune. Vous n'avez manqué d'aucune des commodités et même des douceurs de la vie dans tout le cours d'une année, où tant d'infortunés n'ont connu que les privations et les besoins : mais voici venir les jours du Carême. Nest-il pas juste que maintenant vous ressentiez, à votre tour, quelque gêne, quelque souffrance, et que *les entrailles de vos frères se reposent* quelque peu, et soient rafraîchies

[1] Ut fiat æqualitas. II. COR. VIII. 14.

[2] Et dixit illi Abraham : Fili, recordare quia recepisti bona in vitâ tuâ, et Lazarus similiter mala : nunc autem hic consolatur, tu verò cruciaris. LUC. XVI. 25.

par la rosée de vos pieuses largesses[1] ? Vous vous plaignez des rigueurs du jeûne ? Mais combien ces rigueurs seront adoucies par cette délicieuse pensée : Le jeûne que j'observe aujourd'hui donnera du pain à une famille, pour qui le jeûne est de tous les jours, et dont le Carême embrasse toute l'année. Ce tribut méritoire que, dans un esprit de pénitence conforme au saint temps que je parcours, je lève sur les dépenses de ma maison, de ma table, de mon jeu, de ma parure, donnera du lait à ces enfants qui n'en trouvent plus au sein maternel tari par la souffrance, sauvera du désespoir ce vieillard, mourant de faim et de froid plus que du poids et de l'excès de ses années, sauvera du déshonneur cette jeune personne que sa vertu, aux prises avec le besoin, ne défend plus que faiblement contre la séduction de l'or que le corrupteur fait briller à ses yeux !

Si ce moyen de sanctifier le Carême par la charité ne trouve pas grace et faveur auprès de vous, riches de ce monde qui, pour l'ordinaire, acquittez le plus mal la dette de la pénitence, quoique, par les abus et les excès qu'entraînent les richesses, vous ne soyez pas les moins redevables à la justice de Dieu, si vous ne goûtez pas cette morale, nous désespérons de vous en proposer une autre par laquelle

[1] Viscera sanctorum requieverunt per te, frater. PHILEM. 7.

vous puissiez être sauvés ! On vous indique le jeûne, et vous prétextez votre santé ; on vous recommande la prière, et vous n'avez pas le temps de prier. Eh bien ! ne jeûnez pas, ne priez pas : nous attendrons que la grace vous touche. Mais quelle excuse pouvez-vous nous alléguer, quand nous vous disons d'être humains du moins, charitables, sensibles, si vous ne voulez pas être chrétiens ; quand nous vous répétons cette parole du Prophète au roi Nabuchodonosor, près de tomber du faîte de la grandeur et de l'opulence dans la ruine la plus déplorable et la plus abjecte, par l'abus qu'il avait fait de cette prospérité même ? « Nous ne voyons pour vous qu'une seule chance de salut. *Aussi n'avons-nous qu'un conseil à vous donner, et puisse-t-il,* N. T. C. F., *vous être agréable* autant qu'il vous est salutaire : *Rachetez vos péchés par vos aumônes ;* rendez-vous digne de miséricorde en usant de miséricorde envers les pauvres, et *peut-être que le Seigneur vous pardonnera* [1], et peut-être qu'en considération de votre charité, il vous donnera la force d'accomplir les autres préceptes de sa loi ! »

Mais *l'homme ne vit pas seulement de pain* [2] ;

[1] Quamobrem, rex, consilium meum placeat tibi, et peccata tua eleemosynis redime, et iniquitates tuas misericordiis pauperum : forsitan ignoscet delictis tuis. DAN. IV. 24.

[2] Non in solo pane vivit homo. MATTH. VI. 4.

il vit de justice, d'amour, de vérité. Que vos libéralités s'étendent à toutes les œuvres propres à le consoler, l'instruire, le réformer, le perfectionner. Que chacun de vous, dans la mesure de ses facultés, apporte son tribut à ce fleuve de charité qui abreuve de ses trésors toutes les indigences de l'Eglise de la terre, image de ce *fleuve de paix* et de félicité qui *inonde des torrents de sa joie l'Eglise du Ciel*[1]. Nous ne pouvons chaque jour solliciter votre bienfaisance pour les besoins de chaque jour; nous craindrions de vous devenir importuns. Mais le Carême, avec le souvenir de vos péchés qu'il réveille et la nécessité de l'expiation qu'il vous prêche, avec les idées de miséricorde attachées à cette Croix qu'il expose à vos regards nue et sanglante, le Carême nous autorise à faire un appel à la générosité de vos sentiments en faveur de tous les genres d'infortunes, à vous recommander à la fois toutes les œuvres qui intéressent l'humanité, au nom de ce Dieu qui vous a donné tout son sang, qui a pris sur lui toutes vos plaies et qui ne vous demande en retour, pour guérir celles de vos frères, qu'un peu de cet or, si follement prodigué par le luxe, ou plus follement épargné par l'avarice. Secourez donc le prisonnier, recueillez l'étranger; donnez au pauvre assis à votre

[1] Fluminis impetus lætificat civitatem Dei. PS. XLV. 5.

porte, qui attend les miettes tombées de votre table ; mais donnez surtout à ces pauvres qui ne demandent pas, parce qu'ils craignent la honte plus que la faim, à ces pauvres, prisonniers dans leur propre demeure, étrangers dans leur propre patrie, dont la misère n'est connue que de Dieu et de ses charitables épouses, confidentes de leur secret et servantes de leurs douleurs, et qui recevront en même temps de ces pieuses dépositaires de vos aumônes le soulagement de leurs corps et la consolation de leurs âmes. Donnez pour la fondation de ces saints asiles, où l'orpheline retrouve, dans la Vierge de J.-C., tous les soins de l'amour maternel, avec je ne sais quoi de plus suave et de plus ravissant que la grace et la Religion ajoutent à nos tendresses naturelles, et où elle apprend tout ce qu'il lui importe de savoir, le travail qui préserve du vice, et la prière qui fait supporter le malheur. Donnez pour l'entretien de ces écoles modestes, desservies par l'esprit de désintéressement et de sacrifice, où l'enfance indigente est nourrie du lait de la piété et du pain de la doctrine céleste ; et de ces écoles non moins précieuses consacrées à l'éducation des jeunes clercs, espérance de l'Eglise, futurs apôtres de la charité, qui doivent un jour en allumer la sainte flamme dans les cœurs, et en perpétuer les miracles sur la

terre. Donnez pour le soutien et l'accroissement de cette œuvre, la plus grande et la plus belle peut-être qu'ait inspirée le génie de la Religion, l'œuvre de la propagation de la foi, qui recule les limites du royaume de Dieu, porte sa gloire chez les nations qui ne l'avaient pas entendu nommer, gagne à l'Evangile la multitude des peuples, et rend chaque fidèle, enrôlé sous sa bannière, participant des mérites de l'apostolat; et joignant ainsi, N. T. C. F., les exercices de la charité aux pratiques de la pénitence et de la prière, vous recueillerez tous les fruits et toutes les bénédictions du Carême, comme vous en aurez accompli tous les devoirs; vous serez sanctifiés par lui, comme vous l'aurez sanctifié; vous ferez fleurir ce désert, cette station de quarante jours par laquelle l'Eglise veut vous initier aux joies de la Résurrection, et vous introduire dans la terre promise des solennités pascales, figure de la Pâque éternelle que l'Agneau vainqueur doit, selon sa promesse, célébrer avec ses élus dans la terre des vivants.

LETTRE PASTORALE

A L'OCCASION D'UNE

NOUVELLE VISITE GÉNÉRALE DE SON DIOCÈSE.

SUR LES CONFRÉRIES.

MARS 1836.

Ce nous est toujours, N. T. C. F., une joie bien sensible, c'est comme une fête toujours nouvelle pour notre cœur, que d'avoir à vous annoncer notre visite pastorale. Il nous semble que de toutes les fonctions de l'épiscopat, il n'en est point qui remplisse mieux l'idée que nous nous sommes faite de notre ministère, qu'un évêque ne ressemble jamais mieux à ce souverain Pasteur des âmes qui n'a pas craint de nous prévenir et de faire vers nous les premières démarches, de *nous chercher quand nous étions perdus*[1], *de nous rapprocher quand nous*

[1] Venit Filius hominis quærere.... quod perierat. LUC. XVII. 10.

étions loin [1], que lorsqu'abrégeant les distances et voulant vous épargner la peine de venir à nous, nous courons avec empressement au-devant de nos frères, jaloux de leur apporter nous-même la bénédiction, la grace et la paix, comme J.-C. nous les a apportées du Ciel. Cette seconde visite générale, que nous allons entreprendre, nous offre encore cet avantage de plus, qu'elle nous ramène vers des rivages connus et sur la trace de nos premières courses évangéliques; que nous retrouverons partout, sur nos pas, des pasteurs que nous avons appris à estimer et à chérir, des populations qui ne nous sont plus étrangères. Voir les peuples qui lui sont confiés, c'est pour le cœur d'un pasteur une douce jouissance; les revoir est un bonheur plus doux encore, parce qu'il s'y joint le charme des souvenirs, et ce sentiment plus vif qui s'attache à ce qu'on a pu connaître et apprécier. Eh! quel intérêt n'ajoutent pas, en particulier, à notre prochaine visite, les établissements importants semés sur cette terre que nous allons parcourir? Cette maison d'ouvriers évangéliques, qui, *envoyés deux à deux* [2], comme les disciples du Sauveur, ont déjà porté sur tous les points

[1] Vos qui aliquandò eratis longè, facti estis propè in sanguine Christi. EPH. II. 13.

[2] Misit illos binos ante faciem suam. LUC. X. 1.

de notre diocèse la bonne odeur de J.-C.; cette pépinière de lévites, qui, pour avoir été transplantée, par la nécessité des temps, loin du sol où elle croissait, n'en a pas moins fleuri pour la joie de l'Eglise et l'édification des peuples, graces aux mains habiles qui la cultivent; cette école ecclésiastique de Belmont, qui partage, avec celle que nous avons fondée dans notre ville épiscopale, nos sollicitudes les plus tendres, comme elle est aussi l'objet de nos espérances les plus chères; ces florissantes maisons d'éducation, qui justifient si bien par leurs succès la confiance des familles chrétiennes; et cette école de Frères, dont Saint-Affrique a vu avec tant de satisfaction poser la première pierre, et qui ne lui laissera bientôt plus rien à envier aux villes de notre diocèse les plus favorisées sous le rapport de l'enseignement populaire?

Et pour vous dire enfin toute notre pensée, N. T. C. F., nous nous réjouissons surtout de cette seconde visite, parce qu'elle doit réaliser un vœu que nous n'avons cessé de former, qui est de connaître par nous-même toutes vos paroisses, même les plus reculées et les plus obscures. Nous ne croirons à cet égard avoir rempli toute l'étendue de notre tâche, qu'après que nous aurons, à l'exemple d'un de nos plus saints prédécesseurs, visité une

à une toutes les églises, chapelles et annexes dont la sollicitude nous est confiée; qu'après que nous nous serons assuré de nos yeux de l'état de chaque sanctuaire où le Seigneur daigne établir son tabernacle, de chaque presbytère où il est si juste que nos chers coopérateurs trouvent un abri décent et commode, en échange de la vie de retraite et de privation à laquelle ils se dévouent pour vous servir; de chacune de ces demeures de morts, où reposent, dans l'attente de la résurrection, les dépouilles de ce que vous avez eu de plus cher en ce monde. Nous avons bien déjà fait, et même dans un assez grand détail, une inspection générale de notre diocèse; mais, malgré notre bonne volonté, que de paroisses nous avons dû laisser sur notre gauche et sur notre droite, dans ces reconnaissances rapides, pour courir au but que nous nous étions proposé! Ce sont ces omissions que nous voulons réparer; c'est ce vide que nous voulons combler. Nous ne nous dissimulons pas les difficultés et les lenteurs inévitables d'une pareille entreprise, en présence de près de sept cents églises qui réclament nos soins; mais nous n'y épargnerons, avec le secours du Seigneur, ni le temps ni la peine; nous y emploierons, s'il le faut, sept années, en partageant en autant de sections le vaste héritage qui nous est échu. Le travail ne

nous effraie point : l'amour le rend léger, et la grace aide à le porter. Cet amour, nous le trouverons dans notre cœur, et la grace, nous l'espérons de vos prières.

Nous vous adressâmes, l'an dernier, une instruction sur le zèle des églises, et ce n'est pas sans une vive satisfaction que nous avons appris, N. T. C. F., que, dociles à nos exhortations, et dans la prévoyance que nous viendrions bientôt vous visiter, vous avez fait les dispositions convenables pour rendre ces maisons saintes moins indignes de la majesté du Seigneur. Nous continuerons, cette année, selon notre usage, de toucher en peu de mots quelqu'un des points qui intéressent le bon ordre des paroisses, et, sans sortir des églises, les confréries et dévotions nous offrent un sujet qu'il nous a paru utile de traiter.

Les confréries et dévotions approuvées par l'Eglise, N. T. C. F., sont de puissants secours accordés à notre faiblesse pour nous porter à la pratique du bien et nous y faire persévérer. Respectables par l'autorité qui les consacre, saintes par les objets auxquels elles se rapportent, non moins que par la fin qu'elles se proposent, qui est l'honneur de Dieu et la sanctification de nos âmes, riches d'indulgences, qui rachètent la multitude de nos dettes et couvrent l'imperfection et l'insuffisance de nos

œuvres, elles méritent toute l'estime du vrai fidèle. L'impiété les condamne comme de vaines superstitions, le monde les dédaigne comme des pratiques puériles, indignes de la majesté de la foi; mais le chrétien qui sait que l'Eglise n'autorise rien qui ne soit saint et louable, et qu'il n'est rien de petit dans notre grande Religion, ne voit dans ces dérisions et dans ces mépris qu'un motif de plus de les chérir et de les honorer. Nos frères séparés nous les reprochent comme des observances d'une justice pharisaïque, parce qu'ils se persuadent, ou qu'on leur persuade faussement, que nous faisons consister dans ces pratiques tout le mérite de la vie chrétienne. Mais quand donc voudront-ils comprendre ce qu'on leur a répété tant de fois, que la piété ne s'en sert que comme d'un appui pour se soutenir? Sans doute, si nous étions de pures intelligences, nous n'aurions pas besoin de ces encouragements pour nous élever à Dieu et nous enflammer d'un saint zèle pour la vertu; la loi toute seule règlerait nos mœurs; mais nous avons des sens qui agissent sur l'imagination, et, par l'imagination, sur notre âme; hélas! et qui ne connaît pas les ravages qu'ils y exercent et les tempêtes qu'ils y soulèvent! Et si nous voulons les réduire, ces sens séditieux, qui aspirent sans cesse à prendre sur l'esprit un ascen-

dant funeste, que pouvons-nous faire de plus sage que de multiplier les liens qui les emprisonnent, les règles qui les assujettissent, les barrières qui brisent leur fougue impétueuse, et de les modérer tellement par une exacte discipline, qu'ils n'aient plus de liberté et d'exercice que pour la recherche et la poursuite du bien? Si même nous avions la foi et la ferveur des siècles évangéliques, si nous étions encore sous cette impression, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans cette atmosphère de graces et de vertus où vivaient les premiers fidèles, rapprochés qu'ils étaient des lieux et des temps que remplissaient encore de leurs suaves émanations et de leurs célestes influences les souvenirs récents de la vie du Sauveur, de ses œuvres, de ses miracles, de la venue de son Esprit, de la sainteté de ses disciples, nous pourrions plus facilement nous passer de ces secours que la Religion prête à notre faiblesse comme des moyens d'encouragement et de persévérance. Mais il n'en est point ainsi, N. T. C. F., dans nos temps de refroidissement et de langueur : la foi s'éteint, la piété s'affaiblit, les mœurs dépérissent. Au lieu que les premiers chrétiens devenaient des hommes tout spirituels par leur détachement de la terre et leur intime et constante union avec Dieu, nous devenons, nous, chaque jour, plus terrestres et plus appesantis;

l'*esprit de Dieu se retirant de nouveau de l'homme parce qu'il est chair* [1], *et ne pouvant plus demeurer* dans une société qui se matérialise. Il faut donc présenter de nouveaux attraits a la piété, pour qu'elle se ranime; à la foi, pour qu'elle se réveille; à la vertu, pour qu'elle reprenne sur les cœurs son aimable empire; et voilà pourquoi, sans doute, l'Eglise a multiplié, dans ces derniers temps, ces dévotions et associations pieuses qu'elle jugeait moins nécessaires, alors que le feu de la charité se conservait et s'alimentait de lui-même, et *que la multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme* [2]*!*

Mais si ces moyens d'émulation sont utiles à chaque fidèle, ils présentent plus d'avantages encore, appliqués à une paroisse. Tout ce qui tend à nous rapprocher dans des pensées de paix et d'amour nous améliore et nous perfectionne. *L'homme isolé tombe, et il n'est personne qui le relève* [3]*;* admis dans une société de frères, il marche soutenu et comme porté par le mouvement unanime de ses compagnons, qui poursuivent la même carrière. L'âme grandit et s'inspire par l'association, chaque membre em-

[1] Non permanebit spiritus meus in homine, quia caro est. GENES. VI. 3.
[2] Erat multitudinis credentium cor unum et anima una. ACT. II. 32.
[3] Væ soli, quia cùm ceciderit, non habet sublevantem se. ECCLES. IV. 10.

prunte de son union avec le corps toute la force du corps lui-même ; le *faisceau se rompt difficilement* [1], a dit le sage, et ce n'est pas sans raison qu'il a prononcé l'*anathème contre celui qui est seul*. Que de fruits ne peut pas produire, dans une paroisse, une confrérie bien réglée? Elle y fermente comme un levain précieux qui peut sanctifier toute la masse. Elle préserve l'innocence, elle maintient la jeunesse dans des habitudes vertueuses, elle fait pratiquer le zèle, la charité ; par elle la piété est honorée, les sacrements frequentés, les jours du Seigneur dignement sanctifiés. Elle édifie l'assemblée des fidèles ; les autels lui doivent leur décoration et leur parure ; elle ajoute à l'éclat des cérémonies saintes par la mélodie de ses chants, le bel ordre de ses lignes et la gravité de sa démarche sous sa bannière déployée. Elle est le lien des cœurs, l'ornement de l'Eglise, l'exemple du troupeau, la joie du pasteur, *un spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes*. S'obstiner à ne voir dans des pratiques si saintes, si fécondes, que des formules stériles, un temps perdu, de vaines observances, c'est s'aveugler volontairement. Sans doute, N. T. C. F., on peut abuser des meilleures institutions, et nous ne prétendons pas, à Dieu ne plaise, excuser ces âmes présomptueuses

[1] Funiculus triplex difficilè rumpitur. ECCLES. IV. 12.

qui croiraient avoir accompli toute justice, parce qu'elles auraient donné leur nom à la confrérie même la mieux autorisée et la plus respectable; mais nous ne devons pas confondre l'abus que notre malice ou notre ignorance peuvent faire d'une institution, et le bien que la sagesse en peut tirer par un usage saint et légitime : les abus viennent de l'homme; les avantages sont dans la chose elle-même, et nous maintenons qu'une association sagement dirigée, des pratiques de dévotion religieusement observées, sont un des moyens les plus efficaces de sanctifier une paroisse, ou de la régénérer, si elle est déchue de l'esprit de sa première ferveur.

Et admirez, N. T. C. F., comme l'Eglise s'est montrée saintement prodigue de ces encouragements spirituels, et non moins saintement ingénieuse à en diversifier les formes pour satisfaire toutes les préférences, et s'accommoder à tous les attraits de la piété ! Quelle unité dans la fin qu'elle se propose, la gloire de Dieu et la réforme de nos mœurs! et quelle merveilleuse variété dans les moyens qu'elle emploie pour atteindre ce but ! Quand on considère avec les yeux de la foi cette multitude presqu'infinie d'édifiantes confréries, de dévotions douces et tendres, proposées à l'émulation des fidèles, ne croit-on pas reconnaître ce riche et précieux *tissu*

varié de mille couleurs et ornements divers, dont le Prophète avait vu la reine, c'est-à-dire l'Eglise, parée au jour de sa gloire? Nous n'en rappellerons que les plus connues et les plus chères à la piété catholique.

C'est la confrérie du *très-saint Sacrement* de l'autel, qui donne des adorateurs au plus auguste de nos mystères, associe les hommes aux Anges dans la garde invisible que ces esprits bienheureux font autour du tabernacle du *Dieu caché*, du Dieu trop souvent solitaire; la confrérie du *Sacré-Cœur*, qui va puiser l'amour divin à sa source même, le console par ses empressements de la froideur et de l'oubli des hommes, répare par ses amendes honorables sa gloire offensée, et multiplie les bénédictions, les louanges, les actions de graces, dans la proportion des irrévérences et des profanations; c'est la confrérie du *Scapulaire*, toute embaumée des parfums du Carmel, avec la majesté de ses souvenirs, le merveilleux de ses traditions, la richesse de ses indulgences, la multitude de ses miracles, et la sûreté de ses promesses; la confrérie du saint *Rosaire*, dont les pieux exercices, suite et complément de l'office divin, contribuent à la sanctification des dimanches et des jours de fête, en prolongeant le temps de la prière, en donnant

à la louange de Marie, au culte de l'innocence, les heures de la dissipation et des amusements frivoles : touchante association, qui place une couronne de gloire sur le front de la Reine des Vierges, chaque fois qu'elle récite la couronne de prières qui lui est consacrée! la confrérie du *Rosaire vivant*, qui veut être elle-même cette couronne d'honneur, et former à Marie un diadême royal de pierres précieuses, mais vives et animées, je veux parler des cœurs de ses dévots serviteurs; la confrérie de la *Bonne Mort*, qui nous instruit si bien à régler notre vie, et qui, par l'apprentissage journalier qu'elle nous fait faire du dernier combat, nous garantit la victoire au bout de la carrière.

Eh! que n'aurions-nous pas encore à vous dire, N. T. C. F., des diverses dévotions autorisées et recommandées par l'Eglise, si nous pouvions parcourir dans tous ses détails un sujet si étendu? Dévotion *des Quarante-heures*, qu'accompagnent tant de graces et de bénédictions, qui prévient tant de chutes, éloigne tant de dangers, expie tant de scandales! Dévotion de la *Croix*, et surtout de cette voie douloureuse que J.-C. a marquée de son sang, et que la foi nous invite à arroser de nos larmes : exercice le plus salutaire peut-être, le plus abondant en fruits de salut, et le plus propre

à tous les états, comme à tous les besoins; où tout est lumière pour l'esprit, et onction pour le cœur; qui nous montre toutes les vérités en scène, et toutes les vertus en action; où l'ignorant s'instruit de la valeur de son âme, de la sévérité de la justice et de l'excès de la bonté de Dieu; où le savant peut étudier une sagesse qui ne s'apprend point dans les livres; où le juste s'affermit dans la haine du péché et l'amour du divin Maître; où le pécheur sent s'amollir la dureté de son cœur sous le tendre regard de la Victime innocente expirant pour son crime, où l'affligé se console par la douceur de pleurer, à la vue *d'une douleur qu'aucune autre douleur n'égale*[1]*!* Dévotion du *Mois de Marie*, qui lie, par de gracieuses harmonies, le mois le plus fleuri et le plus riant de l'année avec ce que le Ciel possède de plus aimable, de plus indulgent, de plus accessible à notre faiblesse, et ce que la terre présente de plus innocent et de plus pur : doux appât offert à la jeunesse chrétienne pour la détourner des joies dissolues et des chants profanes, par l'attrait de pompes saintes et de mélodieux cantiques.

Nous venons de placer sous vos yeux, N. T. C. F.,

[1] Vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus. THREN. I. 12.

les trésors de graces et de sanctification que l'Eglise met à la disposition de ses enfants. *Que ceux qui ont soif viennent aux eaux de la vie : achetez sans argent et sans échange le lait et le miel des consolations divines*[1]. Tant de richesses ne vous laissent que l'embarras du choix. Choisissez donc entre toutes ces fleurs celles qui plaisent le plus à votre œil; entre ces parfums, celui qui flatte le plus agréablement votre goût; car nous ne prétendons pas que toutes ces confréries puissent être érigées, que toutes ces dévotions puissent être observées à la fois dans une même église. Nous estimons, au contraire, qu'ici la sagesse conseille la discrétion; qu'il importe moins d'embrasser beaucoup de pratiques, que d'en suivre un petit nombre avec une religieuse fidélité, qu'une église s'honore moins par la multitude des associations, que par la ferveur des associés, et qu'en particulier dans les paroisses peu populeuses, les confréries ne sauraient se multiplier sans que chacune d'elles en devienne moins florissante. Mais les vœux de la sagesse et de la piété seront également remplis, si chaque église paroissiale possède deux confréries, l'une en l'honneur de J.-C., l'autre à celui de sa très-sainte Mère; l'une qui en-

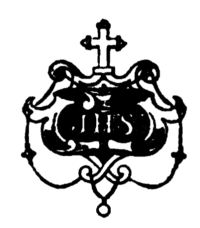
[1] Omnes sitientes, venite ad aquas; emite absque argento et absque ullà commutatione vinum et lac. PS. LV. 1.

tretienne tout le corps des fidèles dans l'amour et la pratique de la Religion, l'autre qui allume dans le cœur de la jeunesse la sainte émulation de la vertu. Lorsque dans une paroisse la jeunesse, et ce sexe surtout, dont la piété fait la plus belle parure, sont pliés au joug et à la discipline du Seigneur, toute la communauté chrétienne se ressent de cette heureuse disposition. Nous aimons à reconnaître, N. T. C. F., qu'en cela votre religion a prévenu nos désirs; qu'il est peu d'églises dans notre diocèse qui ne soient pourvues de deux confréries régulièrement instituées; et le petit nombre de celles qui seraient encore privées de cet avantage, ne manqueront pas, sur notre recommandation, nous en avons la confiance, de puiser à ces sources de perfection et de salut. Mais nous vous rappellerons que ces pieuses institutions ne vous seront profitables, qu'autant que vous en garderez la lettre, et que vous en posséderez l'esprit; qu'en vain vous en conserveriez avec soin dans vos archives les titres authentiques, si vous n'en suivez les exercices, si vous n'en remplissez les devoirs, si vous les laissez tomber et périr faute de vigilance et de fidélité; qu'inutilement vous vous promettriez d'en recueillir les fruits, si le zèle ne les anime, si la piété ne les féconde; et qu'enfin le mérite n'est pas à inscrire son nom sur les tablettes

d'une confrérie, mais à honorer ses engagements par l'innocence des mœurs et l'édification des vertus.

Nous nous reposons sur vous, nos très-chers Coopérateurs, du soin d'encourager et de répandre ces dévotions saintes et pieuses associations, d'en procurer l'érection canonique là où elles ne seraient point encore établies, de les relever et restaurer dans tous les lieux où le zèle se serait refroidi, de les faire fleurir et fructifier pour la gloire de l'Eglise, la sanctification de vos paroisses et votre propre consolation. Nous n'avons pas besoin de les recommander à votre sollicitude : vous indiquer un bien à faire, c'est vous rendre un service agréable, c'est bien mériter de votre cœur, *toujours empressé pour toutes sortes de bonnes œuvres*. L'expérience de votre ministère vous a d'ailleurs appris l'heureuse influence que celles-ci exercent sur les peuples dont vous avez la conduite. Vous mettre à la tête des confréries de votre église, en présider les assemblées, veiller à la conservation des titres, à la tenue des registres, au maintien des règlements; en célébrer les fêtes avec solennité, et y préparer les associés par l'attrait des indulgences, c'est en assurer le succès. La récompense de vos soins pieux ne se fera pas attendre : vous la trouverez bientôt dans le bon ordre, dans l'état prospère de vos

paroisses renouvelées; et si, à côté d'une si grande rémunération, la plus faible des considérations pouvait avoir place, vous vous acquerrez de nouveaux droits à la confiance et à l'attachement du premier Pasteur.



INSTRUCTION PASTORALE

POUR LE CARÊME DE 1837.

SUR LA BRIÈVETÉ DU TEMPS.

Nous ne savons, N. T. C. F., si vous avez jamais été touchés du sentiment qui nous saisit chaque fois que nous avons à vous annoncer l'approche de la carrière quadragésimale. Pour nous, nous l'avouons, nous ne pouvons considérer cette succession si rapide des mois et des jours, ce cercle des années qui se déroule si vite pour ramener les mêmes scènes, cette figure du monde qui passe et fuit sous nos yeux, emportée par un mouvement si précipité; ces solennités qui reviennent et se représentent avec une assiduité si prompte, sans que notre cœur en reçoive une impression vive, intime, profonde, et comme une perception, pour ainsi dire, intuitive de la brièveté du temps, du peu qu'est cette vie,

et de la fragilité de tout ce qui passe avec elle. Cette impression nous touche moins sensiblement lorsque le temps, poursuivant son cours ordinaire, n'est traversé par aucun incident qui nous signale les progrès de sa marche. Les jours succèdent paisiblement aux jours, sans nous avertir de leur fuite, parce qu'ils se ressemblent, et qu'ils trompent notre attention par cette ressemblance. Mais vienne une de ces grandes époques qui marquent la distance que nous avons parcourue; à leur retour subit, l'attention se réveille, ou plutôt ce n'est plus de l'attention, c'est de la surprise, c'est presque de l'effroi. Quoi! elle est déjà évanouie cette année qui ne faisait que de naître, et ce ruisseau de jours s'est écoulé si vite dans l'océan de l'éternité! Quoi! les voilà qui reparaissent ces temps de pénitence que nous ne venons que de quitter, et que nous croyions encore bien loin de nous! Oui, N. T. C. F., telle est la mobilité de nos destinées. A peine avons-nous fermé, par les solennités de la Pâque, la carrière de l'expiation, qu'il nous faut la rouvrir : c'était hier, à ce qu'il me semble, que nous vous indiquions les moyens de sanctifier l'abstinence et le jeûne, et voilà qu'aujourd'hui nous reprenons la trompette pour annoncer à Sion leur retour. Il en sera de même des quelques années qui nous

restent à vivre, si toutefois elles ne se précipitent pas avec un nouveau degré de vitesse, entraînées par leur propre poids, que leur nombre rend plus lourd, sur la pente toujours plus rapide où elles glissent pour courir à leur terme! Ainsi *notre vie passe comme l'herbe des champs qui paraît et fleurit le matin, et qui, le soir, se dessèche et tombe*[1]; *ainsi nos années méritent à peine d'être comptées, tant elles ne sont rien*[2], comme parle le Prophète, et nos jours ressemblent *à ces eaux courantes qui se perdent dans le sein de la terre, pour ne plus revenir*[3]. Et maintenant, *qu'est-ce que l'homme*, et quelles espérances peut-il élever sur un fondement si ruineux? Et *qu'est-ce que le fils de l'homme*, je veux dire, que sont tous ces projets de fortune, d'agrandissement, d'élévation dont il est en travail, et ces vastes pensées d'avenir qu'enfante incessamment son cœur?

Considération des plus graves, N. T. C. F., et qui mérite d'être sérieusement méditée. Elle n'a pas échappé au grand Apôtre, qui en tire l'argument le plus fort, le motif le plus concluant et le plus

[1] Mane sicut herba transeat, mane floreat et transeat. Vespere decidat, induret et arescat. PS. LXXXIX. 6.

[2] Quæ pro nihilo habentur eorum anni erunt. *Ibid.* 7.

[3] Quasi aquæ dilabimur in terram quæ non revertuntur. 2. REG. XIV. 14.

persuasif pour la règle ou pour la réforme de nos mœurs. *Le temps est court*, nous dit-il, *tempus breve est*. Les sages l'avaient remarqué avant lui; mais la plupart n'avaient su ou n'avaient voulu déduire d'un principe si favorable à la vertu, que des conséquences tout au profit des passions, conséquences d'ailleurs bien dignes de leur fausse sagesse. « Le temps est court, (disaient donc ces hommes réputés sages, mais visiblement insensés); donc il faut se hâter de jouir; donc il faut saisir le plaisir dans son passage fugitif, le prendre au vol, si l'on peut le dire, de peur qu'il n'échappe : *Mangeons et buvons, couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent, car nous mourrons demain*[1]. » Ainsi s'efforçaient-ils de conjurer, en la couvrant de fleurs, cette image funèbre de leur néant, cette pensée importune de l'instabilité de la vie qui les poursuivait de ses terreurs jusque dans l'ivresse de leurs fêtes et dans les joies de leurs banquets. Mais saint Paul raisonne bien différemment. *Le temps est court, tempus breve est*. Mais qu'en conclut-il? Remarquons ici la ligne profonde de démarcation qui sépare la sagesse évangélique de la sagesse mondaine, et admirons comme, en partant d'un principe semblable, elles amènent des in-

[1] Manducemus et bibamus : cràs enim moriemur. IS. XXII. 13.

ductions tout opposées. « *Le temps est court; il reste donc que ceux qui ont des épouses soient comme n'en ayant point; et ceux qui pleurent, comme ne pleurant point; et ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant point; et ceux qui achètent, comme ne possédant point; et ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant point, parce que la figure de ce monde passe* [1]. » Paroles sévères, et même dures à l'oreille des passions, mais fécondes en salutaires pensées, en saintes affections, en actions vertueuses! Maxime crucifiante, si vous le voulez, mais sage dans sa rigueur, qui ne défend pas l'usage des biens de la vie, mais qui le règle; qui n'interdit pas la possession, mais qui condamne l'attache! Seul point de vue philosophique et chrétien où l'on doive se placer pour juger sainement des choses soumises à l'action du temps, et dépendantes de ses vicissitudes. Là est toute la sagesse, toute la morale, toute la conduite de la vie. Là, malgré une apparente sévérité, est tout le secret du bonheur lui-même; car le bonheur, autant que nous pouvons nous en former une idée, repose

[1] Tempus breve est : reliquum est ut qui habent uxores tanquàm non habentes sint; et qui flent, tanquàm non flentes; et qui gaudent, tanquàm non gaudentes; et qui emunt, tanquàm non possidentes; et qui utuntur hoc mundo, tanquàm non utantur : præterit enim figura hujus mundi. I. COR. VII. 29. 30. 31.

dans une juste mesure, et n'est pas moins compromis par une confiance immodérée dans nos prospérités, que par un sentiment excessif de nos peines. Là surtout est le salut, parce que là se trouvent le remède aux vaines ou criminelles attaches qui nous détournent du Ciel, et la sanctification des croix qui nous en ouvrent l'accès. Méditons-les donc, N. T. C. F., ces paroles saintes, et cherchons-y les motifs de notre modération dans nos joies, et de notre consolation dans nos douleurs.

Adressons-nous d'abord aux heureux du siècle, et commençons par leur faire l'application de cette grande maxime : Le temps est court, *tempus breve est*. Vous êtes opulent, la fortune vous rit, vous nagez dans l'or, vos troupeaux sont nombreux, vos champs s'étendent sans limites, vos greniers sont pleins, vos celliers regorgent de fruits[1]; vous invitez votre âme à se réjouir à la vue de ces richesses que votre naissance vous a transmises, ou que vos sueurs ont amassées : *Mon âme, repose-toi; tu as des biens en réserve pour de longues années*[2]; ou bien, sans être opulent, vous possédez cette honorable aisance qui suffit à votre ambition, cette médiocrité

[1] Promptuaria eorum plena, eructantia ex hoc in illud, oves eorum fœtosæ, etc. PS. CXLIII. 15, 16.

[2] Anima, habes multa bona posita in plurimos annos, requiesce, comede, bibe, epulare. LUC. XII. 15, 16.

plus précieuse à vos yeux que l'abondance de l'or, parce qu'elle vous épargne les soins d'une grande fortune, sans vous ôter aucune de ses jouissances, et vous permet de satisfaire tous vos goûts, sans compromettre en rien cette vie de loisir que vous avez arrangée pour votre usage. Si vous n'y prenez garde, vous allez vous endormir dans une trompeuse sécurité, sur la foi de cet avenir qui se présente à vous, brillant et pur; vous allez oublier la condition d'un mortel! Et puis, quand viendra l'heure de tout quitter, cette rupture soudaine, violente, inattendue, vous coûtera autant de déchirements, autant de cris douloureux que vous aurez de liens qui vous attachent à la terre, et vous ne saurez plus, dans votre naufrage, que jeter à la mort cette plainte tardive qu'elle n'entendra pas : *Est-ce ainsi, cruelle mort, que tu me sépares* de tout ce que j'aime[1] ! Mais, si vous êtes prévoyant et sage, vous vous direz à vous-même : *Le temps est court.* Ma condition présente est heureuse : combien d'années puis-je me promettre d'en jouir ? En supposant que la mort ne viendra pas me surprendre avant le temps, si toutefois elle a égard à aucun temps, et que cette nuit même *mon âme ne sera pas redemandée*, comme à ce riche de l'Evangile; en ad-

[1] Siccine separat amara mors ? 1. REG. XV. 32.

mettant que je vive une vie d'homme, qu'est-ce qu'une année, qu'est-ce que dix, quinze, vingt années que je puis espérer de vivre encore? Si, regardant en arrière, vous revenez sur un nombre égal de vos jours écoulés, vous en retrouverez à peine la trace. Elle s'est effacée sous la main du temps, comme le sillon que laisse après lui le vaisseau qui laboure les mers. Pensez-vous pouvoir jeter les fondements d'un bonheur solide sur ce flot qui passe, sur cette vapeur qui se dissipe, sur ce sable qui fuit sous vos pieds? Non, vous conclurez avec le pieux auteur de l'*Imitation*, que *tout ce qui passe avec le temps est de peu de valeur*[1], et ne mérite pas de fixer le cœur de l'homme, que vous ne devez pas placer votre *paix dans des richesses* qui ne vous rachetteront pas de la mort, que le meilleur usage que vous en puissiez faire est de vous en détacher par avance, pour ne pas sentir le regret de leur perte inévitable, et que le plus sûr moyen de les conserver longtemps, de les conserver toujours, est d'en faire passer avant vous le superflu dans le Ciel par la main des pauvres.

Vous vous promettez des jours de bonheur qui doivent jeter quelques fleurs sur l'aride uniformité et la triste solitude de notre vie; ce sont des amis

[1] Modicum est et breve quidquid transit cum tempore. *Imit. Christ.*

que vous allez revoir ; c'est une réunion de famille, longtemps souhaitée, qui va couronner votre attente. La Religion ne vous interdit pas ces douceurs ; mais, dans la crainte que votre cœur ne s'y repose avec trop de complaisance, et pour ne point vous écarter de cette mesure que le chrétien doit garder dans ses joies les plus légitimes et les plus innocentes, songez que *le temps est court*, le temps de la consolation plus court encore que celui de l'épreuve ; et, parce que le bonheur n'est pas de ce monde, s'il se présente à votre porte, ne l'introduisez sous votre toit qu'avec cette réserve et cette circonspection dont on use quand on reçoit un étranger.

Vous avez atteint ce haut degré d'élévation et de fortune après lequel vous soupiriez, et qui a été le but de toutes vos démarches. Tout vous sert à souhait, tout cède à la supériorité de vos conseils ; les évènements assouplis par votre main puissante ont pris la forme qui convenait à vos desseins ; vos ennemis sont abattus, vos concurrents écartés ; et vous avez la satisfaction de penser que tous ces succès sont votre ouvrage, le fruit de votre habileté, de votre persévérance ; *que vous vous êtes fait vous-même* [1], et qu'il n'y a que vous au monde pour accomplir de grandes choses. Ce triomphe serait beau,

[1] Ego feci memetipsum. EZECH. XXIX. 9.

si ce triomphe pouvait durer; mais, au faîte de la grandeur, pensez à l'écueil où elle doit infailliblement se briser. *Le temps est court*, comptez ce qui vous en reste; et, sans parler des nuages qui s'assemblent sur les cimes élevées, voyez si une grandeur qui s'évanouit si vite mérite les efforts et les sacrifices que vous avez faits pour y parvenir.

Pour vous, après avoir longtemps travaillé, il ne vous reste plus qu'à jouir. Grace à vos talents, à votre activité, à votre intelligence des affaires, vous vous êtes créé une existence pleine de dignité et d'indépendance, vos enfants sont établis avec tous les avantages qui peuvent flatter votre cœur de père; vous vous voyez revivre avec bonheur dans de petits-fils qui promettent de vous continuer sur la terre, *et qui entourent votre table et votre foyer, comme une couronne de joie et d'espérances* [1]. Vous avez une vieillesse honorée, vos concitoyens vous apportent des tributs d'égards, de considération et de confiance. La vie est douce alors : le passé se représente à vous accompagné de cet attrait que l'on éprouve à voir de loin les écueils qu'on a su éviter, les périls qu'on a courus, les obstacles qu'on a surmontés, les fatigues même qu'on a essuyées. Le présent n'a rien que de consolant et de flatteur; et, quant à l'avenir,

[1] Filii tui sicut novellæ olivarum, in circuitu mensæ tuæ. PS. CXXVII. 4.

établi comme vous l'êtes, quel nuage pourrait le troubler? On ne nie pas que cette situation ne soit belle; il s'agit seulement de savoir si elle a des chances de durée. Or, de peur que cette prospérité ne vous éblouisse, que vous ne fassiez votre paradis de ce monde, au risque de perdre celui de l'autre vie, et que vous ne rendiez vos derniers moments plus amers par le sentiment plus vif d'une séparation que vous n'auriez pas prévue, notre ministère nous fait un devoir de vous déclarer que le *temps est court*, court pour nous tant que nous sommes, plus court pour vous; car telle est la rigueur de notre destinée que ces jours de quiétude et de paix dont on est si désireux de goûter les douceurs, n'arrivent, s'ils arrivent jamais, qu'après que le travail a dévoré la plus grande partie de notre vie, en sorte que, quand vient le temps du repos, le temps nous manque pour en jouir.

Vous êtes florissant de santé et de jeunesse; vous marchez dans votre force, et vous n'imaginez pas que le mal puisse approcher de vous, ni que les années puissent faillir à cette surabondance de vie dont vous avez la conscience. Mais que faut-il à la mort, dites-le-nous, pour avoir raison et de la jeunesse la plus vive, et du tempérament le plus robuste, et du plus fier courage? Une goutte de sang

épanchée au cœur, une légère altération dans les moindres fibres du cerveau. Et quand votre existence se prolongerait au delà des limites ordinaires; quand vous vivriez autant que les Patriarches qui voyaient croître en paix le nombre de leurs années jusqu'à l'âge le plus reculé, et s'endormaient, pleins de jours, à l'extrémité d'une longue et paisible vieillesse; autant que le soleil qui depuis tant de siècles a éclairé nos ancêtres, et qui doit encore prêter sa lumière à nos derniers neveux, vous n'en devriez pas moins reconnaître que *le temps est court*, parce que tout ce qui se mesure par le temps et l'espace a un terme, et que, dès qu'on touche à ce terme, un dernier point détruit tout, comme s'il n'avait jamais été.

Et ainsi, N. T. C. F., car nous ne voulons pas multiplier sans fin ces détails, ainsi de toutes les autres vanités qui composent cette figure séduisante, mais trompeuse, cette brillante, mais fugitive représentation du monde. Quel que soit le charme qui vous attire, ou l'espérance qui vous flatte, ou la passion qui vous captive, ou l'intérêt qui vous conseille; que votre cœur soit épris de l'ambition des richesses ou de celle de la gloire, de la jalousie du pouvoir ou de celle des honneurs, de l'attrait des plaisirs ou de celui du repos, de l'illustration

que donne la naissance ou de celle que confèrent les talents, songez à la brièveté du temps, à la fragilité de la vie : et vous ne regarderez plus qu'avec indifférence ces biens qui excitaient votre envie; et, si Dieu vous les donne, vous les posséderez sans en être possédés, et vous ne vous y reposerez plus comme dans votre fin, vous en servant tout au plus comme de moyens qui peuvent vous y conduire; et vous n'ambitionnerez plus d'autres richesses que celles qui ne périssent point, d'autre couronne que celle qui ne se flétrit pas, d'autres plaisirs que ces joies intarissables qui se renouvellent éternellement à la source de Dieu même; et il vous importera peu que votre nom s'immortalise sur la terre, pourvu *qu'il soit écrit dans le Ciel;* et, puisque l'Esprit-Saint, dans les images qu'il emploie pour peindre la fuite précipitée de nos jours, nous autorise à user de cette comparaison, affranchis de ces liens qui entravaient votre marche, plus légers de tout ce poids d'affections vaines ou coupables que vous aurez rejeté loin de vous, vous courrez à votre fin, à votre père, à votre Dieu, à votre véritable patrie, à travers les créatures, sans vous laisser distraire par leurs charmes, comme ce fleuve qui porte à la mer le tribut de ses eaux. Suivez-le dans son cours rapide; il fuit à travers les riches campagnes

et les prairies semées de fleurs, sans se laisser détourner par la beauté de ses rives, et l'agrément des sites qui les couronnent. Il baigne, en courant, le pied des monuments, les murs des palais, les remparts des cités, traverse à la hâte les capitales des provinces, et les métropoles des empires, sans s'arrêter à aucune pour leur magnificence. Il coule sous les arches superbes des ponts royaux, indifférent aux formes élégantes ou hardies de leur architecture, et toujours pressé de poursuivre sa course. Si vous lui demandez où il va, il vous répondra dans son langage, par le bruit de ses flots qui se précipitent vers l'océan : Je vais à la mer. Tel, dans son passage sur la terre, le vrai chrétien court à Dieu. En vain les créatures se présentent sur sa route pour retarder ses pas : Je vais à Dieu, leur crie-t-il en pressant sa marche, je ne puis m'arrêter à converser avec vous : *car le temps est court, et le jour du Seigneur est déjà proche* [1].

Cette considération de la brièveté de la vie, si puissante pour guérir nos âmes d'une affection désordonnée aux choses de la terre, et déprendre nos cœurs d'une attache à la vie qui ne nous sauverait pas de la mort, qui nous rendrait même ses atteintes plus cruelles, et nous exposerait au danger d'une

[1] Quia propè est dies Domini. IS. XIII. 6.

mort éternelle ; cette considération, disons-nous, n'est pas moins efficace pour adoucir nos plaies et verser sur nos peines un baume consolateur. Hélas, c'est principalement sous ce rapport qu'elle nous est plus utile ; car la vie, même la plus heureuse, est tissue de jours tristes plus que de jours sereins, et la somme des biens, pour les mortels les plus fortunés, n'égale pas celle des misères ! Tournons-nous donc vers la portion de l'humanité la plus nombreuse, vers la grande famille des infortunés, et montrons-lui tout ce qu'elle peut puiser de forces, de consolations et d'espérances dans cette salutaire pensée : *Le temps est court.*

Vous pleurez, mon cher frère, vous avez perdu un père tendre, une mère adorée, des enfants chéris, un protecteur généreux, un ami sûr, éprouvé, et que vos diverses fortunes ont trouvé toujours fidèle. Si vous les pleurez comme absents, comme arrivés avant vous au terme d'un voyage que vous faisiez de conserve, on ne vous défend pas de payer le tribut de vos larmes à ces chers objets de votre tendresse ; ces larmes chrétiennes ont aussi leur douceur ; mais si, comme Rachel, *vous ne vouliez pas être consolé, parce qu'ils ne sont plus* [1], je vous dirais : Les avez-vous crus immortels ? *Ils sont entrés,*

[1] Noluit consolari quia non sunt. MATTH. II. 18.

comme parle l'Ecriture, *dans la voie de tout ce qui respire sur la terre*[1] ; le flot qui les a poussés vous entraîne vers le même abîme. Cette carrière, qu'ils ont si promptement parcourue, ne s'étend pas devant vous comme un horizon sans limites ; vous n'êtes pas à une telle distance du terme, que vous ne puissiez l'apercevoir dans un lointain plus ou moins obscur. Chaque pas vous en approche, chaque heure est une avant-courrière de l'heure fatale. Consolez-vous, *le temps est court* ; vous irez bientôt rejoindre ceux que vous avez aimés, et la mort qui vous a désunis vous assemblera pour ne plus vous séparer.

La tentation vous éprouve ; vous goûtez la loi d'innocence, *selon l'homme intérieur*, et cependant vous sentez comme une révolte de la loi des membres qui se soulève contre celle de l'esprit, et vous craignez sans cesse de ne pas faire le bien que vous voulez, et de faire le mal que vous ne voulez pas : *des combats au dehors, des craintes au dedans*[2] ; c'est au point *que vous vous ennuyez de vivre*, et vous vous écriez avec saint Paul : *Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort et de péché*[3] ? Sans doute, si cet état ne devait point

[1] Ingredior viam universæ terræ. JOS. XXIII. 14.

[2] Foris pugnæ, intùs timores. 2. COR. VII. 5.

[3] Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus ? ROM. VII. 24.

finir, le martyre n'en égalerait pas les tourments[1]. Mais, *après que vous aurez un peu souffert*, Dieu *vous perfectionnera, il vous confirmera* dans sa grace, il *vous y établira* par la possession de sa gloire, *sur des fondements si solides*[2], que vous ne serez plus exposé au danger de la perdre. Il n'attend, pour tirer de la fournaise l'or de votre charité, que le temps nécessaire à son épuration dans le creuset. *Résistez avec force dans la foi*[3], *combattez comme un généreux soldat de J.-C.*[4], *soyez fidèle jusqu'à la mort*[5]. L'épreuve est courte, puisque la vie n'est qu'un moment, et la récompense est éternelle.

Vous êtes pauvres, vous souffrez la faim, le froid, la nudité, et ce qui fait saigner votre âme plus que vos propres privations, c'est de vous voir entouré d'une multitude de petites et innocentes créatures, les enfants de votre cœur, qui vous demandent du pain, et à qui vous ne pouvez donner que des larmes; qui vous demandent des vêtements, et que vous ne pouvez couvrir et réchauffer que de vos embrasse-

[1] Ut tæderet nos etiam vivere. 2. COR. I. 8.

[2] Modicùm passos ipse perficiet, confirmabit, solidabitque. 1. PET. V. 10.

[3] Resistite fortes in fide. 1 PET. V. 9.

[4] Labora sicut bonus miles Christi. 2. TIMOTH. II. 3.

[5] Esto fidelis usquè ad mortem. APOC. II. 10.

ments et de vos caresses. Ou bien vous êtes malade, infirme, languissant ; vous ne comptez pas de jour qui n'amène sa souffrance ; vous voyez le soleil se lever et se coucher sans éprouver aucun adoucissement à vos maux ; votre existence flétrie *est une mort plutôt qu'une vie*, et *ce dépérissement journalier de* vos forces, qui s'éteignent d'heure en heure, est, selon la pensée de saint Grégoire, *comme une agonie prolongée*, *une longue continuité de la mort* [1]. Quel cœur ne serait touché du spectacle de tant de misères et de tant de douleurs ! Mais le Seigneur a promis sa bénédiction à *ceux qui pleurent*, à *ceux qui souffrent*, *et le Seigneur n'ajourne pas indéfiniment sa promesse* [2]. *Pauvres, relevez votre tête abattue, portez vos regards vers le Ciel, ne voyez-vous pas votre rédemption qui approche* [3] ? Encore quelques jours de privations et d'angoisses, et vous serez pleinement rafraîchis et rassasiés, et vos haillons seront changés en vêtements d'honneur ; et l'obscurité et l'horreur de vos réduits en des demeures brillantes ; *et Dieu même essuiera toute*

[1] Mors est potiùs dicenda quàm vita. Ipse enim quotidianus defectus corruptionis quid est aliud quàm quædam prolixitas mortis. *S. Greg. Homil.* 37. *in Evang.*

[2] Non tardat Dominus promissionem suam. 2. PET. III. 9.

[3] Respicite et levate capita vestra : ecce enim appropinquat redemptio vestra. LUC. XXI. 18.

larme de vos yeux[1]; et chacune de ces larmes, recueillie avec amour et respect par la main des Anges, ajoutera un rayon à votre auréole de gloire! Tristes victimes sur qui la souffrance s'acharne comme sur une proie, ayez confiance : ne savez-vous pas qu'il faut que la feuille tombe pour que l'arbre reverdisse, qu'il faut que le grain meure dans le sein de la terre pour refleurir à sa surface sur une tige rajeunie et renouvelée; que *nous n'avons point ici-bas de demeure permanente;* mais *que si cette maison terrestre*, ce corps de boue, où nous languissons emprisonnés, tombe en poussière, nous *avons dans le Ciel une maison éternelle, bâtie de la main de Dieu même?* Encore quelques jours de douleurs patientes et résignées, et *cette mortalité*, qui se transforme, *revêtira l'immortalité;* et cette *corruption*, qui s'achève et se précipite, *sera changée en une lumière incorruptible*[2]; et réunis avec les Saints, dans ce séjour de paix, d'où la douleur et les gémissements sont bannis, vous direz avec eux : Non, *les souffrances du temps, de ce temps si court, ne sont pas dignes de la*

[1] Absterget Deùs omnem lacrymam ab oculis eorum. APOC. VII. 17.

[2] Scimus quoniam si terrestris domus nostra hujus habitationis dissolvatur, quòd ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam, æternam in Cœlis. 2. COR. V. 1.

gloire qui est révélée en nous [1]. Non; ce *moment* fugitif, cette part *légère de tribulations* qui nous a été mesurée, ne vaut pas *ce poids éternel*, cette mesure immense de bonheur, *qui en est le fruit* et la récompense [2] !

Et vous, ce n'est pas votre corps qui souffre, c'est votre âme. Vous pleurez la perte de ces illusions qui vous berçaient en des rêves de gloire, à votre première entrée dans le monde, à vos premiers succès dans la carrière ouverte aux talents; alors que l'envie dont vous n'aviez point encore éveillé l'attention ombrageuse, ne s'était pas armée contre vous de ses poisons, et que la faveur publique saluait par les présages les plus doux, les espérances que faisaient naître vos heureux essais. Vous croyiez les hommes bons, et ils vous ont trompé; le monde généreux, et il vous a indignement trahi. Vous ne doutiez point de vos forces : il vous semblait que vous n'aviez qu'à vouloir, pour arriver à tout. Des rivaux qui ne vous valaient pas, vous ont supplanté; votre mérite a été méconnu, les couronnes que vous vous promettiez se sont posées sur d'autres fronts. Vous auriez pris le

[1] Non sunt condignæ passiones temporis hujus ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis. ROM. VIII. 18.

[2] Momentaneum et leve tribulationis nostræ æternum gloriæ pondus operatur in nobis. 2. COR. IV. 17.

vol de l'aigle; mais votre aile découragée ne veut plus tenter le moindre essor. Votre âme est à la gêne dans ce monde étroit où il n'y a pas de place pour le génie; vous dites que *vous manquez d'air*, et vous voulez mourir! Arrêtez, infortuné jeune homme, ce n'est pas la peine de vous tant hâter; la vie est-elle si longue qu'il soit besoin de l'abréger? Ah! n'éternisez pas votre malheur par votre crime; cet *air* qui manque à votre poitrine oppressée, espérez-vous le respirer plus abondant et plus libre dans ce sombre néant que votre incrédulité vous promet, ou dans ces brasiers dévorants dont notre foi vous menace? Attendez un peu; les temps changent, et les hommes changent aussi. Un jour limpide succède à un jour orageux; et, si ce jour ne vient pas, n'est-il pas d'autre gloire que celle de la terre, d'autre justice que celle des hommes? Aspirez à Dieu! Cette immortalité que le monde vous refuse ne durerait qu'un jour; celle que la Religion vous propose embrasse l'étendue des siècles éternels!

Ah! N. T. C. F., si dans toutes nos peines, dans nos délaissements, dans nos angoisses, nos serrements de cœur, nous savions répéter, goûter cette parole, *le temps est court*, la méditer avec une foi ferme dans les promesses de Dieu, et une tendre

confiance dans sa bonté, que de pleurs seraient essuyés, que de blessures guéries, que de douleurs apaisées! L'homme ne s'agite dans son inquiétude que parce qu'il attache à cette terre, à ce monde, à cette vie, une importance qu'elle n'a pas. Le remède aux maux qui travaillent la société, maux trop réels, bien que les mauvaises passions les exagèrent, n'est point dans des combinaisons nouvelles, dans la substitution de tel principe, de tel système à l'ordre que les siècles ont consacré. Comme J.-C. a dit *qu'il y aurait toujours des pauvres au milieu de nous*[1], il y aura toujours aussi dans le monde, quelque forme qu'on essaie de lui donner, des désordres, des injustices, d'amères déceptions; et quand le Sauveur a déclaré que *son royaume n'était pas de ce monde*[2], il n'a pas entendu seulement marquer les limites de la puissance spirituelle, il a parlé comme le représentant de l'humanité tout entière, qui elle aussi *n'a pas où reposer sa tête*, ou ne la repose que sur des épines déchirantes. Le remède, le seul remède, est dans cette simple réflexion : ce que nous voyons, n'est pas le terme, ce n'est qu'un passage, un état de préparation et d'épreuve; il ne s'agit que d'attendre pour que

[1] Pauperes semper habetis vobiscum. JOAN. XII. 8.
[2] Regnum meum non est de hoc mundo. JOAN. XVIII. 36.

tout soit réparé et remis en sa place, et notre attente ne sera pas longue, *car le temps est court*, *tempus breve est.*

Nourrissons-nous, N. T. C. F., de ces fortes et consolantes pensées, qui, salutaires dans toutes les situations heureuses ou malheureuses de la vie, ont de plus un mérite de circonstance, et un à propos tout particulier aux approches de la carrière de pénitence qui s'ouvre devant nous. Cette sainte carrière paraît longue à la nature impatiente de toute règle qui réprime ses appétits et gêne sa liberté. Quarante jours de privations et d'abstinence! Prier, jeûner durant quarante jours, s'interdire, non-seulement l'usage de certaines viandes, mais toutes les fêtes, toutes les réunions de plaisirs qui ne peuvent plus s'accorder avec le sérieux de ce saint temps! Cette perspective effraie les âmes sensuelles et immortifiées, et les justes eux-mêmes ne savent pas toujours se défendre d'une impression de tristesse qui n'est pas selon Dieu, lorsque la cendre, imposée sur leurs fronts, les avertit qu'ils sont entrés dans un temps à part, réservé, consacré, dont aucune portion ne peut être dérobée, sans un véritable larcin, aux gémissements et aux travaux de la pénitence. Mais pour nous animer à le traverser avec courage, disons-nous : *Le temps est court : tempus breve est.* Que

sont quarante jours dans la suite d'une année, puisque l'année elle-même passe avec tant de vitesse? Est-ce trop de quelques semaines de privations pour purifier son cœur, expier les désordres de toute une vie, mériter le pardon et la grace? Jugez de leur durée par le faible souvenir qui vous en restera quand elles seront écoulées. Que vous sanctifiiez ces jours en chrétiens ou que vous les profaniez par vos scandales, ils n'en auront pas fui avec moins de rapidité; mais cette profanation ne vous laisserait que des regrets; votre fidélité, au contraire, remplira votre cœur d'un doux contentement, et vous vous écrierez avec le Roi-Prophète : O Dieu, loin de nous plaindre de la rigueur de vos préceptes, *nous nous réjouissons*, et nous vous rendons graces *pour les jours où vous nous avez humiliés* sous la loi de votre justice [1]. Et *personne ne vous ravira votre joie* [2], parce que les joies d'une bonne conscience sont le seul bien du temps, qui ne passe pas avec le temps !

[1] Lætati sumus pro diebus quibus nos humiliasti. PS. LXXXIX. 15.
[2] Gaudium vestrum nemo tollet à vobis. JOAN. XVI. 32.

INSTRUCTION PASTORALE

SUR LES ÉCOLES.

MARS 1837.

CHAQUE année, N. T. C. F., à la veille de nos visites pastorales, nous nous sommes attaché à traiter sommairement quelqu'un des points qui importent le plus au bon ordre, à l'édification, à la prospérité spirituelle de vos paroisses, encouragé dans la poursuite de cette tâche sainte, par la bénédiction qu'il a plu au Seigneur de donner à nos paroles, et par l'opportunité du moment qui nous permet de voir de nos yeux l'heureuse application des règlements recommandés à la vigilance de vos pasteurs, et de recueillir en quelque sorte, de nos mains, les fruits de nos exhortations fécondées par votre zèle. Nous continuerons aujourd'hui ce cours d'instructions doctrinal à la fois et pratique, pour ouvrir et préparer

les voies à la nouvelle visite que nous nous proposons de faire, au sein d'une des portions les plus chères et les plus fidèles de notre troupeau; et, dans le nombre des sujets qui nous restent encore à toucher, nous choisirons de préférence celui des *Ecoles*, tant à raison de son importance dans l'ordre de la Religion et de la société, que des développements et de l'extension nouvelle qu'a pris et que prend chaque jour l'enseignement primaire dans nos villes et dans nos campagnes. Vous nous pardonnerez, pasteurs des peuples, et vous tous, nos bien-aimés frères en J.-C., si nous détournons un moment nos pensées de la communauté des fidèles, pour les reposer sur cet âge heureux qui en fait l'ornement et l'espoir! L'enfance n'est-elle pas à l'Eglise, à l'état, à la société, ce que le printemps est à l'année, ce que les fleurs sont aux richesses et aux pompes de la nature, ce que l'espérance est aux sentiments qui agitent le cœur de l'homme? Ouvriers du père de famille, les enfants ne sont-ils pas les plantes les plus précieuses de ce champ de l'Eglise dont la culture vous est confiée, *la couronne et la joie*[1] de votre ministère, votre plus douce, et souvent votre unique consolation dans les amertumes dont il est abreuvé? Parents chrétiens, vos enfants ne sont-ils

[1] Gaudium meum et corona mea. PHILIP. IV. 1.

pas votre plus cher trésor, l'objet de vos plus tendres affections, de vos plus vives sollicitudes ? Et nous occuper des enfants, des soins que réclament leur instruction, leur éducation, d'où dépend leur bonheur et le vôtre, d'où dépend l'avenir de la Religion, n'est-ce pas intéresser toute la communauté chrétienne ?

Nous sommes, au reste, d'autant plus fondé à intervenir dans une question qui préoccupe si vivement la pensée des législateurs, et qui excite à un si haut point le zèle de l'administration, que vous n'ignorez pas, N. T. C. F., que le principe de tout enseignement louable et salutaire repose dans la foi dont nous sommes les gardiens et les interprètes. *Dieu, qui a préposé les évêques dans son Eglise pour la gouverner*[1], les a établis aussi pour instruire. *Allez, enseignez toutes les nations, leur apprenant à garder* toutes les vérités et *toutes les ordonnances dont j'ai daigné vous instruire moi-même*[2]. Telle est la mission des Apôtres, devenus, par cette parole de Jésus-Christ, les docteurs du monde, les véritables instituteurs primaires de ces peuples enfants qu'ils devaient plier à la règle,

[1] Posuit episcopos regere Ecclesiam Dei. ACT. XX. 28.

[2] Euntes docete omnes gentes.... Docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis. MATTH. XXVIII. 19.

assujettir à la discipline, *engendrer de nouveau* à une vie plus complète et plus abondante, *jusqu'à ce que J.-C. fût formé en eux*[1], et qu'ils fussent arrivés *à la plénitude de l'âge, à la mesure de l'homme parfait*[2]. Telle est encore la mission des évêques, leurs successeurs dans l'apostolat! Mission toujours actuelle et persévérante, parce que le Sauveur ne lui a point assigné de terme, parce qu'en l'imposant à ses envoyés, il leur a promis son assistance *pour tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles*[3]; parce qu'il est dans la nature de cette œuvre d'instruction, de ce travail de régénération, de recommencer sans cesse avec les générations qui se succèdent et se renouvellent, embrassant dans son action universelle et continue les peuples qui se prétendent avancés, comme les peuples vieillis et les peuples nouveaux! Mission auguste et sacrée que nous ne nous sommes point donnée, mais que nous avons reçue de celui qui a la puissance, que nous ne tenons pas des hommes, mais de J.-C.; qu'on peut nous reconnaître, ou nous contester, sans que nos droits en soient pour cela accrus ou diminués; et

[1] Filioli, quos iterùm parturio, donec formetur Christus in vobis. GALAT. IV. 19.

[2] In mensuram ætatis plenitudinis Christi. EPH. IV. 13.

[3] Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usquè ad consummationem sæculi. MATTH. XXVIII. 20.

que, dans aucun cas, nous ne saurions abdiquer sans prévarication, *parce qu'elle est pour nous une nécessité*[1]. *Paître le troupeau*, les brebis et les agneaux, les petits et les mères, rompre aux forts le pain des forts, donner aux enfants le lait des enfants, procurer à tous des pâturages sains, veiller à ce qu'ils ne s'abreuvent qu'à des fontaines pures: voilà le grand devoir de notre charge! *Pascite qui in vobis est gregem Dei*[2]. Paître le troupeau de J.-C., le nourrir par nous-même de la saine doctrine, selon la mesure de nos forces et de la grace qui nous est donnée, et, parce que nous ne pourrions seuls suffire à tant de soins et distribuer à chacun cette divine nourriture, ne permettre qu'elle leur soit dispensée que par des mains intelligentes et fidèles, que par des suppléants avoués de notre ministère, qui instruisent et *exhortent comme par notre bouche*, de peur que la parole de vérité ne vienne à s'altérer et à se corrompre, en passant par des canaux qui ne seraient pas en communication avec la source d'où l'enseignement catholique doit émaner : voilà pourquoi nous sommes évêques et pasteurs, comme l'indiquent assez ces dénominations sublimes! *Pascite qui in vobis est gregem Dei.*

[1] Væ mihi si non evangelizavero! necessitas enim mihi incumbit. I. COR. IX. 16. [2] I. PETR. 5. 2.

Après cette exposition de principes qui nous a paru nécessaire au milieu de la confusion qui règne aujourd'hui dans les esprits, touchant les premières notions des droits et des devoirs, nous aborderons, N. T. C. F., avec la même confiance, une accusation soulevée dans des temps non encore éloignés de nous, espèce de *fin de non recevoir*, qui tendrait à écarter l'intervention du clergé dans la direction et la surveillance des écoles, sous le prétexte qu'il est hostile par intérêt, et comme par instinct, à la propagation des lumières. Qui de vous, pour peu qu'il veuille interroger ses souvenirs, ne se rappelle avoir lu, ou entendu répéter, que les prêtres sont les ennemis naturels de l'instruction ; qu'il leur importe de retenir le peuple dans l'ignorance, afin de le mieux exploiter et de le mieux asservir? Ignoble langage, mais qu'il nous faut reproduire, pour être compris! Nous ne reviendrions pas sur ces indécentes attaques, tombées devant la pudeur publique et le bon sens populaire, si nous ne savions que la calomnie laisse toujours après elle quelques traces de son passage ; que des préventions qui paraissaient assoupies, se sont plus d'une fois réveillées, et que des imputations, précipitées dans le mépris par leur odieux et leur ridicule, peuvent se relever plus audacieuses, et se redresser plus menaçantes, selon

l'intérêt des temps et des passions. Nous profiterons donc de l'occasion, puisqu'elle se présente, pour peser la valeur d'une accusation si grave.

Mais d'abord est-ce bien sérieusement qu'elle nous est intentée? Certes, ils seraient bien oublieux, ou bien ingrats et bien injustes, ceux qui représenteraient comme fauteurs de l'ignorance les ministres d'une Religion qui est tout enseignement, et l'enseignement par excellence! Les prêtres ennemis de l'instruction! Eh! de quelle instruction entend-on parler? Est-ce de cette instruction plus ornée, plus complète, de ces études plus fortes et plus brillantes, gloire et parure des nations policées? Mais qui peut constester au clergé le zèle de la science et des bonnes lettres? Vous qui le calomniez, où en seriez-vous sans lui, où en seraient vos arts, vos institutions, votre langue, et cette civilisation dont vous êtes si fiers, sans ses nobles efforts pour retirer vos ancêtres de la barbarie, polir leurs mœurs, les façonner aux arts utiles, les apprivoiser avec les lois, et accoutumer leurs yeux au jour nouveau qu'il faisait luire sur leurs têtes? Ouvrez l'histoire, et surtout celle de notre France : ne voyez-vous pas la Religion présider à toutes les fondations, à toutes les œuvres qui ont pour but d'éclairer les hommes, de les doter avec une magni-

ficence plus que royale ? Ne voyez-vous pas le sol de l'Europe couvert encore, malgré l'action du temps et l'action des hommes plus meurtrière que le temps, des monuments élevés par son génie au culte du savoir et de la vertu ? N'est-ce pas elle qui a fait refleurir le goût des études et l'émulation des lettres divines et humaines ? Elle, qui a sauvé les sciences du naufrage dont les menaçaient les inondations des barbares, en leur ouvrant un asile dans ses cloîtres et ses monastères, et qui les préserve encore de la corruption, *comme un parfum divin* [1], selon la belle expression d'un de nos plus grands philosophes ? Elle, qui a sauvé le feu sacré de la civilisation, alors qu'il était prêt à s'éteindre dans les ténèbres du moyen-âge ? Elle enfin qui, par la multitude des grands hommes qu'elle a formés et inspirés, a porté si haut la gloire littéraire de notre patrie, que cette gloire est un objet d'envie et d'admiration pour l'univers ? Ah ! génération distraite et présomptueuse, nouveaux-venus sur la scène du monde, qui vous croyez les créatures de votre fortune, parce que vous l'avez trouvée toute faite et préparée de longue main par un génie bienfaisant, quand vous avez pris possession de l'héritage ; on ne vous demande pas d'être généreux, pas même

[1] Religio aroma scientiarum. *Bacon.*

d'être reconnaissants, on ne vous demande que d'être justes! Maintenant que la Religion vous a délié la langue, qu'elle a familiarisé vos yeux avec la lumière, qu'elle a soufflé à votre oreille la parole de vérité, qu'elle a ouvert devant vous la voie de la science, marchez dans cette voie, allez de progrès en progrès; courez, si vous le pouvez, à de nouvelles conquêtes; mais ne maudissez pas les entrailles qui vous ont portés, le sein qui vous a nourris, la main qui a dirigé et affermi vos premiers pas dans la carrière!

En accusant le clergé d'être ennemi de l'instruction, veut-on parler de ces écoles plus modestes, où le pain de l'intelligence est rompu aux pauvres et aux petits? Mais qui, plus que le clergé, s'est montré soigneux de l'instruction de l'enfance? Il n'a eu besoin pour exciter et entretenir dans son cœur ce zèle pieux, que de consulter l'esprit de l'Evangile. N'est-ce pas, en effet, l'Evangile qui a réhabilité l'enfance, comme il a relevé le pauvre de l'humiliation où il était tombé, et qui s'est le premier occupé avec amour et jalousie de cette portion si intéressante de la race humaine? N'est-ce pas l'Évangile qui a *rendu diserte la langue des enfants*[1], *et qui a tiré de ces bouches innocentes une louange parfaite,*

[1] Linguas infantium fecit discrtas. SAP. X. 21.

pour l'honneur de Dieu et la confusion de ses ennemis[1]? N'est-ce pas l'Evangile qui *a fait entendre les sourds et parler les muets*[2], je veux dire ces classes infortunées, qui, avant que le christianisme eût fait connaître leur valeur, n'étaient comptées que pour *mémoire* dans les sociétés antiques qui les traitaient comme un vil bétail? Depuis que Jésus-Christ a prononcé cette parole : *Bienheureux sont les pauvres!* depuis qu'il a dit : *Laissez venir à moi les enfants*[3], et seulement à dater de cette époque, éternellement digne d'être bénie par l'humanité, les pauvres et les enfants ont revêtu aux yeux du monde un nouveau caractère. Celles des sociétés païennes qui se piquaient de savoir et de bel esprit, avaient bien ouvert des écoles, des prytanées, des gymnases, des académies pour la jeunesse élégante et polie; encore avaient-elles exclu tout un sexe du privilège de l'éducation; mais l'enfant du pauvre était abandonné à la double dégradation de son corps et de son âme, comme il l'est encore aujourd'hui chez les peuples malheureux que le soleil de la foi n'a pas éclairés. Personne n'avait songé à l'évangéliser, à lui annoncer *la bonne nouvelle*, selon

[1] Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem propter inimicos tuos. PSAL. VIII. 3.

[2] Et surdos fecit audire et mutos loqui. MARC. VII. 37.

[3] Sinite parvulos venire ad me. MARC. X. 14.

la douce parole du Sauveur des hommes. Les enfants, comme les femmes, comme les pauvres, tout ce qui était faible et souffrant, avait été oublié par une sagesse superbe et brutale. Un de ces sages avait dit, il est vrai, qu'un grand *respect est dû à l'enfance*[1]; mais c'était une parole isolée, sans portée, sans écho, parce qu'elle était dépourvue de sanction. Jésus-Christ n'a pas déployé ce vain appareil de sentences : mais il a inspiré pour cet âge un sentiment plus tendre, plus dévoué et qui ressemble à une sorte de culte, en disant à ses disciples avec une adorable simplicité : *Gardez-vous de mépriser un seul de ces petits, parce que leurs anges voient sans cesse dans le ciel la face de mon Père*[2].

Cet esprit de zèle et de religieuse sollicitude pour l'enfance, qui appelle tous les dévouements au service de ses ignorances comme de ses faiblesses, cet esprit s'est perpétué dans l'Eglise, et y a porté tous les fruits qu'il promettait à la terre. On peut dire avec vérité que c'est l'Eglise qui a conçu le premier dessein et jeté les premiers fondements des écoles d'enseignement primaire. Les conciles avaient voulu que dans chaque diocèse une école pour les

[1] Maxima debetur puero reverentia. *Sénèque*.

[2] Videte ne contemnatis unum ex his pusillis, quia angeli eorum in cœlis semper vident faciem Patris mei. MATTH. XVIII. 10.

enfants fût établie auprès de l'évêque; et l'un des premiers dignitaires de chaque église, chargé de surveiller leur instruction, s'honorait du titre d'*Ecolâtre*, attribué à ses modestes et nobles fonctions [1]. Les pasteurs secondaires se réglaient naturellement sur cet exemple dans les diverses résidences où les attachait leur ministère, en sorte que dans tous les lieux où la Religion donnait un pasteur au peuple fidèle, elle assurait en même temps un instituteur à l'enfance. Et ce catéchisme qui s'enseigne publiquement dans toutes les paroisses, et depuis des temps si reculés qu'on ne peut assigner l'époque où cette pratique a pris naissance, qu'est-il autre chose qu'un témoignage toujours subsistant de l'intérêt que porte l'Eglise à l'instruction des enfants? Avant donc que les législateurs eussent pensé à leur donner des maîtres, la Religion avait déjà pourvu à ce besoin par un enseignement permanent, universel, aussi élevé dans son objet que populaire dans ses formes; enseignement modèle, essentiel, fondamental, que nul autre ne saurait suppléer, mais qui peut suppléer tous les autres, et qui, pour être moins complet que nos cours d'instruction élémentaire et supérieure, n'en suffisait pas moins aux

[1] *Conc. Vasense. can.* 1. *an.* 529. — *Concil. Narbon. can.* 11. *an.* 589. — *Concil. Lateran. can.* 18. *an.* 1179.

nécessités réelles et perpétuelles des sociétés, puisqu'il apprend à l'homme ce qui lui importe le plus de savoir, son origine, ses devoirs et ses destinées !

Les prêtres ennemis de l'instruction! Mais les législateurs et les sages eux-mêmes, où ont-ils puisé l'idée mère de leurs écoles, et leurs meilleurs règlements de discipline, si ce n'est dans ce même esprit de l'Eglise, et dans les sages dispositions qu'elle avait déjà consacrées ? Nous avons beau nous en défendre, et présenter nos œuvres comme des créations et des découvertes, les préconiser comme l'heureux résultat de nos progrès et de la supériorité de nos lumières, notre société est toute pénétrée, et, si l'on peut parler ainsi, toute imbibée de christianisme. Nous croyons être neufs, quand nous ne faisons que retourner, combiner et mettre en œuvre l'élément chrétien, déposé au fond de nos mœurs et de notre constitution sociale. Et ce que nous disons ici des écoles, on peut le dire avec la même justesse de notre législation des fabriques, des mariages, des décès, des naissances, toute calquée dans ce qu'elle a de plus sage, sur les anciennes ordonnances de l'Eglise. Il est beau sans doute de réglementer les Ecoles, de multiplier les sources de l'instruction; mais, au dix-neuvième siècle, après que l'Evangile a étendu

son influence et communiqué sa vertu à toutes les institutions généreuses ; après qu'il a proclamé toutes les vérités utiles, et semé tous les germes du bonheur de l'humanité, on ne doit pas oublier la grande part qui lui revient dans les perfectionnements que l'on ne tente, et dans le bien que l'on n'embrasse, qu'en obéissant à son esprit.

Les prêtres ennemis de l'instruction ! Eh ! qui mieux que le prêtre peut en sentir le prix, lui qui a consacré tant d'années à s'instruire, dont la vie est une vie d'étude, quand elle n'est pas employée à la charité ou à la prière ? Ennemis de l'instruction et de l'instruction du peuple ! Mais le peuple peut-il avoir de meilleurs amis que le prêtre, né dans son sein, sorti de ses rangs, confident de ses misères, consolateur de ses peines, conseiller de ses voies, qui vit de sa vie, souffre de ses douleurs, et s'endort enfin avec lui dans la même tombe, après avoir veillé avec lui et pour lui sous le même chaume ? Pourquoi refuserait-il de partager avec le pauvre le fruit de la science, comme il partage avec lui son pain de chaque jour ? — Ennemis de l'instruction ! Et quel intérêt pouvons-nous avoir de la repousser ? L'intérêt de la Religion, peut-être ? Mais est-ce que la Religion redoute les lumières ? Elle ne se plaint au contraire que de n'être pas

assez connue, assez étudiée, assez approfondie. Car, si, comme l'a dit un grand homme, *peu de philosophie éloigne de la foi, beaucoup de philosophie y ramène*. (Bâcon). En quoi a-t-elle souffert du progrès de nos connaissances, des découvertes de l'esprit humain dans le domaine de l'histoire et dans celui de la nature, dans le vaste champ de l'antiquité et des origines des nations? Plus la science s'étend, plus nous voyons la Religion s'élever et grandir, et chacune des conquêtes de l'intelligence est un hommage à sa divinité. Assise sur des fondements impérissables, le front dans le Ciel, et la main étendue sur la terre pour bénir les hommes, la foi chrétienne regarde passer devant elle, courant à leurs études, à leurs investigations, à leurs expériences, à leurs laboratoires, la multitude de savants, dont quelques-uns l'aiment et l'adorent, dont le grand nombre ne s'informe point d'elle, dont quelques autres la méprisent et l'insultent : mais après qu'ils se sont fatigués à remuer la terre, à interroger les astres, à explorer les phénomènes de la vie dans les corps organisés, à fouiller dans les archives des peuples, et à déchiffrer les énigmes de leurs monuments, elle les voit venir à ses pieds, apportant l'un après l'autre comme un tribut à cette reine de toute science et de toute vérité, le glorieux

témoignage qu'ils ne peuvent rien contre elle, et que sans elle aucun des mystères de l'homme et de la nature ne peut être expliqué! Et il ne faut pas s'en étonner; la Religion est une vérité complète. Comme elle porte *sa justification en elle-même*[1], elle doit la recevoir aussi de tous les faits qui sont en contact avec elle. La science, par cela même qu'elle est susceptible de progrès, reste toujours dans une sorte d'enfance, et ne découvre la raison des choses que par degrés et après de longs tâtonnements.

Le prêtre ennemi de l'instruction et des lumières! — Peut-être; mais il faut s'entendre. Ennemi de l'instruction! Oui, de cette instruction qui n'aurait pas Dieu, la Religion, la vertu pour fondement, et pour fin la perfection et le bonheur de l'homme par l'accomplissement des devoirs. Oui, de cette instruction fausse et systématiquement perverse, dont les leçons empoisonnent les générations dans leur fleur, qui sème les doutes, insinue l'erreur, accrédite le mensonge, dénature les faits pour les interpréter au profit des passions, amène la corruption du cœur par celle de l'esprit, et ébranle, en se jouant, les croyances les plus saintes. Oui, de ce demi-savoir, si commun de nos jours, qui trompe les simples, et s'impose à la crédulité, en

[1] Judicia Domini vera, justificata in semetipsa. PSAL. XVIII. 10.

affectant les dehors et l'autorité de la science véritable ; demi-savoir, pire encore que l'ignorance elle-même, parce que ne voyant rien au delà de son étroite sphère, il se moque et méprise ; tandis que l'ignorance sait du moins douter quelquefois, et écouter un plus sage. — Ennemis des lumières ! Non de ces lumières douces et pures qui réjouissent et fortifient les yeux sains, et guérissent les yeux malades ; mais de ces lumières qui aveuglent ; non de ces lumières bienfaisantes qui éclairent les esprits, et allument dans les âmes la sainte flamme de la vertu ; mais de ces lumières qui brûlent et dévorent comme des torches homicides ; non de ces lumières qui embellissent la vie et colorent d'un jour doux l'horizon de l'intelligence ; mais de ces lueurs trompeuses, de ces feux sinistres, tels qu'on en voit errer autour des abîmes et sur les tombeaux ! Et voilà pourquoi le clergé a pu manifester d'abord quelque défiance pour certains systèmes d'enseignement, prônés avec un engouement qui ne contribuait pas moins que leur nouveauté et leur origine à les rendre suspects, et transplantés de loin à grands frais sur un sol déjà fécond en méthodes que le temps avait éprouvées. Voilà pourquoi il n'a dû accueillir d'abord, qu'avec une sorte de réserve et d'hésitation, et comme *sous bénéfice d'inventaire*, des projets

d'extension, de perfectionnement de l'instruction des classes populaires : projets louables, sans doute, mais qui ne semblaient pas offrir des garanties suffisantes aux principes inséparables de tout bon enseignement. Mais dès qu'ils ont pu se rassurer sur ces grands intérêts, dès qu'ils ont pu lire au frontispice de la loi que la Religion et la morale seraient la base de l'instruction élémentaire, et reconnaître que ces promesses n'étaient pas de vaines formules, mais l'expression d'une volonté sincère; dès que leur coopération a été demandée, les prêtres n'ont-ils pas été les premiers à prêter leur concours à l'administration, à mettre à sa disposition leur légitime influence, à accepter la part telle quelle, qui leur était faite dans la législation des petites Ecoles, sans trop examiner si cette part était plus ou moins proportionnée à la supériorité de leur instruction, et à la considération que réclame leur ministère? Et ces humbles et respectables Frères des écoles chrétiennes, dont nous voyons avec tant de joie les établissements se multiplier dans notre diocèse[1]; ces bons Frères qui s'étaient modestement voués à bégayer avec l'enfance les premiers rudiments de la Religion et de la grammaire, ne se sont-ils pas em-

[1] De nouvelles écoles de Frères vont être prochainement établies à Saint-Affrique et à Saint-Geniez.

pressés d'eux-mêmes d'étendre le cercle de leur enseignement? Ne les a-t-on pas vus ouvrir spontanément dans la capitale, et au centre de nos grandes cités, des écoles spéciales pour les adultes et les classes ouvrières, par condescendance pour des besoins nouveaux, qu'il vaut mieux en effet satisfaire avec discrétion et mesure, qu'irriter par d'imprudentes résistances?

Tel est, N. T. C. F., le véritable esprit de la Religion, aussi bien que de ses ministres. Elle applaudira toujours aux efforts qui seront faits, aux essais qui seront tentés pour l'amélioration de la condition des hommes. Elle prévenait noblement à cet égard les vœux de l'humanité, quand elle avait le pouvoir et la fortune. Maintenant elle s'y associera, elle les bénira, elle les fécondera de sa divine influence. A la vérité, elle attache plus de prix à la science des devoirs qui forment et règlent le cœur, qu'à la science des droits qui exalte et peut égarer les esprits. Elle tient moins à créer un peuple de savants, qu'un peuple de chrétiens vertueux et honnêtes, qu'un peuple de frères liés par une douce communauté de tendresse et de services. Mais, de cette instruction religieuse avant tout, et même sagement libérale, qui élève la pensée, adoucit les mœurs, développe et dirige le sentiment, et vient en aide à

la pratique des vertus, nous n'en sommes pas les ennemis. Ce n'est pas du moins parmi nous que cette plainte pourrait être élevée avec quelqu'ombre de justice. Quel que soit le rang que nous assigne l'économie sociale dans ses statistiques, au paragraphe de l'enseignement primaire, on ne dira pas que le clergé de notre diocèse ait contrarié la propagation de cet enseignement. Quel est le pasteur qui ne se montre jaloux d'obtenir de bons maîtres, de zélées et pieuses institutrices pour auxiliaires de ses saintes fonctions; qui ne porte un religieux intérêt à la création, à la bonne tenue, à la prospérité des Ecoles? Nous avons recueilli à cet égard les témoignages les plus expressifs de la bouche des personnes les mieux placées pour en connaître, et nous aimons à nous en prévaloir pour l'honneur de nos dignes et chers Coopérateurs. Si quelquefois ils ont jeté le cri d'alarme, c'est l'homme que repoussait leur zèle dans l'intérêt du troupeau, et non l'instruction, qui ne peut être dans aucun cas responsable des torts et des imperfections de celui qui la dispense. Mais l'instituteur qui honore ses fonctions par l'intégrité de ses principes et la régularité de ses mœurs, ah! ils l'ont jugé digne de toute estime et de toute confiance. Quel n'est pas, en effet, le mérite d'un bon instituteur, et quel bien ne peut-il pas

opérer dans une paroisse? Il instruit par ses leçons, il édifie par ses exemples; il assiste le pasteur dans les cérémonies saintes, le seconde dans la direction de la psalmodie et du chant sacré, dans les soins et la décoration du sanctuaire. Il accoutume la jeunesse à porter le joug du Seigneur, lui enseigne *la crainte de Dieu, commencement de la sagesse*[1], et le respect dû à la maison de la prière et du sacrifice. Il prépare le bonheur des familles, les triomphes de la Religion, le repos des sociétés, en formant pour l'état des citoyens honnêtes, pour l'Eglise des enfants soumis et fidèles, et des élus pour l'éternité. Il a droit à *cette double couronne* que le grand Apôtre décerne *à ceux qui s'emploient au travail de la parole et de l'instruction*[2]. Le monde le considère, mais la Religion lui garde une plus belle et plus riche récompense. C'est par la foi qu'on arrive au Ciel; mais *la foi venant de l'ouïe*[3], c'est par l'enseignement qu'elle se communique aux hommes. Or, l'Esprit-Saint qui promet aux justes *instruits de la loi, une gloire égale à la clarté du firmament*, nous déclare que les maîtres *qui leur auront enseigné la justice, brilleront*

[1] Initium sapientiæ timor Domini. PSAL. CX. 10.

[2] Duplici honore digni habeantur, maximè qui laborant in verbo et doctrinâ. I. TIM. V. 17.

[3] Fides ex auditu. ROM. X. 17.

éternellement au Ciel d'un éclat plus vif, comme *les étoiles qui l'illuminent* et le décorent [1].

Les instituteurs chrétiens qui comprennent l'importance de leurs fonctions, et qui savent les envisager par le côté qui les relève davantage, et le nombre en est grand, nous en avons la confiance, ne s'offenseront point ici de nos justes sollicitudes, et ne nous accuseront point de porter la faux dans une moisson qui n'est pas la nôtre. Ils nous écouteront comme leur père, comme leur docteur, comme leur premier supérieur, du moins dans tout ce qui se rapporte à l'instruction chrétienne, et au choix des livres où ils doivent puiser *les eaux de la véritable sagesse*, et recueillir le pur *froment de la vie et de l'intelligence* [2]. Les enfants qui leur sont confiés sont nos enfants, les enfants que le Père céleste et l'Eglise, notre épouse, nous ont donnés; la doctrine qu'ils enseignent, *c'est la doctrine de celui qui nous a envoyé* [3]. Ils aimeront à reconnaître que s'ils reçoivent d'autres mains l'investiture de leurs attributions, ils ne peuvent tenir

[1] Qui docti fuerint fulgebunt quasi splendor firmamenti; et qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates. DANIEL. XII. 3.

[2] Cibavit illum pane vitæ et intellectûs, et aquâ sapientiæ salutaris potavit illum. ECCL. XV. 3.

[3] Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me patris. JOAN. VII. 16.

que de nous seul la mission de catéchiser, qu'ils ne la peuvent légitimement exercer que sous notre autorité, et plus immédiatement sous la surveillance de leurs pasteurs; qu'ils doivent compte à l'Eglise, aux évêques, juges et gardiens de la foi, de la manière dont ils s'acquittent de cette mission sainte; et qu'ici, à défaut de toute autre loi, ils restent toujours liés par la loi de la conscience. Cette dépendance, toute filiale et toute chrétienne, loin de la décliner comme un joug fâcheux, ils l'accepteront comme leur plus beau titre et leur plus glorieux privilège; et en échange de cette déférence à nos recommandations paternelles, nous leur dirons : *Opus fac Evangelistæ*. Faites l'œuvre d'un évangéliste. Partagez avec nous l'honneur de l'apostolat. Nous vous envions ces fonctions, obscures aux yeux des hommes, mais éminentes devant Dieu, que le poids de notre charge ne nous permet pas de remplir nous-même. Soyez auprès de nous, auprès de vos pasteurs, comme ces catéchistes attachés aux ouvriers évangéliques dans les missions lointaines, pour les aider dans leurs travaux et les suppléer dans leur absence; et que les peuples vous respectent comme les délégués de notre autorité, et les représentants de notre ministère !

Pères et mères, ce serait le vœu de la Religion

comme de la nature, que vous fussiez vous-mêmes les maîtres et les précepteurs de vos enfants. C'était par cette tradition domestique, par cet enseignement héréditaire, que les oracles de la Religion, les préceptes de la morale, les faits importants de l'histoire, et même la connaissance des arts utiles se transmettaient autrefois de génération en génération dans les familles patriarcales. Aujourd'hui que le temps vous manque, et souvent aussi les lumières pour l'accomplissement de ce grand devoir, la société vient à votre aide : une pensée bienveillante ouvre à vos enfants les sources du savoir et de la sagesse. Profitez de ce bienfait, en les envoyant aux écoles. Vous ne pouvez, pour la plupart, leur laisser les biens de la fortune : assurez-leur, pour héritage, le trésor de l'instruction ; trésor d'autant plus précieux que ce n'est qu'en le possédant qu'ils pourront un jour soutenir une concurrence honorable avec leurs égaux, quelle que soit la carrière qu'ils embrassent, dans une société où l'émulation du talent devient de plus en plus le ressort le plus puissant de l'activité humaine, et le gage le plus certain des succès. N'ayez point de regret à la perte de ces quelques heures de travail que vous coûte la culture de leur esprit ; ces heures que vous croyez perdues, employées à de studieux

loisirs, vous rapporteront avec usure le prix du sacrifice que vous vous serez imposé. Qu'une économie du temps peu réfléchie n'interrompe point le cours de leur instruction, quand vient la saison des récoltes et des travaux des champs; de peur qu'en vous aidant à recueillir vos fruits et vos moissons, ils ne perdent eux-mêmes par cette interruption le fruit des leçons semées dans leurs jeunes et mobiles intelligences. Assurez-vous vous-même de leurs progrès, en leur servant, pour ainsi parler, de répétiteurs, en leur faisant redire ce qu'ils ont appris dans les longues veillées de l'hiver, et dans les jours saints que la Religion accorde à votre repos; mais que toujours surtout votre conduite et vos exemples soient une application sensible et une démonstration vivante des leçons de piété et de vertu qu'ils ont reçues de leurs maîtres. Et quant au choix des maîtres eux-mêmes, gardez-vous d'engager inconsidérément votre confiance. Accordez-la sans réserve à ces dignes instituteurs qui ressemblent au portrait que nous en avons tracé, *sains dans la foi*[1], irréprochables dans leurs mœurs, fidèles dispensateurs de la doctrine de vérité. Mais, s'il s'en trouvait, ce qu'à Dieu ne plaise, *qui marchassent dans la voie des impies*, qui osassent *s'asseoir*

[1] Sani in fide. TIM. I. 9.

dans une chaire de pestilence, et distribuer des poisons à la place du pain que vos enfants ont droit de leur demander, il vous appartient, pères et mères, de faire bonne justice à ces maîtres corrupteurs, et de leur donner une salutaire leçon. *Que leur habitation reste déserte*[1], que leurs écoles ne soient plus fréquentées, et que la solitude qui se fera tout autour d'eux leur apprenne, pour leur honte et pour l'honneur de votre foi, que l'impiété ne lèvera pas impunément son étendard au sein de vos religieuses populations! Et vous, enfants, si vous voulez que Dieu vous bénisse, honorez ces hommes de dévouement à qui sa grace a inspiré le zèle de votre instruction. Respectez-les comme des pères, écoutez-les comme des maîtres, aimez-les comme des bienfaiteurs. N'estimez, ne recherchez les connaissances humaines que comme un moyen de devenir meilleurs, et n'appréciez votre avancement dans la science, que par les progrès qu'elle vous aura fait faire dans la vertu.

Pour vous, nos très-chers Coopérateurs, vous aurez aussi votre part de devoirs dans cette œuvre dont le succès dépend de la direction qui lui sera donnée, et nous savons que vous les remplirez tous.

[1] Fiat habitatio eorum deserta, et in tabernaculis eorum non sit qui inhabitet. PS. LXVIII. 26.

Nous en avons pour garants, votre zèle, votre charité, votre sagesse, votre dévouement à tous les intérêts de votre troupeau. Vous continuerez donc, de concert avec les administrations locales, à vous occuper du soin d'ouvrir des Écoles dans vos paroisses et de les pourvoir de bons instituteurs. En accordant à tous une paternelle bienveillance, vous distinguerez ceux qui ont subi leurs épreuves et qui se présentent munis d'une autorisation légale. Vous les traiterez avec égard comme les auxiliaires de votre ministère. Si quelqu'un d'entre eux s'écarte de la règle, *vous le reprendrez* d'abord avec douceur *entre vous et lui*[1] : avant de porter plus loin votre plainte, vous userez d'une longue patience, vous épuiserez tous les moyens de persuasion; et dans les circonstances difficiles qui pourraient survenir, vous n'adopterez aucune mesure de quelque gravité, sans avoir pris nos conseils. Vous encouragerez les vocations qui promettent à l'enseignement primaire des garanties de capacité, et surtout de Religion et de sagesse. Quand vos ressources, aidées de la charité des fidèles, vous en fourniront les moyens, vous confierez de préférence l'éducation des jeunes personnes aux vierges du Seigneur, en fondant dans vos paroisses des colonies de ces

[1] Corripe eum inter te et ipsum solum. MATTH. XVIII. 15.

pieuses institutions vouées à l'instruction de la jeunesse par un attrait plus élevé que celui des récompenses de la terre. Vous visiterez assidument les Écoles, vous en surveillerez l'enseignement; vous recommanderez l'observation des réglements, et notamment de cette disposition prévoyante qui ne permet la réunion des deux sexes dans un même local et sous les yeux d'un même maître que dans des cas très-rares, soumis eux-mêmes à de sages précautions. Les grands intérêts de la Religion et de la morale une fois mis en sûreté, vous vous montrerez amis de tous les perfectionnements utiles, de tous les progrès raisonnables. Sans mépriser notre idiôme populaire, si remarquable par son énergie, et qui ne manque, dans sa naïveté, ni d'harmonie, ni de grace, vous laisserez librement s'introduire dans l'enseignement l'usage de la langue nationale, la langue des affaires, la langue des bonnes lettres, et que sa perfection rend aussi plus digne de servir d'interprète à la prière et à la Religion. Vous prendrez votre place dans les assemblées où se traitent les affaires et où se discutent les intérêts des Écoles. Les hommes d'élite qui composent ces conseils ne vous refuseront pas la juste déférence due à votre caractère, à votre expérience, à votre habitude des livres et des études, à votre connaissance plus sûre

des besoins de vos peuples par les rapports plus intimes que vous avez avec eux, quand vous proposerez des améliorations ou des réformes, inspirées par le seul amour du bien, exemptes de tout mélange de passion ou d'amertume. Accommodants et faciles pour tous les détails qui ne se rapportent pas immédiatement à vos devoirs de prêtres et de pasteurs, vous réserverez toute l'autorité que vous donne votre ministère, pour défendre les droits sacrés de la Religion. Ainsi retranchés dans l'asile inviolable de vos consciences, vous serez forts, nos très-chers Coopérateurs, et votre voix sera toujours entendue. Ainsi vous serez sûrs d'être écoutés, quand vous proscrirez avec nous, en notre nom, et appuyés sur l'autorité que nous tenons de Dieu, quand vous proscrirez, disons-nous, du sein des Écoles comme du sein des familles, ce prétendu livre *d'instruction morale et religieuse*, contre lequel la plupart de nos collègues dans l'épiscopat ont déjà réclamé; ces abrégés de l'histoire sainte, où la majesté de nos écritures est indignement rabaissée à la mesure d'une moralité puérile ou tout humaine; ces catéchismes incomplets et perfidement tronqués, qui affichent la prétention de rivaliser avec les nôtres, comme si l'Eglise, après dix-neuf siècles d'enseignement public, avait attendu l'avènement

de quelques hommes de lettres ignorés pour transmettre à ses enfants les vrais éléments de sa morale, de ses dogmes et de son culte ; ces bibles répandues à profusion et à vil prix, ou sacrilégement mutilées, ou infidèlement traduites, et toujours suspectes, alors même que la traduction en serait fidèle, parce que les vrais chrétiens ne reçoivent les livres saints que des mains de l'Eglise. Grace à cette conduite également ferme et mesurée, les peuples recueilleront les avantages de l'instruction sans avoir à en redouter les dangers, et, en passant sous l'arbre de la science planté au milieu d'elles, les jeunes générations pourront toucher à son fruit, sans craindre d'être empoisonnées [1].

[1] Nous signalons à la vigilance de MM. les Curés, 1° la *Bible de Sacy*, in-8° et in-12, où manquent plusieurs livres ou chapitres des Ecritures canoniques ; 2° un *Catéchisme* où ont été omis à dessein les articles fondamentaux de notre foi, comme l'enfer, le purgatoire, le culte de la sainte Vierge et des Saints, les indulgences, l'explication des commandements de Dieu et de l'Eglise ; et en général tous les livres nouveaux de Religion dont l'usage n'a pas établi l'orthodoxie, ou n'aurait pas été approuvé par nous.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

Lille. Typ. L. Lefort.

ŒUVRES

DU CARDINAL

P. GIRAUD

II.

ŒUVRES

DU CARDINAL

P. GIRAUD.

INSTRUCTIONS, LETTRES PASTORALES ET DISCOURS

PUBLIÉS A RODEZ

SUR LES PRINCIPAUX OBJETS DE LA SOLLICITUDE PASTORALE.

TROISIÈME ÉDITION,

Revue, augmentée d'un Discours sur la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus,
et d'une notice biographique par l'abbé Capelle.

TOME DEUXIÈME.

LILLE

L. LEFORT, LIBRAIRE,

IMPRIMEUR DE MGR L'ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.

MDCCCL.

PROPRIÉTÉ.



INSTRUCTIONS,

LETTRES PASTORALES, ETC.

INSTRUCTION PASTORALE

DE M.GR P. GIRAUD, ÉVÊQUE DE RODEZ,

POUR LE SAINT TEMPS

DU CARÊME 1838.

SUR LA VOIE DE LA CROIX.

Au moment où va s'ouvrir devant vous, N. T. C. F., cette carrière de componction et de pénitence, où l'Eglise *lève aux regards des nations* l'étendard sanglant de la rédemption des hommes [1], nous invitant à méditer le grand mystère de la Croix et

[1] Levabit signum in nationes. IS. XI. 12.

à suivre J.-C. dans la voie douloureuse du Calvaire, nous n'avons pas cru pouvoir vous adresser une instruction qui fût en même temps plus agréable à votre foi et plus convenable à la circonstance, qu'en vous montrant l'excellence et les avantages, et en vous recommandant la pratique, de la dévotion qui peut vous aider le plus efficacement à sanctifier ces jours de propitiation et de salut.

Vous comprenez déjà, sans doute, que nous voulons parler de la dévotion connue sous le nom de *Voie de la Croix* : Dévotion encore récente, si on l'envisage dans ses formes, mais aussi ancienne que le Christianisme, si on l'étudie dans ses motifs, et dont la propagation aussi prompte qu'universelle dans les diverses églises du monde chrétien, peut être considérée comme une grande et peut-être une dernière manifestation de la miséricorde divine envers nos temps de refroidissement et d'indifférence. Dévotion, l'une des plus riches en enseignements, en consolations, en fruits de graces et de vertus, en toutes sortes de bénédictions spirituelles : Dévotion, qui a cela de propre et de singulier, qu'elle est à la portée des âmes les plus simples, sans rester au-dessous des esprits les plus cultivés ; qu'elle convient à tous les âges, à tous les états de l'âme, à toutes les situations de la vie, aux enfants dont le cœur

tendre et sensible s'ouvre si aisément aux pieuses impressions que fait naître la vue de l'innocente victime souffrant et mourant pour nos péchés; aux vieillards qui ont tant à pleurer sur les égarements de leur jeunesse, et à qui leurs yeux desséchés ne fourniraient plus assez de larmes pour les effacer, s'ils n'en cherchaient une fontaine dans la contemplation des plaies de J.-C.; aux hommes mûrs de tous les rangs qui prient si peu, faute souvent de savoir prier, et qui doivent s'estimer heureux qu'on leur offre une méthode simple et facile de remplir avec perfection cet important devoir; aux vierges et aux mères chrétiennes, à qui la douce et sainte compassion des souffrances du Sauveur semble avoir été léguée par les femmes de Jérusalem, seules créatures humaines qu'il trouva sensibles dans cette foule innombrable qui l'accompagnait au Calvaire; aux ignorants, qui possèdent, grace à cette pieuse pratique, une formule abrégée des vérités de la foi et des préceptes de la morale; aux savants qui peuvent s'y élever aux considérations les plus sublimes, et y apprendre la seule science qui ne soit pas une vanité, la seule sagesse qui ne soit pas une folie. Dévotion également profitable à l'affligé dont elle console la douleur par le spectacle d'une douleur plus extrême et non méritée, et à l'heureux du

siècle qui ne peut se pardonner les délices d'une vie molle et sensuelle, quand il voit les amertumes qu'elles ont coûtées à l'Homme-Dieu ; au juste qu'elle enflamme par l'attrait d'une sainteté, par l'émulation d'une vertu plus parfaite ; au tiède qu'elle réveille d'un assoupissement et d'une langueur voisine de la mort ; au pécheur qu'elle excite à la détestation de ses voies, par le motif le plus propre à créer en lui l'homme nouveau ; au pénitent, à qui un charitable Ananie ne peut prescrire, comme remède et comme préservatif, une satisfaction plus méritoire que la fréquentation de cette voie sacrée. Dévotion qui doit être chère à toute âme catholique, par cela seul que nous l'avons reçue des mains de l'Eglise notre mère, mais qui doit encore trouver grace devant nos frères séparés qui, tout ennemis qu'ils se déclarent de nos pieuses pratiques, ne peuvent du moins sans inconséquence envelopper dans la même réprobation celle qui a pour objet le divin Rédempteur qu'ils se font gloire d'étudier, d'honorer et d'invoquer exclusivement. Disons plus, Dévotion que le mécréant même doit respecter, le grand fait de J.-C., de sa Passion, de sa mort qu'elle nous remet sous les yeux, restant toujours l'événement historique le plus fait pour frapper tout esprit porté aux méditations sérieuses,

l'événement prodigieux, solennel, monumental qui domine tous les temps et toutes les époques, de toute la hauteur de cette Croix, plantée au milieu des siècles, pour les unir et les expliquer ! Dévotion enfin que nous voyons avec une joie si sensible, se propager, fleurir de plus en plus dans notre diocèse, et que nous proposons avec d'autant plus de confiance à la religion de nos bien-aimés frères, qu'il est peu de nos églises qui ne possèdent ce trésor, et dont les murs ne soient ornés de la sainte représentation des scènes douloureuses qui nous ont valu le pardon, la grace et la paix ! Mais il nous faut entrer dans quelques développements qui justifient les éloges que nous venons de donner à une institution si belle et si touchante.

Pour trouver l'origine de la dévotion de ce Chemin de la Croix que nous vous exhortons à suivre, N. T. C. F., nous devons remonter la chaîne des temps, et poursuivre, sans nous arrêter, notre marche jusqu'au Calvaire. C'est au pied de cette colline, à jamais illustrée par la mort d'un Dieu, que nous le voyons commencer. Notre adorable Sauveur est le premier qui y soit entré, le premier qui l'ait parcouru de l'une à l'autre de ses extrémités; ou plutôt c'est lui qui l'a ouvert, qui l'a tracé, en y laissant l'empreinte de ses pieds ensan-

glantés. Mais en en acceptant pour lui-même toutes les rigueurs, il en a aplani les difficultés à ceux qui doivent y marcher à sa suite. Hélas ! il ne nous demande, à nous pécheurs, que de l'arroser de nos larmes ; pour lui, il l'a baigné de son sang. Sur cette longue route qui se déploie de la maison de Pilate jusqu'au sommet du Golgotha, il n'est pas une situation qui ne lui ait coûté un douloureux effort, pas une aspérité dont il n'ait senti la pointe déchirante. Le laisserons-nous marcher seul par cette Voie de douleur, et ne nous écrierons-nous pas avec l'Apôtre ? *Allons avec Jésus hors de l'enceinte du camp*, hors des tentes des pécheurs, loin du tumulte et des folles joies de la cité, *portant* du moins une part de ce pesant *fardeau d'ignominie* dont il a voulu charger ses épaules innocentes, pour en soulager les nôtres [1] ! Après Jésus, ou plutôt avec lui, et le suivant d'aussi près que peuvent le lui permettre ses forces abattues par la douleur, et les flots de la foule déicide qui se presse autour de la douce Victime, nous voyons s'avancer Marie, sa sainte Mère. Vient ensuite le *Disciple que Jésus aimait*, et que pour cette raison même il voulut avoir pour témoin et pour compagnon de cette

[1] Exeamus igitur ad eum extra castra, improperium ejus portantes. HEB. XIII. 13.

marche laborieuse, parce que tel est le bon plaisir de Dieu que ceux qu'il *rapproche de sa droite, commencent par boire son Calice.* Bienheureux disciple qui, pour prix de son fidèle dévouement, mérita de recueillir des mains du Sauveur le legs le plus précieux qu'un ami mourant puisse faire à son ami, le legs d'une mère, désormais privée de son fils unique! Ne parlons pas de ces juges iniques, de cette soldatesque rugissante, de ce peuple en délire, ne respirant que le sang et la haine, qui suivent aussi la Voie de la Croix, mais pour leur honte et leur ruine, et qui nous apprennent assez par leur triste exemple, que ni les lieux les plus saints ne nous sanctifient, ni la société des plus vertueux personnages, ni les pratiques, d'ailleurs les plus méritoires, si les dispositions de notre âme ne répondent à ces secours extérieurs. Mais pourrions-nous sans injustice vous oublier, pieux Centenier, à qui le Chemin de la Croix ouvrit le chemin du Ciel; et vous, femmes éplorées de Sion, qui accompagnâtes de vos gémissements le convoi lugubre du Fils de l'Homme, et dont la charité compatissante sera célébrée, comme la généreuse prodigalité de Magdeleine, *dans tous les lieux de l'univers où pénétrera* la prédication de l'Evangile [1]!

[1] Ubicumque prædicatum fuerit evangelium istud in universo

Certes, la Dévotion du Chemin de la Croix peut, à bon droit, se glorifier d'une si sainte origine! Que peuvent lui reprocher ces censeurs chagrins, ennemis de toute dévotion douce et tendre, et qui voudraient ôter au Christianisme toute sa moelle et toute son onction, pour ne lui laisser qu'une écorce sèche et dure? Celle-ci n'est-elle pas autorisée par d'assez illustres exemples? Ne se recommande-t-elle pas par une antiquité assez haute et assez pure? Nous blâmeront-ils de puiser la grace aux sources mêmes de la Rédemption, de nous reporter par la pensée aux lieux d'où elle se répandit sur le monde, de nous rendre visibles et presque sensibles par une vive représentation ces scènes pleines d'émotions, où elle sortait de chacune des plaies du Sauveur, comme par autant de fontaines? Mais il faudrait alors blâmer les premiers fidèles de l'Eglise naissante, *ce petit et bienheureux troupeau* de Néophites que le Seigneur s'était formé dans Jérusalem et qui devait d'autant mieux entendre l'esprit du Christianisme qu'il en ressentait encore l'impression toute nouvelle et toute brûlante. De bonne foi, peut-on douter que ces fervents disciples de la Croix, ces fils que le Calvaire venait d'engendrer à la foi chrétienne, ne se soient fait, dès les premiers temps qui suivirent la

mundo; et quod fecit hæc narrabitur in memoriam ejus. MARC. XIV. 9.

mort de J.-C., une douce habitude d'aller méditer sur les traces encore sanglantes de leur Maître, de recueillir, pour ainsi dire, à chacune de ses stations, cette *Vertu divine qui sortait de lui et guérissait tous les maux* [1]? Et si l'on affecte d'en douter, qu'on interroge ces monuments élevés sur la place même où les Mystères se sont accomplis, ces traditions toujours subsistantes, malgré le passage des siècles, et le passage des hommes accumulant ruines sur ruines dans l'infidèle Jérusalem; traditions qui déterminent avec précision les lieux témoins des diverses circonstances de la Passion, leur assignant de temps immémorial les mêmes noms qu'ils portent aujourd'hui, et attestent assez que la piété chrétienne était dès le commencement en possession de les fréquenter, par le soin religieux qu'elle a pris de conserver ces augustes souvenirs [2]!

Après les temps de persécution, où la foi proscrite n'osait se produire qu'avec une timide circonspection, la Dévotion envers les Saints Lieux ne tarda pas à profiter de la paix et de la liberté rendues à l'Eglise par l'avénement du grand Constantin au trône des Césars. Sur la trace de ces

[1] Virtus de illo exibat et sanabat omnes. LUC. VI. 19.

[2] Voir la lettre de Monseigneur l'archevêque d'Icone, n° 54, des Annales de la propagation de la foi.

fidèles obscurs ou opprimés, visitant en secret et dans l'ombre du mystère, la terre consacrée par les souffrances de l'Homme-Dieu, voyez accourir tout ce que Rome possède de plus grand, la noblesse, le génie, la science, la vertu; un Jérôme, prodige de savoir et de pénitence, d'illustres Dames Romaines, une Paule, une Eustochie, plus grandes par leur foi que par le sang des Scipions qui coule dans leurs veines; les Majestés même de l'empire, une Hélène plus fière d'avoir retrouvé le Bois vénérable qui reçut les derniers soupirs de son Dieu, que du titre d'Auguste que le sénat vient de lui décerner, s'estimant plus riche avec ce trésor qu'avec les dépouilles des nations que la victoire mettait à ses pieds, et plus heureuse de respirer à l'ombre des sanctuaires dont elle couvre le Sépulcre et la Crèche de J.-C., que d'habiter les palais que lui ouvre la fortune de son fils et dont sa vertu la rendait digne. Puis, quand de nouvelles ténèbres viennent obscurcir cette gloire nouvelle de Jérusalem, quand le farouche Musulman foule d'un pied stupide et sacrilége la glorieuse poussière que les mystères de J.-C. ont sanctifiée, prêtez l'oreille: quel est ce bruit que vous entendez dans le lointain? C'est un bruit semblable à celui que fait entendre la mer, quand elle pousse avec impétuosité

ses flots vers le rivage : c'est le bruit d'un peuple en marche, mais d'un peuple immense qui fait chanceler la terre sous ses pas : c'est l'occident tout entier arraché à ses fondements et se précipitant sur l'Asie, au cri de *Dieu le veut!* Les voyez-vous, ces princes, ces guerriers, ces hommes au cœur intrépide, à l'âme pleine de foi, et, pour la plupart, disons-le, à la gloire de notre belle patrie, généreux enfants de la noble terre de France? Ils viennent délivrer la Cité sainte d'une odieuse oppression, et conquérir le libre accès du Tombeau de celui qui a donné la liberté au monde. Les fortes murailles, les hautes tours, les portes de fer tombent devant leur valeur : ils entrent en vainqueurs dans cette ville qu'ils sont venus chercher de si loin. Mais après les premiers moments donnés à l'exaltation du triomphe, quel spectacle va nous offrir leur foi, victorieuse de ce triomphe lui-même! Toute une armée à genoux, le front prosterné; ces lions tout-à-l'heure frémissants, changés tout-à-coup en humbles adorateurs, pleurant, sanglottant, poussant des gémissements étouffés, comme on pleure sur la mort d'un père, les fiers barons, les chefs puissants partageant l'émotion du soldat; un Godefroi de Bouillon, le roi qu'ils se sont donné, suivant nu-pieds la Voie douloureuse, et sa noble tête aussi

nue, car il ne veut pas qu'*une couronne d'or ceigne son front là où le Roi des rois a été couronné d'épines*, et réalisant ainsi ce qu'avait prédit le prophète Isaïe des jours de gloire qui devaient luire sur Jérusalem : « *Voici que je lèverai ma main vers les nations, et que je ferai briller mon étendard aux yeux des peuples.... Les rois seront tes nourriciers et les reines tes nourrices. Ils t'adoreront, le visage prosterné dans la terre, et ils baiseront la poussière de tes pieds*[1]. »

Grace à ce magnanime élan, la Dévotion des Saints Lieux se communique bientôt comme une flamme rapide, à tous les points du monde chrétien. Durant un siècle, toutes les routes de Jérusalem, la terre et la mer, se couvrent de flots de pèlerins, avides de contempler l'immortel Tombeau reconquis sur l'infidèle, jaloux d'enrichir de leurs offrandes les sanctuaires de la Palestine. Glorieuse époque! quelque jugement que porte de toi la postérité, elle ne dira pas du moins que le cœur ait manqué à tes guerriers, ni que la Croix de J.-C. ait fait monter la rougeur au front de tes chrétiens! Que nos temps de langueur et d'attiédisse-

[1] Ecce levabo ad gentes manum meam, et ad populos exaltabo signum meum...., et erunt reges nutritii tui et reginæ nutrices tuæ. Vultu ad terram demisso adorabunt te, et pulverem pedum tuorum lingent. IS. XLIX. 22 et 23.

ment ressemblent peu à ces temps d'héroïque ferveur! Retombées sous le joug du Philistin, *les voies de Sion pleurent encore une fois, parce qu'il n'est plus personne qui vienne à ses solennités*[1], personne qui console dans ses augustes infortunes cette Reine dépouillée de ses antiques splendeurs. A peine de rares caravanes amènent par intervalle sur ses collines désertes quelques timides adorateurs. A peine quelques cantiques chantés à demi-voix, par la crainte de l'Arabe, interrompent de loin en loin ses tristes silences, et réveillent l'écho de ses solitudes. Après les saints, après les hommes de foi, sont venus les sages, les savants, curieux de ruines et des monuments de l'histoire, des littérateurs, des poètes cherchant des *couleurs* pour leurs tableaux, et des *impressions* pour leurs âmes d'artistes. Et toutefois, tant est puissante la majesté des souvenirs imprimés à cette terre de mystères et de prodiges! plusieurs de ces mêmes hommes venus là et de si loin, uniquement peut-être dans les idées de cette gloire mondaine que donnent les illustres voyages, subjugués soudain par ce sentiment de foi spontanée que Tertullien appelle *le témoignage de l'âme naturellement chrétienne*, et comme

[1] Viæ Sion lugent, eò quòd non sint qui veniant ad solemnitatem. LAMENT. I. 4.

frappés de la sainte terreur de Dieu même apparaissant à leurs yeux sur ce théâtre de son supplice et de sa gloire, ces mêmes hommes ont été vus s'inclinant devant les scènes de la Croix comme le simple peuple, et la plus belle page de leurs brillants *itinéraires* est due à l'inspiration qu'a suscitée en eux leur passage par la Voie sacrée!

Qui de vous, N. T. C. F., ne regarderait comme un des beaux jours de sa vie celui où il lui serait donné de voir de ses yeux cette terre privilégiée, où tout est miracles et mystères, où tout est reliques, les collines et les vallées, les bois et les fontaines, et jusqu'à la poudre du sentier; qui ne serait jaloux d'appliquer ses lèvres à la poussière vénérée qui reçut l'empreinte des pas de J.-C., et, marchant de merveilles en merveilles, de visiter tour-à-tour et le Cénacle et la Montagne de Sion, et le torrent de Cédron, et le Jardin des Douleurs et la colonne de l'*Impropère*, et le Calvaire et le Sépulcre? Mais la distance vous effraie, mais l'âge ou les infirmités vous arrêtent, mais vos besoins de chaque jour, le soin d'une famille, les exigences d'un état, que sais-je? mille liens, mille considérations qui vous enchaînent, ne vous permettent pas d'entreprendre ce lointain voyage? L'Eglise y a pourvu : et voici comment son ingénieuse et

inépuisable charité a trouvé le secret de vous transporter à Jérusalem, sans vous obliger de quitter vos foyers. Le zèle du saint Pèlerinage s'étant ralenti par suite du refroidissement de la piété, et par la crainte des difficultés et des périls semés sur une longue route, à travers des contrées inhospitalières, le cœur des souverains Pontifes s'est ému à la pensée que le plus grand nombre des fidèles seraient désormais privés des graces singulières attachées à la visite des Saints Lieux, s'ils n'étendaient ces faveurs au-delà des limites où jusqu'alors elles avaient été renfermées. Prenant donc en pitié, dans leur paternelle sollicitude, cette multitude de pauvres, d'enfants, de vieillards, de justes et de pécheurs, d'âmes tièdes ou ferventes, écartées par divers obstacles des avenues de la Cité sainte, et usant de cette pleine puissance qui leur a été donnée sur le trésor de l'Eglise, ils ont appliqué à la voie figurative de la Croix les mêmes priviléges dont leurs pieux prédécesseurs avaient enrichi la Voie réelle du Calvaire. Ils ont fait plus : pour ôter toute excuse à la tiédeur, tout prétexte à l'indifférence, ils ont permis que cette Voie sainte fût érigée dans toutes les églises, les oratoires publics, et au besoin même dans les chapelles privées, rapprochant ainsi de nous le salut jusqu'à le mettre sous notre main,

et ouvrant, pour ainsi dire, cette fontaine de graces à la porte de chacune de nos maisons, afin que tous puissent librement y puiser les eaux de la vie éternelle. Quand donc, N. T. C. F., vous pratiquez ce saint exercice, suivant pas à pas avec componction de cœur les diverses scènes représentées dans les tableaux exposés à vos regards, vous gagnez les mêmes indulgences, vous participez aux mêmes trésors spirituels, que si vous visitiez les sanctuaires de la Judée; et il ne tient qu'à vous de vous pénétrer, par la vivacité de votre foi, des mêmes sentiments dont vous seriez affectés, si vous vous trouviez en présence de ces monuments vénérables.

Vous venez d'entendre, N. T. C. F., les principaux traits de l'histoire de la Voie de la Croix : mais nous ne vous en avons pas encore développé tous les avantages. Et pour ne parler d'abord que de celui de l'instruction, est-il une école où nous puissions mieux étudier les mystères de la foi, en acquérir cette connaissance, non plus seulement abstraite et spéculative, qui s'arrête à la surface de l'esprit, mais intime et affective, qui se grave profondément dans le cœur? Un chrétien fidèle à ce saint exercice, je dis même un chrétien sans étude et sans lettres, peut-il ignorer, peut-il jamais oublier les vérités capitales du salut, lorsqu'elles

se produisent sans cesse à ses yeux, transformées en images, formulées en scènes, traduites en actions? Suivez avec lui le Chemin de la Croix, et voyez avec quelle majesté d'ensemble et quelle précision de détails toute l'économie de la Religion va se développer à vos regards! Dieu d'abord et ses adorables perfections! sa grandeur qui nous apparaît jusque dans ses infirmités; sa puissance dont l'action souveraine se montre plus admirable encore dans la régénération de l'homme que dans sa création; sa sagesse qui concilie si merveilleusement les droits de la justice et de la miséricorde; sa sainteté si jalouse qu'il frappe l'innocent parce qu'il le voit revêtu des apparences du crime; sa justice si rigoureuse *qu'il n'épargne pas même son propre Fils;* sa bonté si incompréhensible qu'il livre ce Fils unique à la mort pour nous sauver. Dieu et ses mystères! La Trinité, que rappelle à chaque station la doxologie qui les termine, rendant au Père, au Fils, au Saint-Esprit une gloire égale et distincte : au Père qui commande le sacrifice, au Fils qui l'accepte avec résignation, à l'Esprit d'amour qui soutient la Victime dans son agonie mortelle; l'Incarnation, car ce Jésus que vous voyez portant sa Croix, est le même Sauveur qu'une vierge a conçu, qui nous est né dans une crèche, *qui pouvant sans*

usurpation s'égaler à Dieu, s'est anéanti en prenant la forme de l'esclave[1]*;* la Rédemption, car c'est ici que notre rançon est payée : *voici l'agneau qui ôte les péchés du monde, l'homme de douleurs qui a pris sur lui toutes nos blessures avec toutes nos iniquités*[2]; l'Eucharistie, car ce corps qu'il livre aux outrages du peuple et des soldats, c'est la même chair qu'il vient, dans son dernier repas, de donner à son Eglise, pour être jusqu'à la fin des siècles la nourriture de ses élus; le Baptême, la Pénitence et tous les sacrements; car ce sang qui ruisselle de toutes ses plaies est aussi le même dont la vertu nous est appliquée par ces canaux de la divine grace, pour nous guérir, nous relever, pour entretenir et fortifier en nous la vie céleste! Puis, en regard des mystères et des perfections de Dieu, les mystères et les faiblesses de l'homme. On en a fait la remarque avant nous : toute l'histoire de notre chute se retrouve avec ces circonstances dans les scènes de notre réparation, et cet accord si surprenant n'est pas un fait des moins dignes de fixer l'attention d'un esprit grave; car le hasard ne rencontre point ainsi!

[1] Qui cùm in formâ Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo : sed semetipsum exinanivit formam servi accipiens. PHIL. II. 6.

[2] Verè languores nostros ipse tulit et dolores nostros ipse portavit. IS. LIII. 4.

Là, comme dans le premier tableau de l'humanité déchue, se voient un jardin, un homme, une femme, un arbre mystérieux; un nouvel Adam remplissant ce qui manque à la pénitence du premier, une nouvelle Eve, véritable *mère des vivants*, qui n'est plus condamnée comme la première à n'enfanter que des morts; le Bois vainqueur à son tour de l'enfer qui avait vaincu par le bois. Jésus dépouillé de ses vêtements, c'est notre premier père, déchu de ses honneurs, chassé ignominieusement du *paradis de volupté*, et s'apercevant avec honte de sa nudité, dès qu'elle n'est plus voilée par son innocence. Jésus tombant jusqu'à trois fois sous sa Croix pesante, c'est l'homme humilié sous le joug de la triple concupiscence des yeux, de la chair et de l'orgueil ; ce sont les trois grandes blessures qu'il a reçues de sa chute, et dans son entendement qu'obscurcit l'ignorance, et dans sa volonté que déprave la convoitise, et dans son corps dévoué aux misères de la vie et aux horreurs de la mort. La couronne d'épines que porte Jésus et ce lambeau de pourpre qui le couvre moins qu'il ne le signale à la moquerie de la multitude, c'est la dérision dont Dieu punit cette prétention insensée qu'avait affectée le premier Adam d'être semblable au Très-Haut. Que vous dirons-nous, N. T. C. F.?

cherchez vous-même et vous trouverez, et, des scènes de la Passion bien étudiées, bien méditées, vous verrez sortir une foule d'autres aperçus, de rapprochements, d'applications non moins sensibles. Le Christianisme tout entier, le Ciel et la terre, Dieu et l'homme, et le médiateur qui les unit, tout est là. Le siècle que préoccupe péniblement le besoin de multiplier les livres populaires, et ceux qui, pour satisfaire à ce besoin, se mettent à rêver de prétendus *livres du peuple*, peuvent, sans dommage pour l'humanité, s'épargner ce souci. Le livre du peuple est trouvé, et même le livre du sage, s'il veut apprendre ce qu'il lui importe le plus de savoir et de croire : c'est la Croix de J.-C. et la Voie sainte qui nous en représente les mystères!

Mais l'exercice du Chemin de la Croix ne nous offre pas seulement une grace d'instruction. Son but principal, comme celui de toutes les dévotions proposées par l'Eglise à l'émulation des fidèles, est moins de nous rendre savants que de nous rendre bons, moins de parler à notre esprit, que de sanctifier et de convertir nos âmes. Ecole des plus graves et des plus hauts enseignements, la Voie de la Croix est surtout l'école des devoirs, le cours le plus complet de toutes les vertus évangéliques, avec ce singulier avantage qu'ici le Maître qui nous instruit

est en même temps notre modèle, et que nous ne recevons pas de sa bouche une leçon qu'il ne sanctionne et ne persuade par l'autorité de son exemple. Pécheurs qui voulez sortir de vos tristes voies, nous n'avons pas de meilleur conseil à vous donner que d'entrer dans celle de la Croix de votre Sauveur ! Quel goût, quel sentiment, quel attrait de justice, quel regret amer de l'innocence perdue, ne fait pas naître dans l'âme infidèle la contemplation de ces scènes déchirantes? Comment aimer le péché, comment y persévérer, ou plutôt comment ne pas le haïr, le pleurer et le rejeter avec horreur loin de soi, quand on voit qu'il a été la cause et l'instrument de tant d'ignominies et de tant de souffrances? L'orgueil pourra-t-il subsister en présence d'un Dieu *humilié*[1], comme il le dit lui-même par son prophète, *au delà de toute mesure, plus semblable à un ver de terre qu'à un homme, et devenu l'opprobre et l'abjection de tout un peuple*[2], pour expier par ce prodigieux abaissement les injustices de notre superbe? La sensualité pourra-t-elle ne pas rougir d'elle-même et de ses honteux excès, à la vue de ces plaies que nos criminelles

[1] Ego autem humiliatus sum nimis. PS. CXV. 10.

[2] Ego autem sum vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis. PS. XXI. 7.

joies ont ouvertes? La colère ne tombera-t-elle pas devant cette admirable douceur de la Victime qui, dans le long trajet qu'on lui fait parcourir, ouvre la bouche une fois, non pour se plaindre de ses maux, mais pour s'attendrir sur ceux dont elle voit ses persécuteurs menacés? La haine pourra-t-elle ne pas mourir dans le cœur le plus ulcéré, quand la dernière parole du Sauveur expirant est un pardon et une prière pour ses bourreaux? Qui ne voudra obéir à la loi de Dieu en voyant le Sauveur *obéissant à son Père jusqu'à la mort de la Croix*, et quelle pénitence paraîtra dure au coupable, quand il voit le Juste par excellence traité avec cet excès de rigueur?

Et vous, âmes ferventes, voulez-vous, selon la recommandation de l'Apôtre, *vous justifier de plus en plus, et vous sanctifier toujours davantage*[1]? Nous n'avons pas à vous indiquer de méthode plus courte et plus sûre pour avancer dans la vertu, et pour *vous rendre conformes à l'image du Fils de Dieu*, que d'étudier aussi ce *Divin Exemplaire qui vous est montré* dans la Voie du Calvaire[2]. La perfection est dans l'amour, parce que de l'amour dé-

[1] Qui justus est justificetur adhuc; qui sanctus est sanctificetur adhuc. APOC. XXII. 11.

[2] Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est. EXOD. XXV. 40.

rivent comme de leur source toutes les grandes et fortes vertus, le détachement du monde, l'abnégation de soi-même, l'esprit de sacrifice, le zèle pour tous les genres de services et de dévouements. Or l'amour peut-il s'allumer à une flamme plus vive et plus pure que celle qui jaillit des plaies de J.-C.? N'est-ce pas là qu'est son foyer le plus ardent, et que les saints ont puisé ces sentiments généreux qui les ont élevés si fort au-dessus d'eux-mêmes, et leur ont fait produire ces actes d'héroïque vertu que nous admirons dans leur vie? Quel cœur ne serait blessé des blessures du Sauveur? Comment ne pas aimer un Dieu qui nous a donné de si grandes preuves d'amour? Et une fois embrasés de ce feu divin de la charité, qui pourra vous arrêter dans votre course? Quel sacrifice pourra vous coûter, dès qu'il s'agira de la gloire de Dieu, de votre progrès spirituel, du bonheur et du salut de vos frères? Croirez-vous jamais pouvoir trop souffrir pour un Dieu qui a tant souffert pour vous? Craindrez-vous de trop faire pour des âmes qu'il a rachetées de son sang, et de livrer, je ne dis pas seulement votre or, votre liberté, vos goûts, votre repos, mais votre vie à celui qui vous a donné la sienne? Non, une sainte émulation de sa Croix, de ses souffrances, de sa tendre charité pour les hommes, passera dans votre âme, et vous

n'aspirerez plus qu'à vous immoler sur le sanglant autel où il s'est offert le premier pour le salut de tous.

Mais nous ne vous aurions révélé, N. T. C. F., que la moindre partie des richesses renfermées dans la dévotion de la Voie sacrée, si nous ne vous disions quelques mots des consolations qu'elle prodigue aux âmes affligées, de la paix qu'elle fait couler dans les cœurs blessés par l'infortune. Combien l'ont commencée dans la tristesse, *allant et pleurant* de station en station, *jetant* au pied de chaque tableau la *semence* de leurs prières et de leurs larmes, *qui sont revenus* ensuite dans leurs maisons, à leurs travaux, à leurs tribulations de chaque jour, *avec une joie pleine de triomphe, emportant dans leur sein une ample moisson* de résignation et d'espérances[1] ! C'est qu'en effet, ce n'est pas le spectacle du bonheur qu'il faut présenter aux âmes affligées, si l'on veut adoucir leurs peines : telle est la mystérieuse organisation de notre cœur, que s'il est souffrant et malheureux, il ne peut se distraire de ses maux que par la compassion d'une plus grande misère. Et si cette misère est immense, si elle est notre ouvrage, si c'est par amour pour nous que

[1] Euntes ibant et flebant mittentes semina sua : venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos. PS. CXXV. 6.

l'innocent l'a subie, aurons-nous en sa présence le courage de nous attendrir sur nous-mêmes, nous restera-t-il des larmes à donner à nos propres infortunes, et nos affections les plus sensibles n'iront-elles pas se perdre et s'abîmer comme une goutte d'eau dans cet océan d'amertume? Puis, les saintes tristesses de l'Evangile n'ont pas ce sentiment amer que portent avec soi les tristesses du monde. A ceux qui s'étonneraient de nous voir placer des trésors de consolations dans des scènes pleines de douleurs, nous n'avons qu'une chose à dire : Vous ne connaissez pas l'onction que Jésus a attachée à sa Croix; vous ne savez pas qu'en bénissant les larmes, il leur a donné une douceur que n'égalent pas les rires dissolus et les joies profanes. Vous donc *qu'éprouve la souffrance, et qui portez des fardeaux pesants, si vous voulez être rafraîchis, et trouver ce repos, cet apaisement que cherche votre âme*, marchez à la suite de J.-C. dans la Voie de sa Croix [1]. Lui, qui dans ses amertumes n'a pas eu de consolations pour lui-même, en a d'infinies pour chacune de nos blessures. Vous avez des peines, je le sais, mon cher frère, et des peines cruelles, et des peines nombreuses que je ne prétends point contester, quoique

[1] Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. MATTH. XI. 28.

souvent votre délicatesse les exagère. Mais *qui que vous soyez qui passez par cette voie des pleurs, considérez et voyez s'il est une douleur pareille à celle de votre Sauveur*[1] !

Vous vous plaignez d'être condamnés injustement par l'opinion des hommes, et flétris peut-être par arrêt des juges de la terre que l'investiture de leurs hautes fonctions, et leurs lumières, et leur intégrité n'exemptent pas toujours de l'erreur, triste imperfection attachée à la condition des mortels.... Mais voilà un Juste condamné contre toutes les lois divines et humaines, traité en criminel, traîné à un supplice infâme, et acceptant avec une humble soumission une sentence qui viole toutes les règles de la justice! — Vous dites qu'il n'y a plus d'amis, plus de confiance à placer dans les hommes, que vos bontés n'ont fait que des ingrats, que vous êtes abandonnés du Ciel et de la terre.... Et voilà un Dieu que ses plus fidèles disciples délaissent ou renient, qui reçoit l'injure pour le bienfait, la haine pour l'amour, et qui, à son heure suprême, crie en vain à son Père et à son Dieu : *Pourquoi m'avez-vous abandonné?* — Vous cherchez des consolateurs, des âmes compatissantes qui pleurent avec vous, et

[1] O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus. LAMENT. I. 12.

il ne s'en présente pas, ou leurs froides consolations vous sont importunes.... Mais voilà un Dieu qui ne voit autour de lui que des cœurs secs, indifférents ou ennemis, et qui ne trouve personne pour l'aider à porter sa lourde Croix, si ce n'est un étranger qui ne se prête même à ce charitable office que parce qu'on emploie la violence pour l'y contraindre! — Vous souffrez la faim, la soif, la nudité.... Mais considérez votre Dieu exposé nu, sous l'inclémence du ciel, au sommet de la montagne, et n'obtenant pour humecter ses lèvres desséchées qu'une boisson amère et dégoûtante, quand il demande du rafraîchissement pour la soif ardente qui le dévore! — Vous manquez d'abri pour reposer votre tête.... Mais lui ne peut appuyer la sienne que sur des épines déchirantes! — Les langueurs et les infirmités vous accablent et ne vous laissent de repos ni jour ni nuit.... Mais voyez donc ce sang qui coule à flots de ses veines ouvertes, et cette grande plaie qui le couvre de la tête aux pieds, *plaie sans remède que l'huile n'a pas adoucie, qu'aucun appareil n'a fermée!* Que sont vos souffrances, dites-le-moi, comparées à de telles souffrances? Qui osera se plaindre d'avoir une part du fardeau de la Croix, quand Jésus succombe sous sa pesanteur, de goûter à son calice après qu'il s'*est enivré de son ab-*

sinthe[1], et qu'il en a épuisé toute la lie? *Le disciple est-il plus grand que le maître?* Et pour nous, nous avons mérité de souffrir.... Mais Lui, *quel mal a-t-il fait*[2]? Tout son crime est d'avoir trop aimé de malheureux pécheurs. Ainsi la fréquentation de la Voie douloureuse console l'âme affligée, en détournant sa sensibilité de ses propres maux, pour la reporter tout entière sur les souffrances de son Dieu. Elle comprend d'ailleurs par cette représentation animée, par cette vue pour ainsi dire intuitive du mystère de la Croix, bien mieux qu'elle ne le pourrait faire par la lecture et la réflexion, elle comprend, disons-nous, que si le Sauveur *à qui l'option était donnée*, n'a pas choisi la joie, c'est que la joie n'est point bonne; que *s'il a choisi la Croix et préféré la confusion*[3], c'est que la Croix nous est meilleure et l'humiliation préférable; et qu'enfin le *Christ ayant souffert dans la chair*[4], elle doit, comme nous y invite le Prince des Apôtres, *s'armer de la même pensée, puisque ce n'est que par de grandes tribu-*

[1] Inebriavit me absinthio? LAMENT. III. 15.

[2] Quid enim mali fecit? MATTH. XXVII. 23.

[3] Proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contemptâ. HEB. XII. 2.

[4] Christo igitur in carne passo, et vos eâdem cogitatione armamini. 1. PET. IV. 1.

lations que nous pouvons entrer dans le royaume de Dieu[1] !

Si les motifs que nous venons de vous présenter, N. T. C. F., ont fait sur vous quelque impression, vous embrasserez avec amour une dévotion que tant de titres recommandent à votre estime et aux empressements de votre zèle. Vous la pratiquerez cette Voie sacrée, si vénérable par l'antiquité et la sainteté de son origine, si grande par les souvenirs de gloire qu'elle réveille, si précieuse par les graces qui l'accompagnent et les privilèges dont elle est enrichie. Vous la fréquenterez dans la compagnie de J.-C., de sa divine Mère, de ses fervents disciples, avec tant d'illustres et saints personnages qui y sont entrés avant vous. Vous la suivrez dans le secret pour votre consolation, et en public pour l'édification de vos frères ; dans les temps ordinaires et dans les circonstances plus solennelles, où le peuple fidèle s'y presse sous la conduite du pasteur ; à toutes les époques de l'année, mais plus spécialement dans le saint temps du Carême avec lequel ce pieux exercice s'harmonie si heureusement par les sentiments de pénitence qu'il inspire. Vous la suivrez pour les besoins de l'Eglise qui combat, et

[1] Quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regno Dei. ACT. XIV. 21.

pour le soulagement de l'Eglise qui souffre. Vous la suivrez dans vos afflictions, quand votre âme est oppressée par l'angoisse, pour y puiser la consolation et la paix ; et dans vos découragements, quand vous sentirez vos forces vous abandonner et la tentation prévaloir, pour y chercher des armes contre l'ennemi du salut ; et dans vos défaites, si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous aviez le malheur de tomber, pour y former en vous ce ***cœur contrit et humilié*** que Dieu ne rejette point de sa face. Un méprisable respect humain, indigne de tout homme d'honneur, plus indigne encore du Chrétien qui doit porter si haut le sentiment de son noble caractère, ne détournera pas les jeunes hommes et les chefs de famille de monter avec la foule suppliante les marches du Calvaire, se souvenant que s'ils rougissent de la Croix de J.-C. devant l'impie, ***J.-C. rougira d'eux devant son Père***[1]. Ceux d'entre vous dont les églises ne possèdent pas encore le privilège des stations, ne craindront point d'aller en recueillir les fruits dans les églises plus heureuses, dotées de ce trésor. La cupidité entreprend de longs voyages pour gagner un peu d'or, trop souvent souillé de l'alliage impur des mauvaises doctrines et des mauvaises mœurs : la piété sincère peut bien se donner

[1] Qui me erubuerit, hunc Filius hominis erubescet. LUC. IX. 26.

quelques mouvements pour se procurer des richesses que les vers et la rouille n'altèrent point.

Nous vous le recommandons, N. T. C. F., avec d'autant plus d'instance, ce saint pèlerinage du Chemin de la Croix, que si vous ne le faites volontairement pour votre salut, vous le ferez bon gré mal gré pour votre ruine. Qu'est-ce, je vous le demande, que la terre où nous marchons, misérables enfants d'Eve, sinon une vallée de soupirs et de larmes, et le sentier que nous suivons, qu'une voie rude et difficile, une véritable Voie de la Croix? C'est le cri de tout homme venu au monde; c'est l'éternelle plainte de toute créature sous le soleil. Ceux que l'on proclame heureux, ou qui se vantent de l'être, feraient entendre le même gémissement, s'ils voulaient être sincères : car c'est une erreur de croire que la voie de l'ambitieux, que la voie du libertin, que la voie de l'impie soit plus unie et plus douce, bien qu'ils dissimulent sous des dehors riants les pointes cruelles qui les blessent et les déchirent. Que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, nous sommes donc condamnés à marcher par une Voie crucifiante; mais si nous ne cédons qu'à la force, si nous n'obéissons qu'à la dure nécessité, nous la suivrons sans consolation, sans espoir, avec l'amère et désolante pensée que ce chemin déjà si

âpre et si rude nous conduira infailliblement à un abîme. Ne vaut-il pas mieux la suivre en esprit de pénitence, avec humilité et componction de cœur, y marchant avec Jésus-Christ et portant avec lui notre croix, non par contrainte, mais spontanément et par amour, non parce que telle est la triste et nécessaire condition de la race humaine déchue, mais parce que telle est la grace que la Rédemption a value à l'humanité régénérée? Alors du moins nous poursuivrons notre course laborieuse avec quelque courage, appuyés sur la foi, portés sur l'espérance, et les yeux fixés sur le terme, l'éternel repos, dans le rassasiement et la gloire.



INSTRUCTION PASTORALE

SUR LES CIMETIÈRES.

A L'OCCASION

DE SA SECONDE VISITE GÉNÉRALE DANS L'ARRONDISSEMENT DE MILLAU.

MARS 1838.

En poursuivant le cours de nos visites pastorales, nous continuerons, N. T. C. F., la tâche que nous nous sommes imposée, de toucher successivement les points de discipline paroissiale qui nous paraissent les plus dignes d'être recommandés à votre religion et d'intéresser notre vigilance. L'attention que vous prêtez à ces instructions, le zèle qu'elles excitent en vous pour toutes les sortes de bonnes œuvres qui vous sont proposées, la consolation que nous éprouvons de voir que notre parole ne retourne point à nous vide et stérile, nous encouragent chaque année dans cette sainte entreprise. Déjà nous avons tâché de vous inspirer une pieuse émulation et comme un

amour de jalousie pour la beauté de la maison de Dieu, et de toutes parts les mains se sont mises à l'œuvre, de nouveaux temples se sont élevés à la gloire du Seigneur, d'autres ont été par vos soins agrandis ou restaurés, et vos offrandes, d'autant plus méritoires qu'elles sont levées sur le trésor de votre pauvreté, ont pourvu généreusement à tous les divers services du culte divin. Nous vous avons conseillé l'établissement des confréries, comme un des moyens les plus précieux de sanctification pour vos âmes et d'édification pour vos frères, et nous ne pensons pas qu'il existe une seule paroisse de ce diocèse qui ne possède aujourd'hui une ou plusieurs de ces institutions si chères à la piété, si secourables à la vertu. Nous vous avons recommandé les écoles, et nous savons que, grace à l'intervention de vos pasteurs, le zèle d'une saine instruction se propage, et nous avons la confiance que vous n'aurez oublié à cet égard ni les considérations que nous vous avons présentées sur les avantages d'une éducation chrétienne, ni les sages précautions que nous avons cru devoir vous indiquer pour empêcher que ce bienfait de l'instruction ne devienne pour vos enfants un présent funeste. Nous espérons n'être pas écouté avec moins de faveur, aujourd'hui que nous venons appeler votre attention sur le respect dû à la cendre

des morts, et le soin religieux que vous devez prendre de la demeure où ils reposent, dans l'attente de la résurrection future. Comme l'église, comme le presbytère, comme l'école, le Cimetière fait partie de l'établissement paroissial, et a droit par conséquent à vos pieuses sollicitudes. Après nous être occupé de l'honneur de la maison de Dieu, de la sanctification de vos âmes, temples spirituels de ce même Dieu; de la culture de vos enfants, votre richesse et votre espérance, pourrions-nous oublier ces chers défunts dont *les âmes immortelles sont dans la main du Dieu vivant* [1], mais dont l'enveloppe terrestre demeure confiée à la garde de notre piété fraternelle, jusqu'au jour où l'esprit de vie, soufflant sur ces ossements arides, les fera refleurir et les revêtira de gloire et d'immortalité.

Il n'entre pas dans notre dessein, N. T. C. F., de rechercher ici curieusement les diverses formes par lesquelles s'est manifesté, chez tous les peuples et dans tous les temps, le sentiment si moral et si éminemment religieux du respect pour la dépouille des morts. Nous ne nous arrêterons pas devant ces hautes pyramides, consacrées par les anciens peuples de l'Egypte à la sépulture de leurs rois, magnifiques témoignages de leur néant, si vous le voulez, mais

[1] Justorum animæ in manu Dei sunt. SAP. III. 1.

témoignages non moins illustres de leur foi à une vie à venir. Nous n'énumérerons point les soins infinis que prenait ce même peuple des tristes restes de l'humanité, les entourant de bandelettes et de tissus précieux, les chargeant d'une profusion d'aromates et de parfums, pour les préserver de la corruption, et comme pour donner à ces froides reliques les apparences de la vie, même après le trépas. Nous ne rappellerons pas ces urnes pieuses où les Grecs et les Romains renfermaient, détrempées de leurs larmes, les cendres de leurs aïeux, ces superbes mausolées qu'ils élevaient à leur mémoire, et cette voie romaine, nommée excellemment la *Voie-Sacrée,* parce qu'elle était pratiquée au milieu des tombeaux. Nous ne suivrons point le sauvage dans ses nombreuses migrations, quittant sans regrets, pour de nouveaux rivages, les bords connus de ses lacs et de ses fleuves, et les forêts qui avaient abrité son enfance, mais toujours fidèle au culte des morts, emportant avec lui les ossements de ses pères, comme un trésor, comme un héritage sacré, comme une patrie! Nous nous bornerons à constater ce fait que met en évidence la plus légère étude des mœurs et des usages des nations, qu'en ce qui touche le respect dû aux morts, il n'y a point de *juif* ni de *gentil*, de *grec* ni de *barbare;* qu'il n'est pas de race

d'homme si dégradée, chez qui ce sentiment n'ait revêtu le caractère d'une sorte de religion, et qui n'ait pris en horreur les violateurs des tombeaux, à l'égal des profanateurs des autels. Et, comme on ne peut supposer de concert entre des siècles si distants les uns des autres, et des peuples respectivement étrangers par leurs langues, leur législation, leurs coutumes et leurs cultes, il faut bien reconnaître ici une de ces grandes et primitives lois de l'ordre moral que le doigt de la nature, ou plutôt la main de Dieu même, a gravées dans la conscience du genre humain.

Mais pourquoi irions-nous demander aux nations infidèles des exemples de cette piété envers la cendre des morts, quand nos livres saints et nos annales chrétiennes nous en offrent de si touchants et de si purs, où triomphe seul le sentiment de la Religion et de la tendresse naturelle, sans aucun mélange de ces rites impies dont la superstition païenne souillait des honneurs légitimes, et de ces idées de fastes et d'ostentation qui trouvaient place jusque dans les monuments qui proclament le plus haut la vanité de tout l'homme; tant notre orgueil a besoin de se nourrir, fût-ce même de son néant, quand il ne lui reste plus d'autre pâture! Qui ne sait avec quelle religieuse prévoyance Abraham,

le père des croyants, acheta dans une terre étrangère le *droit du sépulcre*[1], et choisit lui-même la caverne de Mambré[2], pour qu'elle servît de tombeau à Sara, son épouse, se promettant d'y reposer un jour près d'elle, entouré de ses enfants[3]? Qui ne sait le prix qu'attachèrent ses descendants à être réunis dans ce tombeau de famille? Ce fut l'espoir d'Isaac, qui y trouva la sépulture par les soins de ses fils; ce fut le vœu de Jacob et la dernière prière de Joseph, mourant sur la terre d'Egypte, voulant, disaient-ils dans leur langage plein de foi, et avec une pensée pleine d'avenir, que leurs os fussent transportés en Chanaan, *pour y dormir avec leurs pères*[4]. Vœux bien dignes de ces simples et grandes âmes, et que les Hébreux accomplirent religieusement, comme ils en avaient fait la promesse, dès qu'ils furent délivrés de la servitude. Entrés en possession de la terre qui leur avait été donnée pour héritage, les Juifs restèrent fidèles à ces traditions patriarcales. Ils creusaient leurs tombeaux dans le roc, dans les antres des rochers, les plaçaient dans les jardins, sous le palmier du désert, dans des lieux solitaires et écartés, qui promettaient à leur douleur plus de recueillement et plus de liberté à

[1] GENES. XXIII. 19. [2] GENES. XXV. 9. [3] GENES. LXIX. 29.
[4] GENES. L. 25.

leurs larmes ; témoins les tombes de leurs rois, retrouvées sous la montagne du Temple, et le monument de Lazare, pratiqué dans une caverne, et ce Sépulcre glorieux où la mort reconnut un vainqueur, et fut elle-même ensevelie à jamais dans son court triomphe.

L'Eglise, qui n'était pas venue abolir la loi, mais la perfectionner, qui n'était pas venue détruire les anciennes mœurs, mais conserver ce qu'elles avaient de saint et de respectable, l'Eglise n'eut garde de se montrer moins jalouse que la Synagogue de l'honneur dû à la dépouille des morts. Si les infidèles honoraient ces ruines de l'humanité, parce qu'une âme immortelle les avait animées ; si les enfants d'Abraham leur portaient tant de respect, parce que le sceau de l'alliance était imprimé dans leur chair, de quels égards, de quels soins pieux la Religion du Christ, et plus sainte encore et plus tendre, ne devait-elle pas entourer cette portion de la nature humaine adoptée, réhabilitée, et presque divinisée par le céleste Médiateur ; ces membres qui étaient devenus par le Baptême les membres de J.-C. ; ce corps, que tant d'onctions divines avaient consacré, où l'Esprit-Saint avait habité par sa grace, comme dans un sanctuaire, et où la communication du Pain vivant et la participation au Calice du salut

avaient déposé des arrhes de résurrection et un gage de vie éternelle? Les premiers Chrétiens ne brûlèrent point leurs morts comme les gentils, aimant mieux, selon la coutume des Juifs, rendre à la terre ce qui appartenait à cette mère commune des hommes. Ils ne leur érigeaient point de fastueux monuments, avec cette magnificence du paganisme, si peu conforme à l'humilité de l'Evangile, et que toutefois des Chrétiens n'ont pas rougi plus tard de faire revivre, *oublieux de l'esprit auquel ils appartiennent*. A peine osaient-ils même leur décerner de modestes honneurs, contraints qu'ils étaient par la violence des persécutions de cacher à tous les yeux leurs funérailles avec autant de précaution que leurs mystères. C'était dans les entrailles de la terre, au sein des catacombes, où ils s'assemblaient pour le Sacrifice, qu'ils rendaient à leurs frères les derniers devoirs, mêlant ainsi les mystères de la mort aux sacrés mystères de la résurrection et de la vie. Mais qu'elle était vive la foi qui veillait sur ces dépôts précieux! Qu'elles étaient ferventes les prières murmurées dans ces sombres retraites! Comme elles montaient ardentes et pures avec les vapeurs de l'encens, vers le séjour de l'éternelle lumière, malgré l'obstacle qui semblait arrêter leur essor, et avec quelle suprême complai-

sance *le Dieu qui voit dans le secret* contemplait les détails de ce deuil pieux, et recueillait les soupirs échappés de ces poitrines, oppressées sous le double poids d'une douleur chrétienne et d'une cruelle tyrannie! Ces caveaux souterrains, demeure commune des vivants et des morts, recevaient indifféremment plusieurs noms. On les appelait *Assemblées des Martyrs*, parce qu'on y déposait les corps des fidèles immolés pour la foi, avec une fiole remplie de leur sang, et la branche de laurier, emblême de leur victoire. On les nommait *Arênes*, moins peut-être à raison de la nature du sol où ils étaient creusés, que pour consacrer la mémoire des combats glorieux qu'avaient livrés, pour la cause de J.-C., de généreux athlètes; mais le plus ordinairement *Cimetière*, nom qui est resté à nos lieux de sépulture; *Cimetière* qui, dans notre langue, s'interprète par *dortoir!* Parole d'heureux présage, touchante dénomination, qui place le tombeau sous la protection de l'espérance, et qui ôte à la mort son horreur, en nous la faisant envisager comme un sommeil un peu plus long que le sommeil de la nuit, mais qui doit être suivi d'un réveil éternel! Et de là encore, sans doute, la coutume qui avait prévalu dans les premiers siècles, de disposer tellement les corps dans leur couche funèbre, qu'ils eussent le

visage tourné vers l'Orient, comme pour attendre le retour de la lumière, et saluer les premiers rayons de ce jour nouveau qui n'aura pas de crépuscule !

Dès que l'Eglise put respirer de ses longues souffrances, un de ses premiers soins fut d'assurer aux morts un repos honorable, une demeure paisible, uniquement destinée à recevoir leurs dépouilles terrestres, et religieusement séparée de tout usage étranger ou profane. Des tombes de martyrs et de saints confesseurs se trouvaient dispersées en divers lieux, dont les traditions chrétiennes avaient conservé le souvenir. De modestes oratoires, quelquefois même de pompeuses basiliques, s'étaient élevés, par la piété des fidèles, sur l'emplacement ou gisaient ces restes vénérables. Le même motif qui avait fait désirer aux anciens Patriarches de réunir leurs cendres aux cendres de leurs pères, fit souhaiter aux Chrétiens d'être inhumés auprès du tombeau de ces saints personnages, devenus leurs pères dans la foi par la féconde semence de leur sang, comme pour ressentir quelqu'impression de vertu de ce bienheureux voisinage, et en obtenir quelque mérite de grace et d'indulgence. Ainsi nos Cimetières se sont trouvés rapprochés de nos églises ; ainsi se sont formés insensiblement, par l'attraction puissante d'un sentiment sublime, nos villages, nos

bourgs, nos riches et populeuses cités : ainsi s'est déjà vérifiée cette prédiction de l'Evangile qui recevra à la fin des temps une dernière solution, que *partout où sera le corps*, le corps adorable du Sauveur, caché sous les symboles eucharistiques, *là se rassembleront aussi les aigles* [1], ces âmes affamées de Dieu, que presse le besoin de se rassasier de sa substance, et d'arrêter des regards d'amour sur ce divin soleil qui se révèle à leur foi; et c'est donc encore à la Religion, à qui nous devons tant, que la patrie est redevable de la fondation du plus grand nombre de ces métropoles et de ces municipes de tous les rangs, qui font sa force et sa gloire! Bientôt ces mêmes Chrétiens, toujours inspirés par le même attrait d'une confiance naïve et d'une piété sincère, demandèrent à être inhumés sous le pavé du temple, pour toucher de plus près aux reliques des Saints et à la propitiation des autels. L'Eglise se relâcha de sa discipline par égard pour un sentiment si respectable, et ces hommes de foi, dont la vie presqu'entière s'était écoulée dans les parvis du Seigneur, n'avaient plus rien à demander au monde, et croyaient moins mourir que continuer une vie d'adoration et de prière, lorsqu'en fermant les yeux à

[1] Ubicumque fuerit corpus, illic congregabuntur et aquilæ. MATTH. XXIV. 24.

la lumière, ils pouvaient espérer d'être à jamais présents aux solennités chrétiennes, et de reposer à l'ombre du tabernacle, au milieu des pompes saintes, et au bruit des divins cantiques qui les ferait tressaillir jusque dans leurs tombeaux.

Nous nous sommes arrêté, N. T. C. F., sur ces souvenirs, parce qu'ils nous ont paru propres à vous instruire, à vous édifier ; parce qu'ils respirent une odeur de religion suave, de piété antique, semblable à la vapeur qui s'exhale lorsqu'on ouvre un vase qui a contenu des parfums ; parce qu'enfin ces souvenirs sont également faits pour fortifier votre foi à la résurrection, et pour exciter vos respects envers la cendre des morts. Voilà donc l'origine et l'histoire de nos Cimetières ! Que cette origine est sainte ! que cette histoire est touchante ! et que de motifs se réunissent pour nous rendre chers et sacrés ces asiles de la mort, placés à l'entrée de nos villes ou à la porte de nos temples pour nous demander des suffrages, ou *nous faire ressouvenir de notre poussière!* Là dorment leur sommeil, couchées les unes sur les autres, des générations meilleures que la nôtre, les bienfaiteurs des pauvres et des églises, les fondateurs de vos hospices, de vos écoles, de vos monastères, les créateurs de toutes ces institutions charitables, de tous ces établissements d'utilité pu-

blique, dont vous recueillez les fruits, sans songer à la main à qui vous en êtes redevables, sans que votre mémoire ait conservé les noms de ces hommes généreux; cette succession de pasteurs vigilants et dévoués qui ont instruit, consolé, exhorté d'âge en âge les générations éteintes, et qui vous ont initiés vous-mêmes à la science des devoirs et à la connaissance de la foi. Là reposent des frères, des amis, un père, une mère, des enfants à qui vous avez promis, dans les étreintes déchirantes des derniers adieux, un souvenir éternel; là surtout sont des chrétiens marqués du sceau de l'adoption, des enfants de l'Eglise, des membres de J.-C. *dont Dieu garde les os*[1], comme parle le Prophète, pour les ressusciter au dernier jour. Là sont de véritables reliques; car, qui peut douter que dans ce grand nombre de fidèles dont les corps ont été déposés dans vos Cimetières, plusieurs ne soient déjà en possession de la gloire? Reliques précieuses, dépouilles vénérables, auxquelles il ne manque, pour avoir droit au même culte que les reliques exposées sur nos autels, que la déclaration de l'Eglise touchant la sainteté des justes auxquels elles appartiennent! Ah! l'on peut bien vous adresser, quand vous portez vos pas dans ces lieux funèbres, la

[1] Custodit Dominus omnia ossa eorum. PS. XXXIII. 21.

parole que Dieu fit entendre à Moïse, du milieu du Buisson ardent : *La terre où vous marchez est sainte, ôtez votre chaussure en témoignage de respect*[1] : c'est la poussière des saints que vos pieds foulent; c'est une poussière qui n'attend pour se ranimer, pour se lever vivante et immortelle, que le premier son de la trompette, toute cette terre que vous avez sous les yeux a vécu : toute cette terre doit revivre!

Mais ce respect religieux que nous vous demandons pour vos Cimetières ne se borne pas, N. T. C. F., à un simple sentiment de vénération : il vous commande des soins pour leur entretien, pour leur sûreté, une vigilance assidue pour écarter de ces lieux consacrés tout ce qui pourrait en troubler le silence, en profaner la sainteté. Et ne craignez pas qu'ici nous venions importuner votre charité par des exigences onéreuses. Tout le luxe que nous réclamons pour cette maison des morts, c'est une clôture qui la protège contre l'insulte des animaux immondes. Tous les ornements que nous lui désirons, c'est une simple croix, s'élevant comme l'espérance sur ces ruines de l'humanité. Tout ce que nous vous demandons, au nom de la Religion

[1] Solve calceamentum de pedibus tuis; locus enim in quo stas, terra sancta est. EXOD. III. 5.

et des plus saints devoirs de la nature, c'est qu'un lieu si respectable ne soit pas un passage pour les affaires, un rendez-vous pour les jeux ou les conversations bruyantes, une occasion de trouble pour le service divin, et de dissipation pour une jeunesse sans pudeur ; qu'il ne soit accessible qu'aux cérémonies funèbres et aux pieux fidèles qui viendront pleurer et prier sur des tombes chéries. Quelle honte pour une paroisse, si *le mur de cette vigne du Seigneur, qui doit donner des fruits en son temps*, était renversé, et ouvrait par ses larges brèches une libre carrière *aux outrages du sanglier de la forêt*[1], si *les chairs de vos saints*, ô mon Dieu, *étaient livrées comme une vile proie aux bêtes de la terre et aux oiseaux du ciel*[2], et si les morts, qui n'ont d'autre défense et d'autre protection que notre piété, étaient forcés dans ce retranchement inviolable où la Religion les a placés ! Quelle idée sinistre donnerait de ses mœurs et de sa foi une population qui ne rougirait pas de choisir pour théâtre de ses amusements, de ses propos grossiers et licencieux, peut-être de ses scandaleuses orgies, un lieu si plein de pieux souvenirs, si fécond en graves enseignements,

[1] Exterminavit eam aper de silvâ, et singularis ferus depastus est eam. PS. LXXIX. 14.

[2] Posuerunt morticina servorum tuorum escas volatilibus cœli : carnes sanctorum tuorum bestiis terræ. PS. LXXVIII. 2.

et où des oreilles attentives entendraient incessamment ce cri lamentable sortir des profondeurs de tant de sépulcres : *Ayez pitié de moi, vous du moins qui fûtes mes amis! parce que la main du Seigneur s'est appesantie sur moi*[1]! Ainsi les frères de Joseph, après avoir descendu leur innocente victime au fond de la citerne, s'assirent en cercle sur les bords de cette obscure prison, se faisant passer de main en main la coupe de l'ivresse, *et ne ressentant dans leurs cœurs barbares aucune compassion de l'affliction de Joseph*[2]. Ah! loin d'un lieu si saint tout rassemblement profane, tout mouvement tumultueux qui troublerait la paix des morts et le recueillement de la maison de la prière et du Sacrifice! Pasteurs, élevez la voix pour exterminer tout scandale et toute profanation du milieu de l'enceinte sacrée. Que le Cimetière cesse d'être une voie publique, ou, si l'on peut quelquefois tolérer qu'il serve de passage, qu'il s'ouvre seulement à la fréquentation du temple du Seigneur, afin que les peuples, touchés de ce pieux voisinage, en tirent la haute moralité que nos pères avaient en vue, quand ils rapprochèrent la demeure des morts des autels

[1] Miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me! JOB. XIX. 21.

[2] Bibentes vinum in phialis, nihil patiebantur super contritione Joseph. AMOS. VI. 6.

du Dieu de la vie. En recommandant le respect dû aux morts, vous ferez respecter les vivants. La religion des tombeaux est la meilleure garantie de l'honneur des familles, de la vie et de la fortune des citoyens, et l'on peut apprécier la valeur morale d'un peuple sur la mesure des honneurs qu'il accorde aux générations qui ne sont plus. Oui, N. T. C. F., partout où vous verrez un Cimetière entretenu avec décence, religieusement protégé par une ceinture de murailles hautes et solides, que domine le signe de la Rédemption, et devant lequel le passant se découvre et s'arrête un moment pour prier, dites sans hésiter : Ici habite une société d'hommes religieux et fidèles, un peuple bon, sensible, généreux, hospitalier, au foyer duquel l'étranger et le voyageur peuvent s'asseoir et reposer leur tête avec sécurité. Là, au contraire, où vous remarquerez sur votre passage un Cimetière ouvert comme une place publique, sans qu'aucune main miséricordieuse s'occupe de relever les pierres dispersées ; partout où vous verrez le laboureur distrait, le pâtre indifférent passer en sifflant devant la tombe de ses pères, pressez votre marche, hâtez-vous de quitter ces rivages funestes. L'hospitalité n'est pas sûre, là où les morts eux-mêmes n'obtiennent aucun égard et aucune protection !

Vous le dirons-nous, N. T. C. F.? plus d'une fois nous avons eu le cœur déchiré à la vue du spectacle désolant, du déplorable état d'abandon que présentent certains de nos Cimetières, plus semblables à un champ de carnage où gisent çà et là des membres mutilés, qu'à ce champ de repos où le voyageur sommeille, fatigué d'une longue course. Là des murs croulants, une porte abattue, une croix dégradée, d'impurs égouts, d'ignobles servitudes vomissant leurs immondices sur la terre des saints; ici un sol inégal, hérissé de ronces, embarrassant les pas des pieux fidèles qui voudraient arroser de leurs larmes et de leurs prières des cendres vénérées; ailleurs une enceinte devenue trop étroite pour une mortalité toujours croissante avec la population, et les rang des cercueils si pressés qu'il faut en déshériter avant le temps les premiers possesseurs pour faire place aux nouveaux hôtes que la mort se hâte d'y précipiter! Mais combien notre âme se remplissait d'une douleur plus amère, quand nous venions à apprendre ce qui nous paraissait impossible à croire, ce que nous voudrions toujours ignorer, qu'à ces torts d'omission, à cette négligence répréhensible, se joignait quelquefois, même dans nos contrées, réputées si religieuses, une insulte plus directe à la sainte majesté des tombeaux; qu'il n'était pas

sans exemple que, désertant l'office divin, à l'heure de la prédication, des groupes se formassent tumultuairement à la porte du lieu saint, sur la tombe à peine refermée, sur la cendre encore chaude de leurs frères, interrompant le prêtre à l'autel ou dans la chaire sacrée, par les bruyants éclats d'une joie sacrilége! Profanateurs impies, dignes d'être balayés par l'Ange qui veille à la garde des morts, avec ce fouet vengeur dont s'arma J.-C. pour chasser les profanateurs du temple!

Nous espérons, N. T. C. F., qu'il nous aura suffi de signaler ces abus pour les faire disparaître; qu'ils tomberont du moins devant le cri de la pudeur publique indignée, si la plainte de la Religion outragée ne pouvait obtenir une juste satisfaction. Ah! combien nous serions heureux et consolé, si nous pouvions nous promettre de votre piété, pour la tenue décente de vos Cimetières, ce que nous avons obtenu de votre zèle et de votre générosité pour la restauration de vos églises, et si, dans la visite que nous allons vous rendre, vous nous donniez lieu de remarquer que vous avez déjà commencé de mettre à profit nos exhortations paternelles! Nous savons que la surveillance des lieux de sépulture est confiée en grande partie aux dépositaires de l'autorité civile, et nous nous reposons avec confiance sur la

religion bien connue de vos administrateurs; mais si, dans des cas d'urgence, les lenteurs inévitables et même nécessaires des délibérations de vos conseils ne permettaient pas d'apporter un prompt remède à un mal flagrant, nous ne doutons pas un moment que vous ne vous prêtiez spontanément à faire les réparations qui ne pourraient s'ajourner sans péril pour le respect dû à ces lieux consacrés. Ni votre bonne volonté, ni le concours de vos bras ne manqueront à l'appel de vos pasteurs, quand il s'agira de fermer une brèche, de rétablir une cloison, de relever une croix, de supprimer une servitude. La Religion compte au nombre de ses œuvres les plus méritoires la sépulture donnée aux morts. Ce fut la gloire de Tobie, captif à Ninive. Dans les siècles de foi, les familles chrétiennes ne voulaient céder à personne le soin de remplir ces tristes et derniers devoirs. Des compagnies de Frères s'étaient formées, qui se vouaient à cette œuvre de charité envers les infortunés qui n'avaient point laissé de parents ou d'amis sur la terre. Eh bien! N. T. C. F., l'entretien de vos Cimetières fait partie de ce charitable office. Veillez donc à les réparer, à les défendre, à les faire respecter. Elevez autour de leur enceinte, non ces faibles barrières de roseaux et de branchages que le vent disperse, non ces murs de pierres mou-

vantes qui retombent sur la terre par leur propre poids, mais autant qu'il vous sera possible, une ligne de fortes murailles solidement assises et liées par le ciment dans toutes leurs parties. Et, après les avoir convenablement restaurés, ayez soin, comme vous en useriez pour votre propre maison, de prévenir de nouvelles dégradations, qui les feraient tomber dans un état pire peut-être que le premier. Nous vous le disons en finissant : songez à vos pères, songez à vos enfants ! A vos pères !... vous faites célébrer des sacrifices pour le repos de leurs âmes, et en cela votre piété est digne de toute louange ; mais en même temps *ne méprisez pas votre propre chair* [1], en souffrant que leurs restes mortels soient exposés à l'outrage. Songez à vos enfants ! laissez-leur cet exemple de votre piété filiale, afin qu'à leur tour, quand vous serez descendus dans les ombres de la mort, ils respectent vos cendres, et reçoivent de vous, du sein de l'éternité, cette bénédiction que vous aurez recueillie vous-mêmes de la reconnaissance de vos ancêtres : *Bénis soyez-vous de Dieu, vous qui avez usé de miséricorde envers votre seigneur et père, en faisant reposer son corps avec honneur dans la terre de sa sépulture* [2].

[1] Carnem tuam ne despexeris. IS. LVIII. 7.

[2] Benedicti vos Domino, qui fecistis misericordiam hanc cum domino vestro et sepelistis eum. 2. REG. II. 5.

INSTRUCTION PASTORALE

POUR LE SAINT TEMPS DU CARÊME DE 1839.

SUR LE PRINCIPE DE L'ASSOCIATION,

CONSIDÉRÉ DANS SON APPLICATION A LA CHARITÉ.

La Charité, N. T. C. F., occupe une trop grande place dans les motifs qui ont présidé à l'institution de la période quadragésimale, pour que nous puissions craindre de nous écarter de l'esprit de l'Eglise, en consacrant cette Instruction à la miséricorde envers les frères. Notre dessein, toutefois, est moins de vous recommander aujourd'hui la pratique de l'aumône elle-même, que le moyen de la faire avec plus de mérite pour vous et d'avantage pour les pauvres. Et pourquoi chercherions-nous à intéresser votre sensibilité en faveur de l'humanité souffrante? Ne savons-nous pas que la foi est le principe le plus actif et le plus fécond de la Charité,

et que, grace au Ciel, il est peu de contrées où la foi de J.-C. se soit conservée avec plus d'intégrité que dans la nôtre? Ignorons-nous que nulle part peut-être ne se sont maintenues plus religieusement ces traditions d'hospitalité et de bon voisinage, cet esprit de fraternité, de nationalité, qui embrasse tous les enfants du pays dans une sorte de communauté d'intérêts et de fortune, et nous fait reconnaître un ami, un frère, un membre de la famille dans chaque compatriote nécessiteux qui implore notre assistance? La connaissance que nous avons acquise dans notre diocèse, les rapports de chaque jour que nous entretenons avec les grands et les petits, les pasteurs et les fidèles, ne nous apprennent-ils pas qu'il n'est point de famille, riche ou aisée, ou simplement médiocre, qui n'ait ses pauvres en titre, ses charités prévues, ses distributions réglées en argent ou en comestibles.

Oui, N. T. C. F., nous aimons à vous rendre ce témoignage, que si, d'une part, les besoins sont grands et multipliés, de l'autre, les charités sont abondantes et nombreuses, et que ce n'est pas faute de largesses pieuses, si la miséricorde ne couvre la multitude des misères. Il en coule assez de vos mains généreuses pour faire face aux diverses nécessités de vos frères. Mais après ces concessions,

nous sommes en droit de nous demander : D'où vient donc que tant d'infortunés manquent de secours, ou n'en reçoivent que d'insuffisants? D'où vient que tant de souffrances restent sans soulagement, que tant de pauvres étalent le déchirant spectacle de leur indigence dans nos rues et sur nos places publiques, et assiégent, de leurs lamentations suppliantes, la porte de nos maisons et de nos églises? Nous ne tairons pas la vérité, puisque cette vérité peut être utile. Le mal, le grand mal, c'est que notre Charité individualisée, fractionnée et amoindrie par ces maigres proportions, opère isolément, au lieu d'agir avec cette force, cet ensemble, cette intelligence que lui donnerait le concours des volontés et la concentration des ressources. Déjà des voix connues du pays et amies du pauvre ont fait entendre à ce sujet des paroles généreuses. Quand l'humanité met en lumière des idées sages et élevées, c'est un devoir pour la Religion de lui prêter son appui, et nous remplirons ce devoir d'autant plus volontiers, que le vœu de l'humanité est ici de tout point conforme à l'esprit de l'Evangile.

N'en doutez point, N. T. C. F., le moyen le plus efficace, nous ne disons pas d'éteindre la mendicité, question d'économie politique dont nous n'avons point à nous occuper, nous ne disons pas de

n'avoir plus de pauvres, car, selon la parole du Sauveur, qui n'est que l'expression d'une nécessité sociale, *il y aura toujours des pauvres au milieu de nous*[1], malgré tous nos progrès et nos perfectionnements; mais le moyen le plus efficace de faire que les pauvres soient secourus avec discernement et dans la mesure de leurs besoins, c'est de former dans chaque localité un peu considérable, un fonds commun administré par des mains dévouées et intelligentes, où viennent se verser toutes les libéralités privées. La puissance du nombre, jointe à l'unité de vues et d'action, à tel objet qu'elle s'applique, est la première des puissances et ne connaît de limites que celles du possible. On s'associe dans un intérêt d'industrie, et les marais se dessèchent, et des champs, jusqu'alors infertiles, se couvrent de moissons et de troupeaux, les routes s'alignent, les canaux se creusent, les vallées sont comblées, les montagnes s'aplanissent, de nombreux débouchés s'ouvrent à la circulation des produits, et la terre, déchirée dans ses plus profondes entrailles, se laisse arracher à regret des trésors qu'elle avait voulu soustraire à notre avidité. On s'associe pour l'extension du commerce, et les capitaux s'agglomérant appellent la confiance et centuplent le

[1] Semper pauperes habetis vobiscum. MATTH. XXVI. 11.

crédit. Les continents, les îles les plus éloignées se rapprochent par les barrières mêmes qui semblaient les séparer; les vaisseaux sillonnent dans tous les sens les vastes mers, et nous apportent, en échange de notre or et de nos marchandises, les richesses de toutes les nations. Le dirai-je? on s'associe pour le triomphe d'une théorie, pour la propagation d'une idée, d'un principe, d'un système, et cette idée, ce principe, ce système, souvent aussi faux en lui-même que désastreux dans ses résultats, marche, vole, s'étend avec la rapidité de la flamme, au risque d'ébranler le monde et de couvrir la terre de deuil et de ruines.

Pourquoi ne s'associerait-on pas pour la bienfaisance, pour la Charité, dont le propre caractère est de relier et d'assimiler les hommes, comme on s'associe pour le mal, ou du moins pour des avantages qui, tout appréciables qu'ils peuvent être, ne valent certes pas le bonheur de sauver, d'adoucir la vie de ses semblables, d'apaiser la faim, d'étancher la soif, de vêtir la nudité, de sécher les larmes de cette multitude d'infortunés qui languissent de souffrances et de dénûment? Parce que les enfants du siècle ont exploité avec une sorte de fureur l'idée de l'Association, qu'ils en

ont quelquefois abusé, et qu'elle peut devenir une arme terrible dans des mains qui la feraient servir au triomphe des mauvaises passions, il ne faut pas que les enfants de lumière la tiennent pour suspecte, et la repoussent comme n'étant bonne qu'à brouiller et à détruire. En s'emparant de cette idée féconde, la Religion ne fait que reprendre un bien qui lui appartient en propre. C'est en vain que le siècle prétendrait la revendiquer comme une de ses plus heureuses conceptions, et compter au nombre de ses plus brillantes conquêtes un emprunt visiblement fait à nos doctrines. Le principe de l'Association est tout évangélique. Il domine dans nos croyances, dans nos maximes, comme dans les faits accomplis par le Christianisme. Nous le voyons dans le premier et le plus auguste de nos Mystères, où la foi nous découvre trois personnes distinctes dans l'Unité d'une même nature, concourant aux mêmes fins, aux mêmes œuvres, par une même opération et avec la même volonté. Le Seigneur du monde insiste sans cesse, dans ses instructions, sur la nécessité de l'Union entre les Frères, et, dans les derniers adieux qu'il adresse à ses disciples, au moment de les quitter, son souhait le plus ardent est qu'ils soient consommés dans l'Unité, comme il est Un lui-même avec son Père

et avec son Esprit. Il recommande la prière, mais il reconnaît plus de mérite et promet plus de faveurs à celle qui sera faite en commun par plusieurs fidèles assemblés. Toujours, parce que l'Union fait la force, il envoie ses disciples deux à deux pour évangéliser les peuples de la Judée; et quand il établit son Eglise, il a soin de lier toutes les parties de ce grand édifice, en les faisant reposer sur la même pierre.

L'Eglise s'est montrée fidèle au principe qui l'a fondée. Que sont les premiers Chrétiens réunis à Jérusalem, qu'une Association d'hommes saints, *où tout est mis en commun, non-seulement les biens de la fortune, mais les cœurs et les âmes*[1], pour frapper, par le spectacle d'une vertu sans exemple, l'indocilité du Juif et la frivolité du Gentil, et recevoir le monde dans ses rangs ouverts à tous, à mesure que le monde, fatigué de mensonges et de vices, voudra s'éclairer à cette lumière et s'échauffer à ce feu céleste? Sont-elles autre chose que des résultats de l'Association, ces grandes œuvres, ces immenses bienfaits du génie catholique, qui commandent l'admiration de ses ennemis eux-mêmes? Des hommes amis de la règle et de la solitude se

[1] Multitudinis credentium erat cor unum et anima una.... Erant illis omnia communia. ACT. IV. 32.

placent sous la conduite d'un chef; ils livrent à sa discrétion leurs forces, leurs volontés, leur intelligence, et le sol se couvre de monastères, asiles du pauvre, hôtelleries du voyageur et de l'étranger, et les forêts sont défrichées, et des landes stériles sont conquises à la culture, et détrempé par ces sueurs généreuses, *le désert fleurit* et se revêt de fécondité. D'autres, rangés sous la même discipline, partagent leurs heures entre la prière et les travaux de l'esprit, et tous les trésors de l'antiquité profane et sacrée sont tirés de la poussière; et, du concours de ces facultés conspirant au même but, on voit sortir ces éditions savantes, prodiges de patience et d'érudition, qui étonnent notre médiocrité par les recherches et les longues veilles qu'elles supposent, entreprises colossales qu'auraient vainement tentées, pris un à un, tous les hommes de la science, eussent-ils été doués, au même degré, de courage et de sagacité. Une même pensée anime, au moyen-âge, les populations chrétiennes. Il s'agit d'élever au Très-Haut des temples dignes de sa Majesté. Les uns offrent leurs bras, d'autres leur or, ceux-là leur génie; et, à l'aide de ces éléments combinés, la Religion, à une époque qu'il nous plaît d'appeler barbare, fait jaillir de la terre ces superbes basiliques, masses énormes et pourtant

légères, et jette dans les cieux ces coupoles hardies, ces flèches élancées, ces tours aériennes, ces dômes majestueux qui bravent l'action des siècles, comme ils défient tous les procédés de nos arts et tous les moyens d'exécution dont peut disposer la civilisation moderne.

Telle est donc la grandeur de votre Religion, ô mon Dieu, que tous les éléments de puissance, de force, de gloire et de prospérité émanent de son sein comme de leur source; que toute idée bonne, généreuse et vraiment utile à l'humanité, lui doit être rapportée comme à sa cause première, et que, quand l'orgueil humain s'applaudit d'avoir découvert quelque principe nouveau, fécond en larges applications, et s'extasie devant cette création de son génie, il se trouve, dès qu'on la considère de près, que cette découverte si vantée n'est qu'un faible reflet, une pâle copie, et quelquefois une misérable contrefaçon de la pensée chrétienne!

Appliqué à la dispensation des aumônes, il est aisé de voir combien le principe de l'Association serait fertile en résultats favorables à l'humanité souffrante, soit par la répartition mieux entendue des secours, soit par l'augmentation des moyens et l'accroissement des ressources. Tous les deniers que vous destinez au soulagement du malheur, versés

dans un trésor commun qui serait le patrimoine du pauvre; tous ces ruisseaux formant par leur jonction un fleuve de bienfaisance, un océan d'amour où viendraient se désaltérer toutes les indigences de la terre, rappelleraient ces heureux temps de la primitive Eglise où un fonds unique et central, grossi de tous les tributs recueillis dans les diverses églises de l'Asie et de la Grèce, pourvoyait aux besoins des pauvres ou, pour parler le langage admirable de saint Paul, des *Saints de Jérusalem*[1]. Les aumônes privées soulagent tout au plus des misères privées. Une charité commune couvrirait l'universalité des misères. Un examen comparé des deux procédés vous fera sentir, N. T. C. F., toute la supériorité de celui pour lequel nous sollicitons vos préférences.

— Vous avez des jours réglés où vous distribuez à votre porte à tous ceux qui viennent y tendre la main, la part que vous avez assignée dans le budget de vos aumônes à l'assistance du pauvre. Cette prévoyance est louable sans doute; elle devrait entrer dans les habitudes de toutes les familles chrétiennes à qui la divine Providence à donné la richesse, ou cette heureuse médiocrité qui vaut mieux encore que la fortune. Nous ne prétendons pas dire non plus

[1] Viscera sanctorum requieverunt per te, Frater. PHILEM. 7.

que ces distributions partielles soient sans mérite; nous les estimons au contraire agréables à Dieu qui ne les laissera pas sans récompense. Mais le pauvre a faim tous les jours, et vos facultés ne vous permettent pas de l'assister tous les j urs. — Vous lui donnez du pain..... Mais le pauvre *ne vit pas seulement du pain*; vous connaissez tous les autres besoins qui l'assiègent, le froid, la nudité, le manque d'un abri pour reposer sa tête. — Vous lui donnez une pièce de monnaie... C'est beaucoup sans doute pour vous qui répétez cette aumône jusqu'à atteindre un chiffre considérable; mais que peut-il faire avec cette obole pour sa propre subsistance, pour celle de sa femme et de ses enfants? Qu'est-elle trop souvent pour lui qu'une tentation de l'échanger contre cette liqueur abrutissante qui le dégrade corps et âme, et où il ne peut puiser qu'une force et une chaleur factice qui achève de l'abattre et de le consumer? — Vous donnez sans exception à toutes les mains qui s'ouvrent pour recevoir... Mais tous les malheureux ne sont pas à votre porte. Il en est qui ne peuvent y venir, parce que la fièvre, la langueur, les infirmités les retiennent sur leur couche de paille; il en est d'autres qui ne l'osent, résignés qu'ils sont à tout supporter, hormis la honte d'avouer leur détresse.

L'aumône sera donc le prix du plus hardi et du plus agile? Les uns donc *souffriront la faim*, quand les autres seront comblés, disons le mot de saint Paul, *quand les autres seront ivres*[1]; l'expression n'est pas trop forte, si l'on veut se représenter le spectacle repoussant que chaque soir ramène sous nos yeux sur la voie publique ou à la porte de nos cités. — Vous donnez... Mais permettez-nous de vous le dire en toute sincérité, puisque aussi bien nous sommes tous, à cet égard, plus ou moins coupables de précipitation ou d'imprévoyance; ne donnez-vous pas quelquefois sans discernement, versant à tous indistinctement l'huile de vos charités dans une mesure égale, sans tenir compte de la différence des âges, des situations, des souffrances, et plus peut-être pour vous débarrasser de sollicitations qui vous importunent que pour remplir avec sagesse et discrétion un devoir de conscience, une œuvre de religion et de miséricorde? — Vous donnez indifféremment... Mais au préjudice du vrai pauvre dont la part est nécessairement réduite par la foule toujours croissante qu'attirent vos indiscrètes libéralités, et au préjudice même de ceux qui les partagent sans y avoir des droits, par l'habitude qu'ils contractent, souvent dès l'âge le plus tendre,

[1] Alius quidem esurit, alius autem ebrius est. I. COR. XI. 21.

d'une vie désordonnée et vagabonde, et par suite, des mauvaises mœurs qu'engendre l'oisiveté! Qu'on ne se méprenne pas ici sur la portée de nos paroles. Nous défendons la cause des vrais pauvres, des pauvres de J.-C. Nous n'avons l'intention, à Dieu ne plaise, ni de contrister ces amis de Dieu, ces favoris de l'Epoux, ces premiers-nés de l'Epouse, ni de refroidir le zèle des âmes charitables : nous ne voulons que décourager le vice et éclairer la bienfaisance. —Vous donnez enfin... Mais ce n'est pas du travail à ces bras robustes qui ne demanderaient qu'à s'employer à assainir vos villes, à nettoyer vos pavés, à aplanir vos chemins, à vous rendre une infinité de services publics ou privés. Ne craignons pas de descendre à des détails qui cessent d'être vulgaires, dès qu'ils intéressent la charité. — Vous donnez... Mais ce n'est pas un bouillon fortifiant à ce vieillard dont les organes usés ne peuvent plus supporter de nourriture solide... Ce n'est pas du lait à cet enfant qui n'en trouve plus au sein desséché de sa mère... Ce n'est pas un appareil à cette plaie qui menace de dévorer toutes les chairs de la victime, une potion salutaire à ce malade qui mourra faute de ce secours, une condition sûre et honnête à cette jeune personne exposée à perdre plus que la vie, si on ne la sauve

des piéges du séducteur. — Vous donnez... Mais ce n'est pas le bois, le sel, le linge, le loyer, les médicaments, toutes choses de première nécessité dont le pauvre ne peut pas plus se passer que le riche. — Vous donnez une pièce d'argent, un fragment de pain... Mais les conseils, les consolations, les paroles du Ciel, qui les donnera à ces créatures infortunées chez qui les angoisses du corps n'égalent pas les souffrances de l'âme, et qui n'ont pas moins besoin des témoignages de la douce compassion, de l'expression d'un bienveillant intérêt que du pain matériel, pour porter le poids d'une existence doublement malheureuse?

Supposez, au contraire, que toutes ces libéralités particulières, gouttes d'eau précieuses, si l'on veut, mais qui rafraîchissent à peine la langue brûlante de l'indigent, supposons, disons-nous, qu'elles soient toutes recueillies dans un réservoir commun, d'où elles s'épanchent, distribuées avec intelligence, en canaux fertilisants, sur tous les aspects arides et désolés de l'humanité. Quel trésor, N. T. C. F., que celui où les tribus de la charité viendraient affluer! Trésor toujours plein, toujours alimenté par des souscriptions réglées. Personne qui ne voulût y apporter son offrande. S'il est des riches au cœur dur qui ne donnent pas, ou qui donnent peu, eu

égard à leur fortune, le mouvement unanime de leurs frères forcerait leurs mains avares de s'ouvrir, et le sentiment de leur propre considération, à défaut d'un motif plus élevé, contribuerait à grossir la mense du pauvre. Pour vous, familles bénies de Dieu *devant qui montent vos aumônes*, hommes miséricordieux, femmes charitables, de qui l'on peut dire, comme Job le disait de lui-même, que la *douce piété*, la tendre commisération *sont nées avec vous*, nous ne vous demandons pas de vous imposer de nouvelles charges : sans ajouter à vos sacrifices, il dépend de vous de les rendre plus profitables. Versez seulement en souscriptions ce que vous distribuez en secours partiels, et ces pieuses libéralités, qui divisées et isolées, se dissipent comme des grains de poussière, réunies, se multiplieront et fructifieront au centuple. C'est le miracle de l'Association de féconder tout ce qu'elle touche : c'est aussi l'admirable secret de la Charité, quand la dispensation en est confiée à ces vierges du Seigneur qui, pour s'être éloignées du siècle, n'en apprennent que mieux à compatir à ses misères, ou à leurs dignes émules, ces âmes célestes qui, sans quitter le monde, comprennent et savent pratiquer tous les dévouements d'une vie plus parfaite. Qu'ajouterons-nous encore pour vous persuader? Un

seul mot, mais ce mot est tout pour des âmes telles que les vôtres. Vous ferez plus de bien : ce n'est pas assez dire, vous ferez plus de bien et vous le ferez mieux. Vous n'aurez pas le tourment de vous demander, comme il vous arrive souvent, après avoir fait une aumône : « Ai-je fait réellement une bonne œuvre? Ai-je donné dans la proportion des besoins? Ne me suis-je pas laissé surprendre par une pauvreté feinte, croyant subvenir à une pauvreté véritable? » Car, dans cette œuvre d'association charitable, telle que nous la comprenons, ces erreurs ne seraient plus possibles. Là, seraient *explorées* avec un soin religieux *toutes les parties faibles et souffrantes de cette terre* de misères et de larmes; là, tous les besoins seraient connus, toutes les détresses comptées, chaque famille indigente inscrite avec un état des membres qui la composent et de ses moyens de subsistance. Là, viendraient chaque jour ceux qui peuvent venir, recevoir, et mieux encore consommer sur le lieu même, la part de comestibles qui leur serait assignée. De là partiraient des secours de toute nature pour les malades, les infirmes, les pauvres honteux. Là des ateliers seraient ouverts pour les indigents valides qu'un salaire assuré encouragerait au travail, et qui finiraient par trouver un goût plus savoureux

au pain qu'ils auraient gagné à la sueur de leurs visages. Là encore, dans la saison rigoureuse, des chauffoirs publics recevraient, par sections, les pauvres de la cité, et, tandis que leurs membres engourdis se ranimeraient au foyer commun, de sages conseils, de chrétiennes instructions, de pieuses lectures éclaireraient, consoleraient, échaufferaient leurs âmes, les formeraient à des habitudes d'ordre, d'économie, de tempérance, et, l'aumône spirituelle se joignant ainsi à l'aumône corporelle, ils apprendraient du moins à porter plus légèrement leurs maux, si l'on ne pouvait entièrement les guérir.

Nous n'ignorons pas, N. T. C. F., que plus d'une objection s'élève contre le projet d'Association que nous venons de vous proposer : mais après les avoir mûrement pesées, vous jugerez comme nous peut-être qu'il n'en est aucune qui puisse balancer les avantages qu'il présente.

— Et d'abord, vous seriez privés de la consolation de distribuer vous-mêmes vos charités, et vous avez à cœur de remplir personnellement un devoir si doux pour toute âme compatissante et sensible !... Ce sentiment est touchant et respectable. Mais que devez-vous considérer avant tout, en exerçant la miséricorde ?... Le soulagement du né-

cessiteux... Et s'il vous est démontré que vous atteignez plus sûrement ce but, en lui faisant passer vos secours par le canal de l'Association, n'est-il pas digne de votre charité même de renoncer à une satisfaction qui, toute légitime qu'elle peut être, n'est pas toujours exempte de ces imperfections que l'amour-propre mêle à nos œuvres les plus saintes? Dieu saura bien discerner votre aumône de la masse de celles de vos frères, et vous n'en observerez que mieux ce conseil de l'Evangile qui veut *que votre main gauche ignore ce que donne votre droite* [1].

— Mais l'usage est tel : de père en fils la charité s'est ainsi pratiquée dans nos familles par une tradition héréditaire.... Nous le savons, N. T. C. F., et nous aimons à reconnaître que vos pieux ancêtres ne pouvaient vous laisser un plus noble héritage. Mais si cet usage, louable en lui-même, dégénère en abus, à raison de circonstances nouvelles, s'il est évidemment contraire aux intérêts bien entendus de la Charité, devez-vous le laisser subsister, uniquement par le motif que vous le trouvez établi? Ce qui est bon dans un temps peut ne plus l'être dans un autre. Autrefois peut-être la charité individuelle suffisait à des besoins plus rares, plus aisés à connaître et à soulager. Aujourd'hui, c'est en vain que

[1] Nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua. MATTH. VI. 3.

notre orgueil voudrait se dissimuler cette triste vérité, le paupérisme fait des progrès effrayants. Il y a plus de pauvres, parce que la population s'est accrue, et que le nombre des pauvres augmente à raison de cet accroissement général, et même dans une plus forte proportion. Il y a plus de pauvres, parce qu'il y a plus d'irréligion, plus de mauvaises mœurs, moins de nerf dans l'autorité paternelle, sceptre avili dont les enfants se font un jouet. Il y a plus de pauvres, parce qu'il y a plus d'ambition, un désir plus impatient de sortir de sa condition, de se frayer des voies à la richesse, et par suite, plus de mécomptes, plus de désastres, plus de ruines. Il y a plus de pauvres, parce que chaque jour voit s'ouvrir à l'oisiveté, à la dissipation, au jeu, à la débauche, un plus grand nombre de ces maisons de scandale où, pour ne parler que des classes moins aisées, l'ouvrier, l'artisan, le laboureur viennent perdre leur âme, leur temps, leur santé, et dévorer en quelques heures dans de brutales orgies le fruit des travaux de la semaine, tandis qu'une mère éplorée, des enfants manquant de pain sont condamnés à se nourrir de leurs larmes. Il y a plus de pauvres pour bien d'autres raisons encore, que nous n'avons pas le loisir de développer et qui tiennent à notre luxe, à nos raffinements, à ce qu'on est con-

venu d'appeler *l'état avancé de notre civilisation!* Or, faut-il s'étonner que des situations nouvelles et extraordinaires commandent l'emploi des moyens nouveaux et extraordinaires?

— Mais nous avons nos pauvres, nos pauvres d'adoption, accoutumés à se réchauffer dans notre sein, et à manger, pour ainsi dire, dans notre main les restes de nos tables!... Vos pauvres! N. T. C. F., et tous les malheureux ne sont-ils pas vos pauvres? Tous ne sont-ils pas vos frères, les membres de J-C., les enfants du Père que vous avez au Ciel? La divine Providence n'a-t-elle pas confié à tous le soin de tous[1]? La charité fait-elle acception des personnes? S'il en est cependant qui vous soient plus chers par la connaissance plus intime que vous avez de leurs malheurs, de leur dénuement, de leur conduite, ne pourrez-vous les recommander à la sollicitude des personnes dévouées qui veilleront pour vous et en votre nom, à la dispensation des aumônes; et, si vos ressources vous permettent d'obéir aux inspirations de votre cœur, qui vous empêchera d'ajouter des subsides particuliers à ceux qu'ils recevront de la Charité publique? — Mais ces pauvres que nous aurons secourus par un ministère étranger, n'en viendront pas moins tendre la main à nos

[1] Mandavit unicuique de proximo suo. ECCLI. XVII. 12.

portes, et nous obséder de leurs prières importunes?... Vous seriez en droit de leur répondre que vous les avez assistés en versant pour eux votre offrande au trésor des souscriptions, mais vous n'avez pas à redouter de leur part ces demandes indiscrètes. Les pauvres véritablement dignes d'intéresser votre commisération comprendront trop bien les avantages qui résultent pour eux de l'adoption d'un mode plus équitable dans la répartition des aumônes, pour vous faire repentir d'avoir accédé à une mesure qu'ils salueront par un concert unanime de bénédictions.

— Mais, ajoutez-vous, il est bon, il est moral, de ne pas éloigner le pauvre, de ne point écarter de nos yeux le spectacle de sa misère, ne fût-ce que pour verser quelques gouttes d'amertume dans cette coupe de félicités où s'enivrent les favoris de la fortune... Ah! N. T. C. F., loin de nous cette fausse sensibilité qui voudrait séquestrer l'indigent de la société des hommes, comme une plaie hideuse qu'il faut cacher, lui ravir la liberté, l'air, le soleil, la vue du ciel, seuls biens qui lui restent, et l'enfermer tristement dans une double enceinte de murs épais et élevés, pour que ses cris ne puissent troubler la quiétude de l'heureux du siècle endormi dans la mollesse, ni l'aspect de sa souffrance blesser ces yeux délicats qui n'aiment à se reposer

que sur des scènes animées par le plaisir! Nous estimons au contraire qu'on ne saurait trop présenter aux regards de ceux à qui tout rit le tableau des douleurs humaines, tableau si propre à éveiller en nous ces sympathies généreuses, à développer cette sensibilité vraie, vive, profonde, qui perfectionne et honore le plus notre nature. Mais dans l'œuvre qu'on vous propose rien ne tend à vous priver de ces douces émotions et de ces hauts enseignements. Les pauvres restent au milieu de vous; seulement vous aurez la satisfaction de les voir mieux secourus et plus consolés. — A la bonne heure, direz-vous enfin; notre concours serait acquis à un projet dont nous ne pouvons contester les avantages, si ce projet pouvait réunir tous les suffrages; mais il est aisé de prévoir que tous ne le goûteront pas, que plusieurs se maintiendront dans l'usage des aumônes privées, et nous ne voulons pas prendre l'initiative de nouveaux errements, parce que nous n'aimons pas à nous mettre en évidence... Et pourquoi, si la mesure vous paraît utile, lui refuseriez-vous l'autorité et la persuasion de votre exemple? Toutes les familles charitables ne pouvant s'assembler à la fois pour en délibérer et la voter d'enthousiasme, ne faut-il pas d'abord que son exécution commence par le dévouement de quelques-uns? Les adhésions ne vous man-

queront pas ; vous les verrez arriver en foule. Tous les esprits sont pénétrés de la nécessité de cet établissement. Chacun le dit, le pense, le désire. L'opinion publique nous paraît mûre à ce sujet, du moins en ce qui concerne nos villes principales, et nous ne faisons ici que vous transmettre ce que nous avons entendu répéter cent fois par toutes les personnes qui s'occupent le plus des intérêts des pauvres.

Quelle autre objection pourrait-on raisonnablement élever contre un plan d'Association qui satisfait ainsi à tous les vœux comme à tous les besoins? Je cherche à les prévoir toutes pour n'en laisser aucune sans réponse. — Des dissidences d'opinion peut-être? Il vous en coûte d'établir des rapports quelconques avec des hommes qui ne partagent pas vos affections politiques?... Mais la Charité tient-elle compte des opinions, elle qui ne regarde pas même à la diversité des croyances, quand il s'agit de porter secours à l'infortune? Les premiers chrétiens nourrissaient non-seulement leurs pauvres, mais encore ceux des infidèles, selon la remarque que ces derniers en faisaient eux-mêmes, et ce n'était pas un des moindres attraits qui les portât à embrasser une doctrine si supérieure au patriotisme étroit et aux sympathies exclusives des sociétés païennes! Et, je vous le demande, ne serait-il pas heureux que,

sur cette scène agitée du monde, où tant d'erreurs et de passions, tant de ressentiments et de rivalités se heurtent, se croisent, se combattent, on reconnût d'un commun accord un terrain neutre où les enfants d'une même patrie pussent se rencontrer sans se haïr? Ce terrain neutre, c'est la Charité. Nous vous y appelons tous, nos très-chers diocésains, au nom du Dieu *qui nous a porté du Ciel cette flamme sacrée pour en embraser la terre* [1].

— Mais (et nous touchons ici au point de la question le plus vif et le plus délicat) nous ne voulons pas que nos charités tombent sous le contrôle de l'administration et soient soumises à la rigidité des formes légales. La Charité est libre par son essence; elle n'obéit qu'à ses propres inspirations. Imposez-lui des lois, elle se refroidit. Surveillez-la de trop près, elle se retire, comme cette plante sensible qui se replie souffrante et craintive sous la main qui la touche. Elle ressemble à ces eaux qui fertilisent un héritage tant que leur source reste inconnue, et qui cessent de couler dès qu'un œil curieux a voulu interroger de trop près le réservoir d'où elles émanent, et surprendre le secret de leur inépuisable abondance.... Nous ne contes-

[1] Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur. Luc. XII. 49.

tons pas, N. T. C. F., ce qu'il y a de force et de vérité dans ces observations. Aussi, avons-nous toujours supposé, dans les propositions que nous venons de vous soumettre, que les souscripteurs à la caisse des pauvres auraient, de droit, une influence, une action déterminée dans la gestion des deniers, comme dans le choix des personnes chargées de leur emploi, action qu'ils exerceraient, soit par eux-mêmes, soit, mieux encore, par des délégués pris dans le sein même de l'Association. S'il s'agissait ici d'une charité purement légale, d'une *taxe des pauvres*, telle qu'elle est établie chez un peuple voisin, qui donne au monde le double scandale de l'excessive richesse et de l'extrême misère, reconnaissant nous-mêmes notre incompétence, nous nous abstiendrions prudemment d'intervenir dans une question qui nous serait étrangère. Quant aux formes protectrices de la bonne manutention des fonds, de la tenue régulière des comptes, si elles ont leurs exigences, elles ont aussi leurs avantages; et nous pensons, d'ailleurs, qu'en vue du plus grand bien, on obtiendrait des adoucissements à leur rigueur. L'Administration ne pourrait, sans doute, qu'applaudir à un mouvement tout d'inspiration et de spontanéité qui répond à l'une de ses plus chères et de ses plus sérieuses sollicitudes.

Il ne nous appartient pas, N. T. C. F., de préjuger, à cet égard, les intentions de vos magistrats; mais, d'après leur caractère connu, il nous semble qu'il serait aisé de s'entendre, de se concerter et d'arrêter telles dispositions qui concilieraient à la fois les droits de tutelle attribués au pouvoir sur les établissements de bienfaisance et les justes égards dus à des hommes généreux qui viennent en aide à la société pour guérir une de ses infirmités les plus douloureuses.

Et qu'on ne dise pas enfin que ce projet de pourvoir à toutes les nécessités du pauvre, au moyen d'une caisse unique et centrale, et par la voie de l'Association, excellent peut-être pour les villes et les grands foyers de population, où, comme les misères abondent, abonde aussi la Charité, est impraticable, du moins dans nos communes et nos modestes paroisses de campagne, dont les ressources comme les besoins sont restreints dans des limites plus étroites! Et pourquoi ne l'appliquerait-on pas indifféremment à tous les lieux où se trouvent, d'une part, des êtres malheureux, et de l'autre des âmes miséricordieuses! Il ne s'agirait que de l'établir sur une échelle proportionnée à l'importance de chaque localité. Qu'est une paroisse, je vous le demande, qu'une agrégation de familles liées par une communauté d'intérêts, comme la

famille est une agrégation d'individus liés par la communauté du sang, et de même que chaque famille nourrit ses membres, ne serait-ce pas une chose juste, digne, touchante, que chaque paroisse nourrît ses pauvres, sauf les cas de nécessités extraordinaires, où des fléaux destructeurs, s'abattant sur une des portions du territoire, appellent l'intérêt et les sympathies de la société tout entière? Ne fait-on pas l'aumône dans les villages comme dans les villes, et souvent même avec plus de zèle et de générosité? Et, si les fortunes y sont généralement plus médiocres, ne sont-ce pas les pauvres (vous le savez, ô mon Dieu, et nous le savons aussi, nous prêtres, les confidents de leurs pieux secrets), ne sont-ce pas les pauvres qui donnent le plus libéralement pour tous les genres de bonnes œuvres? Et, riches et pauvres, en quittant la vie, ne comptent-ils pas là, comme ailleurs, le Lazare au nombre de leurs héritiers? Ne laissent-ils pas un souvenir, dans leurs dernières volontés, à ces bénis de Dieu, *pour s'en faire des amis qui les reçoivent dans les tabernacles éternels*[1]? Eh bien! ces aumônes, ces legs charitables seraient recueillis par l'Association qui en ferait, nous osons l'assurer, le plus

[1] Facite vobis amicos de mammonâ iniquitatis; ut, cùm defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula. LUC. XVI. 9.

sage et le plus équitable emploi. Manque-t-il, dans chaque chef-lieu de commune ou de paroisse, d'hommes intelligents, dévoués et qui méritent la confiance de leurs concitoyens, à commencer par le pasteur, *homme de miséricorde* par son caractère, et administrateur d'autant plus digne des deniers de la Charité, que, plus rapproché du pauvre par la nature de ses fonctions, il en connaît mieux les souffrances? La loi, il est vrai, a prévenu ce vœu, du moins en partie, par l'établissement des Comités de bienfaisance. Mais, si le législateur peut, en cette matière, formuler un corps de réglements, il n'appartient qu'à la Religion de faire descendre du Ciel le feu qui doit l'animer. Que la Religion donc, que la Charité interviennent pour sanctifier ces institutions! Qu'elles les réchauffent sous leurs ailes, qu'elles les pénètrent de leurs célestes influences, et que, les couvrant de leur vertu puissante, elles leur soufflent l'âme, le mouvement et la vie.

Avons-nous trop présumé de notre crédit auprès de vous, N. T. C. F., en espérant que ce projet ne sera pas un vain rêve, et que, grace au concours de vos Pasteurs, de tous les pieux fidèles et de tous les hommes de bien, nous pourrons le voir se réaliser pour la plus grande gloire de notre sainte

foi et pour la plus grande consolation de l'humanité? Ah! si nous avons été téméraire en formant cet espoir, n'en accusez que vous-mêmes. Nous avons déjà tant obtenu de votre confiance, que nous avons cru pouvoir tout nous en promettre. Mais si le Dieu du pauvre, le Père de la veuve et de l'orphelin, qui nous a inspiré de plaider auprès de vous une si sainte cause, a donné quelque persuasion à nos paroles, si le cri de notre cœur a eu quelque retentissement dans les vôtres, avec quelle joie et quelles actions de graces nous verrons se former et s'étendre ces charitables Associations, véritables *Sociétés d'assurance pour la vie* de tant d'infortunés, nos frères selon la nature et selon l'Evangile, la chair de notre chair et le sang de notre sang! Croire que tous leurs maux peuvent être soulagés sans augmentation de sacrifices de votre part, et toutefois ne pouvoir ignorer qu'un grand nombre de ces maux restent sans adoucissement, faute d'une Charité mieux entendue et plus prévoyante, cette douloureuse conviction pèse sur notre âme comme le poids d'un remords. Il nous semble entendre les gémissements plaintifs de cette multitude de malheureux sans pain, sans vêtements, sans asile, auxquels il serait facile de porter des secours efficaces, si, au lieu de se perdre en se

divisant, vos aumônes se multipliaient en affluant dans un même trésor. Sans doute, nous ne nous attendons pas qu'une mesure si salutaire s'improvise à la fois et comme par enchantement sur tous les points d'une vaste région. Nous sentons que le temps et la réflexion sont nécessaires pour la faire pénétrer dans tous les esprits; mais un exemple avancerait plus cette grande œuvre que le temps et la réflexion, et cet exemple, pourquoi le dissimuler? Nous serions heureux et fier de le voir donner par la ville principale, où tant de vœux l'appellent, où tant de suffrages s'empresseront de l'accueillir. Les fruits admirables qu'on ne tarderait pas à recueillir de ce premier essai, détermineraient bientôt les villes secondaires à se régler sur ce modèle; et ainsi, de proche en proche, les Associations de charité descendraient jusqu'à nos bourgs et à nos humbles campagnes.

Eh! que faut-il, N. T. C. F., pour que cet exemple soit donné? Des préliminaires bien simples. Qu'une Commission s'organise; que quelques hommes de zèle et d'expérience, et notamment ceux qui, à toutes les époques, ont géré les intérêts de la cité, mettent en commun leur crédit et leur influence, que des listes de souscription soient ouvertes sous leur honorable patronage, et le succès de l'Association est

infaillible, et la *liste civile* du pauvre est votée. Pour nous, N. T. C. F., qu'on ne nous suppose ici d'autre ambition que celle de faire prévaloir une idée que nous jugeons utile. Nous ne trouvons, ni dans nos loisirs, ni dans nos attraits, de motifs qui nous portent à sortir du cercle de nos sollicitudes habituelles. Nous ne voulons être, dans cette sainte entreprise, que la voix qui la prêche, que la main qui la bénit, et nous ne demandons d'autre grace et d'autre honneur que d'inscrire notre nom avec les vôtres sur cet autre *livre de vie*, où tout ce qui souffre et gémit puisera une existence moins amère. Nous nous sentons soulagé d'avoir déposé notre pensée tout entière dans le sein de votre Charité. Nous la laissons, pour parler avec le Sage, *dans la main de votre propre conseil.* Quel que soit le sort qu'il plaise à la bonté divine de lui réserver, nous ne croirons pas avoir tout-à-fait manqué notre but, si l'instruction que vous venez d'entendre a incliné de plus en plus vos cœurs vers la miséricorde, et si le pauvre s'aperçoit, par l'effusion plus abondante de vos aumônes, que ce n'est pas en vain qu'un appel a été fait à votre religion, à votre humanité en faveur de sa misère!

INSTRUCTION PASTORALE

A L'OCCASION

DE SA SECONDE VISITE GÉNÉRALE DANS L'ARROND.T D'ESPALION.

FÉVRIER 1839.

SUR LES BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES.

Toujours occupé, N. T. C. F., comme notre devoir nous y oblige, et comme nos sentiments pour vous nous l'inspirent, du soin de rechercher les moyens qui peuvent contribuer plus efficacement à la sanctification de vos âmes et à l'avantage de vos paroisses, nous nous sommes demandé par quelles recommandations nouvelles nous ferions précéder, cette année, la Visite pastorale dont nous allons bientôt vous apporter les graces et recueillir nous-même les consolations. Ce n'est pas que les sujets d'exhortations nous manquent; nous sommes loin de les avoir tous épuisés. Mais désirant les traiter dans leur ordre, et selon leur plus grande opportunité,

nous avons dû discerner entre plusieurs celui que nous adopterions de préférence pour texte de cette instruction. Or, après avoir mûrement réfléchi en la présence de Dieu et en la présence de vos besoins spirituels, il nous a semblé que, eu égard à l'état actuel de l'enseignement primaire de nos villes et de nos campagnes, notre sollicitude devait se porter avant tout vers les mesures à prendre pour rendre cet enseignement véritablement profitable et en écarter les abus et les dangers. Nous nous sommes déjà assez ouvertement expliqué sur la question de l'instruction populaire dans le sens des avantages qu'elle présente; le concours loyal et efficace que nous avons prêté à l'établissement des écoles a été assez apprécié, pour que nous n'ayons pas à craindre qu'on nous suppose ici aucune arrière-pensée ou intention hostile. C'est donc avec la confiance d'être écouté, non-seulement sans prévention, mais même avec faveur, que nous venons vous proposer une œuvre excellente, celle de toutes qui favorisera le plus le développement et le perfectionnement de cette même instruction, en même temps qu'elle en garantira le bon usage, je veux parler de la création de Bibliothèques paroissiales, composées des meilleurs livres de piété, de morale, de religion, sans excepter les ouvrages qui, exempts de toute sus-

picion dans la foi ou dans les mœurs, peuvent servir à l'ornement de l'esprit, comme à l'avancement et au progrès de la science.

Grace à la diffusion de l'enseignement dans toutes les classes de la société, le plus grand nombre de vos enfants, N. T. C. F., commencent à lire et à comprendre ce qui fait l'objet de leurs lectures. Nous avons été témoin de leur progrès naissants : nous avons encouragé leur jeune émulation. Bientôt tous seront initiés à cette première connaissance des lettres humaines qui ouvre devant eux les avenues de toutes les études. Nous ne voulons ici que constater un fait, sans établir de controverse sur la valeur du présent qui leur est octroyé, question jugée par quelques-uns peut-être avec trop de faveur, par quelques autres avec trop de sévérité, renvoyée par plusieurs à la décision du temps et de l'expérience, et qui, à nos yeux, se réduit tout entière à l'usage imprudent ou sage, criminel ou légitime, qui sera fait d'un talent bon en soi, mais dont on peut abuser, comme on abuse des meilleures choses. A l'aide donc de cette première initiation, *les yeux de vos enfants sont ouverts, l'arbre de la science du bien et du mal* est mis à leur portée. Il s'agit maintenant de savoir si vous voulez qu'ils vivent ou qu'ils meurent, qu'ils

se nourrissent d'aliments sains ou empoisonnés, *qu'ils deviennent comme des dieux*[1], en s'éclairant de la lumière qui vient du Ciel, ou qu'ils descendent au niveau de la brute, en s'enivrant des *fumées qui sortent du puits de l'abîme.* Car une fois mis en possession de la faculté de lire, il n'est plus en votre puissance d'en empêcher l'exercice. Votre sagesse peut seulement déterminer sa sphère d'activité. Si vous leur mettez entre les mains de bons livres, ils les liront dans la simplicité de leur cœur; leur curiosité satisfaite, le peu de loisirs que le travail leur laisse pour la lecture n'éveilleront point en eux la dangereuse tentation de s'en procurer d'autres, et vous aurez la consolation de les voir croître en savoir sans péril pour leur vertu. Si, au contraire, ces eaux pures leur manquent, combien n'est-il pas à craindre que, emportés par cette jeune ardeur que leur inspire une connaissance nouvellement acquise, ils n'aillent s'abreuver à des sources corrompues? Que dis-je? ils n'auront pas besoin d'aller à la recherche du mal. Le mal viendra de lui-même au-devant d'eux. Les bons livres se font chercher. Les livres corrupteurs, sans parler de l'attrait qu'ils présen-

[1] Aperientur oculi vestri, et eritis sicut dii, scientes bonum et malum. GENES. III. 5.

tent aux mauvais instincts de notre nature, n'attendent pas même qu'on les désire : ils viennent d'eux-mêmes frapper à votre porte et se placer sous vos yeux et sous votre main. Et ici, N. T. C. F., s'ouvre un nouvel ordre de considérations dans lequel il nous faut nécessairement entrer, si nous voulons pénétrer vos esprits de l'utilité, je dirai même de l'urgente nécessité de cette Œuvre des bons livres, pour laquelle nous réclamons le concours de tous les hommes de zèle et de foi, de tous les fervents catholiques de notre diocèse.

Aucun de vous n'ignore, N. T. C. F., la persécution ourdie avec tant d'habilité et poursuivie avec tant de persévérance, depuis près d'un siècle, contre la Religion de J.-C. et contre son Eglise. Sans négliger l'emploi des moyens mis en usage par les premiers persécuteurs, la prison, l'exil, la proscription, l'échafaud, que nous vîmes reparaître avec un raffinement de cruauté, à une époque de sanglante mémoire, heureusement déjà loin de nous, l'enfer se promit plus de succès d'un nouveau genre de guerre que sa malice seule pouvait inventer. Il convoqua tous les écrivains sous une bannière, au haut de laquelle étaient écrits ces mots : *Ecrasons l'infâme!* (C'était ainsi que l'infamie elle-même osait désigner le Fils de Dieu et l'œuvre sublime

qu'il a laissée sur la terre!) Et, à cet appel, tout ce qu'il y eut à peu près alors d'hommes lettrés, savants, ou prétendus sages, ne cessa de saper, durant cinquante ans, les fondements de l'édifice religieux et social. Les travaux s'étaient partagés entre ces hardis démolisseurs. Les uns attaquaient par la science, les autres par le sophisme et le paradoxe : ceux-là maniaient habilement l'arme du sarcasme et du ridicule. Les écrits à la fois les plus licencieux et les plus impies couvrirent bientôt la France et même la plus grande partie de l'Europe. Et l'on doit convenir que l'impiété avait bien calculé en se promettant des succès de cette tactique nouvelle. Le sang des chrétiens versé dans les persécutions violentes engendrait des chrétiens : mais que peut engendrer la lecture de productions abominables que la corruption dans les mœurs et l'apostasie dans la Foi? Aussi n'est-ce pas une des moindres preuves de la divinité de notre religion, que de la retrouver encore debout sur le champ de bataille, après ces combats de plume plus meurtriers que ceux du glaive? Il ne lui manquait, ce semble, que cette dernière épreuve et cette dernière victoire pour décourager à jamais ses ennemis, si l'enfer savait se décourager; et elle peut désormais se reposer dans sa gloire et dans sa force, ayant

usé tour-à-tour le tranchant des épées, et la dent dévorante du temps, et la pointe acérée des plumes armées contre elle!

Cependant ces publications funestes, lues avidement par les classes supérieures de la société, n'étaient pas encore descendues aux classes populaires. D'une part, leur prix élevé les rendait peu accessibles aux fortunes médiocres. On n'avait pas encore imaginé, comme on l'a fait depuis, les poisons à bon marché, les éditions compactes, *le Voltaire de la petite propriété et le Voltaire des chaumières*. D'un autre côté, le peuple des champs, satisfait de posséder la vraie science, la science seule nécessaire dans la connaissance de Dieu, de ses devoirs et de ses destinées; instruit à fond des vérités qui peuvent lui procurer paix, consolations, espérances, était resté étranger à la culture des lettres humaines. Ainsi, à la faveur de ces deux circonstances qui préservaient les masses de la contagion universelle, l'incrédulité ne régnait que dans les hautes régions sociales; et, tandis que la corruption et l'irréligion coulaient à pleins bords dans les grandes cités, les heureuses campagnes conservaient encore dans un cœur fidèle le saint dépôt de l'antique Foi et des antiques vertus.

Il n'en est plus de même aujourd'hui, N. T. C. F.

Les mauvais livres, multipliés par milliers et par centaines de milliers, ne connaissent plus de limites à leur cours dévasteur. C'est un torrent qui, du haut des montagnes dont il a déchiré les flancs, s'est précipité dans les humbles vallées, inondant les places publiques, et couvrant toute la face de la terre de son limon impur. Des procédés de fabrication plus expéditifs et moins dispendieux, un fonds commun largement doté par une ardente propagande ont permis au prosélytisme de l'impiété ou de l'hérésie, de livrer ses produits ignobles à vil prix, ou même de les donner pour rien, quand il ne peut les vendre. Le poison a circulé non plus seulement par les gros livres que les hommes de loisir et d'étude peuvent seuls digérer, mais par ces feuilles légères que tout le monde lit, et qu'une presse infatigable jette incessamment, comme leur pain de chaque jour, à toutes les intelligences. Il y a plus : en même temps que l'abaissement des prix favorisait le débit des mauvaises doctrines, le développement régulier et légal de l'enseignement élémentaire leur a ouvert, bien contrairement sans doute à la pensée toute bienveillante du législateur, mais par un accident inévitable, de nouveaux et nombreux débouchés, en multipliant à l'infini le nombre des lecteurs.

A la vérité, l'esprit de l'époque actuelle se porte

avec moins de vivacité vers la propagation des maximes crûment impies. Il faut lui rendre cette justice, qu'il se montre chaque jour moins engoué de cette philosophie menteuse qui avait imposé longtemps par son ton dogmatique, sa parole tranchante, par une vaine ostentation de science et d'amour de l'humanité, vieille idole dont les jeunes générations plus fortes, plus sincères, plus sérieuses, se sont détournées avec dégoût, dès qu'elles l'ont vue trembler sur son piédestal, à l'approche de la lumière, et ne pouvoir supporter, sans se dissoudre et tomber en poussière, le contact de l'observation et des faits, vraie pierre de touche de la vérité. Mais, si les hauteurs se sont illuminées de rayons plus purs, les régions inférieures sont encore assises dans les ténèbres ou dans les fausses lumières du dix-huitième siècle, ou plutôt le dix-huitième siècle commence pour elles par la lenteur que mettent les idées, comme les usages, comme les modes, comme toute innovation, à descendre des sommets de la société jusqu'à ses profondeurs les plus reculées. Mais dans tous les cas, et quoi qu'on puisse se promettre de ces symptômes plus ou moins consolants, plus ou moins contestés, d'un retour à de meilleures voies, n'allons pas croire, N. T. C. F., que la lutte de l'erreur contre la vérité ait cessé ou se soit ralentie pour cela. Elle

n'a fait que changer d'allures. La dissémination parmi le peuple d'une foule de petits écrits infectés du venin de l'hérésie ou de l'irréligion, remplis de perfides insinuations ou d'attaques grossières contre l'Eglise romaine et ses ministres, est un fait malheureusement trop public et trop répété pour qu'il soit ignoré de personne.

Depuis longtemps des rumeurs sinistres arrivaient à nos oreilles : nous apprenions que de nombreux émissaires de sociétés bibliques, d'ardents zélateurs de sectes, anciennes ou nouvelles, voyageaient par la France, semant à pleines mains la séduction sur leur passage, offrant pour quelques oboles aux femmes, aux enfants, aux hommes simples des campagnes, de petits traités prétendus religieux, les donnant même avec une générosité digne d'une meilleure cause, quand ils ne trouvaient pas d'acheteurs. Nous entendions de loin des protestations éloquentes par lesquelles nos collègues dans l'épiscopat signalaient ce nouveau danger à leurs peuples. Sentinelle vigilante de la portion du camp d'Israël confiée à notre garde, ne voulant point troubler votre paix par des alarmes prématurées, mais bien décidé à crier aux premières approches de la contagion, nous attendions pour élever la voix que le fléau eût touché nos frontières, heureusement préservées jusqu'alors

de ses malignes influences. Mais, comme *il est un temps pour se taire, il est aussi*, dit le Sage, *un temps de parler*[1]. Aujourd'hui le silence ne nous est plus permis : car *nous ne pouvons pas ne point vous dire,* N. T. C. F., dans l'intérêt de vos âmes, *ce que nous avons entendu*[2]. Des rapports sur l'exactitude desquels il ne nous est pas possible d'élever le moindre doute, nous parlent de démarches récentes tentées avec quelques succès sur divers points de notre diocèse pour y introduire des brochures suspectes. Il s'en est distribué dans les villes et même dans les campagnes. Chose remarquable, et que je citerais ici comme un hommage rendu par le génie du mal à vos habitudes de religion et de piété, si elle ne prouvait encore mieux son habile malice et sa sagesse infernale, ces semences d'erreurs ont été jetées jusque dans vos églises, au pied de ces autels où vous adorez le vrai Dieu, autour de ces chaires d'où descend sur vous sa pure et véritable parole. Elles ont été répandues surtout avec profusion dans ces lieux fréquentés passagèrement par une population mêlée et diverse, curieuse pr ce qu'elle est oisive, où la renommée de sources bienfaisantes attire la foule des malades et des infirmes; comme si l'esprit

[1] Tempus tacendi et tempus loquendi. ECCLE. III. 7.
[2] Non enim possumus quod audivimus non loqui. ACT. IV. 20.

mauvais eût cherché le plaisir d'un affreux triomphe à faire trouver la mort de l'âme là où tant d'infortunés vont demander la guérison des maux du corps[1].

Comment échapper à ces piéges, N. T. C. F., si habilement tendus sous vos pas? quel remède apporter à ce mal qui menace de dévorer les parties encore saines du corps social? quelle barrière opposer à cette contagion de mauvais livres *qui s'étend et gagne de proche en proche comme une gangrène*[2]? Nous n'avons point de cordon sanitaire à placer sur nos frontières pour repousser l'invasion des fléaux pestilentiels. Nous n'avons pas de milice organisée pour empêcher l'introduction des marchandises de contrebande. Nous n'avons point de lazaret où nous puissions imposer du moins une quarantaine aux chargements importés de pays infectés ou suspects. Un seul moyen de préservation, une seule chance de salut nous est laissée, combattre le mal par le bien, le mensonge par la vérité; offrir à tous ceux qui ont le temps et le goût de lire assez de bons livres pour leur ôter la tentation d'en lire de mauvais ou de dangereux; neutraliser du moins l'action du poison par celle de l'antidote, si, malgré notre vigilance, le poison arrive jusqu'à nous.

[1] *Sylvanès, Cransac, etc.*

[2] Sermo eorum ut cancer serpit 2. TIM. II. 17.

A cette époque reculée de notre histoire, objet de culte pour les uns et de dénigrement pour les autres, où de si grandes œuvres et de si grands caractères se mêlaient à tant de misères et de violences, alors que la société en travail d'une rénovation s'agitait en de déchirantes convulsions, parce que les éléments qui fermentaient dans son sein n'avaient pas encore pris leur place naturelle; à cette époque, disons-nous, de gloire et de malheurs, de grands excès et de grandes expiations, les discordes civiles ou les querelles privées avaient fait de la France entière un vaste champ de bataille, les campagnes, comme les villes, se hérissaient de forteresses et de hautes tours crénelées. Les plus humbles villages, dans la crainte d'une surprise, s'environnaient d'une ceinture de fortes murailles. Les ruines de ces formidables appareils de défense nous apparaissent, après tant de siècles, encore menaçantes sur les rocs escarpés qu'elles couronnent et avec lesquels elles semblent se confondre par leur indestructible solidité et leur fierté sauvage.

Or, N. T. C. F., ces sages précautions que nos pères prenaient autrefois pour la sûreté de leurs biens et de leurs vies, nous les devons prendre aujourd'hui pour la conservation de nos mœurs, de notre foi, pour le salut de nos âmes. La guerre,

grace au Ciel, ne désole plus nos provinces. Le Christianisme, à force de pénétrer nos institutions de ses principes de paix et de douceur, de charité et de justice, a fini par éterniser, pour ainsi dire, *cette trève de Dieu*, que dans les troubles des premiers temps il n'avait pu faire respecter qu'à certains jours déterminés. Mais il faut bien le dire : de nouveaux combats ont succédé à ces guerres sanglantes, à ces luttes brutales. C'est la guerre savante et polie de la sagesse du monde contre la sagesse de l'Evangile; de la raison de l'homme contre la suprême raison de Dieu; la guerre des passions contre le frein qui les réprime. Un ennemi farouche ne porte plus, il est vrai, le fer et la flamme dans vos moissons et vos paisibles foyers ; mais, sous des dehors amis et avec des paroles emmiellées, l'ancien serpent porte le désordre dans vos intelligences. On ne détruit plus vos fruits dans leur fleur; mais on flétrit dans le cœur de la jeunesse, fleur du présent, espérance de l'avenir, tout germe de religion, de vertu, d'honneur, de dévouement à tous les grands intérêts et à tous les grands devoirs, la crainte de Dieu, le respect des cheveux blancs, le sentiment de la famille et de la patrie. Ce ne sont plus, comme au moyen-âge, des guerriers bardés de fer qui se mettent en campagne, ce sont les idées,

les idées telles qu'elles sortent de têtes exaltées, de cœurs malades, d'imaginations convulsives, qui se croient redevables envers leurs contemporains et la postérité de tout ce qu'elles ont déliré dans le paroxisme de leur fièvre. On n'a plus à redouter ces terribles machines de guerre qui envoyaient au loin la mort; un livre, une feuille, une plume...., voilà le bélier qui ébranle les fondements de l'édifice social! N'est-il pas urgent de prendre des mesures de sûreté contre cette agression menaçante? Laisserons-nous périr les générations sans leur porter secours? La nature de l'attaque ne nous indique-t-elle pas le genre de défense que nous devons adopter? Opposons les armes de la vérité et de la justice aux armes du mensonge et de l'iniquité. Que les enfants de lumière apprennent enfin à combattre les enfants de ténèbres par leurs propres ruses. Repoussons avec les livres les attaques des livres. Que des bibliothèques abondamment pourvues de tout ce que la presse chrétienne et consciencieuse a produit d'ouvrages plus substantiels, plus purs, plus intéressants, en fait de piété et de religion, d'arts et de sciences utiles, soient fondées dans chaque ville, dans chaque bourg, dans chaque village, comme la citadelle et le rempart qui les protège contre cette nouvelle inondation de barbares. Qu'elles soient

comme autant d'arsenaux munis de toutes pièces, comme cette *tour de David d'où pendent mille boucliers*, où chacun puisse s'armer du casque du salut et du glaive de la parole pour la défense de son plus précieux patrimoine. Car, on l'a dit mille fois, les nations, non plus que les individus, *ne vivent pas seulement de pain*. Ce n'est ni le nombre et l'étendue de leurs provinces, ni la puissance de leurs alliés, ni la fertilité de leur sol, ni leur supériorité dans les arts, ni les miracles de leur industrie, qui les rendent véritablement fortes et florissantes, mais leur fidélité aux traditions héréditaires de foi, d'honneur et de vertu !

Eh ! que pourraient, je vous le demande, tous les propagateurs d'irréligion, de doctrines impies ou hétérodoxes, s'ils venaient se heurter contre des populations ainsi disposées à les recevoir? Leurs écrits comme leurs discours, leurs efforts comme leurs ruses, ne viendraient-ils pas échouer devant le sens droit, joint à l'instruction acquise d'un peuple nourri de la parole de vérité, solidement établi dans la connaissance des preuves qui justifient ses croyances? Ce qui fait le triomphe de l'erreur, c'est qu'elle s'attaque à l'ignorance. Impuissante elle-même à formuler une doctrine, elle entasse les objections, elle sème les doutes, et celui qui ne sait rien, qui

n'a rien appris, reste sans réponse, et les préjugés les plus injustes, les plus aveugles préventions ne tardent pas à prendre dans son esprit la place que l'absence d'une saine instruction a laissée vide et déserte. Avec des Bibliothèques paroissiales, tout homme qui sait lire peut acquérir cette connaissance raisonnable et raisonnée de la Religion qui le met en état, selon le vœu du prince des Apôtres, de *rendre compte de sa foi et de son espérance à quiconque lui en demande témoignage*[1]. Les passions sans doute pourront bien faire quelquefois que les œuvres contredisent les principes : la lumière restera cachée pour un temps sous les vapeurs que ces passions soulèvent; mais elle ne sera pas éteinte, et tout n'est pas perdu, tant que la foi demeure, fût-elle même ensevelie dans la boue, comme ce feu sacré miraculeusement retrouvé par les soins du Grand-Prêtre sous une fange immonde au retour de la captivité.

Ces Bibliothèques, consultées avec fruit par ceux qui lisent, seront encore profitables à ceux même qui ignorent les premiers éléments des lettres. Il n'est point de famille, même dans nos hameaux les plus obscurs, où l'exercice de la lecture ne soit plus

[1] Parati semper ad satisfactionem omni ;poscenti vos rationem de eâ quæ in vobis est, spe. I. PETR. III. 15.

ou moins familier à quelqu'un de ses membres. Représentons-nous une de ces familles chrétiennes et patriarcales, comme il s'en compte encore en si grand nombre dans nos fidèles contrées, représentons-nous-la, réunie le soir autour du foyer domestique, après les travaux des champs, ou les pieux loisirs du jour du Seigneur. L'heure de la prière commune a sonné, mais on veut la faire précéder d'une lecture édifiante. Un livre est chose rare dans les campagnes. Sans le secours des Bibliothèques, à peine s'en trouverait-il un seul dans tout le village. Grace à ces précieuses collections, on n'a plus que l'embarras du choix. L'heureux privilégié de l'instruction, vers lequel se portent tous les regards avec une admiration mêlée d'envie, ouvre un de ces volumes que l'Œuvre des bons livres a mis dans ses mains, et qui lui fournissent tour-à-tour les sujets de lecture les plus variés, les plus utiles et les plus attrayants. C'est tantôt une solide explication des principales vérités de la foi; tantôt l'histoire de la Religion et de l'Eglise, où se révèle à chaque page le doigt de Dieu; c'est la Vie des Saints, héros du Christianisme, nos lumières, nos protecteurs et nos modèles; ce sont des anecdotes morales, les traits les plus touchants des Ecritures inspirées de Dieu. Chacun prête à ces lectures une attention recueillie.

Le silence le plus profond règne dans la pieuse assemblée, suspendue à la parole du lecteur. Sous l'impression de ce charme innocent, les longues veillées de l'hiver s'écoulent sans qu'on s'aperçoive de leur durée. On oublie les labeurs de la journée, ou, si c'est un jour de fête, on prolonge avec bonheur le saint repos qui en a consacré tous les instants. Spectacle digne des complaisances du Ciel! les petits enfants boivent d'une oreille avide les merveilleuses et naïves histoires d'un Joseph, d'un Tobie, d'un Daniel, qui ne s'effaceront plus de leur mémoire. Les vieillards méditent les oracles de la sagesse éternelle auxquels ils comparent *les proverbes des anciens qu'il ne faut point mépriser* [1], et les maximes qu'ils ont apprises de leur longue expérience; et tous se sentent exhortés intérieurement à admirer Dieu dans ses ouvrages, à bénir sa Providence, à porter avec résignation, et la *malice de chaque jour*, et le poids de toute une vie pleine de misères, en vue de la récompense promise. Accoutumés à une nourriture solide, ils n'auront plus que du dégoût pour les creuses théories du mensonge et du néant. Ils diront avec le Prophète : *Vos ennemis, Seigneur, m'ont débité des fables, mais elles n'ont pas la*

[1] Non displiceant tibi parabolæ seniorum; sine causâ enim non proferuntur. IMITAT. liv. I. ch. V.

douceur de votre loi[1]*!* Fermes et stables dans leur foi, ils fermeront l'oreille aux discours trompeurs, et ne *se laisseront plus emporter à tout vent de doctrine.* S'ils ne savent pas toujours démêler ce qu'il y a de vicieux et d'erroné dans un sophisme, ils sentiront du moins que la vérité n'est point là, et il leur suffira souvent d'un raisonnement simple, puisé dans leurs lectures, d'une pensée, d'une maxime qu'ils en auront retenue, pour renverser le vain étalage d'une sagesse superbe, et battre en ruines tout l'échafaudage d'une science ambitieuse et d'une laborieuse argumentation. Ainsi nous aurons des populations à la fois religieuses et éclairées : ainsi la diffusion des lumières tournera au profit de la vérité et de la vertu, et les esprits les plus prévenus contre le système de l'enseignement, étendu à toutes les classes, béniront une institution qui ajoute à leur perfection et à leur bonheur !

Mais ne nous laissons-nous point ici abuser par nos désirs? Est-il possible qu'en effet chacune de nos paroisses possède sa Bibliothèque? Eh! pourquoi non, je vous prie, N. T. C. F.? S'il s'agissait de créer en ce genre des établissements de luxe, on concevrait cette impossibilité. Mais l'Œuvre des

[1] Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua! PS. CXVIII. 85.

bons livres ne se développera naturellement que dans les proportions déterminées par l'importance de chaque localité. On ne demande pas pour les villages des tablettes aussi chargées, des collections aussi complètes que dans les villes. Là, si les besoins sont plus nombreux, les ressources sont aussi plus considérables, et les collections pourront aisément s'enrichir des chefs-d'œuvre de toutes nos littératures, avoués par le bon goût, par une saine morale et une scrupuleuse orthodoxie. Mais que faut-il dans nos modestes paroisses de campagnes? Un petit nombre d'ouvrages, je ne dis pas tous les bons, mais les meilleurs, les plus instructifs, les plus attachants, les plus élémentaires. Cette OEuvre, du reste, n'est pas nouvelle et sans exemple. Elle fleurit déjà dans plusieurs églises de France. Pourquoi n'imiterions-nous pas dans notre diocèse, si fidèle à la Religion, si dévoué au bien, un essai qu'à nos portes le succès a couronné [1]? Disons mieux : sans chercher ailleurs des modèles, pourquoi ne pratiquerait-on pas dans toutes nos paroisses ce qui se pratique déjà dans quelques-unes qui ne sont certes, ni les plus riches, ni les plus populeuses [2]? Oui, N. T. C. F., dans le cours de nos visites pastorales, nous avons déjà trouvé

[1] Toulouse, Bordeaux, etc.

[2] Gissac, Faveyrolles, Brusque, etc.

plus d'une Bibliothèque paroissiale déjà fondée et organisée par les soins du pasteur, et c'est même ce qui nous a suggéré l'idée de vous proposer une si belle Œuvre. Car, nous aimons à en faire l'aveu, parce que la gloire de notre clergé nous est plus chère que la nôtre, c'est à ce clergé vénérable que nous devons non-seulement le succès, mais la première pensée de tout ce que nous avons tenté jusqu'à ce jour pour le bon ordre de vos églises. Ne vous laissez donc pas décourager par les apparentes difficultés que présente cette nouvelle entreprise. Ne dites point : Le projet est beau, mais qui fournira aux frais de l'exécution? *La Providence y pourvoira*, ô nos bien-aimés, *ô les fils de notre tendresse*[1]! Les principales maisons de chaque paroisse voudront coopérer à cette aumône spirituelle pour laquelle nous sollicitons aujourd'hui leur zèle éclairé au profit des ignorances de l'humanité, comme nous appelions naguère leur charité compatissante au secours de ses misères. L'homme aisé qui fera des emprunts à vos Bibliothèques, ne refusera pas une légère rétribution qui contribuera à les compléter et à les enrichir. Nous souscrirons nous-même à cette fin, en faveur de toutes les paroisses où un premier dépôt de bons livres se sera formé. Vos respectables pas-

[1] Deus providebit sibi, fili mi. GEN. XXII. 8.

teurs, supérieurs et régulateurs-nés de cette Œuvre, l'encourageront de tous leurs moyens. Ils nous ont appris à compter sur leur concours qui ne nous a jamais failli, et dans cette circonstance, comme dans toutes les autres, ils se montreront ce qu'ils ont toujours été, les zélés auxiliaires de notre parole et les dignes coopérateurs de notre apostolat.

Oui, vous nous seconderez maintenant comme toujours, ô nos très-chers et bien-aimés Frères en J.-C.! Eh! que pourrions-nous sans votre coopération? Nous sommes la voix qui crie, ou si l'on veut, qui propose, exhorte, recommande; mais vous êtes la main qui défriche, qui plante, qui arrose, et ce sont vos sueurs qui méritent *que Dieu donne l'accroissement.* Vous prendrez donc à cœur cette Œuvre si bonne, si belle et si digne de votre religion, puisqu'il y va des intérêts de la foi, puisqu'il s'agit de préserver cette foi de toute atteinte dans les âmes dont le salut vous est confié. En y travaillant généreusement, vous mériterez bien de la religion, de la société, des générations présentes, comme des générations à venir. Mais, à l'exemple des Israélites, reconstruisant les remparts de Jérusalem, tandis que vous éleverez d'une main ce mur de défense, repoussez de l'autre les attaques de l'ennemi. Armez-vous de zèle et de vigilance : de zèle, pour procurer

à votre troupeau des pâturages sains; de vigilance, pour écarter de lui les influences pernicieuses qui lui donneraient la mort. Nous vous avons signalé les manœuvres occultes des adversaires de notre sainte foi. Ayez les yeux ouverts sur cette introduction clandestine d'ouvrages colportés ou distribués sous le manteau. Avertissez en temps opportun vos fidèles paroissiens des piéges tendus à leur simplicité. Obtenez de leur confiance qu'ils n'achètent jamais aucun livre dont ils suspectent l'orthodoxie, sans avoir pris vos conseils, et qu'ils remettent en vos mains tous ceux qu'une libéralité perfide leur aurait livrés gratuitement. Le tentateur dont vous avez à surveiller les artifices ne manque ni de force ni d'habileté. Mais il y a dans le prêtre, dans le pasteur qui veut et sait l'exercer avec zèle et discrétion, une force supérieure à *la sagesse des sages et à la prudence des prudents : c'est la force qui a vaincu le monde, et contre laquelle tous les efforts de l'enfer ne prévaudront pas!*

INSTRUCTION PASTORALE

À L'OCCASION

DE LA TRANSLATION DU CORPS DE SAINT ARTÉMON, MARTYR, DONNÉ PAR NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE GRÉGOIRE XVI.

SUR LE CULTE DES RELIQUES.

MARS 1839.

Voici, N. T. C. F., *que nous venons vous annoncer une nouvelle, laquelle est pour nous le sujet d'une grande joie*, et qui, nous l'espérons, ne sera pas moins agréable à *tout le peuple fidèle*[1] de notre diocèse que nous voulons faire entrer en partage de la grace insigne qui nous est octroyée. Dans sa sollicitude de toutes les églises, Notre Très-Saint Père le Pape Grégoire XVI, glorieusement régnant, a daigné enrichir la nôtre d'un de ces trésors dont le prix est inestimable aux yeux d'une foi vive et d'une

[1] Ecce evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo. LUC. II. 10.

piété sincère. Un Corps saint, le Corps d'un Martyr, muni des sceaux et des témoignages les plus authentiques, avec le vase où fut recueilli son sang généreux, et qui en garde encore la vénérable empreinte, un Corps récemment tiré de ces catacombes où les premiers Chrétiens ensevelissaient, avec leurs mystères, les glorieuses dépouilles des confesseurs de J.-C., nous a été donné par le Père commun, sur notre humble demande, comme un nouveau protecteur de ce siége antique, un nouvel intercesseur auprès de la Majesté divine, un modèle de plus offert à notre pieuse émulation. Une circonstance d'autant plus digne d'être remarquée, qu'elle se présente plus rarement dans ces concessions de la munificence pontificale, ajoute encore à la valeur d'un don déjà si précieux. Le plus grand nombre des Corps saints déposés dans les anciens cimetières de Rome, foule obscure tout à la fois et immortelle, ne sont connus et nommés que dans le Ciel ! Dans les grandes persécutions des premiers siècles, la multitude des victimes qui tombaient par hécatombes sous le fer des bourreaux, sous la dent des bêtes, dans les flots, dans les flammes, ne laissait pas le temps à ceux de leurs frères, chargés de leur rendre les devoirs suprêmes, de transmettre à la mémoire des hommes le nom de tant de héros morts en combattant

pour la foi. Il fallait se hâter de confier à la terre ces précieux restes pour les dérober aux profanations des impies. Aussi la plupart des martyrs retrouvés dans ces vénérables ossuaires reçoivent, en revoyant la lumière, un nom qui rappelle leurs combats et leur triomphe, mais qu'en effet ils n'ont point porté.

Il n'en est pas ainsi de la Relique insigne que nous devons à la pieuse sollicitude du chef de l'Eglise. En adressant nos prières au glorieux Artémon, nous aurons la consolation de l'invoquer sous le nom même qu'il a illustré par sa généreuse confession. Nous en avons pour garant les caractères gravés sur le marbre qui scellait son tombeau, où apparaît encore la forme d'une ancre surmontée de la Croix, symbole de cette foi ferme et de cette inébranlable espérance, qui soutient l'âme fidèle dans les tempêtes de la vie, et la sauve du naufrage de la mort. Du reste, le temps, qui a respecté cette inscription, n'a laissé arriver jusqu'à nous, touchant le saint Martyr, aucune de ces circonstances que nous aurions tant aimé à connaître. Tout ce qu'il nous est permis de conjecturer, d'après des indices assez probables, c'est que la Grèce[1] lui donna le

[1] Le nom de saint Artémon est écrit en caractères grecs sur la pierre tumulaire qui nous a été envoyée avec le saint Corps.

jour et qu'il dut fleurir vers le commencement du troisième siècle de notre ère[1]. Les traces de feu, que présentent quelques-uns de ses ossements, semblent nous indiquer qu'un bûcher fut le char de triomphe d'où son âme bienheureuse, affranchie de ses liens, prit son vol vers le Ciel; et quant à son illustration personnelle, le soin qu'ont eu ses contemporains de transmettre son nom à la postérité, nous autorise à croire qu'il occupa un rang distingué dans la milice de J.-C.

Quoiqu'il en soit des conjectures plus ou moins vraisemblables que l'on peut former sur la vie et la mort du Héros chrétien qui anima ces précieuses dépouilles, notre dessein, N. T. C. F., est d'en célébrer la translation avec une pompe et une solennité dignes à la fois et du présent qui nous est fait et de l'auguste main qui le dispense. Mais avant d'entrer dans le détail des honneurs que nous prétendons lui décerner, il ne sera pas hors de propos peut-être de vous entretenir du Culte des Reliques, tel qu'il a été autorisé et pratiqué dans tous les temps par l'Eglise, et nous saisissons avec d'autant plus d'empressement une occasion si naturelle de

[1] Voir, pour l'époque du martyre de saint Artémon, la note relative à l'Invention du Corps de saint Exupère. *Ann. de la Prop. de la foi*, n° 62, p. 177.

traiter cet intéressant sujet, que nous désirions depuis longtemps le proposer à votre édification. La foi du Catholique en sera affermie et consolée, touchant un point important de notre croyance ; et, si cette instruction arrive sous les yeux de quelqu'un de nos frères séparés, elle contribuera peut-être à lui faire apprécier la valeur de ces odieuses accusations de nouveauté, de vaine et superstitieuse observance, portées par les prétendus réformateurs contre un culte que la raison avoue, que la Religion inspire, que l'autorité consacre, que la tradition confirme, et qui n'est pas moins conforme aux principes de la Foi qu'au véritable esprit de la piété chrétienne.

Le Concile de Trente déclare que *les Corps des Martyrs et des autres Saints entrés en participation de la vie glorieuse de J.-C, sont dignes du respect et de la vénération des fidèles*, et la raison qu'il en donne, *c'est que ces Corps ont été les membres vivants de J.-C. et le temple de l'Esprit-Saint; c'est que le même Dieu doit un jour les ressusciter à une éternelle vie et les doter d'une éternelle gloire, et que par eux enfin il plaît à la divine Bonté d'accorder aux hommes de nombreuses faveurs*[1]. Au simple énoncé d'une

[1] Sanctorum quoque Martyrum et aliorum cum Christo viventium

définition si sage, si motivée, si précise, on comprend déjà la distance immense qui sépare le culte des Reliques de toute pratique superstitieuse ou profane. La superstition consiste à attribuer à la pure créature une vertu divine, qui lui est propre et inhérente; une vertu opérant par elle-même, sans le concours de la volonté et de l'action de Dieu. Tel est le culte que les païens rendaient autrefois à leurs idoles, que le stupide Africain voue aujourd'hui à ses fétiches; ou tels encore les honneurs décernés aux ancêtres par les disciples de Confucius : honneurs impies que l'Eglise refusa de tolérer, bien qu'elle prévît que, par la proscription d'un usage si antique et si cher à tout un peuple, elle se fermait les portes d'un grand empire qui ne demandait que cette condescendance pour embrasser le christianisme. Si donc il s'agissait de reconnaître et de vénérer dans les Reliques des Saints un mérite et une excellence indépendante de tout rapport à Dieu, auteur de la grace et sanctificateur des justes, d'espérer de leur protection un secours, une assistance quelconque, sans l'intervention du même Dieu glorificateur de ses Elus; un pareil culte, se terminant

sancta corpora, quæ viva membra fuerunt Christi et templum Spiritûs Sancti, ab ipso ad æternam vitam suscitanda et glorificanda, à fidelibus veneranda esse, per quæ multa beneficia à Deo hominibus præstantur. Conc. Trident. sess. 25.

à la créature, mériterait sans doute d'être flétri comme vain, impie, superstitieux, également injurieux à Dieu et pernicieux à l'homme. Mais telle n'est pas la pensée ni le langage du saint Concile. Pesons l'une après l'autre chacune de ses expressions.

A la vérité, les Corps des bienheureux sont déclarés *saints*, mais parce que J.-C. les a sanctifiés en habitant en eux par sa grace. Ils sont *vénérables*, mais parce que, ranimés au souffle du Dieu vivant, ils doivent refleurir et se revêtir, au dernier jour, de gloire et d'immortalité. Leurs pieux clients peuvent se promettre, de la confiance qu'ils placent en eux, des graces signalées, *mais c'est Dieu lui-même qui nous confère ces graces par leur médiation.* Ne faut-il pas se prévenir étrangement, ou plutôt s'aveugler volontairement, pour voir ici autre chose que l'expression et le sentiment légitime de la piété la plus respectable et la plus pure? Eh quoi, la nature toute seule nous rend chers et sacrés les objets qui nous rappellent la mémoire des êtres que nous avons aimés; le sentiment de la patrie nous fait considérer avec respect, chercher avec passion les moindres vestiges des grands citoyens qui l'ont honorée par leurs vertus, éclairée par leur génie, sauvée par leur courage : on veut posséder leurs portraits, on aime à lire les caractères que leur plume

a tracés ; et la Religion ne nous commanderait aucun devoir envers les restes de ces Martyrs, de ces Confesseurs, de ces Vierges généreuses, *qui ont glorifié et porté Dieu dans leurs corps*[1], *et représenté dans leur chair la mortification de J.-C.*[2]; envers ces sacrés ossements qui jettent une odeur de vie et respirent comme un parfum de vertu ; envers cette illustre poussière où l'Éternel a déposé un germe de résurrection et une semence de gloire incorruptible ! Il y a un culte domestique pour les souvenirs de la famille ; il y a un culte civil pour l'enveloppe terrestre des bons rois, pères de leurs peuples, des grands hommes, bienfaiteurs de l'humanité ; et l'on n'admettrait pas un culte religieux pour la sainte dépouille de nos *pères dans la foi, qui ont instruit les peuples des leçons de la véritable sagesse*[3] *et qui nous transmettent encore les mêmes oracles à travers les ombres du trépas*[4]! Et, ce qui serait, dans toute autre cause, convenance, devoir, justice, deviendrait ici erreur, vaine observance, crime et impiété ! Ah ! toute l'âme se

[1] Glorificate et portate Deum in corpore vestro. 1. COR. VI. 20.

[2] Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes. 2. COR. IV. 10.

[3] Parentes nostros in generatione suâ imperantes in præsenti populo, et virtute prudentiæ populis sanctissima verba. ECCLI. XLIV. 1, 4.

[4] Defunctus adhùc loquitur. HEB. XI. 4.

soulève et se révolte à une semblable proposition.

Mais peut-être que ce sentiment, pur de toute superstition dans son principe et dans ses motifs, n'est pas exempt du même reproche dans les formes par lesquelles il se manifeste? — Il est vrai, nous faisons fumer l'encens devant les Reliques des Saints, nous les entourons de flambeaux allumés, nous les exposons avec solennité à la vénération des peuples, nous les portons processionnellement dans nos rues et nos places publiques, nous entreprenons en leur honneur de lointains pèlerinages, nous leur apportons avec nos vœux et nos supplications de pieuses offrandes pour l'entretien des sanctuaires où elles reposent. Mais que voyez-vous dans tout cela qui soit digne de blâme? Le culte intérieur appelle le culte extérieur, comme la pensée appelle l'expression, et le culte extérieur ne peut exister sans l'emploi de cérémonies quelconques. Si celles-là ont été choisies de préférence, c'est qu'elles ont paru les plus convenables pour exprimer notre vénération envers les saintes Reliques. Indifférents en eux-mêmes, ces rites n'ont de portée et de signification que selon l'intention de ceux qui les emploient. Quoi! la Religion véritable ne pourrait-elle réhabiliter ce que le mensonge a souillé! Parce que la superstition païenne a profané quelques-unes de ces

observances en les prostituant à de fausses divinités, devons-nous craindre de les faire servir à l'honneur du vrai Dieu, *qui veut être admiré et glorifié dans ses Saints*[1] ? Il faudra donc interdire à cette mère désolée la consolation de jeter quelques fleurs sur la tombe d'une fille chérie, parce que les païens offraient aussi des fleurs à leurs dieux mânes? Il faudra donc retrancher tout le culte public, les temples, les fêtes, les chants sacrés, les assemblées religieuses, les prières communes, car les infidèles ont fait de toutes ces choses un abus sacrilège? Non, non ; le Chrétien est libre, il est affranchi par J.-C., *tout est pur pour ceux qui sont purs*[2]. Ce que l'Eglise touche, elle le sanctifie; ce qu'elle emprunte, lui appartient; ce qu'elle paraît imiter, elle le ramène à sa première institution. Héritière de la foi de tous les siècles, de la foi qui était dès le commencement, elle recueille comme des portions de l'héritage, les débris de vérité qui restèrent mêlés avec l'erreur, quand l'unité primitive fut brisée; et certes elle ne peut craindre qu'on se méprenne sur l'intention des cérémonies qu'elle consacre, elle à qui seule a été révélé et qui possède seule le mystère caché aux sages de ce monde et inconnu avant elle

[1] Mirabilis Deus in Sanctis suis. PSAL. LXVII. 37.
[2] Omnia munda mundis. TIT. I. 15.

à toutes les nations, le grand mystère de l'adoration en esprit et en vérité !

Le culte des saintes Reliques est donc à l'abri de tout reproche fondé de superstition, soit qu'on l'envisage dans ses motifs, soit qu'on le considère dans les formes et les témoignages sensibles qui lui servent d'expression. Nous ne prétendons pas dire pour cela que des abus n'aient pu quelquefois se glisser dans l'application de ces principes; que l'ignorance, la crédulité, la supercherie, la cupidité, n'aient pu faire tourner à la ruine des fidèles ce qui a été sagement établi pour leur édification, quoique ces rares exemples soient loin d'égaler le nombre des anecdotes controuvées, des faits exagérés, des imputations calomnieuses, imaginées par les sectaires en haine de notre foi. Et de quoi n'abuse-t-on pas? et l'on abuse surtout des meilleures choses! *Si j'entreprenais de raconter*, a dit un philosophe célèbre, *tous les maux qu'ont produits les plus respectables institutions, je dirais des choses effroyables*[1] *!* Tout ce qu'on peut raisonnablement demander, c'est que l'Eglise se montre inexorable envers ces abus, qu'elle les prévienne par ses enseignements, qu'elle les réprime par ses censures. Or, l'Eglise, toujours vigilante à préserver de toute atteinte le saint dépôt

[1] *Montesquieu, Esprit des lois.*

qui lui est confié, n'a jamais négligé ces sages précautions. Tout en frappant de ses anathèmes les novateurs impies qui osent *affirmer qu'aucun honneur n'est dû aux Reliques des Saints*, *que c'est en vain que les fidèles les vénèrent, en vain que leur mémoire est invoquée*, *dans la confiance d'en obtenir du secours*, le saint Concile de Trente ordonne que toute fraude, tout scandale, toute superstition, soit écartée avec soin de ces pratiques saintes. Il défend d'admettre et d'exposer aucune nouvelle Relique qui n'ait été reconnue et vérifiée par l'évêque. Il recommande aux premiers pasteurs de veiller religieusement à l'observation de ses décrets, d'éclairer la religion des peuples sur la nature du culte décerné par l'Eglise tant aux Reliques qu'aux images des Saints; et tel est, N. T. C. F., le devoir que nous remplissons aujourd'hui près de vous; et voilà ce qui vous est constamment enseigné par vos pasteurs, dans leurs instructions publiques ou privées. Qu'on ouvre nos catéchismes, qu'on lise nos expositions de foi, qu'on écoute les explications que nous en donnons aux fidèles, on n'entendra pas de notre bouche une autre doctrine. Que si, après d'aussi éclatants témoignages, on persiste encore dans d'odieuses accusations, il faut plaindre ces préjugés de l'éducation qui ferment toutes les avenues à la vérité, ou

déplorer plus amèrement encore une mauvaise foi qui s'obstine, malgré l'évidence des preuves contraires, à nous prêter des sentimens, à nous attribuer des pensées que nous désavouons avec horreur.

Au reste, N. T. C. F., par cette déclaration, que les Reliques des Saints sont dignes d'honneur et de respect, les Pères assemblés à Trente n'ont pas prétendu consacrer un dogme mauvais; ils n'ont fait que reconnaître et constater un principe universellement admis et constamment professé dans l'Eglise de J.-C.; et c'est ici qu'il convient d'interroger les traditions et de faire parler les monuments qui attestent la perpétuité de notre foi à l'égard du culte des saintes Reliques. Il ne faut que parcourir les annales de l'Eglise, et en particulier celles de l'Eglise de France, pour juger combien ce culte fut cher dans tous les temps à la piété chrétienne. Chose remarquable! plus on remonte les siècles, plus se multiplient les témoignages de cette vénération, de cette confiance, dont notre époque ne nous offre plus que de faibles réminiscences. Jérusalem, fière de ses souvenirs et de la possession des lieux consacrés par les mystères de l'Homme-Dieu, Jérusalem, grande Relique elle-même des colères et des miséricordes du Seigneur, voyait venir à elle, dès les premiers temps, des multitudes suppliantes, jalouses de visiter une terre

de prodiges, et d'honorer jusqu'à la poussière où s'étaient imprimées les traces du Sauveur, de sa bénite Mère, de ses premiers martyrs, de ses saints Apôtres, de ses illustres prophètes. Antioche gardait comme un trésor les os de l'incomparable Ignace; Smyrne ne se glorifiait pas moins de posséder ceux du grand Polycarpe. Constantinople s'estimait la première ville de l'univers, moins par l'empire du monde qu'elle sentait échapper à ses mains défaillantes, que par le grand nombre des Reliques insignes qu'elle avait rassemblées dans ses riches sanctuaires; et cette reine humiliée se consolait de ses grandeurs déchues, en montrant aux étrangers qu'une pieuse curiosité conduisait dans ses murs la vraie Croix, la sainte Couronne et autres instruments de la Passion; saintes conquêtes, qu'elle n'aurait pas cru payer trop cher par l'abandon de ses plus belles provinces. Rome, mal défendue par ses murailles contre les insultes des barbares, se confiait plus dans les tombeaux de ses martyrs et dans les glorieuses chaînes de Pierre et de Paul, ses bienheureux Apôtres, que dans la terreur de son Capitole, désarmé de son tonnerre, et dans la valeur de ses légions, qui avaient oublié la victoire. Les Gaules, devenues chrétiennes, ne manifestaient pas un empressement moins vif, soit à honorer les cendres

des hommes apostoliques qui leur avaient apporté le don de la foi, soit à se procurer une partie des richesses que possédaient en ce genre les autres nations.

Pour assigner l'époque où le culte des Reliques commença à être en honneur chez nos pères, il faut remonter jusqu'à l'établissement du christianisme dans notre belle patrie. Trophime à Arles, Potin et Irénée à Lyon, Exupère à Toulouse, Martial à Limoges, Austremoine à Clermont, Amans à Rodez, avaient laissé après eux des dépouilles que la religion des peuples évangélisés par leurs soins plaçaient sur les autels. Les plus anciens monastères, les abbayes les plus illustres, St-Denis, Conques, Cluny, Lerins, Marmoutier, dûrent leur gloire à leurs Reliques insignes et à leurs châsses miraculeuses. Attirés par la renommée de ces solitudes aimées du Ciel et par le bruit des merveilles dont le Seigneur y glorifiait la mémoire de ses serviteurs, des flots d'étrangers passaient et repassaient dans les cloîtres saints, réveillant de leurs pas retentissants et de leurs cantiques de joie l'écho des voûtes silencieuses. De grands rois et de grandes reines y venaient dans toute la pompe des cours accomplir des vœux ou implorer des graces. La foi ardente, la confiance naïve de ces heureux temps, multi-

pliaient les prodiges, et les prodiges à leur tour augmentaient la confiance et la foi. De nombreux pèlerins, partis pour les contrées lointaines, s'ils avaient pu obtenir de la générosité de leurs hôtes quelques parcelles du corps d'un martyr, d'une vierge célèbre ou d'un saint confesseur, s'en revenaient dans leurs foyers, plus joyeux et plus fiers d'un tel trésor que les triomphateurs de l'ancienne Rome, quand ils montaient les marches du Capitole, chargés des dépouilles des peuples vaincus.

On voyage aujourd'hui dans l'intérêt de la science, dans des vues de fortune ou de renommée. On court les terres et les mers, pour gagner un peu d'or, pour étudier les mœurs et les coutumes des nations, pour découvrir de nouveaux astres et contempler de nouveaux horizons, pour compléter les riches collections de nos musées. Pourvu qu'elles n'absorbent pas toutes les pensées de l'homme, nous n'avons garde de blâmer ces explorations scientifiques, ni même ces excursions intéressées, qui peuvent ajouter à notre instruction et à nos jouissances et ouvrir de nouvelles sources de prospérité au profit de la fortune publique ou des existences privées. Mais que le siècle pardonne aussi à nos religieux ancêtres d'avoir pensé qu'il pouvait se trouver, dans des objets sacrés qui ne retracent que des souvenirs

de patience, de dévouement, de charité, des plus héroïques vertus, autant et plus de lumières, d'encouragements, de consolations, d'éléments même de bonheur intime, domestique, social, que dans la découverte d'un animal rare, d'une plante curieuse, d'une ruine inexplorée, ou dans la description d'une perspective, d'un site heureux, dont le pinceau du poète ou de l'artiste reproduit pour la première fois les beautés. C'était à qui aurait une part de ces précieuses Reliques, que les églises moins favorisées contemplaient de loin avec une sainte envie. Les métaux les plus riches, les tissus les plus fins ne semblaient pas encore assez dignes de recouvrir ces restes vénérés. Ne craignons pas même d'avouer les excès d'un zèle qui ne fut pas toujours réglé par la sagesse, puisque ces excès même servent à constater la croyance des anciens temps. On vit plus d'une fois les populations jalouses, ou s'emparer par de pieux larcins, ou se disputer de vive force, les corps des Saints dont elles célébraient les funérailles. Ces villes fameuses de la Grèce, qui revendiquaient l'honneur d'avoir donné le jour au père de la poésie profane, soutenaient avec moins de chaleur la rivalité de leurs prétentions, que les peuples de Poitiers et de Tours ne déployèrent d'efforts pour s'assurer la possession du corps de saint Martin : les premiers

voulant, disaient-ils dans leur naïf langage, reprendre, du moins après sa mort, le Saint qu'ils avaient prêté à leurs voisins pendant sa vie; les seconds prétendant qu'il devait appartenir à l'église dont il avait été l'époux; et ce ne fut qu'à la faveur d'une surprise que l'heureuse Touraine dut l'avantage de rester maîtresse et gardienne du sacré dépôt.

On recourait de toutes parts aux Reliques des Saints dans les calamités publiques, et lorsqu'elles sortaient processionnellement de leurs mystérieuses retraites, le peuple, plein de confiance, y voyait un présage infaillible de l'apaisement de la colère divine et de la cessation des fléaux. Les sanctuaires où elles reposaient, étaient réputés asiles inviolables, et dans plus d'une circonstance mentionnée par l'histoire, la sainte terreur d'une châsse révérée fit tomber le fer des mains du meurtrier et protégea les jours de l'innocence, à une époque où la violence n'avait de frein que la Religion. Quand les hordes du Nord s'abattaient comme des oiseaux de proie sur nos provinces consternées, les peuples, réduits au plus affreux dénûment, donnaient moins de larmes et moins de regrets à leurs maisons dévastées, à leurs champs dévorés par la flamme, à toutes les ruines que le passage des barbares avait amoncelées, qu'à la désolation de leurs saints monu-

ments, dépouillés des Reliques qui en faisaient la richesse et la gloire. Un corps saint était-il envoyé de Rome ou de quelque cité célèbre, on se préparait à le recevoir par des prières et des jeûnes solennels. Son passage à travers nos villes et nos campagnes émues, présentait l'image d'un triomphe. Le convoi s'avançait majestueusement sous des voûtes de feuillage, sur un sol inondé de fleurs. Tout s'ébranlait et s'animait à son approche, le clergé, les religieux de tous les ordres, les corporations avec leurs mille bannières; les saintes châsses, sortant de leur repos, se portaient comme d'elles-mêmes au-devant de lui. Toutes les routes se couvraient de foules empressées et ravies; on saluait par mille acclamations d'espérance et de joie le nouveau protecteur dont s'enrichissait la patrie. Voir ses Reliques, les toucher, y appliquer des lèvres respectueuses, était un bonheur envié. Les malades, les infirmes se traînaient sur la voie suivie par le cortége, et il n'était pas rare qu'un cri soudain, parti du sein de la multitude et bientôt répété par mille cris d'admiration et de reconnaissance, vînt attester qu'un éclatant miracle avait récompensé la confiance des serviteurs de Dieu.

Qui peut lire de sang-froid, même à notre époque sans enthousiasme, le récit de la translation de la

Couronne d'Epînes dans l'oratoire de nos rois? Le saint roi Louis, entouré des princes de sa maison et des grands de sa cour, s'avançant nu-pieds, à plusieurs journées de marche, au-devant du sacré trésor, le recevant à genoux des mains des ambassadeurs de Baudoin, aussi affligés de se dessaisir de ce gage adorable que s'ils eussent remis à un vainqueur les clefs de Constantinople, ce même roi ne voulant partager qu'avec son frère l'honneur de porter l'insigne Relique sur ses épaules, fières de se courber sous un poids si glorieux, les larmes de joie et de componction coulant de tous les yeux, les saints cantiques, les tendres soupirs, les ferventes invocations s'élevant avec les vapeurs de l'encens, comme un concert unanime, du milieu des populations pressées sur les pas du pieux monarque! Faut-il s'étonner que des graces miraculeuses aient répondu à une foi si vive, à une piété si admirable? *Nous ne voyons plus*, dit-on, *nos signes d'autrefois;* il ne se fait plus de prodiges; *il n'est plus de prophète* ni de thaumaturges parmi nous; *notre Dieu ne nous connaît plus*[1]. Hélas! n'en accusons que nous-mêmes, notre indifférence, notre impiété, nos profanations sacriléges. Nos pères cou-

[1] Signa nostra non vidimus, jam non est Propheta, et nos non cognoscetampliùs. PSAL. LXXIII. 10.

vraient d'or et de pierreries les cendres des Saints. Leurs enfants dégénérés, dans leur avarice et dans leur délire, n'ont su que les jeter aux vents, après les avoir dépouillées des richesses qu'avait accumulées sur elles la pieuse prodigalité des siècles!

Et qu'on ne nous objecte point que cette chaîne de témoignages dont on ne conteste pas d'ailleurs la continuité non interrompue, dans la suite des âges que nous venons d'interroger, ne se rattache du moins par aucun anneau aux premiers temps de l'Eglise, et que, par conséquent, la coutume de vénérer les Reliques des Saints a dû s'introduire au commencement du quatrième siècle avec tant d'autres nouveautés qui ont altéré, dit-on, la pureté de la foi primitive. Qui ne voit, en effet, les difficultés, pour ne pas dire les impossibilités morales que présente une telle innovation à une époque où florissaient en Orient comme en Occident tant d'illustres docteurs, témoins incorruptibles et gardiens vigilants des traditions apostoliques? Comment supposer que les Cyprien, les Hilaire, les Cyrille d'Alexandrie, et peu après les Jérôme, les Chrysostôme, les Augustin, les Grégoire de Nazianze, sentinelles toujours prêtes à sonner l'alarme dès qu'une erreur osait se montrer, aient laissé s'établir et se propager sous leurs yeux,

sans réclamations, sans résistance, un culte jusqu'alors inconnu dans l'Eglise? Or, loin que leurs écrits nous offrent la moindre trace de cette opposition, nous y trouverions, au contraire, s'il en était besoin, de nouvelles preuves à l'appui de cette vénération que nous vous demandons pour les Reliques des Saints. Témoin Ambroise, transmettant à la mémoire des siècles le miracle qu'il vit lui-même s'opérer à Milan, lors de la découverte des Corps des saints Gervais et Protais; témoin Jérôme, confondant sur ce point les rêveries de Vigilance avec les mêmes armes dont nous nous servons aujourd'hui pour combattre les modernes contempteurs de nos croyances catholiques. Mais, sans nous arrêter à des preuves négatives, à des fins de non-recevoir, nous n'accorderons pas même sur nous, à nos adversaires, le faible avantage du silence de la tradition, qui pourrait toujours naturellement s'expliquer pour les premiers siècles par le secret dont les Chrétiens d'alors voilaient leurs cérémonies et leurs mystères aux yeux des profanes. Ne parlons pas, si vous le voulez, de la précaution prise par les persécuteurs du troisième siècle, de faire jeter dans le Tibre ou dans les égouts de Rome les restes de leurs victimes pour les dérober à la vénération de leurs frères. Renonçons aux inductions que nous pourrions

tirer, en faveur du culte des Reliques, et de l'empressement que montraient les fidèles, souvent au péril de leur vie, à tremper des linges dans le sang des Martyrs, à rechercher, à racheter même à prix d'or leurs cendres, et du soin religieux avec lequel ces précieux débris étaient recueillis et conservés dans les catacombes, asiles de la prière et du Sacrifice, où la mémoire de leur immolation sanglante se mêlait chaque jour à la commémoration non sanglante de l'expiation de la grande Victime. N'invoquons que des témoignages exprès et formels. Or, pour ne citer entre plusieurs autres que deux faits, parce qu'ils sont plus illustres et plus solennels, nous rappellerons les actes du martyre d'Ignace d'Antioche, consommé dès le commencement du second siècle de l'ère chrétienne, et ceux du martyre de saint Polycarpe, disciple de saint Jean, disciple lui-même de J.-C. [1]. Laissons parler les auteurs de ces actes contemporains des évènements qu'ils racontent :

« Les saints ossements d'Ignace ont été reportés » à Antioche, et renfermés dans une châsse comme » un trésor inestimable, laissé à la sainte Eglise en » mémoire de ce glorieux martyr. Nous avons mar- » qué le temps et le jour, afin que, nous assem-

[1] *Act. S. Ignat. cap.* 6 *et* 7. *an.* 107.

» blant à l'anniversaire de sa mort, nous attestions » notre communion avec ce généreux athlète de » J.-C.[1] » Et dans les Actes du martyre du saint évêque de Smyrne, nous lisons : « Le démon n'a » épargné aucun effort pour que nous ne puissions » emporter les Reliques de Polycarpe, quoique plu- » sieurs en eussent le désir, pour communiquer à » son saint corps. Il a donc suggéré à Nicétas d'em- » pêcher le proconsul de nous donner sa dépouille, » de peur, a-t-il dit, que les Chrétiens n'abandon- » nent Jésus crucifié pour adorer celui-ci. Ils ne » savent pas que jamais nous ne quitterons J.-C. pour » en servir un autre. Nous l'adorons, en effet, comme » fils de Dieu, et nous chérissons à bon droit ses » Martyrs comme ses disciples et ses imitateurs. » Cependant nous avons enlevé les os de Polycarpe, » plus précieux que l'or et les pierreries, et nous les » avons déposés où il convient. Assemblés dans ce » même lieu, Dieu nous fera la grace de célébrer » le jour de sa naissance à la gloire par le martyre, » soit pour honorer le souvenir de ceux qui ont souf- » fert, soit pour nous animer nous-mêmes par » l'exemple de leur zèle et de leur courage[2].

Nous demandons ce qui manque ici pour établir

[1] *Act. S. Polyc. cap.* 17 *et* 18. *an.* 169.
[2] *Hom. in S. Ignat. n°* 5.

la plus parfaite identité de sentiments et de langage entre la foi des premiers et des derniers temps! *Des os déclarés saints, estimés plus précieux que l'or et les pierreries, renfermés dans une châsse comme un trésor*; *des Reliques portées en procession de Rome à Antioche sur les épaules des pieux fidèles*, au témoignage de saint Jean-Chrysostôme, *et reçues en triomphe par les Chrétiens accourus au-devant d'elles de toutes les villes par où devait passer le sacré cortège, le désir de communiquer au corps des Martyrs;* le soin de s'assembler autour de leurs restes pour célébrer par la prière l'anniversaire de leurs combats, la distinction si précise marquée entre l'adoration due à J.-C. et la pieuse mémoire que l'on conserve de ses Saints; le motif d'émulation tiré de leurs exemples : si tout cela n'est pas un culte, et, dans la substance comme dans les termes, un culte pareil à celui que nous rendons aux saintes Reliques, qu'on veuille bien nous dire ce que c'est? L'Eglise croit-elle et parle-t-elle aujourd'hui autrement qu'elle ne croyait et ne parlait alors? Peut-on nier que ces démonstrations de respect et de piété envers les Reliques des Saints que nous retrouvons aux sources mêmes des traditions apostoliques, n'emportent avec elles une intention, un motif de Religion, une relation

nécessaire à Dieu et au salut éternel, et qu'elles ne soient par conséquent un véritable hommage religieux? Que si, d'accord sur les choses, on s'obstine à disputer sur le nom qu'il convient de leur donner, ce sera donc pour une querelle de mots qu'aura été rompu le lien de la grande unité chrétienne.

Et ce culte, en effet, découle si naturellement, sinon de quelques textes exprès de l'Ecriture, du moins de son esprit, de sa tendance, des éloges, et des bénédictions dont elle couronne les corps des justes, des prodiges qu'elle attribue à leur vertu et à leur influence, qu'on ne peut raisonnablement supposer que, dès la naissance du Christianisme, les Reliques des Saints n'aient pas été pour tout fidèle un objet de tendre et religieuse vénération. L'esprit de contradiction peut argumenter contre un passage isolé des saints Livres, l'interpréter à sa manière, le supposer altéré, interpolé; il est sans force contre un ensemble de faits et de circonstances d'où ressort évidemment la profession d'une doctrine. Comment les premiers Chrétiens n'auraient-ils pas été amenés à croire que les Reliques étaient dignes de respect et d'honneur, quand ils entendaient l'Ecclésiastique dire des juges fidèles à Dieu : *Que leur mémoire soit à jamais bénie,*

et que leurs os germent et fleurissent dans leur tombeau [1]? quand ils voyaient, au 4e livre des Rois, un mort ressuscité par l'attouchement des os [2] d'Elisée, héritier lui-même de ce manteau de son maître, auquel le don des prodiges semblait être attaché? quand ils lisaient dans l'Evangile *qu'une vertu était sortie de J.-C.* [3] au moment où l'hémorroïsse toucha la frange de sa robe ; quand ils apprenaient, au livre des Actes, que l'ombre même de saint Pierre opérait des miracles [4], que les linges et la ceinture de Paul, appliqués sur les malades, les guérissaient de leurs langueurs et de leurs infirmités [5]? Pouvaient-ils enfin ne pas placer une pieuse confiance dans des objets qu'ils voyaient déposer avec révérence sous l'autel même du Sacrifice [6], comme l'atteste dans son Apocalypse l'apôtre saint Jean, témoin irrécusable, pour

[1] Sit memoria illorum in benedictione, et ossa eorum pullulent de loco suo. ECCLI. XLVI. 14.

[2] 4. REG. XIII. 21.

[3] Virtus de illo exibat. LUC. VI. 19.

[4] Ità ut in plateas ejicerent infirmos, et ponerent in lectulis ac grabatis, ut veniente Petro, saltem umbra illius obumbraret quemquam illorum, et liberarentur ab infirmitatibus suis. ACT. V. 15.

[5] Virtutes non quaslibet faciebat Deus per manum Pauli, ità ut etiam super languidos deferrentur à corpore ejus sudaria et semicinctia, et recedebant ab eis languores, et spiritus nequam egrediebantur. ACT. XIX. 11, 12.

[6] Vidi subtùs altare animas interfectorum propter verbum Dei. APOC. VI. 9.

ceux mêmes qui n'admettraient pas ici son inspiration, des usages et des cérémonies observées de son temps dans l'Eglise? Et si leur religion s'était égarée en pratiquant un culte justifié par ce concert de témoignages, tous propres à inspirer pour les Reliques des Saints des sentiments de confiance et de respect, n'eussent-ils pas été en droit d'imputer leur erreur à Dieu même, qui aurait permis qu'un piége inévitable fût tendu à leur piété et à leur droiture?

Après avoir vengé le culte des Reliques des odieuses inculpations de l'erreur, il nous sera plus facile encore d'avoir raison des fiers dédains et des froides plaisanteries des adeptes d'une philosophie sans cœur et sans conscience. A les entendre, le respect que nous professons pour les cendres des Saints, les devoirs pieux que nous aimons à leur rendre ne sont que *momeries, ridicules observances, pitoyable anachronisme dans un siècle éclairé;* et, chose étonnante, ceux d'entre eux qui croient devoir assaisonner, de quelque semblant de raison et de sérieux, des railleries usées, ne veulent voir dans un culte qui a pour objet de glorifier les triomphes de l'esprit sur la force brutale, et qui est lui-même l'expression la plus haute de la foi à la résurrection et à la vie, qu'un *grossier sen-*

sualisme. Hier encore, à l'occasion d'une pompe sainte, décernée par le vœu d'une grande cité pour la translation du corps d'un glorieux Martyr, ne les a-t-on pas entendus épuiser ce répertoire de déclamations hypocrites, d'ignobles facéties que leur a léguées le dix-huitième siècle? Eh! que nous veulent-ils, ces censeurs chagrins ou moqueurs de nos rites sacrés, de nos pratiques légitimes? Quel argument peuvent-ils nous opposer que nous ne puissions avec plus d'avantage rétorquer contre eux-mêmes? Le philosophisme n'a-t-il pas aussi son culte et ses reliques, et Dieu, pour humilier les esprits superbes, n'a-t-il pas permis que la superstition la plus insensée et la plus abjecte vînt remplacer en eux les idées saines, les notions religieuses qu'ils ont abjurées? Et sans évoquer ici des souvenirs trop amers, sans rappeler ces saints nouveaux, produits monstrueux de leur fausse sagesse et déifiés par elle, ces dieux de sang, ces idoles de volupté qu'elle substituait à nos Saints vénérables, dépossédés de leurs autels et même de leurs tombeaux, la *Raison pure* n'a-t-elle pas étalé les scènes d'un culte digne d'une universelle risée! Tel qui souriait de pitié à la vue d'un pieux fidèle qui venait honorer les Reliques d'un Apôtre ou d'un Martyr, se prosternait avec respect devant

la tombe d'un sceptique, meurtrier de lui-même. N'a-t-on pas vu naguère, lorsqu'on ne croyait plus à rien, des flots de pélerins croire aux cendres de Jean-Jacques, se presser au pied de son mausolée avec toute la solennité et toute la ferveur que l'on met à accomplir un vœu, des dévots de Voltaire se disputer quelques lambeaux de sa défroque et acheter au poids de l'or les plus vils meubles de sa maison? Et aujourd'hui même nos *esprits-forts* se montrent-ils plus sages? Vit-on jamais le culte des grands hommes, ou prétendus tels, affecter un caractère plus prononcé d'apothéose ou d'adoration? Force est donc aux plus hardis penseurs de croire et d'adorer quelque chose. Depuis qu'ils ne savent plus s'abaisser devant Dieu, les voyez-vous, ces fiers génies, à genoux devant les hommes? Et quels hommes, je vous prie, et quelle moralité peut-on tirer de leur vie pour le perfectionnement de l'humanité? Les uns ont corrompu les générations par le venin de leurs écrits, les autres ont fait couler des rivières de sang et de larmes. N'importe. Il faut des monuments dont le front touche les cieux, pour couvrir la cendre de ces héros, fléaux des nations? Honte et dérision sacrilège! Il faut des temples pour recevoir la dépouille de ces sages, corrupteurs de la morale,

contempteurs de la Religion, détracteurs des institutions de la patrie, dépouille immonde que Rome païenne aurait traînée aux gémonies, aux jours de sa vertu et de sa gloire, alors que l'incorruptible Caton refoulait hors des limites de la République cette écume de sophistes que la Grèce frondeuse et sceptique vomissait sur les rivages de l'Italie !

Et maintenant, philosophes, n'aurez-vous pas enfin pour la pieuse simplicité de nos croyances et de nos pratiques un peu d'indulgence? Nous direz-vous si, culte pour culte, le culte de la vertu ne vaut pas bien celui des passions; et reliques pour reliques, si les cendres d'un Martyr de la vérité ne méritent pas autant d'honneur que celles d'un mécréant qui a passé sa vie à blasphémer contre elle; et, anachronisme pour anachronisme, s'il n'est pas plus raisonnable de croire, avec le quatorzième siècle et avec tous les siècles, que de chercher à ressusciter le siècle impie dont le monde entier a salué par un long cri de joie les trop tardives funérailles? Et vous aussi, hommes de la science, qui consacrez tant de veilles et dépensez tant de sueurs à enrichir vos collections de phénomènes, à classer dans leur ordre vos minéraux, vos insectes, vos fossiles, et qui traitez ces détails comme choses

sacrées, nous permettrez-vous d'attacher quelque prix à la possession des ossements de nos Saints, et ne pourrons-nous pas, sans trop exciter votre humeur, ou provoquer vos sarcasmes, entourer de notre amour et de nos respects ces objets vénérables? Vous remuez les montagnes et les vallées, vous fouillez la terre dans ses entrailles les plus cachées pour vous enquérir du nombre de ses couches, pour en extraire quelques débris de je ne sais quelles ébauches d'anciens mondes brisés; hélas! et quelquefois peut-être pour puiser dans ces curieuses investigations un motif de plus à votre incrédulité. Eh bien! interrogez cette lave, questionnez cette ruine. Que vous répondra-t-elle? Espérez-vous qu'elle va prendre une langue pour vous raconter des nouvelles de la création et des grands naufrages de la terre? Ah! plutôt venez dans ce sanctuaire dont les dalles de marbre sont usées par les pieux baisers d'innombrables suppliants; interrogez ces os, cette poussière, et ils vous rendront de plus sûrs oracles. Voyez ces pieds : ils ont été agiles pour voler au secours de l'infortune. Voyez ces mains : elles ne se sont point lassées de répandre des bienfaits. Voyez cette bouche : elle a porté au monde des paroles de paix et de salut, et s'est ouverte une dernière fois pour prier, pardonner et bénir.

Considérez ce cœur qui, tout poudre qu'il est, semble encore tressaillir d'amour pour son Dieu et pour ses frères; et riez, après cela, si vous l'osez, d'un culte qui propose à l'homme de si sublimes exemples et lui fait entendre de si éloquentes leçons !

Nous venons de vous présenter, N. T. C. F., sur le culte des saintes Reliques, les considérations qui nous ont paru les plus propres à édifier votre piété, à encourager votre confiance, à prémunir votre foi contre les attaques de l'erreur, à vous inspirer enfin une noble et sainte assurance dans la profession de cette même foi en renvoyant à l'impie les traits qu'il osait diriger contre elles. Instruits de la nature de ce culte qui est esprit et vie, de sa sainteté et de la salutaire influence qu'il peut exercer sur nos mœurs, de son antiquité qui remonte, par une chaîne de traditions non interrompues, jusqu'au berceau de l'Eglise, des fruits de graces et de bénédictions que vous pouvez vous en promettre, vous n'en mettrez que plus de zèle et d'empressement à visiter, à honorer ces précieuses dépouilles et spécialement le Corps du bienheureux Artémon, qui va pour la première fois être exposé à la vénération publique. A une époque qui se passionne pour le moyen-âge, qui en étudie avec un

intérêt si vif l'histoire et les monuments, qui respire avec délices le parfum de foi, d'honneur et de poésie qu'exhalent ses souvenirs, on ne nous saura pas mauvais gré peut-être de reproduire une des scènes religieuses de cet âge, objet de tant de recherches et de tant d'admiration. Mais aurons-nous la consolation de vous y voir apporter les dispositions de ferveur, les sentiments de componction dont nos pères accompagnaient ces pompes saintes? Nous osons l'espérer, N. T. C. F., et c'est dans cette confiance que nous convoquons pour la solennité de la translation du saint Corps tout le clergé et tout le peuple fidèle de notre diocèse. Nous y convions les campagnes et les villes, les pères et les enfants, les maîtres et les serviteurs, les instituteurs de la jeunesse et leurs élèves, les grands et les petits, les riches et les pauvres, les malades, les infirmes et les affligés : et, si cet appel est entendu, si votre pieux concours répond à notre attente, si surtout une religion sincère plus qu'une vaine curiosité vous attire.... ah! le bras du Seigneur n'est pas raccourci! qui sait s'il ne se laissera pas toucher par la sainte conjuration de nos prières et de nos larmes, s'il ne signalera pas la gloire du bienheureux Martyr par quelque grace extraordinaire? Nous ne

voudrions pas qu'une parole téméraire sortît de notre bouche ; et cependant que de motifs semblent nous autoriser ici à présumer de la divine miséricorde ! Votre foi, digne encore à tant d'égards des plus beaux jours de l'Eglise et dont vous nous avez donné en toute occasion des preuves si admirables, la réunion de tant de prêtres fervents, de tant de saints pasteurs dont le cœur, plein de Dieu, vient encore de se purifier, de se réchauffer dans la paix de la retraite et le silence de la méditation où s'allume le feu de la charité ; les premiers honneurs publics décernés à un Saint jusqu'à ce jour ignoré, et qui mérite, ce semble, après tant de siècles d'obscurité, que le Dieu tout-puissant et tout bon rende à sa vertu un éclatant témoignage, comme il a témoigné lui-même, par son sang, de la vérité de l'Evangile !

Et non-seulement nous vous appelons tous, N. T. C. F., nous voulons encore que vos petits-enfants et vos arrière-neveux participent aux bénédictions de ce grand jour. Nous lisons au livre des Juges [1] qu'une femme juive, ayant péri victime d'un attentat énorme, son époux, ne respirant que la vengeance, divisa le corps de cette infortunée en douze parts qu'il distribua entre les

[1] JUDIC. XIX.

douze tribus d'Israël pour leur demander justice de cet horrible outrage. Ce qui fut fait alors pour le châtiment du crime, nous le ferons pour l'encouragement de la vertu. Un de nos frères est tombé sous les coups des ennemis de notre foi. Son corps est dans nos mains. Nous en distribuerons des parcelles à toutes vos églises, non comme un signal de vengeance, mais comme un gage de salut; non pour provoquer vos ressentiments à de sanglantes représailles, mais pour vous rendre participants des fruits de sa bienheureuse mort, pour vous inspirer une généreuse émulation de ses vertus, la patience dans les afflictions, l'oubli des injures, le pardon des ennemis, le mépris d'un monde qui passe, l'aspiration aux biens de l'éternité, seuls sacrifices dignes d'apaiser la voix de son sang qui nous crie : Paix, grace, amour, miséricorde !

Venez donc, peuples et pasteurs ! Assemblez-vous dans cette illustre et antique église de Rodez, la mère et la maîtresse de toutes les vôtres, ravie de voir une fois réunis sous son aile tous les enfants que son sein a portés. Venez d'abord, vous, nos bien-aimés coopérateurs, venez recommander au nouvel intercesseur que nous avons au Ciel les chères âmes confiées à votre sollicitude. Prenez vos habits de fête, couvrez-vous de vos blanches tuniques,

revêtez vos étoles de gloire et vos plus riches ornements ; prenez dans vos mains vos précieux reliquaires, pour en former un cortége d'honneur aux Reliques insignes dont nous allons célébrer l'inauguration solennelle. Ah! il nous semble voir les cendres de nos anciens protecteurs, les Amans, les Naamas, les Foi, les Procule, s'émouvoir et frémir d'une sainte joie à l'approche du puissant auxiliaire qui leur est associé pour veiller à notre garde! Et vous aussi, pieux fidèles, accourez de tous les points du territoire et par toutes les voies qui conduisent aux solennités de Sion! Venez honorer celui que Dieu même veut honorer, et vous enrichir des trésors d'indulgences que nous sollicitons en ce moment pour vous de la munificence du Siége apostolique. Venez, chrétiens de tous les rangs et de tous les âges, demander à votre Dieu, par les mérites et l'intercession de son serviteur, les biens temporels et spirituels, selon la mesure de vos besoins, le pardon de vos offenses ou votre avancement dans la justice, votre pain de chaque jour et le pain plus substantiel de vos âmes, la paix de vos maisons, la bénédiction de vos troupeaux et de vos récoltes, l'exaltation de la sainte Eglise romaine et de son glorieux Chef, la prospérité de la Religion et de l'État, le triomphe de la

Foi sur les contradictions de l'esprit de mensonge, et le triomphe de la Charité sur les cœurs que divisent des ressentiments funestes. Que vos enfants fassent fumer l'encens dans leurs cassolettes; que leurs corbeilles versent des pluies de fleurs sur le passage du sacré convoi; que mille flambeaux allumés éclairent sa marche triomphale au milieu de nos rues et de nos places publiques, ornées de reposoirs, parées de tentures et de draperies comme aux plus beaux jours de fêtes; que les chœurs des vierges rivalisent avec les chœurs des anges pour chanter les louanges d'Antémon. Mais que la modestie, le recueillement, l'humble et fervente piété fassent le plus bel ornement de ces pompes augustes. Ah! loin d'une si sainte cérémonie toute dissipation, tout scandale, toute intempérance, tout ce qui pourrait enfin troubler l'innocence et avilir la majesté d'un spectacle offert aux regards du Ciel et de la terre! Que, dans cette affluence d'hôtes et d'étrangers, on n'entende que les murmures de la prière, les gémissements de la pénitence, l'harmonie des sacrés cantiques; et que ce jour à jamais mémorable date, pour la ville et le diocèse, une ère de rénovation spirituelle dont le souvenir se perpétue d'âge en âge et qui fasse sentir ses saintes influences jusqu'aux générations les plus reculées!

INSTRUCTION PASTORALE

POUR LE SAINT TEMPS

DE CARÊME DE L'AN DE GRACE 1840.

SUR LES DANGERS ET LES SUITES DÉPLORABLES DE LA FRÉQUENTATION DES CABARETS, PRINCIPALEMENT DANS LES CAMPAGNES.

DANS ces dernières années, N. T. C. F., justement alarmés à la vue du mépris de plus en plus affecté, de la profanation toujours plus scandaleuse du jour du Seigneur, la plupart de nos collègues dans l'épiscopat ont publié, à l'occasion du Carême, des instructions pleines de force et de doctrine sur la sanctification de ce grand jour, et la France a retenti de leurs plaintes éloquentes sur la violation devenue presque générale de la loi la plus ancienne, la plus universelle, la plus sacrée qu'il y ait parmi les hommes. Si jusqu'à ce jour nous n'avons pas joint notre faible voix à ces voix vénérables, ce n'est pas que nous n'ayons compris tout ce que

mérite de respect et de religieuse observance une loi si sainte, et tout ce que demande de gémissements et de larmes à des cœurs chrétiens l'indigne oubli où elle est tombée dans un si grand nombre de nos provinces. Il est grand, en effet, aux yeux de la foi, aux yeux mêmes d'une philosophie et d'une politique élevée, le jour du Dimanche! — C'est le jour de Dieu, *le jour que le Seigneur a fait* [1] et qu'il a fait pour lui seul; la part qu'il s'est réservée dans la mesure de jours que nous a dispensés sa main bienfaisante; le jour de ses mystères et de ses miracles, où il a fait éclater les merveilles de sa puissance et de sa miséricorde; le jour de son glorieux et éternel repos après la création de ce magnifique univers; le jour de la résurrection et de la vie par la victoire de son Fils sur la mort et l'enfer; le jour de l'affranchissement et de la transformation du monde par la descente de son Esprit sur les nations perdues dans un abîme d'erreurs, de corruption et de misère! — C'est le jour de l'homme, de l'homme moral, *qui ne vit pas seulement de pain*, *mais de la parole* de vérité et d'amour; de l'homme, créature intelligente et sensible, faite à l'image de Dieu, qui n'a pas seulement des bras pour opérer sur la matière, mais de nobles facultés pour le

[1] Hæc est dies quam fecit Dominus. Ps. CXVII. 23.

travail de la vertu; qui n'est pas une machine organisée, condamnée tristement à fonctionner jusqu'à ce qu'elle s'use ou se brise, mais qui porte dans son âme *des espérances pleines d'immortalité*, et qui perdrait bientôt le sentiment de sa valeur et le souvenir de ses glorieuses destinées, si elle ne se détournait par moments de la terre pour respirer du côté du Ciel, de ce Ciel qu'il est donné à son regard de contempler et où s'élancent ses affections et ses pensées par un pressentiment sublime. — C'est le jour des nations qui, en tant que sociétés publiques, doivent à ce titre à la Divinité et à son souverain domaine un hommage public et solennel de leur dépendance : obligation sociale comprise dans tous les temps *par toute tribu qui est sous le Ciel*, depuis les peuples éclairés du flambeau de la révélation jusqu'à l'Africain stupide et au sauvage errant dans les forêts, et qui ne saurait être méconnue, surtout chez une nation chrétienne, sans donner à toutes les autres le plus révoltant des spectacles, le spectacle d'un peuple athée, corrompu dans la lumière, rompant avec tous les souvenirs toutes les traditions, tous les sentiments de l'humanité, et brisant d'une main impie cette chaîne d'or par laquelle le paganisme lui-même suspendait la terre au trône de l'Eternel.

Mais, graces au Ciel, le Dimanche est connu et observé dans nos religieuses contrées! Sauf de rares exceptions, dignes assurément de toutes nos larmes, l'activité des travaux, le mouvement des affaires s'arrêtent dans ce saint jour. L'homme et les animaux qui le servent se reposent, selon le commandement de Dieu. Le service divin, dans nos villes et surtout dans nos campagnes, est suivi avec une édifiante assiduité. Nous avons la consolation de voir le peuple fidèle se presser dans nos temples au sacrifice du matin, au *sacrifice même du soir*, et prolonger souvent par de pieux exercices les heures consacrées à l'office paroissial. Ce ne sera donc point sur l'observation proprement dite du Dimanche, N. T. C. F., que nous insisterons dans cette instruction, mais sur une sorte de profanation particulière qui en blesse indirectement la sainteté. Il ne suffit pas, en effet, pour sanctifier convenablement le jour du Seigneur, de s'abstenir de travaux serviles, d'assister à l'oblation de l'auguste Victime, de satisfaire au devoir de l'adoration et de la prière. Loin d'un jour si saint toute dissipation, tout excès, toute intempérance, tout mélange adultère des œuvres du péché et des œuvres de la justice! Or, après avoir rendu à vos sentiments et à vos habitudes religieuses un témoignage mérité, ne pour-

rons-nous pas signaler un abus qui va toujours croissant et se multipliant, au grand préjudice du bon ordre et de l'avantage spirituel et temporel de vos paroisses... ; un désordre qui remplit d'amertume le cœur de vos pasteurs, et qui paralyse tous les efforts de leur zèle... ; une pierre d'achoppement placée sur la voie publique, qui attend les passants imprévoyants ou inexpérimentés pour leur être une occasion de chute et de scandale... ; une peste plus redoutable que tous les fléaux, qui menace d'emporter non-seulement le Dimanche, mais toute religion, toute piété, toute pudeur, tout ce qu'il y a dans une âme, je ne dis pas seulement de sentiments chrétiens, mais de dignité humaine, sans parler de la ruine inévitable de la santé, de la raison, de l'honneur, de la fortune...; le Cabaret enfin, puisqu'il faut le nommer; car tel est le gouffre où viennent s'engloutir tous ces biens à la fois?

Oui, N. T. C. F., nous aurons le courage, dans l'intérêt de vos âmes, de surmonter le dégoût que nous inspire la seule idée d'aborder un sujet qui ne nous offre que des tableaux de dégradation et de honte. Nous oserons sonder cette plaie repoussante de nos mœurs dégénérées; nous porterons la lumière dans ces repaires impurs de la débauche la plus grossière et la plus abjecte. Car le Seigneur nous

a envoyé au milieu de vous, comme autrefois son Prophète, non-seulement pour *édifier et planter*, mais encore *pour arracher et pour détruire* [1]. Proposer le bien et laisser le mal s'étendre et propager ses racines, ce serait n'être pasteur qu'à demi. Jusqu'ici nous avons travaillé à votre sanctification, à votre instruction, en vous recommandant des œuvres que vous avez embrassées avec une bonne volonté dont notre cœur garde un doux et pieux souvenir. Nous avons jeté dans vos paroisses, qui sont le champ du père de famille, des semences qui, grace à votre généreux concours, germent et fructifient. Mais ce n'est pas assez pour l'édification du royaume de Dieu dans vos âmes. Il faut encore que nous en arrachions les plantes vénéneuses, et cette ivraie funeste semée par l'homme ennemi pour étouffer le bon grain; et tandis que nous élevons d'une main *l'édifice spirituel qui doit faire de vous un temple saint où habite le Seigneur* [2], il nous faut abattre de l'autre le mur de division qui romprait la continuité et contrarierait le plan et l'économie de nos travaux. Heureux si, dans cette entreprise de votre

[1] Ecce constitui te ut evellas, et destruas, et disperdas, et dissipes, et ædifices, et plantes. JEREM. I. 10.

[2] Omnis ædificatio constructa crescit in templum sanctum in Domino, in quo et vos coædificamini in habitaculum Dei in Spiritu. EPH. II. 21 et 22.

salut et de votre perfection, nous vous trouvons disposés, N. T. C. F., à écarter les obstacles qui peuvent la compromettre, comme vous vous êtes montrés empressés à mettre en œuvre les moyens qui en avancent et facilitent le succès !

Hâtons-nous cependant de le dire, pour qu'on ne se méprenne pas sur la portée des paroles de juste réprobation et de blâme sévère que nous aurons à faire entendre. Nous sommes loin de comprendre dans la censure dont méritent d'être flétris les Cabarets, ces secourables hôtelleries, ingénieuses inventions de la charité et de la civilisation chrétiennes, où le voyageur et l'étranger retrouvent en partie le bien-être et les agréments du toit domestique, et qui ont remplacé chez les nations modernes les formes de l'antique hospitalité. Elle était belle, sans doute, elle était touchante, la simplicité naïve avec laquelle les hommes des anciens jours accueillaient les hôtes qui de leur bâton de pélerin venaient toucher le seuil de leurs tentes hospitalières ! Quels yeux ne se sont pas mouillés de larmes, quel cœur ne s'est pas senti agité de la plus délicieuse émotion, devant ces récits de la Bible, où sont retracées dans toute leur candeur les scènes de la vie patriarcale, où, pour en citer une entre mille autres, nous voyons un Abraham accourant au-devant des

trois jeunes hommes qui dirigent leurs pas vers sa demeure, les suppliant de ne point passer si près de lui, sans s'arrêter sous ses ombrages, leur lavant les pieds dans une eau pure, leur présentant, avec le beurre et le miel et des pains de la fleur du froment, le veau le plus gras et le plus tendre, choisi dans ses nombreux troupeaux, et faisant lui-même les honneurs de cette table champêtre avec ces égards délicats et cette cordialité franche qui laisse bien loin derrière elle les recherches d'une politesse étudiée?

Mais, tout en admirant ce que nous offre de naturel et de vérité le tableau de ces âges primitifs, ne soyons pas injustes avec le nôtre, et gardons-nous d'en conclure, sous le rapport même de l'hospitalité, l'infériorité relative de nos mœurs. Autre est l'état incomplet des sociétés encore dans l'enfance, autre l'état avancé des peuples parvenus à leur maturité. Voilà ce que n'ont point voulu comprendre certains philosophes du dernier siècle, qui ont osé accuser le Christianisme d'avoir éteint ou refroidi dans les cœurs le sentiment de l'hospitalité; le Christianisme, qui a compris ce devoir au nombre de ses préceptes, qui l'a consacré comme une vertu, qui l'a perfectionné et rendu permanent et universel partout où son influence s'est exercée, par la fondation de ces magnifiques hôtelleries,

connues sous le nom d'Hospices et d'Hôtels-Dieu, où il recueille sous ses ailes et réchauffe dans son sein tout ce qui avait été jusqu'à lui réputé étranger ou ennemi[1], les enfants délaissés, les malades, les vieillards, les malheureux sans pain, sans amis, sans asile! Voilà encore ce que n'ont pas voulu voir certains voyageurs plus enthousiastes que réfléchis, plus poètes qu'observateurs, qui, pour avoir fumé le calumet sous la hutte du sauvage, ou foulé les tapis soyeux des tentes orientales, se sont épris tout à coup d'une belle passion pour les coutumes hospitalières de l'Indien et du Musulman, déguisant mal la préférence qu'ils leur accordent sur les formes vulgaires et intéressées de l'hospitalité chrétienne. Admirez, à la bonne heure, puisqu'il faut des couleurs à votre palette et des émotions à votre âme d'artiste; mais, après avoir admiré, reconnaissez que cette hospitalité tant vantée est à peu près l'unique vertu de ces peuples, que cette vertu elle-même est une conséquence forcée de l'imperfection de leur état social, qu'elle leur est commandée par l'intérêt de la sûreté commune qui, chez les tribus nomades, ne peut être garantie que par un échange réciproque de procédés. Admirez, mais

[1] *Hostis*, dans la vieille latinité, a la double acception d'hôte et d'ennemi.

avouez que des populations errantes et toujours en marche, quand elles hébergent leurs hôtes, ne font que leur rendre les services qu'elles en attendent à leur tour; qu'il ne peut en être de même chez les nations qui voyagent, non pour la nécessité, mais pour la science, pour le plaisir, pour la fortune, pour la gloire, et dont seulement une partie est en mouvement, tandis que l'autre demeure dans le repos. Admirez, mais tenez compte des différences qu'établissent entre ces peuples et nous, la sûreté de nos routes, la facilité de nos transports, la supériorité de nos arts et de notre industrie, la nature de nos relations commerciales et de notre système monétaire. Admirez, mais ne sacrifiez pas à des dieux étrangers, à des cultes barbares le Dieu véritable, le culte civilisateur de la patrie, et, s'il vous faut absolument des sujets d'admiration, admirez plutôt comment notre Religion, dans cette transformation des mœurs modernes, au regard de l'hospitalité, a su conserver cette vertu avec son caractère de simplicité antique dans tous les lieux où son exercice peut être utile ou nécessaire. Ce n'est pas vous du moins, bons habitants des campagnes, qui laisseriez prescrire ce devoir sacré! Jamais le voyageur égaré ou surpris par l'orage a-t-il en vain frappé à la porte de votre chaumière, à cette porte sans verrous

et sans serrure, dont le léger ressort cède de lui-même à la main qui le presse, à toutes les heures du jour et de la nuit, comme pour épargner à vos frères la souffrance d'un moment de retard? Avez-vous jamais refusé, pauvres vous-mêmes, de partager votre pain avec le pauvre, de lui donner une place à votre foyer pour réchauffer ses membres et un abri sous votre toit pour reposer sa tête? Et si nos beaux esprits daignaient prendre le soin d'étudier nos mœurs, au lieu de demander leurs inspirations aux tentes de l'Arabe, ne leur offririez-vous pas chaque jour des scènes aussi dignes de leurs pinceaux que toutes celles qu'ils nous apportent de l'Orient?

Ceci soit dit en passant, N. T. C. F., pour l'honneur de notre civilisation, telle que le Christianisme nous l'a faite, pour l'honneur de notre noble terre de France, hospitalière à tous les exils et ouverte à toutes les infortunes, sans que nous prétendions, du reste, excuser tous les abus qui peuvent exister dans les établissements grands ou petits d'hospitalité publique, et sous quelque dénomination qu'ils se recommandent à l'attention du voyageur ou de l'étranger. Il en est sans doute de déplorables et contre lesquels nous ne saurions trop réclamer : l'amour immodéré du gain, qui est rarement pur d'injustice, les excès de la table, la violation du

saint repos du Dimanche, le mépris des observances catholiques de l'abstinence et du jeûne par l'étalage et le service des viandes, sans aucun égard à la distinction des temps et des jours. Mais l'institution, considérée en elle-même, n'en est pas moins louable, utile, indispensable, et ici les abus ne sont que des accidents. Il n'en est pas de même des Cabarets qui ne répondent à aucun besoin réel, qui n'ont la raison de leur existence dans aucun motif honnête; faux-semblant, misérable contrefaçon, imitation bâtarde de l'hospitalité véritable, dont aucun avantage ne rachette les inconvénients, et qui ne colore pas même de l'apparence d'un prétexte légitime le mal immense dont il est la cause directe et incessante. Nous n'exceptons pas les Cabarets des villes, rendez-vous habituel de tout ce qu'il y a d'oisif, d'impur, de turbulent dans une cité; triste cloaque tout dégoûtant des immondices de l'orgie, où la population ouvrière vient dissiper en quelques heures les fruits péniblement amassés par toute une semaine de travaux. Mais nous avons principalement en vue les Cabarets des villages et des bourgs, parce que le Cabaret est, sinon l'unique, du moins la grande plaie de nos campagnes, et que nous espérons que nos exhortations obtiendront plus de succès sur des âmes plus neuves, plus

ouvertes et naturellement plus dociles à la voix du Pasteur. Les grandes villes présentent d'ailleurs plus d'un danger aux peuples qui s'agglomèrent et se pressent dans leur enceinte. Elles ont leurs maisons de jeux clandestins où la cupidité est encore excitée par l'attrait de la prohibition. Elles ont leurs théâtres et leurs spectacles, qui divinisent les passions et qui offrent à notre culte ou du moins à notre indulgence les faiblesses les plus honteuses et les vices les plus odieux. Elles ont leurs cabinets de lecture, sources empoisonnées d'où découlent dans tous les ordres de la société, et particulièrement dans les classes moyennes, des torrents de corruption. Elles ont les dangers du luxe, la fureur des modes qui ouvrent la porte à tant de séductions, et tant d'autres foyers de désordre et de scandale qu'il n'est pas permis de nommer dans l'assemblée des Chrétiens. Mais encore une fois la grande tentation, le propre écueil des habitants des campagnes, ce sont les Cabarets. Sans ce piège fatal, tendu sous leurs pas, le berger et le laboureur couleraient des jours pleins de simplicité et d'innocence, parmi les soins champêtres et la garde des troupeaux, en présence de cette admirable nature et de ces merveilles de la création qui parlent si éloquemment au cœur de l'homme, sous les yeux de cette Providence dont

l'action se réveille si magnifiquement par le concours sensible qu'elle prête à leurs travaux. Sans posséder cette opulence qui enfle et corrompt les âmes et leur fait trop souvent oublier Dieu, ils ne connaîtraient pas cette misère qui les dégrade et les avilit. Ils jouiraient de cette précieuse médiocrité, situation la plus favorable à la vertu comme au bonheur, et la crainte du Seigneur, la première des richesses, l'espérance des biens futurs, les joies de la famille, les plaisirs de l'amitié fraternelle, la fête intime et perpétuelle qui se célèbre au fond d'une conscience saine et pure, leur tiendraient lieu de ce qui leur manque du côté des jouissances du luxe et des délicatesses de la vie, et leur feraient porter comme un poids léger les privations et les fatigues d'une condition vouée aux labeurs et à l'obscurité. Mais du moment qu'un Cabaret s'élève au milieu du village comme un signe de contradiction, il ne faut plus parler de toutes ces douceurs et de tous ces enchantements de la vie pastorale. Il ne reste plus qu'à pleurer sur la perte de la Religion, sur la ruine des mœurs, sur l'extinction de l'esprit de famille, sur le déluge de maux qui va désoler cette terre infortunée, scandales publics, troubles et déchirements domestiques, dissipation du modeste héritage transmis par les ancêtres, sans préjudice

des crimes qui viendront bientôt peupler les bagnes et rougir les échafauds.

Et pour ce qui regarde la Religion, c'est aux pasteurs qu'il faudrait demander tous les ravages que cause dans le bercail cette malheureuse fréquentation des Cabarets : désertions des sacrements, abandon de la prière, éloignement des divins offices, oubli des vérités du salut. Faut-il s'en étonner? Tandis que le ministre de Dieu immole dans le saint temple l'hostie sans tache de propitiation, il est un autre autel où une jeunesse insensée porte ses vœux, il est un autre dieu auquel elle court sacrifier, il est d'autres mystères qu'elle a hâte de célébrer, mystères de honte et d'ignominie, renouvelés des saturnales du paganisme; autel souillé, c'est la table de l'intempérance et de la débauche; divinité immonde qui ne se peut apaiser que par les grossières libations de l'ivresse; oserais-je la nommer après saint Paul qui a dit de ces êtres dégradés *qu'ils font leur dieu de leur ventre* [1]? Tandis que le pasteur fait descendre du haut de la chaire sacrée les enseignements de la sagesse, il est une autre chaire dont ils vont interroger et recueillir les oracles, chaire de pestilence, école de libertinage et d'impiété! Là le blasphème au lieu de la prière; là les

[1] Quorum deus venter est. PHILIPP. III. 19.

chants dissolus à la place des saints cantiques. Là circulent avec les coupes les propos licencieux, et les viandes auraient moins de saveur et les vins perdraient de leur arôme, s'ils n'étaient relevés et assaisonnés de bouffonneries obscènes, de facéties impies, de médisances et de calomnies sacrilèges. Or, comment voulez-vous que tout principe et tout sentiment de foi et de crainte de Dieu ne soient pas étouffés jusqu'en leur dernier germe, dans ces conventicules de licence, où les choses saintes sont sans cesse tournées en dérision, les pratiques du culte conspuées, le ministère ecclésiastique baffoué, au grand applaudissement et au milieu des trépignements de joie d'une foule en délire?

Du mépris de la Religion, fondement et sanction de la morale, au mépris de la morale elle-même, il n'y a qu'un pas, et ce pas est bientôt franchi. Dès que les passions ont cessé de blanchir d'écume ce frein salutaire, elles s'emportent à tous les excès, comme le coursier fougueux qui ne sent plus le mors. Si vous voulez voir des jeunes gens sans pudeur, en qui s'est flétrie cette fleur d'innocence et de candeur aimable qui inspire tant d'intérêt pour ce bel âge; des vieillards sans dignité et déshonorant par l'abjection du vice cette couronne de cheveux blancs qui les consacre au respect des hommes; des

fils indisciplinés et irrespectueux envers les auteurs de leurs jours, des pères durs et sans entrailles, des serviteurs fourbes et infidèles, c'est au Cabaret qu'il les faut aller chercher. Nous ne parlons pas de ce sexe dont la modestie et la retenue font la gloire, parce que nous nous refuserons toujours à croire qu'un tel oubli des bienséances soit possible. Non, nous ne supposons pas qu'une vierge chrétienne, une femme qui se respecte, osent jamais, sous aucun prétexte, aborder le seuil de ces sentines de corruption. Il est des lieux qui souillent. Eh! comment la vertu respirerait-elle dans cette atmosphère empestée? Une mère oserait-elle, au sortir d'un Cabaret, recommander à sa fille la réserve et la sagesse? La jeune fille pourrait-elle reparaître en présence de ses compagnes sans que la honte la forçât de baisser les yeux? Et quel est l'homme, nous ne dirons pas vertueux, mais prévoyant et avisé, qui voudrait confier le bonheur de sa vie à celle qui n'a pas craint d'essuyer les regards lubriques et les grossières provocations d'un cercle de buveurs effrontés? Car le sage l'a dit : *la luxure est dans le vin* [1]. L'usage immodéré de cette liqueur perfide échauffe l'imagination, embrase les sens, et fait courir dans toutes les veines un feu qui ne s'é-

[1] Luxuriosa res vinum. PROV. XX. 1.

teint qu'après qu'il a dévoré sa victime. Mais il y a bien d'autres tentations dans le vin; on peut dire même que toutes les tentations s'y trouvent à la fois. Il y a la contagion des exemples et des conseils. Il y a les liaisons formées avec tout ce qu'une population compte de membres plus gangrenés, sorte de fraternité toujours unie pour la licence et toujours prête à s'y précipiter quand le signal est donné. Il y a ces assauts d'impudence et ces luttes de cynisme où de jeunes débauchés, fanfarons de crimes, se disputent la palme de la perversité, se vantant du mal qu'ils ont fait et du mal qu'ils n'ont point fait, *se faisant pires qu'ils ne sont et qu'ils ne peuvent*, selon l'énergique expression de Montagne. Il y a l'injustice et la rapine : car pour fréquenter le Cabaret, il faut d'abord de l'argent, encore de l'argent, de l'argent toujours, et aucune bassesse ne coûte pour s'en procurer, quand la passion commande. Il y a l'injure et la violence. Voyez plutôt comment ces réunions d'amis dégénèrent en querelles sanglantes, comment ces salles du banquet se transforment en champs de bataille! Que vous dirons-nous encore, N. T. C. F.? Il y a l'insensibilité du cœur, l'extinction du sens moral, l'oubli des devoirs les plus sacrés et des plus respectables lois de la nature. Ah! malheureux, dans cette coupe riante où

tu crois boire le vin pur, si tu la tournais et retournais dans ta main pour la considérer de plus près, tu verrais un affreux mélange de toutes les horreurs! Tu y verrais des larmes...., les larmes d'une épouse, d'une mère, d'enfants innocents que tes cruels et honteux dérèglements condamnent à la faim et réduisent au désespoir. Tu y verrais du sang...., le sang de ton frère, de ton ami, qu'a versé ta fureur homicide, exaltée par les vapeurs de l'ivresse. Tu y verrais cette lie du remords qui doit, sans que tu puisses l'épuiser, abreuver de son amertume et souiller de ses poisons ton existence flétrie. Tu y verrais ces flammes des passions qui te brûlent corps et âme, comme un enfer anticipé, en attendant que s'allument ces feux vengeurs de l'éternité qui, tout attisés qu'ils sont par la colère d'un Dieu, ne seront pas trop ardents pour châtier toutes les hontes de ton abominable vie [1].

Nous arrivons ici aux troubles de famille, aux désordres de fortune, aux scandales publics, suites inévitables de la fréquentation des Cabarets. Mais dans un sujet si vaste nous ne pouvons que saisir en courant les traits les plus saillants. Entrez dans

[1] Calix vini meri plenus mixto et inclinavit ex hoc in hoc. Verumtamen fex ejus non est exinanita. Bibent omnes peccatores terræ. PS. LXXIV. 8, 9.

cette maison : qu'y voyez-vous? Des enfants manquant de tout et mourant de misère.... Qu'importe? le père est dans ce moment même à la taverne du coin gorgé de vins et de viandes. Qu'y voyez-vous encore? Une femme pleurant l'absence prolongée d'un époux. Mais ces larmes feront bientôt place à la terreur. Prêtez l'oreille : n'entendez-vous pas dans le lointain comme un bruit qui s'approche? C'est un bruit de blasphèmes qui annonce le retour du maître. La porte s'ouvre : il entre comme une tempête, c'est un tonnerre d'imprécations, un orage de malédictions. Tout tremble en sa présence; tout fuit et cherche un abri devant sa colère. Quittez cette scène de désolation et venez dans la maison la plus voisine. Parlez, qu'y voyez-vous? O nature, frémissez! O Religion, voilez-vous de deuil! Des frères altérés de leur propre sang, se portant l'un à l'autre des défis homicides.... Un fils dénaturé traînant par ses cheveux blancs, sur la poussière, un père infortuné... Le sein d'une mère, oserons-nous achever? le sein d'une mère foulé aux pieds par le monstre qu'il a nourri! Cabaret, voilà tes œuvres! Cabaret, voilà tes victimes! Cependant le patrimoine se fond dans des mains follement dissipatrices. Il faut vendre le champ paternel, le toit des aïeux, pour solder les dettes de la débauche.

Des bras énervés par l'intempérance ne savent plus manier la bêche et le hoyau, et les villes et les campagnes se peuplent de vagabonds et d'oisifs qui ne vivent plus qu'à la faveur de coupables industries. Mais attendez : l'infamie ne tardera pas de se joindre à la ruine. Le scandale ne se renferme pas toujours dans le sanctuaire de la famille. Il éclate souvent au dehors pour l'opprobre d'une longue suite de générations. Transportez-vous sur la place publique. Quel est cet homme qu'entraînent les agens de la justice, les mains chargées de chaînes? — C'est un habitué de Cabaret, qui vient d'être surpris en flagrant délit de vol. Quel est ce tumulte qui s'élève au sein du village ou de la cité, et vers lequel se porte par toutes les issues une foule curieuse et agitée? — C'est une rixe de buveurs où le sang a coulé. La victime est là se débattant dans les convulsions de la mort, et chacun s'éloigne de ces lieux funestes en détournant les yeux, croyant déjà voir sur le théâtre même du meurtre se dresser menaçant l'instrument du supplice et l'appareil de l'expiation, dernier acte obligé de ce drame lugubre!

Et ne dites pas, N. T. C. F., à l'aspect de ce noir tableau, que nous n'avons fait pourtant qu'ébaucher, que nous en avons à dessein chargé les couleurs, et que pour vous, vous n'avez jamais été témoins

de semblables excès dans les maisons de vin que vous êtes dans l'usage de fréquenter. Non, ne le dites pas : car vous mentiriez à votre conscience, à votre conviction, à votre expérience. Ne le dites pas : car si les mêmes scènes de désordre ne se reproduisent pas partout et toujours avec les mêmes circonstances, l'habitude du Cabaret y conduit nécessairement et les rend tôt ou tard inévitables. Ne le dites pas : car vous seriez contredits par les faits. La Religion en pleurs, la morale outragée, les familles désolées, la société indignée se lèveraient à la fois pour vous donner un démenti solennel. Chaque jour les colonnes de nos feuilles judiciaires enregistrent une longue série d'expropriations forcées, de ventes par autorité de justice. Nous voudrions savoir si le grand nombre de ces tristes désastres n'est pas le résultat d'une inconduite qui a pris naissance au Cabaret? On parle avec effroi des progrès du paupérisme. Vous pourriez vous informer, en remontant à la source du mal, si ces troupes d'enfants nus, groupés autour de leur pauvre mère, que nous voyons parcourir, en tendant la main, nos voies publiques, ne sont pas pour la plupart les innocentes victimes des intempérances du Cabaret? On se plaint de tous côtés d'un débordement de mœurs tel qu'on n'en a pas vu de pareil depuis les

siècles païens. Nous ne prétendons pas qu'on ne puisse lui assigner d'autres causes; mais si l'on nous demande de déclarer, la main sur la conscience, celle qui nous paraît la plus influente, nous n'hésiterons pas à nommer le Cabaret. On remarque que la puissance paternelle perd tous les jours de sa considération et de son autorité. Il est possible que l'insuffisance de nos lois soit pour quelque chose dans cet affaiblissement de la discipline domestique. Mais, si vous en voulez chercher la raison capitale, vous la trouverez dans l'éducation du Cabaret, et nous entendons ici par ce mot toute maison de bouche et de dissipation, de quelque nom qu'on veuille l'appeler. Chaque année, enfin, l'administration de la justice, dans les tables qu'elle publie pour l'appréciation de notre situation morale, établit la balance des comptes qu'elle a eu à régler avec la partie corrompue et malfaisante de la société. On recule d'épouvante devant ce tableau de la perversité humaine, sorte de budjet toujours croissant de délits et de crimes, duels, suicides, larcins, banqueroutes frauduleuses, meurtres, empoisonnements, parricides. Nous n'irons pas jusqu'à dire que tous ces monstres sortent du Cabaret. Il y a les crimes de la civilisation, les crimes du monde lettré et poli, les crimes savants, les crimes à prétention qui veulent

poser devant les regards publics, les crimes du haut rang et de bonne compagnie, s'il est permis de s'exprimer ainsi, crimes dorés et *qui se drapent dans la pourpre* [1], comme parle Tertullien, et ceux-là dérivent d'une autre source et réclament d'autres remèdes. Mais les vols domestiques, voulez-vous les rayer de vos tables? Mais les attentats à la pudeur, voulez-vous les prévenir? Mais les outrages qui blessent la piété filiale, voulez-vous les rendre impossibles? Mais tous les excès, en un mot, qui portent le caractère de la violence brutale et d'une honteuse dégradation, voulez-vous en voir réduire la somme effrayante? Voulez-vous enfin moraliser, améliorer, purifier les masses populaires? Ce n'est pas assez d'ouvrir des écoles et des salles d'asile. Législateurs, fermez, fermez les Cabarets!

Nous avons dit que le Cabaret, foyer de toutes les mauvaises passions, ne pouvait dans aucun cas s'autoriser du moindre motif honnête. Sur quel prétexte, en effet, N. T. C. F., prétendriez-vous justifier la fréquentation de ces lieux de scandale? Sur la coutume? Mais c'est précisément contre cette coutume que nous nous élevons; c'est cette coutume que nous venons de flétrir, comme également pernicieuse et immorale. Puis, cette coutume, aujourd'hui presque

[1] Purpurata flagitia. TERTULLIEN.

générale, a-t-elle du moins pour elle le faible titre de la consécration du temps? Remontez d'une ou de deux générations dans le passé. Interrogez les anciens, respectables débris qui restent au milieu de vous, comme les témoins d'un autre âge! Ils vous répondront, celui-là que dans ses premières années c'est à peine s'il existait un seul de ces établissements de nos jours si nombreux dans nos villes, où une folle jeunesse use à jouer, à boire et à fumer, des heures qui pèsent à son oisiveté; celui-ci qu'il a vu s'ouvrir le premier Cabaret de son village, et que de cette époque fatale, date la décadence de la Religion, des bonnes mœurs, de l'aisance des familles dans une paroisse digne jusqu'alors d'être proposée pour exemple à toutes les autres. Autorisez-vous de la coutume, à la bonne heure, quand elle est sainte et louable; mais n'invoquez pas son témoignage à l'appui de ses propres excès. Et où en serait, grand Dieu! toute l'économie des devoirs, si les mauvaises coutumes pouvaient prescrire contre votre loi? Direz-vous que le Cabaret n'est pas moins le rendez-vous des affaires que celui des plaisirs, et que là se traitent et se concluent, dans les marchés publics, les échanges, les ventes et les achats? Mais ces contrats ne peuvent-ils être scellés que dans des flots de vin? Ont-ils nécessairement besoin de

cette sanction pour être valables? En seraient-ils moins inviolables et moins sacrés, s'ils recevaient leur consécration au foyer de la famille, en la présence de Dieu, sous la garantie de votre parole? L'expérience, du reste, témoigne ici contre vous. Elle atteste que, si des fraudes sont commises touchant la valeur ou la qualité des marchandises, si la bonne foi est surprise dans des embûches, c'est dans ces conventions proposées et acceptées entre les coupes et les tables, sous l'influence des fumées grossières qui s'exhalent de ces tavernes impures. Objecterez-vous encore que vous ne hantez le Cabaret que pour le besoin, pour une nécessité réelle; que la distance qui sépare vos hameaux de l'église paroissiale ne vous permet pas, quand vous vous rendez le dimanche au service divin, de retourner au logis pour y prendre votre réfection, dans l'intervalle des saints offices? S'il en était ainsi, nous vous dirions : Entrez-y, mais sans vous y arrêter, mais en passant, mais en fuyant, comme les Hébreux au sortir de la terre d'Egypte, comme ces vaillants soldats de Gédéon, qui, traversant le Jourdain pour aller combattre les ennemis de Dieu, malgré la soif ardente qui les dévorait, ne faisaient que tremper en courant aux eaux du fleuve leurs lèvres desséchées. Mais, ce qui serait mieux encore,

ne pouvez-vous porter avec vous un modeste viatique pour les heures de l'absence? N'avez-vous pas, dans le bourg, des proches, des amis, des maisons honnêtes qui vous offriront de grand cœur l'hospitalité de quelques instants? Est-il absolument nécessaire que vous alliez dissiper au Cabaret, avec vos modiques épargnes, les saintes impressions que vous avez recueillies de la prière et du sacrifice?

Direz-vous enfin qu'il vous faut des délassements après les longs et rudes travaux dont vous portez le poids pendant toute une semaine; qu'il ne peut vous être interdit de respirer un moment de vos fatigues, en vidant avec les compagnons de vos sueurs la coupe de l'amitié? A Dieu ne plaise, N. T. C. F., que nous prétendions ajouter de nouvelles rigueurs au joug déjà si pesant qui vous est imposé et que nous voudrions bien plutôt adoucir! Non, la Religion ne vous interdit pas d'honnêtes réunions de parents et d'amis, d'innocents banquets qui entretiennent les relations de bon voisinage. Mais dans ces rares occasions où vous croyez pouvoir vous permettre ce que vous appelez un extraordinaire, n'avez-vous pas, pour appliquer à notre sujet l'admonition de saint Paul aux fidèles de Corinthe, *n'avez-vous pas vos maisons pour manger et pour boire?* Ou bien méprisez-vous le sanctuaire du foyer domes-

tique, révéré dans les beaux jours du christianisme à l'égal de l'église elle-même [1] ? La fête en sera-t-elle moins douce à votre cœur, parce qu'elle sera commune à votre femme et à vos enfants, parce que vous la partagerez avec ce que vous avez de plus cher en ce monde? Seriez-vous de ces hommes sans affection qui ne sauraient trouver de goût aux mets et au breuvage, s'ils ne leur sont offerts sous un toit étranger, s'ils ne sont apprêtés et servis par des mains mercenaires? Ou manquerait-il quelque chose à la satisfaction de votre égoïsme, si d'autres ne souffraient le besoin, tandis que vous vous enivrez à la coupe de l'abondance? De bonne foi, les plaisirs d'une aimable assemblée de famille, d'une couronne riante d'enfants et de frères entourant votre table, ne valent-ils pas bien les plaisirs du Cabaret? Ceux-là du moins sont purs, ils ne laissent après eux aucune amertume, et il n'est pas à craindre qu'ils dégénèrent en excès, contenus qu'ils sont dans les bornes de la décence par la sainteté du foyer héréditaire, par ce souvenir et ce respect des ancêtres qui est pour les âmes bien nées une seconde Religion.

Ecoutez donc, ô peuples, ô nos enfants bien-

[1] Numquid domos non habetis ad manducandum et bibendum? Aut ecclesiam Dei contemnitis, et confunditis eos qui non habent? I. COR. XI. 22.

aimés, répandus sur toute la surface de ce vaste diocèse. Ecoutez la voix de votre premier pasteur, la voix d'un père que vous connaissez et dont vous êtes connus; qui a toujours eu tant à se louer de votre docilité, et qui ne peut avoir lui-même d'autre ambition que de vous voir abonder en toute sorte de biens par la pratique des vertus! S'il est quelque mérite dans les courses nombreuses qu'il a entreprises, dans les fatigues qu'il a essuyées pour vous visiter, pour vous encourager, pour vous bénir; si vous l'avez toujours trouvé vrai dans ses paroles et animé d'un sincère désir de votre bonheur, accordez-lui pour récompense la consolation d'apprendre bientôt que les exhortations qu'il vient de vous adresser ne sont pas tombées dans une terre ingrate. Quand nous avons proposé à votre piété des œuvres qui commandaient des sacrifices, vous avez répondu à nos invitations avec un empressement qui a dépassé nos espérances, qui a excité même plus d'une fois notre admiration. Mais peut-être, tout en nous prêtant une généreuse assistance pour les améliorations dont vous reconnaissiez d'ailleurs la convenance ou la nécessité, vous plaigniez-vous en secret de ces appels incessants faits à votre charité, quoique Dieu nous soit témoin que nous n'avons pas en cela consulté notre intérêt propre,

mais celui de la dignité du culte divin, de l'instruction de vos enfants et du bon ordre de vos paroisses. Plus heureux aujourd'hui, ce ne sont plus des libéralités que nous vous demandons, c'est l'aisance, c'est le bien-être que nous venons vous offrir. En vous conjurant de fermer ces issues par où s'écoule votre plus pure substance, nous faisons plus que compenser vos sacrifices, si toutefois on peut considérer comme un sacrifice et non pas plutôt comme un gain, ce qui est donné à Dieu; nous vous ouvrons des sources de prospérité. Car si la dissipation, si l'intempérance, si *le péché*, en un mot, *rend les peuples malheureux* et les précipite vers leur ruine; la piété, la sobriété, la *justice les élèvent* [1] dans la gloire et dans la fortune. Oui, que le Cabaret, ce chancre qui les ronge, disparaisse de nos campagnes, et nos campagnes refleuriront, et une ère de félicité commencera pour elles. Elles jouiront *de tous les biens que la sagesse apporte avec elle* [2]. Leurs heureux enfants *se multiplieront*, comme parle l'Esprit saint, *par l'abondance du froment, du vin et de l'huile* [3]. *Le désert même se*

[1] Justitia elevat gentem; miseros autem facit populos peccatum. PROV. XIV. 34.

[2] Venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ. SAP. VII. 11.

[3] A fructu frumenti, vini et olei sui multiplicati sunt. PS. IV. 8.

couronnera de fruits, et les collines les plus infertiles se revêtiront de fécondité [1].

Et vous, nos très-chers Coopérateurs, joignez vos efforts aux nôtres pour conjurer cette peste publique des Cabarets, si fatale à la Religion, aux bonnes mœurs, à la paix des familles, à la société. Vous le voyez : l'impiété et la corruption coulent à pleins bords dans nos villes. Le corps social tout entier n'est qu'une plaie, et ne conserve encore quelque partie saine que dans nos villages et nos hameaux les plus reculés. Si la piété, si la vertu sont repoussées de ce dernier asile, il ne leur reste plus qu'à remonter au Ciel, et le monde retombera dans des ténèbres plus épaisses, dans une démoralisation plus profonde que celle où il était plongé quand le Christianisme vint l'éclairer de sa lumière et le réchauffer de sa flamme. Or la contagion du Cabaret, pour peu qu'elle se propage, peut amener toute seule, indépendamment de tant d'autres causes qui conspirent au même but, ce mépris universel des croyances, cet asservissement total des sentiments moraux aux grossiers instincts de la matière. Usez donc de tous les moyens, de toutes les influences que vous donnent votre caractère, votre autorité de

[1] Pinguescent speciosa deserti et exultatione colles accingentur. PS. LXIV. 13.

Pasteurs, vos fonctions de directeurs des consciences, de prédicateurs de la loi divine, pour rendre désertes ces maisons de scandale et de ruine, pour en réduire du moins le nombre, si vous ne pouvez en purger tout-à-fait le sol infecté de leurs souillures. Vous connaissez trop vos devoirs pour que nous ayons besoin de vous rappeler que l'absolution ne doit point descendre sur ces fronts qui se marquent eux-mêmes du signe de la bête par leur brutale intempérance; que l'accès de la table sainte doit être interdit aux immondes, et qu'à moins d'un amendement exemplaire, tous les familiers du Cabaret, y compris ceux qui le tiennent ouvert, surtout durant la célébration de l'office divin, doivent rester comme sous le poids de l'anathème, comme dans les liens de l'excommunication. *Les choses saintes sont pour les Saints*[1]. Arrière les indignes qui se vautrent dans les impuretés de l'orgie et qui éteignent la lumière du Ciel dans les vapeurs de l'ivresse! *On ne peut s'asseoir à la table de Jésus-Christ et à la table des démons*[2]. Si cette parole de l'Apôtre a une signification, et qui oserait en douter? S'il existe véritablement *une table des démons*, que

[1] Sancta sanctis. Foris canes et impudici. *Liturgie de l'Eglise.*

[2] Non potestis mensæ Domini participes esse et mensæ dæmoniorum. I. COR. X. 21.

peut-elle être, si ce n'est cette ignoble et fétide taverne, vestibule de l'enfer, où l'orgueil se produit par de folles profusions, où la colère provoque des mêlées meurtrières et se roule dans des ruisseaux de sang mêlés à des ruisseaux de vin, où la luxure vomit ses obscénités et médite ses plans de séduction, où la paresse dévore, dans de honteux loisirs, les heures du travail et les heures du repos. Censeurs inflexibles de ces déréglements au tribunal de la pénitence, montrez-vous-en les contradicteurs infatigables dans les chaires chrétiennes. Reprenez, conjurez, corrigez avec force et patience. Importunez, s'il le faut, de vos cris, les oreilles qui s'obstinent à ne pas vous entendre. C'est ici le cas d'employer ces réprimandes sévères, *ces dures objurgations* [1] que saint Paul conseillait à Tite, à l'égard des fidèles de l'église de Crète. Rappelez souvent à vos peuples nos recommandations; relisez, au besoin, nos instructions. Vous n'avez pas à craindre qu'on accuse d'indiscrétion votre zèle, puisque vous ne ferez que reproduire notre parole, que cette parole s'adresse indistinctement à toutes les paroisses, à celles où règnent les abus du Cabaret, pour les réprimer, comme à celles où ils sont heureusement ignorés, pour les prévenir, et que s'il y a ici quelque res-

[1] TIT. I. 13.

ponsabilité à encourir, nous l'assumons tout entière sur notre tête. Pasteur universel de toutes les églises soumises à notre juridiction, nous ne pouvons avoir la pensée d'en contrister aucune, et, en leur parlant à toutes le même langage, nous leur prouvons assez que leur salut, leur bonheur, et non pas leur confusion, est le seul motif qui nous anime.

Reprenez en public et avertissez en particulier. Persuadez à ces hôteliers séduits par l'appât du gain, de demander à d'autres industries les moyens d'une honnête subsistance, en leur montrant du doigt, au bout de leur entreprise, non-seulement la perte de leurs âmes, mais encore la ruine du peu qu'ils possèdent. Et les exemples ne manqueront pas à vos leçons : car, par un juste jugement de Dieu, il n'est pas un de ces établissements qui prospère. Détournez de ce commerce, hérissé de périls, ceux de vos paroissiens qui vous demandent vos conseils, ou que vous supposeriez disposés à s'y engager. Inspirez de bonne heure aux enfants une profonde horreur de l'intempérance, et appelez sur eux, à l'appui de vos exhortations, une surveillance active et sévère de la part des pères et des mères de famille. Que tous habitués de Cabaret soient exclus des confréries saintes et que leurs noms ne figurent jamais sur vos listes de candidature aux conseils de fabrique. Con-

certez-vous avec vos dignes magistrats, qui ne se refuseront point à user des pouvoirs que leur confère la loi, soit d'interdire, aux heures du service divin, les tumultes indécents qui le troublent et l'interrompent, soit d'assigner à la licence des limites au delà desquelles elle devient passible de correction. Que si tous vos efforts échouent contre des habitudes plus fortes que la raison et l'autorité, ne pourriez-vous essayer encore, dans votre charité, quelqu'une de ces voies détournées, voies plus lentes, il est vrai, mais efficaces, qui, sans attaquer de front les Cabarets, peuvent les dépeupler insensiblement? La philantropie a imaginé des *Sociétés de tempérance*, dans le but de préserver les corps de la ruine qu'amène l'abus des liqueurs fortes, en accordant des primes d'honneur, des avantages de service et de protection à la frugalité. Elle a créé des *Caisses d'épargne* destinées à recueillir et à faire fructifier les deniers de l'artisan que la débauche aurait dissipés, et qui se retrouvent avec accroissement aux jours de la maladie et de la veillesse. Ces essais sont louables, ces prévoyances sages. On ne saurait trop leur applaudir et les encourager. Mais, sans désapprouver l'emploi de ces moyens empruntés à la prudence des enfants du siècle, la sagesse évangélique, toujours si féconde en charitables inspira-

tions, ne pourrait-elle en suggérer d'autres plus analogues à son esprit? Nous ne faisons que les indiquer ici sans prétendre les imposer, parce que nous comprenons que leur application dépend d'un ensemble de circonstances de temps, de personnes et de lieux, qui ne concourt pas toujours avec la même faveur au succès désiré.

Admirables inventions d'une charité qui se fait toute à tous pour gagner tous les cœurs à la sagesse et à la vertu! Nous connaissons des Pasteurs qui, après avoir dispensé à leurs peuples les mystères de Dieu et le pain de sa parole, et rempli d'œuvres parfaites les saints jours de Fêtes et de Dimanches, alors que descendent les ombres du soir, à la suite des longs offices, et que leur tâche paraît terminée, ont encore le secret de rendre les heures de leur repos utiles à leurs chers paroissiens. On les voit réunir dans leur modeste presbytère les jeunes hommes du village auxquels se joignent volontiers les chefs des familles, et leur faire oublier, dans d'innocentes distractions, le chemin qui les conduirait à leur perte. Là des exercices variés procurent d'honnêtes délassements, en même temps qu'ils contribuent à la culture de l'esprit et au développement de ses facultés. Tantôt rangée en cercle devant un livre de chant, cette intéressante jeunesse s'essaie à attaquer

la note de la prochaine solennité, ou prélude aux accords qui doivent ajouter à la pompe des fêtes chrétiennes. Tantôt à une histoire édifiante, qui a ému tous les cœurs, succède la lecture de quelque bon traité d'agriculture ou d'économie domestique, où elle s'initie à la connaissance des temps, à l'étude des sols, à l'appréciation des instruments, ces trois principaux éléments de la science agronomique. Quelquefois des figures mathématiques, exprimées en formules mobiles, lui enseignent la valeur de ces signes, et par leurs diverses combinaisons, ajoutent à l'intérêt d'un jeu récréatif, le plaisir qui résulte de la solution d'un problème. Ainsi la veillée s'écoule et amène l'heure du sommeil que suivra un réveil sans remords! Bénis soyez-vous, saintes industries du zèle, Ministres intelligents d'une Religion qui prend toutes les formes *pour attirer les fils d'Adam dans ses liens d'amour* [1], qui bégaie avec l'enfance, *parle la sagesse avec les parfaits* [2], qui s'insinuait au cœur de l'Indien par les mélodieux accords des voix et des instruments, se ménageait des intelligences dans le vaste empire de la Chine, à l'aide du compas et du télescope; qui civilise encore aujourd'hui les peuplades sauvages

[1] In funiculis Adam traham eos in vinculis charitatis. OSÉE. XI. 4.
[2] Sapientiam loquimur inter perfectos. I. COR. II. 6.

de l'Océanie, en leur apportant, avec le don de la foi, la connaissance des arts utiles, et qui, dans nos sociétés *avancées*, à notre époque d'indifférence pour tout ce qui n'est pas jouissance et calcul, sait encore, par de pieuses condescendances, conserver son influence sur les peuples, non dans une pensée de domination, mais pour le bonheur et le perfectionnement de l'humanité !

INSTRUCTION PASTORALE

A L'OCCASION

DE LA SECONDE VISITE GÉNÉRALE DANS L'ARROND.T DE RODEZ.

SUR L'ADMINISTRATION TEMPORELLE DES PAROISSES.

FÉVRIER 1840.

Chaque année, N. T. C. F., nous voyons avec une joie toujours nouvelle s'approcher l'époque de nos Visites pastorales, non-seulement parce qu'elles nous procurent le bonheur si pur et si doux de vous voir, de vous bénir, de verser la grace et les dons du Saint-Esprit au cœur de vos enfants, mais encore parce qu'elles nous offrent une occasion précieuse de vous entretenir des intérêts les plus chers et les plus importants de vos paroisses. Parmi ces intérêts, il en est peu qui méritent, de notre part, une sollicitude plus vigilante, et de la vôtre un zèle plus dévoué, que la bonne administration des biens de nos églises. Nous vous parlerons donc aujourd'hui

de ces utiles et respectables commissions désignées sous le nom de Fabriques, à qui la loi délègue la tâche honorable de pourvoir aux nécessités du culte divin et de gérer les deniers affectés à cet auguste service.

L'Eglise de J.-C., N. T. C. F., est une société spirituelle, mais société spirituelle qui subsiste et exerce son action dans le temps. Comme société spirituelle, *son royaume n'est pas de ce monde*, non plus que celui de son divin fondateur. Elle n'a rien à démêler avec les intérêts grossiers de la terre; elle n'a que faire d'un or et d'un argent corruptibles. Ses richesses sont la grace; son glaive, sa parole; sa force, la promesse de Celui qui a dit : *Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* [1]. Toute sa mission ici-bas est d'engendrer des enfants, de les nourrir du lait de sa doctrine, de les affermir dans la voie par la vertu de ses sacrements, pour les conduire enfin au terme de la gloire. Mais tandis qu'elle voyage et combat, elle ne peut se défendre d'avoir des relations avec ce monde extérieur. Elle doit répondre à la double nature de l'homme pour mieux s'emparer de tout son être, parler à son esprit et parler à ses yeux, intéresser

[1] Ecce ego vobiscum sum usquè ad consummationem sæculi. MATTH. XXVIII. 20.

son cœur en frappant son imagination par des pompes saintes qui lui rendent sensible la loi de vérité et d'amour. Ses mystères même les plus sublimes, les plus élevés au-dessus de la région des sens, ne se peuvent accomplir sans le secours d'éléments et de symboles qui leur servent de signe et d'expression. Il lui faut des temples pour ses assemblées, des autels pour son sacrifice, des ornements pour ses prêtres, une chaire pour ses enseignements, un tribunal, une table, une piscine, pour la participation de ses enfants aux sources de la grace et du salut. De là la nécessité d'une épargne qui subvienne à toutes ces exigences du culte public, et par suite, d'une administration temporelle, préposée à la garde et à la dispensation de ce pieux trésor.

Aussi, dès les premiers temps de l'Eglise, voyons-nous l'attention des Apôtres se porter avec sollicitude vers la gestion des libéralités offertes par les fidèles, tant pour l'entretien du ministère ecclésiastique que pour l'assistance des veuves et des pauvres. Ces soins devenant chaque jour plus multipliés et plus étendus par le rapide accroissement du nombre des disciples, et ne pouvant plus se concilier avec les immenses travaux de ces conquérants spirituels, chargés d'amener le monde au pied de

la Croix, ils conviennent de les remettre en d'autres mains, *se réservant* pour leur part *la prédication de la parole et la prière* [1] qui en prépare les triomphes et en conserve les fruits. Mais, tout en résignant cette partie de leur tâche, ils font assez voir de quelle importance elle est à leurs yeux par les précautions qu'ils apportent dans le choix des suppléants qui doivent, sous leur autorité et sous leur surveillance, régler l'emploi des offrandes du zèle et de la charité. Ils convoquent la multitude de leurs frères et les invitent à leur présenter sept hommes qu'ils puissent investir de ces nouvelles attributions. Mais quels hommes ! Remarquons ici pour notre exemple et notre instruction les garanties qu'ils exigent pour un tel choix : des hommes d'une *réputation irréprochable* et environnés de l'estime et des suffrages de toute la société chrétienne ; des hommes *remplis de sagesse*, et de cette sagesse que donne *la plénitude du Saint-Esprit ;* des hommes fortement *établis dans la Foi*, toujours prêts à lui rendre témoignagne par la sainteté de leur vie, et, comme Etienne, leur chef, à la sceller, au besoin, par le martyre; et non contents de tous ces gages de fidélité, ce n'est encore qu'*après avoir prié sur*

[1] Nos verò orationi et ministerio verbi instantes erimus. ACT. VI. 4.

eux et leur avoir imposé les mains [1] que les Apôtres les jugent dignes d'être installés dans les fonctions de leur ministère.

Cette unique administration suffisait à l'Eglise encore à son berceau. Mais à mesure qu'elle reculait ses limites, son économie temporelle dut subir des modifications. Des métropoles s'établirent, des diocèses se formèrent. Chaque église particulière eut dès-lors sa mense propre, placée sous la main de l'Evêque, qui en appliquait les revenus aux divers besoins du ministère, soit par lui-même, soit par des lévites investis de sa confiance. Ainsi le diacre Laurent assistait le Pape Syxte dans le service des pauvres comme dans celui de l'autel ; digne ministre d'un tel Pontife, qui trompait la cupidité impatiente du tyran avide de s'emparer des dépouilles de l'Eglise, en faisant passer sous ses yeux des multitudes de vieillards, d'infirmes, d'orphelins secourus par ses soins, et lui disant, comme autrefois cette illustre Romaine, fière de montrer ses enfants, mais avec ce sentiment de la dignité humaine, plus élevé que celui de l'orgueil maternel et que l'Evangile seul a mis au cœur de l'homme : *Voilà*

[1] Considerate ergò, fratres, viros ex vobis boni testimonii septem, plenos Spiritu Sancto et sapientiâ, quos constituamus super hoc opus... Et orantes imposuerunt eis manus. ACT. VI. 3 *et seq.*

nos diamants et nos richesses! Car le trésor du temple n'était pas alors distingué de celui de la miséricorde [1]. On ne s'était pas encore avisé de séculariser la charité, comme si les soins de la charité étaient incompatibles avec la Religion qui en nourrit la flamme! On estimait au contraire ne pouvoir mieux assurer l'inviolabilité du patrimoine de l'indigent, qu'en le plaçant sous le patronage et la garantie de l'autel; et les pauvres n'avaient garde de se plaindre de ce cumul d'attributions et de ce qu'on appellerait aujourd'hui une confusion de pouvoirs, quand ils voyaient leurs pasteurs, dans les grandes calamités publiques, vendre les calices d'or et les riches ornements, aimant mieux consacrer dans des vases de terre le sang de J.-C., que de laisser ses membres vivants en proie à la misère et à la souffrance.

Mais vint le temps où il ne fut plus possible à la vigilance épiscopale de se rendre présente sur tous les points où l'entretien des églises et les besoins du culte demandaient que son action se fît sentir. Longtemps les diocèses, plus multipliés alors qu'ils ne le sont aujourd'hui, et par là même d'une

[1] Unus erat bonorum cumulus, undè alebantur Episcopi et Clerici qui Ecclesiæ erant addicti, pauperes opem accipiebant, detrahebantur impensæ quas pro Ecclesiæ fabricâ, ornatu, supellectili, cæterisque rebus facere oportebat. Devoti. LIB. XI. TIT. XIII. 6.

étendue moins considérable, s'étaient résumés en quelque sorte dans la cité où s'élevait le siége principal. Les points plus éloignés étaient pour la plupart desservis par les monastères qui fournissaient généreusement aux dépenses du service divin, construisant de distance en distance, dans le ressort de leur juridiction, des chapelles à la portée des villages qui venaient, chaque jour de Dimanche et de Fête, y remplir les devoirs du chrétien : circonstance qui, pour le dire en passant, puisque l'occasion s'en présente, explique l'isolement de certaines églises rurales que nous voyons avec étonnement assises dans le désert, loin de toute habitation, mais dont le site n'en était pas moins heureusement choisi pour le besoin de l'époque, parce qu'il offrait un centre commun à tous les fidèles disséminés dans son rayon [1]. De nouveaux faits déterminèrent donc de nouvelles dispositions dans l'administration des biens des églises. Des paroisses de campagne s'étaient formées insensiblement sur tous les points du territoire, chacune ayant ses fondations, ses revenus, son existence propre, son service régulier, sous la dépendance de l'église épiscopale, leur mère et leur maîtresse. Les biens de l'église principale restèrent soumis à la vigilance immédiate du premier pasteur.

[1] Saint-Jean des Balmes, Saint-Etienne du Viala, etc.

Mais il fallut créer, toujours sous sa haute tutelle, et sauf ses droits du contrôle, des administrations secondaires qui surveillassent les intérêts de ces nouveaux établissements. Plus tard, l'état, qui alors ne faisait qu'un avec l'Eglise, et qui était moins un ordre à part qu'un des aspects sous lesquels se présentait la communauté chrétienne, s'entendit avec le pouvoir ecclésiastique pour régler les détails du gouvernement temporel des paroisses. De là cette belle suite des ordonnances de nos rois, chefs-d'œuvre de prévoyance et de sagesse et qui font encore aujourd'hui la base de la législation qui régit nos Fabriques.

Nous ne suivrons pas plus longtemps, N. T. C. F., ces respectables institutions dans les diverses phases qu'elles ont successivement subies, persuadé que nous en avons dit assez pour vous donner une haute idée de l'administration fabricienne. Vous la voyez prendre sa source à la source même des traditions apostoliques; confiée d'abord, dans la personne des diacres, aux mains les plus sûres et les plus fidèles, puis replacée sous la responsabilité de ce qu'il y a de plus éminent dans l'Eglise, éveillant à la fois la sollicitude du sacerdoce et de l'empire, et continuée jusqu'à nous avec des formes diverses, selon le besoin des temps et des circonstances, mais

conservant toujours ses droits à part, son indépendance relative, la liberté de son action dans le cercle de ses attributions légales, et toujours réglée sur le premier modèle qui nous est montré dès le commencement. Considérée au point de vue mondain, sous le rapport de l'importance des intérêts matériels qu'elle est appelée à régir, elle n'occupe sans doute qu'un rang bien inférieur dans la hiérarchie des pouvoirs. Ils ne sont plus les temps où les Fabriques, pourvues de larges dotations, égalaient les pompes de l'Eglise de la terre aux magnificences de l'Eglise du Ciel, par la somptuosité des décorations, la richesse des vases, la finesse des tissus, l'éclat du luminaire, par la profusion des marbres et de l'or [1], sorte de luxe que l'on estimait alors exclusivement réservé à l'ornement des palais et des temples, par les tributs enfin de tous les arts convoqués à ses fêtes, et trouvaient encore dans leur généreuse économie les moyens de faire de nombreuses distributions d'aumônes, de fonder des écoles et d'ouvrir des asiles à l'infirmité et à la vieillesse [2]! Dépouillées aujourd'hui et plus pauvres peut-être qu'elles ne l'étaient à la naissance de l'Eglise, où la charité

[1] THOMASSIN. *lib.* 3. *cap.* XVIII.

[2] BOLLANDUS, *Act. Sanctorum Januarii*, *vita S. Joannis eleemosynarii.*

du moins suppléait l'absence de tout revenu régulièrement affecté à leur service, elles suffisent à peine, avec leurs modiques ressources, à entretenir la lampe du Sanctuaire, à fournir le pain et le vin nécessaires au Sacrifice, et se voient souvent réduites, pour faire face aux dépenses les plus indispensables du culte, à tendre cette main qu'elles ouvraient naguère si libéralement à toutes les nécessités. Mais si on les envisage au point de vue religieux, nous n'hésiterons pas à leur assigner le degré le plus élevé dans l'échelle des administrations. C'est, en effet, par leur objet, que la valeur des choses mérite surtout d'être appréciée. Or, quel objet plus grand, plus important, plus digne d'honneur et de respect que le culte de Dieu, auquel se rapportent directement toutes les fonctions des Fabriques? Elles n'administrent, il est vrai, que des deniers et des oboles; mais ces deniers et ces oboles sont *le patrimoine de Dieu* [1]. Leur glorieuse destination les tire de l'ordre commun, les élève en quelque sorte à la dignité de chose sacrée, et les rend participants de la bénédiction et de la sainteté même du temple dont ils ne peuvent plus être séparés. Les soins qu'elles se donnent ont peu d'éclat et de retentissement. Mais ces soins regardent l'autel, le tabernacle,

[1] Res Dei. *Concil. trid. Sess.* 25. *cap.* 1. *De reformatione.*

la matière des sacrements et du Sacrifice, tout ce que la Religion a de plus auguste et de plus vénérable. En faut-il davantage pour leur assigner un mérite supérieur à tous les soins qui n'ont pour terme que les intérêts de la terre? Une sainte reine, grande par son rang, plus grande encore par sa foi, s'estimait plus honorée de préparer de ses mains, avec la plus pure fleur du froment, les hosties qui devaient être offertes à l'autel, que de toutes les pompes des cours et de tous les hommages qui environnent la majesté du trône [1]. Les païens eux-mêmes avaient reconnu cette consécration qu'empruntent les objets de leur rapport à la Divinité, lorsque, le trésor du temple de Delphes ayant été pillé par des mains impies, la Grèce indignée se leva comme un seul homme pour punir cet attentat sacrilége, ne séparant point dans ses justes ressentiments la violation du saint dépôt, de la profanation du temple, et ne craignit pas d'imposer à cette prise d'armes le nom de guerre sacrée, comme s'il se fût agi de venger l'injure du dieu lui-même. Aussi l'Eglise, dans sa langue toujours si juste et si expressive, désignait-elle autrefois les Fabriques en les nommant simplement l'*Œuvre*, comme pour nous faire entendre qu'elle n'en connaissait pas de

[1] Sainte Élisabeth de Hongrie.

plus éminente ; qu'elle est, à proprement parler, l'œuvre principale, l'œuvre par excellence, et qu'en présence de celles-là toutes les autres méritent à peine d'être nommées.

Comprenez donc l'insigne distinction dont vous êtes honorés, ô vous tous qui siégez dans les conseils où s'agitent les questions, où se prennent les délibérations qui intéressent le service du ministère et la dignité du culte ! Vous êtes les successeurs des Laurent et des Etienne, ces fidèles gardiens du trésor de l'Eglise, toujours prêts à livrer jusqu'à leurs âmes pour la conservation du dépôt confié à leur foi ! Vous suppléez l'Evêque dans une des fonctions les plus importantes de sa charge pastorale ; vous assistez le Pasteur en partageant avec lui des soins dont il ne pourrait seul porter le poids sans compromettre des devoirs plus immédiatement liés à la sanctification et au salut des âmes. Comme le Prêtre est le dispensateur des mystères de Dieu, vous êtes les économes temporels des biens de sa maison. Vous n'entrez pas avec lui *au delà du voile, dans le Saint des Saints*, sous la nuée mystérieuse, pour y converser avec Dieu face à face ; mais vous occupez une place éminente dans l'enceinte du temple pour veiller avec une sainte jalousie à sa parure et à sa beauté. C'est dans vos

mains que sont déposées les offrandes de la piété ; à votre fidélité que sont remis les titres des fondations ; sur votre religion que se repose avec confiance la dernière pensée des mourants, qui n'ont pas oublié de compter leur âme au nombre des légataires nommés dans leurs dispositions suprêmes. Par un privilége spécial et qui ne se reproduit peut-être dans aucune autre administration, vous êtes les élus des deux autorités ecclésiastique et civile, qui concourent parallèlement à la formation de vos conseils. Vous représentez l'Eglise, et vous représentez l'Etat, également jaloux de faire régner le bon ordre dans une comptabilité qui touche aux intérêts les plus respectables. Premiers paroissiens de vos églises respectives, vous représentez encore toute la congrégation chrétienne, qui se plaît à vous considérer comme les délégués de son zèle et de son amour pour les bienséances du culte de Dieu et la gloire de son saint temple.

Mais plus ces fonctions sont recommandables, plus elles exigent de qualités de la part de ceux qui en sont revêtus. La première condition, en tout genre d'administration, est de connaître les droits qu'elle confère et les devoirs qu'elle impose. Toute charge emporte avec elle l'obligation sacrée d'une mesure de savoir et d'instruction relative à son importance.

S'y ingérer, ou même simplement l'accepter, sans posséder cette juste suffisance, sans se promettre du moins de l'acquérir, c'est s'exposer témérairement à tomber dans une multitude de fautes ou d'erreurs plus ou moins graves, plus ou moins préjudiciables, et, par une conséquence nécessaire, c'est engager sérieusement la conscience. On ne pardonnerait pas à un agent ou fonctionnaire quelconque d'ignorer les instructions qui lui sont données par ses chefs pour éclairer sa marche ou régler sa comptabilité. Un Fabricien, étranger à la connaissance des décrets et des règlements concernant l'administration temporelle des églises, ne serait pas moins répréhensible, et deviendrait également responsable, devant Dieu et devant les hommes, des omissions et des fausses démarches, aussi bien que des excès de pouvoir qui auraient pour cause cette ignorance. On ne lui demande pas sans doute la science profonde du jurisconsulte. On n'attend pas de lui qu'il puisse résoudre sur-le-champ toutes les questions, souvent très-compliquées, qui peuvent s'élever dans des circonstances rares et tout exceptionnelles. Tout ce qu'on lui demande, ce sont ces notions usuelles et pratiques qui embrassent tous les cas ordinaires, cette sagesse qui sait douter du moins et consulter de plus habiles, quand surgissent des difficultés qui

sortent de l'ordre commun; cette connaissance générale des ressorts principaux qui composent l'organisation et entretiennent le jeu régulier de l'administration fabricienne; formation des budgets, reddition de comptes, renouvellement partiel des conseils et des bureaux, convocation des assemblées aux époques prescrites, transcription des délibérations sur les registres. Il ne faut pour cela ni supériorité de lumières, ni longue et pénible application, ni sacrifice considérable d'un temps que nous ne pouvons d'ailleurs mieux employer qu'à l'étude de nos devoirs. Il suffit de quelques heures de bonne volonté, d'une lecture attentive des points fondamentaux de la législation, et, si l'on veut, de l'examen comparé de ceux qui présentent, au premier aspect, des apparences de contradiction. Les bons ouvrages ne manquent pas sur cette matière. Il en est de complets et d'achevés où les plus doctes trouvent encore à apprendre [1]. Il en est de purement élémentaires, qui suffisent absolument au besoin du plus grand nombre des Fabriques [2]. Il en est de périodiques où sont tour-à-tour agitées et résolues, avec l'autorité de la réputation et du talent,

[1] *Traité de l'Administration temporelle des paroisses*; 4e édition, par M. l'abbé Affre, aujourd'hui coadjuteur de Strasbourg.

[2] *Rituel diocésain*.

les questions plus neuves que chaque jour amène sur le terrain de la discussion, sorte de cours public de droit administratif ecclésiastique, qui serait encore suivi avec profit et agrément par les esprits portés à ce genre de méditation, quand bien même il ne leur offrirait pas un intérêt d'application et d'utilité pratique [1]. Avec des connaissances sommaires qu'il est si facile de puiser à ces sources, la Fabrique ressemble à ce mécanisme qui, une fois organisé, fonctionne pour ainsi dire de lui-même. Faute de ces connaissances, le mouvement s'arrête, et l'on en est sans cesse à remonter des rouages incessamment brisés.

A cette science de la législation qui l'éclaire et le guide, le Fabricien doit joindre le zèle de ses honorables fonctions. Nous n'appelons point zèle cette inquiétude tracassière qui se mêle à tout pour tout brouiller, qui froisse les amours-propres, se crée à plaisir des difficultés, d'un grain de sable fait une montagne, et suscite plus d'embarras qu'elle n'expédie d'affaires, ni cette ardeur inconsidérée qui précipite les résolutions, brusque les améliorations, au risque de provoquer des résistances contre lesquelles viendront échouer tous ses projets de réforme.

[1] *Journal des Conseils de Fabriques*, rue Neuve-St-Marc, n° 8, à Paris.

Nous entendons par zèle cette attention sérieuse, vigilante et soutenue qu'apporte un père de famille sage et prévoyant dans le maniement de ses propres intérêts ; zèle à se rendre aux assemblées, à maintenir l'observation des réglements ; zèle à conserver les titres des fondations et à les faire renouveler en temps utile ; zèle à faire rentrer les fonds et acquitter les charges ; zèle à établir le niveau des recettes et des dépenses, et à créer de nouvelles ressources, quand la balance n'est plus égale. Zèle généreux qui s'inscrit en première ligne sur les listes de souscription, lorsque des besoins extraordinaires nécessitent un appel à la charité publique. Zèle actif et intelligent qui ne s'épargne aucun soin pour stipuler les conditions d'une entreprise, pour surveiller les réparations et s'assurer de la bonne exécution des travaux ; zèle enfin également plein de modération et de fermeté, qui ne se laisse ni décourager par les contradictions, ni refroidir par la crainte de déplaire.

On a produit souvent, à l'égard des administrations gratuites, cette observation chagrine que, si tous se montrent jaloux d'en faire partie, peu se mettent en peine d'en remplir les obligations. Nous avons une trop bonne opinion en général de la nature humaine, perfectionnée par le Christianisme,

et en particulier de notre caractère national, p ur partager ces préventions. Nous estimons, au contraire, que le dévouement est une plante qui croît naturellement sur le sol généreux de notre patrie, et qu'il n'est pas de position dans aucun ordre de fonctions publiques qui ne trouvât un grand nombre de concurrents prêts à en accepter toutes les tribulations pour la seule gloire de servir le pays et le seul bonheur d'être utiles à leurs concitoyens. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un regard sur les grandes œuvres de bienfaisance et de charité qui couvrent la France, et qui n'ont d'autres mobiles que ces purs et nobles sentiments, la foi, l'honneur, l'amour du bien et l'abnégation de soi-même. Mais tout en repoussant un reproche qui, pris dans sa généralité, est évidemment empreint d'exagération et d'injustice, avouons cependant que plus d'un exemple de négligence et d'incurie a pu fournir un prétexte à cette censure sévère, soit qu'il faille en accuser des choix aveugles et irréfléchis, soit qu'on doive plutôt l'attribuer à l'absence de cette considération qui n'accompagne pas toujours, comme cela devrait être, le mérite des devoirs obscurs remplis avec conscience et fidélité, et à laquelle le dévouement le plus désintéressé n'est pas lui-même insensible.

Et, pour ne parler ici que des Fabriques, que

voyons-nous trop souvent dans ces administrations? Des présidents dont le fauteuil reste toujours inoccupé, des conseillers qui ne délibèrent point, des secrétaires et des trésoriers, qui n'ont de leurs attributions que le titre nominal et purement honorifique ; des Fabriciens aussi étrangers aux affaires de leur église que s'ils n'étaient pas spécialement députés pour y avoir l'œil et la main, sachant à peine si leurs noms sont portés sur les ordonnances ou arrêtés d'organisation, n'acceptant de leurs fonctions que les prérogatives et en répudiant toutes les charges, n'appréciant l'honneur de leur élection que par la place privilégiée qu'elle leur assigne dans le temple, et laissant d'ailleurs tout aller à l'aventure, ou parce qu'ils jugent ces détails trop minimes et trop indignes de leurs soins, ou parce qu'ils craignent en s'en occupant de troubler leur repos ou de compromettre leur popularité. On ne veut pas, dit-on, se faire d'ennemis ; et là-dessus on voit d'un œil indifférent les arrérages s'accumuler, les rentes prescrire, les redevances s'éteindre, et tout le poids des mesures odieuses retomber sur le Pasteur, à qui ne devrait échoir en considération de sa qualité de père et de son ministère de conciliation et de paix, que la partie gracieuse de l'administration. Il en coûte, je le sais, pour soutenir des droits que les

passions contestent. Après avoir inutilement épuisé toutes les voies de la persuasion, on est forcé quelquefois de recourir aux moyens de rigueur. Mais on est bien fort, quand on a pour soi le droit et qu'on est appuyé sur le sentiment du devoir. On jouit surtout d'une bien grande liberté d'esprit et d'action, lorsqu'on est personnellement désintéressé dans la cause que l'on est appelé à défendre. Vous craignez de vous faire des ennemis en réclamant ce qui est juste? Mais croyez-vous gagner la faveur populaire par un acte de faiblesse qui, à raison de votre office, est une véritable prévarication? Et cette faveur n'est-elle pas plutôt acquise au mandataire impartial qui, sans amour comme sans haine, poursuit indistinctement à l'égard de tous l'accomplissement d'une tâche sacrée? Est-ce, après tout, pour faire de la popularité, et non pour vous conduire en bon et loyal Fabricien, que vous avez reçu l'investiture de vos pouvoirs? Vous craignez de vous faire des ennemis? Mais la religion du devoir, mais la sainteté des engagements, mais la conscience, mais le compte qu'il faudra rendre au juste Juge, ne méritent-ils pas aussi que vous leur donniez quelque attention? Voilà ce que vous deviez considérer avant de vous engager dans des fonctions qui demandent du caractère; et, si vous ne vous sentez pas le

courage de les remplir, ayez du moins la pudeur de les abdiquer !

Ce parti de la retraite est encore la démarche que nous oserons conseiller à tout membre de Fabrique qui n'aurait pas compris que le premier devoir de sa position est de donner le bon exemple, s'il n'aime mieux s'amender et mettre enfin sa conduite d'accord avec les bienséances de ses fonctions. Il y aurait, en effet, une contradiction trop choquante entre un service qui le rapproche sans cesse des choses saintes et une foi douteuse ou des mœurs suspectes. La loi a voulu, et nous applaudissons de grand cœur à cette sage précaution, la loi a voulu que les Fabriciens fussent choisis parmi les notables habitants des paroisses, pour avoir sans doute des garanties de lumière et d'indépendance et pour inspirer aux fidèles la confiance que les intérêts de leur église seront dignement représentés. Il est, vous le savez, plus d'une sorte de notabilités : notabilités du rang et de la fortune, notabilités de la capacité et de l'éducation. Seulement les commentateurs, d'accord sur la valeur de ce terme pris dans son acception abstraite, ne s'entendent plus aussi bien, dès qu'il s'agit d'en faire l'application aux personnes et de déterminer les limites dans lesquelles il convient d'en restreindre la signification.

Les uns veulent étendre le cercle des notables, d'autres le resserrer. Mais à nos yeux cette question est purement oiseuse, et notre manière de procéder, pour fixer le vrai sens du point en litige, nous paraît tout à la fois et plus expéditive et plus sûre. Quelque respect que nous professions pour tous les genres, comme pour tous les degrés et toutes les nuances de *notabilités*, dans leurs rapports avec les fonctions fabriciennes, il en est une qui, à notre avis, peut, au besoin, suppléer toutes les autres et qui ne peut elle-même être suppléée par aucune autre, la notabilité d'une vie sincèrement et pratiquement chrétienne. A tel ordre de la hiérarchie sociale qu'il appartienne, celui-là nous paraîtra toujours suffisamment notable qui, dans ses actions comme dans ses sentiments, se montrera fidèle serviteur de Dieu, enfant soumis de son Eglise. Aussi, expliquant elle-même sa pensée, la même loi qui a circonscrit le choix des Fabriciens dans les rangs des paroissiens *notables*, a-t-elle posé pour seconde condition et comme un corollaire de la première, qu'ils doivent être *catholiques*. Il est clair que par cette nouvelle disposition, elle a voulu donner une garantie de plus à la communion dont les Fabriques administrent les intérêts temporels. Or, de quels catholiques entendez-vous donc qu'elle veuille par-

ler? Est-ce de ces hommes orthodoxes de nom, et dissidents dans les œuvres; catholiques par le hasard de la naissance et infidèles par le choix libre de leur propre volonté; enfants de l'Eglise par leur baptême, mais enfants ingrats et rebelles qui font monter la rougeur au front de leur mère; de ces hommes sans Dieu et sans foi, pires peut-être que l'hérétique et l'infidèle, parce que ceux-ci du moins ont un culte et des croyances qu'ils respectent, tandis que ceux-là affichent un égal mépris et une égale indifférence pour toute Religion? Qui oserait le dire et faire cette injure à la loi? Ici son esprit ressort trop manifestement de la lettre elle-même. Elle n'a pu et n'a dû entendre, sous peine de se contredire, et une loi est toujours conséquente et logique; elle n'a pu et n'a dû entendre, à moins qu'on ne lui prête une intention de moquerie ou de sarcasme, et une loi est toujours grave et sérieuse; elle n'a pu et n'a dû entendre, par ce nom de *catholiques*, que des hommes attachés de cœur et de conviction à la foi de leurs pères, faisant une profession ouverte et déclarée de croire tout ce qu'elle enseigne, d'espérer tout ce qu'elle promet, d'observer religieusement tout ce qu'elle commande, des hommes dignes enfin de servir en tous points de modèles à toute la congrégation paroissiale.

Vous l'entendez, N. T. C. F., vous tous qui êtes associés dans la sollicitude temporelle des églises. La loi des hommes, comme la loi de Dieu, comme la loi de la conscience, vous fait un devoir d'honorer vos fonctions par l'édification de vos exemples. Qu'on vous voie donc assidus aux divins offices, attentifs à la parole sainte, prêtant, quand l'occasion le demande, votre assistance au Pasteur pour le bon ordre des cérémonies et le chant des louanges de Dieu. Qu'on vous voie surtout satisfaire à ces deux grands préceptes, fondement de toute la vie chrétienne et sans l'accomplissement desquels la profession du catholicisme n'est plus qu'une formule vaine et dérisoire, la confession des péchés et la participation à la Table eucharistique. Ce n'est pas sans dessein que l'Eglise vous fait asseoir dans ce banc d'honneur qui vous donne en spectacle à tous les regards. Ce siége éminent que vous occupez dans la maison de Dieu n'est pas seulement une distinction, il est un enseignement. Comme il vous sépare de la multitude et vous élève au-dessus de vos frères, brillez aussi dans l'assemblée sainte par lé double éclat de la foi et des œuvres, et que le peuple fidèle apprenne de votre gravité, de votre recueillement, de votre religion profonde en présence de la suprême Majesté, le respect qu'il doit à

son temple, et la pieuse frayeur dont il doit être saisi pendant la célébration des redoutables Mystères.

Instruction, dévouement, édification, voilà donc les mérites qui doivent distinguer les administrateurs des Fabriques ! Joignons-y un juste tribut de déférence et d'égard pour le Pasteur. Le Curé est aussi membre de la Fabrique, et en cette qualité, il a sa voix, son action, son influence, comme les autres Fabriciens. Des circonstances particulières lui donnent même un caractère à part dans ces assemblées. Il est Fabricien, non par le choix des hommes, mais en vertu même de son institution et par une prérogative inhérente à sa charge. Sa présence est de droit dans les conseils qui délibèrent, comme dans les bureaux qui exécutent. Administrateur pour ainsi dire immuable et perpétuel, seul il reste à son poste, quand tout change et se renouvelle autour de lui. Si le législateur ne lui a pas accordé une plus large part d'attributions qu'à ses collègues, c'est qu'il a jugé sans doute inutile de consacrer plus expressément une prépondérance que ne peuvent manquer de lui assurer, auprès de toute assemblée qui se respecte elle-même, ses vertus, ses lumières, son expérience et sa longue habitude des affaires de l'Eglise, sa connaissance plus approfondie des règlements et des canons, cet intérêt plus direct qu'il

porte au bon ordre et ce sentiment plus élevé de la dignité du culte qu'il puise dans la vivacité et la tendresse de sa foi. Qu'était-il besoin, en effet, de dispositions plus explicites en faveur de son autorité, lorsque tant de motifs se réunissent pour lui attribuer la part principale dans le gouvernement, et le constituer en quelque sorte, sinon l'arbitre, du moins le modérateur-né des délibérations?

Mais indépendamment de sa qualité de membre de la Fabrique, il est Pasteur, il est père, et à ce titre il a de nouveaux droits à la considération et à la bienveillance de ses collègues. Le ministère pastoral est, dans ces jours mauvais, si hérissé de difficultés! tant de contradictions l'éprouvent! tant d'amertumes l'abreuvent! A qui le Pasteur poursuivi par la calomnie, accablé par l'injustice, découragé par l'ingratitude, demandera-t-il secours et consolation, s'il n'en trouve pas dans l'élite de ses paroissiens, dans ceux qui semblent placés tout exprès à ses côtés pour être ses protecteurs naturels? Combien donc ils comprennent mal l'esprit de leur institution, les Fabriciens qui, au lieu de lui prêter noblement l'appui de leur influence, se rangeraient eux-mêmes au nombre de ses ennemis et de ses détracteurs? Nous ne prétendons pas que le Pasteur soit à l'abri de toute faute et de toute erreur.

Où est la vertu qui n'a pas d'ombres? quel est le mortel qui oserait se flatter de ne jamais faillir? La perfection absolue n'est pas de la terre. Mais si, dans les circonstances heureusement très-rares où un Pasteur serait réellement répréhensible, il est permis de réclamer consciencieusement, d'avertir charitablement, et tout au plus de se plaindre tout bas à l'oreille de l'Eglise, laissant aux supérieurs le soin d'en ordonner selon leur sagesse et la grace qu'ils ont reçue pour gouverner la maison de Dieu. Que penser de ces Fabriciens sans pudeur qui ne craindraient pas d'encourir la malédiction de Cham, en révélant la confusion de leur père? Que penser de ceux qui, sans autre motif qu'une prévention aveugle, le harcellent d'une haine gratuite, fomentant les troubles, entretenant les divisions, attisant les mécontentements et réputant toute manœuvre honnête, intrigues, cabales, délations, dénigrement, dès qu'elle peut servir leurs vues passionnées. Nous dépasserions de beaucoup les limites que nous nous sommes prescrites, si nous voulions signaler ici tous les travers et tous les abus où peuvent donner des Fabriciens, par une fausse appréciation de leurs droits et de leurs devoirs; et cette affectation d'omnipotence qui s'érige en juge des nominations canoniques, se prononce en arbitre des cas de destitution,

comme si les dispositions réglementaires, qui attribuent aux Marguilliers [1] le simple droit de constater le fait d'une prise de possession, leur donnaient celui d'entreprendre sur l'indépendance de l'autorité ecclésiastique et d'en contrôler le légitime exercice; et cette confusion de comptabilités diverses qui détourne les fonds de l'autel à des usages profanes ou tout au moins étrangers; et ces refus arbitraires et tyranniques d'ouvrir au Pasteur les crédits nécessaires pour les détails les plus indispensables du culte, lésinerie insultante à la fois et vétilleuse qui lui marchande la cire, épilogue sur le linge, chicane sur l'encens, spécule sur l'huile de la lampe du sanctuaire et rappelle ce cri accusateur, porté autrefois au tribunal du Siége apostolique par les religieux d'un monastère contre la cruelle et sacrilége avarice de leur abbé : *Saint Père, il nous mesure jusqu'au sang de J.-C.!*

Si nous n'avons pas dissimulé aux membres des Fabriques l'étendue et la gravité de leurs devoirs, nous ne laisserons pas ignorer non plus aux fidèles des paroisses les obligations non moins sacrées qui les lient envers ces respectables administrateurs. Nous

[1] Ainsi nommés parce qu'ils apposaient autrefois leur signature sur la *marge* du registre des délibérations. On fait aussi dériver ce mot de *Matricularii*.

vous demanderons d'abord pour eux, N. T. C. F., ces témoignages d'honneur et de confiance, ces sentiments de gratitude dont leur caractère et la mission qu'ils exercent au milieu de vous les rendent si dignes. Ils vous suppléent dans le service que leur dévouement a accepté : les sollicitudes qu'ils se donnent, ils vous les épargnent : ils veillent pour vous à la conservation de vos églises, à l'entretien de vos autels, à la décence du culte divin, à tout ce que vous avez de plus cher et de plus sacré. Tandis que dans la plupart des autres administrations le zèle est sans cesse stimulé par un intérêt de fortune, par une perspective d'avancement, par un attrait de gloire ou de renommée, ou par cet éclat dont s'environnent les hautes positions, le modeste Fabricien voue des soins désintéressés à des fonctions obscures qui ne lui rapportent trop souvent que des dégoûts et des chagrins. Ah! qu'il trouve du moins dans les sympathies de vos cœurs reconnaissants une douce et noble compensation des avantages mondains qui n'approchent point de son humble sphère. A cette récompense de leurs utiles travaux, la seule qu'ils ambitionnent, après la satisfaction de faire le bien dans le secret, sous les yeux de *Dieu qui voit dans le secret*, joignez ces aimables et encourageantes attentions qui rendent

à vos administrateurs leur tâche plus facile et plus légère. Accordez-leur faveur et assistance dans tout ce qu'ils méditent pour le plus grand avantage de vos établissements paroissiaux. Accueillez de vos suffrages leurs projets d'amélioration, secondez leurs entreprises de votre assentiment unanime. Venez-leur généreusement en aide par vos souscriptions ou prestations volontaires, lorsque l'insuffisance de leurs ressources les force de recourir à vos pieuses libéralités. La condition du succès est tout entière dans ce concours d'actions et de volontés, sans lequel on ne peut espérer d'obtenir des résultats complets et durables. Mais ce que nous vous demandons par-dessus tout, c'est une déférence absolue à leurs décisions, un acquiescement sans réserve aux mesures qu'ils croient devoir adopter dans le ressort légal de leurs attributions, alors même que ces décisions et ces mesures contrarieraient vos vues personnelles, ou blesseraient des prétentions qu'aucun titre valable ne justifie.

L'administration des Fabriques est comprise, comme toutes les autres, et eu égard à sa nature et à son objet, plus directement peut-être que toutes les autres, dans le précepte divin qui nous commande le respect et la soumission à nos supérieurs. Ne nous lassons pas plus de proclamer ce principe, consé-

cration du pouvoir, ennoblissement de la dépendance, que les passions ne se lassent de le méconnaître et de le contredire : *Toute puissance vient de Dieu, et quiconque résiste à la puissance résiste à la volonté de Dieu même*[1]. Il n'y a point lieu ici de s'arrêter à la considération de la personne, ou à la mesure d'autorité qui lui est départie. Ainsi que Dieu est grand dans le moins apparent comme dans le plus éclatant de ses ouvrages; la communication de sa principauté souveraine est également respectable, quel que soit le front qu'elle ait touché, et à quelque degré des pouvoirs sociaux que cette céleste émanation rayonne. Nous le disons donc aux grands et aux petits, parce qu'il ne peut y avoir de faveur, d'exception, d'inégalité devant la loi de la conscience. Demeurez soumis à vos Fabriciens dans tout ce qu'ils règlent selon leur jugement et selon leurs droits, pour la meilleure administration des intérêts qui leur sont confiés. Acquittez-vous religieusement envers eux de ce qui est juste. Versez dans leurs mains, aux échéances, vos redevances et vos annuités, sans attendre même qu'ils les réclament. Epargnez-leur, en vous exécutant vous-mêmes de bonne grace, des voies de rigueur qui coûtent

[1] Non est potestas nisi à Deo.... Itaquè qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit. ROM. XIII. 1, 2.

toujours à leur sensibilité. Soyez-leur soumis, soit qu'ils déterminent la taxe et le placement des bancs et des chaises, soit qu'ils réforment d'anciens abus, soit qu'ils arrêtent la prescription de telle usurpation et de telle servitude, soit qu'ils se refusent à reconnaître certains priviléges dont l'origine est respectable sans doute, mais qui ne pourraient être maintenus qu'au préjudice des droits qu'ils ont mission de faire prévaloir. En ce qui touche la révocation de ces priviléges, la loi s'est montrée rigoureuse peut-être. Mais cette loi, vos Fabriciens ne l'ont point faite, ils n'ont point qualité pour en modifier les dispositions : toute leur action se borne à la faire exécuter. Qu'arriverait-il s'ils ne pouvaient remplir les obligations de leur charge sans exciter des orages, sans soulever des haines, sans voir se former contre eux une ligue formidable de prétentions mécontentes, de rivalités jalouses et de vanités blessées? Ils se fatigueraient bientôt de travailler une terre où ils n'auraient à recueillir que des épines. Vous ne trouveriez plus dans vos paroisses de caractères assez forts, de courages assez intrépides, de victimes assez résignées pour se dévouer à ce labeur ingrat, et les intérêts de vos églises ne tarderaient pas à périr faute de protecteurs, ou passeraient dans les mains les moins dignes de les défendre.

Mais c'est de vous principalement, N. T. C. F. dans le sacerdoce et nos bien-aimés Coopérateurs dans le gouvernement des églises, que nous nous promettons une intervention plus empressée, plus intelligente et plus efficace pour la parfaite organisation des Fabriques et la régularité de leurs opérations. Vous y aurez toujours la part principale, quand vous le voudrez, quand vous saurez ménager avec discrétion et sagesse l'ascendant que vous assurent votre caractère, vos lumières et votre zèle pour les choses de Dieu. Déjà les résultats les plus satisfaisants ont couronné les soins actifs et persévérants que vous avez donnés à l'accomplissement de cette portion si importante de votre tâche pastorale. Nous avons pu juger, dans notre seconde visite générale, qui a fait passer une à une sous nos yeux toutes les Fabriques du diocèse, combien ces établissements avaient gagné en un petit nombre d'années, sous le rapport de l'ordre et de la légalité. Mais cette situation plus normale que vos efforts ont si heureusement établie, il importe de l'entretenir, de l'améliorer même, s'il est possible, et de la perfectionner. Le mécanisme d'une Fabrique, sans être des plus compliqués, se compose néanmoins de ressorts si fragiles qu'ils se briseraient bientôt, si vous n'aviez l'œil toujours ouvert pour en suivre tous les mou-

vements. Usez donc des attributions que la loi vous reconnaît et que vous confère votre titre de Pasteur. Les règlements à la main, rappelez sans cesse aux Fabriciens, comme aux Marguilliers, ce qu'ils ont à prévoir et à observer pour s'acquitter dignement de leurs fonctions respectives. Gardez que les bureaux et les conseils, à défaut des renouvellements prescrits par les ordonnances, n'encourent une déchéance qui frapperait leurs actes de nullité. Veillez à la tenue régulière de la comptabilité, à la préparation comme à la production en temps opportun, des états de recette et de dépense. Vos églises, vos cimetières, vos maisons presbytérales, l'existence de vos vicaires, y sont également intéressés. Si minimes que soient vos revenus, si faible que soit la population de votre paroisse, ne laissez pas de vous conformer de point en point aux règlements, comme si vous opériez sur les plus larges bases. Ne donnons pas l'ombre même d'un prétexte à cette malveillance, qui considère d'un œil jaloux ce reste tel quel d'action administrative qui nous est laissé, et qui ne demanderait pas mieux que de voir cette administration concentrée comme toutes les autres dans des mains exclusivement laïques. Nous ne voudrions pas troubler votre sécurité par de vaines terreurs. Mais nous ne pouvons et ne devons pas

vous taire que plus d'un symptôme menaçant [1] nous inspire à ce sujet de sérieuses alarmes. Déjà des accusations de négligence et d'impéritie se sont fait entendre. Déjà des plaintes se sont élevées là où la plainte a le plus de retentissement [2], déjà ont été énoncées des propositions formelles de séculariser entièrement les Fabriques. La sagesse et la bienveillance de l'administration supérieure [3] nous sont un garant qu'elle appréciera, selon leur valeur, des reproches injustes ou tout au moins exagérés, reproches que, pour ce qui nous concerne, l'état satisfaisant de nos Fabriques ne nous permet pas d'accepter. Mais ces plaintes, à force de se reproduire, peuvent à la longue faire impression et amener des mesures qui entraîneraient la ruine de l'institution fabricienne.

Le philosophisme, nos très-chers Coopérateurs, ne s'est pas fait faute de reprocher au Clergé une tendance constante à empiéter sur l'autorité civile. Il n'entre pas dans notre dessein de peser ici une accusation sur laquelle nous aurons peut-être dans quelque autre circonstance l'occasion de nous expliquer. Mais en admettant que le Clergé, pour telles

[1] Voir les votes de plusieurs Conseils généraux.

[2] Discussion à la chambre des députés, le 18 janvier, à l'occasion de la pétition du sieur Hallet.

[3] Circulaire de son Exc. le Ministre des Cultes, du 15 mars 1839.

causes dont il est plus ou moins juste de le rendre responsable, ne s'est pas toujours arrêté devant cette borne précise qui fixe les limites des deux puissances, ne peut-il nous être permis de dire qu'à notre avis l'ordre séculier s'est aussi montré dans tous les temps, sans en excepter le nôtre, singulièrement jaloux de toucher à l'encensoir? Pour juger de la légitimité des griefs respectivement allégués, on n'aurait qu'à compter de part et d'autre les bénéfices et les pertes. Hélas! nos très-chers Coopérateurs, vous avez perdu cette haute tutelle que vos prédécesseurs exerçaient autrefois sur les établissements de charité publique, fondés en grande partie par les libéralités de vos Evêques! Vous avez perdu, légalement du moins, la suprême direction des petites écoles, attribution si essentielle de votre mission divine d'enseigner; ou, si quelque influence vous y est encore laissée, cette influence est souvent trop faible et vous donne une action trop bornée pour corriger les abus et les désordres qui demandent une prompte répression! Quel surcroît de disgrace, si vous perdiez encore la part qui vous revient si légitimement dans l'économie des deniers de vos églises; si les oblations des fidèles et les fondations pieuses passaient à une administration purement civile, si vous étiez contraints d'aller mendier à la

porte d'un bureau subalterne la matière des Sacrements et du Sacrifice !

Non pas, à Dieu ne plaise, que nous suspections l'intégrité des mains aussi pures qu'habiles auxquelles serait confié ce dépôt sacré ! Nous parlons des lenteurs à dévorer, des formalités à remplir, des filières éternelles par lesquelles il vous faudrait passer, avant d'obtenir satisfaction pour les besoins les plus urgents du culte. Jugez-en par les longs circuits que doivent parcourir, par les épreuves successives qu'ont à subir vos délibérations de quelque importance, avant de recevoir une sanction définitive. Nous parlons de l'opprobre imprimé au front des Pasteurs et des administrateurs des paroisses, qui seraient ainsi déclarés incapables de gérer convenablement leurs propres affaires, opprobre plus humiliant et plus cruel encore, si vous aviez la douleur de vous dire que vous l'avez encouru par votre faute ; oui, faute d'un peu de cette vigilance que nous vous demandons et qui vous aurait épargné d'amers et d'inutiles regrets. Sauvez donc, par un redoublement de zèle, ce dernier débris du naufrage où ont péri tant d'autres influences qui, quoiqu'on en dise, ont plus avancé la civilisation, ont mieux servi la cause de la gloire, de la fortune, de la liberté du pays que toutes les déclamations

des philosophes; influences, du reste, que l'histoire mieux étudiée, mieux comprise, nous montre comme une nécessité des temps, acceptée plutôt que recherchée, comme une disposition providentielle, bien plus que comme u ne usurpation de la puissance sacerdotale. Qu'on le sache bien : nous ne donnons pas un regret à la perte de cette intervention dans les affaires publiques qui ne pourrait que nous partager au détriment de nos devoirs les plus saints. Mais après avoir abandonné ces murs avancés qui nous protégeaient moins contre l'ennemi qu'ils ne nous signalaient à ses attaques, retranchons-nous fortement au cœur de la place. Acceptons la position qui nous est faite en dehors des tristes agitations qui troublent et divisent si misérablement les hommes. Tenons-nous dans le Sanctuaire, puisqu'on veut nous y enfermer. Nous ne demandons pas autre chose, en vous recommandant, nos très-chers Coopérateurs, de veiller à la conservation des droits les plus anciens et les plus sacrés de vos églises.

MANDEMENT

QUI ORDONNE

UNE QUÊTE GÉNÉRALE DANS TOUTES LES ÉGLISES DE SON DIOCÈSE.

POUR

LES VICTIMES DES DERNIÈRES INONDATIONS.

DÉCEMBRE 1840.

Les feuilles publiques vous ont apporté, N. T. C. F., la nouvelle des épouvantables sinistres qui viennent de frapper une grande partie de nos plus belles provinces; et, à défaut de ces organes de la publicité, vous n'auriez eu, ce semble, qu'à prêter l'oreille pour entendre les tonnerres lointains des éléments déchaînés, les sourds mugissements d'une inondation sans exemple dans la mémoire de plusieurs générations, mêlés aux cris déchirants des victimes et aux bruits lugubres du tocsin répétés par tous les échos de ces rives désolées. Les cataractes du ciel se sont ouvertes, les rivières et les fleuves grossis

par des pluies incessantes, ont envahi les fertiles vallées, couvert les riches côteaux, atteint la hauteur des forêts et transformé le sol en une vaste mer. Les grandes eaux sont venues battre les murs des cités, forcer les portes des palais et des chaumières; les ponts emportés, les routes et les chemins de fer brisés, les bornes des héritages effacées, ont marqué le passage du fléau dévastateur. Tout a péri dans ce nouveau déluge, et les richesses de la terre et les travaux de l'art, et les maisons et les troupeaux, et les instruments de labourage et les machines de l'industrie, et les récoltes amassées, et jusqu'à l'espoir des semences noyées dans les courants ou étouffées sous des couches épaisses de sable et de fange, rebelles à toute végétation. Les riches ont été dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, *et ceux même qui n'avaient rien*, pour nous servir de cette expression de l'Evangile, *se sont vu enlever jusqu'au triste témoignage de leur misère et de leur dénûment*[1] les haillons qui les couvrent, la couche de paille sur laquelle ils reposent, le morceau de pain noir qu'ils gardaient pour la faim du lendemain. L'invasion d'une armée conquérante, dans l'ardeur du pillage et la soif de la destruction, aurait exercé moins de ravages, aurait laissé après elle moins de

[1] Et qui non habet, et quod habet auferetur ab eo. MATTH. XIII. 12.

ruines que cette prise de possession subite, violente, inattendue, de toute une vaste région par le plus terrible et le plus indomptable des éléments.

C'est la cause de ces malheureuses contrées que nous venons plaider auprès de vous, N. T. C. F., au nom de l'humanité, au nom de la patrie, au nom de la Religion. Il ne s'agit pas de porter remède à des désastres que toute la fortune de la France serait impuissante à réparer immédiatement. La main seule du temps peut à la longue en effacer les traces désolantes. Il s'agit de pourvoir aux premiers besoins des plus nécessiteux, de donner du pain, des vêtements, un motif de courage et d'espoir à tant d'infortunés, ouvriers, laboureurs, femmes, enfants, vieillards, à qui tout manque à la fois, à l'entrée de la saison rigoureuse, je ne dis pas seulement le travail et le salaire, mais le cœur et les bras, découragés par l'excès de leurs maux. Si c'étaient des étrangers, des barbares, des ennemis même, vous leur devriez encore aide et compassion; car enfin ce sont des hommes, et tout être sensible a des entrailles pour le malheur de ses semblables. Mais ce sont des voisins, des Français, des Chrétiens, des frères; c'est votre chair et votre sang qui vous tend des mains suppliantes et qui crie vers vous. Vous voleriez au secours du naufragé nu et mourant

sur le rivage; vous le couvririez de votre manteau, vous réchaufferiez ses membres glacés; vos charitables soins le rappelleraient à la vie et le feraient renaître à l'espérance. Eh bien! la terre submergée a eu aussi ses tempêtes et ses naufrages. Vous avez devant vous, non un navire et un petit nombre de passagers échoués, mais des cités entières abîmées dans les flots, mais des concitoyens par milliers et par centaines de milliers, tristement brisés sur les écueils.

Nous le savons, N. T. C. F., pauvres vous-mêmes pour la plupart, vous ne pouvez vous imposer un sacrifice sans ajouter à vos privations. Mais si vous n'avez qu'une obole, prenez cette obole sur le trésor de votre pauvreté. Elle se multipliera comme l'huile de la veuve de Sarepta, par la bénédiction de Dieu, dans les mains de la charité qui la fera couler au sein de la souffrance. Faites pour vos compatriotes malheureux ce que vous voudriez que l'on fît pour vous-mêmes dans de semblables épreuves. Cette haute ceinture de monts escarpés, qui vous entoure comme un rempart, vous protège, peut-être, contre les dangers de l'inondation; mais d'autres calamités peuvent vous atteindre. *Le feu, la grêle, l'esprit des tempêtes; les longs hivers hérissés de neige et de glace*, les étés brûlants,

les nuées malfaisantes, *est-ce que tous ces fléaux ne sont pas enfermés dans la main puissante de Dieu*, ou *le sceau qui les tient prisonniers dans ses trésors*[1], est-il donc si dur qu'il ne puisse le rompre ? Oui, que les populations inondées de l'Ain, de l'Isère, de l'Ardèche, de la Drôme, du Gard, de Saône-et-Loire, de Vaucluse ; que cette ville de Lyon qui a rempli tous les siècles de l'Eglise du renom de sa foi et de sa charité, et dont les aumônes se répandent encore chaque jour jusqu'aux bords les plus reculés, reçoivent de vous, dans leur détresse, la pieuse assistance qu'elles vous prêteraient généreusement, si la main du Seigneur venait à s'étendre et à s'appesantir sur vous. Notre digne Clergé, qui comprend si bien ses devoirs, à une époque où il ne peut se faire pardonner sa mission divine que par des prodiges de dévouement à toutes les misères de l'humanité, vos prêtres, vos pasteurs, qui sentent battre leurs cœurs d'une émulation impatiente, au récit des miracles de zèle et d'abnégation par lesquels leurs frères dans le sacerdoce viennent de se signaler sur le théâtre des inondations, vous donneront, N. T. C. F., l'exemple des sacrifices. Le malheur vient de rendre à nos églises ce droit d'asile

[1] Nonne hæc condita sunt apud me, et signata in thesauris meis? DEUT. XXXII. 34.

que la piété de nos pères leur avait attribué au moyen-âge. Les peuples effrayés, fuyant devant la face de la colère des eaux jusqu'aux pieds du trône de la miséricorde, y ont trouvé un abri sûr. Qu'ils y trouvent aussi, dans vos miséricordieuses offrandes, un premier appareil à leurs cruelles blessures, et que, grace à votre généreuse commisération, elle reste toujours vraie, cette belle parole de nos livres saints, à savoir : Que les effusions de la charité atteignent un niveau plus élevé que le débordement des fleuves, et que *ni la multitude ni l'impétuosité de leurs courants n'a pu éteindre dans les cœurs ses saintes et généreuses flammes*[1].

[1] Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem. CANT. VIII. 7.

INSTRUCTION PASTORALE

POUR LE SAINT TEMPS DE CARÊME EN L'AN DE GRACE 1841.

SUR LE CATÉCHISME,

SON EXCELLENCE ET SON ENSEIGNEMENT.

Le saint temps du Carême, N. T. C. F., est à bon droit proclamé le *temps du salut*, le *temps favorable* par excellence, parce qu'il est le temps le plus riche en œuvres satisfactoires, en moyens de sanctification. On peut dire qu'aux autres époques de l'année la Miséricorde céleste ne répand ses graces que goutte à goutte, mais que, dans la sainte Quarantaine, elle épanche par torrents tous ses trésors. Comptez les mérites, les secours spirituels que le Carême procure à l'âme chrétienne. Vous les y trouverez tous réunis et comme accumulés dans une mesure pleine et surabondante. *Le jeûne la nourrit* [1],

[1] Cibus virtutis semper jejunium fuit. *Sanct. Ambr.*

selon la belle expression de saint Ambroise; l'abstinence l'aguerrit aux combats de la vertu, comme ces athlètes que saint Paul nous représente se préparant par de longues privations aux exercices de la lutte; l'aumône versée plus généreusement dans le sein de l'indigence rachette ses péchés; les cérémonies saintes, plus multipliées et plus touchantes, l'enveloppent comme d'une atmosphère de recueillement et de ferveur; la confession la revêt de cette aube nuptiale qui lui donne place au banquet de l'Agneau. Mais, après les œuvres de pénitence et d'expiation qui constituent le fond et la substance de l'observance quadragésimale, une des graces les plus précieuses de ces jours de bénédiction est celle de la prédication évangélique. Aussi voyons-nous l'Eglise, durant le Carême, appeler plus fréquemment ses ministres dans les chaires sacrées, et prodiguer à ses enfants, sous toutes les formes, le pain de la parole divine. Nous en prendrons occasion, N. T. C. F., de vous parler avec quelques détails de l'excellence et des avantages, non de la parole de Dieu en général, ni de la prédication solennelle que vous entendez plus rarement, mais de ce lait des faibles, de cette nourriture des enfants, de ce pain de chaque jour, de cette parole pastorale et paternelle, de cet enseignement élémentaire, le moins apprécié

peut-être, et sans contredit le plus utile, du Catéchisme enfin, abrégé de toute doctrine, sommaire de toute sagesse, l'*Alpha* et l'*Omega*, le commencement et la fin de toute instruction religieuse et morale.

Le Catéchisme!... A ce mot, vous voyez le sourire effleurer les lèvres de tout ce qui n'appartient plus à la première enfance. Il provoque les dédains de la sottise superbe comme de la sagesse moqueuse! Ouvrir un Catéchisme? Le savant croirait déroger, l'homme mûr, la femme du monde, le jeune homme, échappé d'hier des bancs des petites écoles, auraient de la peine à se persuader que cette proposition fût sérieuse. L'ignorant lui-même, depuis qu'il est devenu homme, se retranche fièrement dans cette ignorance même qu'il regarde comme un privilége de ses années. Parce que ce livre est mis d'abord dans les mains du premier âge, on ne suppose pas qu'il puisse se placer convenablement sous la main d'un âge plus avancé. On en a superficiellement parcouru les pages dans ses jeunes années. Il le fallait pour revêtir la robe de l'adolescence; mais c'en est assez pour la vie, et, loin de vouloir en faire l'objet d'une plus longue étude, on a bien plutôt hâte d'oublier le peu qu'on en a retenu.

Tels sont, N. T. C. F., les préjugés du monde, et souvent même d'une classe de chrétiens qui ne se

croient point du monde, à l'égard de ce recueil de toute vérité et de toute sagesse. Préjugés aveugles, préjugés injustes, s'il en fut jamais! Car, quel livre mérite mieux l'attention, les hommages, l'admiration, nous ne dirons pas seulement du chrétien fervent, mais de tout homme raisonnable et sage, sans en excepter l'Evangile lui-même, puisque le Catéchisme n'est autre chose que le sublime abrégé de ses dogmes et de sa morale, rédigé dans une suite méthodique et mis à la portée des plus humbles intelligences? Quel ouvrage sorti de la main des hommes embrasse, sous un plus mince volume, dans un ordre plus logique, avec des formules plus simples et dans un ensemble plus harmonieux, plus de vérités sur Dieu, sur l'homme, sur la société et les rapports qui lient entr'eux ces trois grands objets des recherches et des méditations philosophiques? Qu'on rassemble en un faisceau les écrits des plus profonds penseurs anciens et modernes, qu'on extraie de leurs conceptions ce qu'elles nous offrent de plus élevé sur la nature de Dieu, sur le principe et la destination de l'homme, et qu'on nous disc si, de tous ces fragments réunis, l'on parviendra à former un tout plus fini, plus substantiel, un corps de doctrine plus complet et plus achevé que celui que nous présente le Catéchisme! Le Catéchisme! Mais c'est

la philosophie la plus haute, c'est la Religion, c'est la théologie, c'est la science de Dieu, la reine des sciences! Quoi! vous méprisez ce livre! et vous ne prenez pas garde que là, dans un petit nombre de pages, sont renfermés tous les trésors de la sagesse de Dieu, de la sagesse de l'Eglise, de la sagesse des siècles! Supposons que ce Catéchisme, sur lequel vous ne daignez pas même jeter les yeux, fût tombé tout-à-coup sous la main d'un Socrate, d'un Platon, d'un Aristote, d'un Cicéron, ces infatigables chercheurs de vérité, nous adjurons vos consciences de déclarer si ces grands hommes ne seraient pas restés confondus d'étonnement, muets d'admiration, ravis d'un suprême plaisir de curiosité satisfaite, devant cette grande lumière soudainement levée sur eux, en présence de cette magnifique synthèse qui explique toutes les énigmes, répond à tous les doutes, rend raison de toutes les difficultés, qui relie si merveilleusement l'homme à Dieu, la terre au Ciel, les choses du temps à celles de l'éternité, et tout cela sans effort de paroles, sans ambages de discours, avec une telle clarté et limpidité de langage, qu'il suffit d'avoir des oreilles pour entendre, et un cœur docile pour croire et pour aimer!

Dans les livres des sages, que de paille inutile mêlée avec le bon grain, sans parler des plantes

parasites ou vénéneuses qui étouffent ou corrompent la vraie semence ! Là, rien que du froment pur, la vérité nue et sans alliage. Le philosophe cherche, hésite, tâtonne, comme dans les ténèbres ; il approche quelquefois de la vérité. Mais, au moment où vous croyez qu'il va la saisir, vous le voyez reculer et s'enfuir jusqu'à l'extrémité opposée, ou par la peur que sa vue lui cause, ou par l'inconséquence et la faiblesse de son esprit ; et telle est l'infirmité de la raison humaine, abandonnée à ses seules forces. Ici, point de doutes, de disputes, de contradictions, mais une affirmation pleine de candeur et d'autorité, qui naît de la certitude et qui la donne, et telle est la parole de l'éternelle vérité. Un Dieu pur esprit, créateur de toutes les choses visibles et invisibles, un Dieu unique en substance et complétant son être dans la Trinité des personnes avec son Verbe et son Esprit ; un Dieu heureux en lui-même et par lui-même, de toute éternité, dans la contemplation de sa propre grandeur, et manifestant dans le temps ses attributs dans une pensée d'amour, non moins que dans les intérêts de sa gloire ;... l'homme, créé dans la justice, libre, intelligent et sensible, animé d'un souffle divin et immortel, puis déchu de cet état d'innocence et de bonheur par l'abus de sa liberté, condamné aux souffrances, au travail, à la mort ;..

le Médiateur, Dieu et homme pour rapprocher et réconcilier ces deux extrêmes, prenant en pitié la nature humaine, descendant jusqu'à elle pour l'élever jusqu'à lui, la glorifiant dans sa personne, la régénérant dans son sang, la réhabilitant dans ses fins sublimes, connaître, servir, aimer Dieu, et le posséder à jamais comme récompense dans la double immortalité de son corps et de son âme, et laissant après lui tous les moyens d'entretenir cette vie nouvelle qu'il est venu donner au monde; une Eglise, *colonne de la vérité*, la prière et les sacrements, canaux de la grace; un Ministère qui continue son sacerdoce; un Sacrifice qui perpétue son expiation et qui en applique les fruits jusqu'à la fin des siècles : voilà le Catéchisme! Et quel est le nouveau prophète qui s'élèvera au milieu de nous pour poser un thème religieux plus digne de la justice, de la sagesse, de la bonté de Dieu, et qui satisfasse mieux le cœur et la raison de l'homme?

Tous les hommes sortis d'un seul homme.... Donc l'humanité tout entière, une seule famille; donc tous les enfants d'Adam, frères, sans distinction de peuples, de races, de couleurs; donc plus de Juifs et de Gentils, de Grecs et de Barbares, d'esclaves et de maîtres, sous un seul Maître et Seigneur, ou plutôt sous le Père commun que nous avons

tous au Ciel ! Mais dans cette égalité fraternelle d'origine et de destinée, des inégalités de condition, ou, pour mieux dire, des harmonies qui concourent au bien général de tout le corps social, comme, dans le corps humain, les diverses fonctions assignées à chaque membre.... Donc des supériorités domestiques, religieuses, intellectuelles, mais qui imposent des charges plus qu'elles ne confèrent des droits; donc des positions de dépendance, mais qui imposent moins des devoirs qu'elles n'assurent des avantages de bienveillance et de protection ; et de là une réciprocité de services entre les degrés divers de la hiérarchie sociale, qui rétablit l'égalité; de là tous les rapports de subordination et d'autorité sans lesquels aucun ordre, et par conséquent aucune société humaine ne peut subsister, voilà encore le Catéchisme.... Et quel est le puissant organisateur qui asseiera la société sur des bases plus solides? et quel est le système économique, socialiste, *humanitaire*, phalanstérien, si vous le voulez, que l'on puisse avec avantage substituer à celui-là ! Oui, le Catéchisme, voilà le livre par excellence, le livre des grands et des petits, des illettrés et des doctes; le livre des peuples et des rois ; le livre des hommes de loisir et des travailleurs, des patrons et des ouvriers, des producteurs et des consommateurs, des

propriétaires et des prolétaires; et, si nous insistons sur ce point capital, la raison en est, N. T. C. F., que c'est pour l'avoir oublié que, préoccupés du malaise dont se plaignent les sociétés modernes, tant d'esprits sont en travail de je ne sais combien de projets d'amélioration, de redressement, d'émancipation, de progrès; triste labeur, stérile enfantement, lourd cauchemar d'où ne sont sorties, jusqu'à ce jour, que de monstrueuses théories qui ne tendent à rien de moins qu'à renverser, de fond en comble, l'ordre établi de Dieu dans le monde moral. On ne peut assez s'étonner de voir des hommes, d'ailleurs capables, et pour la plupart animés d'intentions généreuses, chercher bien loin aux maux de la société un remède qu'ils ont sous la main, marcher à côté de la vérité et passer outre comme s'ils ne la voyaient pas, demander à des combinaisons odieuses ou bizarres ce que leur offrent les premiers éléments de la doctrine chrétienne, courir, sur des mers inconnues les hasards des tempêtes et des naufrages, au risque de briser leur esquif, pour cueillir le fruit mûri dès longtemps par le soleil de la foi; comme si, en fait de progrès moral, religieux et social, il pouvait y avoir quelque découverte à espérer en dehors ou au-delà du Christianisme! Ah! que ces hommes abusés, que re-

commandent d'incontestables talents et souvent un honorable caractère, en reviennent à la simple et modeste étude du Catéchisme : qu'ils lisent seulement ce livre avec attention, sans prévention, avec ce zèle et cette bonne foi qu'ils apportent dans la recherche des moyens propres à guérir les plaies de l'humanité, et ils s'étonneront eux-mêmes d'avoir vainement poursuivi dans leurs rêves douloureux une solution que la Religion de J.-C. a donnée, depuis dix-huit siècles, à leurs problèmes. Avec la Foi, l'Espérance et la Charité que nous enseigne le Catéchisme : la Foi, qui présente à nos adorations un Dieu, né dans une étable, vivant pauvre et persécuté et mourant sur une croix; l'Epérance, qui nous promet, dans une vie meilleure, la réparation des injures de celle-ci; la Charité, qui reproduit, à l'égard de l'indigent, du malade, de l'orphelin, les soins de la Providence pour les oiseaux du ciel et le lis de la vallée. Avec ces trois vertus, mais sincèrement et religieusement pratiquées, vous sècherez plus de larmes, vous fermerez plus de blessures, vous calmerez plus de souffrances qu'avec toutes ces panacées universelles que de prétendus régénérateurs nous débitent, du haut de leur chaire, comme un baume souverain à toutes nos douleurs!

Nous n'avons encore parlé que du Catéchisme

considéré en lui-même, en tant que résumé de la doctrine chrétienne. Si maintenant nous l'envisageons comme enseignement, quelle plus ample matière ne fournit-il pas, sous ce nouveau point de vue, à l'admiration du sage et à la reconnaissance des peuples ?

Enseignement du Catéchisme, enseignement moralisateur et civilisateur. L'homme est à peine ébauché par la génération charnelle. Pour avoir le complément de son être, *il faut*, selon la forte expression de l'Evangile, *qu'il naisse une seconde fois* [1]. Il est une *lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde* [2], et sans laquelle son esprit, son cœur, sa conscience ne seraient que ténèbres. Cette lumière, c'est la parole, non une parole quelconque, une parole humaine qui suffirait tout au plus aux besoins et aux relations de la vie des sens; mais la parole de Dieu qui donne la vie, le sentiment, l'intelligence à l'âme; et cette parole demande des prédicateurs. Car, comment les hommes l'*entendront-ils, si elle ne leur est annoncée* [3] ? Au sortir du sein maternel, cet enfant que vous avez sous les yeux possède bien toutes les conditions de la vie

[1] Oportet vos nasci denuò. JOAN. III. 7.
[2] Lux quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. JOAN. I. 9.
[3] Quomodò audient sine prædicante. ROM. X. 14.

matérielle; mais, s'il n'est illuminé d'un rayon du Ciel, il ne s'élèvera pas au-dessus du niveau de la brute, si même il ne descend d'un degré au-dessous; faute de cet instinct qui supplée en elle la faculté de juger et de raisonner, vous n'aurez point un homme, et vous aurez moins qu'un animal. Multipliez les êtres de cette espèce, vous aurez des couples et des petits, vous n'aurez point de familles et de société. Or, voilà le grand, l'immense service que l'enseignement du Catéchisme rend à l'humanité, de greffer sur l'être purement matériel et organique, l'être moral, religieux et social; de créer, nous ne disons pas seulement des Chrétiens, mais des hommes et des citoyens.

Des écrivains hostiles ou peu réfléchis qui ne voient rien en dehors du mouvement politique, scientifique, industriel, qui les absorbe exclusivement, s'avisent quelquefois de demander avec une ironie mal déguisée ce que font nos prêtres, aujourd'hui surtout qu'une incroyable préoccupation du milieu, dans lequel ils vivent, leur persuade que le Catholicisme a fait son temps, qu'il est mort à n'en pas revenir et qu'il ne s'agit plus que d'enregistrer l'acte authentique de ses funérailles. *Ce que font les prêtres?* A la vérité, ils restent étrangers à vos débats, à vos intrigues, à vos passions politiques;

ils vous laissent le champ libre dans la discussion et le maniement des intérêts publics, appuyés sur ce principe que les affaires de ce monde se traitent et se décident dans des conseils plus élevés que ceux de la terre, et que les volontés des hommes, alors même qu'elles se prononcent dans leur libre activité, ne sont sous la main souveraine de Dieu que les souples instruments de ses décrets. Il est encore vrai que, sans réprouver ces nouveaux procédés des arts, ces grandes découvertes de l'industrie, qui peuvent changer la face de l'ancien monde, au lieu de les prôner avec engouement ils en attendent sagement les résultats pour les mieux juger, se réservant toutefois de les faire servir aux desseins cachés de Dieu, lorsque leur utilité providentielle sera constatée; et quant aux progrès de la science, s'ils ne peuvent toujours y contribuer de leurs moyens, ils en suivent du moins avec intérêt la marche ascendante, et c'est avec bonheur qu'ils voient s'opérer chaque jour cette réconciliation du savoir et de la foi, objet de tous leurs vœux. Mais est-ce à dire pour cela qu'ils soient oisifs, et que leur ministère soit frappé désormais d'impuissance et de stérilité? *Ce que font nos prêtres?* Vous pourriez le demander aux îles de l'Océanie, aux rivages du Tonquin et de la Cochinchine, où, à l'éternelle gloire du nom

chrétien et du nom français, ils plantent, au prix de leur sueur et de leur sang, l'étendard de notre salut et le drapeau de notre civilisation ; ou, si vous aimez mieux les voir à l'œuvre sur un théâtre plus rapproché de vous, vous pourriez consulter les témoignages de l'Eglise d'Afrique, sortant de ses ruines pleine d'avenir et brillante d'espérances à la voix d'un nouvel Augustin; de l'Eglise de Corse, où les haines héréditaires s'éteignent, où la vengeance laisse tomber ses poignards, à l'évangélique parole de l'Ange de paix préposé à sa garde; des maisons pénitentiaires de Bordeaux et de ses colonies agricoles, qui font tant d'honneur au caractère du prêtre et prouvent à quel degré il possède le génie du bien. Vous pourriez interroger les souvenirs encore vivants de la Capitale, alors qu'un noir fléau, s'abattant sur elle comme sur une proie, y précipitait les funérailles et y multipliait les orphelins; les souvenirs plus récents encore de la seconde ville du royaume, quand les peuples éperdus, sauvant à peine leur vie de la fureur des eaux, se sont vus recueillis, vêtus, nourris par la même main qui les bénit tous les jours au nom du Ciel.

Mais en dehors de ces vocations d'élite et de ces circonstances plus rares; où se déploie dans toute sa grandeur et dans sa puissante énergie le caractère

du prêtre catholique, vos yeux sont-ils assez distraits ou prévenus pour ne pas voir l'action féconde et continue qu'il exerce dans son ministère ordinaire sur la société, sans bruit, il est vrai, sans éclat, mais avec des fruits que la nature humaine ne saurait assez reconnaître. Et, sans parler ici des malheurs obscurs qu'il console, des larmes ignorées qu'il essuie, des blessures secrètes qu'il cicatrise, du mal qu'il répare ou prévient et du bien qu'il provoque et encourage, qui ne voit que le simple enseignement du Catéchisme est à lui seul un bienfait immense qui lui assure des droits à la considération et à la reconnaissance des hommes? Vous demandez *ce que font nos prêtres?* Le voici. Tandis que vos procédés ingénieux et l'application de vos théories savantes transforment les machines en hommes et les hommes en machines, les prêtres, les pasteurs, dispersés sur tous les points du territoire, s'occupent à former des êtres moraux, religieux, sociaux. A mesure que naissent et se succèdent les générations, ces générations passent devant eux, et ils versent sur elles la vérité. Tout ce qu'il y a de croyance religieuse, d'idées morales, de sentiments du beau, du juste et de l'honnête, de notions précises de droits et de devoirs dans les masses populaires, elles le tiennent de cette première initiation.

Il ne vous servirait à rien de dire qu'elles peuvent aussi en être redevables à la société, à l'éducation privée ou publique, aux lumières naturelles de la raison. Vous ne feriez que reculer la question, sans la résoudre. Car la raison, qui est-ce qui l'éclaire? Et la société, et vous-même, qui parlez en son nom, de qui avez-vous reçu ces idées, ces notions, ces principes? Et, ce que vos écoles en conservent encore, où l'ont-elles puisé? Les voyez-vous éclore spontanément dans la raison des Cafres et des Hottentots? Les voyez-vous transmises par l'éducation chez les Groënlandais et les Esquimaux? Les voyez-vous germer et fleurir dans les sociétés du Caucase et du Thibet? *Ce que font nos prêtres?* Le Catéchisme à la main, ils enseignent aux pauvres la résignation, aux favoris de la fortune la modération et la compatissance; ils forment des enfants dociles et respectueux envers les auteurs de leurs jours, des maîtres humains, des serviteurs fidèles, non par un motif de crainte, mais par un *principe de conscience*[1]; des sujets paisibles et soumis aux magistrats, parce qu'ils savent que *tout pouvoir vient d'en haut*, et que celui qui *résiste au pouvoir résiste à la volonté de Dieu même*[2]: des citoyens

[1] Non solùm propter iram, sed etiam propter conscientiam. ROM. XIII. 5.

[2] Non est potestas nisi à Deo Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit. ROM. 1, 2.

éclairés et religieux, qui, en rendant fidèlement *à Dieu ce qui appartient à Dieu*, n'en apprennent que mieux à payer le double tribut de l'or et du sang qu'ils doivent à l'Etat, en retour de la protection accordée à leurs droits et de la sûreté garantie à leurs biens et à leurs personnes.

Voilà ce que font les prêtres. Ils posent les fondements de l'ordre public, ils en soutiennent les colonnes et conjurent les orages qui menacent de les ébranler. Parce que cette tâche est obscure, qu'elle se poursuit dans l'ombre et à l'écart, loin de ces scènes brillantes qui attirent les regards et appellent les applaudissements, vous daignez à peine en tenir compte. Parce que les générations vous arrivent ainsi toutes formées, toutes saturées de vérité, toutes pénétrées de l'élément divin, vous ne prenez pas garde à la main qui a préparé ces résultats. Mais essayez de supprimer cet essentiel et premier enseignement, seulement durant une période de vingt-cinq ans. Ayez seulement une génération grandie sans la parole du prêtre, du Catéchiste, ou, pour mieux dire, sans la parole que Dieu a placée sur leurs lèvres, une génération sans idée d'un Dieu créateur, sauveur, rémunérateur et vengeur; une seule génération sans conscience et sans foi, sans autre loi que vos lois, sans autre juge que

vos juges, sans autre terreur de l'avenir que la menace de vos arrêts et l'appareil de vos supplices, et, toutes les portes étant ouvertes à leur impatience, voyez quelles passions vont se ruer, quelles tempêtes elles vont soulever, quels abîmes elles vont creuser, et quels monstres nouveaux vont sortir des entrailles d'une nation athée, pour déchirer leur mère et s'en disputer les lambeaux! Ici une cruelle et à jamais déplorable expérience a été faite, et qui ne frémirait à la seule idée de la voir recommencer?

Au reste, nous ne prétendons pas que, sans cette première instruction puisée dans l'enseignement de la Doctrine Chrétienne, vous ne puissiez obtenir une civilisation factice, des dehors de mœurs, des apparences et des semblants de vertu, une société élégante et polie, parée de l'éclat que donnent la science, les lettres, les beaux-arts, et richement dotée de tout ce qui peut embellir l'existence matérielle. Vous aurez des formes, des accessoires brillants, une vaine décoration de théâtre; mais le fond, le réel, mais l'âme, mais la vie vous manquera. Vous aurez des troupeaux de savants, d'hommes de lettres, de poètes, de politiques, de moralistes, d'artistes distingués, d'ouvriers habiles, dans le sens qu'entendait saint Augustin, quand il appelait les anciens

Romains des *animaux de gloire*[1]. Mais encore une fois tout cela n'est pas l'homme, n'est pas la société. Vous aurez la nourriture qui périt, le pain qui n'empêche pas de mourir; mais vous n'aurez pas le pain vivant qui fait vivre les nations comme les individus, la Foi. En admettant, ce que nous sommes loin de reconnaître, qu'à l'aide de vos professeurs de morale et de leurs leçons un petit nombre d'hommes trouvent dans une nature plus élevée, dans leur intérêt personnel, dans un sentiment d'honneur ou de crainte, un contre-poids à leurs passions et un supplément à l'instruction religieuse, que ferez-vous de l'immense majorité de la population abandonnée à ses instincts aveugles, à ses appétits grossiers, aigrie par les privations et la souffrance, dévorée d'envie encore plus que de besoins? Jugez-en par ces troupes de petits ouvriers, perdus, ruinés corps et âme, qui ne fréquentent plus le Catéchisme, attendu que l'usine, l'atelier, la mécanique impitoyable, leur infligent le travail de tous les jours et de toutes les heures, sous peine de manquer de pain. Jeunes plantes, desséchées faute d'air et de lumière, avant d'avoir donné leurs fleurs, et qui commencent à jeter une odeur de corruption et de mort, parce que la prière ne les rafraîchit point,

[1] Animalia gloriæ. *S. Aug.*

parce que leurs feuilles ne se sont pas épanouies aux rayons de la Foi et que la rosée de la parole divine n'a point humecté leurs racines. Vous en jugerez mieux encore par ces populations abruties, confusément entassées dans les bas quartiers des grandes capitales, naissant, vivant et mourant dans leurs sombres repaires, non pas comme le sauvage dans sa hutte, mais comme les bêtes des forêts dans leurs antres et leurs tanières, sans idée de Dieu, de morale, de famille, de patrie; chancre hideux qui gagne de proche en proche les campagnes les plus voisines, dévorant dans sa marche toute tradition sainte, tout sentiment de religion, tout principe de vertu, pareil à ces sables vivants de la Haute-Egypte que l'on voit s'avancer sur les terres fertiles avec une sorte d'intelligence et de volonté de destruction, faisant après eux le désert, couvrant de leurs flots amoncelés les temples, les colonnes, les mausolées, merveilleux monuments des anciens âges, et menaçant d'une prochaine stérilité la plus riche et la plus luxueuse végétation de l'univers. Un vernis de civilisation, une couche de décence et d'habitudes sociales dissimule, dans les temps sereins, le vide affreux, les noires profondeurs de ces âmes dégradées; mais que le vent brûlant de l'émeute vienne à souffler, et vous serez témoin d'un spectacle dont

les horreurs et les rugissements de l'abîme infernal peuvent seuls donner une idée. Or, voilà le mal que le prêtre, avec l'enseignement du Catéchisme, empêche de s'étendre et de devenir général. Au milieu de l'effervescence et du désordre presque universel des esprits, c'est encore sur le fond d'idées transmises par cet enseignement, sur cette provision de sagesse et de doctrine que vit notre société. Ne demandez donc plus ce que font les prêtres. Avec les notions du juste et de l'injuste, avec la connaissance et le sentiment de Dieu, de sa crainte, de son amour, semées de bonne heure par leurs soins dans l'esprit et le cœur de la jeunesse, ils préparent des générations honnêtes, laborieuses, paisibles; ils sauvent de l'oubli le peu qui nous reste de principes conservateurs. Ils sont encore, comme aux premiers temps de leur mission, la *lumière qui éclaire le monde, le sel qui préserve la terre*[1] de l'affadissement et de la corruption; et, cassant les arrêts injustes ou irréfléchis de la haine ou de la prévention, la voix de la sagesse, de la raison, de la saine politique les proclamera toujours les premiers, les véritables, les indispensables instituteurs des peuples.

Enseignement du Catéchisme, enseignement po-

[1] Vos estis lux mundi... Vos estis sal terræ. MATTH. V. 13, 14.

pulaire et vraiment libéral, dans la sincère acception de ce mot si noble dont on a tant abusé. Les anciens cultes renfermaient les mystères dans les temples et les tenaient en quelque sorte sous le sceau, comme choses interdites aux regards et à l'oreille du vulgaire. Hors un petit nombre d'initiés, tout le reste était réputé profane et *indigne de converser avec les dieux* [1]. La foule s'arrêtait à la porte de l'édifice sacré, ce qui explique les proportions exiguës de son enceinte, et ne pouvait pénétrer jusqu'au sanctuaire. Les philosophes, tant anciens que modernes, se sont réservé aussi le monopole de la vérité. Pythagore, Socrate, Platon, donnaient leurs leçons à un cercle de disciples choisis, avec défense de les divulguer. Un de nos plus célèbres sophistes disait : « Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir. » Tel est le mépris qu'une superstition jalouse ou une sagesse égoïste faisait du peuple, des pauvres et des petits. Le Christianisme, ou l'Eglise, qui en est l'expression et la parole vivante, a procédé plus largement. Elle n'a pas deux enseignements, l'un public pour le profane vulgaire, l'autre secret pour des adeptes privilégiés. Depuis que son divin Fondateur a dit :

[1] Exceptis diis, quorum non est cum hominibus conversatio. DANIEL. II. 11.

Laissez venir à moi les enfants et gardez-vous de les éloigner, parce que le royaume des Cieux leur appartient[1], toute une grande révolution s'est opérée, et la face de la terre a été renouvelée. Comme au premier jour de la création, le Tout-Puissant a proféré cette parole sur les ténèbres qui couvraient la terre : *Que la lumière soit faite, et la lumière a été faite*[2]. Tout ce qui était infirme, dépendant par la faiblesse de l'âge, du sexe, de la condition, et pour cela même rejeté comme une vile balayure, a été affranchi et appelé à l'héritage commun de tous les enfants de Dieu. *La vérité qui délivre*[3], devenue libre elle-même, n'a plus été le patrimoine exclusif de quelques prêtres intéressés, de quelques sages égoïstes, qui la faisaient adorer de loin, dans un profond nuage, par une multitude stupide et tremblante. Les mystères les plus élevés sont descendus à la portée, ont été mis à la discrétion de tous les esprits. Le voile du sanctuaire a été déchiré : les eaux de la sagesse divine en sont sorties, non plus goutte à goutte, mais comme un large fleuve; elles ont inondé les places publiques, et toutes les intelligences altérées ont pu s'abreuver à

[1] Sinite parvulos venire ad me et nolite prohibere eos; talium est enim regnum Cœlorum. MATTH. XIX. 14.

[2] Fiat lux, et facta est lux. GEN. I. 3.

[3] Veritas liberabit vos. JOAN. VIII. 32.

leurs courants. Ceux qui accusent le sacerdoce chrétien de tenir le peuple dans l'ignorance pour le mieux plier à son joug, sont bien distraits, bien oublieux, ou bien injustes. C'est lui qui chaque jour fait asseoir au banquet de l'instruction, non plus seulement les heureux de la terre, les privilégiés de la fortune, l'élite de la jeunesse des métropoles et des cités, mais les *mendiants*, *les vagabonds*, *les aveugles*, *les boiteux*, convives oubliés par une philosophie superbe à la fois et parcimonieuse, et jusqu'aux plus petits enfants, auxquels *il donne l'intelligence et dont il rend la langue diserte* [1].

N'est-ce pas une chose admirable que de voir dans nos plus pauvres campagnes, comme dans nos villes les plus opulentes, une table ouverte à tous ceux qui ont faim et soif de la vérité, où tous peuvent venir se rassasier du pain de la parole, acheter sans argent le *lait et le miel des consolations divines*; de voir, dans les plus humbles églises, une chaire d'enseignement public et gratuit, et dans cette chaire, un docteur qui traite familièrement, de manière à être entendu et compris de tous, les questions devant lesquelles s'inclinaient les plus beaux génies de la Grèce et de Rome, et autour de ce doc-

[1] Intellectum dat parvulis.... linguas infantium fecit disertas. PS. CXVIII. 130. SAP. X. 21.

teur, des groupes d'enfants, de pauvres, d'ignorants, que non-seulement il ne juge pas indignes de ses leçons, mais qu'il estime au contraire la portion la plus précieuse et la plus bénie du troupeau dont il est le pasteur?

A la vérité, les gouvernements chrétiens se sont aussi occupés de l'instruction du peuple. Ils ont multiplié les écoles et les instituteurs de la jeunesse, et l'on doit leur savoir gré de leurs généreuses intentions et de leurs louables efforts. Mais qu'on veuille bien remarquer en même temps que ce souci leur est venu tard, et bien longtemps après que la Religion avait déjà pourvu à ce besoin. Qu'on n'oublie pas qu'ici, comme sur beaucoup d'autres points d'amélioration et de perfectionnement social, ils n'ont fait que marcher sur les traces de l'Eglise qui les a précédés dans la voie; que l'idée même de populariser l'instruction n'a pu leur être inspirée que par le principe chrétien fortement empreint dans les mœurs et dans les institutions des nations modernes, et qui a relevé le peuple de l'état d'abaissement où il gémissait jusqu'au jour où lui fut annoncé cette bonne nouvelle que les *pauvres allaient être évangélisés*. Qu'on fasse aussi la différence, que tout esprit raisonnable ne peut s'empêcher d'admettre, entre un enseignement qui est la vie même,

la vie essentielle de l'homme, et celui qui n'a pour objet que des avantages d'agrément ou d'utilité. Après que le prêtre a parlé, l'esprit a soufflé, le feu céleste est allumé, l'homme est né à Dieu, à la vertu, à la société. Il ne s'agit plus d'élever sur ce fondement que les détails appropriés aux convenances ou au luxe de l'édifice. Dès l'âge de douze ans, l'enfant qui a écouté les leçons du Catéchisme, a plus appris de vérités divines, morales, historiques, sociales, que les natures les plus heureusement douées des dons de l'intelligence et du génie ne peuvent en apprendre, à partir de cet âge, dans tout le cours d'une longue vie, après des études et des veilles laborieuses. Et encore, ainsi que nous le remarquions tout-à-l'heure, ce bienfait de l'instruction si libéralement dispensé par le pouvoir à toutes les classes de citoyens, devient-il souvent illusoire à l'égard de quelques-unes. L'industrie qui vit de forces, a besoin de bras, des bras les plus faibles comme les plus robustes. Elle s'empare de ces petits êtres, dès qu'ils peuvent manier un outil ou manœuvrer un rouet. Leur esprit, qui se serait développé, éclairé, fortifié au jour de l'instruction, s'éteint tristement dans l'épaisse et lourde atmosphère des travaux mécaniques. Comme ils n'entendent plus parler de Dieu, d'âme, de devoirs, ni des peines

et des récompenses qui en sont la sanction, la matière prévaut bientôt en eux sur le principe spirituel, et chaque année des générations sont dévorées dans leur germe, en attendant que le législateur, averti par le cri de la Religion et de l'humanité, mette un frein, par de sages prohibitions, à la cruelle avarice des pères et aux meurtrières exigences des maîtres.

Enseignement du Catéchisme, enseignement plein d'autorité et accompagné de cette persuasion qui emporte avec elle l'entière adhésion de l'entendement et la pleine soumission de la volonté. L'homme qui enseigne en son nom ne peut donner à ses leçons que l'autorité de l'homme. Un professeur d'athénée dans sa chaire de littérature, de philosophie, d'histoire, de législation; un auteur dans ses livres, un publiciste, du haut de la tribune qu'il s'est élevée dans ses publications périodiques, livre à ses auditeurs, au public, à ses lecteurs, sa pensée, ses conceptions, ses raisonnements et quelquefois ses rêves. Ses jugements peuvent être faux, ses méditations vaines et creuses, ses conclusions mal déduites; mais ces diverses opérations de son esprit fussent-elles vraies, droites et logiques, chacun reste libre de leur refuser son assentiment et même de les contredire, parce que la parole de l'homme n'est point

une autorité pour l'homme. Elle n'a de valeur que dans la mesure de confiance qu'on lui accorde, selon l'idée qu'on s'est faite du talent, du savoir, du caractère, de la probité de l'orateur ou de l'écrivain. Un ministre méthodiste, unitaire, piétiste, anabaptiste, lorsqu'il explique les Ecritures aux fidèles de sa secte, donne son opinion, son sentiment, son interprétation particulière : il parle d'après son goût et sa lumière intérieure, d'après son jugement et son inspiration privée ; mais il ne peut imposer sa doctrine comme symbole de foi, comme règle des mœurs, sans se mettre en flagrante contradiction avec ses propres principes, qui proclament l'indépendance de la raison individuelle dans l'interprétation des Livres saints, et même dans l'admission ou le rejet de ces mêmes livres. Il raisonne, il discute, il disserte, et voilà tout, sauf aux oreilles qui l'écoutent à l'entendre comme il leur plaît, et à le citer lui-même, au besoin, devant autant de juges qu'il compte d'auditeurs dans l'assemblée.

Il n'en va pas ainsi de l'enseignement du Catéchisme. Chaque prêtre, ou lévite catéchisant, peut dire avec vérité à son auditoire, à l'exemple du divin Maître : *La doctrine que je vous enseigne n'est pas ma doctrine, mais la doctrine du Père*

qui m'a envoyé [1]. Ici ce n'est plus un homme qui parle en son nom ; c'est un écho qui ne fait que répéter les accents d'une voix souveraine ; c'est un ambassadeur qui transmet les instructions qu'il a reçues de son prince ; et, si vous lui demandez ses lettres de créance, il vous répondra : Je parle, mais avec moi parlent tous les temps, tous les lieux, tous les hommes qu'embrasse l'orbe immense de l'unité catholique ; mais avec moi parlent tous les Pères, tous les Docteurs, tous les Conciles, toutes les traditions ; mais avec moi et comme moi parlent toutes les églises particulières, tous les pasteurs du premier et du second ordre, à commencer par le Chef suprême de la hiérarchie, et en redescendant jusqu'à l'humble lévite qui en occupe le dernier degré ; mais avec moi et comme moi parlent les Ecritures interprétées par la grande Eglise, l'Eglise universelle qui, à la considérer même humainement, nous présente l'autorité la plus haute, la plus forte, la plus imposante, parmi les siècles et les nations, qui de plus se déclare juge infaillible des controverses de la foi, et qui le prouve par la sagesse de son Fondateur, lequel n'a pu pourvoir que par ce moyen à la conservation de son œuvre et à la perpétuité de sa durée, et par la solennelle promesse qu'il lui a

[1] Mea doctrina non est mea, sed ejus, qui misit me. JOAN. VII. 16.

faite *d'être avec elle enseignant et baptisant*, non pour un temps, mais, *tous les jours, et jusqu'à ce que le siècle présent soit absorbé dans l'éternité des siècles*[1]. Ou plutôt, ce n'est plus le prêtre qui parle : ici l'homme s'efface et disparaît. C'est *Dieu* lui-même *qui* instruit et *exhorte par sa bouche*[2]. Or, s'il est libre à chacun de décliner l'autorité de la parole de l'homme, quelle raison osera se poser l'égale de la raison de Dieu, et après qu'il a parlé, que reste-t-il à faire, si ce n'est adorer, obéir et croire ?

Enseignement du Catéchisme, enseignement universel. C'est une des éminentes prérogatives de l'Eglise de marquer toutes ses œuvres du caractère de sa catholicité, destinée qu'elle est à embrasser et à réunir dans son sein l'humanité tout entière. Dès qu'elle exerce sa puissante action, elle procède avec cette générosité et cette grandeur qu'on cherche vainement dans les institutions humaines. Chez elle, rien d'étroit, de partial, de local, d'exclusif, comme dans les choses politiques, civiles, commerciales des nations. A la voir agir, on sent qu'elle est mère, parce qu'elle ne connaît aucune mesure aux épan-

[1] Euntes docete... baptizantes... et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usquè ad consummationem sæculi. MATTH. XXVIII. 19, 20.

[2] Tanquàm Deo exhortante per nos. 2. COR. V. 20.

chements de sa tendresse ; parce que nulle créature de Dieu n'est étrangère aux effusions de sa charité. Quand elle se mit à bâtir ses cathédrales, elle en dressa le plan dans des proportions si larges, qu'elle semblait vouloir y rassembler toute la terre ; et, comme si elle eût aspiré à y renfermer les trois Eglises militante, souffrante, triomphante, qui composent sa magnifique unité, elle peignait sur ses riches vitraux, au milieu des splendeurs du Ciel, le bienheureux repos de ses Saints parvenus au terme de la gloire ; et sous les dalles de ses nefs et de ses portiques, inondés des flots de ses fidèles encore dans la voie, elle scellait la tombe des morts consolés et rafraîchis par ses suffrages. Quand elle appelle ses enfants à la prière, au sacrifice, aux assemblées saintes, elle emprunte, comme pour y convoquer toute la multitude des peuples, elle emprunte à l'airain une voix qui porte plus loin son retentissement que le bronze des batailles et qui n'est égalée que par la voix de Dieu même, tonnant dans les espaces des cieux. Quand elle bénit par la main du Pontife suprême, du haut de ce temple auguste qui domine tous les autres par sa magnificence comme par sa dignité, elle envoie cette puissante bénédiction *à la ville et au monde*. Ainsi de l'enseignement de sa doctrine. Sur tous les points du globe, à tous

les aspects du ciel, dans toutes les langues parlées par les hommes, elle distribue la vérité à tous ceux qui la demandent; elle dit à tous : *Que celui qui a soif vienne à moi* [1]. Si elle admet quelque préférence, elle est toute en faveur des *faibles et des petits* [2]. Ses leçons de sagesse sont répétées dans la cabane de l'Indien, dans la chapelle de roseaux du sauvage, comme sous les voûtes de Saint-Pierre de Rome. *Comme elle veut que tous les hommes viennent à la connaissance de la vérité* [3], elle en multiplie partout les interprètes. A l'exemple de la bonté divine qui place auprès de chaque homme un ange pour le garder, elle députe à chaque langue, à chaque peuplade, à chaque tribu, un docteur pour l'instruire. La Grèce antique, école brillante du monde savant et lettré, ne comptait qu'un lycée et qu'un portique, et l'Eglise chrétienne compte autant de portiques et de lycées qu'il y a d'oratoires où quelques Fidèles peuvent s'assembler au nom de J.-C. pour entendre l'explication de sa loi. La forme littérale du Catéchisme peut varier dans les diverses églises; mais la doctrine est la même; le même pain de la parole, la même nourriture spiri-

[1] Si quis sitit, veniat ad me. JOAN. VII. 37.
[2] Si quis est parvulus, veniat ad me. PROV. IX. 4.
[3] Qui vult omnes homines ad agnitionem veritatis venire. I. TIM. II. 4.

tuelle est donnée à tous les enfants de Dieu. Le Catholique parti des rivages de l'Atlantique, qui rencontre à Rome un frère venu des régions de l'aurore, récite avec lui la même prière, professe le même symbole, nourrit dans son cœur la même espérance, et l'un et l'autre se prosternent devant le même autel, que le Romain abreuvé aux sources mêmes de la foi. Partout et toujours *un même Dieu, une même foi, un même baptême*[1]. Incomparable unité, mais non moins admirable universalité de l'enseignement catholique, qui, semblable à l'astre éclatant de l'univers, embrase le monde dans le cercle radieux qu'il décrit, en sorte que de l'orient au couchant et du midi au septentrion, *il n'est pas d'âme humaine qui puisse se dérober à la bienfaisante influence de sa douce et féconde lumière*[2].

Enseignement universel, enseignement perpétuel. C'est encore un de ces caractères de l'Eglise, dont elle empreint tout ce qui émane de son génie. Une parole a été dite une fois, il y a dix-huit siècles : *Allez, enseignez toutes les nations : prêchez l'Evangile à toute créature qui est sous le ciel*[3], et, depuis que cette mission a été donnée, elle n'a

[1] Unum baptisma, unus Deus, una fides. EPH. IV. 5.

[2] Nec est qui se abscondat à calore ejus. PS. XVIII. 7.

[3] Prædicate evangelium omni creaturæ quæ sub cœlo est. MARC. XVI. 15.

cessé de s'accomplir, et le flot de la prédication évangélique a coulé sans interruption sur toutes les faces de l'humanité. Mais si de *ses sources élevées, il a arrosé les montagnes*, il n'a pas dédaigné *d'épancher ses trésors dans les humbles vallées*[1]. Car, à dater de cette époque, c'est toujours de la bouche du prêtre que les jeunes générations ont recueilli les premières paroles de vie, de vérité et d'amour; c'est à son ministère que les peuples ont dû leur première éducation religieuse et morale; et il en sera de même jusqu'à la fin des temps, alors que *cesseront les langues, et les prophéties et la science*[2], pour faire place à la vérité, vue sans nuage et possédée dans sa plénitude. Si l'on objecte que l'on ne voit point de traces d'instruction publique pour les adolescents dans les premiers siècles de l'Eglise, la réponse est facile : c'est que l'enseignement apostolique n'était lui-même qu'un Catéchisme, une exposition sommaire et substantielle des éléments de la foi. Qu'étaient, en effet, les Apôtres et leurs successeurs immédiats, que des Catéchistes expliquant aux néophytes, aux catéchumènes, dans un langage simple et familier, l'his-

[1] Rigans montes de superioribus suis... qui emittis fontes in convallibus. PS. CIII. 14 et 11.

[2] Sive prophetiæ evacuabuntur, sive linguæ cessabunt, sive scientia destruetur. 1. COR. XIII. 8.

toire de la création, de la chute originelle, de la rédemption; leur développant la doctrine des sacrements, les prescriptions de la loi de Dieu, la nécessité de la prière et des bonnes œuvres? Et les homélies des Pères les plus renommés par leur savoir et leur éloquence, les écrits d'un saint Jean-Chrysostôme, d'un saint Clément d'Alexandrie, d'un saint Grégoire, que sont-ils autre chose, pour la plupart, que la pure explication du dogme et de la morale chrétienne, accommodée aux besoins de la partie la moins éclairée de leur auditoire? Qui n'admirerait un saint Augustin, abaissant les hauteurs de son génie pour bégayer, avec son peuple grossier d'Hippone, les rudiments du Christianisme et ne dédaignant pas d'écrire, à l'usage des ministres de la parole, les règles que son expérience lui avait indiquées comme les plus propres à initier les ignorants à la connaissance du *vrai Dieu*, de son *vrai Fils* et de la véritable Eglise !

Certes, ce n'est pas une des moindres preuves de l'excellence de l'enseignement du Catéchisme, que cette succession de grands hommes et de saints docteurs, consacrant leur voix et leur plume à ce modeste enseignement; ce n'est pas un médiocre encouragement pour ceux qui jettent après eux, dans le champ du père de famille, la divine semence,

que de se voir précédés, dans ce pieux ministère, par tout ce que les beaux siècles de l'Eglise comptent de personnages plus éminents par la foi, le génie et la vertu. Et ces glorieux exemples n'ont pas manqué à leur émulation dans des âges plus récents; et ces exemples sont si nombreux, qu'on ne sait lesquels on doit choisir et citer de préférence, ou ces fondateurs des grands ordres monastiques, un saint Dominique et un saint François-d'Assise; ou ces hommes apostoliques, un saint Vincent-Ferrier, un François-Xavier, un Jean-François-Régis, parcourant les rues et les places publiques, la clochette à la main, pour appeler le peuple à l'explication de la doctrine; ou ce chancelier de l'Université, le docte et pieux Gerson, quittant les conseils des rois et les conseils de l'Eglise, pour se faire humble répétiteur de l'alphabet de la foi, et ne voulant d'autre couronne à son illustre vieillesse qu'une troupe de petits enfants, réunis pour l'écouter et pour apprendre de sa bouche la crainte et la loi du Seigneur; ou un François-de-Sales, catéchisant l'un après l'autre, à pied, avec le bâton de voyageur, les villes et les villages du Chablais; ou un Fénelon, ramenant au giron de l'Eglise, par le même enseignement et dans le même appareil évangélique, les peuples égarés des Cévennes; ou un Bossuet, rédigeant un Caté-

chisme pour son diocèse avec le même crayon dont il dessinait si fièrement la suite des nations et les conseils de la Providence dans les révolutions et la chute des empires !

Donc, ô prêtres de J.-C., pasteurs des âmes, nous vous le disons, comme saint Paul à Timothée : *Faites l'œuvre d'Evangéliste* ou de Catéchiste [1], car c'est tout un. Une de nos plus douces consolations est de savoir, non plus seulement sur des rapports étrangers, mais par nos propres observations, avec quel dévouement, quelle abondance, quelle assiduité, vous répandez cette instruction élémentaire et fondamentale. Si ce beau diocèse se distingue entre tous les autres par son attachement à la foi chrétienne, à l'unité catholique ; si cette foi, dont la lumière semble se retirer de tant de provinces, brille encore dans la nôtre d'un si vif éclat, après la sainteté de vos exemples et la dignité de votre vie, nous aimons à en rapporter tout l'honneur à votre zèle persévérant dans l'accomplissement de cette tâche sacrée. Poursuivez avec une ardeur toujours nouvelle ce ministère obscur aux yeux des hommes, mais glorieux en la présence de Dieu et de ses Anges ; ce ministère si pénible et parfois si décourageant, mais le plus riche en fruits de sagesse et de

[1] Opus fac Evangelistæ. 2. TIM. IV. 5.

perfection, de salut pour l'individu comme pour la famille, pour l'Eglise comme pour l'Etat, pour la vie présente comme pour la vie future, et sans lequel tous les autres seraient frappés de stérilité. Nous vous l'avons souvent recommandé dans nos retraites ecclésiastiques, nous vous le redisons aujourd'hui dans la pleine conviction de notre esprit et dans toute l'effusion de notre cœur. Adoptez pour forme la plus ordinaire de vos instructions, la simple explication du Catéchisme. A toutes les époques, mais particulièrement à celle où nous vivons, la Religion n'a qu'un malheur à redouter : c'est d'être ignorée ou imparfaitement connue, ou connue seulement par les fausses et odieuses couleurs que lui prêtent ses ennemis. Elle est si grande cette Religion, elle est si sainte et si pure ; elle se recommande à notre foi, à notre amour, à notre admiration, à notre reconnaissance, avec une raison si haute et une autorité si persuasive, avec un cortège si imposant de souvenirs, de victoires, de bienfaits, de consolations et d'espérance ; elle est si harmonieusement proportionnée à nos besoins et à nos faiblesses, qu'il nous paraît impossible qu'une paroisse, une province, un peuple, solidement instruits de sa doctrine, déserte jamais sa bannière. Mais pour le plus grand nombre des hommes qui n'ont ni

le loisir ni la faculté de la chercher dans de longues et fortes études, cette connaissance de la Religion ne peut être acquise que par l'enseignement du Catéchisme, et c'est pourquoi nous réclamons vos préférences en faveur de ce mode d'instruction. Non point que dans les circonstances extraordinaires, comme celle d'une retraite, d'une mission et des fêtes principales de l'année, il vous soit interdit de vous élever au ton de la prédication solennelle, d'aborder nos grands sujets de morale, dans les formes consacrées par l'exemple de nos premiers orateurs chrétiens; de développer dans un style plus soutenu la haute théologie de nos mystères, avec les explications et les conséquences pratiques qui en découlent pour la règle de nos mœurs. Ces rares dérogations à votre manière habituelle d'annoncer la parole divine auront même le double avantage d'éveiller l'attention de vos auditeurs par l'attrait de la nouveauté, et de concilier une considération de plus à votre personne, ou plutôt à votre ministère.

Mais, à ces exceptions près, dont le retour plus ou moins fréquent est laissé dans la main de votre conseil, bornez-vous à l'exposition simple, à l'explication familière de la lettre du Catéchisme. Nous indiquons plus spécialement cette méthode pour l'ins-

truction des peuples des campagnes, avec le désir néanmoins que l'application en soit faite aussi à ceux des villes, où trop souvent, à côté d'un luxe de savoir en fait de littérature, de jurisprudence, de politique, de commerce et d'industrie, d'usage du monde et des affaires, on gémit de voir s'étendre parallèlement et s'épaissir dans les esprits des ténèbres plus profondes à l'égard de la seule science qui fait tout l'homme, et sans laquelle tout l'homme n'est rien. Abaissez-vous donc, nos très-chers Coopérateurs, faites-vous petits pour vous mettre à la mesure des petits; faites-vous mères pour épeler les éléments de la doctrine avec les petits enfants et même avec tant d'hommes qui ne sont aussi que des enfants, car l'ignorance est une éternelle enfance pour tous les âges. Ne craignez pas de rebuter, par la simplicité de votre langage, les oreilles plus sensibles et plus délicates de la portion éclairée de votre auditoire. Un Catéchisme bien fait, consciencieusement préparé, présenté avec cette vérité et cette variété de détails, avec cet intérêt de faits, de mœurs, de comparaisons que le sujet comporte, peut captiver l'attention des esprits les plus cultivés et les plus sérieux, qui préféreront toujours le vrai, le naturel, une instruction nourrie, substantielle, pleine de choses et d'idées pra-

tiques, à des phrases vides et sonores, à des moralités vagues, à des dissertations creuses, à tous ces efforts étudiés et à ces formes recherchées de l'art d'écrire, dont ils savent démêler l'artifice et dont ils possèdent mieux que nous les secrets. On a vu et l'on voit encore, dans la capitale et dans les provinces, la foule brillante et polie quitter les chaires des prédicateurs le plus en vogue et venir s'asseoir, en quelque sorte, sur les bancs de l'enfance pour écouter un saint pasteur, un modeste Catéchiste, doué du talent heureux et difficile d'être simple dans ses discours comme la vérité qu'il prêche, et de rester toujours digne et grand comme elle [1].

Nous n'aurons pas, nos très-chers Coopérateurs, la témérité de vous tracer des règles sur la meilleure manière de catéchiser, après tant d'habiles maîtres qui nous en ont donné l'exemple et la leçon. Nous nous permettrons seulement de vous dire : La Religion dont vous devez instruire les peuples est une histoire, la simple et sublime histoire des rapports de Dieu et de l'homme ; enseignez-la historiquement. Sans exclure l'instruction proprement dog-

[1] Feu Mgr Borderies, évêque de Versailles, ancien premier vicaire de St-Thomas d'Aquin ; M. Le Courtier, ancien curé des Missions étrangères, aujourd'hui théologal de N.-D. de Paris, etc.

matique et doctrinale, un développement plus spécial et plus explicite des principaux mystères de la foi, de la loi de Dieu, des sacrements de l'Eglise, attachez-vous à éclairer vos enseignements par le récit, à les vivifier par les exemples, selon le vœu du Catéchisme du saint Concile de Trente et la pensée de saint Augustin, dans son admirable traité sur la méthode à employer pour l'initiation des nouveaux catéchumènes aux vérités de la foi. L'histoire intéresse tous les hommes; elle a un charme particulier pour le premier âge. La sécheresse des préceptes, les idées pures, les déductions logiques, les formules abstraites, pénètrent difficilement dans la mémoire des enfants et y laissent peu de traces. Les faits historiques y entrent naturellement et sans effort, et la frappent d'une empreinte ineffaçable. Le point important est donc de saisir vivememt cette faculté puissante, en traduisant, pour ainsi parler, en scènes les verités et les devoirs; en leur donnant la couleur, la vie, le mouvement d'une action; et le Christianisme, qui repose entièrement sur des faits, se prête merveilleusement à ce genre d'instruction. Et l'on ne doit pas s'en étonner. La connaissance de la vérité chrétienne étant nécessaire à tous, et l'immense majorité du genre humain ne pouvant y parvenir par la voie de la science et du

raisonnement, il était digne d'une Providence miséricordieuse de ménager tellement la dispensation de cette divine lumière, qu'elle se fît jour dans les esprits par la route la plus accessible aux intelligences les plus vulgaires.

Exposez donc, nos très-chers Coopérateurs, à vos jeunes disciples, toute la suite de la Religion, à commencer par sa naissance qui se confond avec celle du monde, jusqu'à ce jour suprême où, le nombre des élus étant consommé, elle remontera au Ciel d'où elle est descendue. La première idée que vous devez faire lever dans leur esprit pour éclairer toutes les autres, est celle de Dieu. Faites-le leur connaître, ce Dieu tout-puissant et tout bon, et, pour ainsi dire, voir, entendre et toucher dans l'œuvre des Six Jours. Qu'ils adorent sa grandeur dans les merveilles écloses de sa parole, sa sagesse dans le bel ordre qu'il y fait régner, sa paternelle prévoyance dans le soin qu'il prend de donner à chaque plante, à chaque être animé dont il peuple l'air, la terre et les eaux, sa nourriture propre et son germe de reproduction. Qu'ils apprennent de ce premier récit l'honneur, l'amour, la reconnaissance qu'ils doivent à leur Créateur, et le respect que commande le septième jour où il a voulu, pour notre exemple, se reposer lui-même de tous

ses ouvrages. Racontez-leur ensuite avec ses circonstances la création de l'homme et de sa compagne; leur bonheur dans le jardin des délices, tant que dure leur innocence; puis leur chute, à la voix de l'ancien serpent; leur exil du paradis terrestre. Et, chaque trait de cette simple histoire devenant un enseignement, vous en prenez occasion de leur parler de leur âme, émanée du souffle de Dieu et faite à son image; de la constitution de la famille, première base de la société; de la sainteté de la loi, de la sévère justice qui veille à sa défense, de l'origine du mal qui n'est point de Dieu, mais de la révolte de l'Ange et du dérèglement de la volonté libre de l'homme; et, par suite, de toutes les calamités qu'entraine une première faute, une souillure héréditaire, la souffrance, les penchants mauvais, l'ignorance, la double mort du corps et de l'âme. Mais dans cette effroyable ruine, un rayon d'espérance apparaît dans le lointain, c'est la promesse d'un Rédempteur. Tandis que les enfants des hommes se perdent et s'égarent de plus en plus dans les voies du premier fratricide, vous leur faites voir cette promesse recueillie avec amour, conservée avec foi dans la mémoire des enfants de Dieu, depuis Seth jusqu'à Noé; renouvelée plus expressément à Abraham, à Isaac, à Jacob, de qui doit

sortir le Désiré des nations; révélée plus explicitemement encore à Moïse, et toujours plus claire et plus universellement répandue, à mesure que les temps de la délivrance approchent. Vous ne laisserez point passer devant leurs yeux ces grandes et vénérables figures des Patriarches, des Prophètes, des justes, des femmes illustres du peuple choisi, sans tirer de leur sainte et glorieuse vie les instructions propres à jeter dans les cœurs des semences de piété, de dévouement et de vertu. Vous leur ferez admirer la foi et l'obéissance d'un Abraham, la patience d'un Job, le généreux pardon de Joseph, la douceur et la fidélité de Moïse, le courage des Débora, des Judith, des Esther; la pénitence de David, la chasteté d'une Susanne, la sagesse d'un Daniel, la constance d'un Eléazar, la vaillance des Machabées armés pour la défense de leur peuple et de leur loi. Ils liront dans les principales prédictions d'Isaïe, de Jérémie, du Roi-prophète, l'histoire anticipée de l'Evangile, et instruits à découvrir la vérité dans les figures, ils adoreront dans le serpent d'airain, dans la manne du désert, dans le sacrifice de Melchisédech, l'auguste réalité de nos mystères.

Nous ne pouvons, nos très-chers Coopérateurs, qu'effleurer un sujet immense et en toucher en courant les indications les plus saillantes. Mais peu de

mots suffisent à qui sait entendre, et l'on sent assez tout le parti qu'on peut tirer de ces leçons où la vérité et la morale mises sans cesse en action font goûter leurs maximes austères à la faveur de l'intérêt du drame et du charme innocent des récits. Mais enfin les ombres s'éclaircissent, l'étoile prédite se lève, Jésus paraît. Il naît d'une Vierge, à Bethléem, dans une étable, pauvre et abandonné. Mais *sa génération éternelle, qui nous la racontera*[1]? Le Catéchiste, qui saisira cette occasion d'expliquer à ses auditeurs la merveilleuse union du Fils de Dieu et de la nature humaine, comme il leur expliquera la Trinité au moment où elle se révèle elle-même si magnifiquement sur les bords du Jourdain; le Sacrifice, à l'heure de la dernière Cène; la Rédemption, en présence du Calvaire inondé du sang de la Victime. La Crèche, la Croix, l'Autel, trois mystères qui n'en font qu'un, trois rayonnements d'une même pensée d'amour, trois grandes chutes toujours plus profondes dont le Verbe divin est tombé du Ciel pour nous relever de l'abîme où la triple concupiscence des yeux, de l'esprit et de la chair nous avait précipités. L'Evangile à la main, dites les saintes obscurités, les humbles travaux de sa vie cachée et les grandes œuvres de sa vie publique,

[1] Generationem ejus quis enarrabit? ISAIE. LIII. 8.

les fruits de sa prédication, la gloire de ses miracles, la divine perfection de son caractère, la sublimité de sa morale, les opprobres et les grandeurs de sa mort et de son tombeau. Là tout est exemple, lumière, consolation. Pas une démarche, pas une parole qui ne vous offre un texte pour établir un dogme, pour développer la doctrine d'un sacrement, pour inculquer un point de morale, pour flétrir un vice et recommander une vertu.

Cependant l'Esprit d'en haut est descendu sur les Apôtres. L'Eglise est formée. Exposez ses caractères, sa hiérarchie et sa divine constitution. La voilà tout entière renfermée dans le cénacle avec Pierre, le chef des douze, ses égaux par la grace de l'Apostolat, ses subordonnés dans l'ordre et l'exercice de la juridiction, et les soixante-douze disciples, ministres inférieurs, travaillant sous leurs ordres à l'édification du royaume de Dieu.

Mais déjà le grain de sénevé est devenu un grand arbre. L'Eglise a étendu ses racines et couvert la terre de ses rameaux. Montrez-la toujours attaquée et toujours victorieuse, durant trois siècles de persécutions, s'affermissant sous les coups de la tempête, poussant des rejetons plus vigoureux sous le fer qui la mutile. Montrez-la toujours une, malgré les efforts de l'hérésie qui travaille à la déchirer, et qui

ne fait que se retrancher elle-même; une dans sa foi, une dans ses sacrements, une dans la succession de ses pontifes, chaîne ininterrompue dont tous les anneaux se touchent, depuis son Chef actuel jusqu'au premier Vicaire que J.-C. s'est donné; toujours sainte et possédant seule la vertu de faire des Saints; toujours visible du haut des sept collines de la ville éternelle, d'où elle resplendit, comme un phare lumineux, aux regards de toutes les nations; toujours mère et toujours féconde, engendrant aujourd'hui des enfants à son époux, comme aux plus beaux jours de sa jeunesse; donnant encore, quand il le faut, non-seulement du lait aux petits, mais du sang pour la semence des Chrétiens, et se drapant sous nos yeux dans la pourpre de ses nouveaux martyrs, qu'elle va placer sur nos autels, à côté des Laurent et des Étienne, des Ignace et des Polycarpe. Racontez ses services et ses bienfaits, aussi divers et aussi nombreux que les douleurs et les indigences humaines, ses monuments, témoins immortels de son génie; ses institutions qui ont pénétré nos mœurs, nos lois, nos relations privées et publiques, d'un principe d'ordre, de douceur, de justice et de liberté, inconnu avant elle, et à qui les peuples chrétiens doivent leur civilisation, leur dignité, leurs forces, leurs progrès, leurs lumières

et leur incontestable supériorité sur tous les autres peuples. Descendez enfin jusqu'au détail de son culte public, de ses pratiques, de ses rites, de ses cérémonies, spectacle non moins instructif qu'édifiant pour le peuple fidèle, quand il en connaît le sens et l'esprit; processions, bénédictions, fêtes, chants sacrés, encensement, luminaire, prières expiatoires, dont l'origine ou le symbolisme s'imprime d'autant plus aisément dans l'esprit; que ces pieuses observances se rattachent presque toujours à un évènement historique, à un souvenir biblique, à un usage antique, à une tradition séculaire.

Assise sur ces solides fondements, éclairée par cette suite d'instructions toutes de faits, éclatantes d'images, de peintures vives, de récits animés qui saisissent à la fois la mémoire, l'imagination, le sentiment et la pensée, et tellement liées et coordonnées entr'elles qu'elles ne laissent aucun vide dans leur harmonieux tissu, pensez-vous que la foi d'un peuple puisse périr? Croyez-vous qu'il sera facile au mécréant, ou au colporteur d'hérésie, de l'entamer dans des âmes ou elle a jeté de si profondes racines? Non, vous aurez des Chrétiens fermes dans leur croyance, armés de toutes pièces pour repousser la parole moqueuse et légère du sophiste, comme pour se défendre des artifices et des

manœuvres déloyales du prédicant, et assez sincères pour s'accuser et se condamner eux-mêmes, s'ils ont le malheur de s'écarter des prescriptions de cette même foi. Pour les vaincre, il ne suffirait pas de les attaquer sur un point isolé de l'édifice, il faudrait renverser dans leur cœur toute cette construction si forte et si majestueuse dont toutes les pierres tiennent l'une à l'autre par un ciment indestructible. Ils s'éprendront pour la Religion du même amour dont ils aiment le toit domestique, le champ paternel, la patrie. Ils auront pour elle le même respect que pour le souvenir des ancêtres et les traditions de la famille. Ils s honoreront d'être chrétiens et catholiques, comme ils s'honorent du nom de leurs pères et de l'illustration de leurs aïeux ; et, fidèles gardiens du saint dépôt qui leur fut confié, ils se feront un devoir sacré de le transmettre à leurs fils, comme la meilleure portion de l'héritage. Et qu'on ne dise pas que ce cours d'instructions est évidemment trop au-dessus de la portée de l'enfance. Sans doute, si vous l'envisagez dans toute l'étendue de ses proportions, il semble convenir exclusivement à ces *Catéchismes de persévérance* que fréquente une jeunesse plus avancée dans l'étude de la Religion, précieuse institution que tant de bénédictions accompagnent, nous le savons, que tant

de fruits couronnent, et que nous signalons à l'émulation des pasteurs dans les paroisses les plus populeuses, comme la sauvegarde de la foi et des bonnes mœurs et l'encouragement de la piété. Mais cette méthode peut encore être utilement employée à l'instruction des commençants eux-mêmes, pourvu qu'on sache l'appliquer avec cette sage mesure et ce juste tempérament que réclame la faiblesse du premier âge. Que faut-il pour suivre ces exercices avec succès? Une intelligence ordinaire, mais surtout de la mémoire. Or, la mémoire chez la plupart des enfants n'est-elle pas ce champ fertile qui ne se repose point, et auquel on peut toujours demander de nouveaux tributs, sans craindre de l'épuiser.

Mais ce serait en vain, N. T. C. F., que vos pasteurs donneraient à l'explication de la science divine les soins les plus assidus et les plus intelligents, si vous ne secondiez de votre concours empressé les efforts de leur zèle. Rappelez-vous les pressantes exhortations que nous vous avons adressées tant de fois dans nos visites pastorales sur l'importance de l'étude de la Religion, tant pour les adultes que pour les adolescents. Appliquez-vous, vous disions-nous avec l'Apôtre, *à l'étude de la doctrine et aux lectures saintes* [1], qui en conservent et en déve-

[1] Attende lectioni et doctrinæ. I. TIMOTH. IV. 13.

loppent la connaissance. Envoyez vos enfants aux écoles publiques, mais veillez avant tout à ce qu'ils fréquentent le Catéchisme, la première des écoles, celle que nulle autre ne peut suppléer et qui peut, au besoin, suppléer toutes les autres; qui ne se borne pas à la culture et à l'ornement de l'esprit, mais qui éclaire l'entendement, féconde et sanctifie la volonté, forme et règle la conscience, *donne aux petits l'intelligence et la sagesse des vieillards*[1]. Ne regardez pas, dans l'acquisition d'un bien si précieux, au sacrifice de quelques heures, à la privation de quelques services qu'ils peuvent vous rendre pour les soins domestiques ou la garde de vos troupeaux. Imitez plutôt cet homme de négoce dont il est parlé dans l'Evangile qui, *allant à la recherche des pierres les plus rares, et en ayant trouvé une d'un grand prix, se dépouille de tout pour l'avoir en sa possession*[2]. Ne vous contentez pas de les faire participer au bienfait de ce divin enseignement: prenez vous-même votre part à ce banquet du lait de la doctrine, du pur froment de la parole où tous sont conviés. Qu'une fausse honte, un méprisable respect humain ne vous détourne pas de ces saints

[1] Super senes intellexi, quia mandata tua exquisivi. PS. CXVIII. 45.

[2] Simile est regnum cœlorum homini negotiatori quærenti bonas margaritas; inventâ autem unâ pretiosâ margaritâ, abiit et vendidit omnia. MATTH. XIII. 45, 46.

exercices, comme si leur évangélique simplicité était disproportionnée à vos années ou à votre sagesse. Souvenez-vous de cette parole du Maître : *Que si vous ne devenez de petits enfants par la candeur et la naïveté de votre foi, vous n'entrerez point dans son royaume*[1]. Ne rougissez pas de répondre comme le dernier d'entre eux quand le prêtre vous interroge, comme nous le voyons pratiquer avec tant d'édification dans nos paroisses les mieux réglées.

Instruits vous-mêmes, vous serez plus à même d'instruire vos enfants, de continuer auprès d'eux, au foyer domestique, le ministère du pasteur. La foi, à l'école de laquelle vous avez eu le bonheur d'être nourris, est un trésor que vous n'avez pas reçu pour vous seuls, mais que vous devez léguer dans son intégrité à ces chers objets de votre tendresse. Ah ! il vous en souvient, N. T. C. F., lorsque, dans nos pérégrinations apostoliques, parcourant vos campagnes et visitant l'une après l'autre vos églises, nous faisions ranger vos enfants autour de nous dans le sanctuaire, et qu'au milieu de ce cercle intéressant de jeunes auditeurs, comme un père entouré de sa famille, nous leur faisions répéter les premiers élé-

[1] Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. MATTH. XVIII. 3.

ments de la foi, pour juger par nous-même du degré de leur instruction, vous étiez tout œil et tout oreille à ce spectacle tout nouveau pour vous. Une douce émotion agitait votre cœur, des larmes d'attendrissement coulaient de vos yeux. A chacune de nos questions, une curiosité inquiète vous laissait respirer à peine; vous restiez comme suspendus dans l'attente de la réponse; et, si ces jeunes émules sortaient vainqueurs de l'épreuve, vous jouissiez délicieusement de leurs succès, et vous bénissiez avec nous du fond de votre âme le Dieu qui *rend éloquente la langue des enfants, et qui sait tirer sa louange la plus parfaite de leurs bouches innocentes* [1]. Que prétendions-nous donc, N. T. C. F., par cet examen solennel? Vous étonner, vous émouvoir, en vous montrant un Evêque descendu de son siége élevé pour rompre aux plus humbles de ses disciples le pain de la parole? Ah! ce qui doit exciter votre surprise, votre admiration, votre reconnaissance, ce n'est pas qu'un homme mortel se livre à des soins qui sont un devoir, un honneur, une consolation de sa charge; c'est qu'un Dieu n'ait pas dédaigné de descendre du Ciel, de s'abaisser jusqu'à notre néant pour *révéler aux petits ces mêmes mystères qu'il avait cachés aux sages et*

[1] Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem. MATTH. XXI. 16.

aux prudents du siècle [1]. Nous n'avons prétendu qu'une chose : *vous donner l'exemple, afin que vous fassiez comme vous nous avez vu faire nous-même* [2].

Oui, N. T. C. F., faites aussi, chacun dans votre sphère d'action et d'autorité, cette belle, cette grande œuvre de Catéchistes, dont vous serez les premiers à recueillir les fruits. Mères de famille, c'est à vous d'abord que la nature et la Religion ont confié l'éducation de la première enfance. Dès que ces tendres rejetons que vous pressez dans vos bras avec tant d'amour, sont devenus capables de voir, de connaître et de sentir, que leurs premiers regards se reposent sur l'image de Jésus et de sa sainte Mère, mettez la prière sur leurs lèvres, dès qu'ils s'essaient à articuler les premiers sons. Que leur première parole invoque le Père qu'ils ont au Ciel. Que cette grande idée de Dieu rayonne la première dans leur intelligence avec tous les sentiments d'amour, de crainte, de respect, de confiance qu'elle réveille. Ils n'oublieront jamais le Dieu qu'ils auront appris à bénir sur vos genoux maternels, au milieu de vos sourires et de vos embrassements, ou, s'ils venaient

[1] Confiteor tibi, pater, Domine cœli et terræ, quòd abscondisti hæc à sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis. LUC. X. 21.

[2] Exemplum dedi vobis ut quemadmodùm ego feci, ità et vos faciatis. JOAN. XIII. 15.

à l'oublier dans les folles joies des passions, son souvenir se reproduira en eux comme une espérance avec celui de vos vertus, au jour de la souffrance et de la détresse.

Parents chrétiens, après les travaux du jour, quand les ombres du soir vous invitent à quitter vos champs et vos ateliers, rassemblez vos fils et vos filles, vos serviteurs et vos servantes, autour de vos foyers et de vos tables, et là, à la manière des anciens Patriarches, qui transmettaient oralement à leurs enfants la mémoire des choses primitives; alors que la loi de Dieu n'était écrite que dans les cœurs; là, sous les yeux de celui qui *est le maître et le Seigneur de la science* [1], et dont l'esprit souffle où il veut et comme il veut, devant cette image de Jésus en croix, qui est à elle seule un admirable abrégé de toute science, science si éminente que le docteur des nations ne voulait pas en étudier d'autre, ouvrez le Catéchisme, et faites-en réciter les leçons à tous les membres de la famille saintement avide de cette céleste nourriture. Ces pieux entretiens enchanteront vos veillées, vous délasseront de vos sueurs : votre repos de la nuit en sera plus doux, et, à votre réveil, vous verrez avec plus de résignation renaître l'aurore qui ramène

[1] Deus scientiarum Dominus est. I. REG. II. 3.

pour vous les labeurs et les fatigues. Que dans chaque village et dans chaque hameau, de zélés fidèles, que leur instruction et leurs vertus auront recommandés au choix du pasteur, acceptent la tâche honorable de seconder les ministres de Dieu, de leur préparer les voies, en enseignant aux petits, aux simples, aux ignorants, la prière, le symbole, les actes du Chrétien, entremêlés du chant des sacrés cantiques. Glorieux apostolat qui, joint à l'exemple, mérite à ceux qui l'ont dignement exercé le privilège d'être proclamés et *d'être réellement grands dans le royaume des cieux* [1] !

Ah! N. T. C. F., si les anciennes générations qui, chaque jour, descendent sous nos yeux dans la tombe, n'ont pas valu celles qui les ont précédées, puissent-elles du moins laisser après elles des enfants meilleurs et plus sages que leurs pères! S'il nous faut renoncer à l'espoir de ramener au bercail toutes les brebis perdues de la maison d'Israël, puisse du moins la génération qui s'élève, à laquelle appartient l'avenir, *être promise*, *vouée et sanctifiée au Seigneur* [2] ! Ce vœu, que nous aimons à exprimer avec le Prophète, votre cœur le répète

[1] Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum. MATTH. V. 19.

[2] Annuntiabitur Domino generatio ventura. PS. XXI. 34.

aussi, N. T. C. F., car il est tout pour votre bonheur et votre salut. Nous vous entendons gémir et crier vers Dieu : O Dieu, nous n'avons pas marché dans la voie de nos devanciers ; trop souvent nous avons oublié votre loi sainte dans les temps difficiles que nous avons traversés. Mais, instruits par notre malheur, nous n'avons pas voulu laisser à nos fils le funeste héritage de nos fautes et de nos erreurs. Nous les avons élevés dans votre crainte et dans votre amour. Vous userez de miséricorde envers les pères prévaricateurs, en considération de la fidélité de leurs enfants; et ainsi, selon la parole du grand Apôtre, *l'époux comme l'épouse seront sauvés, justifiés par la génération de leurs fils* [1], non par cette génération animale et charnelle qui leur transmet une vie commune à tout ce qui respire; mais par cette génération intellectuelle et morale qui en fait des êtres selon la raison et selon Dieu, qui donne à la société des hommes honnêtes, à l'Etat des citoyens utiles, à l'Eglise des sujets fidèles, et des élus à la patrie céleste.

[1] Salvabitur mulier per filiorum generationem. I. TIMOTH. II. 15.

INSTRUCTION PASTORALE

A L'OCCASION

DE LA TROISIÈME VISITE PASTORALE DANS L'ARRONDISSEMENT DE SAINT-AFFRIQUE.

SUR LES PRESBYTÈRES.

MARS 1841.

PARMI les objets si divers et si nombreux de vigilance pastorale, pour lesquels nous avons réclamé successivement votre pieuse coopération, parce qu'ils se rapportent tous au bien tant spirituel que temporel de vos paroisses, zèle des Eglises, respect des Cimetières, Confréries saintes, Associations de Charité, Bibliothèques paroissiales, fréquentation assidue du Catéchisme et des Ecoles, organisation et administration régulière des Fabriques, vous vous êtes étonnés sans doute, N. T. C. F., du silence que nous avons gardé jusqu'à ce jour sur un des points les plus importants de l'établissement paroissial. Peut-être même nous avez-vous en secret accusé

d'indifférence au regard de nos bien-aimés coopérateurs, dont nous semblions négliger les propres avantages pour ne nous occuper que des vôtres. Ah! loin de nous l'injure d'un tel soupçon qui blesserait les sentiments les plus chers et les plus doux de notre cœur! *Dieu nous est témoin combien nous les aimons tous*, nos dignes prêtres, vos vénérables Pasteurs, *dans les entrailles de J.-C.* [1]; combien nous désirons que votre affection et votre reconnaissance filiales leur rendent en témoignages d'honneur pour leur personne, en témoignages d'intérêt pour leur bien-être, ce qu'ils vous donnent de soins paternels et dévoués pour la sanctification de vos âmes! Car, ainsi que le dit le grand Apôtre, *s'ils sèment en vous les biens spirituels, est-ce merveille qu'ils aient une part à vos avantages terrestres* [2], que vous leur assuriez cette modique suffisance dont le même Apôtre veut qu'ils se contentent, non-seulement le *pain qui les nourrit*, mais encore le *couvert* qui les abrite [3]? Si nous ne connaissions leur religion, leur charité, leur désin-

[1] Testis est mihi Deus quomodò cupiam omnes vos in visceribus Christi. PHILIP. I. 8.

[2] Si nos vobis spiritualia seminavimus, magnum est si nos carnalia vestra metamus? I COR. IX. 11.

[3] Habentes alimenta, et quibus tegamur, his contenti sumus. I. TIMOTH. VI. 8.

téressement, nous leur adresserions ici des excuses publiques d'avoir différé si longtemps de vous demander pour l'entretien de leur modeste habitation cette pieuse sollicitude que des enfants bien nés consacrent à la maison de leur père. Non, notre silence n'est pas un oubli, mais bien plutôt un hommage que nous avons voulu rendre à leur vertu. Ils auraient souffert impatiemment que nous eussions songé à leurs besoins, avant d'avoir pourvu à tous les autres. Mais s'ils savent ainsi faire abnégation d'eux-mêmes, ce n'en est qu'un devoir plus impérieux pour nous de vous rappeler à cet égard vos obligations, et pour vous, N. T. C. F., de les remplir religieusement. Le Presbytère n'est-il pas un des éléments essentiels et constitutifs de la Paroisse ? Conçoit-on l'existence d'une paroisse sans la résidence d'un Pasteur, et dans une paroisse la résidence d'un Pasteur sans un toit qui le couvre ? C'est donc du Presbytère que nous vous parlerons aujourd'hui, de la nécessité de l'entretenir dans un état décent, de le réparer, s'il en est besoin, pour le rendre habitable, et de l'établir là où il n'existe pas encore.

Oui, N. T. C. F., le Presbytère, partie intégrante, accompagnement obligé, condition nécessaire de toute communauté paroissiale. Aussi, si nous re-

montons à l'origine de l'organisation du service ecclésiastique sur les diverses parties du territoire comprises dans la circonscription diocésaine, si nous assistons à la première création de chaque paroisse, voyons-nous toujours s'élever, à côté du temple de Dieu, l'humble demeure de son Prêtre. La Communauté chrétienne ou municipale, car c'était tout un, se formait alors avec plus de simplicité qu'aujourd'hui. Des populations fidèles construisaient au centre de leurs habitations, ordinairement sur la tombe d'un martyr ou d'un saint anachorète, la maison de la prière et du sacrifice. A l'entrée de cette maison du Dieu vivant, elle plaçait la maison des morts; tout près de l'une et de l'autre, la maison du Pasteur, de l'homme de Dieu et de l'homme du peuple, trois édifices sacrés, rapprochés et confondus ensemble dans d'ineffables harmonies, qui s'appelaient et se répondaient l'un l'autre par un échange habituel de graces et de besoins, de prières et de bénédictions. Joignez-y la maison d'école, maison des enfants; la maison de charité, maison des pauvres; quelquefois le monastère, asile ouvert aux souffrances de l'âme; car l'Eglise a toujours pris sous sa protection tout ce qui est misère, faiblesse, infirmité, et avec la maison du magistrat et du juge civil la Communauté religieuse et sécu-

lière était fondée. D'autres temps ont amené d'autres mœurs, et d'autres mœurs ont amené d'autres besoins. Il a fallu des prisons forcées pour remplacer ces cloîtres à qui des prisonniers volontaires venaient demander l'oubli des injustices du monde, ou un refuge contre leurs passions. On a dû multiplier les maisons de justice et les corps armés qui en font respecter les arrêts, à mesure que la Religion a perdu de son empire sur des esprits dévoyés et sur des cœurs malades. Une société à qui le pain de l'âme, le pain de la vie et de la vérité ne suffit plus, a dû demander le pain grossier des jouissances matérielles, du *pain et des spectacles*, comme le demandaient les Romains dégénérés, pour se consoler un moment du moins, par d'agréables mensonges, des tristes réalités d'une vie que n'enchantent plus les saintes et naïves croyances et les divines espérances de la Foi. Mais il n'en demeure pas moins constant que c'est avec ces éléments si simples que nos Communes se sont primitivement constituées; qu'un appareil si peu compliqué leur a suffi pour traverser une longue suite de siècles, et que telles sont les premières pierres qu'il faudra toujours poser, quand il s'agira de fonder un édifice quelconque de civilisation, soit que le pouvoir veuille assurer la conquête par des colonies, soit que l'in-

dustrie agglomère les hommes autour d'un foyer commun, si l'on veut donner à ces nouveaux établissements de la vie et de la durée.

Il y a cinquante ans à peine, N. T. C. F., sauf de bien rares exceptions, toutes nos paroisses rurales étaient réglées sur ce modèle, et la vue d'un si bel ordre rappelait cette *majestueuse ordonnance des pavillons de Jacob* et cette *sage distribution des tribus d'Israël* [1], que le faux prophète appelé pour les maudire ne put contempler du haut de la montagne, dans les plaines de Moab, sans être forcé de les admirer et de les combler de louanges et de bénédictions. Toute cette harmonieuse création de la foi et des siècles fut emportée dans une tempête. Les vents soufflèrent, les grandes eaux s'élevèrent, et la maison du Prêtre tomba sur les ruines de la maison de Dieu. Mais le Seigneur veillait sur son Eglise : sa miséricorde abrégea les jours d'épreuve, et son peuple fut libre enfin de l'adorer. Tous les débris échappés à ce grand naufrage furent rendus par l'Etat à leur destination première. Nombre de généreux fidèles qui en avaient retenu une partie dans leurs mains comme un saint dépôt, avec l'intention de le conserver pour des temps meil-

[1] Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel! NOMB. XXIV. 5.

leurs, suivirent à l'envi ce religieux exemple. Dès ce moment toutes les tendances n'eurent qu'un seul but, réunir les *pierres dispersées de la maison d'Israël*, *relever les murs de Jérusalem*, réparer les brèches du Sanctuaire. Mais la destruction ne demande qu'un jour pour son œuvre; le travail plus lent de la réparation n'avance qu'avec les années. De là, au milieu des plus sensibles et des plus consolants progrès dans la situation des établissements paroissiaux, des traces de ruines et de dégradation qui signalent encore çà et là le passage du génie du mal. On dut s'occuper d'abord de la restauration des églises, et c'est en effet par là qu'il fallait commencer. Celle des Presbytères marcha plus lentement, et c'est parce qu'elle laisse encore sur plusieurs points de notables améliorations à désirer, que nous avons cru devoir en faire le sujet d'une instruction particulière. Nous venons de vous tracer en peu de mots l'origine et l'histoire de ces établissements; voyons maintenant, N. T. C. F., si nous ne trouverons pas dans leur nature, dans leur caractère propre, de nouveaux motifs de vous intéresser en faveur de cette belle œuvre, si digne à tous égards de votre religion et de votre charité.

Qu'est-ce donc que le Presbytère? Des plumes brillantes, habiles à saisir et à peindre le côté poé-

tique des objets, en ont donné plus d'une fois des descriptions pleines de charmes. Essayons, dans un langage plus simple, de vous en faire concevoir une idée plus vraie, plus chrétienne, plus conforme à la sainteté de sa destination et à la gravité du ministère pastoral. La vérité, toujours belle par elle-même, n'a pas besoin, pour plaire à des cœurs tels que les vôtres, de se parer des couleurs de l'imagination. Le Presbytère, dans l'acception littérale du mot, s'entend quelquefois d'une assemblée de prêtres vivant en communauté ou réunis passagèrement pour vaquer ensemble à de studieux loisirs ou aux exercices de la piété; mais il désigne le plus ordinairement la maison du Pasteur secondaire, chargé, sous l'autorité et la direction du premier Pasteur, de la conduite d'une portion du troupeau de J.-C. C'est la maison du Père de famille préposé à l'administration des biens spirituels de la Congrégation paroissiale; c'est la maison du gardien de vos âmes, du gardien de votre Eglise et des trésors sacrés qu'elle renferme, du gardien des cendres de vos pères; ou plutôt, c'est la véritable *maison commune*, incessamment ouverte, pour toutes sortes de besoins, à tous les enfants du village ou de la cité. Là, jour et nuit, veille, étudie, intercède et satisfait pour vous, par ses supplications et par ses

larmes, un homme qui ne s'appartient plus à lui-même, qui est voué tout entier à vos services et à vos usages, dont les affections ne sont distraites ni partagées par aucun devoir, par aucun sentiment étranger à ses fonctions saintes. Là, le mourant, aux prises avec l'agonie, est toujours sûr de trouver un père, un ami, un sauveur prêt à braver, à toutes les heures du jour, comme dans toutes les saisons de l'année, les pluies, les neiges, les soleils brûlants, les torrents, les précipices, pour le réconcilier avec le Ciel et l'assister dans le dernier combat. Là, le malade, le convalescent ne frappe jamais en vain pour se procurer le bouillon fortifiant qui réchauffe ses entrailles, la coupe de vin généreux qui réjouit son cœur. Là, le pauvre ne se présente jamais sans que le digne Pasteur ne lui fasse les honneurs de sa propre médiocrité en partageant avec lui le morceau de pain octroyé à sa subsistance. Là, plus d'une fois le voyageur égaré a trouvé un asile; l'étranger, surpris par la nuit et l'orage, le seul foyer où il pût ranimer ses membres glacés; et, dans des temps de discordes civiles, le proscrit de toute opinion, d'heureuses ténèbres qui, le dérobant aux recherches de ses ennemis, sauvèrent sa tête de l'échafaud. Là, des frères, des héritiers avides, divisés par les intérêts, ont toujours sous la main,

quand ils veulent accepter sa médiation, un arbitre éclairé, un conciliateur impartial qui, en accordant leurs différends, leur épargne les malheurs d'un procès ruineux, et le malheur plus grand encore de vivre et de mourir dans la haine de leur propre sang. Là, l'affligé, l'orphelin, une famille en deuil, viennent chercher des conseils, des consolations qui ne leur sont jamais refusés, et obtiennent souvent, par les actives démarches du charitable Pasteur, un appui, une protection qui les met sur la voie d'une meilleure fortune. Là encore, se traitent et se discutent, avec l'élite des paroissiens, les affaires qui intéressent le temporel de l'Eglise, la gestion et l'emploi de ses deniers, le bon ordre des écoles et la sage dispensation des secours de la charité. Là, les jours de fête et de dimanche, une jeunesse pleine de bonne volonté vient demander à d'innocents délassements un attrait qui la préserve des folles et coupables séductions du jeu et de la débauche, et passe dans de pieux entretiens, dans d'utiles lectures, des heures qui ne lui coûteront point de remords. Là aussi, se tiennent souvent ces conférences ecclésiastiques où sont agitées et résolues les plus graves questions de la morale et de la science sacrée, et qui n'ont encore d'autre objet que l'intérêt de vos âmes; vos modestes Pasteurs ne voulant pas être

savants pour la gloire ou le plaisir de l'être, mais uniquement pour vous rendre plus sages et plus heureux.

Que vous dirons-nous encore, N. T. C. F.? Nous ne finirions pas si nous voulions énumérer toutes les choses touchantes, secourables, pieuses que renferme l'idée du Presbytère. Doit-on s'étonner après cela que l'Eglise ait compris cet asile de paix, de prière, d'étude, d'hospitalité, au nombre des lieux consacrés; qu'elle ne l'ait pas distingué, dans sa sollicitude, du temple lui-même; qu'elle ait voulu ne faire en quelque sorte de ces deux constructions qu'un seul et même édifice, en appuyant le toit de la maison du Prêtre au toit de la maison de Dieu?

Non, mais ce qui doit étonner, c'est l'indifférence de tant de Communes, soit à assurer une habitation permanente à la succession de leurs Prêtres, soit à en réparer les dégradations, soit à les accompagner de ces dépendances d'un usage si habituel qu'elles équivalent à une nécessité A la vérité, ce sont des exceptions au milieu du mouvement général de nos paroisses vers la restauration de leurs établissements. Mais ces exceptions sont encore assez nombreuses pour légitimer nos plaintes. Que de vénérables curés attendent, depuis des années, la maison

qui leur fut promise, au jour de leur arrivée dans la paroisse! Et tels et tels Presbytères qu'on pourra aisément reconnaître à la fidélité de nos tableaux, voulez-vous en faire la visite avec nous? Cherchez dans ce village le réduit le moins apparent, le toit de chaume le plus noirci, le logis le plus étroit, le plus malsain, le plus obscur. Vous croyez entrer dans la cabane du berger; c'est la maison du Pasteur. Hâtons-nous de sortir de celle-ci : les poutres mal assurées, les murs déjà croulants menacent de nous ensevelir vivants sous leurs ruines. Cette autre, faute d'un peu de prévoyance et de soins, laisse pénétrer le vent, la pluie, les frimas à travers un comble entr'ouvert et des murailles lézardées. Nous connaissons ces Presbytères. Nous y avons cherché vainement, après une journée de fatigues, un sommeil qui fuyait de nos yeux, moins par l'incommodité passagère que nous éprouvions que par la douloureuse pensée que ce malaise de quelques heures était, pour les Ministres de Dieu, pour nos frères bien-aimés dans le sacerdoce, le supplice habituel de tous leurs jours et de toutes leurs nuits.

Nous savons, N. T. C. F., que le Prêtre de J.-C., à l'exemple du divin Maître, *ne se doit point rechercher lui-même* [1]; qu'il doit supporter avec ré-

[1] Christus non sibi placuit. ROM. XV. 3.

signation et même avec joie le froid, la faim, la soif, la nudité, pour l'amour de Celui qui a voulu naître, vivre et mourir pour nous, pauvre et persécuté. Nous le savons ; et avec le secours de sa grace, nous nous sentons assez disposé à embrasser, si telle était sa volonté, cette rude carrière, pour ne permettre à personne de nous donner à cet égard des leçons qui, dans la bouche des Chrétiens, ne seraient qu'une dérision impie, une ironie cruelle. Car enfin, si nous sommes les Ministres de J.-C., vous êtes ses disciples ; et parce que *venu chez les siens qui ne l'ont pas reconnu*[1], il n'y a trouvé pour abri qu'une étable, est-ce à dire que vous l'auriez reçu vous-mêmes avec ce dédain et cet abandon ; et, parce que notre gloire est de souffrir pour son nom, est-ce à dire que vous voudriez être les instruments de nos souffrances? Encore une fois, nous savons nos devoirs, et nous ne prétendons en décliner aucun ; mais nous savons aussi, et vous devriez savoir comme nous, qu'autre est le Ministère apostolique, autre le Ministère pastoral ; autre l'état d'une Eglise qui commence, autre l'état d'une Eglise fondée, enracinée dans le sol, contemporaine de la nation, pour ne pas dire qu'elle en est la mère et la nourrice, mêlée et comme fondue

[1] In propria venit, et sui eum non receperunt. JOAN. I. 11.

avec elle par une vie commune de plusieurs siècles, par une longue série de rapports, de services, de bienfaits, de droits reconnus et consacrés. L'Eglise qui se fait errante dans les forêts du Nouveau-Monde pour évangéliser le sauvage, qui s'enferme dans l'antre enfumé de l'Esquimaux, ou le suit en lui parlant du Ciel dans sa frêle embarcation sur des mers glacées; qui adopte pour abri la case du Nègre, et pour vêtement la robe de toile de l'Indien; l'Eglise aspire néanmoins, là comme ailleurs, à la stabilité, à la perpétuité de son œuvre, et ces épreuves préparatoires n'ont d'autre but qu'un établissement régulier, parce que c'est la seule situation où elle puisse se promettre de faire un bien solide et durable. Et voilà, pour le dire en passant, ce que n'ont pas compris ou à quoi n'ont pas réfléchi ces imprudents novateurs, étourdiment généreux, qui, séduits par l'exemple de liberté ou plutôt l'indifférence accordée par la législation des Etats-Unis à tout Ministre de l'Evangile orthodoxe ou dissident, pour la propagation de ses doctrines, proposaient naguère sérieusement au Clergé français, aux Evêques, au souverain Pontife lui-même, de reconquérir ce qu'ils appelaient leur indépendance perdue, en abandonnant leur dotation, leurs églises, leurs séminaires, leurs maisons presbytérales, et de re-

commencer, sur nouveaux frais, dans un pays catholique depuis quinze siècles, les travaux des premiers Apôtres qui lui ont apporté la foi, faisant ainsi table rase de tout un passé plein de gloire et si riche encore en monuments, pour le plaisir de reconstituer l'Eglise de la vieille France sur le modèle de la jeune Eglise d'Amérique.

Au reste, N. T. C. F., ce n'est pas seulement pour vos Pasteurs, c'est aussi pour vous-mêmes, pour votre propre considération que nous vous demandons un toit hospitalier spécialement affecté à leur usage. Ils ont appris, à l'école du grand Apôtre, *à manquer et à abonder*[1], à user avec actions de graces des avantages qui leur sont offerts, comme à en supporter sans amertume la privation, quand ils leur sont refusés; et plusieurs vous le prouvent assez chaque jour, par la longue patience avec laquelle ils attendent que vous mettiez enfin la main à ces beaux projets de construction, de réparation, toujours ajournés. Mais leur abnégation ne vous affranchit pas des sentiments de justice, de respect, de reconnaissance que vous devez à leur caractère, à leurs fonctions, à leurs vertus. L'obligation en devient même plus étroite pour des âmes délicates et sensibles. Allons plus loin, si vous le voulez, mettons

[1] Scio satiari et esurire. PHILIP. IV. 12.

de côté ces considérations d'égards et d'attentions pour votre Prêtre, de respect pour la Religion dont il vous dispense les bienfaits. Ne parlons que des égards et du respect que vous vous devez à vous-mêmes. N'est-ce pas une chose honteuse que le troupeau soit à couvert dans la bergerie, et que le Pasteur n'ait d'autre abri que le ciel nu, et tout le poids de cette honte ne retombe-t-il pas sur vous? Quel exemple pour vos enfants qui, mesurant l'estime qu'ils doivent avoir du Prêtre sur les procédés dont vous usez envers lui, passeront bien vite au mépris de sa personne, et du mépris de sa personne au mépris de la Religion? Cette logique n'est pas au-dessus de la portée de l'enfance, qui juge avec ses sens et raisonne avec ses yeux. Quel spectacle pour l'étranger qui visite vos contrées! Quel jugement voulez-vous qu'il porte de votre foi, de votre charité, de la bienséance de vos mœurs, lorsque, demandant à voir la maison presbytérale, on lui montrera une masure ruinée, ou un logement aux enchères, à la discrétion du plus offrant? Ne le voyez-vous pas secouer la tête en disant : *Où est leur Dieu*[1]*?* Ils font profession de croire en lui, où est l'honneur qu'ils rendent au Ministre qui le représente? Quel sujet encore de triomphe pour vos

[1] Ubi est Deus eorum? PS. CXIII. 10.

voisins dont vous connaissez la rivalité jalouse ? Quelle belle occasion pour eux de se prévaloir d'un avantage qui vous manque, d'insulter à votre apathie qui contraste d'une manière si fâcheuse et si humiliante pour vous avec les œuvres de leur zèle ? Détournons nos oreilles pour ne pas entendre ces railleries piquantes, ces observations malignes que nous voudrions vous épargner. Mais si les langues se taisent, *les pierres crieront*. Oui, ces pierres détachées de l'angle du Presbytère et gisant sur la place publique, que vous n'avez pas su relever et remettre pieusement à leur place ; oui, les pierres même de vos propres habitations, de ces murs entretenus avec tant de soin, qui semblent pousser vers vous un triste gémissement comme pour vous reprocher le déplorable abandon où vous laissez la maison du Pasteur, tandis que vos yeux ne sont jamais assez vigilants ni vos bras assez prompts pour surveiller et conserver la vôtre !

Et puis, N. T. C. F., que vous demandons-nous ? Voulons-nous vous imposer des charges au-dessus de vos forces, et fatiguer votre dévouement par des prétentions importunes, des exigences déraisonnables ? Non ; nous ne vous demandons que ce que réclament les simples bienséances, ce que prescrivent les règlements administratifs, ce que votre raison, votre

droiture, votre équité naturelle reconnaissent juste et nécessaire. Nous vous demandons une maison modeste comme l'humble pasteur qui l'habite, qui ne se fasse remarquer ni par son luxe, ni par un aspect repoussant... ; une maison assez spacieuse, soit pour loger les Vicaires, s'il y a lieu, rien n'étant plus favorable au bon ordre, à l'édification, au sage gouvernement d'une paroisse que la vie et la demeure commune des prêtres employés à la desservir ; soit pour que votre Pasteur puisse offrir dans l'occasion l'hospitalité d'une nuit à un confrère, et quelquefois même à son Evêque, lorsque, conformément aux saints Canons, le premier Pasteur vient remplir auprès de vous un des devoirs les plus importants de sa charge, la visite du troupeau confié à sa garde et dont il doit rendre un compte rigoureux au souverain Juge...; une maison exempte de toute servitude incompatible avec sa destination de recueillement et de paix...; une maison commode, convenablement distribuée et pourvue de tous les accessoires indispensables, sinon pour l'agrément, du moins pour le besoin du maître, lui assurant ainsi une indépendance qu'il ne pourrait que compromettre, en recourant pour divers services à l'obligeance de quelques-uns de ses paroissiens...; une maison assez approchée de l'église pour la facilité des fonctions saintes, et contiguë à l'église elle-même

dans ces sites isolés, où la sûreté des choses sacrées exige qu'elles demeurent constamment placées sous l'œil et la main de leur gardien naturel...; une maison enfin parée au-dedans de cet air de décence et de régularité qui s'accorde si bien avec la personne du Prêtre, chez qui tout doit être ordre, pureté, candeur, digne simplicité. Il faut bien, N. T. C. F., que le Prêtre se plaise dans son Presbytère. La règle d'ailleurs si austère de saint Bruno permet néanmoins qu'on embellisse la cellule des Chartreux, afin qu'ils la gardent avec plus de douceur. La plupart de nos curés, surtout dans les campagnes, si vous exceptez les mouvements et les rapports extérieurs, nécessités par leur ministère, ne sont guère moins reclus, moins séquestrés de la société des hommes que ces enfants du cloître, voués à un silence et à une solitude éternelle. Faites du moins qu'ils trouvent quelques charmes dans cet ermitage, où ils s'enferment par dévouement pour vous. Décorez-le de quelques-uns de ces ornements extérieurs qui furent peut-être du luxe autrefois, mais que les progrès de l'industrie ont rendu communs chez toutes les personnes aisées, et qui ne sont pas plus coûteux que le simple badigeon, ne fût-ce que pour reposer et réjouir leurs regards, que blesse et fatigue la vue monotone de quatre murailles grossièrement blanchies.

Une maison donc, N. T. C. F., et avec elle son complément nécessaire, principalement dans les paroisses rurales, un jardin. L'arc ne peut être toujours tendu. Votre Pasteur a besoin de distractions, d'honnêtes délassements qui ne seront pas sans utilité pour vous-mêmes, puisqu'il ne répare ses forces qu'afin de vous en consacrer l'usage. Mais où prendra-t-il ce salutaire exercice, ces innocentes récréations, s'il n'a à sa portée un espace où il puisse se mouvoir en liberté, respirer un air pur et jouir de la lumière du ciel ? Il ne peut rendre qu'à de longs intervalles de rares visites à ses confrères les plus voisins. La fréquentation des réunions publiques, rendez-vous tumultueux des plaisirs, des intérêts et des affaires, est interdite à la gravité de son caractère et à la dignité de ses fonctions. A peine la sollicitude de tous les jours et de toutes les heures lui laisse-t-elle le loisir de faire quelques excursions champêtres sur l'étroit sentier de la montagne, ou dans le chemin creux de vos vallons. Reste donc le jardin, où, dans ses courts instants de repos, il pourra goûter le plaisir d'une promenade solitaire, cultiver quelques fleurs, émonder les arbres qu'il aura plantés, cueillir ces fruits et ces racines qu'il partage si volontiers avec vous, et qu'il ne pourrait faire venir de loin qu'avec peine et à grands frais ; tenter quelques procédés, quelques

expériences de culture perfectionnée, dont le succès ne sera pas sans résultats profitables à votre propre instruction ; le jardin, où tout en respirant plus librement et en renouvelant son être, il peut élever sa pensée vers Dieu en présence du ciel et de la nature, acquitter ce tribut quotidien de la prière publique qu'il paie au nom de l'Eglise, au nom de vous tous ; méditer dans son esprit et repasser dans sa mémoire, ou, pour mieux dire, dans son cœur les avis, les enseignements, les exhortations paternelles que vous recevrez de sa bouche au prochain Dimanche ; car le Prêtre, soit qu'il travaille, soit qu'il se repose, soit qu'il prie, soit qu'il veille, *est posé tout entier pour la ruine du péché et la sanctification de vos âmes*[1]. Nous n'ignorons pas que la nouvelle législation des Communes ne range plus au nombre de leurs dépenses *obligées* l'affectation d'un jardin au service du Presbytère ; mais elle explique assez elle-même ses intentions bienveillantes, quand elle l'autorise comme *dépense facultative*. Une faculté qu'elle vous donne, n'est pas une prohibition qu'elle vous intime. Elle a voulu en quelque sorte vous laisser tout le mérite et tout l'honneur d'une concession si convenable, et vous êtes trop sensibles et trop généreux pour ne pas aller au-devant de la loi, quand elle

[1] Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum. LUC. II. 34.

vous indique elle-même la voie que vous avez à suivre pour vous rencontrer avec elle.

Et ne dites pas, N. T. C. F., qu'à défaut d'un Presbytère spécialement affecté au logement du Pasteur, vous lui offrez un loyer, une indemnité, au terme des prescriptions légales. Un loyer, une indemnité ! On comprend cette disposition, comme mesure provisoire, dans l'attente d'une situation plus régulière ; et c'est ce que la loi a entendu. Mais comme état définitif et permanent, cela se conçoit-il ? Un loyer, une indemnité, une existence de voyageur et d'étranger pour le père de famille, pour le chef de la paroisse, dont le premier devoir est la résidence, dont le premier besoin est la stabilité ! Par conséquent, un Ministre ambulant, un Pasteur nomade, déployant le matin sur un point sa tente mobile, pour la replier le soir ; transportant ses bagages de maisons en maisons, selon les caprices ou les exigences d'un propriétaire bizarre ou intéressé ? Est-ce une dérision, ou le dites-vous sérieusement ? Vous ne voulez donc pas qu'il vous aime, qu'il s'attache à vous et à vos enfants, qu'il vous adopte pour famille, pour patrie, que ses cheveux blanchissent au milieu de vous, et qu'après vous avoir bénis pendant sa vie, il vous bénisse encore, après sa mort, en mêlant ses cendres avec les vôtres ? Non, vous ne le voulez pas.

Vous voulez que sa patience se fatigue d'une position intolérable et qu'il saisisse la première occasion de quitter une terre inhospitalière, en secouant la poussière de ses sandales! Un loyer, dites-vous, et si le loyer fait défaut, une indemnité. Quoi! une indemnité! Mais trouvera-t-il, dans une somme quelconque d'argent, l'équivalent de cette considération morale nécessaire au succès de son ministère, et que lui assurerait un établissement honorable et indépendant! Une indemnité! Mais, avec votre indemnité, lui sera-t-il toujours possible de se procurer un gîte? Vous direz donc au respectable Curé que l'Eglise vous envoie, quand il vous présentera les titres de sa mission : Ici toutes les maisons sont occupées; il ne reste point de place pour vous. Nous n'avons ni Presbytère à vous donner, ni même un logement d'emprunt. Mais voilà une indemnité; c'est à vous maintenant de vous pourvoir comme vous l'entendrez. Eh! que voulez-vous qu'il fasse de votre indemnité, s'il ne peut l'échanger contre une habitation tant soit peu sortable? Dans une ville, cette situation est moins odieuse, quoiqu'on en gémisse. Mais dans une paroisse de campagne, dans un village, où tout est plein depuis les fondations jusqu'aux combles, où chacun ne bâtit que pour soi et dans la mesure de ses besoins, tenir à son Pasteur un pareil langage, ou,

ce qui est la même chose, user à son égard de semblables procédés, n'est-ce pas le jeter dans la rue? Et qu'on ne nous accuse pas de tracer ici des tableaux de fantaisie. Nous parlons d'après des faits peu nombreux, il est vrai, mais trop réels. Nous connaissons des paroisses où règnent ces abus; nous pourrions les nommer; mais nous aurons plus de charité pour elles, qu'elles n'en ont eu jusqu'à présent pour leurs Pasteurs: il nous suffit qu'elles nous entendent, et mieux encore qu'elles nous écoutent.

Elles nous entendront, N. T. C. F., elles nous écouteront, car si nous ne leur avons pas épargné des reproches mérités, comme notre devoir nous y oblige, nous leur devons cette justice, que nous accusons moins ici leur bonne volonté, que ce manque de concert et d'unité de sentiment qui paralyse les affaires et les fait expirer de souffrance et de langueur.. Qu'elles s'empressent donc de réaliser une bonne fois tant de projets avortés, faute d'accord et d'intelligence, de mettre un terme à ces hésitations, à ces divisions, à ces tâtonnements qui ont jusqu'ici rendu vaines leurs meilleures intentions. Tout les y invite, la justice, la Religion, la reconnaissance, leur propre considération. Oui, N. T. C. F., la première condition de succès dans ce genre d'entreprise, c'est l'unanimité de vos vues, le sacrifice du juge-

ment privé au vœu général. Laissez donc de côté ces interminables débats dans une question d'emplacement, sur telle modification du plan proposé, sur tel ou tel mode d'exécution des travaux. Ces dissentiments n'ont d'autre effet que d'éterniser une situation anormale, et d'ajourner indéfiniment une solution réclamée par les motifs les plus respectables et les plus saints. L'essentiel est que chaque paroisse soit pourvue d'un Presbytère convenable, décent et conforme, autant que possible, aux conditions que nous avons indiquées. Soit donc qu'il s'agisse de réparer des bâtiments dégradés, soit qu'il y ait lieu de procéder à une construction nouvelle, soyez unis dans une même pensée. Une fois d'accord entre vous, vous obtiendrez aisément l'accession de vos Conseils municipaux et de vos Conseils de Fabrique, et la faveur que l'autorité supérieure accorde à ces projets ne vous manquera pas. Des sacrifices personnels seront souvent nécessaires; vous n'hésiterez pas à vous les imposer. Nous vous l'avons dit, le Presbytère n'est pas seulement la maison du Prêtre; elle est la vôtre; la maison du père n'est-elle pas celle de tous les enfants? le prix d'un loyer ou une indemnité représente un capital qui suffira d'ailleurs à votre entreprise. Au lieu d'un tribut annuel, tribut stérile qui périt pour vous, vous aurez un établissement

de plus qui vous restera, qui ajoutera à la valeur des biens de votre communauté, qui complètera et garantira pour l'avenir votre existence paroissiale, que vos prêtres enfin se plairont à soigner et à embellir, heureux d'améliorer un héritage qui doit passer à leurs successeurs! Vous aurez travaillé pour le Pasteur sans doute, mais vous aurez aussi travaillé pour vous, pour vos enfants, sans parler de ce sentiment si pur et si doux d'un devoir accompli qui porte avec lui sa récompense.

Pour vous, N. T. C. F., qui n'avez pas attendu nos exhortations pour mettre la main à l'œuvre, et nous aimons à reconnaître que vous formez la grande majorité dans ce diocèse, recevez les remercîments de l'Eglise qui vous bénit par notre bouche. Jouissez au fond de votre cœur du bien que vous avez fait, dans l'attente de cette couronne plus belle qui vous sera donnée pour avoir reçu votre Prêtre comme J.-C. lui-même. Car, il est écrit : *Celui qui vous reçoit, me reçoit, et celui qui vous méprise, me méprise*[1]. Ah! ils sont encore nombreux dans cette religieuse contrée, ces Presbytères qui rappellent les anciens temps et les anciennes mœurs, ces Presbytères, monuments de la piété de vos ancêtres,

[1] Qui recipit vos me recipit. MATTH. X. 40. — Qui vos spernit me spernit. LUC. X. 16.

sauvés de la destruction par des mains généreuses et prévoyantes, et fidèlement rendus à leur destination première, dès que la Religion a pu relever son front courbé par la tempête. Ils sont nombreux, ces Presbytères plus récemment fondés et qui témoignent assez que les enfants n'ont pas répudié l'héritage de foi et de dévouement qui leur fut légué par leurs pères. Oui, N. T. C. F., c'est avec bonheur que nous vous offrons au nom de l'Eglise ces sentiments de gratitude. Mais ne négligez pas d'entretenir avec soin ce que vous avez édifié avec tant de zèle. Tous les monuments faits de main d'homme tendent incessamment à leur ruine, si la même main qui les a élevés n'est attentive à réparer leurs brèches, à les prémunir contre les outrages du temps. Ainsi votre œuvre se perpétuera d'âge en âge. Vous vivrez toujours, même sur la terre, dans la mémoire reconnaissante de ceux qui profiteront de vos sacrifices; ou si vos noms, généreux bienfaiteurs, s'effacent et disparaissent sur ce sable mouvant et sans consistance de la vie présente, ils seront écrits dans le Ciel, et recommandés chaque jour au saint autel par la succession des Pasteurs, qui vous devront l'abri où ils reposent leur tête.

INSTRUCTION PASTORALE

SUR LES CLOCHES.

NOVEMBRE 1841.

En publiant, N. T. C. F., les Règlements que nous avons arrêtés, de concert avec M. le Préfet de l'Aveyron, pour la sonnerie des Cloches, il ne sera peut-être pas hors de propos de faire précéder ces dispositions de quelques considérations sur un objet qui occupe une place si importante dans le culte public. Vous parler des Cloches, c'est être sûr de vous intéresser ; car nous savons combien le sentiment qui s'y attache est populaire ; il n'en sera que plus vif et plus saint, quand nous l'aurons éclairé, quand nous vous aurons en quelque sorte rendu compte à vous-mêmes de vos propres impressions, impressions dont les motifs échappent quelquefois à l'âme qui les éprouve, et c'est le but que nous nous sommes proposé dans ce court entretien.

Les érudits sont partagés d'opinion sur l'origine des Cloches et sur l'antiquité qu'il convient de leur assigner. Les uns en font remonter l'institution au cinquième siècle et lui donnent pour premier inventeur St Paulin, évêque de Nole, en Campanie, d'où leur est venu le nom qu'elles portent dans la langue ecclésiastique, et qu'elles conservent encore aujourd'hui dans votre idiome vulgaire [1]. De là ils nous en montrent l'usage s'étendant d'abord en Occident, introduit en France dès le sixième siècle, puis passant plus tard à Constantinople [2], et dotant d'une merveille de plus ces régions de l'aurore auxquelles nous avons emprunté nos connaissances et nos arts. D'autres, soit qu'ils envient au génie chrétien, par une triste animosité philosophique, la gloire de cette découverte, soit qu'ils se plaisent à s'enfoncer dans les ténèbres, et qu'aucune invention ne leur semble avoir quelque valeur, si elle ne se perd dans l'obscurité des âges, nous parlent de Cloches prodigieuses de poids et de volume, existant dans l'empire de la Chine, dès les temps les plus reculés.

Quelques-uns, jaloux sans doute de rattacher les usages chrétiens aux cérémonies de la loi ancienne, ont voulu voir la première idée de nos Sonneries dans

[1] Dans le patois de l'ancien Rouergue, on nomme la Cloche *Campane.*
[2] Vers l'an 871.

ces Clochettes d'or, que le grand-prêtre, chez les Juifs, portait au bas de sa robe, dans les grandes solennités.

Nous n'avons point, N. T. C. F., à nous engager dans cette oiseuse et stérile controverse. Que l'apparition de la première Cloche date d'une époque plus ou moins éloignée de la nôtre; qu'elle ait pu être ici un objet de curiosité, ailleurs une parure d'honneur: question de pur amusement d'esprit, qui nous est parfaitement indifférente. Ce qui, au point de vue où nous nous plaçons, constitue la Cloche, ce n'est pas le métal dont elle se compose, la forme qu'elle revêt dans son moule; ce n'est pas même le bruit dont elle frappe l'air : ce sont ses harmonies avec la Religion, les arts, la patrie, la nature, la société; ses rapports avec le Ciel et la terre, le monde et le temps, les choses de la vie et les choses de la mort, avec les joies et les douleurs de l'homme. Ce qui constitue la Cloche, ce sont ses relations divines, humaines, sympathiques, morales, poétiques; ce sont les idées qu'elle réveille, les émotions qu'elle fait naître, les services auxquels elle est vouée; c'est l'écho et le retentissement qu'elle a dans les cœurs; et, si on ose le dire, c'est son intention, son motif, c'est son âme et sa vie. Or, la Cloche, prise dans ce sens élevé, et c'est le point qu'il nous importe de consta-

ter et qui se place de lui-même en-dehors de toute contradiction, la Cloche, ainsi entendue, est toute d'inspiration et de création catholique. Grande et sublime idée! Voix à l'Orient, voix à l'Occident, voix du Midi et du Septentrion, voix des peuples et voix de Dieu, voix de la vie, voix de la mort, voix du danger et du secours, voix de la prière et de l'action de graces. Dites-nous auquel de nos sentiments la Cloche ne s'adresse, auquel de nos devoirs publics ou privés elle ne s'associe, quels actes importants de notre existence elle ne consacre, quelle fibre de notre cœur elle ne fait vibrer, soit qu'elle anime l'air de ses gais carillons, soit qu'elle l'attriste de ses glas funèbres, soit qu'elle donne le signal d'alarme par ses tintements lugubres, soit que, déployant ses ailes, elle porte jusqu'aux nues l'annonce de nos fêtes, par ses brillantes volées!

Et de là sans doute ce nom de Baptême donné par le peuple, dans son langage expressif, à la bénédiction de la Cloche, comme s'il lui attribuait une âme vivante et la supposait douée d'intelligence et de sentiment. Expression inexacte, il est vrai, et dont l'acception ne saurait être prise dans son sens rigoureux. L'Eglise, en effet, bénit les Cloches comme elle bénit tous les objets employés aux usages de son culte, et cette bénédiction, qui n'a d'autre effet que de

séparer un objet de tout service profane pour l'affecter à un service sacré, n'emporte avec elle aucune communication de grace ou de vertu sacramentelle. Avouons toutefois que cette locution populaire serait justifiée, si elle pouvait l'être, par l'appareil que déploie l'Eglise dans la bénédiction des Cloches. Dans quelle autre circonstance lui voyons-nous étaler plus de pompe et de solennité? Concours du peuple, convocation du Clergé, profusion de fins voiles et de blancs tissus ornés de fleurs et de feuillages, vapeurs de l'encens, chants sacrés, longues prières, aspersions et ablutions fréquentes, impositions des noms des Saints, onctions répétées de l'huile des infirmes et du saint-chrême. A cet air de fête et de triomphe dont elle se montre parée, à cet emploi de ce qu'elle a de plus saint et de plus vénérable dans ses trésors et ses cérémonies, ne dirait-on pas du Baptême de ses enfants, ou de la consécration de ses Prêtres ou de ses Pontifes.

Mais il est temps de motiver les mérites non moins importants que nombreux et variés que nous avons attribués aux Cloches. A la considérer d'abord sous ses rapports artistiques, la Cloche n'est-elle pas elle-même une véritable œuvre d'art, un merveilleux instrument et le plus solennel de tous, qui a ses règles, ses motifs, sa perfection, et même une œuvre qui

touche à tous les arts; au dessin par la pureté de ses lignes et la juste mesure de ses proportions; à la gravure, par la richesse et le fini de ses reliefs; à la musique, par la précision de ses notes et la justesse de ses accords; à la mécanique, par le jeu de ses ressorts et les divers systèmes de ses contre-poids; à la dynamique, par la puissance des forces qu'elle met en action pour monter à des hauteurs où l'œil ne la suit qu'avec effroi? Mais, à part ces considérations prises dans le sujet même, qui ne voit tout ce qu'elle a apporté de grandeur à la reine des arts, l'architecture; tout ce qu'elle a ménagé de ressources et fourni d'inspiration au génie de la sculpture et de la statuaire?

Sans la Cloche, qui doit les dominer pour parler de plus haut et de plus loin aux peuples émus, nos temples auraient-ils pris vers le ciel un essor si élevé? les verrions-nous porter jusqu'aux nues ces voûtes hardies, suspendues dans les airs plus que soutenues sur ces colonnes fuyantes qui semblent moins, par leur admirable légèreté, les lier à la terre que les lancer dans l'espace? Non, elles auraient gardé les proportions lourdes et ramassées des basiliques primordiales avec leurs cintres abaissés, leurs enceintes écrasées, où la vie est étouffée, faute d'air et de lumière. L'histoire est là pour nous montrer l'éléva-

tion successive de nos portiques, se développant selon les progrès de l'art nouveau qui venait les animer et les embellir. Sans la Cloche, aurions-nous ces gracieuses campanilles, ces flèches aériennes, ces tours majestueuses, imposantes par leur masse gigantesque ou étincelantes de mille jours et découpées en élégantes dentelures, où le ciseau de l'artiste s'est joué avec les prodiges, et qui font le plus bel ornement du village comme la gloire et l'orgueil des métropoles? Otez-leur ces monuments, que reste-t-il? Une morne uniformité d'édifices rangés sous un niveau monotone. Aussi rien n'est triste comme l'aspect de ces villes, reines sans diadême, assises dans l'humiliation, dont aucun emblême divin ne surmonte les toits découronnés, soit que la main du temps ou celle de l'homme les ait dépouillées de leur splendeur antique, soit que la nouveauté de leur existence ne leur ait pas permis de recueillir cette riche succession d'un autre âge. Là, point de ces dômes solennels dont le langage muet, mais éloquent, se fait entendre aux yeux. Là, point de sons qui frappent l'oreille que le cri de la scie et le bruit de l'enclume. Là, surtout, point de voix mystérieuse qui parle à l'âme. On sent le vide dans ces cités pleines de peuple : c'est comme une froide impression de Dieu absent, qu'on ne voit point régner par sa grandeur

au-dessus des habitations de l'homme et veiller par sa bonté aux besoins de ses enfants.

Ils étaient donc barbares, autant qu'ils étaient impies et non moins ennemis des beaux-arts que de la vraie foi, ces terribles niveleurs d'une époque où la puissance fut donnée au génie de la destruction, qui, se voyant petits et se sentant incapables de s'élever, s'avisèrent, pour se grandir, de faire descendre à leur mesure tout ce qui dépassait leur taille de pygmées, renversant temples et clochers, comme ils abattaient les hautes têtes! Impuissants à égaler ces chefs-d'œuvre, ils pouvaient du moins s'honorer en les admirant. Leur lâche et basse envie aima mieux les mutiler, pour se venger d'une gloire dont s'offensait leur médiocrité.

Et ici, N. T. C. F., comment ne pas déplorer les ravages, irréparables sans doute, d'un vandalisme qui, du reste, toujours semblable à lui-même, tout en changeant de théâtre, vient de reproduire les mêmes scènes de force aveugle et brutale dans un royaume voisin? Qui nous rendra tant de Clochers magnifiques tombés sous un marteau sacrilége, tant de Cloches de toutes les dimensions et de tous les accords, dont la renommée était publiée par toutes les bouches, redisant sans cesse : *Gloire à Dieu au plus haut des Cieux, et paix sur la terre aux*

hommes de bonne volonté[1], et converties en instruments de mort, en projectiles homicides? Cloches des cathédrales et des vieilles basiliques, graves Bourdons, brillantes Sonneries, joyeux Carillons qui grondaient, soupiraient, s'égayaient dans les airs sur mille tons variés! Cloches des monastères qui, ne se taisant ni jour ni nuit, avertissaient le monde qui ne prie pas, le monde emporté dans le tourbillon des fêtes ou endormi dans la mollesse, que l'innocence en robe de bure veillait, pleurait au pied des autels, demandant grace pour ses excès et ses folies! Cloches des ermitages et des chapelles champêtres, semées par la piété dans les bois, dans les vallons, sur les rochers, qui, gazouillant comme les oiseaux du Ciel dans leurs concerts, donnaient une voix à tous les êtres de la création, et faisaient chanter à toute la nature une hymne sans fin! Cloches d'alarme et de secours, qui ramenaient dans la voie le voyageur égaré, cherchant en vain la trace perdue dans la profonde nuit, dans l'épaisseur des forêts, dans les défilés de la montagne! Couvent de Saint-Bernard, combien de fois, au fort de ces tourmentes qui rendent si redoutable le passage de tes cimes orageuses, les lentes vibrations de ta Cloche hospi-

[1] Gloria in altissimis Deo, et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis. LUC. II. 14.

talière ont fait rentrer l'espoir dans le cœur du malheureux qui déjà se résignait à mourir!...... Sainte Domerie d'Aubrac, car nous n'avons pas à sortir de nos frontières pour évoquer de pieuses traditions et de touchantes images, avec quel respect nous nous sommes approché de ta Cloche bénie; avec quelle émotion nous avons lu les caractères qui nous disent encore ta noble mission de rappeler l'étranger errant dans tes solitudes, ou surpris par tes ouragans de neige, et de le guider au port de cet hospice secourable, où tout être souffrant était accueilli comme un frère! Hélas! pourquoi faut-il que tant de saintes et charitables institutions ne soient plus pour la plupart que des souvenirs! Si la tempête les a effacées du sol, qu'elles vivent du moins dans la mémoire reconnaissante des peuples, comme un témoignage de ce que sait faire pour eux la Religion, quand on confie le soin de leur bonheur à ses prévoyances et à ses tendresses maternelles!

Peindrons-nous maintenant ce charme des souvenirs, cette douceur et cette vivacité d'émotions pieuses qui s'attachent au Clocher et à ses bruits harmonieux? Attrait de Religion, amour du pays natal, saintes affections de la famille, toutes les sensibilités nobles et pures en sont délicieusement affectées à la fois! Demandez au jeune étudiant qui revient des

écoles publiques, au soldat qui rentre dans ses foyers, à l'émigrant qui rapporte au toit héréditaire les moyens de subsistance qu'il est allé gagner à la sueur de son visage dans des terres étrangères; demandez-leur pourquoi leur cœur bat plus vite, pourquoi leurs yeux se mouillent de larmes, quand ils commencent à entrevoir, à travers le feuillage des vieux ormes, au-dessus de la fumée du hameau, le Clocher que leurs songes leur ont représenté tant de fois dans les longs jours de l'absence, quand arrivent à leur oreille les premières ondulations de la Cloche qu'ils craignaient tant de ne plus entendre? Ah! c'est que ce Clocher a prêté son ombre aux jeux innocents de leur enfance; c'est que cette Cloche les a appelés aux leçons du bon Pasteur, les a conviés au banquet divin; c'est qu'elle a pleuré avec celui-là les funérailles d'un père; c'est qu'avec celui-ci elle a frémi de joie sur le berceau d'un nouveau-né. Nous parlons surtout ici du village, parce que c'est au village que ces impressions sont le mieux senties, et malheur à lui, si jamais il les laissait s'affaiblir et s'effacer! Il perdrait avec ses mœurs simples et sa foi naïve les seules jouissances véritables qu'il lui est donné de goûter et qui peuvent adoucir la rigueur de ses privations. Car la Cloche est tout pour l'habitant des campagnes : elle est sa règle, son moniteur et son guide. Elle veille, prévoit, agit pour

lui ; toute la vie des champs se gouverne par elle. C'est elle qui marque la division du temps, qui indique, par la durée et l'éclat de ses vibrations, la distinction des jours et la différence de leur solennité ; elle qui règle les heures de la réfection et du sommeil, du travail et du repos. Trois fois le jour, au lever du soleil, à son midi, à son coucher [1], elle annonce la gloire et invite à louer le nom de Dieu, dont cet astre éclatant n'est qu'un pâle rayon. Messagère de l'aurore, elle salue le moment où l'*homme se lève pour aller à son œuvre et reprendre sa tâche* [2]. Et, quand la nuit est descendue avec toutes ses voiles, elle sonne ce couvre-feu, par qui l'ombre et le silence s'étendaient aussi jadis sur les murs de nos cités réglées sur le modèle des monastères. Naissances, mariages, sépultures, victoires, traités de paix, anniversaires de douleur ou de gloire, elle mêle les pompes de sa grande voix à toutes les fêtes de la famille, de la patrie, de la Religion. Sentinelle attentive à tous les accidents qui peuvent mettre en péril la sûreté publique, que l'ennemi se montre, que l'incendie éclate, que les fleuves débordent, elle pousse le cri de détresse pour appeler toutes les forces sur le point

[1] Vespere, et mane, et meridie narrabo et annuntiabo : et exaudiet vocem meam. PS. LIV. 19.

[2] Exibit homo ad opus suum, et ad operationem suam. PS. CIII. 24.

menacé. Dès qu'elle s'ébranle pour célébrer un deuil ou un triomphe, une même pensée occupe, un même sentiment anime, un même mouvement emporte tout un peuple. C'est l'étincelle électrique, dont la commotion se fait sentir en même temps à tous les anneaux de la chaîne.

Et c'est ici principalement que se manifeste l'influence morale et, s'il est permis de le dire, le caractère social de la Cloche. Elle rapproche l'homme de l'homme; elle unit tous les membres en un même corps; elle resserre les liens d'une bienveillance mutuelle, d'une fraternité touchante; elle réalise ce bonheur et cette joie des frères, que le Prophète place dans les douceurs d'une société commune et dans une parfaite unanimité d'idées et d'affections [1]. Là où la Cloche n'est pas, la communauté est presque réduite aux proportions de l'individu, ou tout au plus de la famille et d'un cercle d'amis. Le voisin le plus proche est étranger à son voisin. La créature humaine peut naître, vivre, souffrir et mourir inconnue, isolée, sans qu'aucune sympathie s'attache à sa destinée, l'accompagne d'un intérêt dans le cours de son existence, la suive d'un regret après son trépas; sans que son nom ait été prononcé et

[1] Ecce quàm bonum et quàm jucundum habitare fratres in unum. PS. CXXXII. 1.

qu'on se soit seulement aperçu de sa présence ou de son absence au même banquet de la vie; fleur dédaignée sur laquelle aucun regard ne s'est arrêté et qui n'a eu d'éclat et de parfum que pour le désert! Avec la Cloche, cet oubli n'est plus possible. Un frère ne peut naître ou quitter la vie, les flambeaux d'hyménée ne peuvent s'allumer, qu'aussitôt toute la société chrétienne n'en soit avertie; et de même que des vœux de bonheur ont salué son entrée dans le monde et dans l'Eglise, le plus pauvre et le plus obscur de ses membres peut compter, grace à la Cloche, qu'une larme ne sera pas refusée à sa cendre et qu'une prière unanime suivra son âme devant le tribunal du souverain Juge.

Avons-nous énuméré tous les services de la Cloche? Non, N. T. C. F.; elle conjure la foudre et *l'esprit des tempêtes*. Que la Cloche reçoive cette vertu dans la cérémonie de sa consécration, les formules expresses de notre liturgie ne permettent pas d'en douter. Qu'on lise les belles prières récitées sur elle, on voit que l'empire de l'air lui est donné, qu'elle règne sur lui en souveraine, dissipant toutes les influences malignes qui peuvent altérer sa pureté ou troubler sa sérénité. Mais de quelle manière et dans quelles circonstances exerce-t-elle cette action bienfaisante? C'est ici qu'il faut nous garder de toute exa-

génération, qui offenserait bien plus qu'elle n'honorerait la piété véritable. Croire, avec une humble confiance dans la bénédiction de l'Eglise et la protection de Dieu, que le son de la Cloche, accompagné des mouvements pieux d'un cœur fidèle, possède habituellement et en *priorité de puissance*, pour parler le langage de l'école, la vertu de rasséréner et de purifier l'air, d'empêcher les orages de se former, en maintenant l'équilibre des éléments dont se compose la foudre et la grêle, est une croyance sainte et irréprochable. Mais quand les lourdes vapeurs se condensent, quand les nuages s'assemblent, quand le tonnerre gronde sur le Clocher sillonné d'éclairs sinistres, compter que la Cloche, balancée à pleins bras et à toutes volées dans la région de la tempête, en détournera les coups, en apaisera les colères; ou, en d'autres termes, prétendre qu'elle repoussera un fléau en lui ouvrant un large passage dans le flanc de la nue qu'elle déchire; ou encore, mettre le feu à une mine pour en arrêter l'explosion, qu'est-ce autre chose que de tenter et défier Dieu, lui demander un miracle contraire à toutes les règles de sa sagesse, offenser sa bonté par une confiance qu'il réprouve comme téméraire et insensée, dès qu'elle affecte de mépriser les conseils de la prudence la plus vulgaire? Si l'on objecte l'usage, qui a depuis

longtemps prévalu dans les campagnes, de sonner la Cloche sous le coup même de l'orage, nous dirons que tout usage, pour être ancien et généralement pratiqué, n'est pas toujours légitime; que plus d'une saine coutume s'est altérée en s'éloignant de l'esprit de sa primitive institution. A l'égard de celle-ci en particulier, nous sommes porté à croire que son premier motif, tout de Religion et de charité, s'est transformé, avec le temps et l'interprétation des hommes, en une fausse idée de secours et de protection; que de rares tintements, frappés à de longs intervalles, qui n'avaient, dans le principe, d'autre but que d'inviter le peuple à la prière ou d'annoncer la proximité d'un abri au voyageur exposé aux fureurs de l'orage, ont amené insensiblement ces Sonneries bruyantes et précipitées qui appellent et provoquent les malheurs, qu'un préjugé fatal les suppose habiles à écarter.

Mais il est d'autres influences, N. T. C. F., non moins pernicieuses que celles des vents et des nuages; il est d'autres tempêtes que celles des éléments déchaînés, et que la Cloche ne conjure pas moins efficacement. N'avons-nous donc pas sur nos têtes d'autres ennemis à redouter que la grêle et la foudre? Le grand Apôtre ne nous parle-t-il pas d'*es-*

prits de malice [1] *répandus dans l'air*, qui non-seulement troublent l'atmosphère, mais l'infectent de leurs poisons, qui conseillent les pensées homicides, soufflent les flammes impures, soulèvent dans les abîmes des cœurs les orages des passions? Or, les voilà ces *génies malfaisants*, ces *princes de ténèbres*, ces *puissances infernales* que la Cloche chasse et balaie devant ses bruits religieux comme une vile poussière. Elle fait plus qu'entretenir la sérénité dans les régions de l'air, elle la conserve ou la ramène dans le cœur de l'homme. Que de saintes pensées, que de calme et de paix n'apporte-t-elle pas à l'âme qui se recueille pour écouter sa voix; et, si cette âme est agitée de quelque violente tentation de crime ou de désespoir, est-il un charme plus propre à la reposer et à la rafraîchir que ces accords harmonieux, dominant tous les tumultes de la terre, qui semblent lui venir du Ciel, comme un écho prolongé des concerts des Anges!

Mais le triomphe de la Cloche et sa plus belle gloire est dans son application immédiate, dans ses rapports directs au service divin et à la solennisation de nos fêtes. Son ministère ne se borne pas à convo-

[1] Non est nobis colluctatio adversùs carnem et sanguinem, sed adversùs principes et potestates, adversùs mundi rectores tenebrarum harum, contra spiritualia nequitiæ in cœlestibus. EPH. VI. 12.

quer le peuple aux assemblées saintes ; elle est elle-même une prière, un chant de louange et d'action de graces. Eh ! qui n'admirerait ici la haute intelligence des motifs et des effets, des rapprochements et des contrastes que révèle l'Eglise dans les cérémonies de son culte, ce sentiment élevé du sublime qui lui fait imprimer à ses symboles le sceau de son génie et le caractère de sa propre grandeur ? Pour publier les bienfaits et la louange de Dieu avec une pompe et une magnificence plus dignes de sa majesté souveraine, elle a emprunté deux voix et comme deux organes dont la puissance égale l'étendue, l'Orgue et la Cloche. L'Orgue, voix du dedans, qui déroule ses flots d'harmonie sous les voûtes sonores des basiliques, autour des vieux piliers des grandes nefs, dans les retraites mystérieuses du sanctuaire. La Cloche, voix du dehors, qui ébranle au loin la terre du tonnerre de ses longs mugissements. L'Orgue, expression de la prière publique dans les temples consacrés à la Religion. La Cloche, expression de la prière universelle, de la prière catholique dans le temple auguste de l'univers. L'Orgue, voix des Anges et des Saints, qui, de la hauteur des vitraux où sont représentés leurs combats et leurs victoires, descend sur la multitude recueillie pour soupirer à son oreille les joies et les gloires du Ciel. La Cloche, voix du

peuple et de l'humanité tout entière, qui, des profondeurs d'une vallée de larmes et d'exil, fait monter jusqu'au trône de l'Eternel la plainte de la souffrance et le cri de la détresse avec les vœux de l'espérance et de l'amour! L'Orgue enfin, *voix magnifique;* mais qui ne dépassant point la limite de l'enceinte sacrée, ne peut être entendue que des pieux fidèles qui la fréquentent. La Cloche, *voix pleine de force et de vertu*[1], qui tonne aux oreilles des transfuges de notre foi, en dépit de leurs efforts pour échapper aux poursuites du remords; qui brise *l'impie pareil au cèdre altier;* qui porte les terreurs de l'avenir et les épouvantes de l'éternité dans les solitudes des consciences, vides de Dieu, *véritable désert* qu'un vent brûlant dessèche et que nulle rosée ne fertilise, et qui *éclaire*, comme d'un rayon sinistre, les replis ténébreux où elles s'enveloppent et le noir abîme où elles vont se précipiter!

Et voilà bien, sans doute, pourquoi la Cloche, si chère aux âmes saintes et pures, est odieuse et importune aux cœurs malades! Objet de haine ou d'amour, comme la Religion elle-même dont elle proclame les droits imprescriptibles, elle éveille tous les

[1] Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentiâ.... vox Domini confringentis cedros... concutientis desertum... et revelabit condensa. PS. XXVIII. 4.

sentiments, hormis celui de l'indifférence. Ceux qu'elle ne touche pas comme une consolation, elle les blesse et les irrite comme un reproche. Aucun suffrage ne manque donc à sa gloire; l'aversion qu'elle inspire à l'infidèle est un hommage qui ne l'honore pas moins que les pieuses sympathies dont le Chrétien l'environne.

Pour vous, N. T. C. F., vous respecterez et vous aimerez vos Cloches, comme les ont aimées et respectées vos pères, qui versèrent tant de larmes sur leur proscription, qui mirent tant de zèle, au péril même de leur liberté et de leur vie, à les dérober aux recherches d'avides spoliateurs, qui les replacèrent, avec une joie pleine de triomphe, dans leurs tours trop longtemps muettes, dès qu'une faible aurore de paix se fut levée sur l'Eglise. Montrez-vous saintement empressés, pour l'honneur de vos paroisses, de vous surpasser les uns les autres par l'élégance de vos Clochers et la beauté de vos Sonneries: nous applaudirons de grand cœur à cette louable émulation, tant que vous n'en ferez pas l'objet exclusif de votre sollicitude, laquelle doit s'étendre à tant d'autres services non moins essentiels de vos églises.

Mais le culte que nous vous demandons surtout pour la Cloche, c'est un culte d'intelligence et de sentiment, un culte selon *l'esprit* et selon *la vérité.*

Cette âme que nous lui avons attribuée, c'est votre foi, c'est votre espérance, c'est votre amour qui doivent la souffler sur elle. De là découle sa vertu la plus efficace. Si les sentiments de votre Religion ne la vivifient et ne l'animent, si vos cœurs n'accompagnent ses vibrations de mouvements pieux, en vain vous confierez-vous dans son secours. Que serait-elle qu'un *airain sonnant*, qu'une *cymbale retentissante*[1] qui fatiguerait l'air de ses bruits inutiles? Faites pour elle ce que le grand Evêque d'Hippone recommande aux clercs dans la récitation de l'office divin, à l'égard des psaumes du Roi-Prophète[2]. *Quand la Cloche gémit, pleurez et gémissez avec elle; quand elle éclate en accents de joie, réjouissez-vous dans le Seigneur; quand elle loue et bénit, louez aussi et rendez graces.* Vous invite-t-elle à la prière, au travail, au repos, obéissez à ce signal, comme s'il vous était donné de la bouche de Dieu même. Vous appelle-t-elle au temple saint, écriez-vous : *Mon cœur a tressailli à cette nouvelle heureuse qui vient de m'être annoncée : nous irons dans la maison du Seigneur*[3]. Chaque fois

[1] Velut æs sonans aut cymbalum tinniens. I. COR. XIII. 1.

[2] Si orat psalmus, orate; si gemit, gemite; si gratulatur, gaudete; si timet, timete. S. Aug. in PS. XXX.

[3] Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus. PS. CXXI. 1.

qu'elle frappe votre oreille, dites : Encore une heure détachée de la couronne de mes jours, encore un pas vers le terme de ma course. Mais, en avançant vers ce terme de la vie, quels progrès ai-je faits dans la voie de l'éternité? Une dernière heure viendra après laquelle mon existence ne se mesurera plus par le temps; et si cette heure dernière allait sonner, est-ce dans les mains d'un père ou d'un juge que tomberait mon âme?

Et nous aussi, N. T. C. F., jaloux de vous exhorter par nos exemples plus encore que par nos discours, et de vous rendre une édification que nous avons reçue tant de fois de votre zèle généreux, nous avons osé tenter une œuvre de restauration qui n'a cessé d'être l'objet d'un de nos vœux les plus chers. Vous connaissez tous cette superbe tour de notre église cathédrale, chef-d'œuvre de l'art chrétien, noble couronne de Rodez, honneur de la province, merveille du Midi, immortel témoignage du goût éclairé et de la riche munificence d'un de vos plus grands et de vos plus saints Evêques [1], devant laquelle s'inclinent les plus fiers Clochers de vos églises, comme d'humbles vassaux qui rendent hommage à un puissant et redouté suzerain. Dans le pieux orgueil que

[1] François d'Estaing, canonisé par le peuple qui le proclama bienheureux, né en 1462, évêque de Rodez en 1501, mort en 1529.

vous inspire la possession de ce monument incomparable, vous en parlez avec enthousiasme à vos enfants, dès qu'ils sont capables de sentir et de comprendre, et vous leur faites désirer comme une récompense l'heureux jour où ils pourront satisfaire cette ardente curiosité, que vos récits ont éveillée dans leurs jeunes imaginations. Vous en emportez l'image dans vos cœurs, quand vous quittez vos foyers; et, dans vos pérégrinations lointaines, nationaux et étrangers également émerveillés prêtent à vos discours une oreille charmée, lorsque vous leur racontez sa hauteur fabuleuse, le luxe de ses galeries en dentelles, la richesse et le fini des ornements qui la décorent. Le voyageur qui la contemple pour la première fois s'arrête, immobile d'admiration, devant cette masse prodigieuse et pourtant légère, qui, par la hardiesse de sa construction et la délicatesse de ses ouvrages, semble justifier la légende naïve où nous lisons que les Anges, aux heures de repos des ouvriers, se partageaient ce beau travail, au bruit des concerts célestes. L'habitant même de la cité, que l'assiduité de son aspect devrait avoir durci aux émotions qu'il fait naître, ne passe point sous son ombre vénérable, sans lever sur elle un regard où se peint visiblement l'émotion d'une surprise toujours nouvelle.

Mais cette tour majestueuse, qui parle aux yeux un si sublime langage, avait cessé depuis longtemps d'enchanter les oreilles de la mélodie de ses accords, et les échos de nos vallées et de nos montagnes, attristés d'un demi-siècle de silence, avaient désappris ces accents qu'ils se renvoyaient, naguère, de proche en proche, avec un prolongement d'harmonie, jusqu'à ce qu'ils exhalassent leurs derniers murmures dans les profondeurs du Ciel. Nous avons donc résolu de lui rendre sa grande voix, sa haute et solennelle parole. Nous serons-nous bercé d'une illusion trop flatteuse, en essayant de faire revivre cette gloire des anciens jours, et ne devons-nous pas nous attendre à voir se renouveler ici la scène, dont Jérusalem fut témoin à la Dédicace du second temple; et, tandis que les jeunes générations se réjouiront d'entendre des accords nouveaux pour elles, n'avons-nous pas à craindre que les anciens du peuple ne pleurent de tristesse, en comparant les effets de notre Sonnerie aux prodiges de la première, soit par la conviction raisonnée et sincèrement sentie d'une infériorité réelle, soit par cette disposition naturelle à la vieillesse, et d'ailleurs si respectable, qui la porte à donner aux choses du temps passé tous ses éloges comme tous ses regrets? Nous ne savons, N. T. C. F., et nous ne présumons pas assez de nos efforts pour nous promettre

tous les suffrages; mais nous pouvons, du moins, nous rendre le témoignage que nous n'avons épargné ni sacrifices, ni soins consciencieux dans la recherche des artistes les plus habiles, pour que notre œuvre ne reste pas trop au-dessous de ce que commande la grandeur imposante de l'édifice qu'elle doit compléter. Nous aurons atteint notre but si, aux termes de notre ancienne jurisprudence canonique [1], l'église mère, l'église principale, l'emporte sur ses filles, les églises secondaires, par la puissance et la beauté de sa Sonnerie, comme par l'éminente prérogative de sa dignité et de son autorité, et, quelqu'imparfaite qu'elle puisse être, vous accepterez avec indulgence, N. T. C. F., l'offrande que nous vous prions d'agréer, vous demandant pour toutes graces, après que la mort aura fermé nos yeux, d'accorder quelquefois, quand vous entendrez sonner vos Cloches, un souvenir pieux à celui qui fut votre père et votre ami, comme aux autres bienfaiteurs qui nous ont secondé dans cette sainte entreprise [2].

[1] HENRYS, tome 1. liv. 1. ch. III. quest. 16.

[2] M. Monestier, ancien curé de la Cathédrale, qui a donné d'abord mille francs, puis légué trois mille francs pour cette œuvre. — Un autre bienfaiteur, qui a voulu rester inconnu, a donné six mille francs pour le même objet.

INSTRUCTION PASTORALE

POUR LE SAINT TEMPS

DE CARÊME DE L'AN DE GRACE 1842.

SUR L'ASSOCIATION POUR LA PROPAGATION DE LA FOI.

Nous nous sentions pressé depuis longtemps, N. T. C. F., de vous entretenir, dans une Instruction toute spéciale, de la plus belle institution dont l'esprit catholique ait doté notre époque, l'Association pour la Propagation de la Foi. Mais vous voyant entrer de votre propre mouvement et marcher d'un pas généreux dans la carrière que nous voulions ouvrir devant vous, nous avons dû vous laisser tout le mérite d'une initiative si honorable, nous réservant de vous féliciter d'une émulation qui a prévenu notre appel, dès que l'œuvre aurait pris parmi vous assez de développements et de consistance pour garantir sa durée et assurer son avenir. Ce moment est venu, N. T. C. F.,

l'Association de la Propagation de la Foi est heureusement implantée dans notre diocèse; elle y a pris racine, elle a propagé ses rameaux sur tous les points du territoire; elle est connue dans la maison du riche comme dans la chaumière du pauvre, dans nos plus humbles villages comme dans nos cités. Son pieux trésor se grossit, chaque année, des dons de l'opulence comme du modeste tribut du lévite, de la veuve, de la vierge chrétienne, de la jeunesse des écoles, du laboureur et de l'ouvrier. Il est donc temps que nous élevions la voix pour applaudir à votre zèle, pour vous remercier, au nom de l'Eglise, des fruits qu'il a portés, pour vous encourager à maintenir, à perpétuer cette situation florissante, à perfectionner même et à compléter de si beaux commencements par une adhésion et un concours unanimes. Eh! comment pourrions-nous différer encore, quand la charité de J.-C. nous conjure par la bouche de son vicaire, le Pontife romain? Au milieu des tribulations que lui cause la sollicitude de toutes les églises, parmi ces bruits sinistres de défections, d'apostasies, de persécutions sourdes ou déclarées, de peuples arrachés à l'unité par la violence ou la séduction, qu'apportent, chaque jour, à son oreille vigilante les quatre vents de l'univers, son âme accablée d'angoisses, il nous le confesse lui-même dans sa dernière ency-

clique [1], se repose sur la Société de la Propagation de la Foi, comme dans sa plus douce consolation et sa plus chère espérance. Il proclame sa tendre prédilection pour elle; il la couronne de ses éloges et la comble de ses bénédictions. Il ordonne à tous les évêques, qui partagent avec lui, sous son autorité, le poids de la charge apostolique, de *sonner de la trompette dans Sion*, de convoquer tous les Fidèles sous cette sainte bannière et de les enrôler pour cette glorieuse milice.

Brebis à l'égard de Pierre, nous obéissons avec amour à cette injonction du Père commun et du Chef suprême, comme vos pasteurs immédiats nous obéissent à nous-même, malgré notre indignité, quand nous leur intimons nos ordonnances pour le gouvernement de leurs églises. Ce n'est donc plus seulement en notre nom que nous venons solliciter votre piété en faveur de l'œuvre de la Propagation de la Foi : c'est au nom de celui que notre Dieu a fait si grand dans son Eglise, que la gloire et le bonheur de ce qu'il y a de plus éminent après lui, dans la hiérarchie ecclésiastique, est de se reconnaître son humble fils et son docile disciple, comme le moindre d'entre vous. Mais ici nous ne nous dissimulons pas

[1] Encyclique de N. S. P. le Pape Grégoire XVI, 18 des calendes de septembre 1840. *Probè nostis*, etc.

la difficulté de notre tâche. Comment embrasser dans une rapide Instruction un sujet immense, ou comment traiter avec intérêt une matière que tant d'éloquentes exhortations de nos vénérables collègues semblent avoir épuisée? Nous nous bornerons, N. T. C. F., à signaler les principaux caractères de l'Association, comme autant de motifs propres à lui gagner tous les suffrages; et, à défaut d'autres moyens de persuasion, ce simple exposé trouvera un sûr attrait dans la *préparation de vos cœurs*.

Et d'abord, œuvre de la Propagation de la Foi, œuvre la plus grande et la plus éminemment catholique par son universalité. Elle embrasse tous les lieux et tous les peuples; elle comprend tous les enfants de la grande famille humaine, comme but ou comme instruments. Il s'agit de consoler la Foi partout où elle souffre, de l'assister partout où elle combat, de faire briller son flambeau partout où sa lumière n'a pas encore pénétré. Il s'agit de hâter l'accomplissement des promesses, d'amener à J.-C. toutes les nations *qui lui ont été données pour héritage* [1], d'étendre à tous nos frères en Adam ces bienfaits de la Rédemption dont nous avons été miséricordieusement prévenus, de ne *faire* enfin de la

[1] Dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ. PS. II. 8.

multitude des peuples de toute langue, et de toute tribu, qu'*un seul et même troupeau sous un seul et même pasteur* [1]; et, pour mener à fin cette sainte entreprise, de s'unir, de se coaliser, de mettre en commun ses vœux, ses prières, ses offrandes, ses dévouements, et de marcher ainsi, comme un seul homme, avec la force que donne le nombre et la certitude du succès que garantit l'unité. Que peut-on lui comparer qui approche de cette grandeur pour l'importance de l'objet, la pureté des motifs, la puissance des moyens d'exécution et la dignité du but proposé?

Des rois ou des peuples conquérants ont rêvé la chimère de la monarchie universelle. Mais outre qu'ils ne disposèrent jamais que de forces inégales à la réalisation de ce projet insensé, qu'appportaient-ils aux nations domptées par leurs armes? L'esclavage, la ruine, la désolation, la mort. Ici, c'est la liberté, c'est le bonheur, c'est la lumière, c'est la résurrection et la vie, tous les fruits de la victoire assurés aux vaincus. Des législateurs ont aspiré à la gloire d'adoucir par les mœurs et de comprimer par les lois la férocité de peuplades barbares. Mais leur action civilisatrice ne dépassait pas les étroites limites d'une cité, d'une province,

[1] Fiet unum ovile et unus pastor. JOAN. X. 16.

d'un état. Et dans ces codes de Dracon, de Solon, de Lycurgue, de Zoroastre, de Confucius, prônés par l'antiquité comme des chefs-d'œuvre de sagesse, que d'erreurs, de lacunes, d'imperfections, et trop souvent que d'outrages à la morale, que de dispositions monstrueuses qui font rougir la nature et l'humanité! Ici, c'est le genre humain tout entier qu'on prétend éclairer, réformer, régénérer, en lui faisant sentir le frein de la loi. Et de quelle loi? De la loi la plus pure et la plus sainte, la plus parfaite et la plus complète; règle du cœur, de l'esprit et des sens; loi de Dieu même, écrite d'abord de son doigt dans les consciences, puis altérée et effacée par les passions et les erreurs. De hardis navigateurs, plus confiants dans leur génie que dans la jalouse protection des Couronnes, ont tourné leurs voiles vers des rivages ignorés qu'un instinct audacieux, ou pour mieux dire providentiel, leur faisait pressentir au delà des bornes de l'univers alors connu. Mais si découvrir de nouveaux mondes, ouvrir au commerce de nouvelles routes, et à la fortune des métropoles de nouvelles sources de prospérités, est une grande chose; féconder ces terres nouvelles par la semence de la parole évangélique, leur apporter les trésors de notre Foi en échange de leurs productions et de cet or que notre avarice a arraché de

leurs entrailles, réparer les injures d'une politique impie, en relevant de la poussière, pour leur montrer le Ciel, des hommes, des peuples entiers qu'elle n'a su qu'exterminer ou abrutir, n'est-ce pas aussi une noble et généreuse idée? On a justement admiré l'impulsion sublime qui, au temps des croisades, précipita l'Europe sur l'Asie. C'est le même mouvement qui se manifeste aujourd'hui par l'œuvre de la Propagation de la Foi. Le génie chrétien se transforme selon les époques et les besoins, mais l'activité de sa flamme ne se ralentit jamais. Dans des siècles de fer, où toutes les questions se décidaient par l'épée, il guida vers l'Orient des forêts de lances pour conquérir un Sépulcre glorieux. Quand, après le règne de la force, arrive le règne des idées, ce ne sont plus des courages qu'il exalte, des bras qu'il arme d'un glaive vengeur : ce sont des âmes qu'il remue, ce sont des sympathies qu'il excite, c'est une croisade d'intelligences et de volontés qu'il organise pour la délivrance des peuples ensevelis dans des ombres plus affreuses que les horreurs du tombeau. Qui ne serait fier de concourir à ces triomphes pacifiques, de s'associer à une entreprise qui peut soutenir glorieusement la comparaison avec tout ce qui s'est opéré jamais de plus grand dans le monde et dans l'Eglise, et d'acquitter noblement notre dette

envers des frères infortunés, nous, heureux privilégiés, premiers-nés de la société chrétienne, en les conviant au partage des fruits de la Rédemption, patrimoine commun de l'humanité !

Association de la Propagation de la Foi, œuvre donc pleine de générosité et de grandeur, mais en même temps, par un privilége remarquable, œuvre la plus facile. Avouons toutefois, pour être juste et vrai, que, dans cette société de zèle et de dévouement, la part des travaux et des sacrifices et, si on peut le dire, la mise de fonds, n'est pas égale pour tous les actionnaires. Certes, elle est haute et ardue, la tâche volontairement acceptée par l'intrépide missionnaire qui, abandonnant patrie, amis, famille, et jusqu'à l'espérance de les revoir jamais, s'en va, sur la seule foi de sa mission, chercher des âmes aux extrémités de la terre, à travers les *périls des mers et des fleuves*, et les *périls* de l'abandon et *de la solitude*, et les périls des bêtes des forêts, et des hommes qui les surpassent quelquefois en férocité [1]. Celui-là paie avec ses sueurs, ses privations, ses insomnies, et solde souvent avec son sang le tribut que nous acquittons avec quelques oboles. Elle ne suppose pas moins de résolution, la coura-

[1] Periculis fluminum..... periculis in solitudine, periculis in mari, periculis in falsis fratribus. 2. COR. XI. 26.

geuse détermination de ces vierges admirables qui, surmontant par la grandeur de leur foi les timides vertus de leur sexe, préparent, dans les stations du Levant ou sur les plages africaines, les cœurs de l'Arabe et du Musulman à la vérité de l'Evangile, en étonnant leurs regards des prodiges de leur charité.

Mais, tandis que cette élite et, s'il est permis de parler ainsi, ces sublimes éclaireurs de l'armée du Seigneur se portent en avant pour soutenir ses combats, que nous demande-t-on à nous, à vous tous, N. T. C. F., simples affiliés dans cette sainte confédération? On vous demande, quoi? De marcher sur la trace de ces héros et de ces héroïnes, de courir avec eux les chances des naufrages, de la dent du tigre, de la morsure des reptiles, de la proscription, des supplices, de la mort? Non; on vous laisse goûter librement la douceur de l'air natal et la paix du foyer. On vous demande, quoi? De longues oraisons, des jeûnes austères, des aumônes égales à la multitude de vos péchés? Non; on ne met pas même votre bonne volonté à cette épreuve. On vous demande, chaque jour, une prière, et la plus courte et la plus simple des prières, un *Pater* et un *Ave*, avec une pieuse invocation au glorieux Apôtre des Indes, et l'on vous permet encore d'appliquer, une fois pour toutes, à cette intention, cette prière quo-

tidienne que tout Chrétien fidèle adresse, matin et soir, au Dieu qui l'a créé et qui le conserve. On vous demande, chaque semaine, cette faible pièce de monnaie, que le pauvre ne refuse pas à plus pauvre que lui. Et il fallait qu'il en fût ainsi, par cela même que l'œuvre est universelle. Appelant le concours de tous, elle devait être à la portée de tous. Œuvre vraiment populaire et plébéienne, comme l'attestent ses tableaux de souscription; et ce n'est pas une des moindres preuves que la première inspiration en est venue du Ciel. La Foi chrétienne se propage, dans notre siècle, par les mêmes moyens qui l'établirent dès le commencement. Aujourd'hui, comme alors, nous pouvons le dire avec St. Paul : *Peu de riches, peu de grands, peu de savants et de sages* [1], figurent dans nos rangs; mais ce qui est petit, infirme, obscur, dépendant, des pauvres, des hommes simples, des femmes, des enfants, voilà les noms qui couvrent nos listes. Oui, seule entre toutes les œuvres, l'Association de la Foi, grace à la facilité de ses conditions, ne laisse de place ni à l'excuse de la santé, ni à l'excuse de l'indigence, ni à l'excuse du travail et des affaires, ni à l'excuse

[1] Non multi sapientes secundùm carnem, non multi potentes, non multi nobiles; sed quæ stulta sunt mundi elegit Deus ut confundat sapientes, et infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia. I. COR. I. 26. 27.

de l'âge. Pour qui sait apprécier le bienfait de la Foi et le bonheur d'en faire jouir ceux qui en sont privés, qu'est-ce que la récitation d'une courte prière? Qu'est le tribut hebdomadaire de quelques centimes, dût-on le prélever sur sa médiocrité, sur sa pauvreté même? Qui ne voudrait, à ce prix, contribuer au salut d'une âme pour qui *J.-C. est mort* [1]? Chose touchante et délicieuse à dire! Nous connaissons des familles bénies de Dieu où, non seulement maîtres et serviteurs sont engagés dans la sainte milice, mais où l'enfant au berceau, où le nouveau-né lui-même, dès son entrée dans l'Eglise, est inscrit, par les soins pieux de ses parents, au nombre des associés; douce et innocente créature, apôtre en naissant, qui ne parle pas encore et qui déjà prophétise; qui, à peine régénéré dans les eaux du Baptême, propage déjà, par l'aumône et la prière offertes en son nom, ce royaume de Dieu dont l'héritage vient de lui être assuré!

Œuvre la plus bénie et la plus féconde en résultats, comme la plus riche en espérances. Que de succès, que de triomphes l'ont déjà couronné! Vingt ans à peine se sont écoulés depuis que la première semence en fut jetée dans la première église des Gaules, terre engraissée du sang des martyrs. Ses

[1] Pro omnibus mortuus est Christus. 2. COR. V. 15.

commencements furent faibles, comme c'est la destinée de tout ce qui porte en soi des conditions de force et de grandeur, et des promesses d'avenir. Ce grain de sénevé a germé sur un sol aimé du Ciel; il a grandi et il couvre maintenant toute la terre de son ombre bienfaisante. Ce n'est plus l'œuvre d'une église particulière, mais l'œuvre catholique par excellence, adoptée, proclamée, préconisée comme telle par l'auguste chef de la Chrétienté, et qui compte des sectateurs dévoués, partout où Rome compte des enfants. Flamme céleste, attisée au souffle de Dieu qui est lumière et charité, le zèle de l'Association a couru rapidement dans tous les diocèses de France. De là, comme de son foyer, il a gagné la Suisse, la Belgique, l'Allemagne, les deux Péninsules, la Grande-Bretagne, les contrées infidèles comme les contrées catholiques, et ne s'arrêtera plus que la terre ne manque à son activité. Par une confraternité touchante, l'Orient embrasse l'Occident, le Septentrion et le Midi entrelacent leurs mains, les populations qui reçoivent la grace veulent aussi la donner selon leur mesure, et l'obole de Constantinople, de Smyrne, de l'Algérie vient tomber dans ce trésor, d'où s'épanchent sur elles des flots de charité.

Voilà pour les progrès de l'Association. Mais qui

dira les fruits merveilleux qu'elle a fait éclore ? Reportons-nous à cette époque désastreuse, qui avait violemment suspendu les communications de nos établissements d'outre-mer avec la plus grande partie de l'Europe et surtout avec la France, cette mère-patrie de toutes les entreprises élevées, nourricière inépuisable de tous les dévouements généreux. Quel aspect déplorable présentaient alors aux regards attristés nos Missions lointaines ! Privées désormais de toute relation avec leurs chefs d'ordre, où elles se recrutaient d'hommes évangéliques et où elles puisaient tous leurs moyens de subsistance, elles languissaient tristement sous la menace d'une destruction inévitable. Eglises, écoles, monastères, toutes les fondations des temps meilleurs tombaient les unes après les autres, et leurs pierres dispersées sur les places publiques retraçaient l'image de cette ruine et de cette désolation de Jérusalem, soupirées dans les lamentations des Prophètes. Ces Chrétientés du Malabar et du Maduré, qui s'étaient maintenues si florissantes depuis l'apostolat du grand Xavier, voyaient leurs tristes enfants réunis avec tant d'efforts, ou retourner aux superstitions païennes, ou tomber dans les piéges de l'hérésie. Une halte forcée suspendait la marche de la Foi vers des contrées, qui manifestaient pour elle les plus heureuses disposi-

tions. Loin de songer à de nouvelles conquêtes, la vérité se soutenait à peine dans les positions qu'elle occupait. De rares Missionnaires usés par l'âge et les travaux, quelques vieillards, vénérables débris échappés aux fureurs des persécutions et aux ardeurs d'un climat dévorant, pleuraient sans consolation sur un avenir déshérité d'espérances, et se voyaient descendre dans la tombe avec l'amère pensée que le fruit des combats et des victoires de plusieurs siècles y descendait avec eux.

Tout-à-coup un point lumineux apparaît aux extrémités du Ciel. Ce n'est encore qu'un point, une faible aurore; mais, à voir la manière dont l'astre nouveau prend sa course, on pressent qu'il inondera de ses feux toute la terre. Telle s'annonce l'œuvre de la Propagation de la Foi. En présence de cette lumière inattendue, l'horizon des Missions, tout-à-l'heure si sombre, s'éclaircit et se colore de teintes plus douces. La vie remonte au cœur de ces églises désolées qui saluent, par un long cri de reconnaissance et de joie, le secours que leur envoie la Providence. Dès ce moment, commence une nouvelle ère de travaux et de succès évangéliques. L'esprit de l'apostolat a soufflé de nouveau dans l'Eglise, pour y féconder les germes que son sein recèle; et les vocations dévouées naissent en foule, et les

anciennes familles apostoliques se repeuplent, et de nouvelles pépinières d'ouvriers se forment au gré de la diversité des attraits, et les enfants d'Ignace et de Vincent de Paul sourient à la jeune ardeur des émules, que leur suscitent les Sociétés de Marie et du Rédempteur. Poussés par la faveur de l'Association plus que par les influences des vents et des étoiles, les voyez-vous ces généreux messagers de la Parole, la Croix d'une main et de l'autre l'Evangile, voler à tous les aspects du Ciel, sur toutes les routes de la terre, sur tous les sentiers des mers étonnées de se voir traversées tant de fois dans d'autres vues que celles du lucre, ou de la domination, ou de cette vaine inquiétude qui travaille les enfants des hommes? Les voyez-vous égalant, à force d'activité, leur petit nombre à la multitude des besoins, regagner pied-à-pied tout le terrain perdu dans les dernières tourmentes; ici, relevant les autels en ruine, rouvrant les sources de l'instruction, rassemblant les congrégations dispersées; là, guérissant les plaies du schisme; ailleurs, confondant l'hérésie dans des Conférences publiques, espèce de champ clos, où la vérité et l'erreur se donnent rendez-vous pour vider leur querelle?

Mais bientôt leur sainte ambition ne se borne plus à faire revivre la beauté des anciens jours dans les

limites posées par leurs pères. C'est la gloire de l'Association d'avoir reculé les frontières de cet empire, où s'était exercé jusqu'à nos jours le zèle apostolique. Par ses soins, les stations évangéliques se multiplient, les siéges s'élèvent comme par enchantement. Des îles perdues dans les déserts de l'immense océan entendent la bonne nouvelle; le Dieu inconnu est annoncé à des archipels nouveaux; de vastes continents, restés jusqu'alors inaccessibles aux tentatives de nos Missionnaires, voient tomber devant leurs pas triomphants des barrières désormais impuissantes; et le globe entier s'enveloppe comme d'un réseau de postes avancés d'où la lumière de la Foi peut rayonner sur les points encore obscurs qui les environnent. Vos souvenirs vous représentent ici tous les prodiges des Terres Australes, de l'Océanie, de l'Amérique du nord, si fidèlement racontés dans nos annales. Non, jamais peut-être à aucune autre époque, graces immortelles en soient rendues à la sainte bannière noblement déployée dans la généreuse cité de Lyon, jamais les missions étrangères ne prirent un essor plus élevé, n'embrassèrent un horizon plus étendu, ne réalisèrent des espérances plus magnifiques. Quelques années de sa bienfaisante influence ont plus avancé le royaume de Dieu dans les contrées infidèles que tout le siècle qui l'a précédée.

Et c'est ici, N. T. C. F., qu'il convient de remarquer la supériorité du prosélytisme catholique sur le faux zèle des sectes séparées, en comparant les succès de celui-là avec les résultats obtenus par celles-ci. La propagande protestante dispose de ressources immenses, égales aux revenus publics d'un royaume. Elle marche à ses fins, couverte de la protection des pavillons de presque toutes les nations de l'Europe; elle trouve des points d'appui et des centres d'opérations sur toutes les places commerciales de l'univers. Qu'a-t-elle fait avec ce puissant levier qui suffirait à remuer le monde? Qu'ont fait ses émissaires largement dotés par la munificence de leurs comités d'évangélisation? Ils ont jeté à profusion des cargaisons de Bibles sur tous les rivages; ils ont réussi, à force de présents, de caresses, puis de rigueurs, à réunir passagèrement quelques adeptes. Ils ont bravement poussé leurs reconnaissances à tous les rayons, qui leur assuraient un abri sous le canon de leurs forts ou de leurs navires. Mais au delà de cette portée qu'ont-ils tenté, qu'ont-ils osé, quels établissements ont-ils fondés qui ne se soient dissipés *comme une poussière emportée à tous les vents*[1], le lendemain du jour où ils ont tourné leurs pas vers d'autres bords? Où sont leurs souffrances,

[1] Tanquàm pulvis quem projicit ventus à facie terræ. PS. I. 5.

leurs combats? Qu'ils nous montrent les cicatrices de leur confession, les plages rougies de leur sang, les actes et les dyptiques sacrés de leurs martyrs? Je me trompe, ils ont eu des succès, succès négatifs, succès déplorables, en ce sens qu'ils ont réussi quelquefois à retarder, à rendre plus difficile, impossible peut-être, la conversion des malheureux peuples auxquels ils ont parlé les premiers, qu'ils ont prévenus contre le culte véritable, qu'ils ont entretenus des préjugés de leur secte et des tristes divisions qui les séparent du centre de l'unité.

L'Association catholique recueille à peine la vingtième partie des subventions qu'accumule sa puissante rivale. Tolérée plus qu'encouragée par la politique, elle ne peut s'appuyer sur la faveur des rois. Chargés d'un léger bagage, pourvu d'un modeste viatique, ses envoyés ne peuvent distribuer d'autres présents que *la paix*, la grace, le salut qu'ils ont reçus du Ciel pour les communiquer *aux hommes de bonne volonté*[1]; et cependant nous avons vu quels triomphes signalent leurs Missions; et ces triomphes ne peuvent être contestés, car ils sont avoués publiquement par les organes non suspects de l'opinion la plus impartiale et la plus éclairée du protestantisme, qui s'accordent à reconnaître au

[1] Et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis. LUC. II. 14.

catholicisme seul le secret et l'admirable vertu de féconder la carrière de l'apostolat.

Avec cette inégalité dans les moyens, pourquoi cette supériorité dans les succès? Ah! N. T. C. F., *c'est que des branches séparées de la tige*, où la sève ne circule plus, *ne peuvent se couvrir de fruits*[1]; c'est que *celui qui ne recueille pas avec J.-C. dissipe*[2], c'est que l'esprit apostolique s'arrête là où se trouve interrompue la chaîne de la succession des Apôtres; c'est que l'esprit de sacrifice s'éteint là où ne s'offre plus le divin Sacrifice; c'est enfin que la mort ne saurait engendrer la vie. Et, en dehors même de ces considérations, quelle persuasion peuvent se promettre des hommes qui n'ont de fixe et d'arrêté dans leurs croyances que le principe d'une éternelle instabilité; des hommes nécessairement plus préoccupés, par les liens qui les attachent au siècle, des idées de fortune, de famille, d'avenir, que des intérêts du Ciel et de l'amour exalté des âmes; plus propres à coloniser qu'à évangéliser, à fonder des comptoirs que des églises; à échanger les productions de la nature et les produits de l'industrie, qu'à livrer cette Pierre précieuse de l'Evangile qui

[1] Sicut palmes non potest ferre fructum à semetipso, nisi manseri in vite. JOAN. XV. 4.

[2] Qui non colligit mecum dispergit. LUC. XI. 23.

enrichit celui qui la reçoit, sans appauvrir celui qui la donne? Il y aura bien là, si vous le voulez, du bruit, de l'agitation, une apparence de vie, pareille à ces mouvements factices qu'on obtient par les procédés du galvanisme sur un membre paralysé; il y aura une contrefaçon de zèle, une parodie d'apostolat, un plagiat de prosélytisme; mais si vous voulez soumettre à l'épreuve ce semblant d'animation, posez votre main sur son cœur, vous ne sentirez pas battre l'artère sous la pression qui l'interroge.

Association de la Propagation de la Foi, œuvre la plus méritoire. Chaque vertu a son auréole, N. T. C. F., chaque victoire sa couronne, chaque bonne œuvre son mérite propre et particulier. *Autre est la clarté du soleil, autre la clarté de la lune, autre la clarté des étoiles*[1]. Il y a le mérite de l'aumône, le mérite de la patience, le mérite du jeûne, le mérite de la prière. *Celui qui reçoit le juste en considération de sa justice obtiendra la récompense du juste; et celui qui accueille le prophète en sa qualité de prophète, a droit à la récompense et par conséquent aux mérites du prophète*[2].

[1] Alia claritas solis, alia claritas lunæ, et alia claritas stellarum. I. COR. XV. 41.

[2] Qui recipit prophetam in nomine prophetæ mercedem prophetæ accipiet; et qui recipit justum in nomine justi mercedem justi accipiet. MATTH. X. 41.

Le glorieux et singulier privilége de l'Association de la Foi est de conférer à ses membres toutes les spécialités de mérites, comme le but de son institution est d'embrasser toutes les diversités de services et de dévouements. Nous disons tous les mérites, sans en excepter ceux qui semblent appartenir exclusivement à des graces de choix, à des vocations d'élite, y compris ceux-là même que l'Evangile proclame les plus éminents, la transmission de la vérité par la prédication et l'enseignement, ou son affirmation par le témoignage, la génération spirituelle des enfants de Dieu par la vertu de la parole et la prérogative du ministère. Mais quoi ! Tous sont-ils *prophètes*, *apôtres*, *docteurs*, *évangélistes*[1] ? *Tous ont-ils le don des langues*, *le discernement des esprits*, *la faculté d'interpréter les Écritures*, *la grace de rendre la santé et de guérir les plaies*? Oui, N. T. C. F., tous ceux qui font partie de cette sainte Association. *Le même esprit* qui anime et soutient nos courageux Missionnaires *opère toutes ces merveilles*[2] dans les pieux auxiliaires de leur apostolat.

O miracle de la Communion des Saints, de la

[1] Numquid omnes apostoli? Numquid omnes prophetæ? Numquid omnes doctores? Numquid omnes virtutes? Numquid omnes gratiam habent curationum? Numquid omnes linguis loquuntur? Numquid omnes interpretantur? I. COR. XII. 29 et 30.

[2] Hæc autem omnia operatur unus atque idem Spiritus. I. COR. XII. 11.

réversibilité des mérites, trésor d'expiation et de perfection, source de consolations et d'espérances, qui rend toutes choses communes entre les frères, selon cette règle et cette mesure exprimées par le Sauveur quand il disait à son Père : *Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi*[1] ! Une âme fervente, éprise d'un généreux amour pour son Dieu et de la jalousie de sa gloire, une âme de feu, comme celle de Thérèse, de Catherine de Sienne, combien de fois n'a-t-elle pas envié au prédicateur de l'Evangile la grace et le bonheur d'un ministère qui lui permettrait de faire passer dans tous les cœurs les brûlantes ardeurs dont elle se sent embrasée? Qui de vous, N. T. C. F., en lisant, dans le recueillement de ses pensées et les émotions de sa Foi, les annales de nos missions, n'a pas senti quelquefois ses entrailles remuées et son esprit agité au-dedans de lui-même, et ne s'est pas surpris à se dire avec une admiration mêlée de pieux regrets : Mon Dieu! qu'ils sont beaux sur le sommet des montagnes, dans le lit des torrents, sur les sillons des mers, dans les profondeurs des forêts, dans les solitudes des savanes, les pas de ces ouvriers apostoliques, qui évangélisent la paix, qui apportent aux hommes les biens du Ciel, qui disent

[1] Mea omnia tua sunt, et tua mea sunt. JOAN. XVII. 10.

à Sion [1] : « Lève-toi, radieuse de clartés, secoue ta poussière; quitte tes vêtements de deuil, romps les liens de ta longue captivité, car le jour de ta délivrance approche, car voici que la lumière t'arrive, et que la gloire du Seigneur a brillé sur toi [2] ! » Que ne suis-je appelé à partager leurs travaux, leurs luttes, leurs triomphes? Faire connaître le vrai Dieu et goûter sa loi d'amour, détruire l'empire du démon et le règne des idoles, éclairer des peuples assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort [3], donner des enfants à l'Eglise et des élus au Ciel, sauver les âmes en se sauvant soi-même, quelle glorieuse carrière et, au terme de la course, quelle brillante couronne! Mais hélas! cette prétention n'est pas permise à mon humble vocation.

Sans doute, elle est refusée à la généralité des fidèles, mais non pas à vous, heureux associés de la Propagation de la Foi! Du moment que vous prenez rang dans ses lignes, votre prière, votre aumône vous donnent droit à tous les fruits, à tous les

[1] Quàm pulchri super montes pedes annuntiantis et prædicantis pacem, annuntiantis bonum, prædicantis salutem, dicentis Sion. Regnabit Deus tuus. ISAÏE. LII. 7.

[2] Surge, illuminare, Jerusalem; quia venit lumen tuum et gloria Domini super te orta est. ISAÏE. LX. 1.

[3] Illuminare his qui in tenebris et in umbrâ mortis sedent. LUC. I. 79.

mérites, à toutes les gloires de l'œuvre elle-même, mérites des Apôtres, mérites des Confesseurs, mérites des Martyrs : vous catéchisez, vous prêchez, vous baptisez par toutes ces bouches et toutes ces mains, instruments de votre zèle ; vous triomphez par tous ces courages que soutient votre charité. Vous avez votre part à tout ce qu'ils entreprennent, à tout ce qu'ils accomplissent, à tout ce qu'ils souffrent, à tout ce qu'ils immolent pour l'honneur de Dieu et le salut des hommes. Quand ils s'épuisent à courir sur la trace du sauvage, quand ils pleurent sur la ruine de leur troupeau dévasté par les avanies des Bédouins du désert, quand leurs chairs sont déchirées par les verges des Mandarins, ce sont vos sueurs, ce sont vos larmes, c'est votre sang qui coule. Oui, grace à votre prière et à votre aumône, c'est vous qui bâtissez ces églises dont se couvre le sol des Etats de l'Union ; vous qui ouvrez ces écoles où les enfants du Grec et de l'Arménien voient tomber un à-un leurs préjugés de secte devant l'exposé lumineux de la doctrine romaine ; vous qui assurez la perpétuité de cette chrétienté naissante, en donnant une résidence au Pasteur, dont les trop rares visites compromettaient son avenir. Chaque jour, à chaque heure du jour, votre trésor s'emplit des mérites plus obscurs attachés à l'accomplisse-

ment des devoirs de votre condition , et de plus, sans quitter vos foyers, sans exposer votre repos, sans courir les hasards de la terre et des flots, presque sans y penser, vous l'enrichissez de tous les biens qu'accompagne l'exercice des plus héroïques vertus. Et gardez-vous d'objecter qu'une si faible part dans l'action, une coopération si éloignée dans l'entreprise ne peuvent vous valoir le droit de partager d'aussi magnifiques dépouilles. Une bonne œuvre isolée n'a, en effet, que la valeur du bien immédiat qu'elle procure. Il en est autrement dans l'Association, où chaque élément agissant avec la force de l'ensemble peut revendiquer tout l'honneur et tout le fruit obtenus par le concours. C'est le rayon du soleil brûlant de toutes les ardeurs concentrées dans son foyer, c'est la goutte de rosée riche de tous les trésors que la féconde nuée verse sur nos campagnes!

Association de la Propagation de la Foi, œuvre la plus opportune et la plus *actuelle*, pour me servir de cette expression, faute d'en trouver une qui rende mieux ma pensée. Levez les yeux, N. T. C. F., et voyez. Tandis que la lutte entre la vérité chrétienne et la contradiction philosophique continue dans les sociétés de la vieille Europe avec des chances qui promettent, dans un avenir prochain, à la Religion

du Christ une dernière et décisive victoire ; tandis que, *renouvelant sa jeunesse comme celle de l'aigle* [1], la Foi romaine renaît parmi nous plus forte et plus belle, en attirant à elle tout ce qui porte de l'élévation dans les idées, de la droiture dans le caractère, de la dignité dans les mœurs, du sérieux et de la conscience dans les études, jetez vos regards en avant et considérez le travail qui s'opère dans les régions de l'idolâtrie, de l'infidélité, de l'hérésie et du schisme. *Ne voyez-vous pas au loin les campagnes déjà blanches pour la moisson évangélique* [2]? Le monde s'ébranle sur tous les points à la fois. Une attente curieuse et inquiète de ce qui va venir tient en éveil les nations. Un nouvel ordre d'évènements commence, prédit par la voix de tous les sages à l'instinct prophétique, salué par tous les vœux catholiques, écrit dans tous les faits dont nous sommes les témoins. Sans doute le moment est encore éloigné où les peuples, devenus étrangers les uns aux autres par le miracle de la division des langues, seront ramenés, par un nouveau miracle, à l'unité du même langage dans l'unité d'une même croyance. Mais, ne pas vouloir reconnaître qu'une

[1] Renovabitur ut aquilæ juventus tua. PS. CII. 5.

[2] Levate oculos vestros, et videte regiones quia albæ sunt jàm ad messem. JOAN. IV. 35.

grande révolution se prépare, que les temps accélèrent leur marche, que les distances se rapprochent, que les antiques barrières tombent, que *les vallées se comblent, que les hauteurs s'aplanissent*[1], c'est s'aveugler soi-même, c'est fermer volontairement les yeux à l'évidence qui frappe tous les esprits. N'est-il pas vrai que les haines de peuple à peuple s'éteignent, que le mur infranchissable des mœurs, des coutumes contraires, des législations immobiles s'abaisse, et qu'en même temps que les obstacles disparaissent, les moyens se multiplient et se précipitent. Approcher de la lumière, pour les éclairer, les extrémités reculées de la terre, telle était la donnée du problème le plus difficile à résoudre. Et voilà que *ce qui était loin est devenu proche*[2], que les extrêmes se touchent par un milieu, par ces puissantes machines qui donnent des ailes aux roues des chars et à la voile des vaisseaux. Ce grand secret des forces de la vapeur, que Dieu avait tenu scellé depuis six mille ans à la curiosité des hommes, il le tire enfin des trésors de sa sagesse et de sa bonté. Pensez-vous qu'il ait rompu ce sceau et révélé ce mystère pour la plus grande commodité du commerce, pour le

[1] Omnis vallis exaltabitur, et omnis mons et collis humiliabitur. ISAÏE. XL. 4. — Omnis vallis implebitur, et omnis mons et collis humiliabitur. LUC. III. 5.

[2] Qui eratis longè facti estis propè. EPHES. II. 13.

plus grand plaisir du politique, du moraliste, du philologue, du naturaliste et de l'antiquaire? Loin de nous l'idée de déprécier les avantages qui résultent de cette découverte pour la prospérité matérielle, pour le progrès scientifique des nations! Mais, quand Dieu remue la terre, quand il déplace les anciennes bornes, quand il change tous les rapports connus, toutes les relations jusque-là existantes parmi les peuples, certes il a de plus grands desseins, des desseins plus dignes de sa grandeur et de son amour, plus dignes de lui-même et de la noble créature qu'il a faite à son image. Comme il prépara le monde romain à l'Evangile, en donnant à une ville, siége prédestiné de sa puissance future, le plus vaste empire qui eut paru sous le soleil, comme il prédisposa les yeux des sages à soutenir sa lumière, en la faisant précéder des écrits de l'école platonicienne, précurseurs de son immortel flambeau; ainsi, de nos jours, par des procédés nouveaux, il ouvre de plus rapides et de plus larges voies à la domination universelle du Christ sur tous les aspects du globe et à toutes ses latitudes. Jugeant trop lente, au gré de sa grace impatiente, la marche de ses envoyés vers les contrées encore soumises à l'esprit de mensonge et d'erreur, il vérifie à la lettre la prédiction du Prophète royal *qui lui donne les vents pour ministres et un feu*

brûlant pour messager [1]. Les chemins de fer et les bateaux à vapeur, voilà ses missionnaires, ou du moins les puissants auxiliaires de leur apostolat; voilà les deux grands bras qu'il prête à la civilisation chrétienne et dans lesquels elle finira par étreindre les continents et les mers.

Mais, à côté de ces prodiges du génie humain, ou pour mieux dire, de l'action divine, qui favorisent l'expansion du prosélytisme catholique, des symptômes non moins providentiels se manifestent dans les dispositions et les tendances des peuples. L'Orient se réveille de ce long assoupissement que faisaient peser sur lui la mollesse, l'ignorance et la servitude. Ses nationalités, perdues et comme effacées dans une même communauté d'esclavage, se détachent de ce pêle-mêle et se dessinent avec leurs caractères et la physionomie qui leur est propre. Le cimeterre du Turc s'émousse, ses lois s'humanisent, nos mœurs chrétiennes, le pénétrant de leur influence, ne sont plus pour lui l'objet d'un stupide dédain. Constantinople voit sans mépris et sans colère le costume de nos prêtres, la pompe de nos cérémonies. Smyrne appelle dans ses murs nos sœurs d'école et de charité; et, à la vue de ces anges qui ne s'étaient point

[1] Qui facis angelos tuos, spiritus: et ministros tuos, ignem urentem. PS. CIII. 5.

encore montrées sur ces rivages, le Musulman, ravi de tant de pureté et de douceur, leur demande, dans son naïf étonnement, par quelle route miraculeuse elles sont arrivées jusqu'à lui des hauteurs du Ciel. L'Egypte, assouplie aux formes de la civilisation européenne sous la main de fer de son rude régénérateur, croit n'adopter que nos arts, nos ressorts administratifs, notre tactique et notre discipline militaire; et, sans le savoir, elle ouvre la porte à nos croyances, principe et dernier terme de toute civilisation complète. Le Liban, toujours fidèle à l'antique Foi qui continue d'ombrager ses cimes, après que le temps l'a dépouillé de ses cèdres, le Liban, par sa situation centrale et élevée, par ses nombreux monastères et la forte population qu'il nourrit, offre un poste admirable d'observation et d'opérations, d'où le zèle peut se déployer sur la Palestine et la Syrie, sur ces plaines de Damas qui n'attendent que leur retour à l'unité pour redevenir les plus belles, les plus riches et les plus heureuses contrées de l'univers. La Perse reçoit, avec les ambassadeurs des rois, les ambassadeurs du Christ, libres enfin de recueillir, après une longue interdiction, dans cette terre des martyrs, les rares épis échappés à la moisson du glaive et les grappes que n'a point foulées le pressoir des persécutions. L'Afrique, pressée au

nord et au midi par nos établissements de l'Algérie et les Missions du Cap, attaquée sur ses flancs par les légations apostoliques du Sénégal et de Madagascar, ne pourra refuser plus longtemps aux expéditions de la Croix, où s'enrôlent ses propres enfants, un passage vers ces régions intérieures qu'elle s'obstine à fermer aux explorations de la science. Déjà l'Eglise d'Abyssinie tourne des regards suppliants vers la mère et la maîtresse de toutes les Eglises, pour lui redemander une vie qui a cessé de couler dans son sein, pure et abondante, depuis que le ruisseau s'est séparé de sa source. Déjà, sur les chaînes de l'Atlas, le nom du Sauveur est proclamé grand par les chefs des tribus, tandis que les femmes Mauresses écoutent avec ravissement nos vierges consacrées leur parler de sa divine Mère, et ces fiers enfants du désert, que n'ont pu dompter cent victoires, se montrent doux et confiants comme des agneaux devant la houlette pastorale.

Mêmes espérances aux limites extrêmes de l'Asie. Les côtes de la Pêcherie et du Coromandel se réjouissent d'avoir retrouvé leurs premiers apôtres. De nouveaux renforts d'ouvriers débarquent à Siam, à Pondichéry, dans les possessions anglaises où le ministère évangélique développe un caractère avoué et revêt une forme régulière. Tout ce vaste empire de l'Inde,

que la conquête entame, que la lumière sillonne dans tous les sens, ne peut se maintenir longtemps dans l'immobilité de ses doctrines et de ses traditions, mieux comprises et mieux expliquées par nos savants que par ses lettrés et ses brames. Les mers orageuses de la Chine ne la défendront pas plus de l'invasion triomphante de l'Evangile, que sa grande muraille ne l'a préservée de la domination des Tartares. Le faible troupeau qu'elle nourrit se conserve et croît dans le silence; mais vienne le jour de l'affranchissement d'édits tyranniques (et ce jour peut naître d'un évènement fortuit, imprévu, contraire même en apparence, une guerre, une colonie, un traité de paix ou de commerce), et cette nation, pleine de sens, une fois libre de toute contrainte, embrassera une Religion, que les plus éclairés d'entre ses sages reconnaissent pour sainte et divine. Nous n'avons pas à constater, dans le royaume Annamite, les dispositions d'une Eglise qui prouve surabondamment sa force et sa vie par le sang généreux qu'elle verse, comme l'eau, à la soif impie de son cruel oppresseur. La Corée se retranchait en vain, dans son isolement, derrière ses fleuves, ses montagnes et ses lignes de douanes. L'intrépide Missionnaire a trompé la vigilance de ses gardes, et, rassemblant *les sept mille qui n'ont point fléchi le*

genou devant Baal[1], il dévore déjà, de ses regards impatients et pleins d'espérance, les îles du Japon où la Foi chrétienne obtint jadis de si courts et de si glorieux triomphes. O sainte Eglise du Japon, voilée dans la pourpre des Martyrs, les jours de ton épreuve seront abrégés; le sang de tes nobles enfants, de tes trois cent mille Machabées, intercède pour toi. Non, la Providence n'a pas fermé le livre de tes destinées : tu seras encore mère, toi qui n'enfantes plus, et tu diras un jour, comme la fille de Sion, en voyant éclore les germes, qui fermentent déjà peut-être dans ton sein : *D'où me vient cette fécondité : j'étais stérile, enchaînée et captive, et où étaient-ils, tous ces rejetons nombreux dont ma tige se couronne*[2]*?*

Vous parlerai-je maintenant, N. T. C. F., des fruits que promet l'Océanie à la culture évangélique? Mais que vous dirais-je ici que ne vous aient appris déjà les merveilleuses relations venues de ces plages lointaines? Les insulaires de Gambier, renouvelant les prodiges des Réductions du Paraguay; les archi-

[1] Septem millia virorum quorum genua non sunt incurvata antè Baal. 3. REG. XIX. 18. — Septem millia virorum qui non curvaverunt genua antè Baal. ROM. XI. 4.

[2] Et dices in corde tuo : Quis genuit mihi istos? Ego sterilis et non pariens, transmigrata et captiva : et istos quis enutrivit? Ego destituta et sola : et isti ubi erant? ISAI. XLIX. 21;

pels voisins, prêts à suivre ce mouvement pour le communiquer, de proche en proche, à toutes ces îles semées dans les solitudes de l'Océan pacifique comme les étoiles dans l'azur du firmament, ou les oasis dans les sables du grand désert; Otaïti, se précipitant dans les bras des ministres de la vérité, dès qu'elle a pu s'arracher aux serres cruelles des ministres de l'erreur, qui la retenaient comme une proie; la Nouvelle-Hollande, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Guinée, champs immenses ouverts à la poursuite des âmes, et dont la conquête n'est plus qu'une question de vitesse et de première occupation. Nous ne ferons qu'une remarque. Par une disposition toute de Providence, cachée sous une pensée politique, l'Angleterre dépeuple l'Irlande, au profit de ses nouveaux établissements; et l'Irlandais, ce peuple missionnaire à qui l'on ne demande que ses sueurs pour défricher des terres neuves et incultes, est lui-même une semence jetée dans leurs sillons, qui en fera sortir des moissons de catholiques.

Si nous quittons les régions encore couvertes des ténèbres de l'idolâtrie et de l'infidélité, pour considérer celles où dominent le schisme et l'hérésie, l'œuvre de la Propagation de la Foi n'offre pas un intérêt moins actuel et moins saisissant. La confédération américaine, divisée et subdivisée presque en

autant de sectes qu'elle compte d'établissements épars sur son vaste territoire, n'aura bientôt plus d'autre culte sensible et apparent que le culte romain. Déjà nos frères, qui s'y sont multipliés comme les enfants de Jacob dans la terre d'Egypte, présentent une société plus nombreuse et plus compacte que la plus fréquentée des mille congrégations prétendues religieuses qui pullulent sur ce terrain du jugement privé, de la liberté illimitée des croyances, sans en excepter celle qui, d'abord dominante et exclusive, voulut étouffer toutes les autres dans leur berceau. Les paroles que vous avez recueillies de la bouche vénérable du saint Evêque du Kentucki[1], pélerin apostolique qui vint, naguère, conter à l'ancien monde les miracles accomplis dans le nouveau, nous dispensent ici de tout détail. Vos oreilles sont encore émues du récit de ces conversions qui se succèdent, de ces temples, de ces colléges qui s'élèvent avec les deniers de l'Association; de ces peuplades sauvages qui, se refusant à écouter les sectaires, redemandent les *robes noires* qui ont baptisé leurs pères, et dont la mémoire bénie s'est conservée parmi eux comme une émanation de parfum. L'Angleterre semble toucher au moment de vérifier cette prédic-

[1] Passage de Mgr Flaget, évêque de Bardstown, à Rodez, à Villefranche, à St-Affrique, en 1838.

tion d'un grand écrivain, qu'elle sera la première des nations séparées à rentrer dans l'unité, comme ayant parcouru tout le cercle de l'erreur, et le jour n'est pas éloigné peut-être où notre Foi, parlant anglais et français, dominera toute la terre. Les anciennes chapelles catholiques ne suffisent plus à la multitude des néophytes qui se pressent à ses solennités. La Foi, comprimée dans leurs étroites enceintes, demande de l'air et de l'espace, et le type des cathédrales est retrouvé! Emportées par un attrait d'études libres et fières, les Universités fouillent les archives de la réforme et en retirent les titres oubliés de nos dogmes et de notre liturgie. La jeunesse intelligente, qui écoute ces leçons, s'affranchit insensiblement de préjugés, qui ne sont plus défendus que par les chefs intéressés d'une Eglise qui s'en va. Edimbourg parle comme Oxford; et, si elle n'ose encore tout-à-fait reconnaître le doigt de Dieu dans la grandeur, l'autorité, la perpétuité du siége de Rome, elle y voit du moins le fait humain le plus étonnant et le plus digne des méditations du penseur. Tandis que le jour commence à se lever sur les hauteurs de l'intelligence, le peuple écossais oublie ses anciennes colères contre les institutions monastiques, et entoure de faveur et de respect les communautés naissantes qui lui demandent le feu et

l'eau, en échange des services qu'elles promettent à ses enfants, à ses pauvres, à ses malades. En Suisse, l'élément catholique lutte péniblement contre le génie de l'intolérance et de l'innovation. Mais, à Genève, le levain sacré fermente et s'étend; mais de nouveaux sanctuaires s'ouvrent; mais le divin Sacrifice est offert dans des cantons, fermés jusqu'ici à l'exercice de notre culte. L'Allemagne protestante s'unit à la Grande-Bretagne, dans un même concert d'hommages au Siége pontifical. Les plus célèbres docteurs de ses Universités, réhabilitant l'histoire des temps modernes, indignement travestie par des plumes sans conscience, s'honorent, dans de récents écrits, par une appréciation sincère de la valeur intellectuelle, politique, morale de cette grande institution de la Papauté qui fut longtemps et qui pourrait être encore la clef de voûte de l'édifice social, le palladium des franchises des peuples et des prérogatives des rois. Là, comme dans les royaumes du Nord, pour tout esprit éclairé et indépendant, qui croit à la révélation, la réforme est jugée, et la cause de Rome gagnée; et plus d'un retour éclatant aurait, sans doute, déjà réjoui l'Eglise, si l'état d'abjection et de dénuement où elle se trouve réduite dans ces contrées, et notamment dans l'antique Scandinavie, n'oppo-

sait un obstacle trop puissant à des volontés encore faibles. Et cependant le Rhin catholique s'est ému au bruit des persécutions suscitées à un nouvel Athanase. Au cri d'alarme parti de ses rives et bientôt répété par les échos des bords de la Vistule, les églises de Germanie se sont réveillées du sommeil, auquel elles s'abandonnaient peut-être avec une imprudente sécurité, sur la foi d'une trompeuse paix, et désormais averties du péril qui les menace, la séduction comme la violence les trouveront également prêtes à défendre le saint dépôt de leurs croyances. Quel mot notre bouche a prononcé! La violence est-elle possible dans notre Europe, si renommée pour la douceur de ses mœurs, l'équité de ses lois, la supériorité de ses lumières? Hélas! elle vient d'entraîner dans le schisme des provinces entières, jusqu'à ce jour inébranlables dans leur attachement à l'unité. Mais la violence au dix-neuvième siècle, et en fait de religion, ne peut espérer de succès durables. Ces populations éperdues reprocheront à des conducteurs infidèles leur foi trahie par d'indignes lâchetés, et cette foi, un moment refoulée dans leurs cœurs par la terreur du châtiment, éclatera, de leurs poitrines oppressées, comme la liqueur généreuse qui brise le vase où elle était emprisonnée.

Dans cette maturité des évènements et en présence

de cette attitude des peuples, n'est-ce pas le plus heureux et le plus admirable à-propos que la création d'une société exclusivement vouée à la défense des intérêts de la Foi ? Cette grande œuvre pouvait-elle se produire dans des circonstances plus favorables ? N'était-ce pas l'heure d'*écouter*, comme parle le Prophète, *la préparation des cœurs* [1] et la préparation des temps ? de répondre aux vœux de ces nations qui crient vers nous; de *ces enfants* infortunés de la grande famille *qui nous demandent le pain* de la parole, et *qui n'ont personne pour le leur rompre* [2]; de leur prêter ici l'appui moral de nos sympathies; là l'assistance matérielle de subsides réguliers pour l'entretien de leurs églises, de leurs écoles, de leurs catéchistes; pour le soulagement de leurs veuves, de leurs pauvres, de leurs orphelins; pour la rançon de leurs captifs prisonniers de J.-C.; à tous, le secours plus efficace et plus puissant d'une prière unanime qui met au service de l'homme la force même de Dieu ? Aussi, comme dernier caractère de notre Association, n'hésité-je pas de la proclamer une œuvre obligée, une question d'honneur pour le nom catholique.

Eh quoi ! N. T. C. F., les enfants de lumière au-

[1] Exaudivit Deus præparationem cordis eorum. PS. IX. 41.

[2] Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis. THREN. IV. 4.

raient-ils moins de dévouement et d'intelligence pour étendre l'empire de la vérité que les enfants de ténèbres pour propager le mensonge? Quoi! Jérusalem s'humilierait devant Samarie; la légitime épouse dévorerait les affronts d'orgueilleuses rivales; la véritable mère abandonnerait ses fils aux soins de l'étrangère! Quoi! cette Eglise, intrépide voyageuse, qui a laissé l'empreinte de ses pas sur tous les chemins de la terre, cette Eglise glorieusement militante qui, prodigue de sa parole et de son sang, s'est fait entendre à toutes les tribunes, a combattu dans toutes les arènes, s'est montrée constamment aux avant-gardes de tout mouvement civilisateur, verrait le drapeau souillé d'un culte adultère, d'un prosélytisme bâtard, porté plus haut et plus loin que sa noble et triomphante bannière! Dans toutes les contrées protestantes, dans notre France même, et jusque sous nos yeux, des sociétés se forment, sous toutes les dénominations, pour rallumer une flamme éteinte, pour faire revivre un cadavre, Sociétés bibliques, Sociétés évangéliques, Sociétés de morale chrétiennes et de traités religieux; et nous n'apporterions pas à communiquer la vie le zèle qu'elles déploient à donner la mort! Leurs colporteurs inondent nos villes, nos villages, nos hameaux, du déluge de leurs publications; leurs ministres vont por-

ter leurs poisons jusqu'aux terres les plus lointaines; un point du globe est à peine reconnu et occupé, que les voilà qui arrivent avec leurs ballots et se mettent en devoir de débiter leurs évangiles et leurs écritures de contrebande; et nous resterions spectateurs impassibles d'une activité qui ne remue pas même en nous le faible ressort d'une tardive émulation! Des souscriptions affluent de toutes parts pour remplir incessamment des caisses toujours découlantes de flots d'or; c'est par millions et par dizaines de millions que se comptent leurs recettes annuelles; et nous, moins riches peut-être, mais plus nombreux, nous leur donnerions une occasion d'un triomphe insultant par le contraste de notre froideur, de notre parcimonie, avec leur empressement et leur munificence! Voudrions-nous justifier ces sinistres prédictions qu'ils ne se font faute de propager et de reproduire sous toutes les formes, que le Catholicisme touche à sa fin; que la chaleur l'abandonne; qu'usé désormais et vieilli, on ne lui verra plus porter ces fruits qui honorèrent sa mâle jeunesse et sa longue virilité. Nous l'avons dit, et nous maintenons cette assertion que leurs propres aveux confirment, tout ce bruit, toute cette agitation du zèle de la Réforme n'est que vent et fumée. Mais ce que nous considérons ici, ce n'est pas le succès, c'est l'élan,

c'est l'ardeur, c'est la générosité, bien qu'ils s'épuisent et se consument en stériles efforts, en inutiles sacrifices.

Ah! que tous ceux qui sentent encore couler dans leurs veines quelques gouttes de sang catholique se lèvent donc et acceptent noblement le défi qui leur est porté. Que dis-je catholique? Mais tous ceux qu'un intérêt de secte ne préoccupe pas, tout ce qui nourrit dans son cœur un sentiment vrai de l'honneur du pays et de l'amour de l'humanité, et le patriotisme, et la politique, et la philosophie doivent s'unir au Catholicisme dans cette entreprise nationale et sociale autant que religieuse! Oui, nationale et française, non-seulement parce qu'elle est née sur notre sol, mais encore parce qu'à ce sol appartient toute initiative généreuse, et par droit de primogéniture entre toutes les nations chrétiennes, et par le droit d'une possession millénaire. Aurions-nous oublié que la considération du nom français a été portée plus loin par nos Missionnaires que par nos flottes et nos expéditions guerrières; que c'est par leur médiation que jadis Siam implorait la protection de la France; que les compétiteurs aux trônes des Indes l'établissaient juge de leurs différends; que le chef du Céleste Empire envoyait de solennelles ambassades au plus grand de nos rois? Et aujourd'hui

encore, sur la plage étrangère, ne voyons-nous pas se presser les mains amies de nos braves marins et de nos intrépides apôtres; comme dans une noble confraternité de périls et de gloire? Oui, sociale, et, si l'on veut, humanitaire; et ici nous aurions de la peine à nous expliquer comment se refuseraient à entrer dans nos rangs ces sages à larges conceptions; qui voient l'humanité comme un seul homme marcher d'un pas constant, quoique inégal, vers un terme indéfini de perfectibilité, et dont les sympathies cosmopolites, écartant les idées trop étroites et trop exclusives de nationalité et de patrie, embrassent le monde entier dans leurs plans de régénération universelle. Car, en admettant que le Catholicisme ne suffise pas à la réalisation de ces destinées nouvelles qu'ils nous préparent et de cet avenir enchanté qu'ils nous prédisent, ils reconnaissent du moins qu'il a été un progrès incontestable vers le perfectionnement; et ce progrès, cette phase, cette forme plus parfaite, nécessaire peut-être à leur avis, ne fût-ce que comme transition, serait toujours un avantage immense pour de pauvres nations, placées au dernier degré de l'échelle sociale. Qui donc vous empêcherait d'être des nôtres, champions chaleureux de la cause des peuples, studieux observateurs des marches et des étapes du genre humain? Des vœux,

des idées, des rêves brillants, de généreuses illusions formulées en beaux vers et en prose éloquente ont leur mérite sans doute; mais vos noms, votre concours engagés à notre œuvre, une aumône qui aidèrait le Missionnaire à faire des Chrétiens, sauf à en faire plus tard, s'il y a lieu, de libres penseurs, avanceraient plus le grand œuvre où tendent vos efforts que les poèmes les plus retentissants et les théories les plus ingénieuses et les plus savantes!

Et maintenant relèverons-nous les accusations dont notre Association a été l'objet de la part d'esprits prévenus ou passionnés? Il en est d'une nature si méprisable et si dégoûtante, que nous ne nous abaisserons pas à les ramasser. Ce serait descendre dans la boue. Non, N. T. C. F., nous estimons trop la loyauté de votre caractère, nous avons une trop haute opinion de cette raison et de ce sens supérieur qui vous distinguent, pour croire que nous ayons besoin de vous rassurer sur l'application consciencieuse de vos offrandes à leur sainte destination. Quand bien même nous n'aurions pas ici pour garants la délicatesse et la fidélité connues des mains qui les administrent, la confiance d'un million d'associés tant étrangers que nationaux, le suffrage des églises et de leurs chefs, un seul regard jeté sur l'organisation de l'œuvre ne permet pas même de soup-

çonner la possibilité, nous ne disons pas, d'un abus, mais d'une erreur. La comptabilité de l'Association de la Foi n'est pas une opération obscure, ténébreuse, qui cherche l'ombre du mystère et du silence. C'est à la face du soleil, c'est au grand jour de la plus éclatante publicité, qu'elle produit, chaque année, les états détaillés de ses recettes et de ses dépenses, et le montant de celles-là a pour contrôle la facile comparaison que peut en faire chaque Conseil avec les versements effectués, et le chiffre de celles-ci a sa ratification et son témoignage dans les actions de graces qui parviennent à la Direction centrale de tous les points de l'univers. Nous nous arrêterons moins encore à cette autre insinuation tombée devant le mépris public, que l'Association pourrait bien avoir un but différent de celui qu'elle avoue, et, sous couleur de zèle de la Foi et de royaume du Ciel, servir des intérêts moins exclusifs des choses du temps et des royaumes de ce monde. Eh! à quoi bon combattre des calomnies dont les auteurs sont les premiers à rire sous leur masque hypocrite, et qui, malgré la bonne envie qu'elles ont d'être méchantes, ne réussissent qu'à être niaises? Mais voici venir les économistes qui laissent percer des appréhensions plus sérieuses. Leur imagination, grossissant des atômes, leur fait voir tout l'or du pays s'écoulant par

les issues de l'Association, pour aller enrichir l'étranger, et par suite, sans doute, la misère et la ruine et la pâle faim assiégeant nos portes; comme si tout ce qui est humain pouvait être étranger à des hommes; comme s'ils pouvaient être réputés étrangers, les infortunés que nous assistons, nos frères, par la nature, par la Religion et par le malheur; comme si toute la fortune d'une nation consistait dans un peu plus ou un peu moins de cet or, que les passions prodiguent si follement pour des usages frivoles, quand ils ne sont pas criminels! Nous ne contestons pas la part que les richesses peuvent avoir à la prospérité publique. Mais sans faire observer que les deniers recueillis par l'Association y font une brèche à peine sensible, nous disons qu'il est d'autres conditions que celle de l'abondance de l'or et de l'argent à la force et à la grandeur d'un peuple. Qu'il soit riche, à la bonne heure; mais qu'il soit grand surtout par le cœur, par le sentiment, par toutes les nobles inspirations qui élèvent au-dessus des vils intérêts de la matière. Vous semble-t-il que l'époque où nous vivons ne soit pas assez positive, assez empreinte de l'esprit d'égoïsme et de calcul; qu'il y ait déjà trop de dévouement, de désintéressement, et, si l'on veut, trop d'enthousiasme et de poésie dans nos mœurs? Et, en tout état de cause, est-ce

donc un si grand mal, au prix de quelques minces sacrifices, que de tirer les esprits de cette fange où ils souillent leurs ailes, de leur procurer de pures et saintes jouissances, et, à la place de l'aliment corruptible dont ils se contentent, de les nourrir de ces flammes vives et douces qu'allume dans les cœurs la céleste charité?

Enfin, et nous laissons parler ici des âmes vraiment pieuses, mais d'une foi timide et d'une prévoyance prompte à s'alarmer; n'est-il pas à craindre que les œuvres de miséricorde, en se multipliant, ne se nuisent; que celles du dedans, qui nous sont propres, personnelles et pour ainsi dire domestiques, ne souffrent de celles du dehors? Aider à la Propagation de notre Foi est une action très-louable sans doute; mais nous avons nos pauvres, nos églises, nos hospices, nos écoles, nos séminaires, nos missions; et, nos facultés étant nécessairement restreintes, nous ne pouvons répondre à ce surcroît de charges qu'au détriment de celles que nous avons déjà acceptées. Personne plus que nous, N. T. C. F., n'est intéressé à ménager vos ressources et les nôtres, ou plutôt celles de la Providence pour tant d'œuvres locales qui nous poursuivent du cri de leurs besoins, et qui tiennent sans cesse éveillée notre sollicitude pastorale. Vous nous permettrez cependant de vous

dire qu'à cet égard nous avons toujours eu et toujours professé des idées différentes des vôtres. Nous croyons, sur le témoignage de notre Foi, sur le témoignage des Saints, sur le témoignage d'une constante expérience, que les abîmes de la charité s'appellent les uns les autres comme les abîmes des crimes et des désordres ; que ses prodiges enfantent des prodiges ; que chaque bonne œuvre acceptée est un degré qui nous fait monter à une nouvelle œuvre ; que loin de s'épuiser et de se rétrécir par leurs effusions, les entrailles de la miséricorde se dilatent et s'élargissent; que plus elle s'est épanchée, plus elle se sent d'inclination à s'épancher encore, comme cette source qui verse des eaux plus abondantes, lorsqu'à force de couler, elle s'est fait une pente plus unie et plus rapide. Mais aussi, plus elle donne de son abondance, plus se remplit, par la bénédiction de Dieu, son urne inépuisable. Prêter à Dieu ; on l'a dit souvent, c'est s'enrichir. Les vapeurs de la terre montent vers le ciel, et le ciel les rend à la terre en pluies fécondes ! C'est l'ordre de la grace comme celui de la nature.

Mais nous oublions, N. T. C. F., que nous avons moins à vous exhorter qu'à vous encourager à marcher dans cette voie, où vous avez couru en si grand nombre, dès qu'elle s'est ouverte devant vous. Aux ou-

vriers diligents qui ont mis la main à l'œuvre dès la première heure, fidélité et persévérance; à tous les autres qui ne sont restés oisifs que pour n'avoir pas été appelés, généreuse émulation : tels sont les vœux que nous dictent à la fois et notre pieux dévouement à la plus grande gloire de l'Association et notre tendre sollicitude pour les intérêts de vos âmes. Et cependant, si vous êtes touchés d'un vrai zèle, ne vous estimez pas quittes envers cette grande œuvre, parce que vous lui aurez donné votre suffrage; appuyez-la de vos recommandations comme de votre exemple; faites-en valoir les mérites, les avantages; faites-lui des amis, des prosélytes de tous ceux qui vous sont liés par des rapports de parenté, d'affection, de dépendance; remplissez ainsi le précepte qui impose à chacun de nous le devoir de procurer l'édification du prochain [1] : ne pouvant exercer l'apostolat aux terres étrangères, soyez apôtres dans vos familles, dans vos paroisses, dans le cercle de vos proches, de vos voisins, de vos amis. Nous vous demandons pardessus tout une scrupuleuse observation des règlements. Toute la force de l'Association de la Foi est dans son admirable organisation, vrai chef-d'œuvre de simple et puissante harmonie, cercle immense dont le centre attire à lui tous les rayons pour les

[1] Et mandavit illis unicuique de proximo suo. ECCLI. XVII. 12.

renvoyer sur tous les points de la circonférence. Ici, comme partout, comme toujours, vous trouverez dans vos respectables Pasteurs des guides et des modèles. Ah! combien nous serions heureux et fier, s'il nous était donné de compter un jour dans notre Église autant d'associés à la Propagation de la Foi que nous y chérissons de bons et fidèles diocésains! Nous en concevrions le plus doux et le plus sûr présage de leur prédestination. Nous apprenons de l'Evangile qu'il est un livre au Ciel où sont écrits tous les noms des élus [1]. Qui de vous ne désire que son nom figure dans ce livre de vie? Qui ne serait heureux de recevoir l'assurance que ce désir est exaucé? Eh bien! ce livre est ouvert devant vous, inscrivez-y vous-mêmes vos noms; c'est le tableau des souscripteurs à la sainte Association. Dieu serait-il un rémunérateur moins magnifique que les hommes? Rome antique décernait une couronne de chêne au mortel généreux qui avait sauvé la vie d'un citoyen. Quelle plus riche, et plus belle, et plus brillante couronne n'est pas réservée à celui qui aura sauvé des âmes immortelles! Car il s'agit plus ici que de la vie d'un homme, d'une vie périssable que tôt ou tard le souffle de la mort doit éteindre; il s'agit de

[1] Gaudete quòd nomina vestra scripta sunt in cœlis. LUC. X. 20. — Quorum nomina sunt in libro vitæ. PHILIP. IV. 3.

la vie raisonnable, de la vie sociale, de la vie divine, de la vie éternelle, donnée non à un seul de nos frères, mais à des multitudes de créatures humaines ramenées en triomphe, par leurs pieux libérateurs, des portes de l'enfer aux bienheureuses régions de la paix, de la lumière et de l'amour !

Quand nous écrivions les lignes qui précèdent, N. T. C. F., nous étions loin de prévoir le coup qui devait nous frapper dans nos plus chères affections. Ce n'est pas que nous ne fussions agité de quelques alarmes ; mais les graves considérations que nous avions à faire valoir pour n'être pas séparé de notre bien-aimé troupeau, mais l'humble prière que nous répandions tous les jours avec notre cœur en la présence de Dieu, pour qu'il daignât confirmer notre première alliance, nous rassuraient contre le péril dont nous étions menacé. La divine Providence en a autrement disposé. La volonté du Seigneur, à *laquelle rien ne peut ni ne doit résister* [1], et qu'il nous faut toujours adorer même dans ses rigueurs, s'est manifestée par des signes qui n'ont plus laissé à notre conscience la liberté d'embrasser d'autre voie que celle de la soumission. Nous nous sommes donc soumis, N. T. C. F.; mais l'acceptation du calice ne nous empêche pas d'en sentir toute l'amertume. Nous

[1] Voluntati enim ejus quis resistit? ROM. IX. 19.

qui nous plaisions à nous dire, comme nous l'étions en effet, le plus heureux des Evêques de France, nous qui aimions à nous appliquer cette parole du Roi-prophète : *La meilleure part m'est échue dans l'héritage du Seigneur : qu'elle est belle la portion que sa bonté m'a mesurée*[1] ; il nous faut rompre des liens que Dieu même avait formés, que sa grace avait bénis, que de mutuelles sympathies, qu'une longue communauté d'intérêts et de sentiments avaient resserrés, que la succession des années et des jours, fécondés par vos œuvres et embellis par votre amour, nous rendaient plus doux et plus sacrés ! Il nous faut quitter notre tâche pour en recommencer une autre, quand cette tâche nous devenait plus légère, quand nous en voyions, pour ainsi dire, la trame facile se dérouler et s'étendre d'elle-même sous notre main.

Il faut nous séparer de vous, Clergé vénérable, plus illustre encore par la doctrine, la sainteté des mœurs, le dévouement et l'intelligence de votre haute vocation que par les trônes où sont assis un si grand nombre de vos membres pour conduire et juger les tribus d'Israël ; Prêtres de tous les emplois et de tous les ministères, nos frères dans le sacer-

[1] Funes ceciderunt mihi in præclaris. Etenim hæreditas mea præclara est mihi. PS. XV. 6.

doce, les amis de notre cœur, les auxiliaires de notre apostolat, nos fils pour la plupart par l'imposition de nos mains ou la mission que vous tenez de nous; Chapitre modèle, forme de tout le corps ecclésiastique par l'émulation de la piété, l'édification des exemples, l'amour de la règle et l'union avec votre Evêque dans le lien de la Paix; Pasteurs des âmes, anges des paroisses, milice toujours armée pour les combats du Seigneur, sentinelles toujours attentives à la garde du troupeau, qui nous avez offert tout-à-tour, sous votre toit modeste, une hospitalité si cordiale, qui n'aviez avec nous qu'une même pensée, une même parole, une même action, et avec qui notre âme était mêlée et fondue comme celle de David et de Jonathas; zélés Missionnaires, apôtres de nos campagnes, que les peuples éclairés, consolés, sanctifiés par vos soins, saluent du doux nom de *Pères* et qui le méritez si bien par le douloureux travail que vous souffrez pour les enfanter à J.-C.; pieux Directeurs de nos écoles ecclésiastiques; maîtres habiles et dévoués, suppléants de notre sollicitude, vicaires de notre tendresse pour les espérances du Sanctuaire; et vous, chère Jeunesse, aimables Samuels, tribu choisie et bénie, notre joie, notre gloire et notre couronne, que nous aimions à rassembler autour de nous, *comme*

la poule rassemble ses petits sous ses ailes [1], vigne que nous avions plantée et qui, déjà fleurissante, promet à l'Eglise des fruits dont nous ne pourrons jouir; et vous, saints Monastères du Carmel, de Notre-Dame, de Saint-Benoît, nombreuses familles de vierges vouées sous diverses règles à l'instruction, à l'enseignement, à l'expiation, qui appeliez, par des prières si ferventes, la benédiction du Ciel sur nos travaux; et vous tous, Peuples des villes et des campagnes, que nous revoyions chaque année avec tant de joie dans nos visites pastorales, qui avez rempli notre cœur de si douces émotions et fait couler de nos yeux de si délicieuses larmes, par les témoignages de votre affection à notre personne, et surtout par les prodiges de zèle et de charité qui répondaient, comme un écho, à chacune de nos recommandations; et toi, noble et fidèle Cité de Rodez, où nous n'avons compté, durant onze années, que des jours de bonheur et de paix, où nos regards ne s'arrêtaient, dans toutes les administrations comme dans toutes les classes de citoyens, que sur des visages amis; il faut donc dire à cette terre aimée, à ce peuple chéri, à toute cette vie de consolation et d'espérances un éternel adieu! Ah!

[1] Quemadmodùm gallina congregat pullos suos sub alas. MATTH. XXIII. 37.

nous en emporterons du moins dans notre cœur la douce et sainte image, l'impérissable souvenir ! Combien de fois, de la plage lointaine où le souffle du Seigneur va bientôt transporter notre tente pastorale, *nous lèverons*, avec le Prophète, *nos yeux sur vos montagnes d'où nous viendront le secours* [1] de vos prières, les encouragements de vos exemples, les inspirations que nous avons si longtemps puisées dans votre foi ?

Recevez cependant, N. T. C. F., avec sa dernière bénédiction, les derniers avis d'un père. Montrez-vous aimables et dociles envers le nouveau Pasteur qui sera donné à vos âmes, comme vous l'avez été constamment à l'égard de celui qui vous pleure aujourd'hui. Il lui sera facile de nous surpasser en talents et en vertus. Son cœur ne pourra vous embrasser dans une affection plus sincère. Gardez fidèlement le dépôt de la Foi, encore si vive et si agissante dans vos heureuses contrées. Aimez l'Eglise comme une mère, et écoutez la voix de vos Pasteurs, dans l'ordre spirituel, comme la voix de Dieu même. Elevez vos enfants dans la crainte et l'amour du Seigneur, surtout à l'école de vos exemples. N'oubliez pas que la connaissance de la Religion est la

[1] Levavi oculos meos in montes, undè veniet auxilium mihi. PS. CXX. 1.

première base de toute instruction, qu'elle est même, à elle seule, l'éducation tout entière. Honorez la dépouille de vos chers défunts, et faites prier et offrir pour leurs âmes. Continuez de veiller avec un soin jaloux et de contribuer avec un zèle généreux à la beauté de la maison de Dieu et à la dignité du culte saint. Fuyez ces sentines de corruption que nous vous avons signalées comme une peste publique. Evitez les procès, cause funeste de ruine pour les âmes comme pour les fortunes, par les haines souvent héréditaires qu'ils engendrent; et traversant ainsi *le siècle présent*, selon le vœu de l'Apôtre, *dans la piété, la sobriété et la justice*, *vous attendrez* avec confiance la bienheureuse réalisation de *vos espérances* dans le siècle à venir, *par la venue de J.-C., notre Seigneur* [1], à qui soit gloire, louange, amour, bénédiction dans le temps comme dans l'éternité.

[1] .... Sobriè et justè et piè vivamus in hoc sæculo, expectantes beatam spem et adventum gloriæ magni Dei. TIT. II. 12 et 13.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

Lille. Typ. L. Lefort. 1850.

